

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

56
2003



Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot

2004

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale
Publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure
<http://www.unige.ch/Lettres/divers/cfs>
cercledesaussure@lettres.unige.ch

Comité de rédaction:

DANIELE GAMBARARA, président
EMILIO MANZOTTI, vice-président
MARIE-CLAUDE CAPT-ARNAUD, trésorière
CLAIRE FOREL, secrétaire
RENÉ AMACKER
JEAN-PAUL BRONCKART
CURZIO CHIESA
JANETTE FRIEDRICH
ANNE-MARGUERITE FRYBA-REBER
CLAUDIA MEJIA

PATRICK SÉRIOT, délégué de la Société suisse de linguistique

Comité scientifique international:

JEAN-CLAUDE CHEVALIER, Paris
DANIEL DROIXHE, Bruxelles et Liège
KONRAD KOERNER, Ottawa
GILBERT LAZARD, Paris
GIULIO C. LEPSCHY, Londres
RAFFAELE SIMONE, Rome
CHRISTIAN STETTER, Aix-la-Chapelle
PIERRE SWIGGERS, Louvain
PETER WUNDERLI, Düsseldorf

Rédaction:

Cercle Ferdinand de Saussure
Département de Linguistique
Faculté des Lettres
CH-1211 GENÈVE 4

Diffusion:

Librairie DROZ S.A.
Rue Massot 11
CH-1211 GENÈVE 12

Publié avec l'appui de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales

Tous droits réservés

ISBN: 2-600-00953-1 / ISSN: 0068-516-X

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

56
2003

Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
2004

IN MEMORIAM RUDOLF ENGLER
(25 OCTOBRE 1930 – 5 SEPTEMBRE 2003)

« Sous l'égide de l'histoire »

La mort a surpris prématurément Rudolf Engler, le 5 septembre 2003. Les études linguistiques ont perdu le meilleur connaisseur des textes qui forment la galaxie saussurienne et l'un des savants les plus discrets, les plus disponibles, les plus généreux qui fût. Le Cercle Ferdinand de Saussure est en deuil.

Rudolf Engler est né à Teufen, dans le canton d'Appenzell, Rhodes extérieures. Son père y était maître d'école secondaire, enseignant le français – langue qu'il parlait avec ses enfants – et l'histoire¹. Sa mère, originaire du Bade-Wurtemberg, ne parlait évidemment pas le dialecte à la maison, de sorte que Rudolf grandit bilingue français-allemand à domicile et bien sûr dialectophone avec ses camarades. On peut donc supposer que son goût pour les langues, notamment pour les langues romanes, remonte à sa jeunesse².

¹ Pour la biographie de Rudolf Engler, on consultera Liver – Werlen – Wunderli 1990: 1-3; Liver 2003. Je n'ai pas de données supplémentaires, ce qui explique le caractère laconique de ma notice, qui doit tout aux sources citées ici.

² Liver – Werlen – Wunderli (1990: 1) citent une anecdote révélatrice sur l'attitude des Suisses alémaniques à l'égard du *Hochdeutsch* en pleine guerre: son maître d'allemand, au lycée, lui reprocha un jour de ne pas parler le dialecte, alors qu'il était suisse.

Sa mère mourut quand il avait quatorze ans; l'influence de son père en fut accrue, notamment en ce qui concerne l'idéal pédagogique et l'intérêt qu'il porta durablement à l'histoire, qu'il alla étudier, avec la *Romanistik*, à l'université de Berne, après avoir obtenu le baccalauréat classique en 1949 au lycée de Saint-Gall. Comme la plupart des étudiants en lettres, il se destinait à l'enseignement secondaire. Il donnait des leçons pour compléter la maigre bourse que la municipalité de Saint-Gall lui avait octroyée.

Ses études supposaient des séjours linguistiques à l'étranger; il se rendit à cette fin d'abord à Florence (durant l'année académique 1952-1953), puis à Paris (durant l'année 1953-1954). La période qui suivit fut marquée par un séjour d'un an à la clinique universitaire de Leysin (occasionné par une atteinte de tuberculose) et par une année pénible d'enseignement secondaire à Saint-Gall à titre de suppléant, durant laquelle il se rendait régulièrement deux fois par semaine à l'Université de Berne pour suivre des séminaires avancés, notamment d'histoire; c'est à cette occasion, nous dit-on, qu'il rencontra sa future épouse.

En 1956 encore, il fit un séjour à Poitiers, au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, puis il termina formellement ses études à Berne, en juillet 1957, par ailleurs année de son mariage. A titre de maître auxiliaire, il enseigna une année au lycée de Kirchenfeld (1957-1958), à la fin de laquelle il obtint son diplôme de maître secondaire.

Il entendait toujours faire une thèse en histoire, mais le destin en décida autrement. A Berne, il avait suivi un séminaire sur le maître ouvrage de Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, dont un nouveau tirage avait paru en 1950; et à Genève, Robert Godel venait de publier, en 1957, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, ouvrage dans lequel il avait présenté (p. 122-129) un «Spécimen d'édition critique» qui devait montrer «les services que rendrait une édition critique du *Cours*» (p. 121). Godel, pris par ses obligations universitaires (il était professeur de langue et de littérature latines à Genève), ne pouvait pas envisager de préparer lui-même l'édition qu'il appelait de ses vœux; par des voies que j'ignore, ce sont MM. Siegfried Heinimann et Georges Redard qui, en quête d'un jeune chercheur capable d'entreprendre cette tâche, pensèrent à Rudolf Engler, qui eut le courage de l'accepter³.

³ Au témoignage de l'intéressé lui-même, «cette édition a été entreprise dès 1958 sur la base des matériaux et d'après les indications de M. R. Godel»; Rudolf Engler poursuit ainsi: «Je tiens à lui exprimer ici ma vive gratitude, ainsi qu'à mes professeurs de l'Université de Berne, MM. S. Heinimann et G. Redard, qui m'ont apporté une aide substantielle tout au long de mes recherches» (Engler 1962: 7, note 4). Vingt-cinq ans plus tard, il écrit: «Robert Godel hatte mir damals die Aufgabe übertragen, die kritische Ausgabe des CLG zu erstellen» (Engler 1985: 29).

En même temps, Rudolf Engler gagnait sa vie comme assistant de Siegfried Heinimann et comme responsable de la bibliothèque Karl Jaberg, qui avait été léguée à l'Université par le romaniste et qu'il s'agissait d'ordonner et de gérer comme un instrument de travail efficace mis à la disposition des chercheurs et des étudiants. A ces activités déjà écrasantes, il ajouta, en 1965 semble-t-il, la mise sur pied de l'enseignement d'italien dans un lycée privé pour adultes et sa collaboration à une traduction allemande de Goldoni.

La suite de son existence se confond pour ainsi dire avec son activité scientifique, dont il va être question et que la mort a prématurément interrompue l'automne dernier. Certes, on savait Rudolf Engler de santé délicate depuis qu'une attaque cérébrale, dont il avait été victime il y a presque dix ans, l'avait affaibli sans le diminuer, mais on espérait qu'il pourrait encore longtemps se consacrer à sa famille, ainsi que poursuivre, en particulier, son exploration des papiers saussuriens récemment découverts et conduire à leur terme prévu les travaux entrepris, parfois depuis des lustres. Ici encore, le destin en a décidé autrement.

Pour ses travaux saussuriens, Rudolf Engler a été honoré du doctorat *honoris causa* de l'Université de Genève en 2001.

*

Pour parler de l'activité scientifique de Rudolf Engler, il convient de suivre un ordre idéal, plutôt que l'ordre chronologique, qui mêlerait, aux travaux saussuriens dont il sera exclusivement question ici, ses travaux de philologie romane restant tout à fait hors de mes compétences (le plus important, celui qui lui a valu l'habilitation en 1971, n'a malheureusement pas encore été publié)⁴.

Un an après avoir commencé à travailler à l'édition critique du *CLG* (que l'on cite comme *CLG/E*), Rudolf Engler publiait déjà un article important, qui lui permettait de prendre date et qui illustrait à la fois, non seulement – sans qu'il s'en doutât encore, j'imagine – ce qui allait être sa manière essentielle de travailler, mais surtout ce qui allait devenir l'édition qu'il préparait; le titre en était assez sibyllin: «*CLG und SM; eine kritische Ausgabe des Cours de linguistique générale*» (Engler 1959). Dans la présente notice, je vais tâcher d'exposer ces deux points.

⁴ Il s'agit d'une grosse étude sur les *Avvertimenti della lingua sopra 'l Decamerone* de Lionardo Salviati, dont il faut espérer qu'elle verra le jour, même imparfaite. Sous-produits de cette étude, on a au moins les numéros 29, 40, 61, 64, 81 et 89 de la bibliographie de Rudolf Engler établie par Ricarda Liver (cf. note 46).

D'abord, je crois que ce n'est pas faire injure à la mémoire de notre ancien président que d'affirmer d'emblée qu'il n'y a pas de linguistique 'englérienne'; en revanche – et, dans une période marquée par des propositions théoriques foisonnantes mais souvent sans lendemain, le mérite n'en est que plus grand – il y a une pratique de la linguistique propre à Rudolf Engler; mise au service de la linguistique saussurienne, considérée dans tous ses aspects (même les plus négligés dans la seconde moitié du 20^e siècle), elle se retrouve au cœur de ses travaux philologiques qui, aux dires des spécialistes, sont nourris de saussurisme: «Auch in den romanistischen Arbeiten Englers ist der grosse Genfer stets präsent, sei es explizit, sei es eher als latenter Nährboden, auf dem sich die Argumentation bewegt» (Liver 2003: 359).

Il faut insister sur le fait que la pratique de Rudolf Engler est foncièrement historique, ce qui me permet de dire qu'il a, tout compte fait, incarné dans son activité linguistique son ambition première. Mais ses recherches en la matière ne sont jamais une fin en soi, toujours chez lui l'histoire est maîtresse de théorie – alimentant la compréhension, toujours plus approfondie, des intuitions saussuriennes. Les éditeurs des *Mélanges* qui lui ont été offerts pour ses soixante ans ont vu en lui, avec beaucoup de pénétration, un 'jardinier des textes': «Wie der Gärtner durch gezielten Eingriff und sorgfältige Pflege wirkt, so hat er den Umgang mit Texten geübt und sie anderen in schöner und nützlicher Form zugänglich gemacht» (Liver – Werlen – Wunderli 1990: 3).

«Rendre les textes accessibles à autrui»; c'est dire que Rudolf Engler linguiste est aussi, et surtout, interprète. Cette qualité, portée chez lui à un rare niveau d'excellence, entraîne, pour qui doit parler de son œuvre, une conséquence redoutable: il lui faut être interprète de l'interprète. On me pardonnera, pour cette raison, la tonalité subjective de ces lignes, où le lecteur est prié de voir le témoignage d'un admirateur plutôt que le jugement d'un critique.

Je commencerai donc par le maître ouvrage de Rudolf Engler, son édition critique du *Cours*, commencée, je le rappelle, sitôt après la publication des *Sources manuscrites* de Robert Godel⁵. Il faut se représenter l'ampleur et la difficulté de la tâche que Godel avait entreprise et menée à bien: identifier, dans les notes prises par les étudiants de Saussure (avant tout Albert Riedlinger pour les deux premiers cours, et Georges Dégallier pour le troisième), les passages correspondants de la

⁵ N'en déplaise à certains critiques récents, plus soucieux de faire valoir leur opinion que d'apprendre ce qu'est la philologie, sa méthode et sa terminologie, les notes des étudiants sont bel et bien les sources du *Cours*, et elles sont bel et bien manuscrites – encore que le *Cours* soit assurément un cas, sinon unique, du moins très rare dans l'histoire des textes; il n'y a aucun abus dans la conception que trahit le titre choisi par Godel.

rédaction unitaire publiée par Charles Bally et Albert Sechehaye; fondement de ce travail, le découpage des sources en 155 fragments, définis chacun par l'unité du contenu exprimé⁶.

Pour les besoins de son étude principale, Godel (1957: 130-251, ch. iv, «Problèmes d'interprétation») pouvait se satisfaire d'un tel repérage thématique; mais dans son «Spécimen d'édition critique» (p. 122-129), les limites de son découpage sautent aux yeux: les unités critiques retenues sont beaucoup plus petites et reposent nécessairement sur la lettre même des notes prises par les étudiants. Ce que je veux dire par là, c'est que – indépendamment de la présentation retenue par Godel, sans doute peu claire – l'édition critique qu'il envisageait ne pouvait pas se satisfaire de l'analyse thématique des sources, un découpage beaucoup plus fin s'imposait; mais, du même coup, il ne pouvait plus s'agir du découpage des sources, qui diffèrent trop les unes des autres dans le détail, il fallait passer à celui du *CLG* lui-même, en autant d'unités que les variantes textuelles identifiées imposait de reconnaître (de plus d'une phrase au simple mot, parfois). C'est ainsi que l'édition d'Engler compte 3281 unités textuelles pour le seul texte du *Cours*, contre les 155 unités thématiques de Godel pour l'ensemble des leçons (dont une partie des données n'ont pas été utilisées par Bally et Sechehaye)⁷.

Avant de poursuivre, je tiens à défendre le parti pris par Rudol Engler, qui s'imposait alors et qui continue de s'imposer aujourd'hui⁸. On s'est demandé, ici et là, parfois avec une fâcheuse pointe de condescendance, si Rudolf Engler n'avait pas eu tort de prendre le *CLG* comme base de son édition; on laisse entendre qu'il s'est donné une peine considérable, quoique un peu vaine; n'aurait-il pas mieux valu publier les sources dans l'ordre même des cours prononcés? les lecteurs n'auraient pas eu besoin de se livrer à toute une fastidieuse reconstitution de l'ordre des leçons⁹. Se poser cette question, c'est méconnaître plusieurs faits qui pourtant

⁶ Rudolf Engler signale (*CLG/E*, p. xii) qu'il a utilisé, de Robert Godel, une «analyse des sources, plus étendue que celle qui est donnée dans *SM* p. 103-112», comptant 133 pages.

⁷ Au début, Rudolf Engler a travaillé sur un découpage encore plus fin; telle est du moins la conclusion que je tire du fait que, dans l'exemple de son article programmatique, les premières lignes consacrées à l'arbitraire (*CLG*, p. 100-101 [le titre et les six premiers alinéas]) comprennent 42 unités, numérotées de 1501 à 1542, tandis que dans l'édition définitive, le même passage comprend 25 unités, de 1121 à 1145. (L'exemple saute les alinéas 3-5, mais cela ne change rien à la numérotation.)

⁸ Dans son bref article de 1985, Rudolf Engler présente une défense *pro domo* indirecte en soulignant les avantages du choix de Godel de faire une édition critique du *CLG*, édition qui permet, au gré des savants et des problèmes qui les intéressent, de partir du Saussure 'authentique' ou du *Cours* lui-même (Engler 1985: 30).

⁹ Simon Bouquet annonce depuis très longtemps l'édition des *Leçons de linguistique générale*, c'est-à-dire des trois cours dans l'ordre, en tenant compte – il faut l'espérer – des

crèvent les yeux. Je les grouperai en deux catégories, selon qu'ils relèvent d'une convenance externe ou d'une nécessité interne.

D'abord, et tout simplement parce que la linguistique saussurienne n'était évidemment connue que par le *Cours*, c'est du *Cours* que l'édition critique s'imposait, puisqu'il fallait bien partir du texte connu, soupçonné d'être par endroit discutable, pour aller aux sources alors largement inconnues, supposées rendre plus fidèlement la pensée de Saussure. Qui se pose la question néglige, de manière concomitante, qu'il aurait fallu, si Rudolf Engler avait voulu publier les cours dans l'ordre des leçons, faire un travail analogue de découpage fin pour renvoyer au *CLG*, faute de quoi l'édition n'aurait pas pu être utilisée concurremment avec le *Cours*, exigence par ailleurs indiscutable: c'est le *Cours* qui a eu un rôle scientifique et culturel si important durant plus d'un demi-siècle, c'est le *Cours* qui, traduit dans de nombreuses langues, a fait connaître Saussure dans le monde entier, c'est le *Cours* que les dernières décennies ont montré rester contre vents et marées le texte de référence pour la communauté des linguistes – les débats sur le détail du texte n'étant plus que l'affaire de spécialistes, une question d'histoire de la linguistique, une fois que bon gré mal gré le *CLG* a eu fini, objectivement, d'exercer sa fonction de moteur des sciences du langage.

En second lieu, l'édition critique du *CLG* s'imposait aussi pour des motifs à mes yeux plus sérieux, tout aussi évidents que les précédents. A cause des hasards qui lui ont permis de nous parvenir, la linguistique saussurienne n'est pas directement accessible dans des textes qui aient reçu l'aval de leur auteur; l'activité d'interprétation y est plus nécessaire qu'ailleurs, parce qu'elle doit s'exercer en deux étapes. Il ne suffit pas de lire les notes dans l'ordre des cours prononcés pour ramener, comme par enchantement, l'interprétation à la simplicité. La première étape, qui consiste dans l'établissement conjectural d'un texte, fût-ce celui de la leçon prononcée, en est toujours indispensable, même là où les données disponibles semblent les plus claires, les moins hésitantes¹⁰. Indépendamment du fait de savoir

variantes notées par les différents auditeurs (Eisuke Komatsu a, comme on le sait, publié chaque fois un seul manuscrit [Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours d'après les notes de Riedlinger et Constantin* (Tokyo, 1993)]). Le retard considérable pris par Simon Bouquet veut-il dire que la tâche est lon d'être aussi simple qu'on le croirait ?

¹⁰ «L'enseignement qu'il [Saussure] a dû donner sur cette matière ne peut être considéré comme l'expression de sa 'pensée définitive'» (cf. Godel 1957: 31); Saussure lui-même considère l'introduction du deuxième cours, pourtant si solidement charpentée à nos yeux, comme une «causerie» (entretien avec Albert Riedlinger du 19 janvier 1909, dans Godel 1957: 30); en 1911, il laisse entendre que son enseignement, pour s'adapter au niveau des étudiants et aux exigences de l'examen, est «quelque chose de simplifié» (entretien avec Léopold Gautier du 6 mai 1911, dans Godel 1957: 30). Tous les repentirs de plan qui caractérisent les cours vont dans le même sens. Quant au texte noté par les auditeurs, il n'est pas toujours univoque! Les notes

s'il y a une linguistique générale de Saussure exprimée dans trois cours ou s'il y en a trois, c'est-à-dire une par cours (et la question peut se poser!), il faut bien constater que des noyaux de pensée aussi sérieux que la distinction de la langue et de la parole sont bien différents dans les trois cours¹¹. En d'autres termes, cela signifie que la seconde étape de l'interprétation, celle que toute lecture approfondie doit franchir, présuppose soit l'établissement d'un texte unique conjectural soit une prise de position argumentée – c'est-à-dire interprétative – sur la manière dont on traite les disparates des trois cours et, à plus forte raison, des autres documents. «D'ailleurs, ce qu'on appelle le Saussure authentique est tout aussi difficile à interpréter [que le *Cours*], et qui s'y essaie court rapidement le danger de se forger un autre Saussure 'apocryphe', forcé qu'il est de rassembler des textes et de combiner des idées comme Bally et Sechehaye l'avaient fait» (Engler 1995: 18).

C'est ainsi donc, au nom de la nécessaire interprétation, qu'il me paraît indispensable de fournir, à qui souhaite s'y livrer, le moyen d'apprécier la première d'entre elles, celle de Charles Bally et d'Albert Sechehaye, et cela de manière d'autant plus pressante que le *CLG* provoque et entretient, par la force des choses, l'illusion d'un texte autorisé. L'édition critique répond précisément à cette nécessité interne de l'interprétation en deux étapes, en obligeant l'utilisateur à prendre conscience, non pas en gros et platoniquement, mais dans le détail et factuellement (si l'on me passe cet anglicisme), de ce qu'il n'y a pas, dans le cas – unique, peut-être en son genre – de la linguistique générale saussurienne, de texte autorisé¹².

Rudolf Engler donne lui-même, en 1959, un exemple particulièrement probant des difficultés que représente la première étape de l'interprétation, celle qui consiste à déterminer ce qu'on va lire, avant toute discussion de ce qu'on lit. Il s'agit de l'ordre des 'théorèmes' (comme il dit lui-même, en prenant à la lettre la métaphore mathématique de Saussure¹³), c'est-à-dire du plan que le texte autorisé, s'il avait vu le jour, aurait dû suivre; les trois schémas, correspondant aux trois cours, mesurés sur un ordre de référence («unités – sémiologie – langue/parole –

autographes elles-même ne constituent pas un texte autorisé; d'ailleurs l'état en est souvent tel que l'édition même en est problématique.

¹¹ Cf. Godel 1957: 142-168 (pour langue-parole).

¹² Je dois faire amende honorable. Dans mon livre de 1975, fondé sur l'interprétation de Tullio De Mauro (rendue possible par l'édition critique de Rudolf Engler, qui lui avait été communiquée en épreuves), j'ai cru pouvoir faire l'économie de la première interprétation, parce que j'admettais celle d'autrui; *mutatis mutandis*, j'ai procédé alors comme les linguistes qui se fondent sans le critiquer sur le *CLG* seul: je me suis fondé sur les sources publiées seules – et en négligeant, par exemple, la linguistique géographique, etc.

¹³ On la trouve, notamment, dans l'entretien avec Albert Riedlinger du 19 janvier 1909 et dans l'entretien avec Léopold Gautier du 6 mai 1911 (dans Godel 1957: 29 et 30, respectivement).

ling[ui]stique] int[erne]/ext[erne] – ling. interne – ling. externe – ling. évol[utive]/statique – ling. évolutive – ling. statique – phonologie» [Engler 1959: 123]), sont considérablement différents entre eux et relativement au plan du *CLG* lui-même¹⁴.

*

Ce long préalable maintenant réglé, il me faut dire quelques mots de l'édition critique. Le parti pris par Godel dans le spécimen déjà mentionné suit le modèle de la philologie classique: le texte du *Cours* imprimé dans la partie principale, supérieure, de la page, et l'apparat critique, c'est-à-dire les variantes – ici, la teneur des manuscrits – dans la partie inférieure¹⁵. Cette présentation oblige Godel à introduire des remarques explicatives dans l'apparat et, surtout, contraint l'usager à un exercice de lecture bien peu commode. Rudolf Engler a retenu tout de suite la présentation en colonnes synoptiques, à l'instigation de M. Georges Redard¹⁶; dès 1959, tous les principes de mise en page et de repérage textuel sont acquis: numérotation des fragments successifs du *CLG*, sigles des manuscrits, pagination des cahiers principaux¹⁷ (mais pas encore des autres), renvois à l'analyse de Godel, indication là où il le faut des numéros correspondant aux passages du contexte immédiat qui précède ou qui suit le texte cité, impression en gras des mots repris tels quels dans le *Cours*. Ce qui diffère de l'édition, à part l'identité des numéros (cf. note 7), c'est le nombre des colonnes; il y en a seulement quatre, sans les cahiers Constantin¹⁸, et les notes autographes sont citées dans la deuxième colonne (celle du manuscrit de base). L'allure générale de l'échantillon est déjà tout à fait celle que les utilisateurs de l'édition connaissent bien, avec les passages en typo-

¹⁴ Certes, Saussure lui-même croit que, dans le «système de géométrie» que lui semble être «pour le moment» la «linguistique générale», «on constate que le théorème 12 est, sous une autre forme, le même que le théorème 33» (entretien avec Léopold Gautier du 6 mai 1911, dans Godel 1957: 30), ce qui suppose un problème certain et intrinsèque d'ordonnance de la matière, mais que Saussure aurait dû résoudre pour produire un texte autorisé – et que la première étape de l'interprétation doit résoudre avant toute interprétation seconde.

¹⁵ Nul mieux que Rudolf Engler ne savait que la comparaison s'arrête là: le texte du *CLG* n'a pas besoin d'être édité, et «l'édition critique ne devrait pas être une critique du *CLG*, mais une édition permettant de confronter le texte du *CLG* avec ses sources» (*CLG/E*, p. x).

¹⁶ «A M. Redard, nous devons en particulier la disposition du texte adoptée» (*CLG/E*, p. xii).

¹⁷ Dans l'exemple de 1959, il s'agit de D (Dégallier) seulement.

¹⁸ La décision d'inclure les notes d'Émile Constantin a dû être prise quand l'article de 1959 était déjà sous presse, puisque elles sont présentées par Robert Godel dans *CFS* 18, 1958-1959, 23-32.

graphie différente qui signalent, partout où c'est possible, les passages des cahiers non utilisés par Bally et Sechehaye¹⁹.

Le passage de la première version, dont l'article de 1959 a gardé pour nous la trace, à l'édition définitive – changement du découpage avec changement correspondant de tous les renvois internes – doit avoir été terriblement difficile à faire; d'expérience, je sais qu'il s'agit d'un *pensum* des plus ingrats, impliquant à chaque pas des risques de faute. La qualité du résultat final est pourtant extraordinaire; Rudolf Engler a su faire preuve d'une acribie que l'on doit saluer sans réserve. C'est d'ailleurs peut-être son souci même de la perfection qui a ralenti, puis interrompu (pour autant qu'on puisse le savoir), la fin du travail.

Dès 1959, en effet, Rudolf Engler annonce que son édition sera munie d'un double index, des mots et des concepts (1959: 126). L'existence s'en imposerait en effet, mais le malheur a voulu que «l'immensité des travaux et l'obligation d'autres occupations professionnelles et scientifiques» (1977: 89), ainsi que, sans doute, le souci de perfection, ne permettent pas à l'auteur de le mener à bonne fin; il reste à espérer que la masse de travail qu'il y a consacrée ne soit pas perdue, et que l'on trouvera, dans les papiers ou dans les fichiers informatiques de Rudolf Engler une version suffisamment avancée de l'index pour qu'on puisse le faire paraître un jour²⁰. Une version simplifiée en a heureusement paru assez tôt, en 1968, en même temps que l'édition critique du *Cours* arrivait à son terme: le *Lexique de la terminologie saussurienne*²¹. Dans la «Préface», il y précise la méthode suivie: «Dans les définitions, une place très large a été réservée aux citations. Le lexique des termes en est devenu un lexique des idées» (p. 7). Chacune de ces citations est accompagnée d'un renvoi, soit au *Recueil des publications scientifiques de F. de Saussure*, soit au numéro de l'unité de l'édition critique.

Si la plupart des travaux saussuriens de Rudolf Engler sont le produit fécond de l'investissement scientifique initial de l'édition critique, certains d'entre eux, soit quatre sur cinquante, sont explicitement en rapport avec l'index prévu; sans les étudier en détail, en voici l'essentiel²². Dans le premier (je ne compte pas dans cette catégorie

¹⁹ «Wo immer dies möglich ist, sind auch Zwischentexte zitiert» (Engler 1959: 126).

²⁰ Il faut croire que Rudolf Engler disposait à son usage, dès que les travaux préparatoires ont eu été terminés, d'un index, même élémentaire; je ne crois pas qu'il aurait, dans le cas contraire, parlé de cet instrument à l'indicatif présent, comme il fait: «Notre index permet de regrouper [«les parties de texte non reprises dans le *CLG* »]» (*CLG/E*, p. x).

²¹ En 1977, Rudolf Engler précise qu'«on peut y voir la première ébauche de l'index des matières» du *CLG/E* (Engler 1977: 89).

²² Il s'agit des numéros 15, 50, 52 et 74 (= 83) de la bibliographie de Ricarda Liver (cf. note 46). – Je n'ai pas vu le n° 50. Outre ces articles expressément consacrés à l'index, on en trouve des entrées publiées et exploitées dans d'autres articles; je signale le fait en son lieu.

les deux articles sur l'arbitraire), Rudolf Engler s'attache à illustrer, dans les notes autographes, les hésitations terminologiques de Saussure, qui accompagnent paradoxalement une vision très ferme du système; il y est question, d'abord, des équivalents des futures *mutabilité* et *immutabilité*, puis de *signification*, *sens* et *valeur*; ensuite, Rudolf Engler montre, par l'exemple de *sémiologie* et de *signologie*, le «souci de la motivation» des termes retenus, souci qui «étonne quand il tourne à la critique des termes [il s'agit des *dentales*, des *cérébrales* etc.]. On ne croirait pas avoir affaire à un promoteur du principe de l'*arbitraire du signe*» (Engler 1967: 39).

En 1977, toute la complexité de l'index prévu apparaît au lecteur: plus de quatre pages très pleines sont consacrées au nœud terminologique «abstraction – généralisation – point de vue» et plus de trois pages à «ablaut – alternance – umlaut». Comme dans tout dictionnaire très fouillé, les acceptions sont distribuées en catégories, ce qui implique un nombre considérable d'abréviations et ne permet guère une lecture rapide! Dès ces premiers spécimens, Rudolf Engler espère que «l'index projeté et les exemples produits sont susceptibles d'influencer ou de corriger les interprétations du *CLG*» et qu'«ils renouvellent des points de vue dans l'actualisation d'une pensée 'classique' vers l'intégration nécessaire de tendances modernes de la recherche» (1977: 90).

Près de dix ans plus tard, on lit un nouvel exemple, accompagné de remarques méthodologiques intéressantes. Le texte a été présenté à Rome, dans un séminaire de Tullio De Mauro (d'où une première publication en Italie), puis a été repris, en 1988, dans nos *Cahiers* (c'est cette dernière version que j'utilise). Rudolf Engler précise d'emblée qu'«un obiettivo dell'indice dell'edizione critica del *Cours* [...] è di illuminare il pensiero saussuriano prendendo in considerazione i concetti secondari o marginali che generalmente non si analizzano nelle sintesi di più ampio respiro» (1988: 167)²³. L'article fait toucher du doigt, pour ainsi dire, la méthode suivie: l'auteur rédige des entrées individuelles (par exemple pour *acte*, *actif*, *action* et *activité*, se rend compte du fait qu'il y a trop de recoupements, décide de réunir le tout en une seule entrée – donc en un second temps du travail, qui implique la refonte de ce qui a déjà été fait.

Rudolf Engler précise aussi que «nei limiti del possibile i diversi articoli presentano una struttura identica che riflette l'ordine 'ideale' dell'assiomatica saussuriana» (1988: 168). Il va être question à l'instant de cet ordre idéal; ici, il suffit de dire qu'il fonctionne, pour le travail lexicographique, comme l'ensemble des dimensions d'un espace conceptuel qui «dovrebbe facilitare la coordinazione

²³ Il ne faudrait pas en conclure que l'index ne comprendrait pas les entrées importantes et centrales! Mais les exemples montrent quelle ampleur elles devraient avoir.

dei dati e il passaggio da un articolo all'altro » (168) – ce que j'interprète à la fois du côté du rédacteur que du côté du lecteur de l'index. On comprend l'« immensité de travaux » qu'il déplore en 1977 !²⁴

Ce qui frappe, à la lecture de ces articles qui semblent purement philologiques, c'est la valeur de l'interprétation qui les soutient constamment et qui en est toujours profondément nourrie. Dès sa thèse sur l'arbitraire, qui se présente comme *Forschungsbericht* raisonné, Rudolf Engler dépasse, et de loin, les apparences²⁵; les vingt pages de son chapitre sur l'« Interprétation », justement, sont remarquables à tous égards, et peuvent être méditées aujourd'hui encore : on n'a pas fait mieux sur l'arbitraire (Engler 1962 : 41-60) ; même la « Conclusion » fait plus que nouer la gerbe²⁶. Désormais, Rudolf Engler séparera ses rapports bibliographiques (six ont été publiés dans les *Cahiers*²⁷, dont le recueil corrigé et uniformisé devait paraître dans une des collections d'E. F. K. Koerner) de ses travaux d'interprétation théorique (une exception est signalée ci-après).

Il ne paraît pas nécessaire de résumer des articles que les spécialistes devraient avoir lus et que l'on peut espérer voir réunis un jour prochain en un volume. Il faut dire simplement, mais en insistant sur ce point, que Rudolf Engler, grâce à sa connaissance intime des documents saussuriens, s'est forgé une conception globale de la linguistique saussurienne qui ne coïncide ni, évidemment, avec celles de Charles Bally et d'Albert Sechehaye²⁸ ni avec celle que le commentaire du *Cours*

²⁴ Un autre exemple apparaît sous le titre « Ni par nature ni par intention » en 1980 ; il s'agit de l'entrée « Arbitraire » de l'index, complétée de « Conventionnel » et d'« Indépendant » ; on y lit ceci : « Ces articles [les entrées de l'index] ne paraîtront pas tels quels dans l'index : des parties entières pourront être transportées d'un article à l'autre en vue d'obtenir une meilleure coordination entre eux ; la possibilité du recours constant à l'édition permettra d'abrégier les citations et de réduire le nombre des distinctions. D'autre part, des renvois supplémentaires s'ajouteront au cours de la rédaction » (Engler 1980 : 75, n. 1).

²⁵ Près de vingt ans après, il décrit comme il suit l'ambition de ce travail : « Dans *Théorie et critique d'un principe saussurien : l'arbitraire du signe* (1962), j'avais poursuivi trois buts : circonscrire un débat qui s'enlisait dans la répétition d'arguments controversés, le ramener à ses bases textuelles [chez Saussure], proposer une interprétation nouvelle qui tiendrait compte du contexte et des stades divers de rédaction – notes, cours, *CLG* – des formules saussuriennes » (Engler 1980 : 74).

²⁶ Dans le complément de 1964, seule, pratiquement, la part de rapport critique est présente ; l'importante bibliographie nouvelle qu'il considère ne l'entraîne pas à modifier sa position ni ses analyses.

²⁷ Ce sont les numéros 45, 51, 58, 76, 84 et 96 des listes de Ricarda Liver (voir note 46), représentant près de 380 pages.

²⁸ Je ne parle pas ici du *Cours*, première interprétation en date, mais je fais allusion aux travaux saussuriens des deux collègues de Saussure (Rudolf Engler leur a consacré divers articles, numéros 77, 78, 79, 82 des listes de Ricarda Liver [voir note 46]).

dû à Tullio De Mauro a largement fait connaître. On doit regretter que Rudolf Engler n'ait présenté son interprétation globale qu'à l'occasion de travaux particuliers. A ma connaissance, deux d'entre eux, toutefois, font exception; il s'agit de son important article consacré à Saussure publié dans le volume 13 des *Current Trends* en 1975, et de sa contribution au colloque de Tokyo, parue vingt ans plus tard, dont j'ai déjà fait état dans les *Cahiers*²⁹. Je ne dirai donc quelques mots que du premier, dont le titre ne dit pas tout ce qu'il contient.

Combinant encore, à l'interprétation personnelle, des références multiples aux travaux saussuriens plus ou moins récemment parus alors (marquant volontiers son accord, au moins partiel, avec les thèses qu'ils exposent, et signalant discrètement son désaccord quand il le faut), Rudolf Engler, dans son article de 1975, commence par donner, après quelques «Bibliographical Considerations» (p. 830-832), un panorama complet («Lines of Criticism», p. 832-836) des études saussuriennes, divisées en quatre périodes, puis présente en les commentant utilement les notes autographes de Saussure («The Notes on General Linguistics», p. 836-841), enfin expose ses «Interpretations» (p. 841-873). Ce long chapitre se subdivise en dix parties, dont la seule énumération montre qu'elles couvrent l'ensemble de la linguistique saussurienne: (a) «The Unity of Saussurian Linguistics» (c'est-à-dire l'unité des travaux comparatifs et des réflexions théoriques); (b) «The Order of Theorems» ('ordre idéal', de sémiologie à *langue* ~ parole, de *langue* à linguistique *interne* ~ externe, de linguistique *interne* à *synchronie* ~ diachronie³⁰; 'ordre pratique et pédagogique', inverse du précédent, passant de linguistique interne à externe, permettant de passer de diachronie à synchronie, permettant de passer de parole à langue, le tout éclairé par la sémiologie; 'ordre cognitif', partant de la question des identités pour opposer la linguistique externe à l'interne, puis le domaine physiologique au domaine linguistique, c'est-à-dire sémiologique, puis la synchronie à la diachronie, puis la parole, avec son aspect physiologique, à la langue, enfin le syntagme, rattaché à la parole, à l'association), trois ordres envisagés par Saussure et diversement suivis dans les trois cours³¹; (c) «History and Place of Linguistics»; (d) «Language as a Semiological Fact», pages essentielles s'il en est; (e) «Language as a Social Fact»; (f) «Language as a Psychic Fact»; (g) «Language and Speech», qui reprend la question, déjà traitée par Godel dans *SM*, au point de vue génétique (en 1891, en 1894-1897, en 1897-1900, en 1910-1911); (h) «Synchrony and Diachrony»; (i) «Problems

²⁹ Compte rendu de *Saussure and Linguistics Today* (Roma, 1995), dans *CFS* 50, 1997, 209-234 (aux pages 209-212).

³⁰ C'est l'ordre suivi dans le *CLG* (cf. Engler 1976: 850).

³¹ C'est là une des plus belles pages de Rudolf Engler, qui précise que «the ideal order constitutes a point of arrival, not a point of departure in Saussurean theory» (1975: 851), mais qui insiste aussi sur le fait que, à sa conviction «a general order does not exist» (848).

of Semantics, Syntax and Speech»; (k)³² «Language as Receptoral Determination». Dans sa «Methodological Conclusion» (p. 874-878), Rudolf Engler, après avoir montré que des lecteurs perspicaces du *Cours* ont su comprendre le fond sans achopper sur la forme, règle – mais très poliment – leur compte aux linguistes qui critiquent Saussure sans avoir lu le *Cours* (cf. p. 876); et maintenant (il parle en 1975) que l'on dispose d'instruments de travail spécifique, la discussion sur les thèses saussuriennes ne doit plus se poursuivre comme auparavant: «Statements about Saussure's general linguistics certainly can only still have validity in the future if they are formed and tested against original materials (new editions and translations should no longer be allowed to appear without reference to the *CLG/E*, the *CLG/D*, and the *SM*)» (Engler 1975: 874)³³. Il faut craindre, hélas ! que trop peu de linguistes n'aient lu cet avertissement³⁴.

Les articles consacrés à tel ou tel point de la linguistique saussurienne sont nombreux, et dépassent largement le champ que l'on présente ordinairement³⁵. J'énumère simplement les principaux d'entre eux, en conservant l'ordre chronologique, qui, dans ce cas, montre l'évolution des intérêts de Rudolf Engler (je signale seulement le numéro des listes de Ricarda Liver): «La linéarité du signifiant» (n° 37); «Rôle et place d'une sémantique dans la linguistique saussurienne» (n° 38); «I fondamenti della favella in Lionardo Salviati e l'idea saussuriana di 'langue complète'» (n° 40); «La dissociazione del segno» (n° 42); «Sémiologies saussuriennes 1: de l'existence du signe»³⁶ (n° 43); *Saussure und die Romanistik* (n° 46); «Sémiologies saussuriennes 2: le canevas»³⁷ (n° 59), dont une des conclusions importantes est qu'«il semble possible de délimiter une sémiologie 'saussurienne' – sous forme de canevas, d'ébauche ou de projet – par

³² Il n'y a pas de section 'j'.

³³ *CLG/D* désigne le commentaire et les notices de l'édition du *Cours* traduit par Tullio De Mauro.

³⁴ C'est pourquoi j'ai pu, ci-dessus, tirer argument de l'invétération de certains, qui prétendent en rester à la seule lecture du *Cours* imprimé (cf. Claudine Normand, *Saussure* [Paris: Les Belles Lettres, 2000], p. 12; à l'autre extrémité du livre: «Que conclure de cette présentation du *CLG*, d'abord simplifiée puis, dirait-on, délibérément brouillée par le recours aux manuscrits?» [p. 157], formule qui se passe de commentaire).

³⁵ Ma vieille *Linguistique saussurienne* me paraît bien étriquée, rétrospectivement, en comparaison de ce qu'il aurait fallu faire pour répondre au titre choisi.

³⁶ L'article est une longue discussion des thèses d'Avallé sur le signe dans les textes consacrés aux légendes germaniques. Rudolf Engler y réussit le tour de force d'être clair et convaincant dans un domaine des plus confus et difficiles. Et s'il s'agit de sémiologie littéraire, la perspective d'ensemble est plus vaste, incluant la sémiologie linguistique (car il fallait montrer que Saussure n'est pas Janus).

³⁷ Encore une entrée de l'index («Sémiologie», sous chiffre 2, p. 8-13).

une série de critères extérieurs et de marquer par une autre série de critères intérieurs la place qu'y prend la linguistique»³⁸ (p. 15); «Das sprachliche Zeichen bei Saussure, Bally, Sechehaye» (n° 65); «Zur Abgrenzung einer Semiologie in saussurescher Sicht» (n° 72); «Une linguistique genevoise de la parole: aspects et problèmes» (n° 79); «Diachronie: l'apport de Genève»³⁹ (n° 82); «La forme idéale de la linguistique saussurienne» (n° 91, la riche contribution du congrès de Tokyo déjà signalée); «Iconicity and/or Arbitrariness» (n° 92); «La langue, pierre d'achoppement» (n° 99).

A ces travaux s'ajoutent des recherches plus franchement historiques: «Linguistique 1908: un débat-clé de linguistique géographique et une question de sources saussuriennes» (n° 56); «Sous l'égide de l'histoire» (n° 57); «Geografia linguistica e assiomatica saussuriana: di una convergenza ideologica nel primo Novecento»⁴⁰ (n° 62); «Charles Bally, Kritiker Saussures?» (n° 77); «Die Verfasser des *CLG*» (n° 78); «Entre Bally, Spitzer... Saussure» (n° 101); franchement théorique: «Niveau et distribution d'éléments dans le rapprochement de théories linguistiques» (n° 93); en outre, nombreuses notices encyclopédiques et trente-quatre comptes rendus.

Depuis la découverte des nouveaux documents de la main de Saussure en 1996, Rudolf Engler, déjà atteint dans sa santé, s'est dépensé sans compter pour classer et surtout pour déchiffrer et éditer ces textes, à la fois si familiers et si surprenants.⁴¹ Il faut espérer que son travail d'édition diplomatique et de 'mise en texte' lisible, illustré dans «Ferdinand de Saussure: *De l'essence double du langage*. Présentation d'un extrait du dossier *Sciences du langage* [1891]» (n° 97), sera sauvé et rendu publiable dans un avenir pas trop lointain; ce n'est pas le volume publié en 2002, trop fautif, privé des textes biffés pourtant si souvent nécessaires à la simple compréhension d'un enchaînement de paragraphes⁴², qui peut remplacer

³⁸ Une autre conclusion essentielle est que «les délimitations saussuriennes ne sont pas des réductions, elles constituent bien plutôt des pôles, entre lesquels les phénomènes se meuvent» (p. 15).

³⁹ Encore un article dont une partie est constituée d'une entrée de l'index (ici «Diachronie», justement).

⁴⁰ Voir aussi «La géographie linguistique» (n° 98). Il s'agit, pour Rudolf Engler, de «prendre au sérieux les chapitres 'annexes' de la géographie linguistique que personne ne lit plus dans le *CLG*» (1955b: 192).

⁴¹ Je l'ai rencontré plusieurs fois à Genève à l'occasion de ses déplacements, en général hebdomadaires. Il était fatigué, mais toujours enthousiaste de son travail.

⁴² Je dis bien "trop souvent fautif": le grec y est mauvais, parfois incompréhensible; de même le sanscrit; dès les toutes premières pages des fautes de lecture ont échappé au collaborateur (*infinie* y est «infime»); j'ai eu des photocopies en mains, je ne médis pas.

l'instrument de travail que Rudolf Engler avait annoncé pour la collection du Cercle⁴³.

Cette production considérable se caractérise par une très forte cohérence interne. L'édition critique est le cœur de l'organisme scientifique et l'index – toujours en devenir – le sang, les recherches sur des points particuliers, les membres. Même les travaux consacrés aux auteurs et aux théories linguistiques de la Renaissance italienne trouvent leur place dans ce corps⁴⁴, parfois même Saussure y est nommément associé à Salviati. A reconsidérer l'ensemble de ces travaux, même dans la hâte qui marque le présent article, la pensée de Rudolf Engler me frappe par sa vigueur, sa clarté (mais il faut le lire avec autant d'attention qu'il a mis de soin à écrire), sa rigueur, son acribie. Comme moi, je crois que plus d'un linguiste qui se veut saussurien découvrira ou redécouvrira, à la lecture d'articles parfois anciens, des idées et en tout cas des textes que nous avons exploités après lui sans toujours rendre à César ce qui revenait à César; dans sa générosité, il ne nous l'a jamais reproché. Nos disciplines lui doivent beaucoup, grâce à sa science, et ceux qui les pratiquent lui doivent plus que sa science, grâce à son humanité.

La Fonte di Sarna, février 2004
R. A.

BIBLIOGRAPHIE CITÉE

- Engler, R. 1959. «CLG und SM: eine kritische Ausgabe des Cours de linguistique générale». *Kratylos* 4, 119-132.
- Engler, R. 1962. «Théorie et critique d'un principe saussurien: l'arbitraire du signe». *CFS* 19, 5-66.
- Engler, R. 1963. «Compléments à l'arbitraire». *CFS* 21, 25-32.
- Engler, R. 1967. «Remarques sur Saussure, son système et sa terminologie». *CFS* 22 [1966], 35-40.
- Engler, R. 1968. *Lexique de la terminologie saussurienne*. Utrecht/Anvers.
- Engler, R. 1975. «European Structuralism: Saussure», dans *Historiography of Linguistics* (The Hague/Paris), 839-886 [Current Trends in Linguistics, vol. 13].

⁴³ Je ne dis rien du dernier texte de la liste de Ricarda Liver (n° 104); pour la plus grande part, à en juger par la qualité du français et de la pensée exprimée, cet article est, à mon avis du moins, du second signataire. On n'y retrouve en tout cas pas la 'patte' ordinaire de Rudolf Engler.

⁴⁴ Cf. les mots de Ricarda Liver (2003: 359) cités au début de la présente notice.

- Engler, R. 1977. «Premiers spécimens d'un index des matières au *CLG/E*». *CFS* 31, 89-99.
- Engler, R. 1980. «Ni par nature ni par intention», dans: *Recherches linguistiques. Hommages à Maurice Leroy* (Bruxelles), 74-81.
- Engler, R. 1985. «CLG und SM». *CFS* 38 [1984], 29-31.
- Engler, R. 1988. «'Attività', 'atto', 'azione': considerazioni su una voce «marginale» dell'indice saussuriano». *CFS* 42, 167-174⁴⁵.
- Engler, R. 1995. «La forme idéale de la linguistique saussurienne, dans: T, De Mauro – Shigeaki Sugeta (edd.), *Saussure and Linguistics Today* (Roma), 17-40.
- Engler, R. 1995b. «Niveau et distribution d'éléments dans le rapprochement de théories linguistiques», dans: M. Arrivé – Claudine Normand (éd.), *Saussure aujourd'hui* (Paris), 187-199 [numéro spécial de *Linx*].
- Godel, R. 1957. *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève/Paris [souvent cité *SM*].
- Liver, Ricarda – Werlen, I. – Wunderli, P. (éd.) 1990. *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Geschichte und Perspektiven*. Festschrift für Rudolf Engler zum 60. Geburtstag. Tübingen.
- Liver, Ricarda. 2003. «Rudolf Engler (1930-2003)». *Vox Romanica* 62, 356-361⁴⁶.

⁴⁵ Reproduit de *Linguaggi* 3, 1986, 1-5. L'article est suivi, dans les *Cahiers*, d'un texte de Peter Wunderli intitulé «'Acte, 'activité' und 'action' bei Saussure», p. 175-201.

⁴⁶ Les deux derniers titres contiennent la bibliographie de Rudolf Engler (numéros 1 à 84 [85-87 sont repris en 2003] et 85-104); souvent je ne signale que le numéro.

ACTE DU COLLOQUE SUR «L'ARTICLE»

On trouvera dans les pages qui suivent trois études sur différents aspects de l'article qui ont fait l'objet de contributions lors du Colloque «L'ARTICLE. Théories, contrastes et applications didactiques» organisé par l'École de langue et de civilisation française (ELCF) et le Département de langues et littératures romanes de l'Université de Genève. Au cours de ce colloque, qui s'est tenu à Genève, au Château de Penthes, du 27 au 29 avril 1999, sont intervenus 21 chercheurs suisses, belges, danois, italiens, polonais et russes. Les sujets abordés allaient de l'histoire de la naissance de l'article en français à la problématique de l'«article zéro», ils avaient aussi trait aux rapport entre «généricité» et type d'articles, aux choix de l'article dans certaines structures syntaxiques et prenaient également en compte des perspectives contrastives et didactiques.

[E.M.]

Michael Herslund

ARTICLES ET CLASSIFICATEURS

0. *Introduction*

Beaucoup de langues – surtout des langues «exotiques» – utilisent un classificateur lorsqu'un nom doit être déterminé ou quantifié, cf. par exemple Allan (1977), Craig (1986). Mais, en fait, toute langue a besoin de pouvoir signaler si un concept donné est présenté comme une masse indifférenciée (massif ou homogène) ou comme une entité individualisée avec des contours et des parties constitutives bien identifiables (comptable ou hétérogène), surtout si cette distinction n'est pas signalée par le lexème qui dénote ce concept. La nécessité et la disponibilité quasi universelle des classificateurs sont illustrées entre autres par le fait qu'un classificateur s'impose, probablement dans toutes les langues où le phénomène est connu, avec les *pluralia tantum*: incapables de se mettre au singulier, ces noms ont besoin d'un classificateur si on veut obtenir le sens 'unité'. D'où l'usage d'une expression classificatrice lexicale comme par exemple dans *une paire de lunettes*. Si on regarde de plus près le fonctionnement des langues européennes, on s'aperçoit que différents systèmes sont mis en œuvre pour assurer la fonction classificatrice, des systèmes qui se trouvent à des états de grammaticalisation variables, il est vrai, mais néanmoins des micro-systèmes qui fonctionnent comme des classificateurs. Dans le présent article, les articles indéfinis du français, *un, du, des* (cf. Wilmet 1986), seront interprétés comme des classificateurs.

1. *La distinction massif/comptable*

Commençons par la distinction entre **nom comptable** et **nom massif** et prenons notre point de départ dans la description qu'en donne Kleiber (1994:12 ss.). Cette description représente le point de vue le plus répandu, la conception standard même (voir aussi Allan 1980):

«La distinction grammaticale, on le sait, est avant tout une affaire de déterminants. Les noms comptables comme *chimpanzé*, *tabouret*, etc., sont compatibles avec les déterminants comme *un*, *des*, *les*, les adjectifs numériques cardinaux, les adjectifs indéfinis comme *quelques*, *plusieurs*, etc., mais refusent par contre les partitifs comme *du*, *de la*:

1) *J'ai joué avec un chimpanzé.*

(...)

2) **J'ai joué avec du chimpanzé.*

Les noms massifs comme *eau*, *tristesse*, etc., obéissent à la distribution inverse. Ils n'acceptent pas les déterminants « discrets », mais se combinent avec les quantificateurs « continus »:

3) **J'ai joué avec une eau.*

(...)

4) *J'ai joué avec de l'eau.»*

Cette description se base, on le voit, sur une classification préalable des noms français en deux classes, les comptables et les massifs. Or, une telle distinction ne correspond en réalité à aucune distinction grammaticale. Il suffit en effet de changer légèrement les exemples de Kleiber pour s'apercevoir que ses astérisques sont déclenchés par le verbe choisi plutôt que par une prétendue classification des noms:

(1) *J'ai avalé du chimpanzé.*

(2) *J'ai commandé une eau.*

Si la distinction correspond à une réalité sémantique et est ainsi fondée sémantiquement, elle n'est pas exprimée par l'existence en français de deux classes morpho-lexicales se combinant chacune avec certains déterminants à l'exclusion d'autres. Cela apparaît à l'évidence si on compare le français à une langue telle que le danois, qui distingue deux classes morpho-lexicales par des critères formels: la classe des comptables, qui, au singulier, se combine avec l'article indéfini et qui ont une forme plurielle; et la classe des massifs, qui, eux, ne prennent pas l'article indéfini, et qui n'ont pas de forme plurielle. Alors qu'en danois on a le tableau suivant:

(3)		Comptable	Massif
	Singulier	<i>en chimpanse</i>	<i>vand</i>
	Pluriel	<i>chimpanse-r</i> 'chimpanzé'	Ø 'eau'

la situation en français est tout autre: tout nom se combine avec les deux articles indéfinis *un* et *du* au singulier, et, contrairement au danois, tous les noms ont une forme plurielle (à la seule exception des collectifs *bétail* et *bercail*, cf. Togeby 1982:44). Et on a en français, à la différence de presque toutes les autres langues européennes, un article indéfini au pluriel, *des*. Tous les noms du français ont rigoureusement la même morphologie. Ce qui donne le tableau suivant:

(4)		Comptable	Massif
	Singulier	<i>un chimpanzé</i> <i>du chimpanzé</i>	<i>une eau</i> <i>de l'eau</i>
	Pluriel	<i>des chimpanzés</i>	<i>des eaux</i>

Il ressort à l'évidence de ce tableau que le français ne distingue pas deux classes morpho-lexicales de noms: il n'y a pas de distribution grammaticale qui permette d'identifier une distinction entre deux classes de mots, massifs et comptables. Par contre, tout mot peut être présenté, et partant être classifié, comme tantôt comptable, tantôt massif:

(4')	Comptable	Massif
	<i>un chimpanzé</i> <i>une eau</i>	<i>du chimpanzé</i> <i>de l'eau</i>

2. Le français comme langue à classificateurs

Or, les langues qui traitent les noms massifs de la même façon que les noms comptables ont tendance à avoir une certaine classe de mots qui classifient ces noms non-différenciés, les **classificateurs**, cf. Lyons (1977:460 ss.): parce que les noms ne sont pas classifiés en comptables et massifs, on a besoin de signaler, par un marquage grammatical, quand on introduit un nom dans le discours, si ce nom est présenté comme une entité (comptable ou hétérogène) ou comme une masse (massif ou homogène). Comme j'ai essayé de le montrer dans Herslund (1998), les noms français répondent justement au signalement des noms des langues à classificateurs par leur manque de classification morpho-lexicale. Tout nom est en effet susceptible de se combiner avec l'article indéfini *un* et avec l'article partitif *du*, de se mettre au pluriel et de se combiner, au singulier, avec un quantifieur tel que *beaucoup*, autre trait qu'on cite souvent comme définitoire de l'appartenance d'un

nom donné à la classe des massifs. La distinction entre deux ou plusieurs classes est donc introduite au niveau du syntagme, mais elle ne repose nullement sur une classification morpho-lexicale préalable, comme c'est le cas par exemple en danois, cf. (3). Voilà justement la fonction des articles indéfinis du français: *un, du, des* se combinent avec tout lexème nominal pour classer ce lexème non-classifié comme comptable ou massif:

(5)	Singulier	<i>un chimpanzé</i> <i>une eau</i>	Comptable
		<i>du chimpanzé</i> <i>de l'eau</i>	
	Pluriel	<i>des chimpanzés</i> <i>des eaux</i>	Massif

Pour justifier le statut de massif du pluriel, il suffit peut-être de rappeler que le pluriel indéfini aussi bien au niveau morphologique et syntaxique que sémantique s'apparente de très près au singulier massif (cf. Langacker 1991 : 77): les deux ont souvent des réalisations morphologiques identiques – absence d'article en danois par exemple, articles historiquement formés à partir de la préposition *de* en français; sémantiquement, la mise au pluriel correspond à une homogénéisation, car ce qui caractérise une entité homogène, une masse, à savoir qu'en la divisant, on obtient des entités de même nature que l'entité de départ – en divisant du sucre on obtient encore du sucre – caractérise également les entités plurielles: en divisant un ensemble de chimpanzés, on obtient encore des chimpanzés.

Les articles indéfinis du français sont, de ce point de vue, des classificateurs. Voici quelques exemples authentiques des trois articles indéfinis *un, du, des*, qui montrent la distribution inverse de celle préconisée par Kleiber et par la tradition grammaticale, c'est-à-dire des noms «massifs» avec *un* ou avec *des*, des noms «comptables» avec *du*:

- (6) a. *le prix du sucre était monté en flèche, provoquant **une panique** dans les magasins* (Miquel Guerre 248)
*Il y eut soudain **un bruit** plus proche* (Villiers Tague 215)
*Il y eut **un silence**, puis la voix de Carlos Geranios* (Villiers Santiago 236)
*l'immobilité d'**une eau** qui va bouillir* (Pergaud Guerre 193)
*... vers les bords il restait un peu de glace mince et plissée comme **une écume*** (Alain-Fournier, cit. Atkinson 1973:45)

- b. – *Des nouvelles, non... **Des bruits**, par-ci, par-là...* (Deforges Soie 294)
*La bâtisse semble surgir d'une carapace de tôle où ses vieux murs se reflètent comme dans **des eaux** mortes* (Pennac Marchande 68)
*Mon amie l'Amérique a des milliards, **des pétroles**, de tout!* (Cohen Mangeclous 164)
 – *Alors, petite madame, je vois qu'on a repris **des couleurs*** (Deforges Soie 78)
*une dizaine de points lumineux signalait çà et là **des présences** humaines* (Deforges Soie 288)
- c. «*Tonnerre de Dieu! cria Weiss, ils amènent **du canon!***» (...) *les Bavaois étaient en train de mettre en position une pièce, au coin de la place de l'Église* (Zola *Débâcle* 265)
*Les charrettes qui chargeaient **du galet*** (Simenon *Homme* 30)
***De la natte** recouvrait le plancher* (Boudard *Métamorphoses* 56)
*une nuit un visiteur sculpté dans **de la pierre** tombale viendra frapper à ma porte* (Tournier *Roi* 150)
 ... *malgré trois occurrences exclusivement dans **du vocabulaire** scientifique* (...) (Walter *Phonologie* 99)
*C'est plus que **de la collaboration**, c'est **de l'alliance** militaire* (Pottecher Pétain 382)
*un grand patriote de 50 ans (...) qui réussit à faire **de la victoire** avec **de la défaite*** (*Express* 17.10.86, 66)
 «*Il doit y avoir **du canard** en quantité!*» *disait le substitut à M. Grandmaison en observant les terrains d'alentour* (Simenon *Port* 46)
*Eux qui venaient de casser allégrement **du prisonnier** révolté* (Pennac Marchande 75)
***De la clientèle** disséminée, qui butine par-ci par-là, ignorante de ce qui se joue* (Pennac *Bonheur* 272)
*En l'attendant, au Select, j'ai mangé des huîtres, puis **de la langouste*** (Simenon *Ombre* 25)
*Elle possédait un nez de boxeur et **de la moustache*** (Dard *Cahier* 37)

Les exemples suivants montrent un même nom avec les deux articles *du* et *un*:

- (7) *A chaque inspiration, c'était comme s'il respirait **du feu*** (Villiers *Santiago* 104)
*Où est la différence entre **un feu** de chez moi et celui-ci?* (Vercors *Silence* 38)

*Au second étage, l'appartement des Grifanov, il y avait **de la lumière***
(Villiers Tage 45)

*Par la fenêtre aux rideaux blancs s'insinue **une lumière** étrange*
(Courchay Chemin 32)

*Un jour, il lança son filet dans le Petit Lac et, au lieu d'en sortir **du poisson**,*
il ramena une épée étincelante (Deforges Soie 241)

*Il se laisse chahuter par la houle comme **un gros poisson** crevé* (San Antonio Cadeau 72)

*Vanderputte disait que le motif représentait la gloire et que l'objet avait **de la valeur***
(Gary Vestiaire 56)

*et les bibelots qui se trouvaient dans l'appartement avaient **une grande valeur***
(Gary Vestiaire 57)

*comme un fil de haute tension qui se décharge sur **du papier** pour ne pas éclater*
(Ajar Pseudo 656)

*Il y avait vraiment **un papier**?* (Simenon Marie 177)

*Aujourd'hui, elle a **de la famille*** (Ajar Vie 247)

*(Une fille...) Qui n'est soutenue ni par **une famille** ni par de l'argent*
(Gallois Fille 127)

– *Tu as **du remords**?* (Dard Pain 196)

*Je te supplie simplement de ne pas laisser ta vie s'enliser dans **un remords***
sans cause (Gallo France 285)

*je compose **de la musique*** (Vercors Silence 35)

*C'est **une musique** inhumaine* (Vercors Silence 44)

*Et elle fut certaine d'entendre **du bruit** à l'intérieur. Ce n'était pas de l'imagination*
(Simenon Marie 78)

*Il y eut soudain **un bruit** plus proche* (Villiers Tage 215)

Le fonctionnement du système ressort le plus clairement dans les cas où le même nom se présente, dans la même phrase ou dans le même discours, avec les deux articles :

- (8) *il me semble qu'on peut reconnaître une certaine manière d'attaquer la première syllabe avec **une aspiration**, ou plutôt **de l'aspiration***
(Cornulier Etudes 51)

*Ou alors, c'était d'**un** bien étrange **bétail** qu'il s'agissait! **Du bétail** qui allait régulièrement au cinéma* (Merlino Jargonautes 116)

– Il y a **du bœuf gros sel** et, avant cela, vous pourriez prendre **du pâté de campagne**... Sa voix sonnait-elle autrement que d'habitude quand, à la porte de la cuisine elle lança: – **Un pâté et un bœuf gros sel!** (Simenon Marie 85)

Veux-tu **un café**? (...) un militaire apporta un plateau avec **du café** (Arnothy Ami 177)

Elle n'inspire qu'**une légère compassion**. (...) – **Pourquoi de la compassion?** (Dard San Pedro 1.21)

... pour perdre **du poids** à l'Institut du docteur Lennes, qui avait mis au point un traitement nouveau. Je ne pouvais plus continuer à traîner sur moi **un poids** pareil, c'était dangereux pour mon cœur (Ajar Pseudo 555)

L'ajout d'une épithète a souvent pour conséquence que la dénotation du lexème nominal est restreinte de manière à légitimer l'emploi du classificateur «comptable», *un*, mais cet emploi ne dépend pas d'un tel ajout; il en est tout au plus facilité:

- (9) Avec **de la gentillesse** et même **une grande générosité** (Express 27.12.85, 36)

Je n'éprouvais pas à proprement parler **du chagrin**, mais bien **un regret confus** (Dard Meurt 128)

Mais elle a **du cœur**, oui, elle a **une âme qui aspire à s'élever** (Vercors Silence 42)

Ils me parlèrent, dans ce qu'ils supposaient être **du français** (...) s'adressant à ma nièce dans **un français correct** (Vercors Silence 23)

Un matin gris avec encore et toujours **de la brume**, mais **une brume claire, lumineuse** (Simenon Port 73)

3. Sémantique des classificateurs

Selon l'analyse de Lyons (1977:460), la différence entre noms comptables et nom massifs, dans les langues qui opèrent cette distinction, repose sur la présence dans le contenu sémantique des premiers d'une unité de sens 'unité' *versus* l'absence d'un tel trait dans le contenu des seconds. Lyons propose en outre que les noms des langues à classificateurs en général sont dépourvus d'un tel trait, d'où il s'ensuit que cette information doit être apportée de l'extérieur, justement par l'emploi d'un classificateur. C'est ainsi qu'en chinois par exemple, pour exprimer 'un livre', on a (10):

- (10) *yī běn shū*
1 unité livre

et pour dire ‘trois chats’, on a (11):

- (11) *sān zhī māo*
3 animal chat

Une telle analyse semble s’appliquer parfaitement au français puisque tout nom français se combine indifféremment avec les trois articles *un, du, des*. C’est ici l’article *un* qui apporte le sens ‘unité’ au syntagme, les articles *du, des* qui signalent son absence:

- | | |
|--------------------------|-------------------------|
| (12) <i>un chimpanzé</i> | 1 [unité] + [chimpanzé] |
| <i>du chimpanzé</i> | [chimpanzé] |
| <i>une eau</i> | 1 [unité] + [eau] |
| <i>de l’eau</i> | [eau] |

L’élément de sens ‘unité’, c’est-à-dire une quantité délimitée, est alors susceptible de plusieurs lectures: un exemplaire ou un individu, une quantité conventionnelle, un type. Avec les noms dénotant quelque chose de massif, comme *eau*, l’ajout du trait sémantique ‘unité’ entraîne évidemment les mêmes lectures, moins celles d’exemplaire ou d’individu: une quantité conventionnelle (verre ou bouteille p.ex.), un type. Mais la classification n’a lieu qu’au niveau du syntagme, non à celui du lexème. Le français s’accorde ici avec l’observation de Lyons (1977:463) sur la distinction entre langues à classificateurs et langues sans classificateurs: «Languages which grammaticalize the distinction between entity-denoting and mass-denoting nouns tend to draw a sharp syntactic distinction between phrases like ‘three men’, on the one hand, and ‘three glasses of whisky’, on the other. Classifier-languages do not: they treat enumerable entities and enumerable quanta in much the same way». Ce qui est bien le cas en français:

- (13) *trois hommes* - *trois whiskies*

On a donc, en français, la même situation qu’en chinois, par exemple: puisque le nom lui-même ne comporte pas le composant ‘unité’, il faut ajouter ce composant quand on veut traduire le contenu ‘une unité de...’. En chinois, on ajoute analytiquement un classificateur après le numérateur ‘1’. Ce classificateur, historiquement un nom, fournit en outre de l’information sur la forme et/ou la consistance de la dénotation du nom, d’où des séries comme la suivante, cf. Norman (1988:112 ss.):

- (14) *yī běn shū*
1 Cl livre
yī jiàn fāngzi
1 Cl maison

yi ba yizi
 1 Cl chaise
yi zhi bi
 1 Cl plume
yi ge pingguo
 1 Cl pomme

En français, c'est l'article *un* qui, synthétiquement, apporte l'information '1 unité'. La différence entre les deux systèmes ressort du tableau suivant:

(15) *yi běn shū*
 1 unité livre
~~123~~
un livre

L'emploi d'un tel classificateur apporte donc le composant de sens 'unité' ou 'entité', etc. Si le contenu lexical d'un nom comporte déjà ce composant, un classificateur est inutile, ou redondant. C'est le cas en danois par exemple pour les noms qui prennent l'article indéfini et qui ont une forme plurielle, les noms comptables donc. La fonction de l'article indéfini est ici tout autre que celle de l'article indéfini en français: ce n'est pas un classificateur, c'est un «compteur» qui compte l'unité de sens 'unité' déjà présent dans le lexème. Au lieu de l'analyse de (12), on a donc (16):

(16) *en chimpanse* 1 + [unité-chimpanzé]
vand [eau]

Les deux systèmes sont confrontés dans (17):

(17) **Danois:** *en* *chimpanse*
 ~~6447448~~
 1 unité chimpanzé
 ~~14243~~
Français: *un* *chimpanzé*

4. Le système des classificateurs complexes

En interprétant les articles indéfinis du français comme des classificateurs, on relie en même temps ceux-ci au système de quantification/classification plus développé constitué par des expressions telles que *un kilo de*, *une espèce de*, etc. On peut en effet proposer que tandis que les articles indéfinis constituent le système de classification simple, sans distinction entre classification mensurale (quantité) et sortale (espèce), le français dispose en outre d'un système de classification complexe qui, lui, distingue entre classificateurs mensuraux et classificateurs

sortals. A l'instar des « vraies » langues à classificateurs comme le chinois, ces deux types sont coulés dans le même moule syntaxique :

- (18) **un N de N**
Mensural: *un verre d'eau*
un kilo de chimpanzé
Sortal: *une espèce d'eau*
une sorte de chimpanzé

On a donc le même rapport entre classificateur complexe et classificateur simple qu'on avait plus haut entre le système chinois et le système français, cf. (15):

- (19) *un morceau de sucre*
 1 unité sucre
~~1442443~~
un *sucre*

Le français dispose ainsi de deux systèmes de classificateurs qui sont illustrés dans les exemples suivants :

- (20) *Il y avait **des** feuilles mortes, **de la** pluie et **un début de** brouillard* (Sagan *Yeux* 12)
*un sentiment qui n'était pas seulement **de la** pitié, mais **une sorte d'**affection* (Simenon *Trompe* 180)
*Ce qu'il prend pour **du** dévouement n'est qu'**une espèce de** vanité* (Simenon *Trompe* 166)
*la montagne où la plupart ont laissé **de la** famille et gardé **une** petite maison et **un lopin de** terre* (Mourad *Princesse* 177)

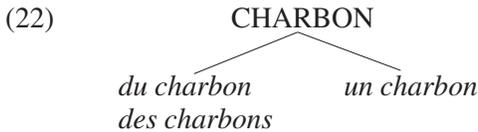
Le danois, par contre, ne recourt à des classificateurs – toujours complexes – que quand cela s'impose, c'est-à-dire avec les noms massifs, qui ne comportent pas, comme les comptables, le composant de sens 'unité', et où il n'y a par conséquent rien à compter. Si en français on a aussi bien (21) a. (simple) que b. (complexe), en danois, on n'a que b. :

- (21) **Français** **Danois**
 a. *un sucre* **en sukker*
 b. *un morceau de sucre* *et stykke sukker*

5. Conclusion

L'emploi de classificateurs résulte d'un conflit potentiel entre le sens du lexème nominal et la dénotation à exprimer. Dans les langues où les lexèmes ne contien-

nent pas de composant ‘unité’, telles que le chinois ou le français, l’emploi d’un classificateur devient nécessaire pour créer un syntagme à dénotation massive ou comptable, le lexème lui-même ne véhiculant pas cette information :



Le mot français *charbon* est indifférent à la distinction massif-comptable et apparaît aussi bien dans un syntagme à dénotation massive, *du charbon*, *des charbons*, que dans un syntagme à dénotation comptable, *un charbon*. Et cette alternance est totalement grammaticalisée dans le système des articles indéfinis.

En danois, par contre, les noms sont répartis en deux classes morfo-lexicales, les massifs et les comptables, ceux-là n’ayant ni d’article indéfini, ni de pluriel. Si on veut utiliser un nom massif danois tel que *kul* ‘charbon’ pour dénoter quelque chose de comptable, avec le sens de ‘unité’, on n’aura pas d’autre moyen que d’employer une construction explicite avec un classificateur lexical, *et stykke kul* ‘un morceau de charbon’. Le français ne rencontre pas ce genre de problèmes puisque les noms n’étant pas classifiés, le système des classificateurs simples fait l’affaire, le système de classification complexe n’étant utilisé que pour préciser la valeur du composant de sens ‘unité’ :

(23)

Simple	Complexe	
<i>une eau</i> <i>un riz</i> <i>un chimpanzé</i>	<i>une bouteille d’eau</i> <i>un bol de riz</i> <i>un morceau de chimpanzé</i>	Mensural
	<i>une espèce d’eau</i> <i>un type de riz</i> <i>une sorte de chimpanzé</i>	Sortal

BIBLIOGRAPHIE

- Allan, Keith. 1977. Classifiers. *Language* 53.285-311.
 Allan, Keith. 1980. Nouns and Countability. *Language* 56.541-567.
 Atkinson, James C. 1973. *The Two Forms of Subject Inversion in Modern French*.
 La Haye-Paris: Mouton.

- Craig, Colette, éd. 1986. *Noun Classes and Categorization*. Amsterdam: Benjamins.
- Kleiber, Georges. 1994. *Nominales. Essais de sémantique référentielle*. Paris: Armand Colin.
- Herslund, Michael. 1998. Le français, langue à classificateurs ? Dans A. Englebert, M. Pierrard, L. Rosier, D. van Raemdonck, édés. *La ligne claire. De la linguistique à la grammaire. Mélanges offerts à Marc Wilmet à l'occasion de son 60^e anniversaire*, 65-73. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Langacker, Ronald W. 1991. *Foundations of Cognitive Grammar. Volume II. Descriptive Application*. Stanford: Stanford University Press.
- Lyons, John. 1977. *Semantics I-II*. Cambridge: The University Press.
- Norman, Jerry. 1988. *Chinese*. Cambridge: The University Press.
- Togeb, Knud. 1982. *Grammaire française. Volume I: Le nom*. Edité par Magnus Berg, Ghani Merad et Ebbe Spang-Hanssen. Etudes Romanes de l'Université de Copenhague. Copenhague: Akademisk Forlag.
- Wilmet, Marc. 1986. *La détermination nominale*. Paris: PUF.

Textes cités

- Emile Ajar, *La vie devant soi*. Mercure de France.
- Emile Ajar, *Pseudo*. Mille pages – Mercure de France.
- Christine Arnothy, *L'ami de la famille*. Livre de poche.
- Alphonse Boudard, *La métamorphose des cloportes*. Folio.
- Albert Cohen, *Mangeclous*. Folio.
- B. de Cornulier & F. Dell, édés. *Etudes de phonologie française*. Editions du C.N.R.S.
- Claude Courchay, *Le chemin de repentance*. Livre de poche.
- Frédéric Dard, *Le cahier d'absence*. Presses pocket.
- Frédéric Dard, *Le pain des fossoyeurs*. Presses pocket.
- Frédéric Dard, *On n'en meurt pas*. Presses pocket.
- Frédéric Dard, *A San Pedro ou ailleurs*. Fleuve noir.
- Régine Deforges, *Rue de la Soie*. Livre de poche.
- Max Gallo, *France*. Livre de poche.
- C. Gallois, *Une fille cousue de fil blanc*. Livre de poche.
- Romain Gary, *Le grand vestiaire*. Folio.
- J. Merlino, *Les jargonautes*. Stock.
- Pierre Miquel, *La grande guerre*. Fayard.

Kenizé Mourad, *De la part de la princesse morte*. Robert Laffont.
Daniel Pennac, *Au bonheur des ogres*. Folio.
Daniel Pennac, *La petite marchande de prose*. Folio.
Louis Pergaud, *La guerre des boutons*. Mercure de France.
Frédéric Pottecher, *Le procès Pétain*. J.C. Lattès.
Françoise Sagan, *Des yeux de soie*. Flammarion.
San Antonio, *Emballage cadeau*. Fleuve noir.
Georges Simenon, *Maigret se trompe*. Presses de la Cité.
Georges Simenon, *Marie qui louche*. Presses de la Cité.
Georges Simenon, *L'homme de Londres*. Presses pocket.
Georges Simenon, *Le port des brumes*. Presses pocket.
Georges Simenon, *L'ombre chinoise*. Livre de poche.
Michel Tournier, *Le roi des aulnes*. Folio.
Vercors, *Le silence de la mer*. Livre de poche.
Gérard de Villiers, SAS. *Les sorcières du Tage*. Plon.
Gérard de Villiers, SAS. *L'ordre règne à Santiago*. Plon.
Henriette Walter, *La phonologie du français*. PUF.
Emile Zola, *La débâcle*. Livre de poche.

Iørn Korzen

DETERMINAZIONE NOMINALE E INCORPORAZIONE IN ITALIANO
UN APPROCCIO PRAGMATICO-TESTUALE

1. *Introduzione: la complessità dell'argomento*

Senza dubbio la determinazione nominale costituisce uno dei campi di ricerca linguistica più vasti e più complessi, e nel corso degli anni le proposte sia di descrizioni globali, sia di soluzioni di problemi più specifici, sono state molte e metodologicamente molto variate. L'approccio teorico e metodologico può variare a seconda dello scopo dello studio in questione, per esempio se didattico o teorico, se normativo o descrittivo, se monolingüistico o comparativo, oppure a seconda di preferenze più o meno personali, eventualmente ispirate ad orientamenti o tendenze di determinate scuole o di determinate epoche.

In effetti, a livello didattico non è compito facile dover spiegare ad uno studente di italiano per esempio il fatto che (o peggio ancora: il motivo per cui) in italiano vanno bene i costrutti (1)-(6)a, ma non i costrutti (1)-(6)b:

- | | |
|------------------------------------------------|------------------------------------------------------|
| (1)a Ho comprato <i>vino</i> | (1)b *Ho comprato <i>macchina</i> |
| (2)a Luca scrive <i>libri</i> | (2)b *Luca scrive <i>libro</i> |
| (3)a <i>Libri di medicina</i> erano molto cari | (3)b * <i>Libri</i> erano molto cari |
| (4)a <i>Vino buono</i> è stato buttato via | (4)b * <i>Vino (buono)</i> mi piace |
| (5)a Stasera non c'è <i>luna</i> | (5)b *Stasera c'è <i>luna</i> |
| (6)a Luca è <i>medico</i> | (6)b *Luca è <i>mascalzone</i> ; *Fido è <i>cane</i> |

Da tali esempi risulta chiaramente che un semplice approccio sintattico o semantico non è in grado di risolvere l'enigma e di fornire spiegazioni accettabili, e infatti, come è ben noto, molti studi sulla determinazione nominale hanno guardato in altre direzioni, includendo nei loro parametri descrittivi fenomeni di carattere pragmatico, come per esempio la specificità o referenzialità del SN in questione. In questo senso si vedano, per la letteratura italiana, fra l'altro gli ottimi studi di Renzi (1976), (1985), (1988) e di Manzotti (1977). Per esempio Renzi arriva ad affermare che

«La presenza di un articolo presuppone infatti che il SN serva a un atto di riferimento. [...] la presenza di un articolo è un'indicazione univoca e il SN rimanda a un referente, di cui l'articolo precisa la maggiore o minore notorietà ai protagonisti dell'atto di comunicazione.» (Renzi 1985:274, 283).

Altri studiosi delle lingue romanze, come per esempio Stehlik (1983), Wilmet (1986) e Karolak (1989), si basano sulle teorie di Guillaume (1919), che più o meno parallelamente vedono nell'articolo un «mezzo di transizione» che porta il «nom en puissance» (il contenuto semantico potenziale, il concetto) al «nom en effet» (il contenuto semantico concreto). L'articolo indeterminativo è segnale di un movimento «individuante», cui segue il movimento «generalizzante» nell'articolo determinativo. Soprattutto Karolak si fa fautore della teoria di Guillaume sulle «tendenze» dei sostantivi ad unirsi particolarmente con uno o con l'altro articolo a seconda del loro contenuto semantico¹.

Ma come è stato giustamente obiettato da altri studiosi, per esempio Kleiber (1981:70ss.) e Brown/Yule (1983:209), il contenuto semantico preciso di un SN in un testo, inclusa la sua referenzialità, specificità e concretezza, non è mai interpretabile nel sintagma stesso, ma solo a livello di frase o di testo. Il SN stesso rimane semanticamente e referenzialmente «virtuale» o potenziale. Per esempio, mentre nel SN in corsivo di (7) sembra più che lecito parlare di riferimento ad un'entità extralinguistica, in (8) e (9) pare difficile affermare che il SN in corsivo indichi una entità concreta di un mondo reale:

(7) Ho visto *una macchina* in cortile

(8) Non ho visto *una macchina* (ma una bicicletta)

(9) Luca è *un medico*

¹ Per più particolari su queste teorie si veda per esempio, oltre ai lavori appena citati, Korzen (1982) e Korzen (1996a:42-44). Per la teoria dell'articolo indeterminativo come una variante atona del numerale *1* e i seguaci di essa, cfr. Korzen (1996a:45-50).

Bisogna però dire che troppo spesso la nozione di **referenza** non viene definita molto precisamente nella letteratura. In Korzen (1996a) e (1998a) ho discusso questo fenomeno nonché i molti usi del termine e ho proposto di restringere la sua applicazione ai casi in cui con un SN si esprima un rapporto uno a uno tra espressione linguistica (SN) e entità extralinguistica. In tal modo il termine viene limitato ai SN specifici, cioè ai casi in cui all'«entità-tipo» che l'interlocutore si crea nella sua rappresentazione mentale, corrisponda un'entità particolare in un mondo (mondo reale o, per esempio in testi narrativi, immaginato), ed è escluso fra l'altro nei casi predicativi come (9). L'interlocutore crea la sua rappresentazione mentale in base alle specifiche informazioni testuali e alle sue conoscenze generali della situazione e delle circostanze descritte. Cfr. anche Korzen (2000a:196-200).

Con tale definizione di referenza però, determinazione non implica referenza e, viceversa, referenza non implica determinazione: nell'uso pratico dell'italiano, esempi referenziali come i seguenti sono tutt'altro che rari:

- (10) Ma già *scorrevoli mani* m'avevano issato a bordo della barca di lei... (Bufalino, *Menzogne* 50)
- (11) C'è polvere dappertutto, si solleva a nuvole mentre passiamo. *Bambini scalzi* giocano su un marciapiede intermittente, così alto da sembrare fatto per sfuggire a inondazioni improvvise. (De Carlo, *Yucatan* 67)
- (12) Così dicendo, fissava Aminta e gli altri, più che Metello a cui erano rivolte le sue parole, e contrariamente a quanto si attendeva, incontrava *visi ostili o stupiti*. (Pratolini, *Metello* 195)²

Cfr. anche *cortile* in (7). Possiamo dunque concludere che la determinazione nominale, ossia la presenza di un determinante in un SN, non si lascia spiegare – almeno univocamente – né in termini esclusivamente semantici, né in termini esclusivamente sintattici, né in termini esclusivamente pragmatici di referenzialità o specificità. Allo stesso tempo tali criteri non sono da scartare: chiaramente giocano un ruolo per il nostro argomento.

Tali constatazioni, che certo non sono nuove o rivoluzionarie, mi sono servite come punto di partenza per la ricerca di un approccio e di una metodologia che mi permettessero di definire un **tertium comparationis** per un'analisi, sia intra- che interlinguistica, dell'uso dei determinanti nominali. L'aspetto interlinguistico mi serviva fra l'altro per uno studio sulla strutturazione testuale in italiano e in danese: Skytte/Korzen (2000).

² Si vedano altri esempi simili in Korzen (1996a:183ss. e 199ss.).

Probabilmente non esistono due lingue – che possiedano articoli – in cui la distribuzione di essi si sia evoluta in modo identico. Per esempio in danese, costrutti equivalenti a (1b), (3b), (4b) e (5b) sono pienamente accettabili, in inglese strutture equivalenti a (3b) e (4b) sarebbero possibili – ma non strutture come (5a)-(6a) – e così via.

Nelle pagine seguenti esporrò prima i principi di un tale approccio comparativo, dopodiché analizzerò particolarmente i costrutti italiani del tipo di (1a), (2a) e (5a), le cosiddette **incorporazioni nominali**. Infine accennerò brevemente ad alcuni fenomeni legati all'uso anaforico dei pronomi *lo*, *la*, *li*, *le* vs. *ne*.

2. *Lo scopo della determinazione nominale*

Per arrivare ad un modello di spiegazione – intra- ed interlinguistica – del fenomeno di determinazione nominale mi è parso opportuno partire dallo **scopo stesso** del fenomeno. Detto molto banalmente, la determinazione nominale può essere definita come **l'esplicitazione del tratto [\pm identificabile]**, cioè dell'identificabilità dell'entità designata dal sintagma nominale in questione. Nel caso che tale entità sia da parte del parlante ritenuta identificabile dall'interlocutore viene applicato l'articolo determinativo oppure un dimostrativo. Se invece l'entità è ritenuta non identificabile viene applicato l'articolo indeterminativo o partitivo – oppure un altro determinante indefinito. Per motivi di spazio, in questa sede mi concentrerò sulla distribuzione degli articoli, i quali possono essere definiti come i determinanti che esprimono esclusivamente il tratto [\pm identificabile]. Invece gli altri determinanti hanno un ulteriore contenuto semantico; cfr. a questo proposito Korzen (1996a:689-691) e (1998a:69-72).

Un'entità può dirsi **identificabile dall'interlocutore** se gli è già **nota** o se in altri modi egli è ritenuto in grado di determinare la sua **identità o appartenenza** – eventualmente intesa come legame o relazione con altre entità testualmente introdotte o generalmente note.

Per **nota** si intende presente nel bagaglio cognitivo dell'interlocutore prima del momento dell'enunciazione. Tale presenza può essere dovuta ad una precedente menzione nello stesso testo, cfr. (13), o ad una conoscenza generale dell'entità in questione, cfr. (14):

- (13) Avevo visto *una macchina* nel nostro cortile ieri sera e mi ero molto arrabbiato; ma stamattina *la macchina* era sparita [PRECEDENTE MENZIONE]
- (14) Stanotte ho visto *la luna* [CONOSCENZA GENERALE]

L'identificabilità basata sul **legame** dell'entità con altre entità o circostanze introdotte nel testo oppure generalmente note si ha in casi di aggiunte attributive o complete, come in:

- (15) a Sai che per strada ho visto *la macchina di un mio amico danese*
 b *La proposta di partire tutti quanti per Firenze* mi sembra assurda

dove l'articolo rimanda cataforicamente all'aggiunta designante l'entità o la circostanza cui l'entità in questione è legata e/o tramite cui risulta identificabile³, oppure in casi di relazioni anaforiche associative, come in:

- (16) a Luca ha comprato una villa in periferia. *Il giardino* è bellissimo
 b Luca non viene stasera. *Il bambino* sta male

dove per motivi pragma-semantici e per la collocazione testuale dei sintagmi in questione si istituisce un legame rispettivamente tra *villa* e *giardino* e tra *Luca* e *bambino*, leggendo *il giardino della villa* in (16a) e *il bambino di Luca* o *il bambino accudito da Luca* o simili in (16b)⁴.

Il contenuto o messaggio pragmatico espresso dall'articolo determinativo può quindi essere riassunto come l'invito all'interlocutore ad **identificare** l'entità designata, e nel caso in cui un rimando endoforico o esoforico non porti all'identificazione di un'entità individualizzata (che sia compatibile con il co-testo), si attribuisce al sintagma il **valore di «default»**, cioè il valore categoriale o generico, come in:

- (17) a *I libri di medicina* sono molto cari
 b *Il vino (buono)* mi piace
 c *Il cane* è un mammifero⁵

Si può dire che l'articolo determinativo **grammaticalizza**, cioè esprime grammaticalmente, il tratto [+ identificabile], mentre gli articoli indeterminativo e partitivo grammaticalizzano il tratto [- identificabile]. L'articolo determinativo arriva così ad esprimere **la presupposizione esistenziale** dell'entità in questione, mentre

³ Per le relazioni cataforiche, cfr. Korzen (1996a:561-585); per il rimando ad un argomento secondario (soggetto o oggetto «logico»), come in (15b) (oggetto), cfr. particolarmente *op. cit.* 567-571.

⁴ Per le relazioni anaforiche associative in italiano, cfr. Korzen (1996a:548-559) e (2000a:543-576).

⁵ Cfr., a questo proposito, Korzen (1996a:611-674), (1996b) e (2000a:269-310). Per un'analisi dell'articolo determinativo in italiano, cfr. anche Korzen (2000b).

gli articoli indeterminativo e partitivo di un SN (referenziale) esprimono l'**asserzione esistenziale** (in un mondo reale o immaginato) dell'entità⁶.

La determinazione nominale riguarda dunque fenomeni extralinguistici e pragmatici, più precisamente la relazione tra parlante, interlocutore ed entità designata, nonché le circostanze esistenziali di quest'ultima. Allo stesso tempo essa riguarda il testo in questione: un'entità può essere ritenuta nota e la sua esistenza presupposta – eventualmente in un mondo o in una situazione immaginati – per esempio nel caso della sua precedente menzione nello stesso testo e indipendentemente dall'effettiva conoscenza personale ed extratestuale di essa da parte dell'interlocutore, cfr. (13), e indipendentemente dalla sua effettiva esistenza in un mondo «reale», cfr. per esempio:

(18) Se dovessi scegliere fra un cane e un gatto, prenderei *il cane*

Il tratto [\pm identificabile], ivi compreso il tratto [\pm noto], è dunque da caratterizzare come **tratto pragmatico-testuale**. Con la determinazione il parlante esprime se l'entità designata è (da egli ritenuta) in qualche modo identificabile – eventualmente nota – all'interlocutore in base al testo o al contesto e se la sua esistenza viene presupposta o asserita. In casi di assenza di determinazione, tali tratti non vengono esplicitati – eventualmente, come vedremo sotto, perché non viene designata nessuna entità.

3. *La correlazione prominenza pragmatica – determinazione nominale*

Le considerazioni appena esposte sono senz'altro banali e già attestate più o meno similmente nella letteratura. Comunque a me sono servite per arrivare al collegamento di questa problematica con altri fenomeni di carattere pragmatico-testuale, più precisamente al fenomeno di **prominenza pragmatico-topicale**. Sembrerebbe lecito ipotizzare una correlazione tra determinazione nominale e prominenza pragmatica in questi termini: più pragmaticamente prominente, o «saliente», è un'entità in un testo e contesto, maggiore è il bisogno di esprimere il suo legame con i protagonisti della comunicazione e/o con il contesto, ovvero appunto il tratto [\pm identificabile]. In altre parole: più pragmaticamente prominente è l'entità, maggiore sarebbe la tendenza alla determinazione dell'espressione linguistica che la designa⁷.

⁶ Cfr. anche Korzen (2000a:204-207), dove ho discusso più approfonditamente i problemi particolari connessi alle entità del secondo ordine, la cui «esistenza», cioè realizzazione effettiva, dipende dal co-testo, per cui anziché di «presupposizione esistenziale» si dovrebbe parlare di «presupposizione di realizzabilità». – Qui e sotto adopero i termini «(entità del primo/secondo/terzo ordine)» nel senso di Lyons (1977:442ss.).

⁷ Ammesso che la designazione dell'entità in questione venga effettuata. In molti casi, entità pragmaticamente prominenti (per esempio in italiano molti soggetti sintattici) non vengono esplicitate linguisticamente.

Per quanto riguarda la determinazione e definizione del fenomeno di prominenza testuale, negli ultimi anni sono state proposte diverse gerarchie pragmatico-testuali, indicative della **topicalità** di un costituente testuale, ovvero della probabilità che il costituente acquisti **status topicale** in una frase o in una sequenza testuale⁸. Sono gerarchie basate sull'identificabilità, sui ruoli sintattico-semantici, sul grado di individuazione semantica e sulla referenzialità, e possono essere riassunte nel modo seguente:

- (19) **Identificabilità**
[+ identificabile] > [- identificabile]
- (20) **Ruolo semantico/funzione sintattica**
Agente/soggetto > Esperiente/dativo > Paziente/oggetto > altro (per es. costituenti secondari)
- (21) **Individuazione semantica**
costituente del primo ordine, numerabile e al singolare > costituente non numerabile > costituente al plurale > costituente del secondo/terzo ordine
- (22) **Referenzialità**
(costituente) deittico > specifico > generico > non-specifico > intensionale/concettuale⁹

Le gerarchie di (19)-(20) sono sviluppate da Givón (1976:152) (che però anziché di «identificabilità» parla di «definitezza»), quella di (20) sulla base di altre gerarchie pragmatiche universali come:

- (23) a [+ umano] > [- umano]
b partecipante più coinvolto > partecipante meno coinvolto

cfr. anche Korzen (1998c:280-282) e (1999b:324-325). Invece le gerarchie di (21)-(22) sono sviluppate da Herslund (a cura di) (1996), fra l'altro sulla base delle «transitivity scales» di Hopper/Thompson (1980:252) e delle gerarchie per la marcatura dell'oggetto nelle lingue romanze, esposte da Bossong (1991:160); sono qui citate con leggere modifiche rispetto al modello di Herslund.

Le gerarchie si leggono in questo modo: più un costituente nominale si trova a sinistra, più pragma-testualmente prominente risulta e più è adatto e probabile

⁸ Per topic intendiamo le entità testualmente ricorrenti di cui «parlano» (cioè su cui forniscono informazione) le singole proposizioni. Per una discussione più approfondita della nozione di «topic» e di «sequenza testuale», cfr. Korzen (1998c), Korzen (1999a/b), Skytte/Korzen (2000:cap. III) e Korzen (2000a).

⁹ Per i costituenti «intensionali/concettuali», vedi la sez. 5 sotto.

come topic testuale. Il topic più tipico di una sequenza testuale è dunque un costituente identificabile, con il ruolo semantico-sintattico di Agente/soggetto, lessicalmente del primo ordine, numerabile e al singolare, e referenzialmente deittico o comunque specifico.

Esattamente le stesse gerarchie si dimostrano decisive per la determinazione nominale nelle lingue di cui mi sono occupato: più un costituente nominale si trova a sinistra sulle scale citate, più necessaria risulta generalmente la sua determinazione. In questo modo le gerarchie proposte possono servire da **tertium comparationis** per uno studio sia intra- che interlinguistico: generalmente la tendenza alla determinazione segue le gerarchie nelle varie lingue, ma per quanto riguarda la sua effettiva attuazione, le varie lingue si possono collocare su posizioni leggermente diverse.

4. *Il sistema italiano*

Per esempio l'italiano è caratterizzato da un sistema piuttosto rigido in cui la determinazione risulta molto più generalizzata che, per esempio, in danese. In altre parole: andando da sinistra verso destra nelle gerarchie, il danese arriva prima dell'italiano a (poter) omettere il determinante. Caratteristico è per esempio il fatto che il danese non possieda articoli indeterminativi per i nomi non numerabili o al plurale; cfr. (19)/(21). Esistono vari quantificatori indefiniti che possono fare le veci dell'articolo, ma veri e propri articoli indefiniti per tali nomi non esistono nel danese. Invece l'italiano – nonché, per esempio, il francese – hanno creato gli articoli cosiddetti partitivi per riempire il «buco» sorto con la derivazione degli articoli indeterminativo e determinativo dal numerale latino *unus* e dal dimostrativo *ille*. Parlando di **tipologia linguistica** c'è quindi da tener conto sia dell'inventario a disposizione, sia dell'occorrenza di esso nell'uso pratico. Per un confronto più approfondito fra le due lingue, mi permetto di rimandare a Korzen (2000a/b).

Ma anche per uno studio intralinguistico, per esempio sull'italiano, mi pare che le gerarchie proposte possano spiegare diversi fenomeni legati alla presenza vs. assenza di un determinante. Di seguito ne darò brevemente alcuni esempi. Per esempio

- la gerarchia di (19) prevede che se un determinante è omissivo, più probabilmente si tratti di uno INDEFINITO che di uno DEFINITO; questo si verifica per esempio in (1a)-(6a)¹⁰;

¹⁰ Un'eccezione a questa tendenza si ha nei casi in cui un nome o un SN funzioni come nome proprio; ciò vale per esempio per i nomi di parentela + possessivo: *mia madre, suo padre, nostra sorella*, ecc.

- la gerarchia di (20) prevede che un COMPLEMENTO OGGETTO perda il determinante più facilmente di un COMPLEMENTO SOGGETTO, questo si verifica per esempio in (1a) vs. (4b) e in (2a) vs. (3b), e che un COMPLEMENTO SECONDARIO lo perda più facilmente di un OGGETTO e di un DATIVO, cfr. *cortile* in (7) a differenza di:

(7b) *Questo edificio ha *cortile* [OGGETTO]

e cfr. anche la diversa accettabilità di strutture del tipo:

- (24) **Bambini* [SOGGETTO] hanno cantato per strada
 ??Ho dato delle caramelle a *bambini* [DATIVO]
 ?Ho visto *bambini* [OGGETTO] per strada (cfr. (34)-(35) sotto)
 Ho visto un gruppo di *bambini* [COMPLEMENTO SECONDARIO]

COMPLEMENTI SOGGETTI senza determinante non sono esclusi, cfr. :

- (25) Anche a Potenza *extracomunitari* hanno inscenato il 22 febbraio u.s. una manifestazione con scritte e striscioni chiedendo un letto e un pasto caldo. (*Repubblica* 13.3.90, p. 10)

ma sono certamente rari in italiano¹¹: in questi casi è fortemente sentito il bisogno di un determinante (vedi però (29)-(31) sotto).

Andrebbero aggiunte due parole sul SOGGETTO INACCUSATIVO e costrutti per esempio del tipo:

- (26) Stava venendo *gente*: due giovanotti e due signorine, tutti e quattro in bicicletta. (Bassani, *Occhiali d'oro* 123)

Come è noto, il soggetto inaccusativo ha una serie di tratti in comune con l'oggetto, fra cui la frequente collocazione in posizione postverbale (a seconda, naturalmente, della strutturazione testuale dell'informazione), la relazione semanticamente simbiotica con il verbo, la sintassi del participio perfetto, l'uso del pronome *ne* in caso di dislocazione, ecc. Morfologicamente però il soggetto inaccusativo appare, come altri soggetti, al nominativo¹². Come ho dimostrato in Korzen (1996a) e (2000a/b), le somiglianze tra l'oggetto e il soggetto inaccusativo riguardano anche la determinazione e, per esempio, l'occorrenza relativamente frequente di determinazione «zero», cfr. casi del tipo:

¹¹ Invece tali casi sono comuni in danese.

¹² L'oggetto e il soggetto inaccusativo possono essere caratterizzati come i **complementi fondamentali** del verbo; cfr. Herslund (1995:2-3), Herslund (a cura di) (1996:39ss., 113ss), Korzen (2000a:312-319) e (in stampa).

- (27) Poi entrarono *facce bruciacchiate dal freddo*. Una donna, due donne dal grembialone di cuoio, verduriere dei banchi, che anche loro prendevano grappini o il caffè con la branda. (Pavese, *Compagno* 54)
- (28) «Sarà una delle solite storie» fece il giovane, avviandosi verso la tenda. Poi da lontano giunsero *voci incerte*. (Buzzati, *Boutique* 60)

In Korzen (2000a/b) ho concluso che quanto alla determinazione il soggetto inaccusativo va collocato tra il dativo e l'oggetto sulla scala di (20). Torneremo a parlare del soggetto inaccusativo in relazione alle incorporazioni; cfr. la sez. 5.6.

- la gerarchia di (21) prevede che un costrutto come (25), con il NOME AL PLURALE, nonostante tutto sia più probabile di un simile costrutto con il NOME AL SINGOLARE:

- (29) *Anche a Potenza *extracomunitario* ha inscenato una manifestazione con scritte e striscioni

e che un costrutto come (26), con il NOME MASSA, sia più probabile di un simile costrutto con NOME NUMERABILE:

- (30) *Stava venendo *giovannotto*

Inoltre la gerarchia prevede che simili costrutti con costituenti DEL SECONDO ORDINE siano ancora più frequenti:

- (31) Sui pantaloni di uno dei testimoni c'è più di una traccia ematica. Lo hanno confermato i risultati delle analisi effettuate dal Centro di indagini scientifiche dei carabinieri. E *indiscrezioni* affermano che si tratti dei pantaloni di Roberto Jacono [...]. (*Messaggero* 23.7.91)
- (32) Il personale paramedico, un esercito di circa sei milioni e mezzo di lavoratori, ha accolto le misure con sollievo. *Proteste* sono state invece sollevate dal sindacato che raccoglie circa 300 mila infermieri: [...]. (*La Stampa* 22.8.87)
- (33) Per trovare un rimedio, si susseguono gli incontri e le riunioni tra le delegazioni sindacali dei vigili, i responsabili dei gruppi circoscrizionali del centro storico e gli assessori al traffico ed alla polizia urbana, che hanno compiuto sopralluoghi per verificare di persona l'andamento della nuova fascia protetta. *Riserve* sono state espresse dal segretario generale della Cgil romana, Claudio Minelli [...]. (*Stampa* 24.10.91)

I tre casi appena citati hanno in comune la tipologia testuale (testi giornalistici) e il fatto che il SN indeterminato esprime una specie di reazione al contenuto del

testo precedente, una «voce nuova»; l'articolo «zero» comporta un legame particolarmente stretto al pre-testo. Inoltre (32)-(33) sono esempi di strutture inaccusative (costrutti al passivo), però con il soggetto preverbiale.

Come è noto, e come abbiamo visto in (3a), (4a), (10)-(12), (27)-(28), il SN occorre più facilmente senza determinante se per esempio è espanso e specificato in altri modi, cioè se vi sono aggiunte attributive o completive. Tali aggiunte esprimono una specificazione e delimitazione parallela a quella espressa da un articolo indefinito, e possiamo avere appunto costrutti come (3a) *Libri di medicina erano molto cari*, ma non (3b) **Libri erano molto cari*¹³. La stessa gerarchia di (21) prevede però che l'omissione del determinante sia più difficile con i nomi numerabili al singolare, e infatti con espansioni di questo tipo essa può avvenire solo con NOMI MASSA, cfr. (4a), e con NOMI AL PLURALE (del primo o del secondo ordine), cfr. (3a), (10)-(12), (27)-(28) – non con NOMI NUMERABILI AL SINGOLARE:

(34) **Libro di medicina era molto caro*

**Poi entrò faccia bruciacchiata dal freddo*

- la gerarchia di (22) rispecchia l'importanza della referenzialità, e pure quella ha conseguenze per la determinazione. Prima di tutto possiamo affermare che un SN DEITTICO è sempre determinato (anche perché è sempre identificabile, cfr. (19)) – indipendentemente dalla posizione di (20)-(21):

(35) *Guarda la / quella gente*

Guarda le / quelle macchine

Inoltre i SN SPECIFICI hanno una tendenza più forte alla determinazione dei SN NON SPECIFICI:

(36) *La mia amica non ha figli [NON SPECIFICO], io invece ho dei figli [SPECIFICO] e per lei questo è strano. (Ginzburg, *Le piccole virtù* 22)*

(37) a *Non mi chiese che cosa avrei fatto per vivere. Le offrì dei soldi [SPECIFICO] e non li volle. Disse a Carletto che al teatro lo aspettavano [...]. (Pavese, *Compagno* 151)*

b *E' allegro: parla in continuazione, fuma di meno, mangia tutto quello che gli danno. Da me vuole soldi [NON SPECIFICO], solo soldi. (Maraini, *Mio marito* 150-151)*

¹³ Ho approfondito questo argomento in Korzen (1996a:197-207), (2000a:251-256) e (2000b), cui mi permetto di rimandare.

Va sottolineato comunque che in italiano tale distribuzione è solo tendenziale, non una regola assoluta¹⁴.

Un SN GENERICO è sempre determinato in italiano (ma non, per esempio, in danese, dove i SN generici con nomi massa, con nomi al plurale e con nomi del secondo ordine appaiono frequentemente senza determinante; cfr. Korzen (2000a:280-299)). Per questo motivo il costrutto italiano di (4b), **Vino (buono) mi piace*, non è accettabile, né con né senza l'aggiunta attributiva; in tali casi ci vuole l'articolo, cfr. (17).

Invece un SN INTENSIONALE/CONCETTUALE non è mai determinato, cosa su cui torneremo nella sez. 5.

Senza scendere più in dettaglio riguardo alle gerarchie della prominenza pragmatistica di un SN, (19)-(22), spero di aver dimostrato che esse sono fondamentali per la determinazione nominale, e che per una descrizione sia intra- che interlinguistica possono costituire un valido **tertium comparationis**. Mi permetto di rimandare a Korzen (2000a/b) per più particolari sull'applicazione della teoria rispetto all'italiano ed al danese.

5. *Il SN intensionale/concettuale in italiano*

In questa sede vorrei invece, come anticipato all'inizio, approfondire l'analisi dei costituenti «intensionali/concettuali», collocati nella posizione più bassa della gerarchia di (22). Sono costituenti che occorrono nelle cosiddette **incorporazioni** (vedi di seguito) con una referenzialità esclusivamente intensionale o concettuale.

5.1. Intensione ed estensione; concetto ed entità

Adopero qui i termini «intensionale» ed «estensionale» nella definizione della semantica logica, secondo cui **l'estensione** (detta anche **la denotazione**) di un lessema nominale è la classe di entità extralinguistiche cui tale lessema è applicato correttamente, mentre **l'intensione** è l'insieme di tratti e proprietà denotati dal lessema, insieme determinante per la sua applicabilità e, con ciò, per la sua estensione. L'intensione consiste quindi nei tratti e nelle proprietà generalmente legati alla classe di entità in questione.

Nella linguistica più filosofica, anziché di «intensione» si è soliti parlare di **concetto**, nozione definita come una unità di pensiero, una astrazione che racchiude o riassume le proprietà tipiche secondo cui un insieme di oggetti può

¹⁴ Per più dettagli sull'articolo partitivo, cfr. Korzen (1996a:337-516).

essere categorizzato. Alcuni studiosi parlano anche di una «sintesi di affermazioni vere su alcuni oggetti individuali in seguito ad una astrazione delle proprietà comuni degli oggetti»¹⁵, ma indipendentemente da quale delle due definizioni si adoperi, si arriva alla stessa identificazione di un insieme di proprietà caratteristiche per una descrizione di entità extralinguistiche.

Conseguentemente, come si vede, i termini di «concetto» e di «intensione» possono essere considerati praticamente come sinonimi.

Da tali osservazioni segue anche che una **entità** possa essere definita come **un portatore di proprietà**. Può trattarsi di qualsiasi tipo di oggetto, individuo o sostanza, o insieme di oggetti, individui o sostanze, concreti o astratti, del primo, del secondo o del terzo ordine, individuabili e – in un dato contesto comunicativo – definibili come identificabili o non identificabili dall'interlocutore.

Con tale definizione possiamo dire che **un SN determinato designa sempre una o più entità**. Un SN determinato esprime sempre una certa quantità di individui numerabili o di sostanza non numerabile – eventualmente un'intera categoria – presentata come identificabile o non identificabile dall'interlocutore. In altre parole: un SN determinato esprime sempre **un'estensione** – ovvero, nella terminologia di Wilmet (1986), **una estensità** – e il determinante può essere chiamato **un operatore di estensione** (Korzen 1998a:71).

Invece i SN senza determinante **possono** designare una o più entità (come abbiamo visto sopra, cfr. (3a), (4a), (10)-(12), ciò avviene soprattutto se i sintagmi sono espansi e specificati in altri modi), ma come vedremo, nelle incorporazioni essi esprimono solo il componente semantico intensionale.

5.2. Le incorporazioni

Il fenomeno di incorporazione è stato scoperto prima nelle lingue cosiddette «esotiche» (cfr. soprattutto Mithun 1986), ma ultimamente è stato discusso anche riguardo a certe lingue indoeuropee, come il danese e il francese; cfr. Nedergaard Thomsen (1991) e Herslund (1994), (1995). Io sostengo che il fenomeno è diffuso anche in italiano.

Le incorporazioni sono costrutti particolarmente coesivi in cui un costituente si unisce ad un costituente sovraordinato – in molti casi una forma verbale – perdendo

¹⁵ Frandsen (1982:15), cit. anche in Madsen (1991:70). Per una discussione più approfondita di «estensione», «intensione» e «concetto» e per rimandi bibliografici ad altri studiosi che adoperano le stesse distinzioni, cfr. anche Korzen (1996a:53-57).

parte delle sue qualità o della sua autonomia sintattica, semantica e pragmatica. I costrutti sono caratteristici per una inscindibilità più o meno forte, e il costituente incorporato ha subito una riduzione della propria indipendenza. Morfologicamente un costituente nominale incorporato perde il determinante e pragmaticamente non può mai costituire il topic di frase o di sequenza testuale. Il grado di coesione dipende soprattutto dalla collocazione del costituente incorporato nelle gerarchie (20)-(21), cfr. anche la sez. 5.7.

Vediamo alcuni esempi italiani, prima del significato dell'individuazione semantica, cfr. (21).

5.3. La semantica del costituente incorporato

Nelle incorporazioni italiane appaiono, in modo produttivo, solo i NOMI MASSA (o massificati, come (38b)):

- (38) a Ho comprato *vino*; Ho bevuto *acqua*; Ho preso *grappa*; Ho mangiato
frutta
 b Ho mangiato *pollo*

i NOMI AL PLURALE:

- (39) a Luca scrive *libri*; Luca vende *automobili*; Luca dipinge *quadri*
 b Ho comprato *fiore*; Perché continui a dire *bugie*?

e i costituenti DEL SECONDO ORDINE:

- (40) a «[...] All'Est la gente si è mossa rivendicando prima di tutto la libertà. [...] A un certo punto hanno detto basta. Volevano *libertà* e se la sono conquistata». Volevano anche *benessere*.
 «Certo, volevano anche *benessere*. [...]». (*Repubblica* 17.4.92, p. 7)
- b L'unico uomo politico verso il quale il Papa polacco ha mostrato *simpatia* [...] è il presidente della Repubblica Sandro Pertini. (*Corriere* 12.11.81, p. 1)
- c E a queste altre parole seguivano, a soggetto, mi parve, e incongrue tra loro, con null'altro in comune se non che tutte proponevano *amore* e sulle labbra di lei si vestivano, sebbene pronunziate con lontananza, di un significato d'invito [...]. (Bufalino, *Diceria* 37)

I costituenti DEL SECONDO ORDINE appaiono particolarmente spesso nei cosiddetti predicati verbo-nominali, per esempio:

- (41) Luca ha fatto *domanda/festa/guerra/manovra/sciopero*
 Luca ha arrecato *noia/disturbo/danno*
 La Nato ha mosso *attacco* alle posizioni serbe

su cui tornerò. Invece i nomi nella posizione più alta della scala, i NOMI DEL PRIMO ORDINE, NUMERABILI E AL SINGOLARE, sono molto più restii ad entrare in questi costrutti¹⁶; infatti appaiono produttivamente solo dopo i verbi *cambiare*, *sbagliare*, e inoltre occorrono in poche altre espressioni di carattere idiomatico:

- (42) Ho cambiato *treno/camicia/scuola/idea...*
 Ho sbagliato *porta/tasto/piano/aula...*
 Ho trovato/comprato/cercato *casa*
 Ho preso *marito/moglie*
 Non ho mai messo *piede* in Sicilia
 Non ha mai aperto *bocca*

5.4. La semantica del costrutto

La semantica del costrutto dipende da quella del costituente incorporato. Il particolare contenuto del costituente incorporato si lascia spiegare più facilmente dai costrutti (38)-(39), cioè i costrutti che permettono l'aggiunta di un quantificatore. A proposito di un'analisi semantica dei SN quantificabili, Vikner lo formula in questo modo:

«Quantifiers as determiners [...] give information about the way possible referents have to be picked up or created, i.e. whether you have to consider all possible referents, whether one will do, whether there is just one, etc.

The role of an N-bar¹⁷ is to give a description of some property which an entity must have in order to qualify as a possible referent» (Vikner 1991:106)¹⁸

Un SN senza determinante, che non sia espanso o specificato in altri modi, esprime solo tale «property which an entity must have in order to qualify as a possible referent», ovvero delle proprietà intensionali: l'oggetto esprime esclusivamente delle proprietà astratte appartenenti ad una categoria di entità. Nelle incorporazioni verbali esso fornisce in questo modo una specificazione astratta dell'attività verbale: questa viene classificata come un **tipo di attività particolare**, per esempio una professione, come in (39a). Infatti si nota che generalmente le in-

¹⁶ Per un confronto con il danese, che è molto più permissivo dell'italiano su questo punto, cfr. Korzen (2000a:319-339) e (2000b).

¹⁷ Per N-bar si intende quello che rimane del SN se si toglie il determinante.

¹⁸ Cfr. anche Wilmet (1986:47).

corporazioni designano **attività tipiche o consuete**: i verbi + argomenti in questione costituiscono combinazioni usuali, in alcuni casi equivalenti a verbi semplici, cfr. *dire bugie* = *mentire* di (39b) e *prendere marito/moglie* = *sposarsi*, *mettere piede* = *arrivare*, *aprire bocca* = *parlare* di (42).

In questo modo *bere-vino* è un'attività specificata rispetto a *bere*, *mangiare-pollo* è un'attività specificata rispetto a *mangiare*, *scrivere-libri* è un'attività specificata rispetto a *scrivere* ecc., fenomeno che si rivela per esempio nell'imperfettività di tutti e due i costrutti verbali, i quali permettono per esempio l'aggiunta dell'avverbiale *per X tempo*, ma non *in X tempo*:

- (43) Luca ha bevuto *per due ore* (**in due ore*)
Luca ha bevuto vino *per due ore* (**in due ore*)
- (44) Luca ha scritto *per una settimana* (**in una settimana*)
Luca ha scritto libri *per un anno* (**in un anno*)

Invece con un oggetto che indichi una o più entità si ottiene un costrutto telico:

- (45) Luca ha bevuto un bicchiere di vino *in due ore* (**per due ore*)
- (46) Luca ha scritto tre libri *in un anno* (**per un anno*)¹⁹

Infatti l'incorporazione di un nome massa o di un nome al plurale comporta sempre un contenuto durativo/atelico, che il verbo stesso sia durativo (come *bere*, *scrivere*), oppure neutro (come *mangiare*, che può essere durativo nel senso di *ingerire alimenti* e telico nel senso di *consumare un pasto*) o non-durativo (come *salutare*, *incontrare*): anche costrutti come:

- (47) Luca ha mangiato *pollo*; Luca ha mangiato *panini*
Luca ha salutato *ministri*
Luca ha incontrato *gente*

sono durativi secondo gli stessi criteri di (43)-(44). Invece l'incorporazione di un nome numerabile non sembra cambiare l'Aktionsart del verbo. Per esempio *comprare casa*, *sbagliare persona*, *cambiare treno* rimangono non-durativi come i verbi *comprare*, *sbagliare*, *cambiare* (+ qualsiasi oggetto), mentre *cercare marito/moglie* rimane durativo come *cercare* (+ qualsiasi oggetto).

In nessuno dei casi citati l'oggetto incorporato designa un'entità verso cui è rivolta l'azione verbale, nella definizione di entità adoperata qui, ma un'astratta limitazione o specificazione dell'attività o processo verbale. Lo stesso fenomeno è

¹⁹ Per più particolari su questi fenomeni, cfr. Korzen (1996a:154-155, 182), (2000a:334-335) e (2000b).

illustrato bene in certi casi di incorporazione del soggetto (su cui torneremo nella sez. 5.6), per esempio in espressioni meteorologiche del tipo:

- (48) Cadeva la pioggia / una pioggia fitta → cadeva pioggia → *pioveva*
 Cade la grandine → cade grandine → *grandina*

dove il secondo livello è l'incorporazione e il terzo la fusione vera e propria. Verbi meteorologici come *piovere* e *grandinare* denotano sia il processo/movimento generico, *cadere dal cielo*, sia la specificazione del **tipo** o **concetto** dell'entità che *cade dal cielo*, senza individuare nessuna entità concreta in particolare.

Un caso particolare si ha nei predicati verbo-nominali con costituenti incorporati del secondo ordine, per esempio *fare domanda/festa/guerra/manovra/sciopero...*; *arrecare noia/disturbo/danno...*; *muovere attacco*, cfr. (41). Tali costrutti sono semanticamente simili a (ma non veri e propri sinonimi di) verbi semplici come *domandare*, *festeggiare*, *guerreggiare*, *manovrare*, *scioperare*, *annoiare*, *disturbare*, *danneggiare...*, ecc. Per le differenze semantiche tra i predicati verbo-nominali e i verbi semplici, cfr. Korzen (2000a:339-361) e (2000c).

5.5. Cambiamenti relazionali e riduzioni pragmatiche

In tutti i casi, con l'incorporazione avviene **un cambiamento relazionale**. In costrutti come:

- (49) Luca ha bevuto *un bicchiere di vino*; Luca ha bevuto *del vino*
 Luca ha scritto *dei romanzi* / *tre romanzi* / *i romanzi*

il verbo esprime una relazione tra le entità designate dai suoi argomenti, cioè *Luca* e rispettivamente *un bicchiere di vino*, *del vino*, *dei romanzi*, *tre romanzi*, *i romanzi*. Gli argomenti hanno tutti un proprio peso pragmatico, una certa prominente (per cui possono eventualmente essere ripresi nel co-testo seguente come topic), e possono esprimere un eventuale contrasto categorialmente interno, cioè rispetto ad altre entità della stessa categoria. Invece in frasi come:

- (50) Luca ha bevuto *vino*
 Luca scrive *romanzi*

l'unica entità designata è *Luca*, e il verbo non esprime nessuna relazione ad altre entità; non è interpretabile un contrasto individuale, per esempio tra una porzione di vino e un'altra o tra un romanzo e un altro, solo uno categorialmente esterno, per esempio tra romanzi e novelle. L'introduzione di una tale «astratta categorialità» può eventualmente precedere una precisazione successiva, come avviene in un caso come (26): (*Stava venendo gente:*) *due giovanotti e due signorine*.

Il compito del costituente incorporato di denotare una specificazione intensionale/qualitativa di un'attività o di un processo verbale lo fa avvicinare funzionalmente all'avverbio. Cfr. per esempio Sanders (1984), che vede negli avverbi appunto la funzione del modificatore semantico o «operatore predicativo» (*op. cit.* 226): laddove il contributo semantico-funzionale prototipico del SN è l'evocazione di uno o più referenti, quello dell'avverbio è «the evocation of relevant limitations on the intended applicability of predicated states, activities, characteristics, etc.» (*op. cit.* 229). Similmente Sasse (1984:255) vede nell'incorporazione dell'oggetto sintattico l'eliminazione di un argomento dalla scena e la riduzione della valenza verbale: «a transitive sentence becomes intransitive (*x does y* → *x y-does*), and a bitransitive sentence becomes transitive (*x does y to z* → *x y-does z*)»²⁰.

Per quanto riguarda l'italiano (e il danese), non sarei tanto categorico: l'elemento incorporato non ha perso completamente le caratteristiche nominali, cosa che si vede fra l'altro nella sua possibilità di fungere da antecedente di una relazione anaforica, vedi la sez. 6 sotto. Comunque è vero che è avvenuto un cambiamento relazionale: dato il cambiamento da un contenuto estensionale ad uno intensionale, per molti versi il costituente incorporato funge da **modificatore verbale**, però allo stesso tempo ha mantenuto una serie di caratteristiche – anche semantiche – nominali. Le proprietà denotate dal lessema sono pur sempre appartenenti ad una classe di entità denotabili unicamente con sostantivi.

Nel processo di incorporazione, con la perdita del componente semantico estensionale e con il cambiamento da argomento «pieno» a (una specie di) modificatore verbale, avviene anche una riduzione pragmatica, un certo *backgrounding* pragmatico. Cfr. anche Sasse (1984:261-264):

«[...] the semantic ingredients of DOs [oggetti diretti] [...] are responsible for the pragmatic status of the noun in question: the more individuated a direct object is, the more suitable it becomes as a candidate for the pragmatic peak of the comment. [...] Those objects that do not qualify as pragmatic peaks of the comment tend to be incorporated. [...] because of its lack of inherent pragmatic prominence the non-individuated patient is unsuitable as an information peak and is, therefore, deprived of its grammatical individuality by being incorporated.»

In altre parole: l'incorporazione può essere vista come una grammaticalizzazione – o riflessione linguistica – della relegazione ad uno sfondo prag-

²⁰ Cfr. anche Herslund (1995:10-12), Herslund (a cura di) (1996:2-3) e Korzen (in stampa).

matico di un costituente nominale, e un costituente incorporato non può mai costituire il topic della frase o della sequenza. Una intera struttura verbo + argomento incorporato (*bere vino, mangiare frutta, scrivere libri*) può acquistare tale valore, ma non l'argomento incorporato (*vino, frutta, libri*) da solo.

Anche qui, comunque, le lingue manifestano differenze tipologiche nell'*usus*. Per esempio nel danese, che come già accennato si dimostra generalmente piuttosto permissivo quanto all'omissione dei determinanti nominali, l'incorporazione è generalizzata a tutte le posizioni della scala di (21). Invece in italiano, come abbiamo visto, i nomi del primo ordine, numerabili e al singolare non si lasciano incorporare produttivamente (cfr. (42)), e non si hanno costrutti del tipo:

- (51) *comprare macchina (danese: *købe bil*)
 *comprare barca (danese: *købe båd*)
 *avere cane (danese: *have hund*)
 *leggere giornale (danese: *læse avis*)
 *scrivere lettera (danese: *skrive brev*)
 *aspettare bambino (danese: *vente barn*)

ecc.; si vedano altri esempi in Korzen (2000a:321 ss.). In molti casi, per evitare la riduzione pragmatica, l'italiano sceglie invece il costrutto con il SN con articolo determinativo che esprime il prototipo (Korzen 1996a:647-673):

- (52) comprare *la macchina*; comprare *la barca*; avere *il cane*; leggere *il giornale*
- (53) Si mette *la giacca* (danese: Han tager *jakke* på)
 Porta *la giacca* (danese: Han har *jakke* på / Han bærer/går med *jakke*)
 Mangiavo sempre *al ristorante* (danese: Jeg spiste altid på *restaurant*)
 Andiamo *al bar* (danese: Skal vi gå på *bar*)
 Portò il cane *dal veterinario* (danese: Han tog hunden til *dylrlæge*)

e la stessa cosa avviene spesso pure con i nomi massa (o massificati):

- (54) Ti faccio *il caffè* (danese: Jeg laver *kaffe*)
 Beve *la grappa* (danese: Han drikker *grappa*)
 Vado a comprare *il pane* (danese: Jeg går ned og køber *brød*)

Per più particolari a questo proposito, cfr. Korzen (2000a:299-310).

Se però una riduzione pragmatica avviene per altri motivi, per esempio a causa di una negazione, l'incorporazione diventa più probabile, e costrutti con nomi numerabili al singolare diventano possibili, cfr. anche (5a):

- (55) Il mio amico non aveva *padre*

Non ho *marito*
 Paola non ha *cervello*
 Cinzia non ha *seno* e non ha *sedere* (tutti esempi autentici citati in Korzen (1996a:234-235))

5.6. La funzione sintattica del costituente incorporato

Torniamo adesso sulla gerarchia di (20), cioè sulla funzione sintattica del costituente incorporato. Fin qui mi sono concentrato soprattutto su complementi oggetti incorporati; sintatticamente possiamo dire che anche il complemento soggetto può essere incorporato, però solo se soggetto inaccusativo. Come si è detto nella sez. 4, il soggetto inaccusativo ha molti tratti in comune con l'oggetto, fra cui anche tratti che riguardano la determinazione: per esempio, come l'oggetto – e il soggetto non inaccusativo, cfr. (10)-(11) – il soggetto inaccusativo può apparire senza determinante se espanso e specificato con aggiunte attributive o complete, cfr. (27)-(28), che sono esempi di soggetti inaccusativi referenziali e **non** incorporati.

Inoltre – sempre come l'oggetto, ma a differenza del soggetto non inaccusativo – il soggetto inaccusativo è incorporabile. Si distingue però dall'oggetto per il fatto di non permettere nelle incorporazioni i nomi numerabili al singolare, cfr. (21). In altre parole: in funzione di soggetto inaccusativo si possono avere incorporazioni come:

- (56) Stava venendo *gente* (cfr. (26)); Entrò *aria* [COSTITUENTI NON NUMERABILE]
 (57) Verranno *ospiti*; Mi mancano *ragazze* [COSTITUENTI AL PLURALE]
 (58) Ne è venuta *richiesta*; E' giunta *notizia di...* [COSTITUENTI DEL SECONDO ORDINE]

ma non incorporazioni come:

- (59) *Passa *autobus/treno/tram*; *Parte *treno*; *Viene *treno*; *Mi manca *ragazza* [COSTITUENTE NUMERABILE AL SINGOLARE]²¹

a differenza degli esempi con complemento oggetto in (42).

Invece i soggetti non inaccusativi non permettono incorporazione di sorta:

- (60) *Ha telefonato *gente*
 *Ballano *ragazze*
 *Qui dormono *ospiti*

²¹ Di nuovo il danese è più permissivo qui, cfr. Korzen (2000a/b).

Per quanto riguarda la determinazione il soggetto inaccusativo va dunque collocato tra il soggetto non inaccusativo e l'oggetto nella gerarchia di (20), e più precisamente tra il dativo e l'oggetto:

(61) **Funzione sintattica**

soggetto non inaccusativo > dativo > soggetto inaccusativo > oggetto > costituenti secondari

Più il SN si trova verso sinistra, più ha bisogno di un determinante, soprattutto se non è espanso o specificato in altri modi.

Per quanto riguarda i costituenti secondari, l'incorporazione avviene generalmente molto più spesso, e di nuovo appaiono tutti i costituenti della scala di (21) in posizione incorporata; cfr. esempi come:

- (62) a cambiamento di *scuola*; bevitore di *caffè*; venditore di *frutta*;
 mancanza di *gente*; scrittore di *libri*
 b il mio animo di *bambino*; un consiglio da *amico*; un direttore d'*albergo*

(62a) riporta esempi di argomenti (oggetti/soggetti «logici») secondari, la manifestazione dei quali corrisponde a quella degli oggetti/soggetti primari, cfr. (38)-(39), (42), (56) sopra; invece in (62b) sono citati degli esempi di modificatori attributivi. In tutti i casi la differenza semantica tra costituente incorporato e costituente non incorporato è riassumibile nella distinzione tra contenuto (esclusivamente) intensionale e contenuto sia intensionale che estensionale. Per esempio *un direttore d'albergo* è un particolare **tipo** di *direttore*, il SN denota una sola entità extralinguistica. Invece i SN *un direttore di un albergo* / *un direttore dell'albergo* denotano due entità extralinguistiche, *un direttore* e *un albergo*, fra cui vi è un legame di appartenenza.

Per una discussione più approfondita di tali casi, cfr. anche Korzen (1996a:173-177).

5.7. Fenomeni sintattici dell'incorporazione

La particolare coesione delle incorporazioni si manifesta in una serie di limitazioni sintattiche, che ho trattato più approfonditamente in Korzen (in stampa) e che qui mi permetto di riassumere sommariamente. Come accennato sopra, il grado di coesione dipende dalla collocazione del costituente incorporato nelle gerarchie di (20)-(21).

Per esempio generalmente i costrutti con oggetto non possono essere trascritti al passivo:

- (63) a **Vino* è stato bevuto
 b **Pollo* è stato mangiato
 c **Sistema* è stato cambiato
 d **Libri* sono stati scritti
 e **Automobili* sono state vendute

a meno che la struttura dell'incorporazione non rimanga intatta:

- (64) a E' stato bevuto *vino*
 b E' stato mangiato *pollo*
 c E' stato cambiato *sistema*
 d Sono stati scritti *libri*
 e Sono state vendute *automobili*

Invece nel caso di costituenti non incorporati la trascrizione al passivo con il soggetto preverbale non costituisce alcun problema:

- (65) a *Del vino* è stato bevuto
 b *Un pollo* è stato mangiato
 c *Il sistema* è stato cambiato
 d *Tre libri* sono stati scritti
 e *Molte automobili* sono state vendute

Un nome incorporato non è in genere dislocabile se NUMERABILE AL SINGOLARE, cfr. (66); invece un NOME MASSA e un NOME AL PLURALE possono essere dislocati e ripresi dal pronome *ne*, cfr. (67), sia se soggetto inaccusativo, sia se oggetto, e in tali casi può essere eventualmente aggiunto un quantificatore indicante il componente semantico estensionale altrimenti assente, cfr. (67a/e)²²:

- (66) a *Treno*, **ne l'ho* cambiato a Firenze
 b *Porta*, **ne l'ho* sbagliata anch'io
- (67) a *Vino ne* ho bevuto (tanto) [OGGETTO]
 b *Gente ne* stava venendo [SOGETTO]
 c *Libri* anche Luca *ne* scrive [OGGETTO]

²² Viceversa il costrutto con *ne* **richiede** che il costituente dislocato sia «internamente» quantificabile, per cui tali dislocazioni non sono possibili nel caso di nomi numerabili al singolare. Non si può parlare di una certa quantità per esempio di *macchina*, *libro*, *cavallo*, per cui non si ha: **Macchina*, *ne ho* visto (*Q*); **Libro*, *ne ho* comprato (*Q*); **Cavallo*, *ne ho* sentito (*Q*), dove *Q* costituisce un potenziale quantificatore. Cfr. Korzen (1996a:97).

- d *Automobili ne* vendo pure io [OGGETTO]
 e *Ragazzini, qui ne* vengono (pochi) [SOGETTO]

Invece un complemento oggetto non incorporato può sempre essere dislocato e viene ripreso da un pronome oggetto *lo, la, li, le*:

- (68) a *Il libro, lo* cambio domani
 b *I conti, li* sbaglio sempre
 c *Il vino l'*ho bevuto
 d *Tre libri li* aveva scritti in una settimana
 e *Le automobili le* ha vendute

mentre un complemento soggetto non incorporato viene ripreso dal soggetto «zero»:

- (69) a *La gente, [Ø]* stava già venendo / *[Ø]* Stava già venendo, *la gente*
 b *[Ø]* Vengono stasera, *gli amici*
 c *Dei ragazzini, un giorno [Ø]* commisero un furto in un negozio, il giorno dopo una rapina in banca

La scissione della frase è in genere possibile se il nome incorporato è UN NOME MASSA O AL PLURALE:

- (70) a E' *caffè* che bevo
 b E' *frutta* che vendono
 c E' *denaro* che mi manca stamattina
 d Sono *amici* che vengono stasera

ma non – o più difficilmente – trattandosi di NOMI NUMERABILI AL SINGOLARE:

- (71) ??E' *casa* che ha comprato
 ??E' *scuola* che vuole cambiare²³

Anche qui, in caso di argomenti «pieni», non vi sono problemi:

- (72) E' *la casa* che ha comprato

L'aggiunta di modificatori attributivi avviene raramente, soprattutto trattandosi di NOMI NUMERABILI AL SINGOLARE:

- (73) *Luca ha comprato *casa rossa*

²³ Probabilmente tali costrutti sono più accettabili in caso di contrasto diretto:
 E' *scuola* che vuole cambiare, non classe

Con i NOMI MASSA o AL PLURALE tali aggiunte non sono escluse, ma avvengono generalmente in caso di sottocategorie più o meno lessicalizzate:

- (74) Comunque, eccoci tutti in soggiorno, Emilio versa da bere. Bevono *vino bianco*, io no, mi fa male alle gambe, bevo *succo di pompelmo*. (Jarre, *Principessa* 56)
- (75) Cercai nel frigorifero qualcosa da bere e trovai soltanto *birra italiana*. Stappai una lattina guardandomi attorno alla ricerca del telefono. (Tondelli, *Rimini* 28)

I fenomeni descritti in questo paragrafo sono tutti indicativi di una maggiore coesione nel caso di incorporazione di un nome numerabile al singolare. Possiamo dire che una volta che tali incorporazioni avvengono (come si è detto: più raramente che nel caso di altri nomi), esse assumono le caratteristiche di costrutti idiomatici, essendo o intrascrivibili o più difficilmente trascrivibili delle incorporazioni con nomi massa o al plurale.

6. Il sistema pronominale

Se per un attimo torniamo sugli esempi (67)-(69) vediamo che la stessa differenza semantica tra concetto (contenuto intensionale) ed entità (contenuto estensionale) che si era vista tra SN incorporati e SN non incorporati si ritrova nel sistema pronominale tra i pronomi *ne* da una parte e *lo, la, li, le* e il soggetto «zero» dall'altra. Come abbiamo visto, il *ne* riprende ed esprime lo stesso contenuto semantico di un costituente intensionale, mentre *lo, la, li, le* e il soggetto «zero» riprendono ed esprimono lo stesso contenuto semantico di un costituente estensionale. Questo non vale solo nelle dislocazioni, ma anche in altri casi di ripresa ana- o cataforica:

- (76) Luca ha bevuto *vino* ieri sera. Anch'io *ne* ho bevuto [CONCETTO]
- (77) Luca ha comprato *del vino* per stasera. L'ha messo in cucina [ENTITÀ]

Tale paradigma semantico, con il pronome *ne* da una parte e *lo, la, li, le* e il soggetto \emptyset dall'altra²⁴, vige indipendentemente dalla collocazione dell'antecedente nelle varie gerarchie pragma-testuali. Quindi si può benissimo dire per esempio:

- (78) Ho bevuto *un bicchiere di vino / molto vino / del vino* a pranzo. Adesso non *ne* voglio / Adesso *ne* vorrei ancora

²⁴ Qui prescindendo dal *ne* partitivo, che si ha in casi del tipo:

Ho comprato *del vino*. *Ne* vuoi (un bicchiere) [*ne* = *di quel vino*]

(79) Luca ha già *tre figli*. Non *ne* vuole altri / Comunque *ne* vorrebbe un altro dove l'antecedente è un costituente estensionale e referenziale (designa una o più entità specifiche), mentre il *ne* intensionale riprende esclusivamente l'astratta categorialità, rispettivamente il concetto di *vino* e di *figli*.

Viceversa, si possono benissimo avere casi in cui un pronome estensionale rimanda ad un antecedente intensionale, indicando dunque un'entità individualizzata della categoria denotata dall'antecedente:

(80) Anche quando il bambino si è riaddormentato, né la mamma né suo marito hanno aperto *bocca*. Avrei voluto aprirla io, avrei voluto dire che il piccolo era carino [...]. (Tamaro, *Voce* 103) [*aprire bocca* = *parlare*; *la* = *la mia bocca*]

(81) Angelica s'infilò il pellicciotto. Disse a Viola che l'accompagnasse con la sua macchina, perché lei era senza *macchina*, l'aveva presa Oreste. (Ginzburg, *Caro Michele* 105) [*l'* = una macchina specifica]

In tutti questi casi si può parlare di una specie di anafore associative, cfr. Korzen (2000a:571-576).

L'importante non è dunque la specificità o referenzialità dell'antecedente, come spesso si legge nelle grammatiche italiane²⁵, bensì il contenuto semantico che con il pronome si vuole esprimere: volendo esprimere un contenuto intensionale, un concetto, un'astratta categorialità, si sceglie il *ne* (ed è aggiungibile un quantificatore per specificare un'eventuale estensione). Volendo invece esprimere un contenuto estensionale, un'entità, un portatore di proprietà, si sceglie uno dei pronomi *lo*, *la*, *li*, *le*, trattandosi del complemento oggetto; trattandosi invece del complemento soggetto la pro-forma scelta è il soggetto «zero», cfr. (69). Se sia l'antecedente che l'anafora sono estensionali, possono rappresentare la stessa entità extralinguistica (si ha a che fare con una relazione anaforica diretta), come in (77) e in:

(82) Carla ha consegnato alla madre *la paga di maggio*; la madre l'ha messa subito in banca

oppure un'altra entità della stessa categoria (relazione anaforica associativa), come in:

²⁵ Cfr. per esempio De Boer (1972:525), Renzi (1985:284), Cordin in Renzi (1988:635-636), e vedi la discussione in Korzen (1996a:38-41) e (2000a:519-520, 571-576).

- (83) Carla ha consegnato alla madre *la paga di maggio*, mentre suo fratello l'ha messa in banca²⁶
- (84) «Sì, una nuova vita, ci vogliamo bene, troverò *un lavoro*, anche lei *lo* troverà, sarà veramente una vita nuova.» (Moravia, *Villa* 201)
- (85) Comunque davanti a casa lui torna alla carica e io gli do *uno schiaffo*. Lui me *lo* restituisce e poi se ne va. Tutto qui, fine della storia. (da telefilm *La signora in giallo*)

oppure, eventualmente, l'intera categoria:

- (86) – Dammi *un po' di vino*.
– Lo sai che non *lo* puoi bere. (dal film *Oggi ho vinto anch'io*) [*lo* = la categoria *il vino*]
- (87) Tu hai mai pensato di avere *un bambino*? Ho sentito che adesso va di moda far*li* da sole, insomma senza il padre. (Tamaro, *Voce* 173) [*li* = la categoria *i bambini*]

In tutti i casi *lo*, *la*, *li*, *le* rappresentano un'entità (individuale o categoriale), e il *ne* il concetto, l'intensione.

7. Conclusione

In questa comunicazione ho voluto attirare l'attenzione sull'opportunità di trattare la determinazione nominale in un'ottica pragmatica. Ho cercato di dimostrare che vi è una stretta correlazione tra la relativa prominenza pragma-testuale di un SN e l'occorrenza di un determinante nello stesso sintagma. Più alta è la prominenza del sintagma, più forte è la tendenza alla sua determinazione. Abbiamo visto che alcune gerarchie pragma-testuali, generalmente indicative della topicalità di un costituente nominale, sono decisive anche per la tendenza alla determinazione dello stesso costituente e possono costituire un valido **tertium comparationis** per una descrizione intra- ed interlinguistica.

Un SN determinato designa sempre un'entità, cioè esprime sia un componente semantico intensionale (il concetto), sia un componente semantico estensionale (una certa quantità di entità dall'intensione denotata). Molti sintagmi senza determinante esprimono invece solo il componente intensionale. Essi hanno una promi-

²⁶ Questo costrutto, nella letteratura anglosassone anche chiamato «the pay-check-sentence», è stato citato da diversi studiosi; cfr. per esempio Karttunen (1969:114), Lyons (1977:674) e Renzi (1988:545).

nenza pragma-testuale molto bassa; sintatticamente appaiono nelle cosiddette incorporazioni in cui unendosi ad un costituente sovraordinato, spesso una forma verbale, perdono gran parte della loro autonomia semantica, sintattica e pragmatica.

La distinzione tra costituente nominale intensionale ed estensionale si verifica anche in altri ambiti del sistema nominale, per esempio nel sistema pronominale, dove il pronome *ne* può rappresentare un contenuto puramente intensionale, mentre *lo, la, li, le* e il soggetto «zero» rappresentano un contenuto estensionale, ossia di entità. Ciò non esclude però che un pronome intensionale possa rinviare ad un SN estensionale o viceversa, così come la capacità di un SN di fungere da antecedente di un'anafora è del tutto indipendente dalla referenzialità o specificità dello stesso SN.

La stessa distinzione si ritrova inoltre nei SN predicativi. Cfr. per esempio:

- (88) Luca è *medico*; Luca è *bambino*
 (89) Luca è *un medico*; Luca è *un bambino*
 (90) Luca è *il medico*; Luca è *il bambino*

In (88) a *Luca* vengono attribuite delle proprietà astratte: rispettivamente le proprietà o il comportamento del *medico*, cfr. *Luca pratica la medicina*, e quelli del *bambino*, parafrasabili con l'aggettivo *infantile*. Infatti si osserva come tali predicativi anche sintatticamente si comportino da aggettivi, permettendo per esempio un'aggiunta avverbiale e la comparazione:

- (91) Luca è *molto bambino*; Luca è *più bambino* di Andrea.

Possiamo qui parlare di **descrizioni qualitative**.

Invece in (89)-(90) il soggetto *Luca* viene descritto rispettivamente come un membro della classe dei *medici* e dei *bambini*, cioè come una entità, un portatore di proprietà, portatore che può essere ritenuto non identificabile (89) o identificabile (90) dall'interlocutore. Possiamo qui parlare rispettivamente di **descrizioni classificative** (89) e di **descrizioni identificative** (90). Alle proprietà di cui il soggetto è portatore in tali casi se ne possono aggiungere anche altre, cfr. (92), cosa impossibile nel caso della descrizione qualitativa, cfr. (93):

- (92) Luca è *un bravo medico*; Luca è *un bambino in gamba*
 (93) *Luca è *bravo medico*; *Luca è *bambino in gamba*

Le descrizioni qualitative hanno una serie di restrizioni distribuzionali, ragion per cui si può avere (6a) ma non (6b). Per esempio trattandosi di una descrizione di un essere umano possono occorrere quando viene espresso il ruolo o lo stato

sociale – professionale, di rango o civile (per esempio sesso, età e stato civile) – in altre parole: proprietà astratte, oggettivamente verificabili facenti parte della comune descrizione di una persona. Se la descrizione non parla di ruoli o funzioni, astratti e semanticamente neutri, o se per altri motivi si vuole descrivere l'entità in quanto membro di una classe/portatore di proprietà, occorre un SN estensionale. Cfr. costrutti come:

- (94) «[...] mi hai fatto del male, sei *un mostro* [...]». (Bellezza, *Angelo* 92)
(*sei *mostro*)
- (95) Col tenente ancora si ragiona, ma il maresciallo è *una bestia*, proprio. (Cassola, *Ragazza* 129) (*è *bestia*)

Per più particolari sui SN predicativi in italiano, cfr. Korzen (1982) e (1996a:214-233).

BIBLIOGRAFIA

- Bossong, Georg (1991). Differential Object Marking in Romance and Beyond. In: Wanner, Dieter & Douglas A. Kibbee. *New Analyses in Romance Linguistics. Selected papers from the XVIII Linguistic Symposium on Romance Languages Urbana-Champaign, April 7-9 1988*. Amsterdam/Philadelphia. John Benjamins.
- Brown, Gillian & George Yule (1983). *Discourse analysis*. Cambridge University Press. (Trad. ital.: *Analisi del discorso*. Bologna, Il Mulino, 1986).
- De Boer, Minne G. (1972). Il concetto di 'articolo' con speciale riguardo all'italiano. *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, I/3, 511-536.
- Frandsen, Lene (1982). Definition. Objekter, metoder og regler med terminologisk inventar for ventilation og luftkonditionering. *ARK* 15. Handelshøjskolen i København.
- Givón, Talmy (1976). Topic, Pronoun and Grammatical Agreement. In: Li, Charles N. (ed). *Subject and Topic*. New York/San Francisco/London, Academic Press, 149-188.
- Guillaume, Gustave (1919). *Le problème de l'Article et sa solution dans la Langue française*. Paris, Librairie Hachette.
- Herslund, Michael (1994). La notion d'incorporation en danois et en français. *Travaux de linguistique et de philologie*, XXXII, 7-18.
- Herslund, Michael (1995). The Object Relation and the Notion of Incorporation. *Studies in Valency* I ed. by Lene Schøsler and Mary Talbot. Odense University Press.

- Herslund, Michael (a cura di) (1996). *Det franske sprog. Kapitel III. Valens og transitivitet*. Foreløbig version. Handelshøjskolen i København.
- Hopper, Paul J. & Sandra A. Thompson (1980). Transitivity in Grammar and Discourse. *Language* 56 (2), 251-299.
- Karolak, Stanislaw (1989). *L'article et la valeur du syntagme nominal*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Karttunen, Lauri (1969). Pronouns and variables. In: Binnick, Robert I., Alice Davison, Georgia M. Green & Jerry L. Morgan. *Papers from the Fifth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society. April 18-19 1969*. Department of Linguistics, University of Chicago.
- Kleiber, Georges (1981). *Problèmes de référence: Descriptions définies et noms propres*. Recherches linguistiques. Etudes publiées par le Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz, VI.
- Korzen, Iørn (1982). Perché 'Mario è medico' ma non *'Mario è mascalzone'? Sull'uso degli articoli nell'italiano con particolare riguardo al predicato del soggetto col tratto + umano. *Studi di grammatica italiana*, XI, 137-178.
- Korzen, Iørn (1996a). *L'articolo italiano fra concetto ed entità, I-II*. *Etudes Romanes* 36. Copenhagen, Museum Tusculanum Press.
- Korzen, Iørn (1996b). Il sintagma nominale categoriale – un valore di «default». Jensen, Bente Lihn (a cura di): *Atti del IV Congresso degli Italianisti Scandinavi, Copenhagen 8-10 giugno 1995*. Afdeling for Italiensk, Handelshøjskolen i København/Samfundslitteratur, 227-241.
- Korzen, Iørn (1997). Topisk kontinuitet og tekststrukturering på italiensk og dansk. In: Jakobsen, Lisbeth Falster & Gunver Skytte (red.). *Ny forskning i grammatik. Fællespublikation 4*. Odense Universitetsforlag, 128-158.
- Korzen, Iørn (1998a). On nominal determination – with special reference to Italian and comparisons with Danish. In: Hansen, Gyde (ed.). *Nominal Determination. Copenhagen Studies in Language* 21, 67-132.
- Korzen, Iørn (1998b). On the grammaticalisation of rhetorical satellites. A comparative study on Italian and Danish. In: Korzen, Iørn & Michael Herslund (eds.). *Clause Combining and text structure. Copenhagen Studies in Language* 22. Samfundslitteratur, 65-86.
- Korzen, Iørn (1998c). Anafora e testo. Su codificazione anaforica e strutturazione testuale. In: Navarro Salazar, María Teresa (a cura di): *Italica Matritensia. Atti del IV Convegno SILFI (Madrid, 27-29 giugno 1996)*. Firenze, Franco Cesati, 279-298.
- Korzen, Iørn (1999a). Tekststruktur og anafortypologi. (Struttura testuale e tipologia anaforica). In: Skytte, Gunver et al. (eds.). *Tekststrukturering på italiensk og dansk/Strutturazione testuale in italiano e danese. Resultater af en kom-*

- parativ undersøgelse/Risultati di una indagine comparativa*. Copenhagen, Museum Tusculanum Press, 331-418.
- Korzen, Iørn (1999b). Sintassi anaforica, deverbizzazione e relazioni retoriche. Uno studio comparativo italo-danese. In: Sabatini, Francesco & Gunver Skytte (a cura di). *Linguistica testuale comparativa. Atti del Convegno interannuale SLI, Copenhagen 5-7 febbraio 1998*, 291-309.
- Korzen, Iørn (2000a). Reference og andre sproglige relationer. In: Skytte, Gunver & Iørn Korzen. *Italiensk–dansk sprogbrug i komparativt perspektiv. Reference, konnexion og diskursmarkering*. Copenhagen: Samfundslitteratur. Vol. 2.
- Korzen, Iørn (2000b). Pragmatica testuale e sintassi nominale. Gerarchie pragmatiche, determinazione nominale e relazioni anaforiche. In: Korzen, Iørn & Carla Marengo (a cura di). *Argomenti per una linguistica della traduzione / On linguistic aspects of translation / Notes pour une linguistique de la traduction. Gli argomenti umani 4*. Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- Korzen, Iørn (2000c). I predicati verbo-nominali. In: Blücher, Kolbjørn (a cura di): *Atti del V Congresso degli Italianisti Scandinavi, Bergen, 25-27 giugno 1998*. Universitetet i Bergen, 259-270.
- Korzen, Iørn (in stampa). Noun-incorporation in Italian. In: Nedergaard-Thomsen, Ole et al. (eds.). *Complex predicates and incorporation. A functional approach. Travaux du Cercle Linguistique de Copenhagen*.
- Lyons, John (1977). *Semantics, 1-2*. Cambridge University Press.
- Madsen, Bodil Nistrup (1991). In Terms of Concepts. *LSP. Nine Studies on Language for Special Purposes. Copenhagen Studies in Language 14*. Handelshøjskolens Forlag/Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, 67-91.
- Manzotti, Emilio (1977). Articoli e nomi di massa: Una ricerca contrastiva su italiano e tedesco. *Italiano d'oggi. Lingua nazionale e varietà regionali*. Trieste, Lint, 223-280.
- Mithun, Marianne (1986). On the Nature of Noun Incorporation. *Language 62*. 32-37.
- Nedergaard Thomsen, Ole (1991). Unit Accentuation as an Expression Device for Predicate Formation in Danish? *Acta Linguistica Hafniensia*, 23, 145-196.
- Renzi, Lorenzo (1976). Grammatica e storia dell'articolo italiano. *Studi di grammatica italiana*, V, 5-42.
- Renzi, Lorenzo (1985). L'articolo zero. *Sintassi e morfologia della lingua italiana d'uso. Teorie e applicazioni descrittive*. SLI 24, 271-288.
- Renzi, Lorenzo (a cura di) (1988). *Grande grammatica italiana di consultazione. Vol. I*. Bologna, Il Mulino.
- Sanders, G. (1984). Adverbials and Objects. Plank, Frans (ed.): *Objects. Towards A Theory Of Grammatical Relations*. London et al., Academic Press, 221-241.

- Sasse, H.-J. (1984). The Pragmatics of Noun Incorporation in Eastern Cushitic Languages. Plank, Frans (ed.): *Objects. Towards A Theory Of Grammatical Relations*. London et al., Academic Press, 243-268.
- Skytte, Gunver & Iørn Korzen (2000). *Italiensk–dansk sprogbrug i komparativt perspektiv. Reference, konnexion og diskursmarkering*. Copenhagen, Samfundslitteratur.
- Stehlik, Jaroslav (1983). *A proposito dell'articolo*. Napoli, Cozzolino.
- Vikner, Carl (1991): Semantic Analysis of Complex N-bars. *LSP. Nine Studies on Language for Special Purposes*. Copenhagen Studies in Language, 14. Handelshøjskolens Forlag/Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, 101-119.
- Wilmet, Marc (1986). *La détermination nominale*. Paris, Presses Universitaires de France.

TESTI LETTERARI CITATI

- Bassani, Giorgio: *Gli occhiali d'oro*. Verona, Oscar Mondadori, 1973.
- Bellezza, Dario: *Angelo*. Nuova Narrativa Garzanti, 1979.
- Bufalino, Gesualdo: *Diceria dell'untore*. Milano, Bompiani, I Grandi Tascabili, 1992.
- Bufalino, Gesualdo: *Le menzogne della notte*. Milano, Bompiani, 1988.
- Buzzati, Dino: *La boutique del mistero*. Verona, Oscar Mondadori, 1970.
- Cassola, Carlo: *La ragazza di Bube*. Verona, Gli Oscar, 1965.
- Corriere della sera*
- De Carlo, Andrea: *Yucatan*. Milano, Bompiani, 1986.
- Ginzburg, Natalia: *Caro Michele*. Vicenza, Mondadori, 1973.
- Ginzburg, Natalia: *Le piccole virtù*. Torino, Einaudi, 1962.
- Jarre, Marina: *La principessa della luna vecchia*. Torino, Einaudi, 1977.
- Maraini, Dacia: *Mio marito*. Milano, Bompiani, 1968.
- Il Messaggero*
- Moravia, Alberto: *La villa del venerdì e altri racconti*. Milano, Bompiani, 1990.
- Pavese, Cesare: *Il compagno*. Milano, Gli Oscar, 1966.
- Pratolini, Vasco: *Metello*. Verona, Mondadori, 1973.
- Repubblica*
- La Stampa*
- Tamaro, Susanna: *Per voce sola*. Venezia, Marsilio, 1991.
- Tondelli, Pier Vittorio: *Rimini*. Milano, Bompiani, «Grandi Tascabili», 1994.

Bruno Moretti

IL PROBLEMA DEGLI «ANELLI MANCANTI»
NELLA CREAZIONE DI UN NUOVO ARTICOLO DA PARTE
DI APPRENDENTI L'ITALIANO

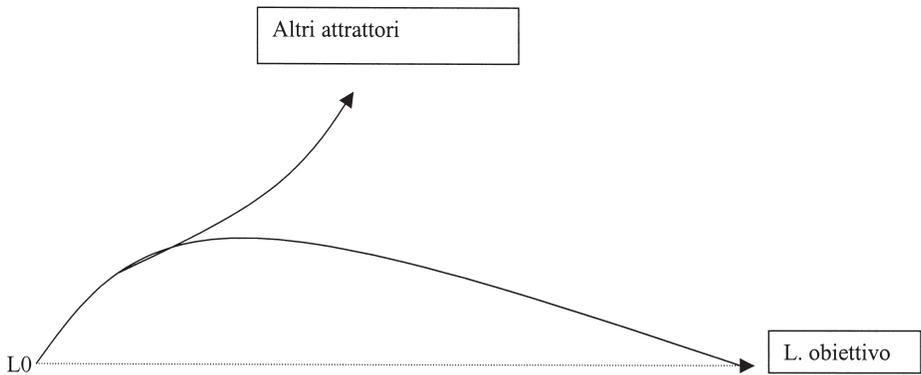
1. *Sequenze, rianalisi e «anelli mancanti»*

La ricerca sull'acquisizione di lingue seconde ha tra i suoi obiettivi più ambiziosi quello di individuare i percorsi mediante i quali gli apprendenti costituiscono la propria competenza nella lingua straniera (per rassegne significative sulla problematica ed esempi delle sequenze apprendimentali finora individuate cfr. Larsen-Freeman e Long, 1991, o Ellis 1994; per l'italiano una buona rassegna è costituita da Giacalone Ramat 1993). In una versione molto forte di questa ipotesi esistono dei percorsi obbligati che vengono seguiti (e secondo i quali dovrebbero anche essere strutturati i programmi di insegnamento), che portano dallo stadio iniziale «zero» allo stadio finale vicino o uguale alla competenza nativa.

Anche chi crede fortemente ad un'ipotesi di questo tipo (e quindi ad una pre-determinazione rigida dei percorsi apprendimentali) sarà comunque disposto ad accettare che accanto all'«incanalamento obbligatorio» esista una possibilità di fuga, che consiste nella perdita di contatto con la lingua obiettivo e nella deriva (che più propriamente va letta come una «caduta catastrofica») verso altre soluzioni. In questo modo è possibile salvare a priori l'immagine dei percorsi

d'apprendimento dalle cosiddette rianalisi (trascurando per ora la grande domanda irrisolta se non si ritrovino rianalisi, magari, anche nei percorsi canonici, se cioè non si possano presupporre risultati coincidenti, e corretti, a partire da percorsi diversi). In questo modo avremmo due tipi di apprendimento, quello che risente dell'attrazione verso la lingua obiettivo (e procede regolarmente verso di essa) e quello che invece si liberalizza e, pur partendo da strumenti della lingua obiettivo, si crea i propri mezzi comunicativi arrivando a risultati e soluzioni differenti dalla lingua obiettivo (e spesso non comprensibili a parlanti nativi della stessa)¹.

GRAFICO 1



Se le sequenze apprendimentali costituiscono un esito regolare dell'interazione tra l'apprendente e la quantità sufficiente di *input* che egli riceve, le rianalisi nascono invece da una reinterpretazione libera dell'*input* stesso (spesso ricevuto in quantità o condizioni non soddisfacenti). Nonostante gli esiti differenti però i due processi si basano entrambi su una relazione produttiva tra apprendente, *input* e necessità comunicative, in cui colui che entra in contatto con la lingua seconda ha il compito di analizzare le strutture di quest'ultima e di sintetizzarle in regole produttive soddisfacenti per i suoi scopi interazionali (in questo senso la differenza

¹ Nel grafico (che rappresenta una versione modificata di quello che si ritrova in Moretti 1995) abbiamo inteso rappresentare con una curva il percorso che ricollega lo stadio iniziale di interlingua (L0) all'ideale stadio finale (Lobiettivo). Rispetto alle rappresentazioni semplificate di questo percorso, che lo vedono come una retta, la nostra immagine vuole mettere l'accento sul fatto che nelle fasi iniziali l'apprendente risente notevolmente dell'attrazione delle pressioni comunicative, che sono parzialmente in contrasto con quelle che lo «attirano» verso la lingua obiettivo e che quindi disturbano l'avvicinamento lungo la linea più breve. Queste attrazioni comunicative o di altro tipo, come per es. quelle che sostengono una maggiore regolarità alternativa dello stadio di interlingua a scapito dell'avvicinamento alla lingua obiettivo, possono addirittura prevalere, deviando la curva in una direzione che la allontana dalla lingua obiettivo e provocando così una rianalisi.

tra rianalisi e sviluppi regolari forse è meno grande di quanto si potrebbe pensare e ciò solleva altri problemi fondamentali). La distinzione tra i due processi si basa sul fatto che nel caso della rianalisi, l'apprendente coglie una potenziale ambiguità presente nel sistema del materiale linguistico con cui entra in contatto e la specializza a scapito della scelta fatta dalla lingua obiettivo. In questo modo egli si allontana da quest'ultima.

Il risultato finale della rianalisi consiste dunque in una «rottura della continuità», per il parlante nativo, tra interlingue e lingua obiettivo. La rianalisi sembra nascere dal nulla e le sue condizioni di sviluppo spesso sono di difficile estrapolazione.

Posta in questi termini la questione, diventa allora interessante chiedersi quali siano le regolarità nelle rianalisi stesse e se anche in esse sia possibile individuare dei processi regolari (che diventa difficile continuare a chiamare apprendimentali ma che forse più appropriatamente dovremmo chiamare «acquisizionali», mettendo così l'accento sul loro carattere più creativo). Esistono quindi dei «punti a rischio» nel processo di apprendimento dell'italiano? E questi punti di possibile deviazione tendono ad aprire sequenze devianti regolari oppure si ha effettivamente a che fare con forti salti nella continuità che «paracadutano» esiti differenti in punti differenti? E, data la difficoltà nel rilevare materiali relativi a fenomeni di rianalisi, fino a che punto la mancanza di punti intermedi nelle sequenze di rianalisi è un problema metodologico, cioè di debolezza del materiale empirico raccolto? Riprendendo una nota metafora evuzionistica potremmo riformulare quest'ultima domanda nel seguente modo: fino a che punto abbiamo a che fare con degli «anelli mancanti», cioè con stadi di sviluppo di un fenomeno che, magari pur sostenuti nella loro esistenza da un modello teorico, non sono attestati unicamente per motivi accidentali, cioè perché non sono mai stati rilevati pur presentandosi regolarmente?

In quanto segue cercheremo di discutere questa problematica degli anelli mancanti alla luce di casi differenti di rianalisi della preposizione *di* (e delle sue forme articolate) in interlingue italiane.

2. *La nascita di un «articoloide»*

E' nota oramai da anni la presenza nella Svizzera tedesca di una varietà di italiano utilizzata come lingua franca da parte di immigrati di differenti nazionalità (cfr. Berruto-Moretti-Schmid 1990, Berruto 1991 e le fonti anteriori citate in questi lavori). Queste persone talvolta imparano la lingua italiana prima e meglio del tedesco e la utilizzano come strumento comunicativo principale in una regione in cui essa è unicamente lingua d'immigrazione (sulle dinamiche di diffusione v. anche Moretti 1993).

Date le condizioni particolari di apprendimento è ovvio attendersi che questa varietà (battezzata globalmente da Berruto 1991 *Fremdarbeiteritalienisch*) presenti tratti di «allontanamento» rispetto alla lingua obiettivo che si realizzano in modi differenti in parlanti differenti ma che nelle loro versioni forti possono essere interpretati come «tracce di pidginizzazione» (per la precisione, Berruto 1991 e Moretti 1993 avvicinano questa situazione a quella di un *continuum* post-pidgin ma senza che vi sia stata un pidgin vero e proprio).

Tra i tratti forti di questa varietà va senz'altro considerato quello che qui ci interessa in modo particolare. Si tratta dell'uso particolare di una forma derivata probabilmente dalla preposizione articolata *dell/dei/della/ecc.* (discussa per la prima volta in Berruto-Moretti-Schmid 1990) Questo uso particolare, deviante rispetto alla lingua obiettivo, è ben esemplificato da passaggi come il seguente:

- (1) e dopo de signore andare e tornare per aiutare de bambina;
- (2) de uccello vedere de cane;
- (3) ha cambiato quasi tutto, de vita, de gente;

Esempi come questi fanno chiaramente sospettare che si tratti di un articolo determinativo originale, un «articoloide», fondato su una rianalisi del valore della preposizione come marca di definitezza.

In effetti possiamo facilmente dimostrare che si tratta effettivamente di una forma di articolo dimostrando per es. che esso si alterna sistematicamente con le forme (corrette) dell'articolo indeterminativo:

- (4) c'è un signore [...] de signore andare, questa è una bambina [...] de bambina...

In una parlante greca in particolare si può notare lo sviluppo soddisfacente del sistema degli indeterminativi al quale si contrappone l'assenza di veri e propri determinativi italiani, la cui posizione è appunto occupata da queste forme di *de* (per una discussione più approfondita del *de* articoloide rimandiamo al par. 5. di Berruto - Moretti - Schmid 1990).

Come spiegare il fenomeno? Esso è come abbiamo già detto la conseguenza di una rianalisi fondata da un lato sul valore definito veicolato dall'articolo contenuto nella preposizione articolata, e dall'altro fondata sulla reinterpretazione della preposizioni *di* come una specie di «introduttore generico di sintagmi nominali» (cfr. Bernini 1987, che segnala una forte sovraestensione della preposizione *di* nelle interlingue). Anche l'uso particolare della preposizione *di* in italiano come marca partitiva e di indefinitzza può presumibilmente aver avuto un certo influsso su questa rianalisi.

L'ipotesi interferenzialista che può nascere in un primo momento, e cioè che si tratti di una ripresa dell'articolo svizzero tedesco, è smentita oltre che dal fatto che in queste interlingue non si hanno altre tracce di trasposizione di elementi funzionali, in modo ancor più categorico dal ritrovamento di casi simili in interlingue in Italia, di persone cioè mai entrate in contatto con il tedesco (cfr. per es. alcuni casi in Bernini 1987 o Vedovelli 1990, o i casi che vedremo tra poco raccolti nella Svizzera italiana).

3. *Marca di topic*

Per la verità, la primissima impressione, incontrando questi casi, era stata che potesse trattarsi di «marche di *topic*». E' noto quanto si debba essere prudenti con interpretazioni a posteriori di questo tipo, dove alle varietà di interlingua vengono a sovrapporsi criteri esterni, apportati dal sistema linguistico (differente da quello dell'apprendente) del parlante nativo. Nella parlante appena citata questa ipotesi, come abbiamo visto, non era realistica, essendo facilmente smentita da casi in cui, nella stessa frase, si ritrovano due articoloidi corrispondenti a gradi di topicalità chiaramente differenti, come nei primi due esempi riportati sopra. Questa sensazione poteva anche essere basata sulla associazione normale che tende ad esserci tra grado di topicalità e grado di definitezza, per cui il *topic* tende normalmente ad essere definito e il *comment* tende piuttosto ad essere indefinito.

Ci si può però chiedere se sia del tutto corretto trascurare queste sensazioni, dato che esse, fino ad un certo punto, possono riprodurre le sensazioni del parlante non nativo a contatto con un *input* poco analizzato, e d'altro canto, se queste sono le interpretazioni «normali» che i parlanti nativi tendono a dare del fenomeno, esse «ricadono» per così dire sull'interlingua in quanto i parlanti nativi che tendono ad interpretare le peculiarità in questo modo forniscono con la loro interpretazione nuovo *input* (non più sotto forma di materiale linguistico ma sotto forma di reazione ai prodotti dell'apprendente, come per es. con richieste di chiarimento, malintesi, ecc.; quindi, più che un *input* vero e proprio, un *feedback*) che, pur non costituendo una vera e propria «evidenza negativa», possono spingere l'apprendente a riassestare le proprie ipotesi di interlingua.

In questo senso, possiamo dire che l'uso della preposizione *di* come marca di topicalizzazione poteva essere considerato un «anello mancante» nell'evoluzione verso l'uso articoloide.

Questa sensazione, che era stata accantonata di fronte alla prova dei fatti, si è rifatta strada al contatto con nuovi materiali che ho potuto raccogliere nel canton Ticino circa sette anni dopo la raccolta dei primi materiali nella Svizzera tedesca. La parlante è ancora una volta una donna greca, di ca. 60 anni che vive però

appunto nel canton Ticino (senza mai aver avuto contatti particolari con la Svizzera tedesca). La donna vive nella zona di Bellinzona, al momento dell'intervista, da circa trentacinque anni, con il marito e due figli, oramai adulti, che sono cresciuti in Ticino (e che parlano anche dialetto ticinese; è per questo motivo che sono entrato in contatto con questa persona nel corso di una indagine sulla competenza dialettale di parlanti di origine non indigena, cfr. Moretti 1999).

Se volessimo descrivere sinteticamente il sistema degli articoli di questa persona dovremmo dire che affianca ad un paradigma assai sviluppato degli indeterminativi l'assenza di marche formali per segnalare la definitezza (tranne i soliti casi che si possono considerare per la maggior parte di marche fuse sul nome, o apprese in modo non analizzato), e usa in certi contesti il dimostrativo con valore anaforico. Ritroviamo però delle forme che ricordano fortemente l'articoloide *de* visto in precedenza ma che questa volta non sono interpretabili in modo chiaro come marche di definitezza. La maggior parte di essi (accanto ad usi con il valore di preposizione vera e propria) va invece chiaramente interpretata assegnando a questa forma il valore di marca di topicalità.

Riportiamo due passaggi tolti rispettivamente da una fase iniziale dell'intervista (in cui la parlante racconta del suo arrivo in Svizzera) e dalla narrazione della storia della banana che abbiamo già visto in precedenza per la parlante dell'articoloide (e che è stata appositamente proposta anche a questa parlante per avere un termine di paragone):

- (5) Noi arrivati de sesantadue, subito qui a G.², perché D. lavoro qui, a C.. De bambini anche rivati assieme. E. piccola allora, uno anno aveva e de N. già più grandicello, tre anni aveva. [Da dove venivate?] Da Grecia, Atene, de D. viene de Turchia, ma lui sua famiglia sempre greca, lui anche Grecia, ma adesso è Turchia ++ paese de D. questo anche è diventato Turchia [Che nazionalità hanno allora i figli?] Ragazzi adesso svizzeri, io anche e D. anche, anche svizzero, tutti svizzeri. De N. maestro, lavora a scuola privata, con apprendisti. Bene, è bene... è buon posto...
- (6) De uomo qui, uomo cammina + e una bambina che corre con pallone + questo uomo mangia una banana, ha una cartella, cartella. Bambina gioca. De uomo quando finito banana butta resto. De resto non vede bambina. Pericolo per bambini, questo uomo ++ non ha fatto bene. De bambina

² Abbiamo riportato unicamente le iniziali dei nomi citati nel testo, ma per rendere lo stesso più comprensibile forniamo qui alcune informazioni aggiuntive: D. è il marito della parlante, G. è il paese in Ticino in cui abitano, C. è la ditta presso la quale D. lavora, E. e N. sono rispettivamente la figlia e il figlio della parlante e M. è il suo nipotino (figlio di N.).

caduta, fa male ginocchi + poco male poco male, soffia un poco, passa ++ ma bambina piange... quando de bambina vede uomo + torna indietro, eh de uomo + ha fortuna, se bambina cade e picchia la testa, si fa male.

Tra le strutture privilegiate per questo tipo di marcatura vi sono nel parlato di questa persona le domande, che assumono spesso la struttura esemplificata dai due esempi seguenti:

- (7) de lavoro, de bambini tutto bene? Bene allora bene, tutto bene
«quanto al lavoro e quanto ai bambini, va tutto bene?»
- (8) de cani, già mangiato?
«quanto ai cani, hanno già mangiato?»
- (9) De parlare allora un poco?
«Quanto a parlare, parliamo allora un po'»

Abbiamo già detto che la parlante si esprime molto velocemente e le prime fasi degli incontri sono spesso caratterizzate da una sequenza di domande di questo tipo che le permettono di guadagnarsi la gestione dell'interazione. I brevi passaggi qui citati sono prodotti all'inizio del contatto prima dell'intervista vera e propria. Nel terzo esempio abbiamo l'unico caso in cui il *de* marca un verbo all'infinito. Con questo enunciato la parlante segnala la fine della fase dei convenevoli e sollecita l'intervistatore a iniziare l'intervista vera e propria.

Aggiungiamo qui di seguito altri esempi che sostengono l'interpretazione di *de* come marca di topicalità:

- (10) De M., allenatore molto contento.
- (11) De M., lui ha vinto medaglia domenica.

In entrambi i casi la donna sta parlando del nipote. Nel primo di essi potremmo anche pensare ad un uso preposizionale («l'allenatore è molto contento di di M.»), ma nel secondo un'interpretazione di questo tipo non è più possibile, e a *de* non mi sembra possibile attribuire altra funzione se non quella di un «correlatore», che segnala che l'elemento anticipato è il tema di ciò che segue. Possiamo perciò dire che, in questa parlante, *de* rappresenta una strategia usata per «recuperare» quello che altrimenti sarebbe un tema libero e metterlo in correlazione con il resto della frase.

Nonostante degli sfrangiamenti nella categoricità dei comportamenti della parlante (visibili anche per es. nel primo brano citato, dove non tutti i *topic* sono marcati con *de*), abbiamo comunque una forte costanza di casi che ci autorizzano senz'altro a interpretare questi *de* proprio come segnali usati dalla parlante per mettere in evidenza l'argomento della frase, quindi, in breve, marche di topicalità.

In un caso come questo credo possibile sostenere che il ruolo giocato dalle forme partitive native o da forme simili, accanto alle pressioni identificate in precedenza, sia ancora più importante. Penso in particolare a forme della lingua dei nativi come:

- (12) «di uomini ne vedete?»
 - (13) «di soldi ne prendiamo pochi»
 - (14) «di Giovanni non so niente»
 - (15) «della merce non ho sentito niente»
- ecc.

dove l'elemento topicalizzato viene introdotto da una preposizione *di* di non facile trasparenza per il parlante non nativo.

Abbiamo detto in precedenza che tende ad esserci una correlazione tra valori di definitezza e ruolo di *topic* nella frase. Un'altra correlazione, «regolare» allo stesso modo, è ovviamente quella che, nell'ordine canonico, associa a questi due valori il ruolo sintattico di soggetto. Quindi il soggetto tende ad essere definito e a costituire il *topic* o tema della frase (e, potremmo aggiungere, tende ad essere animato). Nell'ordine non marcato dell'italiano, il soggetto sarebbe perciò già sufficientemente marcato dal suo occorrere in posizione preverbale nella frase. Il problema della necessità di una marcatura esplicita del *topic* si pone piuttosto, di solito, nel caso degli oggetti (o dei soggetti di verbi inaccusativi, che per molti aspetti, com'è noto, presentano caratteristiche molto simili a quelle degli oggetti diretti). Ma nei due casi di rianalisi di *de* visti finora non notiamo differenze nel trattamento di soggetti e oggetti.

4. *Marca di oggetto diretto*

Passiamo ora ad un terzo tipo di fenomeno. In un bel lavoro sulle preposizioni nelle interlingue, Giuliano Bernini (1987) aveva proposto di interpretare alcuni casi di uso della preposizione *di* come aventi un valore di marca di oggetto definito, come per es. in:

- (16) studiano completamente di lingua inglese (Bernini 1987, 142).

Fenomeni di questo tipo si ritrovano anche in una tesi di laurea svolta presso l'università di Pavia nell'anno accademico 1995/96 da Emese Gulacsi³. Nei mate-

³ Si tratta della tesi dal titolo «L'integrazione sociale e linguistica dei bambini alloglotti nel canton Ticino». Ringrazio l'autrice per aver messo a disposizione questi dati. Nel quadro globale del lavoro, che toccava praticamente l'intera gamma di fenomeni linguistici prodotti

riali prodotti da bambini, seguiti longitudinalmente dalla Gulacsi per un anno a partire dal loro arrivo in Ticino), appaiono ad un certo punto in una delle bambine osservate enunciati come i seguenti (la bambina, di origine e lingua materna serba, ha 10 anni e le interviste avvengono a partire dall'inizio della sua scolarizzazione in Ticino; la prima intervista è del sette settembre, la bambina è arrivata in Ticino nell'agosto 1995, in precedenza aveva già vissuto in Ticino, a Locarno, nei primi quattro anni della sua vita, dopo i quali era ritornata in Jugoslavia):

- (17) nonno chiama della nonna; bambino tira della nonna; chiama + del cane; la bambina tira della nonna, cane ++ tira della bambina + e non riesce [...]
dopo cane chiama del gatto ++ il gatto non del ++ rapa + tira del cane

L'ipotesi che si tratti di marche dell'oggetto (che differenziano quest'ultimo rispetto al soggetto) è indubbiamente sostenibile e da sostenere, dato il fatto che in questo modo sono marcati unicamente gli oggetti diretti e non sono mai marcati i soggetti. Una interpretazione delle preposizioni articolate come legate alle valenze verbali è esclusa del loro occorrere in quadri di valenza differenti. Inoltre non si tratta nemmeno più di marche di definitezza o di marche di topicalità.

In questo comportamento potrebbero aver influito fenomeni di interferenza, dato che la lingua materna di questa bambina è il serbo, lingua in cui, coerentemente con il comportamento delle lingue slave, esiste una marcatura differenziale degli oggetti animati con una forma, per il maschile, omofona con quella del genitivo. Questi fenomeni si potrebbero quindi spiegare come fatti di interferenza, basati sull'equivalenza che la bambina istituisce tra la marca degli oggetti animati serbi e la preposizione che marca il genitivo italiano. Rimangono però due punti che rendono comunque interessante il nostro caso e che ci obbligano ad andare oltre la spiegazione interferenzialista.

Il primo punto è quello relativo a come questo fenomeno di interferenza interagisca con l'*input* e quindi con il sistema della lingua italiana. Detto in altro modo (e in un modo che fino ad un certo punto mette in secondo piano il fattore interferenzialista): come è possibile che il sistema della lingua italiana conceda questo fenomeno di interferenza alla parlante e come si riassume lo stesso fenomeno nel corso del progredire dell'apprendimento? Con ciò intendiamo mettere l'accento sul fatto che i fenomeni di interferenza vanno considerati come fenomeni di interazione tra due codici, e quindi, fino ad un certo punto, essi devono essere permessi dal «sistema ospite» (che deve perciò manifestare una certa predisposizione ad accogliere l'esito interferito).

dai bambini osservati, le occorrenze che discuteremo tra poco venivano interpretate come casi di «articoloide».

Il secondo punto, che riduce notevolmente l'importanza dell'ipotesi interferenzialista, è che la bambina va oltre quello che sarebbe il normale effetto dell'interferenza. L'ipotesi infatti che si possa trattare di una semplice marca di animatezza degli oggetti è smentita dal fatto che il fenomeno si ritrova sia con esseri umani e con animali, coerentemente con quanto si potrebbe prevedere sulla base degli influssi del sistema « dominante » serbo, ma esso si ritrova anche con esseri animati femminili (come per es. *nonna*), mentre l'omofonia con il genitivo in serbo si ha solo per il maschile. Inoltre, in modo ancora più importante, il fenomeno si ha anche con oggetti non animati (*la rapa*), in frasi in cui l'oggetto non animato riceve la marca degli oggetti animati, e il cui corrispondente in serbo sarebbe quindi giudicato non grammaticale. L'ipotesi di una sovraestensione della marca per oggetti animati è controintuitiva rispetto alla tendenza a trattare in questi casi il polo non animato come non marcato⁴. Al limite dovremmo allora pensare ad un'iper-correzione nell'interferenza, ma a questo punto la spiegazione unicamente interferenzialista si fa troppo complessa ed è preferibile chiamare in causa altri fattori. Se aggiungiamo a ciò le osservazioni già citate di Bernini relative a fenomeni di uso di *di* come marca dell'oggetto, relative questa volta a interlingue di arabofoni, vediamo la necessità di non dare troppa importanza all'ipotesi interferenzialista.

Per quanto riguarda la relazione con la definitezza dobbiamo notare che oggetti indefiniti ricevono semplicemente l'articolo *un* (e varianti) senza la preposizione *di* (va d'altra parte notato che abbiamo sempre a che fare con forme della preposizione articolata, in cui la forma dell'articolo è accordata correttamente con il nome). E anche per quanto riguarda il grado di topicalità o meglio la posizione sintagmatica, pur dovendo escludere che la preposizione articolata in S abbia questa funzione, abbiamo almeno un caso che potrebbe spiegarci una delle ragioni fondamentali della sua peculiarità.

(18) nonno + della nonna chiama

Qui l'oggetto precede il verbo ed entra quindi maggiormente in potenziale concorrenza con il soggetto effettivo per l'attribuzione chiara dei ruoli sintattici. Simili sono altri casi, come il seguente, in cui presumibilmente l'oggetto è fatto risalire in posizione non canonica (rispetto al verbo della frase infinitiva che dovrebbe seguire a *de*; probabilmente si tratta di una struttura del tipo: « e tutti riescono la rapa a togliere »):

⁴ Ma qui la questione si complica notevolmente, dato che per es. in finlandese, lingua che ha un caso partitivo, quest'ultimo tende ad essere il caso basico e non marcato dell'oggetto (cfr. Vainikka e Maling 1996, 186).

- (19) e tutti riesco della repa de +++ [l'intervistatrice conclude la frase:
«insieme riescono tutti a togliere la rapa»]

Avremmo quindi un caso in cui, sulla base della potenziale ambiguità di oggetti non in posizione canonica, il sistema della parlante crea una marca di oggetto (derivandola da una marca «ambigua» della lingua obiettivo), prima per quei casi ritenuti «pericolosi» e poi generalizzandola a tutti gli oggetti definiti. Perciò, in questi casi, *di* va considerato una marca di accusativo preposizionale, proprio come la preposizione *a* dello spagnolo (e di altre lingue romanze) o *pe* del rumeno, o forme simili di altre lingue ancora (cfr. Bossong 1985, 1991).

Come ho detto i materiali della Gulacsi sono longitudinali. Nella fase che precede l'apparizione di questi fenomeni (fino all'intervista effettuata il 27.10.95; la storia della rapa viene raccolta il 9.11.95) abbiamo l'uso del solo articolo indeterminativo (come già osservato in altri studi), che si contrappone all'assenza del determinativo (anche in posizione di oggetto: *mio fratello non conosce numeri*). In questa fase appare però anche un uso peculiare di *del* con valore di articolo davanti a nomi propri (*del X non conosce...*; X è il nome del fratello).

Nella fase che segue (a partire dal 23.11.95) *del* e varianti sembrano essersi ancora più allargati ad un uso di preposizione generica, che prende il posto ovviamente di *di* e *da*, ma anche per es. di *in* e *a*:

- (20) io due anni della Svizzera («sono da due anni in Svizzera»)
io ++ dela Bellinzona così [dondola le braccia come se tenesse in grembo
un bambino] («io sono nata a Bellinzona»)

Del sembra veramente essere diventato un «relazionale generico» che si usa ogni qual volta si vogliono mettere in corrispondenza un attante e una predicazione dello stesso:

- (21) I: il leone è buono o cattivo?
S.: cattivo del leone + perché del tutte +++ perché tutto lo mangia ++
mangia mangia

Mentre nella prima parte della risposta abbiamo un *del* che correla la proprietà della cattiveria con il leone, nella seconda parte viene marcato l'oggetto (*del tutte [mangia]*, «mangia tutti»), ma nell'autocorrezione assistiamo anche ad un cambiamento nelle strategie di marcatura, dalla marcatura del ruolo di oggetto sul nome passiamo alla marcatura del soggetto sul verbo mediante un pronome clitico, con *tutto* senza preposizione e *lo* che quindi probabilmente ha il valore di soggetto («egli, lui»). Se avesse invece il valore di oggetto («lo» coreferente con *tutto*)

avremmo a che fare con una dislocazione a sinistra dove comunque l'oggetto non è marcato con la preposizione ma con una strategia conforme all'italiano parlato. Che la prima interpretazione sia quella più probabile è sostenuto anche da occorrenze che si hanno nella intervista seguente (del 15.01.96) dove abbiamo per es. (accanto a occorrenze «corrette», come nella seconda parte dell'enunciato riportato sotto) il seguente passaggio:

(22) mamma la parte, dopo papà vieni

Ci si può chiedere fino a che punto possiamo avere a che fare con un influsso dei dialetti ticinesi, che in questo contesto utilizzano appunto un clitico obbligatorio. Se così fosse avremmo a che fare con un caso finora rarissimo di influsso del dialetto sulle interlingue in Ticino (cfr. su questo Bianconi - Moretti 1994, nei cui materiali, pure abbondanti per qualità e quantità, non era possibile ritrovare nessun influsso di questo tipo).

In seguito queste marche pronominali scompaiono e appare un uso quasi canonico degli articoli determinativi (per es. anche con il nome proprio del fratello: *il X*), e una maggiore differenziazione nel campo delle preposizioni.

I differenti materiali fin qui presentati mostrano dunque una sensibilità particolare per la struttura tematica e per le marcature esplicite in questo senso dei ruoli sintattici (quindi un'attenzione particolare alle strategie morfologiche che permettono maggiore libertà ai costituenti, come nel caso di un accusativo preposizionale, che permette di marcare l'oggetto indipendentemente dalla posizione).

5. *Un quarto caso: questa volta di nativi*

Di/de sembra quindi avere una vita particolarmente intensa alla lente degli apprendenti, ma comportamenti altrettanto «strani» si possono ritrovare anche nelle varietà di nativi, pur se in modo molto marginale. E' di pochi anni fa la discussione da parte di Paola Benincà (1991) di un fenomeno notato e presentato all'inizio del secolo (1902) da Carlo Salvioni.

Quest'ultimo aveva presentato tutta una serie, molto ben inquadrata, di fenomeni di uso atipico di *di* in testi di poesia popolare, nel modo esemplificato dai seguenti casi (estratti appunto dall'ampia casistica di Salvioni):

(23) gh'era d'un cacciatore; a passa d'un cavaliere; d'un piazzi mi voria; d'on bel gioven l'ha incontrà; gh'ha donato d'on bel libretto; ecc.

La Benincà, rifacendosi ad un'interessante ipotesi di Adriana Belletti (1988) aveva proposto di considerare questi casi come esempi come realizzazioni effettive

di una marca del caso astratto partitivo, il caso che verrebbe attribuito a quegli oggetti ai quali il verbo non è in grado di assegnare un caso accusativo⁵.

Se osserviamo questi casi alla luce delle nostre interlingue ci sembra possibile specificare l'interpretazione della Benincà, proponendo che nei casi scoperti da Salvioni si abbia a che fare con attanti fortemente innovativi nel discorso, che spesso vengono introdotti come figure centrali con verbi presentativi, e che come tali sono segnalati in modo particolare con una marca di *topic* discorsivo. O, meglio, ci si può muovere tra questa interpretazione, in cui *di* «mette in rilievo un costituente particolarmente saliente dal punto di vista narrativo», e una interpretazione simile a quella che sopra abbiamo definito di «relazionale generico». L'ipotesi di una marca di topicalizzazione sarebbe sostenuta anche dal fatto che abbiamo sempre a che fare con sintagmi introdotti dall'articolo indeterminativo (cfr. Benincà 1991, 46-47), quindi non tipici *topic* (perché «nuovi») che devono ricevere un incremento di marcatura.

Secondo questa interpretazione il fenomeno è quindi simile a quelli appena visti e in particolare al caso dell'uso di *de* come marca di *topic*.

Conclusioni

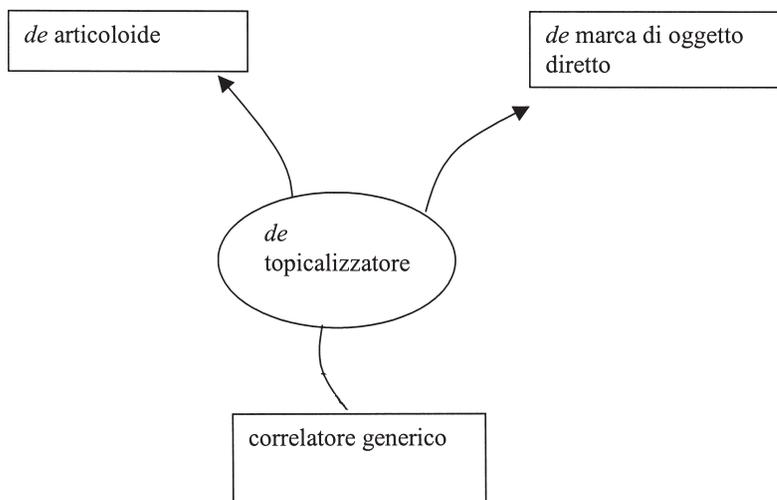
Siamo partiti dalla problematica della distinzione tra fenomeni di apprendimento come «attrazione della lingua obiettivo» e fenomeni di rianalisi come attrazione dello sviluppo dell'interlingua da parte di altre forze funzionali (ri-regolarizzazione del sistema, maggiore potenziale comunicativo, ecc.), e ci eravamo in particolare interrogati sull'ordine sequenziale che può caratterizzare alcuni fenomeni di rianalisi.

All'interno di questa problematica, i fenomeni che abbiamo visto si possono senz'altro interpretare come fenomeni di rianalisi, che producono risultati che non rientrano più nella traccia della lingua obiettivo. Ma si tratta allora di tre rianalisi differenti o anch'esse sono radunabili in un unico percorso e rappresentano «tre stadi differenti della stessa rianalisi»? La nostra ipotesi è che la rianalisi parta in questo specifico caso da un nucleo comune molto «aperto» nelle sue possibili

⁵ La spiegazione della Benincà è molto elegante ed attraente, ma trascura il fatto che nei materiali di Salvioni si ritrovano anche oggetti «normalissimi», ai quali non si capisce perché il verbo dovrebbe aver difficoltà ad assegnare il caso accusativo. Forse l'ipotesi è salvabile pensando ad un suo nucleo che poi viene esteso, con funzioni allargate, ad una casistica più generale (e perdendo la motivazione originaria). Anche l'ipotesi stessa di Belletti deve fare i conti con obiezioni teoriche relative allo statuto del caso partitivo. Se nel quadro di questa ipotesi è necessario che esso sia un caso inerente, da più parti si sono levati dubbi e voci che lo interpretano piuttosto come un caso strutturale (cfr. Vainikka e Maling 1996).

interpretazioni (e «disponibile» nelle strutture della lingua obiettivo). Questo nucleo è quello dell'indeterminatezza della preposizione *di* e della specificazione del sintagma nominale (specificazione di valori di topicalità, di caso e di definitzza/specificità)⁶. Pensiamo inoltre che l'uso con valore di marca di topic, come uso che rappresenta una categoria pragmatica e più basilica rispetto agli altri, costituisca un primo allargamento del nucleo (allargamento che, come negli stadi apprendimentali, non deve necessariamente sempre essere realizzato esplicitamente). Abbiamo anche proposto che questo valore si realizzi pure in usi particolari nelle varietà native. A partire da questo primo allargamento avremo due ulteriori avanzamenti della rianalisi in direzioni differenti: da un lato verso l'articoloide e dall'altro lato verso la marca di oggetto.

GRAFICO 2



Se pensiamo alla funzione di *de* in particolare come marca di topic, non possiamo non ricollegarci ad una osservazione fondamentale accennata velocemente da Monica Berretta in un suo articolo (1989, 28) e ripresa, indipendentemente, in modo più esplicito da Iorn Korzen nel suo lavoro sull'articolo italiano

⁶ Se si volesse individuare un valore ancora più basilare nelle interlingue, ma questa volta di tipo differente si dovrebbe pensare ad un'ipotesi che vede questi usi precoci della preposizione come 'elementi fonetici indifferenziati' (SFI), cioè usi simili a quelli che si ritrovano nei bambini e la cui funzione può essere definita di 'segnaposto sintattico', ma che non avrebbero altrimenti nessuna funzione sintattica. (cfr. per es., per l'italiano, Bottari *et al.* 1993).

(1996). L'osservazione riguarda la differenza essenziale tra sintagmi con articolo zero e sintagmi con marca partitiva, e questa differenza si concentra sul fatto che i sintagmi ad articolo zero tendono a non essere veri attanti della frase, ma piuttosto si avvicinano ad uno statuto di «nomi incorporati». Essi infatti sono sensibili ai test tipici per l'individuazione di fenomeni di incorporazione, come la relativizzazione, il recupero pronominale, ecc. (cfr. Moretti). In questo senso il partitivo avrebbe una funzione basilare di «attanzializzazione», di mantenere ai nomi «a rischio» (come appunto nomi massa e nomi al plurale non definiti) la possibilità di assumere un ruolo sintattico autonomo.

E' in questo senso che forse ci si può riallacciare ancora una volta alla affascinante proposta di qualche anno fa di Belletti (1988), e cioè che esisterebbe un caso partitivo astratto che viene assegnato quando il verbo non è in grado di assegnare il caso accusativo agli oggetti. Alla luce dei nostri materiali, ma anche del comportamento della lingua obiettivo, ci si può chiedere se questo caso partitivo non sia una «soluzione minima» di attanzialità, che si assegna a nomi che, o per caratteristiche intrinseche (come nomi massa e plurali non definiti, o come gli oggetti «toccati» solo in modo incompleto dall'azione di verbi imperfettivi, come nel caso del partitivo finlandese⁷) o per configurazioni particolari della frase, rischiano di essere esclusi dalla configurazione attanziale. Quindi una «marca minima di individuabilità», secondo una scala: animato > definito > indefinito > non individuabile. In questo senso, il partitivo rappresenterebbe una specie di «caso dell'oggetto zero», cioè di oggetti che altrimenti non sarebbero in grado, per le loro caratteristiche intrinseche, di essere «innalzati» ad un ruolo attanziale. E se consideriamo l'oggetto come il caso meno marcato, basico, ad essere marcati con il partitivo sarebbero allora degli «attanti zero», che devono essere segnalati come aventi una funzione sintattica (in modo da non finire incorporati nel verbo e perdere così il loro carattere attanziale passando, in definitiva, a far parte del significato lessicale del verbo⁸).

La correlazione con i parametri della transitività prototipica (come sono stati formulati da Hopper e Thompson 1980) è evidente ma emerge in modo altrettanto evidente una importante correlazione con quanto sappiamo dalla ricerca sulla marcatura differenziale degli oggetti. Gli «oggetti ideali» si devono muovere tra il loro essere il più possibile individuabili (quindi «casse di risonanza» ideali per la transitività, come tipicamente gli attanti aventi il carattere di «umani e definiti») ed il loro evitare l'ambiguità con i soggetti (rispetto ai quali sono più facilmente

⁷ Secondo Vainikka e Maling (1996, 185 ss.) il partitivo finlandese non sarebbe associato all'indefinitezza ma alla risultatività del processo.

⁸ In altri termini possiamo dire che i nomi incorporati non ricevono Caso.

distinguibili se non sono umani e definiti, cioè se non sono potenziali agenti). Il partitivo salva quindi «oggetti deboli» dalla loro perdita di attanzialità e in ultima analisi salva le frasi transitive dalla perdita di transitività (frasi imperniate su verbi con oggetti incorporati vanno piuttosto trattate come frasi intransitive che non come transitive). In questo senso il cosiddetto accusativo preposizionale abbassa «oggetti pericolosi per il soggetto» marcandoli con un caso più basso, e il partitivo marca come attanti, o meglio come «zona ben individuabile degli effetti dell'azione» degli oggetti che rischiano o di essere incorporati o di non interagire sufficientemente con il verbo per mantenere la transitività della frase⁹.

Queste osservazioni d'altra parte assegnano maggiore importanza al partitivo della lingua obiettivo nei fenomeni di rianalisi nelle interlingue ma d'altro canto (assieme ai casi discussi da Salvioni e Benincà) gettano anche una luce particolare sulla questione della nascita e della funzione delle marche di partitività.

BIBLIOGRAFIA

- Banfi, Emanuele, Cordin Patrizia, (a cura di), 1990, *Storia dell'italiano e forme dell'italianizzazione*, Atti del XIII Congresso internazionale di studi della Società di Linguistica Italiana. (Trento - Rovereto, 18-20 maggio 1989), Bulzoni, Roma 1990.
- Belletti, Adriana, 1988, «The case of unaccusatives», *Linguistic Inquiry* 19, 1-34.
- Benincà, Paola, 1991, «Su una nota sintattica di Carlo Salvioni», in G. Borghello, M. Cortelazzo, G. Padoan (a cura di), *Saggi di linguistica e letteratura in memoria di Paolo Zolli*, Antenore, Padova, 43-52.
- Bernini, Giuliano, 1987, «Le preposizioni nell'italiano lingua seconda», *Quaderni del Dipartimento di Linguistica e Letterature Comparete*, Istituto Universitario di Bergamo 3, 129-150.
- Berretta, Monica, 1989, «Sulla presenza dell'accusativo preposizionale in italiano settentrionale: note tipologiche», *Vox Romanica* 48, 13-37.

⁹ In margine, possiamo notare che queste osservazioni rinforzano quanto era già stato sostenuto da Monica Berretta (1989), e cioè che la presunta complementarità tra accusativo preposizionale e partitivo proposta da Körner (1987) non si verifica. In verità le due strutture agiscono su tipi di oggetti differenti (l'accusativo preposizionale su 'potenziali soggetti', il partitivo su 'potenziali incorporazioni'; cfr. Moretti) che si collocano ai poli estremi della scala. Piuttosto che con fenomeni di complementarità potremmo allora aver a che fare con gradi di sensibilità differenti delle differenti lingue.

- Berruto, Gaetano, 1991, «*Fremdarbeiteritalienisch: fenomeni di pidginizzazione dell'italiano nella Svizzera tedesca*», *Rivista di linguistica*.
- Berruto, Gaetano, Moretti Bruno, Schmid Stephan, 1990, «Interlingue italiane nella Svizzera tedesca. Osservazioni generali e note sul sistema dell'articolo», in Banfi - Cordin, (a cura di), 1990, 203-228.
- Bianconi, Sandro, Moretti Bruno, 1994, «Aspetti del plurilinguismo nel Ticino. Un'indagine qualitativa», in S. Bianconi (a cura di), *Lingue nel Ticino*, Osservatorio linguistico della Svizzera italiana, Locarno, 23-144.
- Bossong, Georg, 1985, *Empirische Universalienforschung. Differentielle Objektmarkierung in den neuiranischen Sprachen*, Narr, Tübingen.
- Bossong, Georg, 1991, «Differential object marking in Romance and beyond», in D. Wanner, D. A. Kibbee (eds.), *New Analysis in Romance Linguistics*, Benjamins, Amsterdam - Philadelphia, 143-170.
- Bottari, Piero, Cipriani, Paola, Pfanner, Lucia, Chilosi, Anna Maria, 1993, «Inferenze strutturali nell'acquisizione della morfologia libera italiana», in Emanuela Cresti, Massimo Moneglia (a cura di), *Ricerche sull'acquisizione dell'italiano. Giornata di studio sull'acquisizione del linguaggio in bambini normali e patologici*. Firenze 30 maggio 1991, Bulzoni, Roma, 189-215.
- Ellis, Rod, 1994, *The Study of Second Language Acquisition*, Oxford University Press, Oxford.
- Giacalone Ramat, Anna, 1993, «Italiano di stranieri», in A.A. Sobrero (a cura di), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Laterza, Roma-Bari 1993.
- Gulacsi, Emese, 1996, *L'integrazione sociale e linguistica dei bambini alloglotti nel canton Ticino: uno studio di casi nella nuova emigrazione*, Tesi di laurea non pubblicata, Università degli Studi di Pavia, Facoltà di Lettere e Filosofia.
- Hopper, Paul J., Thompson Sandra A., 1980, «Transitivity in grammar and discourse», *Language* 56/2, 251-29.
- Körner, Karl-Hermann., 1987, *Korrelative Sprachtypologie, die zwei Typen romanischer Syntax*, Stuttgart: Steiner.
- Korzen, Ioern, 1996, *L'articolo italiano fra concetto ed entità*, Museum Tusulanum Press, Copenhagen.
- Larsen-Freeman, Diane, Long Michael H., *An Introduction to Second Language Acquisition Research*, Longman, London-New York 1991.
- Moretti, Bruno, 1993, «Dall'input alla lingua obiettivo: aspetti del continuum dell'italiano 'lingua franca' nella Svizzera germanofona», in G. Hilty (Hrsg.), *Actes du XXe Congrès international de Linguistique et Philologie Romanes*

- (Université de Zurich, 6-11 avril 1992), Tome III, Francke, Tübingen-Basel, 559-570.
- Moretti, Bruno, 1995, «Interlingue italiane in Ticino e nella Svizzera tedesca: i limiti della variazione», *Babylonia* 1/3, 52-56.
- Moretti, Bruno, 1999, *Ai margini del dialetto. Varietà in sviluppo e varietà in via di riduzione in una situazione di perdita di vitalità*, Osservatorio linguistico della Svizzera italiana, Locarno.
- Moretti, Bruno, «Le varietà di apprendimento e il potenziale delle lingue: l'esempio della marcatura dell'oggetto tra accusativo preposizionale e partitivo», *Romanische Forschungen*.
- Salvioni, Carlo, 1902, «Di *dun* per *un* nella poesia popolare alto-italiana», *Archivio Glottologico Italiano* 16, 1-7.
- Vainikka, Anne, Maling John, 1996, «Is partitive case inherent or structural?», in J. Hoeksema (ed.), *Partitives. Studies on the syntax and semantics of partitive and related constructions*, Mouton de Gruyter, Berlin - New York, 179-208.
- Vedovelli, Massimo, 1990, «La percezione della standardizzazione nell'apprendimento naturale dell'italiano L2», in Banfi - Cordin (a cura di) 1990, 141-156.

ACTES DU COLLOQUE
« RÉCEPTION DE SAUSSURE »

Le 14 juin 2001 s'est tenu au centre universitaire d'Archamps, près de Genève, un colloque sur la réception comparée de F. de Saussure, dans le cadre des « Journées Saussure » organisées par S. Bouquet.

Les articles qui sont présentés dans ce numéro en sont issus. Certains textes n'ont pas été présentés lors du colloque (Cl. Hagège), certains exposés au colloque ne sont pas inclus dans cette série d'articles (P. Sériot sur la réception de Saussure en URSS, à paraître dans le prochain numéro).

On ne saurait insister suffisamment sur l'importance de la notion de *comparaison* dans cette perspective : elle seule permet de sortir de la myopie qu'implique la monographie. La comparaison apporte la distance, le recul, l'éclairage croisé fait apparaître des objets que l'éclairage unique applatit. Et c'est là que la notion de *réception* apparaît dans toute sa complexité. Il y a peu de chances, en effet, que l'étude de la réception d'une théorie physique ou mathématique ait quelque sens ou quelque intérêt. Pourquoi alors soulever ce thème à propos d'une théorie linguistique ? En fait, rien de va de soi dans la question ainsi posée : ni que la réception d'une théorie ait une histoire, ni qu'elle soit *différente* selon les lieux. Elle présuppose en particulier l'existence de filtres nationaux, culturels, d'interprétation d'une théorie scientifique, au risque d'un relativisme mettant en péril le caractère scientifique même de la dite théorie. Pourtant cette question soulève à son tour nombre

d'interrogations qui naissent au cœur même de la scientificité des sciences humaines et sociales : ces dernières se déploient aussi bien dans le temps que dans l'espace, elles ne sont pas indépendantes des sociétés où elles sont mises en œuvre.

Certains auteurs suivent une méthode chronologique, d'autres offrent une exposition thématique. Certains insistent sur le caractère déjà dépassé de la notion de réception, (Saussure remplacé par Chomsky, par exemple), ou bien au contraire sur la notion de «renaissance», par exemple à propos de la nouvelle lecture de Saussure en Corée du Sud ces dix dernières années (Y. Choi). Il est dommage que trop peu d'attention ait été portée au problème des effets de sens qu'induit la traduction de la terminologie saussurienne : si l'on apprend qu'il y a deux manière de traduire le couple signifiant / signifié (une manière «japonaise» : *signe passif / signe actif* et une manière «chinoise» : *expression du signe / contenu du signe*), on aimerait aller au bout des conséquences de ce choix de terminologie.

Certains articles se font écho sans le savoir, il en va ainsi du débat sur la nature individuelle ou sociale du fait linguistique, qui a animé la réception de Saussure au Japon (A. Suenaga), réception elle-même transposée ensuite sur le terrain coréen. C'est sans doute au détour de débats de ce genre que la problématique culturaliste de la réception d'une théorie scientifique prend son sens : si dans certains pays la dichotomie langue / parole est à «dépasser» (Allemagne), au contraire, dans d'autres, moins marqués par la dialectique hégélienne, elle doit être simplement «prise en compte». C'est tout le problème de l'interprétation des couples dichotomiques de Saussure, qui, selon les lieux ou les époques, vont être acceptés, refusés, atténués ou bien ignorés.

L'article de M. Buss & L. Jäger est le seul à prendre en compte le *Mémoire sur les voyelles* et à insister sur les courants dominants à l'époque de la réception du *Cours* : néo-humboldtianisme en Allemagne, avec la notion fondamentale de *Sprachinhaltforschung*, faisant office de filtre interprétatif à la sémantique structurale proposée par Saussure.

W. Gordon parle, quant à lui, de la «tradition culturelle» britannique et des raisons de l'absence de courant saussurien aux Etats-Unis, C. de Lemos et ses collègues présentent les étapes de l'arrivée du saussurisme en Amérique du Sud, en différenciant le monde hispanique et lusitophone, et surtout les vecteurs autochtones et immigrants.

Enfin les trois auteurs français ont en commun de ne pas s'en tenir à une chronologie et de préférer une approche thématique, problématique. Cl. Normand montre ce que Saussure lu par Benveniste a de dérangeant, troublant la tranquillité de la linguistique routinière, M. Arrivé interprète également la notion de «récep-

tion» par celle de filtre de «lecture», en différenciant la façon dont R. Barthes et A.-J. Greimas ont lu, utilisé, redéfini les concepts saussuriens. Cl. Hagège, enfin, choisit deux thèmes-clés, celui de l'arbitraire du signe et celui de la phrase, pour montrer le décalage entre le Saussure de la *Vulgate* et celui des manuscrits récemment édités.

Cette entreprise comparatiste des *Cahiers Ferdinand de Saussure* continue et prolonge la publication des préfaces aux différentes traductions du *Cours*, commencée il y a plusieurs années. De cette comparaison systématique devrait apparaître peu à peu une vision renouvelée d'un texte à la richesse d'interprétation jamais épuisée.

Patrick SERIOT

Michel Arrivé

SAUSSURE, BARTHES, GREIMAS

Alexandrie, 1949. A l'Institut de Français de la Faculté des lettres arrivent deux jeunes professeurs : Roland Barthes a 34 ans, Algirdas-Julien Greimas en a 32. Ils poursuivent l'un et l'autre une carrière universitaire qui, pour longtemps encore, sera semée de difficultés et d'embûches. C'est qu'entre plusieurs traits communs ils en ont un fortement négatif : ils ne sont pas agrégés¹. A l'époque, c'est un handicap à peu près insurmontable pour une carrière universitaire normale en France. Barthes vient de Bucarest, où il a exercé les fonctions très modestes d'aide-bibliothécaire à l'Institut Français, avant d'y donner quelques cours. Greimas vient de Paris, où il a exercé quelque temps au CNRS les fonctions, également très modestes, de stagiaire de recherches².

¹ Barthes, de santé très fragile, a fait des études supérieures relativement tardives qui lui ont interdit de préparer l'agrégation. Greimas, immigré de sa Lituanie natale, ne connaît pas encore les arcanes de l'Université française, et prépare d'emblée une thèse sans se soucier de l'agrégation. On lira avec amusement les commentaires sarcastiques qu'il livrera sur le statut des non-agrégés (partagé non seulement avec Barthes, mais avec Matoré, Quemada et Guiraud) dans Chevalier-Encrevé, 1984, p. 75.

² Ces renseignements bio-bibliographiques viennent pour Barthes de Barthes 1975 et pour Greimas de Chevalier-Encrevé 1984 et surtout de Coquet 1985.

Barthes a déjà publié quelques brefs articles, notamment sur Gide et Camus : on peut y trouver l'embryon de ce qui deviendra, quelques années plus tard, *Le degré zéro de l'écriture*. Greimas, après avoir écrit quelques notules en lithuanien, vient tout juste d'obtenir le Doctorat d'Etat français, pour deux thèses soutenues en 1948 à la Sorbonne, sous la direction de Charles Bruneau et Robert-Léon Wagner.

Le rencontre aléatoire de ces deux jeunes professeurs dans une Université égyptienne sera de la plus haute importance pour le développement de cette discipline au double nom – à moins qu'il ne s'agisse de deux disciplines ? – la sémiologie et la sémiotique. Je fais appel ici au témoignage de Greimas lui-même, tel que je l'ai entendu en 1983, lors du colloque qui lui était consacré à Cerisy-la-Salle. Je l'interrogeais sur la « date et les modalités de sa première lecture de Hjelmslev », et il me fit la réponse suivante :

« On entre ici dans la chronologie, selon Ricœur, et je vous avoue que je suis très faible en la matière ! Je n'arrive pas à me souvenir du moment de ma rencontre avec Hjelmslev. Je ne sais pas si c'est Barthes qui m'a dit que c'était important, ou si c'est moi qui l'ai dit à Barthes. A l'époque, nous travaillions de conserve et nous nous communiquions tout ce qui nous semblait important, tout ce qui pouvait nous permettre de nous accrocher, de nous lancer dans l'analyse. C'est incroyable à quel point c'était difficile ! » (Arrivé et Coquet, 1987a, p. 303).

Je crois utile de m'arrêter quelques instants sur ce bref fragment d'autobiographie intellectuelle, pour en souligner trois traits :

1. Des deux amis de l'époque, Greimas sera, à ma connaissance, le seul à évoquer cette longue période de travail commun – car elle dépassera largement la période, très brève (l'année universitaire 1949-1950), de leur séjour commun à Alexandrie. Dès 1950, Barthes revient, en raison de sa santé fragile, à Paris, à la Direction Générale des Relations Culturelles. Greimas restera à Alexandrie jusqu'à 1958, date de sa nomination à Ankara. Mais ils se rencontrent périodiquement, pendant les vacances à Villefranche, plus rarement à Paris. Greimas évoque de façon très pittoresque leur visite à Martinet, sous la direction de qui Barthes songeait alors – aux alentours de 1956 ou 1957 – à élaborer sous la forme d'une thèse le livre qui allait finalement paraître, en 1967, sous le titre *Système de la Mode* (Greimas, 1987a, p. 303-304). Je n'hésite pas à citer ce fragment très caractéristique de l'attitude de Greimas, à la fois joviale et caustique – il avait une sainte horreur de Martinet – sans oublier la rigueur épistémologique ni l'insistance sur la genèse de la sémiotique :

« Quand nous sommes allés chez Martinet, avec qui Barthes voulait inscrire sa thèse, Barthes lui a posé la question : « D'après vous, quel est le lieu le

plus significatif de la mode féminine?» Évidemment, pour Martinet, c'était les jambes. Cette histoire de jambes était tout un programme: comment une attitude sémiotique peut se détacher de l'observation. Barthes a dit: «Mais qu'est-ce que je peux faire avec la jambe, ça n'a que trois catégories sémiques: avec ou sans bas, avec ou sans couture, avec ou sans talon, c'est tout?³[...]». Le démarrage de la sémiotique, c'est dans de tels événements qu'il se produit»

Avant 1983, Greimas avait déjà consacré à Barthes une brève notice nécrologique, à la fois lucide, ambiguë, et émouvante (Greimas, 1980). Inversement, Barthes, à ma connaissance, a constamment observé un silence à peu près total sur Greimas⁴. En tout cas, le nom de Greimas n'apparaît pas dans la liste de ceux qui ponctuent le tableau des «Phases» de *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975, p 129). Barthes semble bien avoir privilégié les noms les plus «visibles», et, pour les vivants, les plus médiatiques: Greimas et Hjelmslev sont absents, Lacan et Saussure sont présents...

2. L'«incroyable difficulté» évoquée par Greimas étonnera sans doute les chercheurs d'aujourd'hui, et surtout les plus jeunes d'entre eux. C'est qu'ils se représentent mal les conditions de la réflexion linguistique – car on ne parle encore qu'allusivement de sémiologie et pas du tout de sémiotique – en ces années d'immédiat après-guerre. Saussure, certes, n'est pas aussi inconnu que Greimas se plaira un peu plus tard à le dire (voir plus bas). Mais Hjelmslev est à peine un nom pour les linguistes français: l'article de Martinet (1942-1945) vient tout juste de le faire connaître aux membres de la Société de Linguistique de Paris. Traduits, assez confidentiellement, en anglais dès 1943, les *Prolégomènes*, après l'échec *in extremis* d'un premier projet réalisé par Togeby et supervisé par Martinet (Arrivé, 1982a et b, Hjelmslev 1985), ne seront finalement publiés en français – de façon d'abord très décevante – qu'en 1968, puis en 1971. Les revues françaises se comptent sur les doigts de la main. Les Colloques sont rarissimes, et il faudra attendre 1960 pour que la création de la SELF permette de fructueuses rencontres mensuelles entre les jeunes linguistes de l'époque: Greimas y fera la première communication, en octobre 1960, sur le syntagme nominal. Barthes attendra le 14 novembre 1964 pour parler de la rhétorique (Arrivé, 1982c). Ajoutez à cela le

³ On remarquera à quel point l'évolution de la mode féminine – avec la substitution généralisée du collant au bas – a rendu référentiellement obsolète l'ébauche d'analyse de Barthes.

⁴ Il le cite de loin en loin, par exemple dans les *Éléments de sémiologie*, dont une note (1964, p. 108, note 4) renvoie aux premiers fascicules dactylographiés de *Sémantique structurale*, qui étaient diffusés par l'ENS de Saint-Cloud.

supplément de difficulté que constitue pour les deux jeunes professeurs leur exil égyptien : vous comprendrez l'immensité des efforts qu'ils ont consentis⁵.

3. Conformément à la lettre de ma question – qui occultait Saussure⁶ – Greimas ne m'a répondu, en 1983, que pour Hjelmslev. Certes, le poids de Hjelmslev est déterminant, chez Greimas comme chez Barthes⁷. Mais Hjelmslev ne serait pas Hjelmslev sans celui qu'il désigne lui-même, de la façon la plus explicite, comme « le seul théoricien [qui] mérite d'être cité comme un devancier indiscutable : le Suisse Ferdinand de Saussure » (Hjelmslev, 1971, p. 14). Greimas lui-même, d'une façon qui risque d'étonner, hiérarchise, en un point de son exposé, les deux apports en faveur de Saussure :

« Finalement, bien plus important, la découverte de Saussure que nous avons faite en commun avec Barthes – Saussure puis Jakobson, Levi-Strauss, et Hjelmslev ensuite » (Greimas, 1987a, p. 304).

Oui, la prééminence accordée en ce point à Saussure étonne. Car elle fait apparemment contraste avec d'autres propos tenus, peu après, dans le même entretien :

« Ce que dit Saussure à propos de la sémiologie, c'est intéressant évidemment, mais c'est anecdotique ; ça fait deux phrases » (1987a, p. 306)

Contradiction ? Sans doute pas. Greimas, à ma connaissance, n'a jamais prêté attention à la recherche sur la légende (d'ailleurs encore mal connue en 1983) et à la sémiologie qu'elle met en place. La sémiologie saussurienne qu'il vise, c'est celle du *CLG* : à peine plus de deux phrases, c'est vrai (précisément quatre). Et surtout des champs d'intervention modestes, trop modestes : les signaux militaires, par exemple, et quelques autres objets dont je parlerai tout à l'heure. Rien que de programmatique sur la méthode, et, sur les rapports de la future science avec la linguistique, la seule proposition que les lois qu'elle « découvrira seront applicables à la linguistique » (p. 33). En somme on comprend que Greimas puisse se laisser aller à ce propos négatif :

« [...] on ne peut pas faire de la sémiologie avec ça, pas plus que de la sémiotique d'ailleurs » (*ibid.*)

⁵ Greimas évoquera en quelques lignes amusantes et émues le souvenir de ce séjour à Alexandrie dans le témoignage qu'il confiera à Chevalier et Encrevé, 1984, p. 79.

⁶ J'en viens, aujourd'hui, à m'interroger sur cet « oubli ». Il tenait sans doute au fait que je considérais l'imprégnation saussurienne de Greimas comme une donnée évidente et intemporelle. J'avais tort, comme on le verra plus bas.

⁷ Est-ce le même Hjelmslev pour Barthes et pour Greimas ? La question, naturellement, se pose. Mais ce n'est pas ici le lieu de la traiter.

Est-ce à dire que Greimas récuse à Saussure tout autre intérêt qu'anecdotique? Que non pas. Mais il saisit son importance au plan de la linguistique, et revient pour cela au premier Saussure, celui du *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen*:

«Ce qui est capital dans l'œuvre de Saussure, c'est son *Mémoire*, et la façon dont il a résumé tout le XIX^e siècle dans le comparatisme linguistique: c'est son idée de traiter un système comme un ensemble de corrélations. C'était déjà de la sémiotique. Le grand Saussure, il est là» (*ibid.*).

Selon ce texte, Saussure est sémioticien quand il est linguiste et ne parvient pas tout à fait à l'être quand il se veut sémiologue. Au delà du conflit terminologique entre *sémiologie* et *sémiotique* – je n'en parlerai pas ici – la dialectique est subtile. Le renversement a pour fonction de mettre la notion de système – ensemble de corrélations – au centre du noyau commun à la linguistique et à la sémiotique: là, et là seulement, Saussure est fondateur, mais par le *Mémoire* plutôt que par le *Cours*.

Ne l'oublions pas: Greimas tient ces propos en 1983. La sémiologie-sémiotique a déjà derrière elle une longue histoire, certains diraient sans doute l'essentiel de son histoire. C'est sur cette histoire – et, j'ose le dire, sur sa préhistoire – qu'il faut maintenant revenir: le rôle effectivement tenu par Saussure n'y est peut-être pas exactement conforme à celui que Greimas lui assigne après coup. Il convient donc d'éclairer la façon dont Barthes et Greimas, avant même la mise en place de la discipline, ont reçu l'enseignement de Saussure et en ont tenu compte dans leurs réflexions d'abord communes, puis de plus en plus divergentes.

*

On l'a aperçu plus haut à deux reprises: Greimas avait horreur de la chronologie et de l'anecdote, formes à ses yeux dégradées de l'histoire. D'une façon générale, je partage cette aversion. Il m'apparaît cependant que pour étudier la question que nous nous posons, le seul moyen raisonnable sera de s'en tenir à la chronologie: elle nous permettra de suivre avec autant de précision que possible tant les approfondissements obstinés du travail de Greimas que les élégantes sinuosités de la réflexion de Barthes. Qu'on se rassure toutefois: je ne suivrai pas Saussure à la trace dans tous les travaux de Barthes et de Greimas, jusqu'à la fin de leur carrière – et de leur vie. J'insisterai sur les premiers: parfois peu connus, surtout pour Greimas, ils marquent de façon alternativement spectaculaire et ambiguë l'entrée en scène du saussurisme. Après, on entre dans un champ à la fois plus facile d'accès pour le lecteur et, pour les auteurs, plus explicite. C'est pourquoi j'ai

décidé de ne pas poursuivre mon enquête au-delà de la période 1954-1957. Ce sont pour Barthes les années de l'élaboration de *Mythologies* et, pour Greimas, celles d'une longue méditation saussuro-hjelmslevienne qui le conduira, dès 1956, à la publication d'un article capital: «L'actualité du Saussurisme». Mais je ne m'interdirai naturellement pas de faire proleptiquement allusion à plusieurs travaux ultérieurs des deux auteurs.

Premier tableau greimasien : les deux thèses de 1948.

Avant Barthes, Greimas s'était intéressé à la mode. Mais point à celle du présent: celle qui l'intéresse, c'est la mode de 1830. Sous la direction respective de Charles Bruneau et de Robert-Léon Wagner⁸, il prépare et soutient deux thèses, comme il était obligatoire à l'époque pour obtenir le titre de docteur ès lettres, ou docteur d'Etat. La thèse principale est intitulée *La Mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de modes de l'époque*. La thèse complémentaire porte sur *Quelques reflets de la vie sociale en 1830*. Elles ont été publiées en 2000 (voir Greimas, A.-J., 2000), avec les articles sur le saussurisme (1956) et sur les indéfinis (1963).

Où en est l'imprégnation saussurienne de ces deux thèses? On peut s'attendre à ce qu'elle soit faible: de son aveu même, Greimas à cette époque pré-alexandrine ne lit pas Saussure, ou commence tout juste à le lire⁹. Et pourtant son travail présente de façon aussi explicite que possible dans la formulation et de façon aussi continûment rigoureuse que possible dans la mise en œuvre un trait saussurien: la distinction entre les points de vue «historique» et «statique»:

«Évitant autant que possible le point de vue historique, et ne désirant réaliser qu'une description statique d'un état de langue donné, nous n'avons attaché qu'une importance secondaire au maniement des dictionnaires» (*La Mode en 1830*, p. 7)¹⁰.

De cette prise de parti découle immédiatement une pratique suivie de façon absolument homogène: à quelques rarissimes exceptions près, le *corpus* utilisé par

⁸ Il semble bien qu'en réalité les deux thèses aient été effectivement «dirigées» – dans la mesure où ce genre de travail a à l'être – par Georges Matoré, avec lequel Greimas a collaboré au moins jusqu'à 1948 pour l'élaboration d'une lexicologie sociale.

⁹ On repère l'ombre d'une contradiction entre le témoignage de 87 (en réalité 83) cité plus haut et celui de 84, pourtant à peu près contemporain: «C'est à ce moment [préparation de la thèse, de 45 à 48] que nous avons commencé seuls, Matoré et moi, à lire Saussure, puis Jost Trier» (Chevalier et Encrevé, 1984, p. 75). Brouillage définitif de Greimas avec la chronologie?

¹⁰ Pour cet ouvrage de Greimas, les indications de pages renvoient à Greimas, A.-J., 2000.

Greimas comporte exclusivement des segments de la «saison de mode» 1829-1830. Rigueur qui lui sera reprochée, après coup, par Matoré lui-même (1953, p. 118).

On l'a aperçu: si, sur ce point, Greimas campe déjà sur des positions rigoureusement saussuriennes, il n'utilise pas la terminologie spécifique du *CLG* – à laquelle recourra Matoré dans la critique qui vient d'être citée:

«La délimitation de son sujet a posé un problème à M. A.-J. G. qui, ayant adopté la distinction introduite par Saussure entre la *synchronie* et la *diachronie*, a conçu son travail comme une œuvre statique» (1953, p. 118).

C'est un fait en tout cas que le nom de Saussure n'est, si j'ai bien lu, jamais cité dans aucune des deux thèses de Greimas. On peut, certes, s'ingénier à leur trouver une filiation saussurienne. Il faut pour cela marquer qu'elles s'inscrivent explicitement dans le projet de renouvellement méthodologique de la lexicologie auquel Greimas travaille alors avec Matoré: le lexique est une composante de «la langue, produit social» (p. 13). C'est là, sans doute, un écho des positions saussuriennes sur la «nature sociale» (*CLG*, p. 112) de la langue. Mais écho fortement indirect. Pas plus que Saussure, Meillet n'est cité dans la bibliographie, et certaines des références principales du travail (notamment Darmesteter, dont *La vie des mots* [1887] semble avoir fortement marqué le jeune chercheur) sont largement présaussuriennes.

Sur d'autres points, certaines positions théoriques de l'auteur s'éloignent très fortement des postulats du saussurisme. Ainsi Greimas réclame hautement la prise en compte de ce qui ne s'appelle pas encore le *référent*:

«En nous livrant à la description objective d'un domaine défini, compris presque complètement dans la notion de *costume* et recouvert par le concept d'«élégance vestimentaire», nous avons voulu nous tenir le plus près possible des choses: prendre pour point de départ le monde des réalités et non celui des mots» (*La mode en 1830*, p. 7).

On est là à l'opposé absolu de la théorie du référent, ultra-saussurienne, que Greimas produira – il est vrai trente ans après – dans le *Dictionnaire* (Greimas et Courtès, 1979 *sv référent*). Bien sûr, il ne serait peut-être pas impossible de s'interroger sur ce qu'il en est vraiment, dans l'une et l'autre thèses, de ces «choses» dont parle Greimas: ne sont-elles pas déjà structurées par les systèmes lexicaux qui les prennent en charge? Mais Greimas lui-même, après coup, découragera cette interrogation. En 1983, il ne tirera de «[s]on passage par la lexicologie que la fonction stimulante de l'échec» (1987a, p. 302).

Premier tableau barthésien : Le degré zéro de l'écriture.

Barthes publie en 1953 son premier livre, qui reste sans doute l'un des plus difficiles. En 1980, Greimas rappellera que, consultant le « dossier de presse » de l'ouvrage – ouvert, à sa demande, par Barthes – il s'est « aperçu que dans ce chœur discordant d'éloges, personne – à part peut-être Pontalis, et encore – n'avait compris le projet sous-jacent à son texte » (1980, p. 4). Ce projet, Greimas le décrit en deux mots : « la dichotomie de l'*écriture* et du *style*, homologable avec celle de culture/nature, constitue déjà l'un des principaux axes de sa réflexion » (*ibid.*).

Il est vrai que le concept d'*écriture* n'est pas facile à cerner et moins encore à maîtriser. Entre les deux nécessités, au même titre *naturelles* (mais de façon différente) que sont pour l'écrivain la *langue* et le *style*, produits « naturels » du temps et de la personne, elle constitue une autre réalité formelle, fonction et non objet :

« Elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes forces de l'histoire » (1953-1972, p. 14).

Où trouver l'influence de Saussure dans ses mises en place théoriques où se repère plus aisément l'impact du marxisme¹¹? A mes yeux, l'imprégnation saussurienne – non encore, à cette époque ancienne, relayée par la glossématique hjelmslevienne – est à la fois diffuse et profonde. Elle tient dans la duplicité même de la notion d'écriture. Fonction, certes, mais dans sa production, elle devient signe sitôt produite, et signe au sens précisément saussurien du terme :

« L'identité formelle de l'écrivain [autre nom, plus complexe, de l'*écriture*, MA] ne s'établit véritablement qu'en dehors de l'installation des normes de la grammaire et des constantes du style, là où le continu écrit, rassemblé et enfermé d'abord dans une nature linguistique parfaitement innocente va devenir enfin un signe total » (*ibid.*).

¹¹ A cette époque, Barthes se réclame explicitement du marxisme. A peine deux ans plus tard, en juillet-août 1955, il publiera dans la série « Petite mythologie du mois » du n° 29 des *Lettres nouvelles* une brève note – non reprise en volume dans *Mythologies* – qui, sous le titre ironiquement interrogatif « Suis-je marxiste ? » (p. 191) donne à un folliculaire de la NRF la réponse souhaitée. – Quant à Saussure, selon un aveu de 1974 publié dans *L'Aventure sémiologique*, 1985, p. 10-11, il ne l'aurait pas encore lu : il aurait attendu 1956 pour le faire. On repère cette fois une discordance entre les souvenirs de Barthes et ceux de Greimas (celui de Cerisy, en 83 [1987a]). J'ai plutôt tendance à suivre Greimas, car il me paraît peu vraisemblable que le *Degré zéro* ait pu s'écrire sans aucun contact, fût-il médiat, avec Saussure.

Pour prendre un exemple, l'«écriture blanche» – autre nom du «degré zéro de l'écriture»¹² – illustrée notamment par *L'Étranger* de Camus constitue un signe total, pourvue d'une collection dispersée de signifiants (au premier rang desquels l'emploi exclusif du passé composé aux dépens du passé simple systématiquement effacé) et d'un signifié global que Barthes décrit comme «la façon d'exister d'un silence» (1953-1972, p. 56).

Mais on voit en même temps que le «signe» dont il est question ici est déjà un signe de second niveau, pourvu à titre de signifiant des signes fournis par l'«horizon de la langue». Pour ces signes feuilletés, Saussure – en tout cas le Saussure du *CLG*, le seul à être connu à cette époque – ne fournit pas immédiatement d'instrument de travail. C'est ce qui expliquera la migration progressive de Barthes vers Hjelmslev, qui lui livrera d'abord les métalangages, ensuite les langages de connotation. Je reviendrai sur cette chronologie.

On aperçoit aussi que le concept d'écriture, d'abord défini en opposition au style, finit insidieusement par le rencontrer. En témoigne ce segment de l'analyse de *L'Étranger*:

«Cette parole transparente, inaugurée par *L'Étranger* de Camus, accomplit un style de l'absence qui est presque une absence idéale de style» (1953-1972, p. 56).

On voit à quelle point la terminologie – et l'appareil conceptuel qu'elle recouvre – est glissante: la «parole transparente» semble bien, paradoxalement, désigner l'«écriture blanche» alléguée plus haut: pressentiment furtif de ce qu'il y a toujours d'écrit dans toute parole? Ou d'oral dans tout écrit? Surtout l'écriture «accomplit» le style, au point, on l'a compris, de s'accomplir en lui, et de retrouver par là cette «voix décorative d'une chair inconnue et secrète» (p. 12). Ici, Greimas, légitimement, tendra l'oreille... (voir plus bas).

¹² Discret, comme à son habitude, sur ses sources linguistiques, Barthes se contente de faire allusion à «certains linguistes» (1953-1972, p. 55). Il désigne ainsi Viggo Brøndall, dont on peut supposer que *Les Essais de linguistique générale* lui ont été communiqués par Greimas, qui les connaît bien: c'est sur le modèle de l'illustre article «*Omnis et totus*» qu'il publiera en 1963 sa première contribution, dans le domaine grammatical, à ce qui est train de se construire sous le nom de «Sémantique structurale»: l'article «Comment définir les indéfinis? (*Essai de description sémantique*)». Voir Greimas, A.-J., 2000, p. 383-400.

Second tableau greimasien :

«L'actualité du saussurisme» (1956)

La scène, désormais, est entièrement différente. Pour Greimas Saussure a cessé d'être une vague référence plus ou moins suspecte : il se plaint au contraire du « peu de résonance qu'a eu la théorie saussurienne en France » (1956, p. 193). Ici Greimas exagère un peu, en tout cas joue avec la chronologie. En 1935, un jeune linguiste – très jeune en effet : il n'avait alors que 18 ans... – pouvait bien « considérer avec dédain les travaux des Écoles de Genève et de Prague » (1956, p. 191). C'était le reflet d'une attitude effectivement fréquente chez les philologues français de l'époque, par exemple le bon Antonin Duraffour, excellent dialectologue avec qui Greimas avait fait, à Grenoble avant la guerre, ses premières armes. Mais ce n'est évidemment plus le cas à Paris dans les années 50, et même avant. Dès 1938, Georges Gougenheim donnait à « l'enseignement de Saussure à l'École Pratique des Hautes Études » (1938, p. 8) un rôle fondateur, pour la distinction entre la synchronie et la diachronie¹³. Robert-Léon Wagner, en 1953 dans un Cours de *Grammaire et philologie* publié par le CDU – et certainement bien avant dans son enseignement oral à la Sorbonne – accordait une place centrale au CLG¹⁴. Il précisait dans ce cours des idées déjà présentes dans un article publié dès 1948 dans *Les Temps modernes*. Et on a aperçu tout à l'heure que Georges Matoré tient lui aussi, en 1953, le plus grand compte du CLG. L'originalité de Greimas n'est donc pas de faire découvrir le texte – beaucoup d'autres l'ont fait avant lui – mais d'en dégager l'effet possible sur les autres disciplines.

C'est que la stature du jeune professeur – il est toujours en poste à Alexandrie – a pris de l'ampleur. Il se sent et se veut toujours linguiste – il le sera jusqu'à la fin de sa vie, et ressentira avec amertume l'exclusion dont il sera victime de la part de certains milieux linguistiques¹⁵. Mais en même temps il envisage de façon de plus en plus précise la fonction modélisante de la linguistique parmi les sciences humaines. Pour le quarantième anniversaire de la publication du CLG, il publie dans *Le Français moderne* un article intitulé « L'actualité du saussurisme », qui témoigne d'une très profonde imprégnation saussurienne. L'article, construit avec la souple rigueur qui caractérise les travaux de Greimas, fait intervenir alternativement les trois grandes dichotomies saussuriennes : langue / parole, signifiant /

¹³ Ici, un petit mystère : pourquoi diable Gougenheim se réfère-t-il dans sa préface à l'enseignement de Saussure à l'EPHE plutôt qu'au CLG, pourtant présent dans la Bibliographie de l'ouvrage ? Je laisse prudemment la question pendante.

¹⁴ Il est amusant de constater que Greimas citera cette publication de Wagner, assez discrètement toutefois, dans une note de la fin de son article (p. 202).

¹⁵ Je cite ici cette émouvante plainte de Greimas : « Même si maintenant les linguistes me rejettent et ne me considèrent pas comme l'un des leurs, moi je prétends être linguiste dans mes origines et dans ma façon de conduire ma pensée » (1987a, p. 305).

signifié, synchronie / diachronie. Plutôt que de rester à l'intérieur du champ de la linguistique, Greimas voudrait «plutôt montrer l'efficacité de la pensée de F. de Saussure qui, dépassant les cadres de la linguistique, se trouve actuellement reprise et utilisée par l'épistémologie générale des sciences de l'homme» (1956, p. 192). Avec Saussure, ce que Greimas vise fondamentalement, c'est l'extension d'une théorie de la connaissance et d'une méthodologie – elle-mêmes fondées sur ce qu'il appelle «une vision du monde» – aux autres sciences humaines.

Deux exemples de cette «extrapolation» sont déjà en cours sous ses yeux: ceux de la phénoménologie de Merleau-Ponty et de l'anthropologie structurale de Claude Levi-Strauss.

On le sait, et l'article de Maria-Pia Pozzato (1997) y revient avec pertinence et profondeur, il existe, en dépit de certaines apparences, une profonde sympathie entre la réflexion de Merleau-Ponty et celle de Greimas. Elle se manifestera pleinement dans le dernier livre de Greimas, *De l'imperfection* (1987b). Dès 1956, Greimas perçoit très clairement, l'importance du projet de Merleau-Ponty: il s'agit en effet d'«élaborer une psychologie du langage où la dichotomie de la pensée et du langage est abandonnée au profit d'une conception du langage où le sens est immanent à la forme linguistique»¹⁶ (p. 193).

Il faut l'avouer: le linguiste saussurien, quand il feuillette les travaux de Merleau-Ponty, est parfois – souvent? – surpris par certaines interprétations – faut-il les dire de détail? sans doute, pour la raison qu'on va à l'instant apercevoir. Ainsi, on s'étonne légitimement de le voir poser que «Saussure distinguait une linguistique synchronique de la parole et une linguistique diachronique de la langue» (1953-1960, p. 76). Mais bizarrement ces imprécisions – ces «erreurs»? – de détail sont surmontées, et l'interprétation globale du *CLG* qui est donnée par Merleau-Ponty «paraît à bien des égards comme le prolongement naturel de la pensée saussurienne»: c'est ici Greimas qui reprend la parole (p. 193), de façon à mes yeux pleinement pertinente. De même, il faut, certes, plus d'un instant de réflexion pour accepter la suggestion de Merleau-Ponty selon laquelle «Saussure pourrait bien avoir esquissé une nouvelle philosophie de l'histoire» (1953-1960, p. 56; Greimas cite cette formule dès les premières lignes de son article, p. 191). On est, en tout cas, aux antipodes de la doxa traditionnelle des

¹⁶ Greimas se réfère ici à la *Phénoménologie de la perception* (1945) et surtout au chapitre «Le corps comme expression et la parole» (p. 203-232). Le nom de Saussure n'est pas cité dans ce texte (non plus que dans l'ensemble du livre), alors qu'il l'est plus ou moins abondamment et précisément dans l'«Éloge de la philosophie» (1953-1960) et, surtout, dans «Sur la phénoménologie du langage» (1953-1960) – Ces deux textes sont réunis sous le titre global *Éloge de la philosophie*, 1953-1960.

linguistes. On ne peut ici qu'admirer la divination qui a fait repérer au philosophe les pensées sous-jacentes du *Cours*, ici occultées par des éditeurs, pour une fois moins attentifs qu'à l'ordinaire, ou peut-être déjà guidés par une doxa en gestation. Pas plus que Merleau-Ponty en 1953, Greimas en 1956 n'avait accès aux sources manuscrites du *CLG* – Godel ne les révélera qu'en 1957: le philosophe et le linguiste ont su lire sous les signes, pour reprendre l'expression (ludique?) de Greimas.

Pour Lévi-Strauss, les faits sont, selon Greimas, plus transparents. La spécificité de son travail est d'avoir transposé hors du champ proprement linguistique l'opposition saussurienne de la langue à la parole, ou, en termes déjà hjelmsléviens – on voit que la hjelmslévisation greimasienne de Saussure est très précoce – celle du système au procès :

«L'application du postulat saussurien lui [il s'agit du *sociologue*, car c'est ainsi que Greimas qualifie Lévi-Strauss] lui permet [...] d'opposer valablement le «procès» de la communication des femmes aux structures de la parenté, l'échange des biens et des services à la structure économique» (p. 195)

Et l'on constate avec intérêt que Greimas ne s'étonne ni de l'étroite relation établie par Lévi-Strauss entre Freud et Saussure – en 1955: Lacan est déjà là, certes, mais vient tout juste de commencer à parler de Saussure – ni de l'emploi tout de même passablement déviant par rapport à la lettre du texte saussurien du concept de *signifiant*. Il cite avec délectation ce beau fragment de *Tristes tropiques* :

«D'abord, au-delà du rationnel, il existe une catégorie plus importante et plus fertile, celle du signifiant qui est la plus haute manière d'être du rationnel, mais dont nos maîtres (plus occupés sans doute à méditer l'*Essai sur les Données immédiates de la conscience* que le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure) ne prononçaient même pas le nom» (1956, p. 191 et 194).

C'est que Greimas reprend à son compte cette substantivation globale du signifiant – séparé, on le remarquera au passage, de «son» signifié qui, dans le *CLG*, est littéralement empêché de le quitter. On verra dans un instant la fonction de cette extension – au sens topologique du mot – du concept de signifiant.

Aux deux exemples de la phénoménologie et de l'anthropologie Greimas est bien tenté d'en ajouter un troisième: celui de l'histoire. A vrai dire, il le fait, apparemment, sans grande conviction, et les deux historiens qu'il cite – Marc Bloch et Charles Morazé – ne lui fournissent que des déclarations programmatiques «opti-

mistes», certes, c'est le mot de Greimas¹⁷ (p. 197, note 20), mais tout de même bien imprécises.

Il n'a pas besoin d'eux: l'exemple de Merleau-Ponty et de Lévi-Strauss lui suffit pour envisager un projet grandiose:

«Rien ne s'opposerait donc, en principe, à l'extension de méthodes structuralistes à la description de vastes champs de symbolismes culturels et sociaux, recouverts par le signifiant linguistique et saisissables à travers lui» (p. 196)

Parmi ces «champs de symbolisme», Greimas énumère, peu après, «les systèmes mythologiques, religieux ou cette forme de fabulation moderne qu'est la littérature» (p. 197).

On le voit: l'extension envisagée présuppose deux conditions. La première est la définition du signifiant comme «plan du langage considéré dans son ensemble et recouvrant de ses articulations la totalité des signifiés». Le lecteur assidu du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas et Courtès, 1979) aura reconnu le contenu de l'article *signifiant*: plus de vingt ans avant, l'exigence est déjà posée. La seconde condition est de mettre en place un modèle apte à rendre compte de ces langages spécifiques qui se donnent comme signifiant un système de signes déjà constitué. A cette double condition le modèle du *CLG* ne satisfait pas immédiatement. C'est la raison pour laquelle, dès 1956, Greimas procède à une opération de substitution: au Saussure «authentique» – si ce mot a un sens, notamment à propos de Saussure... – il substitue un Saussure réinterprété par Hjelmslev. Là encore la permanence de la réflexion de Greimas est exemplaire: en 1985, il rédigera un bref avant-propos au très suggestif «Retour à Saussure?» de Claude Zilberberg. Et il énoncera l'«affirmation» – c'est son mot – suivante:

«Une relecture de Saussure n'est possible qu'à travers Hjelmslev, seul héritier légitime, un Hjelmslev qui ne se trouve pas tout à fait à l'endroit où nous l'avons situé» (1985, p. 3).

Ainsi Hjelmslev – ou, plus exactement un Saussure hjelmslevisé – se substitue-t-il progressivement au Saussure du *CLG*.

Et pourtant Greimas n'est pas encore tout à fait familier avec l'appareil théorique de Hjelmslev: il vient tout juste de lire, en anglais, les *Prolegomenes*. Et – qu'on n'aille surtout pas croire à une vétilleuse critique de ma part – il n'évite pas une confu-

¹⁷ Je hasarde une remarque: il me semble bien que Greimas aimait le mot *optimisme*. Il était animé, je crois, d'un optimisme épistémologique profond, qui pouvait, lorsqu'il était déçu, donner lieu à des accès de pessimisme aigu.

sion, à vrai dire excusable en cette période de découverte : il confond les deux langages à plusieurs plans mis en place dans le chapitre 22 des *Prolégomènes* et donne le nom de *métalangages* à ce qui est de toute évidence les *langages de connotation* :

« De même que la langue, pour se construire ses systèmes de signes, utilise des structures phonologiques qui, en droit sinon en fait, lui sont antérieures¹⁸, de même, pourrait-on dire, les métalangages se servent des signes linguistiques pour développer leurs formes autonomes » (p. 198)

Comme exemple de première « description du *métalangage* (souligné par M.A.) littéraire » (p. 198), Greimas cite *le degré zéro de l'écriture*. On ne s'étonnera donc pas de constater que Barthes fera l'année suivante, dans *Mythologies*, la même confusion que lui : j'y reviendrai.

Le projet d'extension des méthodes de la linguistique ne s'arrête pas aux systèmes pourvus d'un signifiant verbal : Greimas va plus loin, et envisage de leur faire prendre en charge « les formes plastiques ou les structures musicales » (p. 199). Les références qu'il se donne ? Focillon et Malraux pour les formes plastiques, Boris de Schloezer pour la musique. C'est pour ces langages non verbaux que Greimas fait enfin surgir la *sémiologie* saussurienne :

« [...] de l'extension du saussurisme à la musicologie [et à la description des formes plastiques] sortirait certainement, en même temps qu'une meilleure compréhension de problèmes propres à chaque domaine, une sémiologie générale pressentie et souhaitée par F. de Saussure » (p. 199-200)

En ce point je me pose une question : est-ce intentionnellement que Greimas cantonne la sémiologie saussurienne aux langages non-verbaux ? Car il ne l'a nullement alléguée tant qu'il s'agissait des mythes, des discours religieux ou littéraires. Une telle limitation n'est, de sa part, nullement impossible : elle ne serait que la conséquence des insuffisances qu'implicitement – par le choix de Hjelmslev – il lui reproche pour la description des systèmes à signifiant verbal.

Après une pointe critique – elle n'épargne ni Merleau-Ponty ni même Roland Barthes – sur la propension des chercheurs à prendre en compte surtout l'aspect individuel des faits étudiés¹⁹, Greimas aborde à la fin de son étude la troisième grande dichotomie saussurienne : celle de la synchronie et de la diachronie.

¹⁸ Il y aurait sans doute lieu de mettre en question cette « antériorité » des structures phonologiques par rapport à la langue. Quel sens précisément a l'expression « en droit » par laquelle Greimas limite sa proposition, qu'il sent litigieuse ?

¹⁹ C'est ici, me semble-t-il, le discret glissement de l'écriture vers le style – je l'ai signalé plus haut – qui est mis en cause.

Revenant alors à la linguistique *stricto sensu*, il envisage deux moyens de lever l'« incompatibilité » – c'est le mot qu'il emploie – entre les deux types d'approche :

1. Le premier est de les subsumer par le concept de *panchronie* (p. 201). Ici, une surprise : Greimas semble faire venir cette notion de l'école danoise, spécifiquement de Viggo Brøndall. Mais il passe sous silence – pour quelle raison ? – son origine saussurienne. Certes, Saussure ne fait pas intervenir le point de vue panchronique pour « les faits particuliers et tangibles », mais seulement pour les « principes généraux » (*CLG*, p. 135). Est-ce, pour Greimas, une bonne raison d'effacer l'origine saussurienne de la notion ? On se souvient d'ailleurs que, plus tard, il en viendra à mettre en cause le concept même de *synchronie*, tout en sauvegardant, d'une façon qui, à vrai dire, fait problème, celui de *diachronie* (Greimas et Courtès, 1979, svv. *achronie*, *diachronie* et *synchronie* – *panchronie* est absent du *Dictionnaire*).

2. Le second moyen est d'établir une relation dialectique entre synchronie et diachronie. Greimas met ainsi en place « une nouvelle extrapolation du saussurisme qui ne serait du reste nullement une trahison de la pensée saussurienne » (p. 202). C'est ici le concept marxiste de *praxis* qui se trouve convoqué par l'entremise de Merleau-Ponty.

On l'a compris : l'article de Greimas, par son ambition, sa hardiesse, sa profondeur, est, en dépit de quelques silences et ambiguïtés, un moment fort de l'histoire non seulement du saussurisme, mais encore de la linguistique et des sciences humaines. Le *CLG*, même s'il est déjà partiellement relayé par la glossématique hjelmslévienne, y apparaît pour ce qu'il est : le grand texte fondateur de la linguistique et fondateur de la sémiologie/sémiotique.

Second tableau barthésien : Mythologies

Deux mots d'histoire, d'abord, d'histoire aussi descriptive et événementielle que possible. A partir de 1954, Barthes publie régulièrement dans *Les lettres nouvelles*²⁰, fondées depuis 1953 par Maurice Nadeau, de brèves chroniques. Chroniques : dans mon esprit, le mot est aussi neutre que possible : il précise seulement que les sujets traités par Barthes lui sont offerts par le temps qui passe, l'actualité en somme. Mais toute l'actualité : spectacle et sport, littérature, politique, vie quotidienne et « faits de société », comme on ne disait pas encore pour désigner les faits-divers. Dans tout cela, très peu de textes (« Adamov et le langage », p. 99). Mais pas mal d'objets (« Jouets », p. 63, « Le vin et le lait », p. 83, « Le bifteck et les

²⁰ ... et, pour deux textes, dans *Esprit* et *France-Observateur*.

frites », p. 67, « La nouvelle Citroën », p. 169, etc.), beaucoup d'images (« L'acteur Harcourt », p. 22, « Iconographie de l'abbé Pierre », p. 57, « Le visage de Garbo », p. 77, etc.), quelques événements (« La croisière du Sang bleu », p. 33, « Dominici », p. 53, « Le procès Dupriez », p. 116, etc.). Et des personnages: « Le Pauvre et le Prolétaire », p. 41, « Un ouvrier sympathique », p. 74, « Billy Graham au Vel' d'Hiv' », p. 112, « Poujade et les intellectuels », p. 205, etc. En 1957, il publie en un volume l'ensemble de ces textes, désignés par le mot « Mythologies ». Ils sont encadrés, au début, par un très bref discours préliminaire non titré (une page) et, à la fin, par un assez long (54 pages dans l'édition originale) document théorique intitulé « Le mythe, aujourd'hui ». Ce texte est daté de septembre 1956, et est donc postérieur à toutes²¹ les « mythologies » rassemblées. Après la publication du volume, Barthes continuera jusqu'en 1959 à donner aux *Lettres nouvelles* un certain nombre de « Mythologies »: c'est dans le fascicule désormais hebdomadaire du 22 avril que paraîtra la dernière, consacrée à « Tragédie et hauteur ». Barthes lui-même ne reprendra en volume aucune de ces ultimes « Mythologies ».

Qu'en est-il de la présence de Saussure dans ce livre ? Il convient, on s'en doute, de distinguer entre les « Mythologies » de la première partie et « Le mythe aujourd'hui » de la seconde.

1. Dans les « Mythologies » on cherchera vainement, sauf erreur, le nom de Saussure. Non que les linguistes en soient totalement absents: le célèbre couple de duettistes Damourette et Pichon fait avec succès un bref numéro de « Grammaire africaine » (p. 155): c'est l'illustre coup de l'« assiette notoire », propre à rendre compte des discours ministériels du temps sur « la mission de la France ». Mais de Saussure, point. Et pourtant, le *signe* prolifère. Il est vrai pas toujours de façon précisément conforme à la lettre du *CLG*²². Le bon Georges Mounin – qui n'aimait pas beaucoup Barthes, non plus d'ailleurs que Hjelmslev, Lacan, Levi-Strauss et quelques autres... – s'est amusé à faire un inventaire de ces emplois du mot *signe* (Mounin, 1970, p. 194), et en tire la conclusion que pour Barthes « tout ce qui a une signification serait un signe ». Il n'a sans doute pas tort. Mais il omet de tenir compte d'une donnée fondamentale, qu'il entrevoit pourtant, mais pour l'occulter aussitôt: c'est que les objets analysés par Barthes ne sont pratiquement jamais

²¹ Je ne donne pas ici dans l'érudition barthésienne: je n'ai pas cherché à vérifier si, par hasard, quelques mythologies n'ont pas été publiées *après* septembre 1956. Cela ne changerait pas grand-chose au statut réciproque des deux parties de l'ouvrage.

²² Faut-il d'ailleurs rappeler que Saussure lui-même utilise *signe* avec deux valeurs considérablement différentes ? La version standard du *CLG* efface – pas entièrement – cette bisémie en substituant *signifiant* à *signe* chaque fois que cela paraît nécessaire aux éditeurs. Mais la pratique de Saussure était autre, et il s'en explique longuement.

verbaux et que nécessairement le signe prend des apparences diverses selon la substance qui le manifeste. Je ne prendrai qu'un exemple, celui de l'abbé Pierre, ou plutôt de sa photo. Barthes remarque que la barbe de l'abbé « ne peut faire autrement que *signifier* apostolat et pauvreté » (p. 58). Elle est donc signe? Oui, à condition de prendre *signe* avec le sens que, très tardivement dans l'élaboration du *Cours*, Saussure a donné à *signifiant*. Et comment s'étonner que ce signe soit substantiellement différent des mots de la langue? Pour rester avec Mounin dans le saussurisme le plus orthodoxe, les quelques lignes du *CLG* sur la sémiologie semblent bien présupposer cette différence. Et les fragments épars de la recherche sur la légende germanique, révélés, à partir de 1964, par Starobinski (1970), expliquent clairement que l'unité sémiologique – d'ailleurs appelée *symbole* et non *signe*, quoique sans différence de sens appréciable – peut avoir, même dans une manifestation verbale, des supports tout différents de ceux qui lui sont affectés dans le *CLG*.

2. Dans «Le Mythe, aujourd'hui», les choses sont du tout au tout différentes. La manière des chroniques est évidemment abandonnée, et le texte prend une allure assez austèrement théorique. La référence à Saussure, le Saussure qui pose la sémiologie, est fondatrice²³:

« Comme étude d'une parole, la mythologie n'est [...] qu'un fragment de cette vaste science des signes que Saussure a postulée il y a une quarantaine d'années sous le nom de *sémiologie* » (p. 217)

Toutefois, la nature discursive du mythe – «*Le mythe est une parole*»: c'est la définition donnée d'emblée par Barthes (p. 215), reprise dans le segment qu'on vient de lire – lui confère le statut de «*système sémiologique second*» (p. 221). Comme on l'a vu plus haut, le *CLG*, exclusivement programmatique à l'égard de la sémiologie, ne fournit pas immédiatement les concepts nécessaires à la mise en place d'une telle sémiologie²⁴. Barthes, comme Greimas, est alors amené à se tourner, d'ailleurs sans le nommer, vers Hjelmslev. Et il fait à son égard la même « erreur » que Greimas dans l'article, tout récemment paru, qu'il vient sans doute de lire :

²³ Le texte a été écrit en 1956, et les travaux de Godel, les premiers à signaler la recherche sémiologique sur la légende, ne paraîtront que l'année suivante.

²⁴ Pour certains peut-être, cette remarque réactivera une question que je me suis maintes fois posée: pourquoi Saussure dans le *CLG* cite-t-il exclusivement à titre d'objets possibles de la sémiologie (p. 33) des systèmes dérivés de la langue (écriture, alphabet des sourds-muets) ou nettement marginaux, en tout cas considérés comme tels par lui (rites symboliques, formes de politesse, signaux militaires)? La question se pose avec d'autant plus d'acuité qu'il était précisément en train d'élaborer une autre sémiologie, à signifiant verbal, mais non dérivée de la langue: celle de la légende.

« Il y a dans le mythe deux systèmes sémiologiques dont l'un est déboîté par rapport à l'autre : un système linguistique, la langue (ou les modes de représentation qui lui sont assimilés), que j'appellerai *langage-objet*, parce qu'il est le langage dont le mythe se saisit pour construire son propre système ; et le mythe lui-même, que j'appellerai *méta-langage*, parce qu'il est une seconde langue, *dans laquelle* on parle de la première » (p. 222).

Erreur, ai-je dit ? Il est vrai que, sept ans plus tard, Barthes la « corrigera » dans la dernière section (« Dénotation et connotation ») des *Éléments de sémiologie* (1964, p. 130-132). Et, philologiquement, elle reste bien, à l'égard de la théorie de Hjelmslev, une erreur. Mais cet acte manqué n'est peut-être, chez Barthes, pas dépourvu de sens. On se souvient en effet qu'en 67, dans l'avant-propos au *Système de la mode*, il suggérera d'inverser, par rapport à l'enseignement de Saussure, la place réciproque de la linguistique et de la sémiologie :

« L'homme est condamné au langage articulé, et aucune entreprise sémiologique ne peut l'ignorer. Il faut donc peut-être renverser la formulation de Saussure et affirmer que c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique » (1967, p. 9).

Il faut ici prendre les textes au sérieux, c'est-à-dire au pied de la lettre. Si la sémiologie est une partie de la linguistique, tout discours sémiologique est par nature métalinguistique, au même titre par exemple que le discours de la grammaire, autre « partie » de la linguistique. Or la mythologie est à son tour (1957, p. 217) donnée comme « un fragment de cette vaste science des signes que Saussure a postulée il y a une quarantaine d'années sous le nom de *sémiologie* ». Il s'ensuit donc que le discours mythologique est nécessairement un métalangage. Ce qui d'ailleurs ne l'empêche nullement – Barthes le dira en 64 – d'être en même temps langage de connotation : comme si les deux formes de langage décalé se confondaient. Comme si, en quelque sorte, il n'y avait pas de métalangage. Pas plus d'ailleurs que de langage de connotation. On trouve là, peut-être, la préfiguration de ce qui, plus tard, dans *S/Z*, sera suggéré, il est vrai seulement à propos des « textes modernes » :

« Il n'est pas sûr qu'il y ait des connotations dans le texte moderne » (1970, p. 14).

*

Nous sommes parvenus au terme que nous nous sommes raisonnablement assigné : l'année 1957. Après quoi vont venir d'autres textes fondamentaux : les *Éléments de sémiologie* en 1964, *Sémantique structurale* en 1966, pour nous en tenir aux plus imminents. Fondamentaux, certes, et en même temps plus transpa-

rents, moins énigmatiques sans doute que ceux que nous avons ensemble parcourus à la recherche de Saussure: les références théoriques s'y affichent généralement avec plus de précision et de constance. Rien de plus simple, par exemple, que de lire la place de Saussure dans les *Éléments de sémiologie*. Rien de plus tourmenté, en revanche, dans la suite du travail de Greimas comme de Barthes, que cet itinéraire facile à suivre: une route bien jalonnée, certes, mais riche en carrefours dangereux et en périlleuses épingles à cheveux. Et puis vient sans doute, chez l'un comme chez l'autre, le moment où la grand-route du départ finit par se ramifier en chemins de traverse. En viennent-ils même à se perdre complètement? Je ne sais. J'ai parfois eu du mal à me retrouver dans les ultimes ramifications des sentiers saussuriens de Barthes et de Greimas.

BIBLIOGRAPHIE

Avertissement. Pour certains travaux, on trouvera deux dates. La première est celle de la publication originelle, la seconde celle de l'édition utilisée.

- Arrivé, M., 1982a, «Hjelmslev lecteur de Martinet lecteur de Hjelmslev», *LINX*, 6, p. 77-93.
- Arrivé, M., 1982b, «La glossématique», *Trends in Romance Linguistics and Philology*, La Haye, Paris, New-York, Mouton, vol. 2, p. 305-351.
- Arrivé, M., 1982c, «Les services de la SELF: un moment de l'histoire de la linguistique française (1960-1968)», *Langue française*, 55, p. 17-24.
- Arrivé, M. et Coquet, J. C. (eds), 1987, *Sémiotique en jeu. A partir et autour de l'œuvre d'A.-J. Greimas*, Paris/Amsterdam, Hadès/Benjamins.
- Barthes, R., 1953-1972, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Le Seuil.
- Barthes, R., 1955, «Suis-je marxiste?», *Les lettres nouvelles*, 3ème année, juillet-août, n° 29, p. 191.
- Barthes, R., 1957, *Mythologies*, Paris, Le Seuil.
- Barthes, R., 1959, «Tragédie et hauteur», *Les Lettres nouvelles*, 7ème année, n° 8, p. 51-52.
- Barthes, R., 1964, «Éléments de sémiologie», *Communications*, 4, p. 91-135.
- Barthes, R., 1967, *Système de la mode*, Paris, Le Seuil.
- Barthes, R., 1970, *S/Z*, Paris, Le Seuil.
- Barthes, R., 1974, *L'aventure sémiologique*, Paris, Le Seuil.

- Barthes, R., 1975, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Le Seuil.
- Brøndall, V., 1943, «*Omnis et totus: Analyse et étymologie*», *Essais de linguistique générale*, Copenhague, Einar Munksgaard.
- Chevalier, J. C. et Encrevé, P., 1984, «La création de revues dans les années 60: matériaux pour l'histoire récente de la linguistique en France», *Langue française*, 63, p. 57-102.
- Coquet, J. C., 1985, «Éléments de bio-bibliographie [de Greimas]», *Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas*, sl, John Benjamins, vol. 1, p. iii-xxxv.
- Darmesteter, A., 1887, *La vie des mots étudiée dans leurs significations*, Paris, Delagrave.
- Godel, Robert, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz.
- Gougenheim, G., 1938, *Système grammatical de la langue française*, Paris, d'Artrey.
- Greimas, A.-J., 1948a, *La Mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de modes (sic) de l'époque*, thèse principale pour le Doctorat ès-lettres, exemplaire dactylographié. Reproduit dans Greimas, 2000.
- Greimas, A.-J., 1948b, *Quelques reflets de la vie sociale en 1830 dans le vocabulaire des journaux de modes de l'époque*, thèse complémentaire pour le Doctorat ès-lettres, exemplaire dactylographié. Reproduit dans Greimas, 2000.
- Greimas, A.-J., 1956, «L'actualité du saussurisme (à l'occasion du 40ème anniversaire de la publication du *Cours de linguistique générale*)», *Le Français moderne*, 3, p. 191-203. Reproduit dans Greimas, 2000, p. 371-382.
- Greimas, A.-J., 1963, «Comment définir les indéfinis? (*Essai de description sémantique*)», *Études de linguistique appliquée*, 2, p. 110-125. Reproduit dans Greimas, 2000, p. 383-400.
- Greimas, A.-J., 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- Greimas, A.-J., 1980, «Roland Barthes: une biographie à construire», *Le Bulletin du GRSL*, 13, p. 3-7.
- Greimas, A.-J., 1985, «Avant-propos» à Zilberberg, C., 1985, p. 3-4.
- Greimas, A.-J., 1987a, «Algirdas Julien Greimas mis à la question», Arrivé-Coquet (eds) 1987, p. 301-330.
- Greimas, A.-J., 1987b, *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- Greimas, A.-J., 2000, *La mode en 1830*, PUF, *Formes sémiotiques*.

- Greimas, A.-J. et Courtès, J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- Hjelmslev, L., 1968-1971, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- Hjelmslev, L., 1985, *Nouveaux essais*, Paris, PUF.
- Landowski, É. (ed), 1997, *Lire Greimas*, Limoges, PULIM.
- Levi-Strauss, C., 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- Martinet, A., 1942-1945, « Au sujet des *Fondements* de la théorie linguistique de Louis Hjelmslev », *BSLP*, p. 19-42.
- Matoré, Georges, 1953, *La méthode en lexicologie, domaine français*, Paris, Didier.
- Merleau-Ponty, M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M., 1953-1960, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard.
- Mounin, G., 1970, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit.
- Pozzato, M.-P., 1997, « L'arc phénoménologique et la flèche sémiotique », in Landowski, ed., 1997, p. 61-84.
- Saussure, F. de, 1879-1984, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, in *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, p. 1-268, Genève-Paris, Slatkine-Reprints.
- Saussure, F. de, 1916-1985, *Cours de linguistique générale (CLG)*, Paris, Payot.
- Starobinski, J., 1970, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.
- Wagner, R.-L., 1948, « Le langage et l'homme », *Les Temps modernes*, 30, p. 1583-1611.
- Wagner, R.-L., 1953, *Grammaire et philologie (préliminaires)*, Paris, CDU.
- Zilberberg, C., 1985, « Retour à Saussure? », *Actes sémiotiques*, VII, 63, p. 5-38.

Claude Hagège

LA VULGATE ET LA LETTRE,
OU SAUSSURE PAR DEUX FOIS RESTITUÉ.
DE L'ARBITRAIRE DU SIGNE ET DE LA SYNTAXE
DANS LE *COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE*

Introduction

Dans les universités d'Europe occidentale, les étudiants en linguistique, si leur nerf auditif fonctionne normalement et qu'ils soient présents à quelques cours, ne peuvent pas ignorer cette propriété peut-être unique, parmi les ouvrages fondateurs dans les sciences, du *Cours de linguistique générale* de 1916: il est signé de Ferdinand de Saussure, mais Saussure ne l'a jamais écrit. Ceux desdits étudiants à qui il advient de pousser plus avant leurs pas dans ce domaine d'ingrate persévérance savent sans doute aussi que, comme il est prévisible en pareille situation, les exégètes sont nombreux à s'être penchés sur les textes vraiment dus à Saussure, et qui étaient censés constituer les matériaux de base, ou servir d'alibi, pour ce livre qu'il ne voulait pas écrire, et que pourtant il portait en lui.

Il se trouve que, relayant un ouvrage déjà relativement ancien (Godel 1957), des travaux récents, notamment l'édition critique du *Cours* due à Engler (Saussure 1968 et 1974), les articles de Bouquet 1997 et 1999, et surtout l'ouvrage où

Bouquet et Engler ont recueilli les écrits personnels de sa plume (Saussure 2002), restituent un Saussure fondé sur des textes authentiques, et différents de ceux qui constituent la seule base du *Cours*. On sait, en effet, que ce dernier a pour source essentielle, en dehors de quelques notes de Saussure, celles qui furent prises par A. Riedlinger, L. Caille, L. Gautier, P. Regard, G. Dégallier, F. Joseph et d'autres, c'est-à-dire les auditeurs et les disciples du maître à l'université de Genève lors des trois sessions, 1906-1907, 1908-1909, et surtout 1910-1911, qui précédèrent de peu sa mort, et durant lesquelles il dispensa un enseignement d'une originalité et d'une puissance exceptionnelles. Si l'on adopte une perspective historique au sens littéral, c'est-à-dire qui n'a d'autre fin que la restitution du Saussure réel, tel que le font connaître les textes écrits par lui seul, alors les travaux d'exégèse qui accordent une place centrale à ces textes par opposition au *Cours* sont pleinement justifiés. Il existe également une autre perspective, que l'on pourrait dire d'histoire de la linguistique. Si c'est elle que l'on adopte, alors Saussure, même si ses intentions exactes ne sont pas toujours restituées par les éditeurs, à savoir ses disciples Bally et Sechehaye, qui bâtirent le *Cours* d'après les notes des auditeurs mentionnés ci-dessus, est néanmoins considéré pour ce que le *Cours* nous transmet de sa pensée. Dès lors, c'est la vulgate saussurienne que l'on prendra en compte, comme constituant, dans la réflexion sur le langage, une étape essentielle qui s'est ouverte en 1916, a fécondé toute la linguistique du XX^e siècle et ne s'est pas encore refermée.

Or on sait que cette vulgate a depuis longtemps suscité des interrogations, pour un certain nombre de passages qui, sur des points essentiels, n'ont pas paru toujours clairs ni entièrement convaincants. Il y a donc lieu de se demander si la restitution de la pensée de Saussure à travers des textes authentiques qui étaient longtemps restés inédits ou inconnus rejoint ou non le travail critique que les épigones du maître et ses lecteurs des générations successives ont accompli depuis de nombreuses décennies à partir du *Cours*. Pour répondre à cette question, je me bornerai, vu l'immensité du débat et les dimensions imparties à une contribution qui prend la forme d'un article, à n'en examiner que certains aspects. J'en retiendrai ici deux, à savoir les problèmes de l'arbitraire du signe (§ 1) et du statut de la phrase et de la syntaxe (§ 2).

1. *Le problème de l'arbitraire du signe*

Un article célèbre de Benveniste (1939)¹ revient sur la phrase du *Cours* «le signe linguistique est arbitraire», corollaire simplifié de celle qui la précède trois

¹ Je ne retiens ici que cette étude, la plus fameuse et une des premières d'une longue série jalonnée, notamment, par Buyssens 1941, Gardiner 1944, Rosetti 1947, Wells 1947, Devoto 1951, pour ne citer que quelques titres.

lignes plus haut: «le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire». Benveniste observe qu'«entre le signifiant et le signifié, le lien n'est pas arbitraire; au contraire, il est nécessaire» (1966: 51). On n'aura pas de peine à ratifier ce jugement bien connu, qui ne fait que consigner l'expérience la plus ordinaire: dans toute communauté linguistique, tout locuteur apprend depuis l'enfance des mots (forme la plus courante des signes) comme entités à deux faces indissociables; s'il n'apprenait que le signifiant de chaque mot d'une langue, c'est-à-dire l'ensemble des événements sonores qu'une bouche produit et qu'une oreille perçoit, il serait, vis-à-vis de cette langue, dans la situation d'un étranger qui reconnaît les sons mais ignore quel sens leur est associé; s'il n'apprenait que les sens, il saurait ce que disent d'identique une infinité de langues, mais serait incapable de la moindre communication linguistique, puisque dans toute langue, c'est à travers le support matériel de leurs signifiants que les signifiés des signes sont transmis et reçus. En d'autres termes, si arbitraire signifie «soumis au choix individuel», il ne peut y avoir d'arbitraire du lien entre les deux faces du signe, puisque ce lien, loin d'être choisi, est ce qu'on apprend avec chaque mot.

C'est pourquoi Benveniste note ensuite qu'en réalité, «ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre» (1966: 52). Étrangement, dans ce passage, Benveniste laisse échapper une inadéquation, ou au moins un raccourci douteux, car ce qui est appliqué à un élément donné de la réalité, ce n'est pas un signe, mais le signifiant d'un signe. Le même raccourci reparaît ensuite, quand Benveniste écrit (1966: 53): «Ce n'est pas entre le signifiant et le signifié que la relation en même temps se modifie et reste immuable, c'est entre le signe et l'objet»; en fait, il faudrait lire ici «entre le *signifiant* et l'objet».

Ainsi, c'est légitimement que Benveniste rectifie la formulation trop rapide du *Cours*, et souligne que l'absence de motivation qui caractérise le rapport entre les langues humaines et le monde extérieur réside en ceci que les sonorités dont sont faits les mots des langues n'évoquent rien qui rappelle les propriétés des objets, concrets et abstraits, dont ces mots parlent. Mais en même temps, Benveniste, comme Saussure auquel il en fait le reproche, et comme beaucoup d'autres linguistes, cède à la facilité, fort répandue, de désigner le signe par sa face la plus manifeste, c'est-à-dire le signifiant, et donc de dire «signe» pour «signifiant». Car qu'est-ce, en fait, que le signifiant, sinon *le nom même du signe*?

Pourtant, il est vrai que l'arbitraire n'est pas là où il situe la phrase du *Cours* citée ci-dessus, mais bien dans la relation entre le signifiant et le référent (c'est-à-dire l'objet (ou la notion) du monde auquel se réfère le signifiant); en effet, il n'y a, dans l'énorme majorité des cas, aucun lien de motivation entre l'un et l'autre,

quelle que soit la langue considérée, et c'est cela seul que concerne le débat millénaire sur l'arbitraire. Le résultat le plus clair de ce débat est bien connu. Il existe, certes, des cas de motivation sporadique (allongements emphatiques des consonnes ou des voyelles dans les mots exprimant des émotions fortes, par effet de mimésis qu'exerce cette force; relâchement, en hongrois, allemand, etc., de la clôture du voile du palais, d'où nasalisation des phonèmes constituant le signifiant de mots proférés dans un contexte sémantique de relâchement, précisément, c'est-à-dire de lassitude, de nonchalance ou de dédain (cf. Fónagy 1971: 67). Malgré cela, Hermogène, pour l'essentiel, a raison contre Cratyle: d'abord, du fait même de la différence entre les langues, qui devraient toutes désigner identiquement le même objet si le nom de celui-ci reflétait sa nature ou ses propriétés; ensuite, parce que le signifiant exprimant un être du monde peut se modifier jusqu'à devenir méconnaissable au cours de l'histoire d'une langue, sans cesser, pour autant, de désigner toujours ce même être; enfin parce que les sons que l'examen d'un certain nombre de langues suggère d'investir régulièrement d'un certain contenu sémantique se retrouvent, si l'on étend cet examen à d'autres langues, dépourvus de tout lien avec ledit contenu.

Une explication de cette situation apparaît vite à qui veut bien y réfléchir: face à l'infinité des objets du monde et des notions à exprimer, les moyens de différenciation sonores sont finis, et leur finitude tient à celle de nos organes de production des sons; dès lors, les langues n'ont d'autre choix, si l'on ose dire, que de charger très souvent un seul et même signifiant de référer à plus d'un objet du réel, car autrement, il faudrait autant de signifiants qu'il y a d'objets. Encore ne s'agit-il ici que des signifiants des «mots», c'est-à-dire de groupes de phonèmes le plus souvent (puisque dans toutes les langues, les mots dont le signifiant est un seul phonème sont minoritaires). S'il s'agissait des phonèmes eux-mêmes, on voit bien que l'aporie serait totale: les langues les plus riches en phonèmes, comme le margi, langue tchadique du Nigéria, celles du Caucase occidental comme l'oubykh et le bjedough (dialecte tcherkesse), de la côte américano-canadienne du Pacifique, du nord du Laos (dialecte bunu, appartenant à la famille miao-yao), du sui (langue kadai du sud-ouest de la Chine) ne dépassent pas 90 phonèmes (cf. Hagège et Haudricourt 1978: 54-60), alors que les objets du monde atteignent un nombre...qu'il est vain d'essayer d'évaluer! En conséquence de ce rapport de quantité, il ne peut y avoir qu'une relation de pure convention entre signifiant et référent. Cette caractéristique finit même par s'inscrire dans le tissu des langues à la manière d'une nature, ainsi que le montre, d'une langue à l'autre, la diversité des onomatopées censées imiter les cris des animaux, phénomène qui n'a évidemment pas échappé à Saussure, comme ne peut l'ignorer tout lecteur du *Cours*. En fait, ces onomatopées sont, pour la plupart, des mots polysyllabiques, ce qui accroît encore

le champ des différenciations. En outre, la manière dont sont utilisés les moyens que donne le polysyllabisme de peindre plus fidèlement le référent varie avec chaque langue.

On pourrait étendre encore le territoire de l'argumentaire. Si j'ai cru pouvoir rappeler ces points depuis longtemps étudiés, c'est pour faire apercevoir que Saussure ne pouvait pas situer la relation dite d'arbitraire ailleurs qu'entre signifiant et référent, tant ce locus de son déploiement est un fait puissamment établi. De là résultent deux conséquences. D'une part, Benveniste n'a pas tort de rétablir les faits derrière les formules un peu rapides du *Cours*. D'autre part, Saussure ne peut pas avoir pensé ce que ces formules lui attribuent, et dès lors, il est probable qu'il a laissé d'autres traces de sa pensée véritable. Or ce sont là, précisément, celles qu'a restituées l'exégèse.

Ainsi, dans une des parties de Saussure 2002 dont les responsables ont repris le titre à l'édition critique d'Engler, à savoir la section « Anciens documents » des « Autres écrits de linguistique générale », p. 202-203, on peut lire, de la plume de Saussure, un passage où il se demande

« s'il y a un fait de la vie sociale réductible à une formule qui soit au moment quelconque où on la prend conventionnelle, donc arbitraire, totalement déstituée d'un rapport naturel avec l'objet » [...] « Dans un moment donné : 1° La langue représente un système intérieurement *ordonné dans toutes ses parties*, 2° dépend d'un objet, mais libre *et arbitraire par rapport à l'objet*. »

Il est clair, dans ce passage, que ce qui est « arbitraire », pour le Saussure des notes personnelles, c'est bien le rapport entre le fait linguistique (mais il ne lui donne pas le nom plus précis de « signifiant ») et l'objet externe que reflète ce fait. C'est là une idée capitale, que Saussure doit à Whitney, lequel, peut-on lire dans le *Cours* (1916: 110), « a fort justement insisté sur le caractère arbitraire des signes », mais, est-il écrit aussitôt après, « n'est pas allé jusqu'au bout et n'a pas vu que ce caractère arbitraire sépare radicalement la langue de toutes les autres institutions ».

Pourtant, dans une autre page (2002: 250), Saussure déclare que « le rapport par lequel en linguistique le son éveille l'idée, ou réciproquement, est un rapport arbitraire »; et de plus, dans les Anciens documents des « Notes préparatoires pour les cours de linguistique générale » (2002: 334), on peut lire: « le signe est arbitraire ». Cette fois, donc, c'est bien Saussure qui appelle « arbitraire » le rapport entre le signifiant (« le son ») et le signifié (« l'idée »); plus encore, il applique cette caractérisation au signe lui-même. Ainsi, on peut considérer que dans les écrits restitués comme étant de Saussure lui-même, il existe, sur le contenu exact du rapport appelé « arbitraire », c'est-à-dire sur l'identification des éléments qui sont mis en

relation, un certain flottement. Bien entendu, cela ne signifie ni que ce flottement ait bien été dans la pensée de Saussure, ni que Bally et Sechehaye aient eu raison de figer dans le mot « le signe linguistique est arbitraire » ce qui n'était qu'une des formulations de Saussure.

Mais la question soulevée par ce mot est ailleurs, semble-t-il. Car en réalité, la caractéristique la plus frappante de l'histoire de la linguistique structurale post-saussurienne est que la fécondité du *Cours*, illustrée notamment par ce mot, est liée à ses formulations parfois abruptes, qui ont, pour cette raison même, beaucoup donné à penser. On pourrait, certes, considérer que la critique faite par Benveniste répond plutôt à des mobiles qui le concernent, en fait, lui-même, et, si on le souhaite, imaginer (cf. Bouquet 1997: 122) une lecture de ces mobiles: dans le débat sur l'arbitraire, en effet, Benveniste voit (1966: 52) une transposition en termes linguistiques du « problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde », illustré par la controverse du *Cratyle* sur *φύσει* et *θέσει*; et il ajoute (*ibid.*) qu'il s'agit d'un problème que le linguiste « sera peut-être un jour en mesure d'aborder avec fruit, mais qu'il fera mieux, pour l'instant, de délaissier »; serait-ce à dire qu'il censure la tentation qui l'habite d'adhérer à une dimension philosophique de la pensée saussurienne ?

En réalité, non seulement la critique de Benveniste a restitué une idée que confirment au moins en partie les nouveaux manuscrits découverts, mais en outre, elle conduisait déjà à retrouver cette idée dans certains passages du *Cours* lui-même. Ainsi, on peut lire (Saussure 1916: 104): « Si par rapport à l'idée qu'il représente, le signifiant apparaît comme librement choisi, en revanche, par rapport à la communauté linguistique qui l'emploie, il n'est pas libre, il est imposé ». En d'autres termes, pour reprendre l'exemple bien connu du *Cours*, la phrase « l'idée de « sœur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons *s-ö-r* qui lui sert de signifiant » est à comprendre comme voulant dire qu'il n'y a aucun lien de motivation entre la notion de « sœur » et la forme de son nom en français, mais que cependant, dans toute langue, les liens qui unissent signifiant et signifié d'un signe quelconque sont des liens de nécessité, puisque tout locuteur doit s'y soumettre sans avoir le moindre choix. On retrouve ici ce que les commentateurs du *Cours* ont noté depuis longtemps: arbitraire est à comprendre comme « non motivé », et non comme « laissé au choix du locuteur-auditeur ». En d'autres termes, la relation signifiant-référent est non motivée, et la relation signifiant-signifié est, dans chaque langue, une contrainte absolue.

2. Le problème du statut de la phrase et de la syntaxe

Dans un passage maintes fois cité du *Cours*, il est écrit que la langue « est à la fois l'instrument et le produit » de la parole (1916: 37). Leur solidarité apparaît

donc clairement. Cependant, il s'agit bien de «deux routes qu'il est impossible de prendre en même temps» (1916: 38). Le chapitre IV de l'Introduction, à savoir «Linguistique de la langue et linguistique de la parole», s'achève sur une caractérisation de la linguistique de la langue comme «linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet», et le texte ajoute: «Nous nous attacherons uniquement à cette dernière.» Un des exégètes récents de Saussure (Bouquet 1999: 20) souligne que dans la phrase bien connue qui précède immédiatement ces passages, «On peut à la rigueur conserver le nom de linguistique à chacune de ces deux disciplines et parler d'une linguistique de la parole» (Saussure 1916: 38), l'expression «à la rigueur»², qu'écrivent les responsables de la publication, «est de leur cru», et regrette la célébrité de la phrase ultime du *Cours*, pourtant considérée depuis longtemps comme apocryphe: «La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même.»

Au fait que cette phrase n'est sans doute pas authentique s'ajoute, selon un témoignage que je tiens du regretté A. Sauvageot, lequel lui-même le tenait d'un des fidèles auditeurs, A. Riedlinger, un autre fait: Saussure avait promis oralement, lors du dernier des trois grands cours de Genève, c'est-à-dire en 1910-1911, qu'il ferait un cours sur la parole. Mais comme il est mort, à 56 ans, l'année même, bien antérieure à l'âge prévu de sa retraite, où ce cours aurait pu avoir lieu, on ne peut que spéculer sur l'intention qu'il avait de tenir parole, si j'ose dire. En tout état de cause, un point demeure assez troublant: au chapitre 2 de la Deuxième partie du *Cours*, qui reflète son enseignement jusqu'à 1911, et qui est intitulé «Les entités concrètes de la langue», un problème important est abordé, celui du statut de la phrase, à propos duquel on trouve la question-réponse suivante (1916: 148): «Jusqu'à quel point la phrase appartient-elle à la langue (voir p. 172)? Si elle relève de la parole, elle ne saurait passer pour l'unité linguistique.» Et ce que dit de la phrase la page 172, c'est qu'«elle appartient à la parole, non à la langue», car elle est un champ de liberté des combinaisons, alors que les autres types de syntagmes ne sont pas tous également libres. Pourtant, à la même page 148, le *Cours* pose clairement le caractère central de la phrase, puisqu'on peut y lire: «nous ne parlons que par les phrases, et après coup nous en extrayons les mots». Dès lors, comment échapper à l'aporie qu'on pourrait apercevoir ici?

Il faut, en premier lieu, constater que l'ajournement de la linguistique de la parole et la proscription de la phrase, qui lui est assignée, sont deux démarches

² Il est peut-être utile de rappeler que l'expression «à la rigueur» est employée ici par les responsables de la publication du *Cours* non pas dans son sens classique, qui est «de la façon la plus stricte, sans faire de concession», mais dans le sens moderne, qui est à peu près opposé: «en admettant de faire une concession».

logiquement solidaires dans le *Cours*. Mais il faut aussi rappeler que les élèves et les épigones de Saussure, à un moment où on était loin de soupçonner que des manuscrits inconnus pouvaient révéler une vision plus nuancée, ne se sont pas tous résignés au destin qui interrompt brutalement le développement naturel de la pensée saussurienne. Trois auteurs au moins, réagissant à la fécondité même d'une vulgate ambiguë, ont voulu réintégrer en linguistique la parole. «The need for a linguistics of la parole» est le titre significatif d'un article de Skalička (1948). Un ouvrage de Pagliaro (1957) remet lui aussi au premier plan la parole. Quant à Coseriu, il donne à la parole une place importante dans ses travaux, et notamment dans l'un des principaux (1962).

Un autre cas est plus frappant encore. On sait maintenant (Bouquet 1999: 21) que peu de temps avant sa mort, dans un rapport *Sur la création d'une chaire de stylistique* (1912), destinée à son disciple Bally, Saussure, harmonisant la relation entre les deux axes au sein d'une linguistique dont il les considère comme parties constituantes en totale égalité, écrit :

«La linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de *la langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de *la parole*, force active, et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage.»

Et la notion de discours tient une place importante dans une lettre de la même année 1912, où Saussure répond à Bally, qui lui demandait si l'intitulé «Psychologie du langage», d'abord envisagé pour ladite chaire de stylistique, lui paraissait interférer avec son propre enseignement. Dans cette lettre, on peut lire notamment :

«La stylistique, telle que vous l'avez conçue, érige en méthode constante cette observation [l'observation psychologique – CH], et la poursuit spécialement dans les nuances du discours. Elle serait une «psychologie du discours» si vous ne montriez, par une vue féconde, que dans le discours s'élabore, en fait, ce qui devient ensuite partie intégrante du langage.»

Bally avait probablement emprunté à Novalis (qui, en plus de son œuvre d'étrincelant poète romantique, fut un ami des frères Schlegel et un passionné des phénomènes de langage) le nom de *stylistique* pour désigner cette discipline articulée sur la parole. La stylistique avait tenu dans la carrière de Bally, dès son ouvrage de 1905 sur ce sujet, soit un an avant qu'il n'allât suivre le premier des trois grands cours de Saussure, une place essentielle, à travers l'étude de l'affectivité dans le langage. Plus tard, Bally se trouva dans la position inconfortable, et à certains égards pathétique, de devoir prendre ses distances, comme il le raconta à la fin de sa vie en disant (1947), après avoir fait l'éloge de Saussure :

«Toutefois ce maître incomparable ne s'est pas attardé spécialement aux questions qui m'ont passionné plus tard, celles notamment qui concernent le langage expressif, véhicule de la pensée affective.»

Mais en fait, comme le montrent les deux passages cités ci-dessus, Saussure était loin de récuser l'intérêt de Bally pour les faits de style, même s'il n'avait guère (encore?) abordé lui-même la thématique. Il apparaît clairement que Saussure concevait la relation de la linguistique de la parole avec celle de la langue d'une façon beaucoup plus souple que la vulgate ne le lui fait dire. Mais c'est surtout en faveur d'une prise en compte de la stylistique que joue cette souplesse.

Sur un autre point, connexe, un problème demeure. Il s'agit de la syntaxe. Certes, l'ostracisme de la parole, tel que la vulgate saussurienne le fonde pour des raisons où la contingence a une grande part, n'a pas eu sur le destin de la linguistique structurale européenne l'effet paralysant que l'on aurait pu redouter. Néanmoins, les travaux de Skalička, Pagliaro, Coseriu mentionnés ci-dessus, ainsi que ceux de Bally, n'ont pas trouvé l'audience qu'ils méritaient, et sont apparus comme des tentatives isolées. Ces travaux n'ont pas aboli les effets de la proscription de la phrase hors de la langue, qui est, on l'a vu, explicitement formulée dans le *Cours*. Or l'étude de la phrase est, comme on sait, une pièce essentielle de la sémantique, mais c'est aussi le terreau de la syntaxe. Cette proscription peut donc être considérée comme un des facteurs responsables de l'absence, chez les Pragois comme en général chez les linguistes structuralistes, qui doivent tant au *Cours*, d'un véritable intérêt pour la syntaxe. L'œuvre de Tesnière (1959) est ici une exception aussi brillante que remarquable. Elle n'a pu empêcher, néanmoins, ce qui s'est produit à partir de 1957 et surtout de 1965, c'est-à-dire dans les périodes qui ont suivi la parution des deux premiers livres importants de Chomsky: pour les linguistes d'alors, la grammaire générative est apparue comme le modèle théorique qui, en se proposant pour objet, dans sa composante syntaxique, les énoncés et les règles de leur formation, exaltait enfin la syntaxe comme lieu nucléaire, après une longue période d'oubli.

Le développement foisonnant des études syntaxiques est une caractéristique de la linguistique d'aujourd'hui, même si cette place, qu'elle doit pour une large part au succès de la grammaire générative, peut apparaître à certains comme démesurée par rapport à celle des autres composantes. Quelle était donc exactement la position de Saussure sur la syntaxe? Le *Cours* se contente de noter que, formes et fonctions étant solidaires, la morphologie «n'a pas d'objet réel et autonome; elle ne peut constituer une discipline distincte de la syntaxe» (1916: 186), ce qu'on peut admettre et que traduit le terme hybride, mais assez utile, de morphosyntaxe. Cependant, le *Cours* ajoute que les moyens lexicaux coexistant dans les langues

avec les moyens grammaticaux pour exprimer un même contenu, « tout mot qui n'est pas une unité simple et irréductible ne se distingue pas essentiellement d'un membre de phrase, d'un fait de syntaxe. » Il n'est pas inexact que, comme le dit ensuite ce même passage, il y ait (1916:187) une « interpénétration de la morphologie, de la syntaxe et de la lexicologie [on dirait aujourd'hui « du lexique » – CH] », ce qui permet au *Cours* de dissoudre la syntaxe dans cette interpénétration. Il est regrettable que l'ouvrage ne tire guère parti, à cet égard, d'une des distinctions saussuriennes les moins mentionnées, et dont l'importance est pourtant capitale, celle des rapports associatifs et des rapports syntagmatiques (cf. Hagège 1978). On peut lire, certes (1916: 187), que seule cette distinction, en l'absence de limite bien tracée entre morphologie, syntaxe et « lexicologie », « suggère un mode de classement ». Mais cette intuition n'est pas exploitée plus avant, faute de temps, peut-être, pour Saussure, en ces dernières années de sa vie.

Cela rend plus pressante encore la question suivante : se pourrait-il que lorsque l'on déclare qu'il n'y a pas de syntaxe chez Saussure, on méconnût, pour le confondre avec la vulgate prise à la lettre, le savant tel qu'il fut en réalité ? Pour répondre à cette question, examinons les textes récemment mis au jour. Le moins que l'on puisse dire est que les références à la syntaxe y sont sporadiques. Saussure écrit (1974, Cours III, cité dans Bouquet 1999 : 32) :

« Ce n'est que dans la syntaxe en somme que se présentera un certain flottement entre ce qui est donné [*var*: fixé] dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle. La délimitation est difficile à faire. Il faut avouer qu'ici dans le domaine de la syntaxe, fait social et fait individuel, exécution et association fixe, se mêlent quelque peu, arrivent à se mélanger plus ou moins. »

La syntaxe, ici, n'intéresse Saussure que comme domaine de la parole en relation avec le domaine de la langue, et non comme composante (et étude de la composante) qui contient les relations entre les unités de l'énoncé et la manière dont leurs combinaisons construisent ce dernier. C'est ce que confirment d'autres passages. Dans Saussure 2002, on ne trouve que sept attestations du terme « syntaxe », dont deux seulement sont davantage qu'une simple mention comme terme d'une énumération. Dans l'une, appartenant au texte « De l'essence double du langage » (p. 69), Saussure évoque, à propos du tchèquisme *zlat* (génitif pluriel), le cas-régime et le cas-sujet dans la déclinaison et parle (entre guillemets) de « syntaxe du nom ». L'autre passage, appartenant au même texte, est plus développé. Saussure y marque ses distances par rapport à la manière dont on pratiquait à son époque la « syntaxe historique » (les guillemets sont de lui), et ajoute (p. 85) que

«la syntaxe n'est à aucun moment autre chose que la morphologie vue à l'envers: de sorte qu'il y a déjà dans l'idée que la syntaxe constitue un domaine défini plus propre ou moins propre que la morphologie à être étudié à travers le temps, mais propre à l'être en dehors d'elle, une de ces erreurs ou de ces *cavernes*, qui ne comportent plus de remède par la suite.»

Certes, c'est la syntaxe historique que Saussure a ici en vue, c'est la conception qu'en avaient les linguistes de son temps qu'il critique et c'est son indépendance à l'égard de la morphologie qu'il récuse. Mais même si l'on admettait sa critique, il demeurerait que Saussure, en homme de son temps, c'est-à-dire en élève des Néogrammairiens, qui sont des néo-phonéticiens et néo-morphologistes, et non des néo-syntacticiens, ne présente aucun programme d'étude syntaxique synchronique, c'est-à-dire n'applique pas lui-même à la syntaxe une des distinctions les plus fécondes de son propre enseignement: rapports associatifs/rapports syntagmatiques. En d'autres termes, la quasi-absence de syntaxe dans le *Cours* est confirmée par l'examen des documents personnels de Saussure.

Le bannissement de la phrase, âme de la syntaxe, hors de la langue par relégation à la parole, non traitée dans le *Cours* (cf. Hagège 1984b), est une de ces apories saussuriennes que n'ont pas résolues les textes récemment découverts, et qui ont fécondé la réflexion des disciples de Saussure. On a vu plus haut que pour certains, comme Tesnière, la syntaxe demeure une préoccupation centrale. Par ailleurs, le bannissement de la phrase a beaucoup préoccupé Benveniste, qui écrit (1974, 65): «Saussure n'a pas ignoré la phrase, mais visiblement elle lui créait une grave difficulté et il l'a renvoyée à la 'parole'». Et c'est à partir de cette interrogation que Benveniste a fondé sa distinction essentielle entre les deux modes distincts de signifiante qu'il appelle le mode sémiotique, propre au signe linguistique, et le mode sémantique, qui reflète un niveau supérieur, celui de la phrase, c'est-à-dire un tout qui ne se réduit pas à la somme de ses parties (cf. Hagège 1984 a). Certes, ce n'est pas pour l'utiliser en syntaxe, mais pour la mettre au centre d'un autre domaine auquel elle appartient, à savoir la sémantique, et plus particulièrement les relations qui manifestent la deixis spatio-temporelle et individuelle, que Benveniste s'intéresse à la phrase. Mais il lui rend, en tout état de cause, une place dont elle est dépourvue dans le *Cours*.

Conclusion

Il est certes assez surprenant que l'ouvrage de linguistique générale dont la fécondité et l'influence sur les spécialistes du langage furent et continuent d'être les plus grandes à l'époque contemporaine n'ait pas été directement écrit par celui auquel en est assignée la paternité. Il est naturel que la mise au jour de manuscrits

autographes conduise périodiquement les exégètes à restituer ce que fut, ou ce que dut être si l'on prend ces derniers pour garants, l'enseignement réel de Ferdinand de Saussure par delà la vulgate du *Cours*. Celui-ci représente très probablement, puisque d'autres que Saussure en ont rassemblé les éléments, une forme assez radicalisée de sa pensée. Mais il est tout aussi naturel que de nombreux lecteurs du *Cours* qui se veulent des disciples de Saussure aient exercé leur jugement critique sur les passages qui leur semblaient appeler la discussion. J'ai tenté de montrer ici que dans deux domaines au moins, il y a concordance entre les mises au point des successeurs et les écrits authentiques du linguiste de Genève. Cette concordance ne prend pas la même forme dans les deux cas, mais par des biais différents, la critique post-saussurienne est ratifiée, plutôt que récusée, par des documents auxquels les lecteurs, pendant une longue période, n'ont pas eu accès. Sur le problème de l'arbitraire du signe, il apparaît que les suggestions faites par la postérité pour modifier une formulation trop rapide reçoivent une confirmation des récentes et moins récentes découvertes de textes dans lesquels Saussure est beaucoup plus nuancé que le *Cours* ne le fait paraître. Sur le problème de la phrase et de la syntaxe, plusieurs lecteurs ont regretté, non pas, cette fois, une formulation trop tranchée, mais que le *Cours* ne leur fasse guère de place. Or cette demande ne trouve pas davantage de réponse dans les sources dernièrement révélées. S'il est vrai que la linguistique de la parole, dans laquelle le *Cours* relègue la phrase, apparaît, à la lumière des écrits authentiques du maître, comme beaucoup plus présente à son esprit que ne le donne à croire la vulgate, en revanche, la syntaxe, dont la phrase est le lieu de déploiement, ne semble guère avoir retenu son attention.

Le grand livre de Saussure a connu cet étrange destin que la vulgate en a été publiée avant la lettre. Plus encore, il s'est écoulé une période si longue entre les deux publications, que plusieurs générations de linguistes ont été formés, plusieurs courants de recherche sur le langage sont apparus, qui se sont nourris de la vulgate, soit pour la suivre plus ou moins fidèlement, soit pour la soumettre à diverses critiques. Que la lettre n'annule pas vraiment les gloses de la vulgate, que la vulgate et ses gloses aient en quelque manière prévenu la lettre, ce ne sont pas les moindres paradoxes de cet étonnant destin. Il s'agit ici d'un cas étrange d'histoire de la linguistique, où deux Saussure sont confrontés, sans pour autant être fortement opposés : le Saussure de l'histoire et le Saussure de la tradition. Qui affirmerait qu'ils appartiennent tous deux au passé, et que d'autres débats ne puissent un jour surgir ? Rien n'indique, aujourd'hui, que l'histoire de la pensée saussurienne soit achevée, ou du moins, qu'elle le soit davantage que celle d'autres pensées d'hommes de génie. Tout, bien plutôt, indique le contraire.

 RÉFÉRENCES

- BALLY, C., 1905, *Précis de stylistique*, Genève: Eggimann.
- BALLY, C., 1947, Interview dans le *Journal de Genève*, 10 avril.
- BENVENISTE, E., 1939, « Nature du signe linguistique », *Acta Linguistica*, 1.
- BENVENISTE, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris: Gallimard.
- BENVENISTE, E., 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris: Gallimard.
- BOUQUET, S., 1997, « Benveniste et la représentation du sens: de l'arbitraire du signe à l'objet extra-linguistique », *LINX* (Émile Benveniste 20 ans après), 107-122.
- BOUQUET, S., 1999, « Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation? », *Cahiers de praxématique*, 33, 17-40.
- BUYSSSENS, E., 1941, « La nature du signe linguistique », *Acta Linguistica*, 2, 83-86
- CHOMSKY, N., 1957, *Syntactic structures*, Mouton & Co: 's-Gravenhage.
- CHOMSKY, N., 1965, *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press.
- COSERIU, E., 1962, *Teoria del lenguaje y linguistica general*, Cinco estudios, Madrid: Gredos.
- DEVOTO, G., 1951, *I fondamenti della storia linguistica*, Florence.
- FÓNAGY, I., 1971, « Le signe conventionnel motivé, Un débat millénaire », *La linguistique*, 7, 2, 55-80.
- GARDINER, A. H., 1944, « De Saussures's analysis of the 'signe linguistique' », *Acta Linguistica*, 4, 107-110.
- GODEL, R., 1957, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève: Droz – Paris: Minard.
- HAGÈGE, C., 1978, « Intonation, fonctions syntaxiques, chaîne-système et universaux des langues », *BSL*, LXIII, 1, 1-48.
- HAGÈGE, C., 1984a, « Benveniste et la linguistique de la parole », in *E. Benveniste aujourd'hui, Actes du Colloque international du C.N.R.S., Tours, septembre 1983*, Paris, Société pour l'Information Grammaticale, tome I, 105-118.
- HAGÈGE, C., 1984b, « Les pièges de la parole, Pour une linguistique socio-opérative », *BSL*, LXXIX, 1, 1-47.
- HAGÈGE, C. et A.-G. Haudricourt, 1978, *La phonologie panchronique, Comment les sons changent dans les langues*, Paris: P.U.F.
- PAGLIARO, A., 1957, *La parola e l'immagine*, Naples.

- ROSETTI, A., 1947, *Le mot, Esquisse d'une théorie générale*. 2^{ème} éd., Copenhague – Bucarest.
- SAUSSURE, F. de, 1916, *Cours de linguistique générale*, publié par C. Bally et A. Sechehaye avec la collaboration de A. Riedlinger, Lausanne-Paris: Payot.
- SAUSSURE, F. de, 1968, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, Wiesbaden: Otto Harrassowitz, tome 1.
- SAUSSURE, F. de, 1974, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, Wiesbaden: Otto Harrassowitz, tome 2.
- SAUSSURE, F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris: Gallimard.
- SKALIČKA, V., 1948, «The need for a linguistics of la parole», *Recueil linguistique de Bratislava*, 1, 21-38.
- TESNIÈRE, L., 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris: Klincksieck.
- WELLS, R., 1947, «De Saussure's system of linguistics», *Word*, 3, 1-31.

Claudine Normand

SAUSSURE-BENVENISTE

Saussure-Benveniste, ce n'est pas un titre ; à peine une annonce et un geste de retrait ou d'hésitation : de la relation entre ces deux noms, ici juxtaposés dans l'ordre neutre de la chronologie, il y a sans doute encore à dire, mais comment ? Il faut choisir un ordre à suivre, un type de discours et il y en eut déjà tellement ! Pour mémoire :

- celui de la filiation, transmission, de l'« école » : Saussure *genuit* Benveniste, qui *genuit* l'analyse de discours et quelques autres enfants. Voici la grande continuité de l'Histoire, l'accumulation tranquille des connaissances, trésor dont chaque génération hérite, qu'elle est chargée de transmettre et de faire fructifier ; mission et transmission !... Le discours de fondation en est une variante : Saussure et Benveniste, deux « pères » du structuralisme, le second ayant plus que tout autre contribué à faire connaître et éclairer le premier, à le défendre contre le behaviorisme, à illustrer ses idées par ses propres analyses et les développer par des propositions nouvelles, car, disait-il : « Il nous incombe d'aller au-delà du point où Saussure s'est arrêté ... »¹
- celui de la nouveauté : Benveniste a libéré les linguistes emprisonnés dans le carcan de la théorie saussurienne. Il leur a rendu la subjectivité, le monde et le

¹ *Problèmes de linguistique générale* (PLG) t. II, 1974, Gallimard, p. 219.

discours qu'on en tient; il a renoué avec la philosophie et rencontré la psychologie sociale et la pragmatique, il a retrouvé la vertu du dialogue et de l'interaction. Enfin une linguistique différente !

- celui de la comparaison ou sa variante démodée l'«influence»: Saussure a donné les principes, les thèmes, la méthode; Benveniste l'a appliquée dans ses analyses concrètes qui ont radicalement transformé (ou simplement enrichi) les descriptions comparatistes: Benveniste est le plus saussurien des linguistes, il a permis de dégager à partir de Saussure une linguistique de la signification...

Ces trois discours, mêlés ou farouchement séparés, ont déjà été tenus, abondamment. Dans le même genre académique on pourrait en suggérer au moins deux encore:

- sur le rapport à l'interdisciplinarité: d'un côté la démarcation stricte opérée par Saussure entre la linguistique et les autres sciences y compris la philosophie, opération nécessaire à son projet mais qui ne laisse pas d'être contrariée par l'annonce d'une sémiologie englobante, à moins qu'elle ne soit menaçante; à l'inverse la pratique de Benveniste qui, à l'instar de son maître Meillet, s'adresse aux sociologues, aux philosophes, et même aux psychanalystes et, en quelque sorte, les invite à s'unir sous l'égide de la linguistique dans une «sémiologie universelle». Dans un ordre d'idées assez proche on pourrait comparer chez Lacan les références aux deux linguistes et leurs résultats: d'un côté la «linguisterie», de l'autre la déception causée par celui qui était mis pourtant «parmi les plus grands».
- sur le rapport à l'institution universitaire: pour l'un et l'autre une consécration certaine, une notoriété assurée par les instances classiques d'évaluation (titres, publications, postes); pour les deux une solitude intellectuelle plus ou moins avouée, y compris parmi les pairs, et une masse de cahiers manuscrits inédits, retrouvés peu à peu ou introuvables.

Il sera question ici d'une relation différente; on parlera de rencontres. Benveniste a rencontré Saussure dans ce qu'il a pu connaître de ses écrits; beaucoup de linguistes, peut-être tous, en France en tout cas, ont rencontré les deux dans des écrits devenus plus qu'abondants: textes, manuscrits, gloses et commentaires. Plus que de références il s'agira de présences: tous deux se sont imposés et s'imposent encore aujourd'hui à qui s'intéresse au langage; chacun a fait pressentir, plus qu'il ne l'a révélé, que quelque chose d'essentiel se jouait là, dans ce qu'on ne s'accorde toujours pas à nommer: langue, discours, communication... Ils nous ont éveillés du sommeil dogmatique en ouvrant des questions qui, malgré leurs tentatives et toutes celles qui ont suivi, ne sont pas refermées; blessures narcis-

siques, aurait-pu dire Freud: nous ne savons toujours pas ce qui parle en nous et ils sont une des sources de cette incertitude.

Pourtant ni l'un ni l'autre n'ont rompu avec la tradition comparatiste: ils l'ont simplement inquiétée et, selon les cas, bouleversée. Ils ont dit à leurs contemporains, dans des termes souvent très proches: vous décrivez, détaillez, étiquetez, quelque chose dont vous ne connaissez pas la nature. Vous découvrez de plus en plus de détails, mais vous ne savez pas ce que vous faites. Vous comparez beaucoup de langues, vivantes ou disparues, vous faites leur histoire, mais vous êtes-vous demandé ce qu'est la langue?

- Le langage?
- Non! LA LANGUE! Ce qu'il faut bien supposer présent dans les paroles, qui fait qu'elles sont autre chose que bruits, chants d'oiseaux ou tonnerre...
- Mais cette présence, n'est-ce pas la pensée?
- Sans doute, mais sous quelle forme? Comme le noyau dans la cerise, le sang dans les veines? le corps divin dans l'hostie? Comprenez que «quiconque met le pied sur le terrain de la *langue* peut se dire qu'il est abandonné par toutes les analogies du ciel et de la terre»².

Saussure c'était donc cela, «un commencement»? C'est ce que demandent les journalistes. Ils sont venus deux (séparément, pour des journaux différents) interroger Benveniste pour tout savoir de Saussure. On est en 1968, et ils veulent comprendre tout de la linguistique moderne, tout de suite. Benveniste arrête alors le discours entamé de la filiation, de la tradition, de l'école: «Saussure, ce n'est pas un commencement, c'est autre chose, ou c'est un autre type de commencement.»³...

Au fait, Saussure, ce fut qui pour moi? se demande-t-il alors, sans plus s'occuper du journaliste. C'est ainsi que nous l'imaginons... Il n'est plus jeune; il a sa place reconnue, cette chaire au Collège de France, celle-même que Saussure refusa pour d'obscures raisons; il y est le successeur de son maître Antoine Meillet. Il n'est connu que de ses pairs, notoriété modeste, tout autre chose que le tapage fait soudain autour du nom de Saussure. Pressent-il qu'il lui reste peu de temps pour se définir, dire ce qu'il a reçu des autres et ce qu'il attend désormais de lui-même? Il vient d'évoquer avec sa clarté habituelle, cette longue lignée comparatiste où il s'est jusqu'ici situé: poussé très jeune, encadré, intronisé, par Meillet le maître de «l'Ecole de Paris» (ainsi la désignait-il, avec fierté), élève fidèle, aujourd'hui sans doute infidèle, mais ce n'est pas ce qu'on lui demande...

² *Cours de Linguistique générale*, éd. R. Engler, t. I, 1968, p. 259.

³ PLG t. I, 1966, p. 31.

Voilà qu'il est déjà prêt à poursuivre, à tirer le fil continu du changement dans la continuité, cette chaîne du comparatisme au structuralisme où Saussure, depuis 1878, tient une place essentielle, et dont il est lui-même aujourd'hui maillon et témoignage. Et d'ailleurs il va le dire, avec quelque ironie, à cet ignorant ébloui par la mode :

« C'est un spectacle surprenant que la vogue de cette doctrine, mal comprise, découverte tardivement et à un moment où le structuralisme en linguistique est déjà pour certains quelque chose de dépassé. En cette année 1968, la notion de structuralisme linguistique a exactement quarante ans.»⁴

Mais d'abord il s'arrête : Non ! pas de discours fondateur, pas de père, pas d'autorité ! Pas davantage de fidélité, de répétition, de reprise, pas de Torah ni de Talmud ! Saussure ce fut autre chose, « un autre type de commencement » !

Ce n'est qu'un moment d'hésitation dans le tapis déjà déroulé de la continuité, la tentative de faire entendre, deviner au moins, ce qui fut une rencontre, une aventure de l'intelligence, avant de se mortifier en commentaires, en articles, en célébrations. Mais ce n'est pas ce qu'attendent les journalistes ; ils veulent de l'information, qu'on leur explique cet engouement d'une « avant-garde » qui prétend refaire le monde par le pouvoir de la parole et se donne comme inspirateurs un poète hermétique et un cours de linguistique sauvé de l'oubli par la dévotion de quelques-uns.

Comment ont-ils abouti, ces journalistes, généralement mieux informés, dans cette petite salle du Collège de France, auprès de ce professeur si peu notoire, à l'auditoire si restreint ? Ils veulent tout savoir de ce linguiste mort en 1913 et subitement propulsé maître à penser ! Mais oui, il était connu ! Mais seulement de ses pairs, admiré et critiqué selon les usages codés de ce milieu fermé. Il mourut encore jeune, discrètement, en laissant, comme on dit, une œuvre inachevée. Mais était-elle achevable ? Meillet, qui avait suivi ses cours à Paris, lui vouait affection et admiration. C'est avec le souvenir ému du très jeune professeur qui « faisait aimer et sentir la science qu'il enseignait », de cette voix « harmonieuse et voilée », de « cet œil bleu plein de mystère », que plus de vingt ans après il avait lu le *Cours* pieusement rassemblé⁵.

L'avait-il vraiment lu, dans son inquiétante nouveauté ? Benveniste en doute peut-être, mais il ne le dira pas. Lui qui a échappé au charme direct de la présence et n'a rencontré que du texte, écho diffracté de cette voix, il sait cependant à quel

⁴ PLG t. II, p. 17.

⁵ *Linguistique historique et linguistique générale* II, Klincksieck 1952, p. 179.

point ce brûlot peut enflammer l'intelligence, la séduire peut-être: cette contingence des signes « arbitraires », cette immanence du sens qui ne se fonde que d'être noué à des formes, cette ouverture sur une sémiologie prête à tout englober, ou plutôt à tout menacer ! Mais peut-on faire partager ce vertige ? Est-ce même souhaitable pour la Science à laquelle sa fonction et ses convictions le vouent ?

C'est que la fascination ne peut faire oublier les différences qui rendent improbables un accord profond: Saussure, un patriote suisse, qui aurait, dit-on, refusé l'honneur du Collège de France pour ne pas avoir à renoncer à sa nationalité; aristocrate protégé par la fortune familiale; attiré tout jeune par l'aryanisme, plus tard par l'antisémitisme; tout cela qui se devine ou se murmure, ne pouvait qu'être étranger à Benveniste, français né en Syrie, infidèle au rabbinat auquel on l'avait destiné, proche dans sa jeunesse des poètes surréalistes puis du parti communiste, fonctionnaire discret et solitaire. Tous deux consacrèrent également leur vie à la recherche, la vouant ainsi à l'austérité et l'isolement, mais celle du second fut coupée d'accidents violents: la guerre, la captivité dont il s'échappe, la clandestinité et les années d'exil; et au retour, tout à reprendre dans un bureau saccagé.

De ces différences imposées ou choisies Benveniste, évidemment, ne dira rien; leur rencontre ne concerne que l'intelligence et l'amour, qui leur est commun, de la langue. Mais, sur cet objet même, est-il sûr qu'ils auraient été d'accord ? Ainsi sur le principe majeur de « l'arbitraire du signe »: la critique faite en 1939 et conservée dans le recueil de 1966, alors que tous les autres articles sont postérieurs à 1945, Benveniste ne l'a jamais modifiée. Le lien, disait-il, n'est arbitraire que du point de vue de Sirius, entre la chose et le nom; entre le signifiant et le signifié il est au contraire, pour tout locuteur, « nécessaire ».

La démonstration était habile et permettait de pointer dans le *Cours* une expression confuse; mais, ce faisant, elle minimisait la portée du principe saussurien, elle le réduisait à une prise de position traditionnelle sur l'origine du langage alors que Saussure en faisait le pivot même de la pensée sémiologique de la langue, ce qui devait permettre de percer le secret de sa nature: arbitraire parce que sociale, sémiologique puisque changeante et arbitraire; ce jeu de termes intriqués est ce qui oppose à jamais le principe sémiologique à toute pensée classique du signe et à la philosophie, toujours prête à se débarrasser de la langue pour en faire l'étiquette du référent ou la représentation de la pensée.

C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de rectifier une formulation confuse ! Quelque chose de plus profond devait préoccuper Benveniste dans cette affaire de « l'arbitraire », qui expliquerait qu'il préfère, dans ses analyses merveilleusement saussuriennes, parler de structure et de fonction plutôt que de valeurs et de différences. Osons l'hypothèse, car il ne l'a jamais dit lui-même, que ce qui le gênait

c'était la contingence. De même que le Dieu d'Einstein ne pouvait être soupçonné de jouer aux dés, le signe ne peut être, ne doit pas être, entièrement dénué de fondement. Si telle forme particulière est attachée au verbe *moyen* le différenciant de l'*actif* par exemple, ou à la position dans l'espace de celui qui parle par rapport à l'objet dont il parle, c'est que cela même qui est visé (« l'intenté ») avait besoin de cette forme différente de toutes les autres, c'est que du « sens » ne pouvait rester sans expression. Forme et sens sont intimement liés, l'un ne va pas sans l'autre, mais cette liaison ne peut être entièrement contingente et si l'on s'applique à décrire attentivement les formes, on trouve que c'est le sens qui donne « la raison » de leurs différences, voire de leurs anomalies. Il y a bien un ordre des signes, cet ordre différent de celui de la nature ou de la rationalité, mais il n'est pas sans rapport avec la substance, ingrédient inséparable du sujet vivant et du monde de son expérience (son *Umwelt* sans doute).

Ici Benveniste se sépare, sans le dire, de Saussure. Il nous dit qu'il est seulement question d'« aller plus loin » dans l'étude de la signification ; de fait on peut penser qu'il va ailleurs : retour à une phénoménologie qu'un structuralisme méthodologique n'avait pas recouverte, ouverture à des descriptions intégrant les traces de la subjectivité dans les énoncés et sa présence active dans toute l'énonciation. Ne jamais lâcher la langue, dans sa matière signifiante, ses structures communes, son appareil « sémiotique », mais concilier ce geste saussurien avec la singularité subjective, la communication toujours située, l'« événement évanouissant » qu'est tout énoncé, analyser « le sémantique » ; tel est le pari de Benveniste.

Le projet de sémiologie s'en trouve profondément modifié. Saussure annonçait sans emphase une science générale des systèmes de signes et seuls les manuscrits nous apprennent à quel point il en fut préoccupé. Car il s'agissait de tout autre chose qu'une nouvelle science, simplement englobante ; c'était tout le rapport au monde, à la connaissance, à la pensée, qu'on était enjoint de reconsidérer : une philosophie de l'esprit en somme, mais sur la base de la langue, cette abstraction matérielle qui ne se fonde que d'elle-même. Un manuscrit le laisse clairement entendre :

Au chapitre sémiologie : (...) Si un objet pouvait, où que ce soit, être un terme sur lequel est fixé le signe, la linguistique cesserait immédiatement d'être ce qu'elle est, depuis le sommet jusqu'à la base ; du reste l'esprit humain du même coup, comme il est évident à partir de cette discussion.

L'entreprise est vertigineuse, autant qu'inachevable. Eût-il connu tous les cahiers où se dessine ce projet, que Benveniste, on peut le penser, aurait préféré rien en savoir, car il faut raison garder. La Science progresse, la connaissance du langage ouvre sans cesse de nouveaux chemins, rien ne peut arrêter son dévelop-

pement: «sémiologie générale», «sémiologie de deuxième génération», «sémiologie universelle»... Toutes les sciences sont concernées, invitées à se regrouper sous l'égide d'une pensée des signes qui ne leur impose qu'une chose: ne pas oublier que le sens passe toujours par des formes. Dès lors «de longues perspectives s'ouvrent à l'analyse des formes complexes du discours, à partir du cadre formel esquissé ici.»⁶ L'optimisme de ces dernières formulations n'est tempéré que par quelque réserve finale qui laisse au pouvoir de signifier son mystère, jugé peut-être sacré:

«Au terme de cette réflexion, nous sommes ramenés à notre point de départ, à la notion de signification. Et voici que se ranime dans notre mémoire la parole limpide et mystérieuse du vieil Héraclite, qui conférait au Seigneur de l'oracle l'attribut que nous mettons au cœur le plus profond du langage: *Oute légei, oute krýptei* «il ne dit ni ne cache», *alla semáinei* «mais il signifie.»⁷

Saussure, bien que «dépassé», aurait-il laissé des traces de son inquiétude? La sémiologie, cette utopie positiviste, serait-elle impuissante à enfermer dans une description maîtrisée le «tourbillon» socio-historique des langues et des cultures? N'est-ce pas ce que laissait entendre, dans un manuscrit récemment retrouvé, ce blanc que Saussure a laissé en suspens:

Faut-il dire notre pensée intime? Il est à craindre que la vue exacte de ce qu'est le langage ne conduise à douter de l'avenir de la linguistique. Il y a disproportion pour cette science, entre la somme d'opérations nécessaires pour saisir rationnellement l'objet, et l'importance de cet objet: de même qu'il y aurait disproportion entre la recherche scientifique de ce qui se passe pendant une partie de jeu et L' []⁸

⁶ PLG t. II, p. 88.

⁷ PLG t. II, p. 229.

⁸ *Ecrits de linguistique générale*, éd. S. Bouquet et R. Engler, 2002, Gallimard, p. 87.

Mareike Buss, Ludwig Jäger

LE SAUSSURISME EN ALLEMAGNE AU XX^e SIÈCLE¹

En vue d'une analyse des différentes configurations discursives dans la réception d'une œuvre, il nous semble indispensable de nous demander tout d'abord, dans quel sens nous pouvons parler de «réception». La notion de réception suggère avant toute chose une certaine passivité: l'œuvre, la force motrice, produirait des effets de réception. Or, il n'en est rien. C'est contre cette idée de réception passive que nous voudrions avancer la thèse que l'histoire de la réception d'une œuvre ou d'un auteur est toujours l'histoire de leur construction dans la perspective de certaines tendances intellectuelles.

Si ce sont toujours – comme le veut le dicton de Hans Georg Gadamer – les effets de l'histoire de la réception d'une œuvre qui déterminent notre situation herméneutique globale à son égard, si donc on ne saurait jamais se soustraire à ces effets pour sortir de la chaîne des réceptions et effectuer un quelconque retour aux sources «pures», alors toute réception d'une œuvre ou d'un auteur relève d'un travail de construction². Et des courants de pensée autrement fort différents, tels

¹ Nos cordiaux remerciements vont à Mme Lily Heyen ainsi qu'à Mme Elisabeth Birk pour l'aide à la traduction du texte.

² Gadamer H.-G., *Gesammelte Werke. Bd. 1: Hermeneutik I. Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, 6^e éd., Tübingen, Mohr, 1990, p. 305 sq.

que «l'école de Constance» (surtout Wolfgang Iser et Hans Robert Jauss) ou des auteurs dits «postmodernes» s'y accordent.

Il ne s'agira ici, certes, aucunement de plaider en faveur d'une espèce de relativisme généralisé. Qu'il ne saurait y avoir accès à une source «pure», ne rend aucunement caduc l'entreprise d'en retracer les effets. Au contraire: si toute réception est une construction, faire l'histoire de la réception d'une œuvre ou d'un auteur linguistique relève tout simplement moins de l'historiographie de la linguistique que de la linguistique même, ou plus exactement: de la construction épistémologique de cette discipline.

Restons-en encore un peu à ce point: dans son essai «Qu'est-ce qu'un auteur» de 1969³, Michel Foucault s'interroge sur le phénomène du «retour» aux textes instaurateurs d'une discipline. Pour certaines domaines ou «discursivités» – pour le dire sommairement: la psychanalyse en est, la physique n'en est pas – une succession d'oublis et de retours aux textes paradigmatiques est constitutif. Si l'on compte la linguistique parmi ces discursivités et si par conséquent on compte Saussure parmi les «instaurateurs de discursivité» – à l'insu de Foucault, il est vrai, qui forgea l'expression et qui exclua la linguistique explicitement des «discursivités» –, alors la question de la réception saussurienne prend une importance majeure. Car «le retour au texte n'est pas un supplément historique qui viendrait s'ajouter à la discursivité elle-même et la redoublerait d'un ornement qui, après tout, n'est pas essentiel; il est un travail effectif et nécessaire de transformation de la discursivité elle-même»⁴.

Qu'en est-il donc des «retours à Saussure»? Si les différentes phases de la réception saussurienne en Allemagne concorderont dans leur chronologie en grandes lignes avec les phases de la réception dans les autres pays occidentaux⁵, ce

³ Foucault M., «Qu'est-ce qu'un auteur?» *Dits et Écrits I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, 2000, (Quarto), p. 817-840.

⁴ *Ibid.*, p. 836.

⁵ Cette concordance n'est point surprenante, car la succession des phases de réception se règle sur le rythme des publications de l'œuvre saussurienne, à savoir le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* en 1879, le *Cours de linguistique générale* de 1916 et puis sa traduction allemande de 1931, les *Sources manuscrites* de Godel et l'*édition critique* de Engler; cf. Saussure F. de, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner, 1879; Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration de A. Riedlinger, Paris, Payot, 1916, (abrégé. CLG); Saussure F. de, *Grundfragen der allgemeinen Sprachwissenschaft*, übersetzt v. H. Lommel, Heidelberg, Winter, 1931; Godel R., *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz, 1957; Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, t. 1, Wiesbaden,

seront l'histoire et l'histoire des idées allemandes qui marqueront d'une façon spécifique la réception des idées saussuriennes et qui en détermineront les effets sur la transformation de la linguistique dans ce pays. Et, du moment que cette différence spécifique a fait à son tour l'objet d'interprétations qui ont construit une certaine image de ce qui serait le *saussurisme en Allemagne au XX^e siècle*, nous en retracerons dans notre exposé aussi les majeurs lieux communs historiographiques, tout en y apportant les corrections nécessaires.

1. *La réception du Mémoire par les contemporains (1879-1914)*

Concernant la première phase de la réception saussurienne en Allemagne, on a souligné à maintes reprises que les professeurs allemands de Ferdinand de Saussure n'ont accueilli le *Mémoire* que très défavorablement, c'est-à-dire là où une discussion eut lieu, elle s'avérait négative. Ce jugement a été formulé de la façon la plus concise par Tullio De Mauro dans ses *Notes biographiques et critiques* de 1967, où il décrit la présumée non-réception allemande de cet ouvrage comme une « conjuration du silence »⁶. Bien que cette opinion soit très répandue et même – à la lumière des textes cités par De Mauro, c'est-à-dire à la lumière des observations polémiques de Osthoff – très naturelle, un examen attentif de tous les témoignages contemporains ne permet qu'une révision de ce jugement⁷.

La première récession allemande du *Mémoire* paraît le 14 juin 1879 dans le *Literarisches Centralblatt für Deutschland*, donc juste six mois après sa publication⁸. Son auteur est Karl Brugmann, avec Hermann Osthoff un des représentants les plus importants du mouvement néogrammatique et professeur de Ferdinand de Saussure à l'université de Leipzig⁹. Brugmann considère le *Mémoire* comme un

Harrassowitz, 1968, et Saussure F de, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, t. 2, *Appendice, Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1974.

⁶ De Mauro T., « Notes biographiques et critiques », in: Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration de A. Riedlinger, édition critique préparée par T. De Mauro, Paris, Payot, 1972, rééd. 1995, p. 327; (abrév. CLG/DM).

⁷ Dans son aperçu de la fortune imminente du *Mémoire*, Tullio De Mauro ne cite aucune récession ni d'autres commentaires favorables de linguistes allemands, mais exclusivement les critiques de Osthoff; cf. à cet égard Remo Gmür, *Das Schicksal von F. de Saussures «Mémoire». Eine Rezeptionsgeschichte*, Bern, Universität Bern, 1986, (Institut für Sprachwissenschaft, Arbeitspapier; 21), p. 51 sq.

⁸ Brugmann K., « Récession du *Mémoire* », *Literarisches Centralblatt für Deutschland*, 24, 14.06.1879, p. 773-774.

⁹ Pour une discussion du « mouvement » néogrammatique d'un point de vue théorique et bibliographique voir Einhäuser E., *Die Junggrammatiker. Ein Problem für die Sprachwissen-*

des livres les plus importants dans le champ des études sur le vocalisme indo-européen de son époque et fait les louanges générales de son architecture théorique¹⁰, tout en critiquant quand même certaines conclusions saussuriennes qui «ne convainquent aucunement le réviseur»¹¹. Nous pouvons résumer le jugement de Brugmann avec ses propres mots: «L'exposé de l'auteur reste tout de même tellement méritoire, que le réviseur doit le compter au nombre des publications les plus importantes concernant la forme originaire des racines indo-européennes jusqu'à ce jour. Certaines questions cruciales y ont été formulées pour la première fois, questions qui jusqu'à ce moment semblaient marginales et qui – dorénavant – ne peuvent plus être ignorées. [...] Mains aspects sont immédiatement clairs, mais d'autres aspects seront difficilement soutenables. La vue d'ensemble révèle une subtilité d'esprit qui n'est pas commune.»¹² Les aspects positifs mais aussi négatifs de cette révision prouvent que l'attitude de Brugmann à l'égard de Saussure est certainement ambiguë; on ne saurait pour autant décrire la réaction de Brugmann comme étant de part en part hostile.

Une seconde révision allemande du *Mémoire* est publiée le 7 avril 1880 dans les *Göttingischen gelehrten Anzeigen* par August Fick qui enseigna la grammaire comparée à l'université de Göttingen. Bien que le ton général de cette révision soit critique et par fois même polémique, Fick souligne l'importance théorique de ce premier ouvrage majeur du jeune Saussure «qui lui a immédiatement assigné une place sûre dans la linguistique»¹³. La polémique qui sous-tend toutefois cette révision, s'explique sur le fond du rapport conflictuel entre l'école leipzigoise et l'école göttinguienne surtout au cours des années 1870: Fick, retenant Saussure comme un disciple de l'école néogrammairienne de Leipzig, critique donc le *Mémoire* avant tout en tant qu'ouvrage de provenance néogrammairienne.

À l'opposé des deux révisions, les diatribes de Hermann Osthoff à l'égard de son ancien disciple sont bien connues. S'il n'a pas écrit de révision du *Mémoire*, il a formulé sa critique des thèses saussuriennes dans divers articles et surtout dans

schaftsgeschichtsschreibung, Trier, WVT, 1989. Cf. à cet égard également Jäger L., *Zu einer historischen Rekonstruktion der authentischen Sprach-Idee F. de Saussures*, Diss., Universität Düsseldorf, 1975, p. 179-291, et Jäger L., «Zu einer hermeneutischen Begründung der Sprachtheorie. Historisch-systematische Skizze», *Germanistische Linguistik*, 1977, 5/6, p. 1-78, chapitre 4.1.

¹⁰ Cf. Brugmann K., «Révision...», *op. cit.*, p. 773.

¹¹ *Ibid.*, p. 773; sauf indication contraire, toutes les traductions de l'allemand sont faites par les auteurs.

¹² *Ibid.*, p. 774.

¹³ Fick A., «Révision du *Mémoire*», *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 14, 07.04.1880, p. 417-439, ici: p. 417.

les *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen (MU)*, tel que dans le deuxième volume des *MU* de 1879: «Tout en reconnaissant la grande sagacité dans la réalisation et l'exécution de l'œuvre, je me vois obligé de considérer le principe général de Saussure comme étant manqué et par trop inspiré d'une application rigide des lois de déduction.»¹⁴ Dans le quatrième volume des *MU* le ton critique prédomine également, quand Osthoff se réfère au *Mémoire* comme à «une théorie subtile mais extrêmement osée»¹⁵ et quand il appelle la dérivation des racines indo-européennes «une erreur radicale»¹⁶. Les commentaires de Osthoff sont donc en général défavorables, et pourtant, en considérant le ton polémique qui était d'usage dans les révisions de l'époque¹⁷, on peut se demander si l'on a raison de parler de «critiques d'un ton sans cesse plus dur»¹⁸, comme l'a fait De Mauro, ou de «violentes attaques»¹⁹, comme Roman Jakobson.

Nous pourrions citer d'autres professeurs leipzigois de Saussure, comme Heinrich Hübschmann et Georg Curtius, ainsi que d'autres linguistes contemporains, tel que Adalbert Bezzenger, Hermann Collitz, Berthold Delbrück ou Hermann Hirt qui se sont tous exprimés de manière plus ou moins favorable à l'égard du *Mémoire* et ont même repris certains de ses théorèmes²⁰. Ce bref aperçu de la réception du *Mémoire* devrait cependant suffire pour réfuter les affirmations

¹⁴ Osthoff H./Brugmann K., *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachwissenschaft, Teil 2*, Leipzig, Hirzel, 1879; cité d'après le volume I (compr. les parties 1, 2, 3) de la réimpr. de Olms, Hildesheim, 1974, (Documenta Semiotica; Serie 1: Linguistik), p. 125 sq.; dans l'ensemble Osthoff juge le *Mémoire* en 1879 comme «raté» (*ibid.*, p. 279).

¹⁵ Osthoff H./Brugmann K., *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachwissenschaft, Teil 4*, Leipzig, Hirzel, 1881; cité d'après le volume II (compr. les parties 4, 5) de la réimpr. de Olms, Hildesheim, 1974, (Documenta Semiotica; Serie 1: Linguistik), p. 216.

¹⁶ *Ibid.*, p. 331.

¹⁷ Cf. à cet égard Einhauser E., *Die Junggrammatiker...*, *op. cit.*, surtout chap. 1 et 2.

¹⁸ De Mauro T., «Notes biographiques et critiques», *op. cit.*, p. 328.

¹⁹ Jakobson R., *Essais de Linguistique Générale*, trad. de l'anglais par N. Ruwet, Paris, Minuit, 1973, (Arguments; 14), p. 289.

²⁰ Cf. Remo Gmür, *Das Schicksal...*, *op. cit.*, qui a proposé dans cette monographie une analyse très approfondie non seulement de l'impact immédiat du *Mémoire* sur les études indo-européanistes en Europe, mais aussi de son importance générale au XX^e siècle; voir aussi Mayrhofer M., «Nach hundert Jahren. Ferdinand de Saussures Frühwerk und seine Rezeption durch die heutige Indogermanistik», *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse*, 1981, 8, p. 7-38.

de Tullio De Mauro²¹, qu'«une conjuration du silence»²² accueillait le *Mémoire* et que «les sommités de la linguistique allemande de l'époque réagirent défavorablement»²³.

Il faut plutôt approuver les observations de Wilhelm Streitberg, que d'un côté le *Mémoire* a en fait «rendu célèbre le nom de son auteur d'un seul coup»²⁴, tandis que de l'autre côté il n'a pas profondément marqué la linguistique allemande pendant de longues années et que le système dans sa totalité parut en somme étrange aux Allemands²⁵. Qu'on ne discutât que des problèmes de détail, qu'on ne reconnût donc pas – ou ne voulait même pas reconnaître – les innovations théoriques et méthodologiques du *Mémoire*, est «bien plus qu'un indice de l'indépendance théorique de Ferdinand de Saussure; en vérité, cela n'indique rien de moins que la différence profonde qui – déjà en 1878 et de façon encore plus évidente dans les années à suivre – sépare Saussure de ses maîtres leipzigois et même de toute la linguistique de son époque sur le plan épistémologique et méthodologique.»²⁶ Saussure même le confirme en soulignant dans ses *Souvenirs* qu'«il n'est personne qui, en jugeant ce livre, ne doive très légitimement et très naturellement supposer qu'il est un des fruits, bons ou mauvais, directement sorti du terroir leipzigois de 1876-1877. [...] Ce jugement se trouve à une grande distance de la vérité.»²⁷

De nos jours, le *Mémoire* compte aussi en Allemagne parmi les classiques des études indo-européennes²⁸. Toutefois, la supposition de Wilhelm Streitberg, que

²¹ Le jugement de De Mauro a été repris par plusieurs linguistes qui ont traité de l'œuvre saussurienne, devenant par la suite un *topos* dans la littérature critique; cf. par exemple Mounin G., *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*. Paris, Seghers, 1968, (Philosophes de tous les temps), p. 14 sq., p. 17; Wunderli P., *Ferdinand de Saussure und die Anagramme. Linguistik und Literatur*, Tübingen, Niemeyer, 1972, (Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft; 14), p. 5.

²² De Mauro T., «Notes biographiques et critiques», *op. cit.*, p. 327.

²³ De Mauro T., «Notes biographiques et critiques», *op. cit.*, p. 328.

²⁴ Streitberg W., «Ferdinand de Saussure», *Indogermanisches Jahrbuch*, 1914 (1915), 2, p. 203-213, p. 206. Ceci est confirmé par Gmür, *Das Schicksal...*, *op. cit.*, p.203 sq., qui souligne que le nombre de publications allemandes qui se réfèrent au *Mémoire*, excède de loin la moyenne européenne.

²⁵ Streitberg W., «Ferdinand de Saussure», *op. cit.*, p. 206.

²⁶ Jäger L., *Zu einer historischen Rekonstruktion...*, *op. cit.*, p. 199.

²⁷ Saussure F. de, «Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études», éd. par R. Godel, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 17, 1960, p. 15-25, ici: p. 15.

²⁸ Cf. Szemérenyi O., *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*, 3^e éd. rév., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1989, p. 127-137; Mayrhofer M., «Nach hundert Jahren...», *op. cit.*; Meier-Brügger M., *Indogermanische Sprachwissenschaft*, unter Mitarb. v. M. Fritz u. M. Mayrhofer. 7^e éd. rév., Berlin/New York, De Gruyter, 2000, p. 14, 98-115.

«la postérité se souviendra de Ferdinand de Saussure comme l’auteur du *Mémoire*»²⁹, ne s’est pas avérée. Un autre ouvrage de Ferdinand de Saussure marquera profondément la linguistique allemande du XX^e siècle: le *Cours de linguistique générale* de 1916.

2. La réception du CLG (1920-1960)

Généralement, l’importance de la réception du *Cours* au milieu du XX^e siècle a été tellement sous-estimée après coup, que l’on niait jusqu’à son existence. Nous retrouvons ce *topos de la réception tardive* entre autres dans l’observation de De Mauro que – à part de rares exceptions – «ce n’est qu’après la seconde guerre mondiale qu’apparaît dans les universités allemandes une certaine considération pour les positions saussuriennes»³⁰.

Même si une première récitation allemande du *CLG* – retrodatée à l’an 1916 et, vue sa longueur de seulement quelques lignes, plutôt une mention qu’une récitation – parut en 1919 dans l’important *Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*³¹, et si Hugo Schuchardt le récita également déjà en 1917³², nous pouvons affirmer que les événements historiques, particulièrement la première guerre mondiale, en empêchèrent tout d’abord une réception de portée plus vaste.

²⁹ Streitberg W., «Ferdinand de Saussure», *op. cit.*, p. 204.

³⁰ De Mauro T., «Notes biographiques et critiques», *op. cit.*, p. 375; cf. aussi Helbig G., *Geschichte der neueren Sprachwissenschaft. Unter dem besonderen Aspekt der Grammatik-Theorie*, München, Hueber, 1973, p. 33 sq.; contre le *topos de la réception tardive* voir Ehlers K.-H., «Saussure-Lektüre in Weisgerbers Habilitationsschrift», in: K. D. Dutz (éd.), *Interpretation und Re-Interpretation. Aus Anlaß des 100. Geburtstages von Johann Leo Weisgerber (1899-1985)*, Münster, Nodus, 2000, p. 51-66; Jäger L., *Zu einer historischen Rekonstruktion...*, *op. cit.*, p. 10 sq., note 22, p. 38-44 et p. 131 sq.; Knobloch C., «Begriffspolitik und Wissenschaftsrhetorik bei Leo Weisgerber», in: K. D. Dutz (éd.), *Interpretation...*, *op. cit.*, p. 145-174, ici: 148, note 4; Scheerer T. M., *Ferdinand de Saussure. Rezeption und Kritik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980, (Erträge der Forschung; 133), p. 39-42; Stempel W.-D., *Gestalt, Ganzheit, Struktur. Aus Vor- und Frühgeschichte des Strukturalismus in Deutschland*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978; Thilo U. Ch. M., *Rezeption und Wirkung des Cours de linguistique générale. Überlegungen zu Geschichte und Historiographie der Sprachwissenschaft*, Tübingen, Narr, 1989. (Tübinger Beiträge zur Linguistik; 333).

³¹ Cf. Thilo U. Ch. M., *Rezeption und Wirkung...*, p. 131 sq.

³² Cf. Schuchardt H., «Récension de *CLG* (1916)», *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, 1917, 38, p. 1-9. On peut certainement discuter si l’on peut compter la récitation de Hugo Schuchardt, linguiste d’origine allemande qui vécut et enseigna la plus grande partie de sa vie en Autriche, au nombre des révisions *allemandes*. Ceci nous semble pour autant justifié par le fait que Schuchardt la publia dans le *Literaturblatt für romanische und deutsche Philologie*, un journal de philologie, imprimé à Leipzig.

Ce sera plutôt en 1921 avec la récitation du *CLG* signée par Hermann Lommel, que débute la seconde phase de la réception saussurienne en Allemagne. Dès lors, Lommel, le futur traducteur du *Cours* en allemand, semble avoir saisi l'importance de cet ouvrage en vue d'un renouvellement théorique et méthodologique de la linguistique, d'autant qu'il consacre la plus grande partie de sa récitation à la conception saussurienne de la linguistique générale, c'est-à-dire aux dichotomies saussuriennes et à la définition de la linguistique comme sémiologie³³. Ces points seront repris par Lommel en 1924, lors de sa récitation de la deuxième édition du *CLG*, où il insiste de nouveau sur la nécessité d'une discussion des théorèmes saussuriens vu « l'état de la linguistique contemporaine en Allemagne »³⁴. Un jugement traditionaliste est par contre exprimé par E. Albrecht qui méconnaît le caractère révolutionnaire du *Cours*, en focalisant presque exclusivement les parties concernant les aspects de grammaire comparée, comme les lois du changement phonétique, l'analogie ou la théorie de la syllabe³⁵. Ce genre de réception reste pourtant l'exception dans cette phase³⁶.

Aussi bien d'un point de vue quantitatif que qualitatif, c'est la *Sprachinhaltsforschung*, la « recherche sur la structure interne du langage » ou le *néo-humboldtianisme*³⁷, qui figure comme un des plus importants courants de réception de l'époque³⁸. S'il est vrai que la *Sprachinhaltsforschung* et les différents

³³ Cf. Lommel H., « Révision de *CLG* (1916) », *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1921, 10-12, p. 232-241.

³⁴ Cf. Lommel H., « Révision de la 2^e édition de *CLG* (1922) », *Deutsche Literaturzeitung*, 1924, 45, p. 2040-2045 ; ici : 2040.

³⁵ Cf. Hermann E., « Révision de la 2^e édition de *CLG* (1922) », *Philologische Wochenschrift*, 1922, 42, p. 252-257.

³⁶ Cf. Thilo U. Ch. M., *Rezeption und Wirkung...*, *op. cit.*, p. 145-171.

³⁷ On a généralement associé linguistes tel que Gunter Ipsen, Heinrich F. J. Junker, Walter Porzig, Fritz Stroh ainsi que Leo Weisgerber et Jost Trier à la *Sprachinhaltsforschung* ; pour des informations détaillées sur l'histoire et le programme de ce courant linguistique, voir Gipper H. / Schwarz H., *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, Köln, Westdeutscher Verlag, 1962 *sq.* ; Gipper H., *Bausteine zur Sprachinhaltsforschung. Neuere Sprachbetrachtung im Austausch mit Geistes- und Naturwissenschaft*, 2^e éd., Düsseldorf, Schwann, 1969 ; Gipper H., *Theorie und Praxis inhaltsbezogener Sprachforschung. Aufsätze und Vorträge 1953-1990*, t. 1-5, Münster, Nodus, 1992-1993 ; cf. aussi Jäger L., *Zu einer historischen Rekonstruktion...*, *op. cit.*, p. 38-44 et p. 131 *sq.*

³⁸ Les *Sprachinhaltsforscher* n'ont cependant pas été les seuls à donner une interprétation originale du *CLG* : il faut également mentionner les psychologues et théoriciens du langage Karl Bühler, dont l'œuvre mériterait une analyse à soi, et Friedrich Kainz ainsi que le linguiste Walter von Wartburg ; cf. Bühler K., *Sprachtheorie. Zur Darstellungsfunktion der Sprache*. Stuttgart, Fischer, 1934 ; Kainz F., *Psychologie der Sprache*, Vol. I-V, Stuttgart, Enke, 1941-1969 ; Wartburg W. von, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Halle (Saale), Niemeyer, 1943.

courants structuralistes tentent pareillement de se distancer d'un «ennemi commun», notamment du positivisme de la fin du XIX^e siècle, la première met pourtant l'accent sur des aspects théoriques très différents des derniers. Nous pouvons résumer ces différences comme suit :

- (1) Tout en s'opposant à la méthode atomistico-positiviste du mouvement néogrammairien, les structuralismes européens et la *Sprachinhaltsforschung* se distinguent dans leur respective conception méthodologique de la science. Alors que les premiers s'orientent vers les sciences naturelles, la *Sprachinhaltsforschung* se base sur une conception de la science purement humaniste, sa source d'inspiration étant – à part le *Cours de linguistique générale* – la philosophie idéaliste du XIX^e siècle et surtout Wilhelm von Humboldt, quoique interprétés de manière peu adéquate.
- (2) Les architectures théoriques des structuralismes et de la *Sprachinhaltsforschung* permettent d'en tracer le parallèle, en tant qu'elles sont pareillement déterminées par certains concepts cruciaux du *Cours*, notamment le concept du système et le concept de la valeur. Or, le cadre conceptuel en est différent : soit que l'on présume que les concepts structuralistes de système et de valeur sont forgés d'après le modèle de la mathématique ainsi que de l'économie, ou que – comme le veut la *Sprachinhaltsforschung* – d'après celui d'un certain courant de la psychologie de cette époque, notamment la *Gestaltpsychologie*.
- (3) La différence principale entre la *Sprachinhaltsforschung* et les structuralismes européens résulte finalement de la différente focalisation de l'objet d'étude linguistique : la première se concentre sur le *signifié* – c'est le *Weltbild*, la conception du monde, ou la *Innere Form*, la structure interne du langage –, tandis que les derniers mettent l'accent sur le *signifiant*. En d'autres mots : le structuralisme concentre ses recherches surtout sur le signifiant et obtient ses résultats les plus brillants dans la phonologie, la morphologie et la syntaxe ; la *Sprachinhaltsforschung* focalise par contre surtout les aspects sémantiques du langage, aspects qui seront idéologisés au fur et à mesure pendant les années 1930³⁹.

Il nous semble que l'aspect le plus important de cette réception consiste donc en ce qu'elle a interprété les idées saussuriennes dans le cadre plus vaste d'une philosophie du langage, ou – avec les mots de Leo Weisgerber, éminent chef d'école de

³⁹ Il faut souligner le caractère relatif de cette affirmation : il y eut aussi bien des recherches syntaxiques dans la *Sprachinhaltsforschung*, liées par exemple aux noms de Hennig Brinkmann, Hans Glinz et aussi de Leo Weisgerber, que des travaux sémantiques structuralistes, tel que ceux de Louis Hjelmslev et d'Algirdas J. Greimas.

la *Sprachinhaltsforschung* – en ce qu'elle a su lier « la redécouverte de la philosophie humboldtienne [...] à la conception saussurienne du langage comme signe et système. Ce fut peut-être la linguistique allemande qui – malgré son isolement temporaire – mit en relief l'importance du signifié, contenu dans la conception saussurienne du signe mais négligé jusqu'à ce moment. Et si la conception saussurienne des *signifiants* comme valeurs dans un système a porté ses fruits également dans les recherches sémantiques, c'est surtout dans la théorie des champs sémantiques qui doit son progrès notamment à Jost Trier »⁴⁰.

Or, c'est un fait intéressant que les affinités entre les idées saussuriennes et humboldtiennes avaient déjà été soulignées par Hermann Lommel dans ses deux révisions du *Cours* de 1921 et de 1924, tandis que l'autre réviseur en discuta seulement les aspects comparatistes. Ces révisions reflètent – très schématiquement – la situation globale de la linguistique allemande de cette époque, où il y a d'abord la tradition comparatiste, très puissante d'un point de vue institutionnel et dont le répertoire méthodologique provient essentiellement du XIX^e siècle, puis la tradition philologique, également puissante dans les institutions universitaires, et finalement la *Sprachinhaltsforschung* qui – inspirée par le *Cours* et par Humboldt – représente certainement un courant de la linguistique moderne. Ces trois tendances linguistiques s'approchent du *CLG* de manière très différente : le désintérêt de la part des deux courants traditionnels envers les thèmes du *CLG* s'expliquerait de la façon suivante : si d'un côté ils ne sentaient pas la nécessité d'une réforme de la propre discipline d'un point de vue théorico-méthodologique, d'autre côté le *Cours* ne semblait pas pouvoir entrer dans le cadre de leurs études dans sa forme de 1916 ; la *Sprachinhaltsforschung* y voyait par contre un point de départ pour un renouvellement théorique et méthodologique de la linguistique en Allemagne.

Nous pouvons ainsi résumer que – à l'encontre du *topos* ubiquitaire de la réception tardive – il y eut une réception saussurienne du milieu du XX^e siècle qui est aussi riche qu'intéressante, du moment qu'elle met en relief la dimension philosophique du *Cours*, et qui – malgré la situation éditoriale beaucoup moins favorable – s'approche plus du Saussure des autographes que la lecture structuraliste du *Cours* qui va dominer la troisième phase⁴¹. Il faut toutefois souligner que, même si le *Cours* eut un certain impact sur la dernière, on ne saurait pour autant constater que la linguistique allemande en fut influencée de façon décisive en son entier.

⁴⁰ Weisgerber L., *Von den Kräften der deutschen Sprache, Bd. 1: Grundzüge der inhaltsbezogenen Grammatik*, Düsseldorf, Schwann, 1961, p. 22.

⁴¹ Cf. Jäger L., *Zu einer historischen Rekonstruktion...*, *op. cit.*, p. 10 sq., note 22, p. 38-44 et p. 131 sq.

3. La réception de la vulgate et des écrits autographes⁴²

La troisième phase de la réception saussurienne en Allemagne, qui débute après la seconde guerre mondiale, est initialement caractérisée par la réception au fur et à mesure des différents structuralismes européens – l'école de Prague, l'école de Copenhague et le structuralisme français – ainsi que du « structuralisme » américain. Le retard décisif de vingt ans dans la discussion des idées structuralistes s'explique surtout avec l'isolement de l'Allemagne scientifique pendant le régime national-socialiste.

Que le désir d'un renouvellement méthodologique ait incité à des disputes violentes dans la linguistique germaniste des années soixante, s'explique selon nous de par la situation politique particulière des universités allemandes : malgré la dénazification de la fin des années 1940, il y eut une évidente continuité personnelle et institutionnelle du national-socialisme dans l'Allemagne de l'après-guerre⁴³. Si ceci était le cas dans les départements de grammaire comparée et de philologie, il vaut également pour les représentants de la *Sprachinhaltsforschung*, notamment Leo Weisgerber⁴⁴, qui était lourdement impliqué dans l'idéologie national-socialiste⁴⁵. C'est pour cette raison que ni la *Sprachinhaltsforschung* ni la tradition humboldtienne, discréditée par son instrumentalisation idéologique, ne pouvaient servir de point de repère à un renouvellement de la science du langage.

Dans ce sens, une linguistique synchronique qui – tout en s'orientant vers les structuralismes européens – marquerait aussi par le nom de « linguistique » (*Linguistik*) sa rupture avec la science du langage traditionnelle (*Sprach-*

⁴² Pour les années 1945 jusqu'à 1990, nous nous sommes bornés à la réception dans la RFA.

⁴³ Cf. Maas U., « Die Entwicklung der deutschsprachigen Sprachwissenschaft von 1900 bis 1950 zwischen Professionalisierung und Politisierung », *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 1988, 16, p. 253-290; Haß-Zumkehr U., « Einheit aus der Geschichte. Zur Erforschung der Germanistischen Sprachwissenschaft », *Mitteilungen. Marbacher Arbeitskreis für die Geschichte der Germanistik*, 1999, 13/14, p. 11-23; Hutton C., *Linguistics and the Third Reich: Mother Tongue Fascism, Race and the Science of Language*, Routledge, London, 1999. (Routledge studies in the history of linguistics; 1); Jäger L., « Disziplinen-Erinnerung – Erinnerungs-Disziplin. Der Fall Beißner und die NS-Fachgeschichtsschreibung der Germanistik », in: O. G. Oexle (éd.): *Nationalismus in den Kulturwissenschaften* [à paraître], chap. 1.

⁴⁴ Concernant les activités de Weisgerber dans des institutions national-socialistes voir Lerchenmueller J., « Wissenschaft im Weltanschauungskrieg. Weisgerbers Arbeit in der besetzten Bretagne und die Wissenschaftspolitik der SS », in: K. D. Dutz (éd.), *Interpretation..., op. cit.*, p. 175-196, et Hutton C., *Linguistics and the Third Reich..., op. cit.*

⁴⁵ Cf. Hutton C., *Linguistics and the Third Reich..., op. cit.*

wissenschaft), était un desideratum méthodologique ainsi que politique⁴⁶. Le Saussure structuraliste de la *vulgate* de 1916 remplissait donc dans cette situation particulière surtout une fonction socio-politique: il représentait de façon exemplaire la tradition linguistique des avant-gardes de la gauche, qui n'avait jamais été impliquée dans les sales histoires du national-socialisme; il était donc garant d'un changement d'époque, d'une nouvelle ère linguistique, d'un âge de l'innocence politique regagnée.

Le *topos* de la réception tardive et la qualification de la *Sprachinhaltsforschung* de « pré- ou semi-structuralisme »⁴⁷, tel que l'a formulé Peter von Polenz en 1969, s'explique donc de par la situation historico-politique de la linguistique allemande: dans cette situation, admettre une réception allemande des idées saussuriennes dans les années trente et quarante, aurait pu rendre suspect – sur le plan politique – le renouvellement de la linguistique sous les auspices du *Cours*. Si la logique interne du « nouveau » discours structuraliste le forçait donc d'un côté ou de nier complètement l'existence d'une antérieure réception saussurienne ou d'en relativiser l'importance théorique, il était d'autre côté également contraint à rejeter une réception des « sources » du *Cours* ainsi que des écrits autographes de Ferdinand de Saussure. La logique interne de ce discours de légitimation de la jeune linguistique structuraliste au début des années 1970 peut donc être schématisée comme suit: afin de pouvoir remplir sa fonction de garant de légitimité d'un renouvellement de la linguistique, l'interprétation structuraliste de Saussure devait rester inchangée malgré la découverte des autographes, qui auraient entre autre montré les parallèles entre Saussure et la philosophie idéaliste allemande du XIX^e siècle, la dernière étant pourtant discréditée par l'école de Weisgerber.

La question du rapport entre la *vulgate* et ses sources n'a donc pas été traitée jusqu'au début des années 1970, du moment que, tout généralement, on considérait ces problèmes comme des questions purement philologiques d'une « saussurologie »⁴⁸; aussi Hans-Martin Gauger put-il se refuser encore en 1976 « d'entrer dans

⁴⁶ Cf. Heesch C., *Grundfragen der Linguistik*, Stuttgart, Kohlhammer, 1972, p. 7 *sq.*, qui qualifie le nom *linguistique* de « terme de guerre » (« Kampfbegriff »); voir aussi le débat entre Leo Weisgerber et Götz Wienold, Hans-Heinrich Baumann et Helmut Schnelle dans les *Linguistische Berichte (LB)*: Weisgerber L., « Muß die LINGUISTIK die SPRACHWISSENSCHAFT bekämpfen? », *LB*, 1970, 9, p. 58-63; Wienold G., « Weisgerber-Linguistik und Hochschulreform », *LB*, 1970, 10, p. 81-83; Baumann H.-H., « Sprachwissenschaft oder Sprachwesenschaft? », *LB*, 1970, 10, p. 84-87; Schnelle H., « Muß die Sprachwissenschaft die linguistik bekämpfen? », *LB*, 1971, 11, p. 75-77.

⁴⁷ Polenz P. von, « Gibt es eine germanistische Linguistik? », in in: J. Kolbe (éd.), *Ansichten einer künftigen Germanistik*, München, Hanser, 1969, p. 153-171, ici: p. 161.

⁴⁸ Heesch C., *Grundfragen...*, *op. cit.*, p. 21.

le labyrinthe de la philologie saussurienne»⁴⁹. La réception structuraliste du *Cours*, guidée par le *leitmotiv* « Nous ne faisons pas de saussurologie », réduit Saussure en fin de compte aux dichotomies classiques qui furent interprétées comme des catégories méthodologiques d'une théorie de la linguistique, tout en se basant sur les postulats du rationalisme critique. Ce type de réception domine jusqu'à nos jours la majorité des introductions à la linguistique ainsi que les cours introductifs à la linguistique dans les universités allemandes⁵⁰. Ainsi, Jörn Albrecht remarque dans son introduction au *Structuralisme européen* qu'il n'a aucune intention de contribuer à « l'exégèse saussurienne »: « La question de ce que le maître genevois a vraiment dit ou même voulu dire, n'a ici qu'une importance secondaire. C'est le *Cours* qui a marqué l'histoire de la science au XX^e siècle, avec toutes ses imperfections et son caractère partiellement contradictoire.»⁵¹

À partir du début des années 1970, un autre courant de réception s'établit en Allemagne qui accorda – à l'encontre de la position prédominante – un rôle central à la lecture des sources du *Cours* et des écrits autographes: la réception dite « critique » (*quellenkritische Rezeption*⁵²) qui se différença à son tour en deux courants majeurs.

Il y avait premièrement une réception critique de l'œuvre saussurienne qui défendait une position diplomatique à l'égard du rôle des éditeurs, en ce qu'on affirmait d'une part, que les éditeurs ont accompli une synthèse magistrale de la pensée du maître genevois, tout en critiquant d'autre part certaines distorsions de la pensée saussurienne dans la *vulgate* de 1916 par rapport aux sources et aux autographes. Les représentants majeurs de ce courant sont Peter Wunderli et Konrad Koerner⁵³.

⁴⁹ Gauger H.-M., *Sprachbewußtsein und Sprachwissenschaft*, München, Piper, 1976, (Serie Piper; 144), p. 74.

⁵⁰ Cf. Heesch C., *Grundfragen...*, *op. cit.*, p. 20-41; Helbig G., *Geschichte...*, *op. cit.*, p. 33-45; Linke A. et al., *Studienbuch Linguistik*, 3^e éd., Tübingen, Niemeyer, 1996. (RGL; 121); Pelz H., *Linguistik. Eine Einführung*, 5^e éd., Hamburg, Hoffmann und Campe, 2000. (Campe-Paperback); Precht P., *Saussure zur Einführung*, Hamburg, Junius, 1994.

⁵¹ Albrecht J., *Europäischer Strukturalismus, Ein forschungsgeschichtlicher Überblick*, Tübingen/Basel, Franck, 2000, p. 4.

⁵² Bien que ce courant ait été qualifié de « quellenkritisch », ses représentants se sont occupés autant des autres écrits saussuriens, tel que le *Mémoire*, les anagrammes, les légendes etc., que du problème « sources » – *vulgate*.

⁵³ Cf. Koerner E. F. K., *Contribution au débat post-saussurien sur le signe linguistique. Introduction générale et bibliographie annotée*, The Hague/Paris, Mouton, 1972; Koerner E. F. K., *Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*, Braunschweig, Vieweg, 1973. (Schriften zur Linguistik; 7); Koerner E. F. K., *Saussurean studies – Études saussuriennes*, Genève/Paris, Slatkine, 1988; Wunderli P.,

À la suite d'un Tullio De Mauro, moins réticent à l'égard des éditeurs de la *vulgate*⁵⁴, on essayait deuxièmement de renouer avec la lecture philosophique de la deuxième phase de la réception, la libérant toutefois de ses éléments spéculatifs. Ce courant de la réception critique tâchait donc de retracer les aspects philosophiques de la pensée saussurienne en vue de l'établissement d'une théorie du langage philosophiquement fondée. Parmi le nombre des représentants de ce qu'on a nommé « l'école de Düsseldorf », puis « de Aachen » (R. Engler), on compte Ludwig Jäger et Christian Stetter ainsi que Manfred Frank et Gerhard Vigener⁵⁵.

De nos jours, l'érosion de ce contexte politico-scientifique, où l'on avait cherché de renouveler la linguistique allemande de par la réception du Saussure structuraliste, a finalement laissé transparaître les aspects transdisciplinaire et épistémologique⁵⁶ de la pensée saussurienne. Les grandes disputes entre les défen-

Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure, Tübingen, Narr, 1981. (Tübinger Beiträge zur Linguistik; 148); Wunderli P., *Principes de diachronie. Contribution à l'exégèse du « Cours de linguistique générale » de Ferdinand de Saussure*, Frankfurt a.M./Bern/New York/Paris, Lang, 1990. (Studia Romanica et linguistica; 24)

⁵⁴ Cf. De Mauro T. « Introduction », in: *CLG/DM*, p. V, et « Notes », in: *CLG/DM*, surtout p. 405-409.

⁵⁵ Cf. Jäger L., *Zu einer historischen Rekonstruktion...*, *op. cit.*; Jäger L., « F. de Saussures historisch-hermeneutische Idee der Sprache. Ein Plädoyer für die Rekonstruktion des Saussureschen Denken in seiner authentischen Gestalt », *Linguistik und Didaktik*, 1976, 27, p. 210-244; Jäger L., « Linearität und Zeichensynthese. Saussures Entfaltung des semiologischen Form-Substanz-Problems in der Tradition Hegels und Humboldts », *Fugen*, 1980, p. 187-212; Jäger L., « Der saussuresche Begriff des Aposème als Grundlagenbegriff einer hermeneutischen Semiologie », in: L. Jäger; Ch. Stetter (éds.), *Zeichen und Verstehen. Akten des Aachener Saussure-Kolloquiums 1983*, Aachen, Rader, 1986, (Aachener Studien zur Semiotik und Kommunikationsforschung; 3), p. 7-33; Jäger L., « Die semiologische Kritik des linguistischen Segmentalismus. Die Sprachidee F. de Saussures und die kognitivistische Herausforderung der Linguistik » in: R. Amacker; R. Engler (éds.), *Présence de Saussure. Actes du Colloque international de Genève (21-23 mars 1988)*, Genève/Paris, Droz, 1990, p. 73-86; Jäger L., « Neurosemiologie. Das transdisziplinäre Fundament der Saussureschen Sprachtheorie », *CFS*, 2001, 54; Stetter Ch., « La fonction des réflexions sémiologiques dans la fondation de la linguistique générale chez Ferdinand de Saussure », *Kodikas/Code*, 1978, 1, p. 9-20; Stetter Ch., « Linguistische Konsequenzen der Semiologie Saussures », in: L. Jäger; Ch. Stetter (éds.), *Zeichen und Verstehen...*, *op. cit.*, p. 35-52; Stetter Ch., « Ferdinand de Saussure (1857-1913) », in: M. Dascal et al. (éds.), *La philosophie du langage. Manuel international des recherches contemporaines*, Berlin, De Gruyter, 1992. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft; 7.1), p. 510-523; Stetter, Ch., « Strukturelle Sprachwissenschaft (20. Jahrhundert) », in: T. Borsche (éd.), *Klassiker der Sprachphilosophie*, München, Beck, 1996, p. 421-445; Vigener G., *Die zeichentheoretischen Entwürfe von F. de Saussure und Ch. S. Peirce als Grundlagen einer linguistischen Pragmatik*. Tübingen: Narr, 1979. (Kodikas Suppl.; 2.); Frank M., *Was ist Neostrukturalismus?*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1983. (édition suhrkamp; 1203).

seurs de la *vulgate* et les représentants de la réception critique des autographes appartiennent également au passé. Pouvons-nous donc parler d'une quatrième phase de la réception saussurienne en Allemagne à ce début du XXI^e siècle ?

D'un côté, les conditions pour une réception saussurienne ont été considérablement améliorées dès le début des années 1990 grâce à deux éditions de textes qui facilitent énormément l'accès aux autographes. D'abord, les trois volumes des notes de cours, édités par Eisuke Komatsu et Roy Harris respectivement George Wolf en 1993, en 1996 et en 1997⁵⁷ qui donnent à lire les trois cours sur la linguistique générale pour la première fois en ordre chronologique et en traduction anglaise. Puis, en 1997, il y a la traduction allemande par Johannes Fehr d'un choix d'écrits autographes, dont l'importance ne saurait être sous-estimée⁵⁸. Par la suite, Saussure est en effet «de retour» non seulement dans le cadre de la recherche linguistique, mais aussi dans l'enseignement universitaire en Allemagne⁵⁹.

Mais ce n'est pas seulement la situation éditoriale changée qui a favorisé une «renaissance» des études saussuriennes: les débats autour du structuralisme comme discours modèle de la linguistique allemande ont pris fin et, par conséquent, le Saussure structuraliste a disparu du théâtre de débats idéologiques. C'est en s'orientant vers le paradigme des sciences de la culture et dans une perspective transdisciplinaire, qu'une grande partie de la linguistique allemande s'assure aujourd'hui de ses fondements. Et c'est dans le cadre d'une telle réorientation que la pensée saussurienne, telle qu'elle se présente dans les notes d'étudiants des trois cours et les écrits autographes, y pourrait jouer un rôle majeur. Nous pouvons donc supposer en Allemagne un «retour à Saussure» dans le contexte des débats épistémologiques entre les courants cognitiviste et humaniste en linguistique. Plusieurs

⁵⁶ Cf. Jäger L., «Neurosemiologie...», *op. cit.*, et Jäger L., «La pensée épistémologique de F. de Saussure» (dans ce volume).

⁵⁷ Cf. Saussure F. de, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, ed. by E. Komatsu/R. Harris, Oxford/Tokyo, Pergamon, 1993; Saussure F. de, *Premier cours de linguistique générale (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*, ed. by E. Komatsu/G. Wolf, Oxford/Tokyo, Pergamon, 1996; Saussure F. de, *Deuxième cours de linguistique générale (1908-09) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*, ed. by E. Komatsu/G. Wolf. Oxford/Tokyo, Pergamon, 1997.

⁵⁸ Cf. Saussure F. de, *Linguistik und Semiologie. Notizen aus dem Nachlass. Texte, Briefe und Dokumente*, ges., übers. u. eingel. v. Johannes Fehr, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1997.

⁵⁹ Cf. par exemple le chapitre sur Ferdinand de Saussure dans l'introduction à la linguistique de Manfred Geier, *Orientierung Linguistik. Was sie will, was sie kann*, Reinbek b. Hamburg, Rowohlt, p. 29-51.

thèses de doctorat, parues aux cours des dernières années, témoignent de cet intérêt renouvelé pour la pensée saussurienne⁶⁰.

Nous ne pouvons pourtant pas savoir quelle importance les futurs linguistes et historiographes accorderont aux développements actuels de la réception saussurienne en Allemagne, car la perspective contemporaine est toujours prise – selon Hans-Georg Gadamer – dans l’horizon d’un présent au-delà duquel nous ne saurions rien voir⁶¹.

BIBLIOGRAPHIE

- Albrecht J., *Europäischer Strukturalismus, Ein forschungsgeschichtlicher Überblick*, Tübingen/Basel, Franck, 2000.
- Baumann H.-H., «Sprachwissenschaft oder Sprachwesenschaft?», *Linguistische Berichte*, 1970, 10, p. 84-87.
- Brugmann K., «Révision du *Mémoire*», *Literarisches Centralblatt für Deutschland*, 24, 14.06.1879, p. 773-774.
- Bühler K., *Sprachtheorie. Die Darstellungsform der Sprache*, Stuttgart, Fischer, 1934.
- Ehlers K.-H., «Saussure-Lektüre in Weisgerbers Habilitationsschrift», in: Dutz K. D., *Interpretation und Re-Interpretation. Aus Anlaß des 100. Geburtstages von Johann Leo Weisgerber (1899-1985)*, Münster, Nodus, 2000, p. 51-66.
- Einhäuser E., *Die Junggrammatiker. Ein Problem für die Sprachwissenschaftsgeschichtsschreibung*, Trier, WVT, 1989.
- Fehrman G., *Verzeichnung des Wissens*, München, Fink [à paraître en 2002].

⁶⁰ Cf. García S. B., *Zum Arbitraritätsbegriff bei Ferdinand de Saussure. Eine exegetisch-philologische Untersuchung*, Münster, Nodus, 1997. (Studium Sprachwissenschaft: Beiheft; 28); Hartmann R. A., *Grundlagenprobleme der Sprachwissenschaft. Kritische Analyse und Abwägung der allgemeinen Ansichten über Sprache von Saussure, Chomsky und Piaget*, Konstanz, Hartung-Gorre, 1998; Koeder A., *Von Ferdinand de Saussure zu einer formalen diachronischen Semantik*, Diss., Universität Konstanz, 1999. Online: http://www.ub.uni-konstanz.de/v13/volltexte/1999/365/pdf/365_1.pdf; Köster L., *Von Saussure zum Konnektionismus. Struktur und Kontinuität in der Lexemsemantik und der Musiksemiotik*, Wiesbaden, Deutscher Universitäts-Verlag, 1995. (DUV Sprachwissenschaft); Linda M., *Elemente einer Semiologie des Hörens und Sprechens. Zum kommunikationstheoretischen Ansatz Ferdinand de Saussures*, Tübingen, Narr, 2001; Roggenbuck S., *Saussure und Derrida. Linguistik und Philosophie*. Tübingen, Francke, 1998. (Kultur und Erkenntnis. 20.); Fehrman G., *Verzeichnung des Wissens*, München, Fink (à paraître en 2002).

⁶¹ Cf. Gadamer H.-G., *Wahrheit und Methode...*, op. cit., p. 289.

- Fick A., «Récession du Mémoire», *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 14, 07.04.1880, p. 417-439.
- Foucault M., «Qu'est-ce qu'un auteur?» *Dits et Écrits I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, 2000. (Quarto).
- Frank M., *Was ist Neozstrukturalismus?*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1983. (edition Suhrkamp; 1203).
- Gadamer H.-G., *Gesammelte Werke. Bd. 1: Hermeneutik I. Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, 6^e éd., Tübingen, Mohr, 1990.
- García S. B., *Zum Arbitraritätsbegriff bei Ferdinand de Saussure. Eine exegetisch-philologische Untersuchung*, Münster, Nodus, 1997. (Studium Sprachwissenschaft: Beiheft; 28).
- Gauger H.-M., *Sprachbewußtsein und Sprachwissenschaft*, München, Piper, 1976. (Serie Piper; 144).
- Geier M., *Orientierung Linguistik. Was sie will, was sie kann*, Reinbek b. Hamburg, Rowohlt. (rowohlts enzyklopädie; 55602).
- Gipper H./Schwarz H., *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, Köln, Westdeutscher Verlag, 1962 sq.
- Gipper H., *Bausteine zur Sprachinhaltsforschung. Neuere Sprachbetrachtung im Austausch mit Geistes- und Naturwissenschaft*, 2^e éd., Düsseldorf, Schwann, 1969.
- Gipper H., *Theorie und Praxis inhaltbezogener Sprachforschung. Aufsätze und Vorträge 1953-1990*, vol. 1-5, Münster, Nodus, 1992-1993.
- Gmür R., *Das Schicksal von F. de Saussures «Mémoire», Eine Rezeptionsgeschichte*, Bern, Universität Bern, 1986. (Institut für Sprachwissenschaft, Arbeitspapier; 21).
- Godel R., *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz, 1957.
- Hartmann R. A., *Grundlagenprobleme der Sprachwissenschaft. Kritische Analyse und Abwägung der allgemeinen Ansichten über Sprache von Saussure, Chomsky und Piaget*, Konstanz, Hartung-Gorre, 1998.
- Haß-Zumkehr U., «Einheit aus der Geschichte. Zur Erforschung der Germanistischen Sprachwissenschaft», *Mitteilungen. Marbacher Arbeitskreis für die Geschichte der Germanistik*, 1999, 13/14, p. 11-23.
- Heeschen C., *Grundfragen der Linguistik*, Stuttgart, Kohlhammer, 1972.
- Helbig G., *Geschichte der neueren Sprachwissenschaft. Unter dem besonderen Aspekt der Grammatik-Theorie*, München, Hueber, 1973.
- Hermann E., «Récession de la 2^e édition du CLG (1922)», *Philologische Wochenschrift*, 1922, 42, p. 252-257.

- Hutton C., *Linguistics and the Third Reich: Mother-Tongue Fascism, Race and the Science of Language*, Routledge: London, 1999. (Routledge studies in the history of linguistics; 1).
- Jäger L., *Zu einer historischen Rekonstruktion der authentischen Sprach-Idee F. de Saussures*, Diss., Universität Düsseldorf, 1975.
- Jäger L., «F. de Saussures historisch-hermeneutische Idee der Sprache. Ein Plädoyer für die Rekonstruktion des Saussureschen Denken in seiner authentischen Gestalt», *Linguistik und Didaktik*, 1976, 27, p. 210-244.
- Jäger L., «Zu einer hermeneutischen Begründung der Sprachtheorie. Historisch-systematische Skizze», *Germanistische Linguistik*, 1977, 5/6, p. 1-78.
- Jäger L., «F. de Saussures semiologische Begründung der Sprachtheorie», *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 1978, 6/1, p. 18-30.
- Jäger L., «Linearität und Zeichensynthese. Saussures Entfaltung des semiologischen Form-Substanz-Problems in der Tradition Hegels und Humboldts», *Fugen*, 1980, p. 187-212.
- Jäger L., «Ferdinand de Saussure. Genese, Rezeption und Aktualität seiner Sprachtheorie», *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht*, 1984, 54, p. 19-30.
- Jäger L., «Der saussuresche Begriff des Aposème als Grundlagenbegriff einer hermeneutischen Semiologie», in: L. Jäger; Ch. Stetter (éds.), *Zeichen und Verstehen. Akten des Aachener Saussure-Kolloquiums 1983*, Aachen, Rader, 1986, (Aachener Studien zur Semiotik und Kommunikationsforschung; 3), p. 7-33.
- Jäger L., «Die semiologische Kritik des linguistischen Segmentalismus. Die Sprachidee F. de Saussures und die kognitivistische Herausforderung der Linguistik» in: R. Amacker; R. Engler (éds.), *Présence de Saussure. Actes du Colloque international de Genève (21-23 mars 1988)*, Genève/Paris, Droz, 1990, p. 73-86.
- Jäger L., «Neurosemiologie. Das transdisziplinäre Fundament der Saussureschen Sprachtheorie», *CFS*, 2001, 54.
- Jäger L., «Disziplinen-Erinnerung – Erinnerungs-Disziplin. Der Fall Beißner und die NS-Fachgeschichtsschreibung der Germanistik», in: O. G. Oexle (éd.): *Nationalismus in den Kulturwissenschaften* [à paraître].
- Jakobson R., *Essais de Linguistique Générale*, trad. de l'anglais par N. Ruwet, Paris, Minuit, 1973. (Arguments; 14).
- Kainz F., *Psychologie der Sprache*, Vol. I-V, Stuttgart, Enke, 1941-1969.
- Knobloch C., «Begriffspolitik und Wissenschaftsrhetorik bei Leo Weisgerber», in: Dutz K. D., *Interpretation und Re-Interpretation. Aus Anlaß des 100.*

- Geburtstages von Johann Leo Weisgerber (1899-1985)*, Münster, Nodus, 2000, p. 145-174.
- Koeder A., *Von Ferdinand de Saussure zu einer formalen diachronischen Semantik*, Diss., Universität Konstanz, 1999. Online: http://www.ub.uni-konstanz.de/v13/volltexte/1999/365/pdf/365_1.pdf
- Koerner E. F. K., *Contribution au débat post-saussurien sur le signe linguistique. Introduction générale et bibliographie annotée*, The Hague/Paris, Mouton, 1972.
- Koerner E. F. K., *Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*, Braunschweig, Vieweg, 1973. (Schriften zur Linguistik; 7).
- Koerner E. F. K., *Saussurean studies – Études saussuriennes*, Genève/Paris, Slatkine, 1988.
- Köster L., *Von Saussure zum Konnektionismus. Struktur und Kontinuität in der Lexemsemantik und der Musiksemiotik*, Wiesbaden, Deutscher Universitäts-Verlag, 1995. (DUV Sprachwissenschaft).
- Lerchenmueller J., «Wissenschaft im Weltanschauungskrieg. Weisgerbers Arbeit in der besetzten Bretagne und die Wissenschaftspolitik der SS», in: K. D. Dutz (éd.), *Interpretation..., op. cit.*, p. 175-196.
- Linda M., *Elemente einer Semiologie des Hörens und Sprechens. Zum kommunikationstheoretischen Ansatz Ferdinand de Saussures*, Tübingen, Narr, 2001.
- Linke A. et al., *Studienbuch Linguistik*, 3^e éd., Tübingen, Niemeyer, 1996. (RGL; 121).
- Lommel H., «Récension du CLG (1916)», *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1921, 10-12, p. 232-241.
- Lommel H., «Récension de la 2^e édition du CLG (1922)», *Deutsche Literaturzeitung*, 1924, 45, p. 2040-2045.
- Maas U., «Die Entwicklung der deutschsprachigen Sprachwissenschaft von 1900 bis 1950 zwischen Professionalisierung und Politisierung», *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 1988, 16, p. 253-290.
- Mayrhofer M., «Nach hundert Jahren. Ferdinand de Saussures Frühwerk und seine Rezeption durch die heutige Indogermanistik», *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse*, 1981, 8, p. 7-38.
- Meier-Brügger M., *Indogermanische Sprachwissenschaft*, unter Mitarb. v. M. Fritz u. M. Mayrhofer. 7^e éd. rév., Berlin/New York, De Gruyter, 2000.
- Mounin G., *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*. Paris, Seghers, 1968. (Philosophes de tous les temps).

- Osthoff H./Brugmann K., *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachwissenschaft, Teil 2*, Leipzig, Hirzel, 1879; cité d'après le volume I (compr. les parties 1, 2, 3) de la réimpr. de Olms, Hildesheim, 1974. (Documenta Semiotica; Serie 1: Linguistik).
- Osthoff H./Brugmann K., *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachwissenschaft, Teil 4*, Leipzig, Hirzel, 1881; cité d'après le volume II (compr. les parties 4, 5) de la réimpr. de Olms, Hildesheim, 1974. (Documenta Semiotica; Serie 1: Linguistik).
- Pelz H., *Linguistik. Eine Einführung*, 5^e éd., Hamburg, Hoffmann und Campe, 2000. (Campe-Paperback).
- Polenz P. von, «Gibt es eine germanistische Linguistik?», in: J. Kolbe (éd.), *Ansichten einer künftigen Germanistik*, München, Hanser, 1969, p. 153-171.
- Precht P., *Saussure zur Einführung*, Hamburg, Junius, 1994.
- Roggenbuck S., *Saussure und Derrida. Linguistik und Philosophie*. Tübingen, Francke, 1998. (Kultur und Erkenntnis. 20).
- Saussure F. de, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner, [1878] 1879.
- Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration de A. Riedlinger, Paris, Payot, 1916; (abrév. CLG).
- Saussure F. de, *Grundfragen der allgemeinen Sprachwissenschaft*, übersetzt v. Hermann Lommel, Heidelberg, Winter, 1931.
- Saussure F. de, «Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études», éd. par R. Godel, *CFS* 17, 1960, p. 15-25.
- Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration de A. Riedlinger, édition critique préparée par T. De Mauro, Paris, Payot, 1972, rééd. 1995; (abrév.: CLG/DM).
- Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome 1, Wiesbaden, Harrassowitz, 1968.
- Saussure F. de, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome 2, *Appendice, Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1974.
- Saussure F. de, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, ed. by E. Komatsu/R. Harris, Oxford/Tokyo, Pergamon, 1993.
- Saussure F. de, *Premier cours de linguistique générale (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*, ed. by E. Komatsu/G. Wolf, Oxford/Tokyo, Pergamon, 1996.

- Saussure F. de, *Deuxième cours de linguistique générale (1908-09) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*, ed. by E. Komatsu/G. Wolf. Oxford/Tokyo, Pergamon, 1997.
- Saussure F. de, *Linguistik und Semiologie. Notizen aus dem Nachlass. Texte, Briefe und Dokumente*, ges., übers. u. eingel. v. Johannes Fehr, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1997.
- Scheerer T. M., *Ferdinand de Saussure. Rezeption und Kritik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980. (Erträge der Forschung; 133).
- Schnelle H., «Muß die Sprachwissenschaft die Linguistik bekämpfen?», *Linguistische Berichte*, 1971, 11, p. 75-77.
- Schuchardt H., «Récension de CLG (1916)», *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, 1917, 38, p. 1-9.
- Stempel W.-D., *Gestalt, Ganzheit, Struktur. Aus Vor- und Frühgeschichte des Strukturalismus in Deutschland*, Göttingen, Vandenhoeck&Ruprecht, 1978.
- Stetter Ch., «La fonction des réflexions sémiologiques dans la fondation de la linguistique générale chez Ferdinand de Saussure» *Kodikas/Code*, 1978, 1, p. 9-20.
- Stetter Ch., «Linguistische Konsequenzen der Semiologie Saussures», in: L. Jäger; Ch. Stetter (éds.), *Zeichen und Verstehen. Akten des Aachener Saussure-Kolloquiums 1983*, Aachen, Rader, 1986, (Aachener Studien zur Semiotik und Kommunikationsforschung; 3), p. 35-52.
- Stetter Ch., «Ferdinand de Saussure (1857-1913)», in: M. Dascal et al. (éds.), *La philosophie du langage. Manuel international des recherches contemporaines*, Berlin, De Gruyter, 1992, (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft; 7.1), p. 510-523.
- Stetter, Ch., «Strukturelle Sprachwissenschaft (20. Jahrhundert)», in: T. Borsche (éd.), *Klassiker der Sprachphilosophie*, München, Beck, 1996, p. 421-445.
- Streitberg W., «Ferdinand de Saussure», *Indogermanisches Jahrbuch*, 1914 (1915), 2, p. 203-213.
- Szemérenyi O., *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*, 3e éd. rév., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1989.
- Thilo U. Ch. M., *Rezeption und Wirkung des Cours de linguistique générale. Überlegungen zu Geschichte und Historiographie der Sprachwissenschaft*, Tübingen, Narr, 1989. (Tübinger Beiträge zur Linguistik; 333).
- Vigener G., *Die zeichentheoretischen Entwürfe von F. de Saussure und Ch. S. Peirce als Grundlagen einer linguistischen Pragmatik*. Tübingen: Narr, 1979. (Kodikas/Code Suppl.; 2).

- Wartburg W. von, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Halle (Saale), Niemeyer, 1943.
- Weisgerber L., *Von den Kräften der deutschen Sprache, Bd. 1: Grundzüge der inhaltsbezogenen Grammatik*, Düsseldorf, Schwann, 1961.
- Weisgerber L., «Muß die LINGUISTIK die SPRACHWISSENSCHAFT bekämpfen?», *Linguistische Berichte*, 1970, 9, p. 58-63.
- Wienold G., «Weisgerber-Linguistik und Hochschulreform», *Linguistische Berichte*, 1970, 10, p. 81-83.
- Wunderli P., *Ferdinand de Saussure und die Anagramme. Linguistik und Literatur*, Tübingen, Niemeyer, 1972. (Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft; 14).
- Wunderli P., *Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure*, Tübingen, Narr, 1981. (Tübinger Beiträge zur Linguistik; 148).
- Wunderli P., *Principes de diachronie. Contribution à l'exégèse du «Cours de linguistique générale» de Ferdinand de Saussure*, Frankfurt a.M./Bern etc., Lang, 1990. (Studia Romanica et linguistica; 24).

Yong-Ho Choi
Hyun-Kwon Kim

LE SAUSSURISME EN CORÉE AU XX^e SIÈCLE

1. *Un bref aperçu sur la littérature saussurienne en Corée*

Parler de la réception de Saussure dans le cadre du temps et de l'espace circonscrits en termes d'« aujourd'hui en Corée », cela nous semble être à la fois très tard et trop tôt : très tard, parce qu'on n'est plus dans le paradigme saussurien en Corée comme partout ailleurs, depuis l'entrée en jeu du chomskisme, du pragmatisme, ou du cognitivisme, etc., sur la scène linguistique ; mais trop tôt en même temps si l'on tient compte de la situation particulière où en est la Corée : le Saussurisme au sens de Prague, de Copenhague, de Genève ou de Paris, cela n'existe pas en Corée. Pourtant, si l'on se réfère à la bibliographie commentée de 1960 à 1999 (2000)¹, celle que nous avons établie suivant le modèle de la bibliographie saussurienne de Rudolf Engler (1976, 1979, 1986, 1989), on a l'impression que, sur le plan quantitatif, on passe curieusement, à partir des années 90, à l'époque de ce qu'on pourrait baptiser la « renaissance des études saussuriennes ». Les deux tiers des références récoltées ont été publiées dans les années 90. Si tel est bien le cas, comment pourrait-on décrire l'histoire de la réception qui, nous semble-t-il, vient de commencer ?

¹ Voir Choi Y.-H. et Jean B.-K.(1999), p. 260-271.

Nous avons établi une liste des références contenant des articles, des livres et des traductions, consacrés en général ou en particulier à la linguistique saussurienne, de 1960 à 1999 (2000). Parmi les 122 références, il y a 4 thèses, 6 mémoires et 40 articles, trois livres et trois traductions relatifs à Saussure. On peut trouver également en matière de linguistique ou de sémiotique plusieurs livres et traductions d'ordre général dans lesquels Saussure est particulièrement présent. Si l'on accepte la classification en trois parties des références selon les champs d'études saussuriennes, que R. Engler a proposée dans sa préface de Koerner (1988): théorique, philologique, et historiographique (p. 9-11), c'est, bien sûr, la partie théorique qui prend le devant. Ce déséquilibre pourrait s'expliquer par le retard de la «Saussurologie» en Corée. Les deux élèves de Monsieur Michel Arrivé et de Madame Claudine Normand, qui ont fait leurs études en France, Sung Do Kim (1992) et Yong Ho Choi (1997) s'efforcent, depuis leur retour en Corée, de rattraper ce retard.

En Corée, il existe deux traductions du *Cours*: l'une a été réalisée par O. K. Oh (1973) et l'autre, par S. Y. Choi (1990). On peut regretter toutefois d'une part qu'aucun compte-rendu, sauf erreur de notre part, n'ait tenu compte de ces travaux, et d'autre part que la deuxième traduction qui a été faite avec l'édition critique préparée par T. de Mauro, ait fâcheusement fait l'économie de notes biographiques et de commentaires philologiques (p. 4). Pratiquement il n'y a donc pas de grande différence entre les deux versions, à part quelques retouches terminologiques mineures. Si la première version semble préférer la traduction «à la japonaise», la deuxième se rapproche d'une entreprise «à la chinoise». Alors que dans la première version le signifiant et le signifié ont été traduits respectivement par «signe passif» et «signe actif», dans la deuxième, ils ont été nommés «expression du signe» et «contenu du signe»². Il est d'ailleurs difficile de calculer le nombre exact des exemplaires imprimés du *Cours*, d'autant plus difficile que les éditeurs coréens se montrent en général très réticents sur ce sujet très délicat. Du coup, notre estimation restera indéterminée. Nous nous contentons de supposer approximativement qu'environ 10,000 exemplaires³ ont été vendus pendant 30 ans.

Dans la conclusion que nous avons tirée des études précédentes portant sur la réception de Saussure en Corée (1999), nous avons dit que celle-ci ne se fait pas par des écoles mais par des individus intéressés par Saussure pour des raisons person-

² *Ibid.*, p. 258.

³ Pour ce chiffre on prend en considération le fait que chaque version a été rééditée 5 fois et que chaque édition comporte environ 1,000 exemplaires.

nelles⁴. Dans la présente communication, nous allons nous concentrer en particulier sur les trois personnalités marquant l'histoire de la réception de Saussure en Corée, processus qui n'est pourtant pas encore terminé : Monsieur Bang-Han Kim (3), Monsieur Wung He (4) et Monsieur Byung-Ki Jean (5).

2. *La préhistoire : le souvenir d'un linguiste*

Pour l'histoire du « Saussurisme » en Corée, si l'on peut le dire, il faut partir de sa préhistoire. Parce qu'on est privé du moyen pratique de dater de façon précise l'introduction de la linguistique saussurienne en Corée. Toutefois, il est hors de doute que c'est Ferdinand de Saussure qui, parmi d'autres linguistes occidentaux, a été le plus connu en Corée juste après la seconde guerre mondiale. B.-H. Kim (1996) en témoigne de la façon suivante dans son *Souvenir*.

Juste après la guerre mondiale, Saussure était le linguiste qui nous a été le plus connu. Vers 1953, Saussure représentait la linguistique elle-même, et sa théorie a été conçue comme théorie unique en matière de linguistique. (p. 13)

Sans une preuve historique datable, qu'on nous permette de nous en remettre pour l'instant à ce témoignage personnel : « Vers 1953, Saussure représentait la linguistique elle-même ». D'emblée surgit là cette question : comment se peut-il que la théorie saussurienne puisse pénétrer dans un pays qui semble être pourtant parfaitement isolé, à cette époque-là, de la société linguistique internationale. B.-H. Kim (1996) donne la réponse suivante :

Si Saussure était si connu en Corée, c'est d'abord parce que c'est le *Cours*, parmi d'autres livres traduits en japonais, qu'on peut trouver et acheter le plus facilement. Et ensuite parce qu'on savait que l'influence sur les milieux linguistiques japonais de l'interprétation faite par le professeur Kobayashi concernant la théorie saussurienne, était de taille. (p. 171)

Compte tenu de la proximité géographique entre les deux pays ayant pour conséquence des échanges très intimes historiquement aux niveaux non seulement économique mais aussi culturel et scientifique, et surtout du fait que la première traduction du *Cours* dans le monde a été faite par un célèbre linguiste japonais qui s'appelle Hideo Kobayashi, on ne s'étonnera pas de ce que les Coréens puissent reconnaître très tôt l'importance de Saussure en matière de linguistique. Sung-Do Kim (1991) allait jusqu'à formuler l'hypothèse selon laquelle Saussure a commencé à être connu des Coréens vers 1930 alors que Kobayashi était en Corée

⁴ Choi Y.-H. et Jean B.-K., 1999, p. 276.

pour enseigner à l'université impériale de Kyung Sung (l'Université nationale de Séoul). Ajoutons le fait que le professeur Modoki Tokieda a également enseigné à la même université presque à la même époque, de 1927 à 1943. On sait que sa théorie « Processus du langage » a provoqué au Japon une polémique ardente avec son collègue universitaire, Hideo Kobayashi, vers 1940. Cette polémique qui n'est pas encore terminée est devenue très célèbre et constitue aujourd'hui un élément indispensable pour la description de l'histoire de la réception de Saussure au Japon. Pour parler bref, Tokieda voulait battre en brèche la thèse de la langue comme fait social, défendue par Kobayashi en faveur de Saussure, en faisant valoir le fait que la langue ne devait son existence qu'à l'activité individuelle. Si l'on se souvient que les deux professeurs engagés dans cette polémique ont effectué une partie leur carrière universitaire en Corée presque à la même époque et dans la même université, il se peut que cette polémique ait déjà été nourrie durant leur séjour en Corée. On ne peut pas vérifier, pour l'instant, cette hypothèse très intéressante, susceptible de rendre raison de la célébrité de Saussure en Corée, mais ce qui nous paraît être une évidence, c'est que les étudiants coréens qui ont pu assister à leurs cours de linguistique avaient de fortes chances d'apprendre la théorie linguistique de Saussure. B.-H. Kim se souvient qu'il a appris d'un professeur coréen la théorie « Processus du langage » de Tokieda quand il était étudiant à l'université nationale de Séoul, mais il a oublié qui était ce professeur (p. 41). Ce qui est pourtant sûr, c'est que celui-ci était un des étudiants qui ont suivi les cours de Tokieda dans les années 30. On a donc la preuve irréfutable que les Coréens reconnaissaient très tôt, non seulement l'existence mais aussi l'importance de Saussure et de son *Cours* au moins à partir des années 30. Si toutefois nous proposons de qualifier cette époque de préhistorique, c'est plus ou moins pour la raison suivante :

Ce qu'on pourrait dire ici, c'est qu'avant et après la libération, il n'y avait pas de société linguistique en Corée qui puisse recevoir et digérer les théories de Saussure ou de Troubetzkoy. Je pense qu'il n'existait rien de tel avant la guerre de Corée. (B.-H. Kim 1966, p. 129)

Pour parler de la réception, il faut au moins un hôte qui reçoit. A cette époque-là, on en a pourtant manqué. Il est temps de se tourner vers une période que l'on peut dater de façon plus ou moins précise.

3. *Les années 60*: l'Introduction à la linguistique de Wung He

Dans les universités coréennes, la discipline de la linguistique est enseignée dans les départements de littérature et de la langue coréennes, françaises, anglaises, etc. Ce n'est pas le département de littérature et de la langue françaises mais celui de littérature et de la langue coréennes qui fut le premier à recevoir de façon systé-

matique les idées de la linguistique saussurienne en Corée. Ils se montrent soucieux de décrire la langue coréenne d'un point de vue structuraliste. Il serait intéressant de voir que le premier livre paru en Corée portant sur l'introduction à la linguistique, celui qui a été publié par Wung He en 1963, reposait entièrement sur les idées de la linguistique saussurienne. C'est ainsi qu'on peut lire à la dernière page du livre un passage rendant hommage à Saussure :

Le système de ce livre, en respectant la distinction entre langue et parole et les principes de la synchronie et de la diachronie, formulés dans la linguistique saussurienne, consiste à comprendre la structure de la langue coréenne d'un point de vue structuraliste. (p. 377)

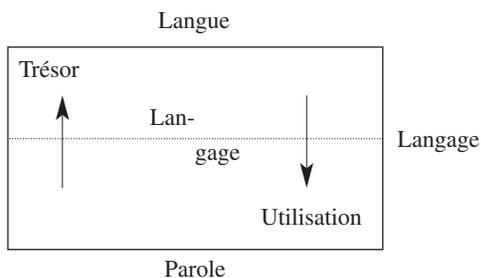
L'impact de ce livre sur les milieux linguistiques coréens est inestimable. Il a été réédité presque chaque année durant 30 ans⁵. Il s'agit vraiment du premier livre en Corée dans lequel les principes linguistiques de Saussure se trouvent bien appliqués. L'auteur de ce livre, à côté de célèbres linguistes tels Bréal, Meillet, Bally, Troubetzkoy, Hjelmslev, Stern, etc, cite Saussure et son *Cours de linguistique générale*, explicitement 52 fois, dans le texte et dans les notes. Les livres avec le même caractère introductif qui lui succèdent ne dépasseront pas ce chiffre. Il est à noter que l'auteur cite non seulement le Saussure généraliste, présenté dans l'introduction ou la première partie du *Cours*, comme l'on l'a souvent fait, mais également les Saussure comparatiste et dialectologue, détaillés dans les troisième et quatrième parties. Saussurien convaincu, il résume, à la fin de son livre, les apports de la linguistique saussurienne, de la façon suivante (p. 376) :

- Distinction entre langue et parole
- Distinction entre synchronie et diachronie
- La théorie de la valeur
- La nature arbitraire du signe linguistique

Du coup, on le considère comme l'héritier légitime de la linguistique saussurienne en Corée. Or, il n'est pourtant pas héritier au sens *minimaliste* de Christian Puech (2000, p. 89). Même s'il reconnaît *en principe* la primauté de la langue sur la parole, d'une part et de l'autre, le bien fondé de la distinction entre synchronie et diachronie, il prend soin toutefois de souligner en plusieurs endroits la non-rigidité de ces dichotomies *en réalité*. Il se montre vraiment soucieux de faire valoir le mécanisme à partir duquel les dichotomies saussuriennes se révèlent en dernière instance, non pas oppositives, mais opératives, voire coopératives. Il ne faut pas

⁵ Ce chiffre a été établi suivant le témoignage personnel de Wung He.

confondre les phénomènes synchroniques avec les phénomènes diachroniques pour la description cohérente des données linguistiques. Mais il y a des cas où les informations d'ordre diachronique sont très utiles, c'est-à-dire qu'elles peuvent servir à combler une lacune dans l'explication sur des phénomènes synchroniques et il est à noter également que la diachronie sans synchronie n'existe pas par définition (p. 40-47). Wung He souligne d'une part la nécessité de la distinction entre langue et parole, et d'autre part il cherche vraiment à faire comprendre leur rapport de va-et-vient. Le schéma qu'il établit pour son propos est instructif (p. 27) :



Il y a en effet deux conceptions différentes du langage chez Wung He. La première conception, illustrée à l'intérieur de la boîte consiste à désigner la totalité des phénomènes langagiers. La langue ou la parole n'en sont qu'un aspect. Le langage situé à droite s'explique par «l'activité langagière à travers laquelle la langue se réalise comme parole, et la parole se consacre comme langue» (p.27). Il est toujours important de comprendre ce rapport de va-et-vient entre langue et parole.

En effet, toutes sortes d'oppositions tendent à s'expliquer en Extrême Orient sur le modèle du Yin et Yan. Et il nous paraît que les dichotomies saussuriennes ne font pas exception.

4. *Les années 70-80: la thèse de Byung-Ki Jean : l'ambiguïté de la dualité saussurienne*

Il est regrettable que dans la Société de la linguistique coréenne qui apporta une contribution non négligeable à la réception des idées de Saussure, l'on ait vite oublié, voire quitté Saussure pour Chomsky. L'explication que B.-H. Kim (1996) en donne est pénétrante :

A partir de la guerre de la Corée, on commence à observer un grand changement dans les milieux linguistiques coréens. C'est parce qu'à cette occasion,

nos échanges culturels avec les Etats-Unis augmentent rapidement. La théorie linguistique américaine a été vite introduite et a stimulé les recherches linguistiques. L'influence de la linguistique américaine sur la Société de linguistique coréenne, qui a été à peine observée dans les années 50, s'est rapidement propagée globalement à partir des années 60... Si l'on avait bien digéré et transmis la théorie linguistique de Saussure et la phonologie de Troubetzkoy, on n'aurait pas aveuglément reçu la linguistique américaine dans la génération suivante, quoique son influence soit grande. (p. 129-130)

Si la Société de linguistique coréenne céda «aveuglément» à la linguistique américaine de plus en plus envahissante, c'est la Société de linguistique française qui était prête à prendre la relève. Parmi tant d'autres, on peut compter des linguistes experts en matière de linguistique française tels Jae-Sung Hong (1977, 1983), Jung-Chel Se (1985), Sung-Ki Jen (1983, 1986), etc. Mais c'est Byung-Ki Jean qui, selon B. H. Kim (1996, p. 182), est le seul assidu aux études saussuriennes en Corée. La thèse qu'il a soutenue en 1985, *Sur le principe de la dualité saussurienne*, était le fruit des recherches qu'il a menées pendant 10 ans (1975, 1976, 1977, 1978, 1980, 1981, 1983). Wung He (1963) sait bien les histoires de la reconstruction du *Cours* (p. 376) mais il ne connaît pas du tout en 1963 les histoires de la philologie saussurienne qui commencent à remettre en question cette reconstruction. Par contre Byung-Ki Jean connaît bien en 1985 les deux histoires, mais il pense qu'elles sont bien harmonieuses. Il est de l'idée que le *Cours*, c'est Saussure (p. 13). Il cite souvent Godel (29 fois) mais il explore peu Engler (seulement 2 fois mentionné). Il connaît bien De Mauro et Amacker, mais il ignore complètement Wunderli et Jäger. On dirait qu'il reste fidèle au Saussure du *Cours*, mais qu'il se méfie du Saussure des *Sources*. Mais comme Wung He, il n'est pourtant pas *minimaliste* dans l'interprétation des idées de Saussure. Lorsqu'il donne l'explication de la dualité saussurienne, voire de l'ambiguïté de cette dualité, il recourt, par chance ou par malchance, à Hegel (p. 34-36). Pour lui, la dualité saussurienne réside dans la nature même des choses (p. 35). Par exemple, la dichotomie langue/parole est ambivalente par nature, dans la mesure où dans la langue il y a parole et que dans la parole, il y a langue (p. 54-59). Il dit : « Dans cette mesure, il n'existe pas de ligne de démarcation tranchée entre parole et langue » (p. 59). Simplement, il y a là contradiction interne au sens hegelien du terme. La lecture de Byung-Ki Jean ainsi effectuée sur Hegel n'est juste que partiellement. Parce que la contraction ainsi déchiffrée la plupart du temps en référence aux *Sources manuscrites* de Godel, ne semble jamais le gêner. Il ne voulait ni surmonter, ni démontrer cette contradiction, mais simplement la *montrer*. Or, Hegel sans l'*Aufhebung* n'est pas Hegel. On voit là simplement, comme chez Wung He, une interprétation basée

sinon explicitement, du moins implicitement sur le modèle du Yin et Yang. La contradiction est là, et c'est tout. Le vrai problème, c'est de ne pas la voir, mais non pas de la surmonter. Il ne s'agit guère de la surpasser, il s'agit simplement de passer par là. Voilà comment Saussure est lu et relu en Corée.

5. *Les années 90: une histoire qui n'est pas encore terminée*

Dans les années 90, on observe en Corée une augmentation des références concernant Saussure. Vu la quantité, on rentre vraiment dans l'époque de la renaissance de la *Saussurologie*. Parmi les 122 références, 76 ont été publiées dans ces années-là. Trois livres sur Saussure viennent de sortir dans un délai de trois ans (Bang Han Kim 1998, Sung Do Kim 1999, Yong Ho Choi 2000). L'intérêt porté à Saussure demande une explication d'ordre historique, semblable à celle mise en œuvre par l'histoire des sciences. Faute de temps et de place, nous nous contentons simplement de montrer ici les auspices sous lesquels Saussure est revisité en Corée. Il semble que le chomskisme ne séduise plus, que le cognitivisme risque de glisser dans la technologie et que dans ces conditions *le retour à Saussure*⁶ puisse servir de mot d'ordre à ceux qui cherchent un nouveau paradigme en linguistique.

Vu la qualité on avance dans les années 90 à la fois peu et trop. Koerner (1998) déplore que la société académique japonaise n'ait pas été très coopérative pendant qu'il a travaillé sur « Saussure au Japon ». Puisqu'il va jusqu'à parler de la « reluctance of several Japanese scholars » (p. 175), il avait sûrement du mal à avoir accès à la littérature saussurienne au Japon. Les savants japonais semblent préférer discuter entre eux pour la « domestic consumption » (*ibid.*) plutôt que d'intervenir dans la société académique internationale. C'est exactement le contraire qui s'observe en Corée. Il est curieux de voir qu'en Corée on a tendance à ne pas citer ses propres collègues coréens, que l'on soit pour ou contre. On préfère s'adresser à l'autorité étrangère plutôt que de se référer à ses collègues. Voilà pourquoi on trouve rarement en Corée un débat tel qu'on peut l'observer au Japon entre Kobayashi et Tokieda. Dans une culture où « discuter » est pris pour « se disputer », on évite de s'attaquer les uns les autres. Voilà pourquoi on avance peu dans la Saussurologie. Il y a plus. Dans les conditions où Godel n'est pas encore traduit, que De Mauro n'est lu que partiellement et que Engler n'est jamais cité de façon systématique, Saussure, bien qu'il soit bien respecté, n'est pas vraiment exploré en Corée.

⁶ Ce mot d'ordre sert de titre de plusieurs articles dans ces dernières années. Voir par exemple Choi Y.-H. (1999).

Dans son dernier livre consacré à *Saussure* en 1998, Bang-Han Kim reste toujours attaché, ou plutôt rattaché à l'enseignement de la *Vulgate*. Par contre, Sung-Do Kim et Yong-Ho Choi, qui ont fait leurs études en France, avancent un peu trop vite et, de la sorte, semblent être hors contexte dans le débat sur Saussure en Corée. Le premier, en fouillant avec zèle les manuscrits de Saussure, jongle entre le Saussure du Logos et celui du Muthos. Le second, en faisant intervenir le facteur Temps dans l'appareil conceptuel de Saussure, tente de combler une lacune dans la lecture structuraliste. Dans ces histoires, on voit une sorte de malentendu, voire une rupture entre le discours structuraliste sur Saussure et la compréhension herméneutique. Dans ces conditions, Hyun-Kwon Kim et Yong-Ho Choi dirigent une collection Saussure pour la présentation systématique des études saussuriennes. La mission qui leur a été donnée, c'est de dissiper ce malentendu, de combler cette rupture, voire de chercher à partir de Saussure un nouveau paradigme linguistique dans le siècle où les industries de la langue prétendent remplacer les sciences du langage. On le voit, l'histoire de la réception de Saussure n'est pas encore terminée en Corée.

BIBLIOGRAPHIE

- Choi, Y.-H., 1997, *Le temps chez Ferdinand de Saussure*, thèse de doctorat, Université de Paris-X-Nanterre, www.marges-linguistiques.com.
- Choi, Y.-H., 1999, Le retour à Saussure, CFS 52, Genève, Droz..
- Choi, Y.-H. et Jean, B.-K., 1999, La réception de Saussure en Corée: de 1960 à 1999, *Linguistique* (revue coréenne), Société de linguistique coréenne.
- Choi, Y.-H., 2000, *Ferdinand de Saussure: langue et temps*, Séoul, Pak Yee Jung.
- De Mauro, T., 1972, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Engler, R., 1967-74, *Cours de linguistique générale*. Edition critique par R. Engler, Wiesbaden Harrassowitz.
- Engler, R., 1968, *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht and Antwerp Spectrum.
- Engler, R., 1976, *Bibliographie saussurienne 1*, CFS 30.
- Engler, R., 1977, *Bibliographie saussurienne 2*, CFS 31.
- Engler, R., 1979, *Bibliographie saussurienne 3*, CFS 33.
- Engler, R., 1986, *Bibliographie saussurienne 4*, CFS 40.
- Engler, R., 1998, *Bibliographie saussurienne 5*, CFS 43.
- Jean, B.-K., 1975, Langue et parole, *Revue de l'Université de Pusan*.
- Jean, B.-K., 1976, Les dichotomies saussuriennes, *Revue de l'Université de Pusan*.

- Jean, B.-K., 1977, La linguistique saussurienne, *Revue de l'Université de Pusan*.
- Jean, B.-K., 1978, La méthode saussurienne: à propos du sociologisme, *Etude des langues*, (revue coréenne)
- Jean, B.-K., 1980, La méthodologie de la linguistique saussurienne, *Revue de l'Université de Pusan*.
- Jean, B.-K., 1981, L'ambiguïté de la dualité saussurienne, *Hangul*, Société de Hangul.
- Jean, B.-K., 1983, Saussure et Cours de linguistique générale: la théorie du signe, *Hangul*, Société de Hangul.
- Jean, B.-K., 1985, *La dualité saussurienne chez Ferdinand de Saussure*, thèse de doctorat, Université de Séoul.
- Godel, R., 1957, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz.
- He, Wung, 1963, *Introduction à la linguistique*, Séoul, Jung Um Sa.
- Hong, J.-S., 1977, La linguistique saussurienne, in *Qu'est-ce que c'est que la science du langage?*, Séoul, Littérature et savoir.
- Hong, J.-S., 1983, Ferdinand de Saussure: Sémiologie et linguistique, *Revue mensuel de Chosun*.
- Jen, S.-K., 1983, La formalisation de la notion de signifié, *Hangul*, Société de Hangul.
- Jen, S.-K., 1986, Le point de vue sémiologique chez Saussure, *Art et Critique* (revue coréenne)
- Kim, B.-H., 1996, *Le souvenir d'un linguiste*, Séoul, Min Um Sa.
- Kim, B.-H., 1998, *Ferdinand de Saussure*, Séoul, Min Um Sa.
- Kim, S.-D., 1991, Ferdinand de Saussure: de la langue au mythe, thèse de doctorat, Université de Paris-X-Nanterre.
- Kim, S.-D., 1999, *Ferdinand de Saussure: du logos au muthos*, Séoul, Hankil Sa
- Koerner, E. F. K., 1988, *Etudes saussuriennes*, Genève, Slatkine.
- Puech, Ch., 2000, Saussure: Réception et héritage, Paris, *Modèles linguistiques*.
- Saussure, F. De, 1973, Cours de linguistique générale, traduit part Oh, O.-K., Séoul, Edition Hyung Seul
- Saussure, F. De, 1990, Cours de linguistique générale, traduit par Choi, S.-Y., Séoul, Min Um Sa.
- Se J.-C., 1985, Ferdinand de Saussure, in *La linguistique française contemporaine*, Séoul, Littérature et Savoir.

Cláudia De Lemos
Maria Francisca Lier-De Vitto
Lourdes Andrade
Eliane Mara Silveira

LE SAUSSURISME EN AMÉRIQUE LATINE AU XX^e SIÈCLE

Parler de Saussure en Amérique Latine au XX^e siècle exige de considérer certains aspects particuliers concernant les échanges culturels/intellectuels entre l'Europe et l'Amérique Latine pendant cette période¹. D'abord il faut souligner que ce déplacement géographique de la linguistique saussurienne d'un continent à l'autre n'a pas promu de lectures effectivement différentes du *Cours de linguistique générale*. Il faudrait dire que c'est grâce à l'émigration des linguistes européens en Argentine et en Uruguay, et aussi à celle d'un linguiste brésilien en Amérique du Nord, que les professeurs et chercheurs d'Amérique Latine ont été introduits à la réflexion de Saussure². Il est remarquable que l'hétérogénéité rela-

¹ Il faut faire attention au fait que les références à l'Amérique Latine dans ce travail sont restreintes à ce qui s'est passé dans l'Argentine, l'Uruguay et le Brésil. En réalité, le saussurisme n'a pas fructifié dans d'autres pays. Coseriu (1968) et Mattoso Câmara Jr. avaient déjà fait des remarques dans ce même sens.

² La traduction de Trubetzkoy par Pietro fut publiée dans cette collection peu de temps avant son émigration en Suisse. Bien qu'il soit né au Chili, la vie intellectuelle de Pietro s'est développée en Europe. Il faut ajouter que ses idées n'ont pas eu d'influence directe sur des chercheurs latino-américains. C'est pour cette raison qu'il n'est pas inclus dans cet article.

tive au temps et à la manière d'introduire la pensée saussurienne dans différents pays latino-américains ait été annulée et remplacée par une approche étonnamment homogène. Ainsi, la question qui se pose pour ce travail est : qu'est-ce qui n'a pas été touché par ces échanges, *i.e.*, qu'est-ce qui a soutenu cette homogénéité ?

Cette question relève de deux aspects différents bien que complémentaires : (1) la formation académique des premiers lecteurs européens de Saussure – une génération formée pour accepter les présuppositions de la linguistique du XIXe siècle, comme Harris (1987) et Bouquet (1997) l'ont souligné –, et (2) les conditions favorables rencontrées par ces linguistes en Amérique Latine, où prédominait une stricte tradition philologique. L'imbrication de ces deux aspects a pour effet la reproduction d'une lecture spécifique du *Cours*, soit une interprétation qui ne permet pas que l'effet de coupure de la pensée saussurienne ait lieu.

Ce sera à partir de la lecture des œuvres et des références à l'introduction de Saussure en Amérique Latine, que le mode d'introduction et de lecture de Saussure sera discuté. Commencer par Amado Alonso, c'est respecter le fait qu'il a précédé et influencé ce qui se dira de Saussure et du *Cours*, surtout en Amérique Espagnole. C'est à partir de l'initiative d'Amado Alonso que, en 1945, le *Cours* est traduit et publié pour la première fois en Amérique Latine, dans la collection *Filosofia y teoria del lenguaje* (dirigée par lui-même). Il s'agit à la rigueur de la première version du *Cours* en espagnol – et la seule autorisée pour tous les pays de langue espagnole. À part cela, il faut dire que Amado Alonso fut aussi l'auteur du prologue qui a présenté Saussure aux lecteurs hispanophones. On peut donc affirmer que la responsabilité d'Amado Alonso dans l'introduction du CLG dépasse les frontières de l'Amérique Latine, *i.e.*, qu'il présente le *Cours* à tout le monde hispanique.

Le temps qu'il passe à Buenos Aires (1927-1946), comme professeur de la Faculté de Philosophie et Lettres et comme directeur de l'Institut de Philologie, par indication de son maître, le philologue espagnol Menéndez Pidal, est évoqué comme '*moment essentiel dans l'histoire de la linguistique en Amérique*' (Coseriu, 1977/80 : 265). 'Essentiel' parce qu'Amado Alonso constitua un groupe de collaborateurs et de disciples, et parce qu'il fut, comme le soutient Coseriu, '*le conquérant et organisateur de nouvelles et immenses terres pour le domaine de la linguistique hispanique et de la science du langage*' (op. cit. : 268).

Il faut insister sur la nature de la formation d'Amado Alonso, pour que l'on saisisse ses effets sur la lecture qu'il fera de Saussure, ainsi que sa '*conquête de nouvelles terres*'. Coseriu (op. cit.) dans son texte en hommage à Amado Alonso, dit que '*appartenir à l'école de Menéndez Pidal implique une orientation théorique et méthodologique [...] où l'ancien et le nouveau se combinent harmonieusement*'. Cela revient à dire, toujours d'après Coseriu, que, à l'école de Menéndez

Pidal, *‘toute idéologie nouvelle est absorbée et fructifie sans dégénérer ou corrompre la base dans laquelle elle s’insère’* (op. cit. 267).

Cependant, on peut inférer de ce même texte de Coseriu qu’il y a une dégénération théorique: si, en fait, comme il le déclare, l’école linguistique espagnole est, peut-être, l’unique qui n’a pas eu de révolution théorique, il faut admettre que par cette assimilation harmonieuse de l’ancien et du nouveau, il y a eu neutralisation du révolutionnaire. Dans cette configuration de pensée, *‘l’évitement du conflit entre les anciens et les nouveaux paradigmes’* a supprimé ce qui pourrait produire un ‘effet de coupure’. En d’autres termes, les nouvelles idées ont perdu leur force.

Amado Alonso s’efforça de diffuser les nouvelles idées, *i.e.*, de *‘mettre le public cultivé au courant [...] relativement aux derniers progrès de la science du langage, [de] diffuser [...] de nouvelles méthodes, d’établir des termes scientifiques [...] du problème de la langue commune en Amérique’* (Coseriu, 1977/80: 269). Enfin, Amado Alonso s’efforça d’influencer la vie intellectuelle des pays d’Amérique Latine. Ce rôle qu’il a assumé, ainsi que la mise en relief de la description d’une langue particulière – l’espagnol, rapproche Amado Alonso d’une pensée ethnographique qui se superpose à des questions théoriques spécifiques sur le langage³. Cette direction est en conflit avec celle prise dans le *Cours*, au sujet des circonscriptions de l’objet de la linguistique – la langue –, c’est-à-dire, la langue ne peut être réduite à un instrument descriptif.

En fait, la formation philologique d’Alonso ainsi que son identification au maître Menéndez Pidal seront déterminantes de la lecture qu’il fera du *Cours*. Sa lecture de la dichotomie langue/parole peut être prise comme un exemple expressif. Dans sa célèbre préface à l’édition espagnole, il affirme que Saussure, en établissant l’opposition langue/parole, et en définissant la langue comme instance supra-individuelle, *‘ne reconnaît pas la complexité de son objet d’étude’* et, par conséquent, *‘rejette ce qui est l’essentiel du langage comme un phénomène spécifiquement humain’*. Ce phénomène est, pour Amado Alonso, *‘inséparable de son emploi et dépendant des individus qui l’emploient’* (Amado Alonso, 1945: 11).

La citation ci-dessus est l’expression d’un éloignement assumé de la position de Saussure qui, à notre avis, était à la base de sa lecture de cet auteur. La lecture du *Cours* par Amado Alonso est en fait exemplaire d’approches fondées sur les paramètres de la réflexion linguistique du XIX^e siècle, c’est-à-dire, celle guidée par la

³ À côté de cette direction, Amado Alonso s’est tourné vers la Stylistique – face de *l’individuel*, de la parole.

méthode inductive de l'appréhension des 'patterns' systématiques dans le domaine de l'empirique.

On comprend pourquoi Amado Alonso (*op. cit.*) attribue une extrême clarté et simplicité au *Cours*. Il faut souligner que la complexité théorique qui subsiste dans le *Cours* est oblitérée par une inversion : Alonso reproche à Saussure d'*écarter l'essentiel dans le langage : la parole dans toute sa multiplicité* (*op. cit.* : 11). D'où l'on conclut qu'Alonso paraît confondre multiplicité empirique et complexité théorique. Dans ce cas – celui d'une équivoque de base – on ne doit pas s'attendre à ce qu'Amado Alonso ait effectivement reconnu la nouveauté saussurienne. En fait, il mentionne Saussure comme '*un de plus*' dans l'histoire des idées linguistiques.

C'est, enfin, ce qu'Amado Alonso exprime clairement dans sa fameuse préface, quand il dit que '*la force pédagogique de l'exposition - avec son style des antinomies, ses comparaisons si suggestives et ses dessins - fait que le Cours soit toujours une œuvre classique dans la science du langage*' (*op. cit.* : 10). Il faut souligner que, comme 'classique', le livre fut diffusé, quoique pas lu. C'est cela même que fait Amado Alonso : il traduit le *Cours*, le présente comme 'classique' dans son prologue et l'introduit dans le monde hispanique. Mais, d'après sa lecture, l'aspect révolutionnaire de la pensée saussurienne est oblitéré.

Le linguiste roumain, Eugeniu Coseriu, est venu en Amérique Latine plusieurs années après l'arrivée d'Amado Alonso dans ce continent. Donc, il a rencontré une 'terre déjà conquise'. De toute façon, il s'est chargé de former une première génération de lecteurs de Saussure en Uruguay, ayant dirigé (depuis sa création en 1951 jusqu'en 1963) le Département de Linguistique de l'Université de la République à Montevideo. Les travaux qu'il publia pendant cette période, surtout ceux qui focalisent les dichotomies saussuriennes, furent accueillis en Amérique Latine et aussi en Europe. C'est l'auteur d'un panorama de la linguistique ibéro-américaine⁴ où se distingue l'insistance avec laquelle il affirme sa critique des idées de Saussure. Cette divergence est claire déjà lorsque Coseriu qualifie les études, antérieures à son arrivée et à celle d'Amado Alonso en Amérique Latine, de '*non systématiques ou pré-structuralistes*'. L'emploi de ces expressions vient désigner aussi bien des études de grammaire traditionnelle que du lexique des dialectes régionaux de manière qu'elles doivent être comprises du point de vue de son approche structuraliste comme *méthode de description* et non pas comme une *théorie de la langue*.

⁴ Travaux écrits entre 1940 et 1965 et qui font partie du volume IV de la collection *Current Trends in Linguistics* (Mouton & Co. 1968).

Il faudrait remarquer que, dans le *Cours*, la définition de la langue comme système dont le fonctionnement est, pour cette raison même, essentiellement synchronique, retombe sur le caractère négatif de l'unité linguistique fondée sur la différence pure et entraîne, par conséquent, l'impossibilité de description en tant qu'appréhension d'unités linguistiques en soi. En revanche, pour Coseriu, des structures opposées ou paradigmatiques ainsi que des structures combinatoires ou syntagmatiques sont des **modes de description** ou de systématisation d'unités données.

En fait, c'est ce qu'on peut inférer des arguments que Coseriu avance dans *Sistema, norma y habla* (1952) dont le but (1) est d'indiquer les équivoques produits par la dichotomie langue/parole et (2) d'établir les bases pour une substitution de la langue par 'norme et système'. Ainsi, le mouvement théorique de Saussure cherchant à faire de la langue (définie comme système autonome) l'objet de la linguistique, est repoussé. Pour Coseriu, bien autrement, le **système** est '*un système abstrait d'oppositions fonctionnelles*' (*op. cit.*: 36), et la **norme** est '*un ensemble plus ou moins stable de traits qui, bien que non-opposés, sont caractéristiques d'une langue particulière*' (*id.*, *ibid.*). Mais qu'est-ce que la langue ?

Dans *Sincronia, diacronia e historia* (1957), il affirme que '*... le langage est un système d'oppositions fonctionnelles et de réalisations normales étant ainsi 'système et norme*'. Pour lui, le premier terme contient la dimension de ce qui '*est possible*' (virtuel), tandis que la norme est '*le système de réalisations obligatoires, sociales et culturellement déterminées*' (*op. cit.*: 55). Pour finir, la parole est définie comme '*l'actualisation individuelle*' ou dimension empirique concrète – c'est la base sur laquelle la norme peut être atteinte. La parole est '*le système normal*' - le premier niveau de l'abstraction. Le système formel/fonctionnel serait un second niveau d'abstraction (1952: 35) Autrement dit, la parole est un **objet de description** et au concept de langue est attribuée une fonction de **méthode de description**. Comme le dit Coseriu, '*un concept unitaire dans lequel la langue est considérée de la perspective de sa réalité première et intrinsèque, comme une activité*' (1952: 41-2). La même ligne de raisonnement est présente dans les critiques à Saussure '*pour avoir promu la séparation entre la langue et l'activité linguistique concrète*' (1957: 254).

La notion de norme est aussi essentielle dans sa révision de la dichotomie 'synchronie-dyachronie'. Ayant en vue des objectifs descriptifs, Coseriu n'hésite pas à assimiler synchronie à la norme (langue actualisée) et diachronie à la parole. En fait, la norme se rapporte à la '*fixation d'une langue*' (...) *étant donc un équilibre représentatif de la synchronie du système*' (1957: 56). D'autre part, la parole serait disruptive de ces états. Cette orientation empiriste, outre qu'elle laisse voir

combien Coseriu s'éloigne de Saussure, est aussi en contradiction avec son affiliation déclarée à Hjelmslev. Il faut signaler que, lorsque Coseriu partit de Montevideo, les linguistes uruguayens se tournèrent vers la dialectologie et vers la sociolinguistique. Cela cadre avec ce qu'affirme Behares: '*le Cercle Linguistique de Montevideo a appliqué les idées de Coseriu à l'intérieur du cadre d'une méthode d'observation stricte*' (1980: 51-52).

Au Brésil, le scénario fut assez différent, bien que, comme nous le verrons, le résultat final, en ce qui concerne le saussurisme, ait été semblable. Mattoso Camara Jr. est reconnu comme '*le père de la linguistique au Brésil*', parce qu'il a introduit l'approche structurelle/synchronique dans le pays et parce qu'il a fait la première description phonémique du portugais brésilien. Pour cela, il est considéré comme le responsable⁵ du '*degré croissant d'autonomie de la linguistique au Brésil relativement à la tradition philologique*' (Altman, 1999: 376). Cela se rapporte probablement au fait que Mattoso eut une formation académique particulière, assez différente de celle des deux autres philologues européens qui introduisirent Saussure en Amérique Espagnole. Mattoso alla aux Etats-Unis où il a connu le structuralisme américain par l'intermédiaire de Bloomfield, ainsi que le structuralisme européen par l'intermédiaire de Jakobson. La première question qui mérite d'être soulevée est: 'comment Mattoso aurait-il résolu cette double (et divergente) influence?'

Les linguistes européens du Cercle de New York reconnaissaient des différences significatives entre leur position et ce que proposait la linguistique américaine. Les linguistes américains soutenaient que ces différences étaient irréconciliables. Quant à Mattoso, '*il était parcimonieux dans l'usage des adjectifs quand il enregistrait une divergence d'opinions*' (Altman, 1999: 374). Bien qu'il accompagne de près ce débat, pour lui, les deux tendances se rapportaient à une '*linguistique statique*'. Il déclara que la linguistique américaine avait établi de nouvelles lignes dans les études du langage, i.e., '*une description et une analyse synchronique des langues en usage*' (Mattoso, 1966: 32). Mattoso soutenait que Saussure aurait aussi défini la linguistique comme '*l'étude du fonctionnement du langage*' (*op. cit.*: 35). De là il conclut que les deux tendances proposaient une **linguistique statique**, dont l'essence serait **grammaticale**. Il appartiendrait donc aux linguistes de manipuler grammaticalement la langue dans le sens rigoureux du terme - de procéder à l'observation, à l'analyse et à la description entière et consistante d'une langue, pour atteindre la structure inhérente au parler de l'homme. Ce

⁵ La Linguistique, au Brésil, a été longtemps au service de la description des langues indigènes et de l'enseignement de la langue maternelle.

fut, d'ailleurs, ce que fit Mattoso: il chercha à décrire le portugais et les langues indigènes brésiliennes.

On peut dire que, pour lui⁶, le grand mérite de Saussure aurait été celui 'd'*organiser le champ des études linguistiques*' en séparant les approches descriptives des études de changement linguistique. Selon Mattoso, Saussure fut '*incisif et pénétrant*' lorsqu'il sépara '*l'étude du langage proprement dit – la langue – de l'étude du discours – la parole*' (1975: 108). Des problèmes se posent lorsqu'on lit que la langue est '*un système sous-jacent au parler*', ou, comme il disait, un système de '*patterns*' que le linguiste doit démêler (*id.*, *ibid.*). Ceci étant le cas, la nature de l'objet de sa linguistique est claire: c'est **le système en tant que grammair**e, à savoir, une structure formelle sous-jacente à la parole.

On voit que Mattoso, à sa façon, fait ressortir la synchronie, mais il identifie 'le système à la grammaire'. En rapprochant grammaire et langue, il s'éloigne certainement de Saussure et de la langue comme système dans les termes saussuriens. On croit que la convergence, réalisée par Mattoso, entre Saussure et Bloomfield est aveugle aux différences entre les deux tendances divergentes entre elles.

En fait, pour Mattoso, la langue définie par Saussure est '*un système bien organisé de signes*'. Présentée de cette façon, la langue est, pour Mattoso, '*un système de formes linguistiques opposées les unes aux autres, système par lequel le sujet parlant exprime ses idées*' (*op. cit.*: 107). Ainsi, la langue est '*le code sous-jacent à la parole*' (*id.*, *ibid.*). On doit dire que dans ses efforts pour rapprocher des tendances divergentes sous l'étiquette de '*linguistique statique*, c'est à Saussure qu'il nuit: le signe est défait en contrastes formels, d'un côté, et en idées du sujet parlant, de l'autre. En outre, le *système de relations* est réduit à un *système d'oppositions dans une langue donnée*.

Le résultat de cette opération qui, à notre avis, déprécie la pensée saussurienne, est vraiment remarquable. Mattoso affirme que Saussure '*a pu mettre en lumière le système en tant que tel*', et de cette façon, '*l'étude descriptive de la langue fut incluse dans la linguistique*', à côté des études historiques '*qui étaient, jusqu'alors, l'unique intérêt des linguistes*' (1975: 108). Mattoso arrive même à déclarer que la grande contribution de Saussure aurait été '*l'établissement d'une linguistique descriptive*' (*op. cit.*: 109).

Cette équivoque de base – le rapprochement du système (selon Saussure) et de la grammaire, au nom de la possibilité de description de langues particulières –, est l'expression majeure de l'effacement de la linguistique saussurienne. Il peut être

⁶ Voir *História da Lingüística*, chapitre consacré à Saussure, Mattoso Câmara Jr. (1975).

parfaitement justifiable que Mattoso ait développé de telles considérations sur la langue, si l'on tient compte de sa formation américaine. Ce qui est étrange c'est que l'on puisse penser que ce soit celle-ci la vision saussurienne de la langue. Il faut remarquer que le contact entre Mattoso et Saussure (avec le *Cours*), bien qu'il ait persisté au long des années, fut filtré par la demande de description et guidé par l'idée de la centralité de la grammaire, qui appartient à la pensée américaine.

Mattoso s'intéressait à la linguistique statique/synchronique qui '*comporte l'exercice de l'analyse descriptive*', i.e., '*l'observation interprétative du phénomène humain*' (1966: 36). Mais, en diluant la notion de système selon Saussure, il ouvre la porte à la description de l'activité humaine structurée. Il est évident, cependant, que Mattoso s'éloigne des études philologiques lorsqu'il choisit la synchronie. En cela il s'éloigne aussi des objections théoriques de Coseriu à Saussure et de l'approche philologique d'Alonso. Il est vrai que Mattoso est l'unique introducteur non-européen de la pensée saussurienne en Amérique Latine. Cela veut dire que, si Alonso et Coseriu peuvent être vus comme des conquérants de terres nouvelles, Mattoso n'entre pas dans cette caractérisation – c'est lui, en fait, qui a émigré du Brésil aux Etats-Unis, et quand il en est revenu, il a introduit Saussure dans son pays.

Ce qui rapproche tous ces introducteurs de Saussure (et qui, en même temps, les éloigne de sa pensée), c'est que leur approche de cet auteur converge, malgré le fait que leurs lectures du *Cours* soient différentes. Ils admettent que la parole est un 'objet de description' et s'intéressaient à des langues particulières. C'est ce qui paraît avoir déterminé les rapprochements équivoques vers la théorie saussurienne du langage et qui ont fait obstacle à la compréhension de ce qui est dans son centre - que la langue, comme fonctionnement symbolique, est universelle et ne peut donc être réduite à *une langue particulière*, ni identifiée à la grammaire. Selon notre point de vue, l'homogénéité surprenante de l'introduction de Saussure en Amérique Latine est liée, justement, à un malentendu fondamental de la pensée de cet auteur. Il s'agit, dans les deux cas, de l'effacement du fonctionnement de la langue. On peut donc dire que Saussure ne fut pas effectivement introduit en Amérique Latine.

Ce point de vue peut être avancé si l'on considère le destin de Saussure à la seconde moitié du XX^e siècle. Du milieu de 1960 à la fin de 1970, une nouvelle génération d'étudiants latino-américains est partie en France pour préparer leur doctorat. Là ils sont entrés en contact avec la linguistique saussurienne (ils ont lu le *Cours*) ainsi qu'avec le structuralisme qui, depuis les années 1950, se répandait dans les sciences humaines, spécialement dans l'anthropologie, la littérature, la théorie du discours. Il faut aussi mentionner que ces lectures structuralistes du

Cours étaient moins intéressées à la langue comme ‘l’objet de la linguistique’, mais plutôt à ses possibles conséquences sur des sujets littéraires ou culturels.

Au Brésil, Saussure est mentionné et un ensemble de ses idées est présenté en livres-textes, mais l’approche sémiotique de l’œuvre saussurienne est devenue le centre d’intérêt (E. Lopes, 1970, par exemple). En même temps, en Argentine, l’intérêt pour Saussure a été lié à l’école française de psychanalyse (le retour de Lacan à Freud). Pour quelques groupes psychanalytiques, Saussure faisait partie du programme d’études. En Uruguay, la recherche sur le langage reste concentrée sur la dialectologie et la sociolinguistique.

L’intérêt pour Saussure a considérablement décliné pendant les années 1970. On peut même affirmer qu’en Amérique Latine, Saussure n’est pas allé au delà des salles de classe, lieu où il est mentionné comme ‘celui qui a proposé de célèbres antinomies’ qui se sont perpétuées comme ‘les nouveautés’ qu’il a ajoutées à l’histoire de la pensée linguistique (Salum, 1969; Lopes, 1970-77). En tant que ‘nouveautés’, les dichotomies entrent dans ‘l’ordre du jour’ (Salum, 1969) – un modisme dont le destin est prévisible: les nouveautés sont révolues, même si elles restent comme ‘quelque chose en plus’ dans l’histoire de la réflexion sur le langage. Dans ces noyaux de formation se perpétue une lecture médiatisée par un sous-texte languissant et paralysant de la pensée du ‘père de la linguistique scientifique’.

Si en Europe, à la seconde moitié du XX^e siècle, l’intérêt pour Saussure est renouvelé à partir de la réception de ses manuscrits (Bouquet, 1997; De Mauro, 1967-80; Engler, 1962; Godel, 1959, 1960; Parret, 1996; entre autres), en Amérique Latine, chaque fois que le nom de Saussure est mentionné, il sonne comme ‘un hommage posthume’ (Rodrigues, 1975). La réception des manuscrits, l’existence d’importantes exégèses et d’apparats critiques ne sont pas inconnus en Amérique Latine – la question est qu’ils sont écartés comme appartenant au passé. Ce manque d’intérêt pour le retour à la pensée de Saussure semble être le reflet de la parution de la Grammaire Générative, à la fin des années 1960, mais aussi et surtout de ce qui n’a pu être lu dans le *Cours*, *i.e.*, la nature révolutionnaire des idées et des concepts introduits par Saussure.

La position critique que nous prenons dans cet article doit être comprise comme conséquente avec le retour à Saussure que nous avons entrepris, à la recherche d’une vision du langage qui puisse répondre à des questions empiriques et épistémologiques qui se présentent dans notre travail sur l’acquisition du langage (cf. De Lemos, 1992, 1995, 2000; Lier-DeVitto, 1994-8) et de la pathologie du langage (cf. Lier-de-Vitto, 1999, 2002 entre autres; Andrade, 2002). Contrairement à l’insistance à réduire les idées de Saussure à des instruments de description (comme on a

trouvé chez les auteurs discutés), ce que nous cherchons chez Saussure et dans le *Cours* est une voie autre que la description. Autrement dit, la possibilité d'envisager le langage et son fonctionnement dans la parole sans prendre celle-ci soit comme pure actualisation de la grammaire, soit comme mise en acte des connaissances linguistiques.

En fait, le parler de l'enfant et le parler pathologique, étant imprévisibles et hautement hétérogènes, semblent résister à la recherche de régularités. Cela est vrai aussi en ce qui concerne la nature fragmentaire des productions initiales de l'enfant autant que pour les 'erreurs' qui apparaissent postérieurement dans son parler. Quoique imprévisibles, ces phénomènes laissent voir le fonctionnement du langage comme déterminant l'apparition des formes qui, malgré leur étrangeté, sont le produit effectif de relations dynamiques.

La nature particulière soit du parler de l'enfant soit du parler pathologique (parmi d'autres raisons empiriques et épistémologiques) est, à notre avis, un argument en faveur de l'implication du concept saussurien de langue. Ce concept permet de reconnaître le 'sujet-parlant' comme assujetti au fonctionnement du langage. Finalement, nous aimerions voir notre retour à Saussure considéré comme une approche qui reconnaît non seulement la tension présente dans la pensée saussurienne mais aussi la relation nécessaire entre le *Cours* et les manuscrits (cf. Silveira, 2002).

BIBLIOGRAPHIE

- ALONSO, A. (1945) Prólogo. *Curso de lingüística general*. Buenos Aires: Editorial Losada.
- (1945) Partición de las lenguas romances de Occidente. In *Miscellania*. Buenos Aires: Fabra.
- ALTMAN, C. (1999) The 'Brazilian connection' in the history of American Linguistics. In *Historiographia Linguistica: International Journal for the History of Language Sciences XXXVI*: 3 (335-382).
- ANDRADE, L. (2002) Perception and language in speech pathology. Thèse de Doctorat. LAEL/PUCSP, Brasil.
- BEHARES, L. E. (1980) Tres decadas de Linguística en el Uruguay. In *Prometeo*, 5 (49-57).
- BOUQUET, S. (1997) *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris: Payot & Rivages.
- CHOMSKY, N. (1957) *Syntactic structures*. The Hague: Mouton & Co.

- COSERIU, E. (1952) Sistema, norma y habla. *Revista de la Facultad de Humanidades y Ciencias*, 6 (113-181).
- (1968) *Sincronia, diacronia y historia*. Madrid: Editorial Gredos.
- (1980) *Lições de Lingüística Geral*. Rio de Janeiro: Ao Livro Técnico.
- DE LEMOS, C.T.G. (1992) Los procesos metafóricos y metonímicos como mecanismos de cambio. *Substratum I*, (121-136)
- (1995) Da morte de Saussure, o que se comemora? *Psicanálise e Universidade*, 3(41-51).
- (2000) Questioning the notion of development: the case of language acquisition. *Culture & Psychology* 6: 3 (169-182).
- ENGLER, R. (1962) Théorie et critique d'un principe saussurien: l'arbitraire du signe. *C.F.S.*, 19 (5-66).
- GODEL, R. (1959) Nouveaux documents saussuriens: les cahiers E.Constantin. *C.F.S.* 16 (23-32).
- (1960) Inventaire des manuscrits de F. d. S. remis à la bibliothèque publique et à l'Université de Genève. *C.F.S.* 17(5-11).
- HARRIS, R. (1991) *Reading Saussure*. La Salle: Open Court.
- LIER-DE VITTO (1994/1998) *Os monólogos da criança: delírios da língua*. São Paulo: Educ/Fapesp.
- (1999) Theory as ideology in the approach to deviant linguistic facts. In Jeff Verschueren (Ed.) *Language and ideology*. Antwerp: IPRA & the Authors (344-351),
- (2002) Sobre o sintoma: efeito da fala no outro, déficit de linguagem ou ainda? *Letras de Hoje*.
- LOPES, E. (1970/1977) *Fundamentos da lingüística contemporânea*. São Paulo: Editora Cultrix.
- MATTOSO CÂMARA JR. (1975/1966)) Lingüística e gramática. *Actas del Simposio de Montevideo* (I Congreso de la A.L.F.A.L, 1966) y *del III Simposio del P.I.L.E.I* (México, 1975). Mexico: Editorial Galache (31-39).
- (1975) *História da Lingüística*. Rio de Janeiro: Editora Petrópolis.
- PARRET, H.(1993) Les Manuscrits Saussuriens de Harvard. *C.F.S.* 47 (179-234).
- RODRIGUES, N. (1975) Saussure: uma revolução na lingüística. Unpublished Master Dissertation. Universidade de São Paulo, Brasil.
- SAUSSURE, F. de (1916/69) *Curso de Lingüística Geral*. São Paulo: Cultrix.
- SAUSSURE, F. de (1972) *Cours de linguistique générale*. Édition préparée par Tullio de Mauro. Paris: Payot.

- SALUM, I. N. (1969) Prefácio à Edição Brasileira. *Curso de Linguística Geral*. São Paulo: Cultrix (XIII-XXIII).
- SILVEIRA, E.M. (2002) Ferdinand de Saussure: entre o Curso e os manuscritos. Thèse de Doctorat, IEL-UNICAMP, Brasil.

Akatane Suenaga

LE SAUSSURISME AU JAPON AU XX^e SIÈCLE

Dans l'histoire du saussurisme au Japon, qui a plus d'une soixante-dixaine d'années, nous pouvons distinguer quatre phases : la première est celle de l'introduction du saussurisme, inaugurée par la traduction du *CLG* en 1928. La seconde est marquée par la polémique engagée entre les « anti-saussuriens » et les « pro-saussuriens », qui, dès la fin des années 1940, dura une vingtaine d'années. La troisième phase commence dès le milieu des années 1960 et se caractérise d'une part par l'arrivée du structuralisme, et de l'autre, par l'introduction au Japon du fruit des travaux philologiques de l'école genevoise. Dans ce contexte, dans les années 1980, le nom de Saussure, lié à l'existence des documents manuscrits, deviendra célèbre au Japon au-delà même du milieu des spécialistes. Enfin la quatrième phase correspond à ces quinze dernières années où les saussuriens japonais approfondissent leur lecture des manuscrits¹.

1.

C'est dans la bibliographie d'un traité de linguistique (*Gengogaku-Gairon*) publié par Kaku Jimbo en 1922 que le nom de Ferdinand de Saussure et celui du

¹ Le présent rapport doit non seulement des informations mais aussi sa façon de répartir l'histoire du saussurisme japonais à Maeda et Takiguchi (1985), qui y distinguent trois stades.

CLG ont été évoqués pour la première fois au Japon, le texte pourtant ne les présentant pas. Il a fallu attendre encore six ans pour que les lecteurs japonais puissent découvrir la théorie de Saussure. En effet Hideo Kobayashi, jeune chercheur qui venait de soutenir son mémoire de licence, a publié en 1928 chez l'éditeur Oka-Shoin la traduction du *CLG*, de la deuxième édition de 1922, sous le titre japonais de *Gengogaku-Genron*, littéralement: «Principes de linguistique». Il s'agit de la première traduction au monde, douze ans après la publication par Charles Bally et Albert Sechehaye, trois ans avant la traduction allemande². Douze ans plus tard, en 1940, Kobayashi a révisé sa traduction, et l'a publiée chez l'éditeur Iwanami-Shoten. Pour la nouvelle traduction le traducteur a consulté, outre la deuxième édition, la première de 1916 et la troisième de 1931, ainsi que la traduction allemande. En 1972 Kobayashi a publié sa troisième et dernière traduction du *CLG*, toujours chez l'éditeur Iwanami, mais sous le titre modifié *Ippan-Gengogaku-Kogi*, fidèle au titre originel «Cours de linguistique générale». Continuellement publiée depuis trente ans, cette troisième édition de la traduction japonaise a vu en 2000 son 32^e tirage et prévoit un 33^e pour l'automne 2001. Ainsi, depuis 1928 jusqu'au moment présent, la traduction du *CLG* a une présence constante dans le paysage intellectuel du Japon, et continue à gagner toujours plus de lecteurs japonais. L'histoire de la traduction du *CLG* en japonais témoigne en effet non seulement de la rapidité de l'introduction du saussurisme, faite à l'époque où les doctrines saussuriennes n'avaient pas encore acquis une vaste approbation même chez les linguistes européens, mais aussi de la continuité et de l'importance de l'influence qu'il a exercées au Japon depuis plus de soixante-dix ans.

Ainsi à travers la traduction du *CLG* de 1928, les linguistes japonais ont commencé à découvrir les concepts de Saussure qui, semble-t-il, leur sont très rapidement devenus familiers. Cette rapidité d'assimilation s'expliquerait par la situation dans laquelle se trouvait alors la linguistique japonaise: depuis l'introduction de la linguistique moderne occidentale au Japon, à la suite de la Restauration de Meiji en 1868, les linguistes japonais n'avaient pour référence que la linguistique historique, et par ailleurs devant eux s'imposait la nécessité d'établir une description de la grammaire japonaise à la manière occidentale. Voilà ce qui leur faisait ressentir un besoin vif d'une théorie synchronique, et le *CLG* est arrivé juste à point pour répondre à ces besoins.

2.

La polémique qui marque la seconde phase s'appelle la «Polémique Tokieda». À l'origine de cette polémique engagée entre les «anti-saussuriens» et les «pro-

² Cf. Préface du *CLG/E*, p. IX, note 5.

saussuriens»³, et qui a continué de la fin des années 1940 jusque dans les années 1970, se trouvent en effet un linguiste de langue japonaise Motoki Tokieda (d'où le surnom de la polémique) et la critique qu'il a lancée dans son livre publié en 1941, *Kokugogaku-Genron* («Principes de linguistique japonaise»), contre la notion de langue chez Saussure et l'épistémologie de celui-ci qui fait de la langue l'objet principal de la linguistique. La critique de Tokieda contre les idées saussuriennes avait pour objectif de justifier du coup ses propres concepts du langage et de la linguistique selon lesquels il faut que l'objet de la linguistique soit la parole, et non pas la langue, comme chez Saussure. Selon Tokieda la position de Saussure sur les concepts de la langue et du signe comme unités sociales existant en dehors de chaque sujet se fonde sur une méthodologie atomiste typique de la science naturelle, selon laquelle toute science doit partir de la définition d'une unité objective. Il reproche à Saussure de substantialiser ainsi le langage qui, en réalité, n'est que du processus, et propose une linguistique qui doit se fonder uniquement sur l'observation du processus de la parole, en appelant cette conception «thèse du langage processus», selon laquelle l'acte du sujet seul constitue l'essentiel du langage.

À cette prise de position de Tokieda succédèrent, dès 1948, plus d'une vingtaine de publications de la part du camp pro-Tokieda comme du camp pro-saussurien. Les réactions plutôt critiques vis-à-vis de Tokieda peuvent se résumer de la façon suivante : le phénomène langagier ne peut pas se réduire au processus seul de l'acte de parole au détriment de la langue ; la description linguistique comme le sentiment du sujet parlant supposent et nécessitent une représentation de la langue sociale et objective.

Ne pouvant pas évoquer toutes les publications, nous nous bornons à présenter ici seulement quelques points de vue manifestés au cours de cette polémique.

Il s'agit d'abord de la polémique engagée en 1957 entre Tokieda et Shiro Hattori. La critique que ce dernier a lancée contre la conception de Tokieda dans un article intitulé «Sur la thèse du langage processus» consiste en les points suivants. 1) le sens du mot «entité» dans l'expression «le signe linguistique est donc une entité psychique...» qui se trouve dans le *CLG* (p. 99), et que Tokieda allègue quand il reproche à Saussure de poser la langue comme réalité existant en dehors de l'acte d'expression du sujet, est un concept difficile à traduire en japonais. Dans un pareil cas il ne faut pas interpréter en se fondant seulement sur le mot

³ La raison pour laquelle nous mettons les deux termes en guillemets provient du fait que la répartition des auteurs de la polémique dans l'une des deux positions n'est possible que relativement : non seulement leur prise de position est parfois avec réserve, mais aussi il arrive qu'elle change selon le point discuté.

traduit, comme Tokieda semble le faire, ce qui entraînerait à une compréhension superficielle. 2) la théorie de Tokieda même admet que l'expression a besoin de formes qui la précèdent, ce qui suppose et introduit subrepticement des concepts qui correspondent à la langue au sens saussurien.

La réplique de Tokieda, intitulée «Lire 'Sur la thèse du langage processus' de Professeur Shiro Hattori» répète la position qu'il avait maintenue jusque là : certes la langue saussurienne n'est pas une entité physique mais psychique, il n'en reste pas moins qu'elle a le même mode d'existence que l'objet de la science naturelle. En outre Tokieda remarque la différence de la notion de langue entre Hattori et Saussure : la langue de Hattori n'est que des caractéristiques induites de l'observation des activités langagières tandis que la langue saussurienne se trouve en dehors des activités. La vue de Hattori qui considère les formes de Tokieda comme correspondant à la langue saussurienne est une erreur provenant de cette confusion de la langue saussurienne et de la langue plutôt behavioriste à la Hattori, parce que les formes chez Tokieda, n'étant que des figures d'acte, ne sont pas les mêmes que les formes linguistiques chez Saussure.

Hattori réplique par l'article «La langue saussurienne et la thèse du langage processus», en insistant de nouveau sur des problèmes de traduction : 1) selon Hattori l'utilisation du terme «entité» par Saussure n'étant qu'une métaphore, moyen d'explication, il ne faudrait pas l'interpréter à la manière de Tokieda. Également, les notions de synchronie et de langue ne sont que des hypothèses de travail. 2) Tokieda confond les notions de langue et de langage, bien distinguées chez Saussure, à cause du mot japonais «gengo», que la traduction de Kobayashi a attribué pour le français «langue», et qui recouvre aussi le sens de «langage». D'où l'élimination par Tokieda de la langue saussurienne, qui, pour Hattori, n'est pas juste.

La réplique de Hattori, qui a insisté sur les problèmes linguistiques dans la traduction du *CLG* de Kobayashi sur laquelle se fondaient les critiques contre Saussure de Tokieda, a paru décisive, et la polémique Tokieda sembla prendre fin. Pourtant, seize ans plus tard, en 1973, six ans après la disparition de Tokieda, Yasuo Ohashi, avec «Saussure et le Japon», en mettant en question l'interprétation des idées de Saussure chez les «pro-saussuriens» qui avaient critiqué Tokieda, examine la polémique de 1957 entre Tokieda et Hattori.

Selon Ohashi, la langue saussurienne n'est pas une hypothèse de travail dont la description scientifique a besoin, comme le prétend Hattori : l'intention qu'avait Saussure en utilisant le terme «entité» était d'insister pour de bon sur la réalité de l'être de ce qui est social et sémiotique dans la langue. Il faut voir que l'originalité de Saussure se trouve dans son geste de localiser l'essence de la langue dans la

socialité et la systématique sémiotique. La conception de Saussure relève ainsi de la tradition du réalisme en opposition avec le nominalisme auquel appartient la thèse de Tokieda. Dans ce sens, malgré les contresens de Tokieda, sa doctrine avait un mérite : elle a bien illustré la valeur de la linguistique de la parole que Saussure n'avait pas développée. L'opposition des points de vue de Saussure et de Tokieda représente la problématique de l'épistémologie qui a une longue tradition.

Enfin, c'est en 1978 avec « Saussure et la thèse du langage processus » et en 1979 avec « L'acte et la différence dans le langage », que Hideki Maeda présente sa vue sur la polémique Tokieda. Il met en évidence d'une part une continuité entre Saussure et Tokieda, et de l'autre leur véritable divergence. Selon Maeda, leurs idées épistémologiques partagent le point suivant : le langage ne constitue pas une substance en soi, à la différence de l'objet de la science naturelle. De ce fait la linguistique doit situer son observation dans la conscience du sujet parlant. Selon Saussure : « Dans l'ordre synchronique (...) il n'y a pas d'autre méthode que de se demander quelle est l'impression des sujets parlants »⁴ (Maeda, 1978, p. 51). Et selon Tokieda : « En aucun cas le langage ne fait l'objet de l'acte et de l'observation s'il n'est pas le phénomène du processus psycho-physiologique du sujet » (1941, p. 24 ; Maeda, *ibid.*). Ainsi ils partent d'un point de vue commun, qui se centre sur le sujet parlant. Maeda se pose la question suivante : comment se fait-il que les deux linguistes, en partant d'idées si proches, puissent parvenir à déterminer l'objet de leurs recherches de façon si différente : l'un prend pour objet la langue, l'autre la parole. Maeda en situe la raison dans la différence des idées qu'ils avaient du phénomène sémantique : chez Saussure il s'agit de la différenciation dans la conscience du sujet parlant qui décompose la pensée chaotique en des unités (*CFS* 15, 1957, p. 37 ; Maeda, 1979, p. 60). Par contre chez Tokieda, pour qui le processus de l'acte de parole consiste dans la trilogie du sujet, de la situation et du matériau, il ne s'agit que de la manière qu'a le sujet de saisir le matériau. Dans un tel point de vue, la façon de saisir et son matériau restent séparés à l'intérieur et à l'extérieur du langage, tandis que chez le sujet saussurien une telle séparation n'est pas possible. Enfin Maeda se demande si ce n'est pas plutôt Tokieda qui tombe dans l'atomisme qu'il avait lui-même critiqué avec tant de virulence.

3.

Dès le milieu des années 1960 le fond sur lequel se dessine l'image de Saussure commence à subir des changements. Nous pouvons y distinguer deux éléments : il s'agit d'une part de l'arrivée du structuralisme, et de l'autre, de l'introduction au Japon du fruit des travaux philologiques de l'école suisse.

⁴ Deuxième cours de linguistique générale, note de l'étudiant Riedlinger, p. 85.

L'ascendant du structuralisme a fait de la linguistique saussurienne, considérée jusque là seulement comme théorie de base de la linguistique moderne, un savoir qui offre le fondement à plusieurs domaines des sciences humaines. L'intérêt pour le saussurisme s'agrandira d'autant plus.

En effet se succédèrent des publications de traductions japonaises de monographies saussuriennes: en 1970, *Saussure ou le structuraliste sans le savoir* de Georges Mounin, traduit par Fukui, Ito et Maruyama, en 1978 *Saussure* de Jonathan Culler, traduit par Shigeo Kawamoto, en 1979 *La linguistique moderne et la théorie saussurienne* de Sljusareva, traduit par Isamu Taniguchi, et enfin en 1982 *Ferdinand de Saussure* de Ernst Frideryk Konrad Koerner, traduit par Keiichi Yamanaka.

C'est aussi à cette époque que des chercheurs japonais ont commencé à connaître l'existence des documents manuscrits laissés par des étudiants et Saussure lui-même, et qui concernent non seulement la linguistique générale mais aussi les travaux sur les anagrammes et la légende.

En effet la première traduction au Japon des sources manuscrites a été publiée en 1971: il s'agit de l'introduction du deuxième cours qui avait été publiée en 1957 par Robert Godel dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, numéro 15, traduite en japonais par Kimio Yamanouchi. En passant, celui-ci a aussi publié en 1976 la traduction de l'édition « critique » du *CLG* par Tullio de Mauro.

L'article de Keizaburo Maruyama: «La notion de système chez Saussure et deux 'structures'», publié dans la revue *Riso* («L'Idéal») en mai 1971 aurait été un des plus anciens travaux au Japon fondés sur les manuscrits. Maruyama a aussi publié dans la revue *Gendai-Shiso* («Revue de la pensée d'aujourd'hui») d'octobre 1973, numéro spécial sur *Les théories du langage d'aujourd'hui: Saussure, Jakobson, Chomsky*, l'article «La notion de parole saussurienne — sur le problème du sujet et de la structure» où, en se fondant sur les sources manuscrites, il met en évidence un développement de l'idée de la parole chez Saussure à travers les trois cours de linguistique générale. Il est à noter aussi que dans le même numéro, Hideo Nomura, avec «À propos d'une phrase de Saussure — le problème du rapport entre 'la linguistique générale' et le *CLG*», présente une fine analyse sur la relation entre le *CLG* et ses sources manuscrites.

Un peu plus tard deux revues ont publié leur numéro spécial sur Saussure: il s'agit d'abord de *Gekkan-Gengo* («Mensuel-Langage») numéro spécial *Saussure, l'origine de la linguistique moderne*, paru en mars 1978. Là, se trouvent entre autres articles «Les idées fondamentales du *CLG*» de Keizaburo Maruyama, «Un autre Saussure» de Nobuo Tomimori, «L'influence de Saussure au Japon» de

Hideo Kobayashi, le traducteur historique du *CLG*, «Saussure et la thèse du langage processus» de Hideki Maeda, et que nous avons évoqué plus haut dans le contexte de la polémique Tokieda.

D'autre part, la revue *Gendai-Shiso* consacre son numéro d'octobre 1980 à Saussure. Nous pouvons y trouver la traduction par Maeda des manuscrits de Saussure, appelés «Notes pour un livre sur la linguistique générale», l'article de Maruyama «Saussure, ses images réelle et fausse», la traduction par Tomimori de l'article de Robert Godel «F. de Saussure et les débuts de la linguistique moderne», la traduction par Maeda de l'article de Rudolf Engler «Rôle et place d'une sémantique dans une linguistique saussurienne», enfin la traduction par Yoko Kudo de l'article de Jean Starobinski «Les mots sous les mots : Textes inédits des cahiers d'anagrammes de F. de Saussure».

Ainsi, l'arrivée du structuralisme et l'introduction de la philologie saussurienne ont changé le décor dans lequel se situe le saussurisme au Japon, et il nous semble que ce sont les travaux de Keizaburo Maruyama qui représentent le mieux le croisement de ces deux éléments de mutation. Maruyama, qui, comme nous venons de le voir, avait commencé à écrire sur Saussure dès le début des années 1970, a publié en 1981 son premier livre *Soshuru-no-shiso* («La pensée de Saussure») qui a gagné un nombre considérable de lecteurs pour ce genre de monographie. Nous nous bornons à en évoquer les trois points suivants. Dans ce livre, l'auteur a présenté d'abord, non seulement l'image intégrale de la vie et de l'œuvre du linguiste, mais aussi le Saussure des manuscrits, des anagrammes et de la légende, qui était resté caché jusque là derrière le *CLG*, et a insisté sur la divergence entre l'édition standard de Bally-Sechehayé et ses sources. Et puis, en expliquant la construction de la théorie saussurienne au moyen d'une schématisation claire, Maruyama l'a resituée par rapport aux idées actuelles de l'époque. Enfin il a proposé, en insistant sur la relation dialectique entre la langue et la parole, de lire les idées de Saussure comme une théorie de la praxis au profit de la créativité de la parole.

Le deuxième livre de Maruyama *Soshuru-o-yomu* («Lire Saussure»), paru en 1983, propose de restituer les trois cours de linguistique générale en présentant les notes d'étudiants et autographiques disposées suivant un ordre chronologique, auxquelles il ajoute des commentaires détaillés : un ouvrage d'introduction à la lecture de Saussure, mais étayé des travaux rigoureux de la philologie saussurienne.

Maruyama a édité en 1985 *Soshuru-sho-jiten* («Dictionnaire encyclopédique de Saussure»), qui offre des renseignements quasi-exhaustifs sur le saussurisme, fruits des travaux des saussuriens depuis deux décennies et du concours d'éminents linguistes japonais.

Maruyama a continué à publier constamment, et a vu en une douzaine d'années avant sa disparition en 1993, la publication d'une vingtaine de livres dont surtout les deux ou trois premiers livres sont centrés sur Saussure tandis que les autres sont plutôt consacrés au développement de sa propre théorie qu'il a élaborée, certes en partant des concepts saussuriens, mais en y introduisant des connaissances provenant d'autres domaines, entre autres de la psychanalyse, de l'éthologie et de la philosophie bouddhique. Bien que les travaux des dernières années de Maruyama dépassent ainsi le cadre strict des études saussuriennes, il n'en reste pas moins que c'est grâce à son œuvre que le nom de Saussure et l'histoire des manuscrits saussuriens sont si célèbres au Japon depuis vingt ans.

4.

Enfin, dans la quatrième et dernière phase, les saussuriens japonais continuent à approfondir leurs analyses des manuscrits, et à développer leurs points de vue. Évoquons quelques unes de leurs activités récentes.

En 1986 Kenji Tatsukawa, un élève de Maruyama, publie *Chikara-no-shisoka-Soshuru* (« Saussure, penseur de la force ») où l'auteur, en analysant la conscience du sujet parlant chez Saussure, et en insistant sur sa conception du langage comme ensemble de forces, prévoit la possibilité d'une exploitation théorique dans l'étude de la notion de diachronie.

En 1989 Hideki Maeda publie *Chinmokusuru-Soshuru* (« Saussure dans son silence »). Ici, Maeda, en présentant la traduction jusque là inédite des manuscrits de Saussure: « Cours d'ouverture », « Morphologie », « Linguistique générale », « Whitney », « Notes item », et y apportant de longs commentaires, approfondit sa réflexion sur le sens du silence de Saussure, d'un style vigoureux et inhabituel. L'auteur a reçu pour cet ouvrage le Prix Shibusawa-Claudé. Maeda a publié en 1991 la traduction de l'introduction du deuxième cours, sous le titre de *Soshuru-kogiroku-chukai* (« Notes du cours de Saussure et commentaires ») en y apportant également de longs commentaires originaux. Il continuera à réfléchir, dans *Gengo-no-yami-o-nukete* (« La traversée de la nuit de la langue »), publié en 1994, sur le propre de la philosophie de Saussure en la confrontant avec le bergsonisme.

En 1992 un colloque international intitulé « Saussure and Linguistics Today » a été organisé à l'Université Waseda à Tokyo où les principaux saussuriens du monde furent invités à intervenir. Parmi eux figuraient entre autres Tullio de Mauro, Rudolf Engler, René Amacker, Eugenio Coseriu, Roy Harris, Raffaele Simone, Peter Wunderli... Et parmi les conférenciers japonais Keizaburo Maruyama, Nobuo Tomimori, Shigeaki Sugeta, Kimio Yamanouchi, Isamu Taniguchi, Eisuke Komatsu... En trois jours le colloque a vu plus d'une vingtaine

de communications, et les actes en ont été publiés en 1995 sous le même titre. *CFS* 50, 1997, en donne un compte rendu, détaillé, par René Amacker.

Eisuke Komatsu, en collaboration avec Roy Harris, a publié en 1993 chez l'éditeur Pergamon Press les notes de l'étudiant Constantin du troisième cours de linguistique générale de Saussure, et en 1996 et en 1997, en collaboration avec George Wolf, les notes de Riedlinger du deuxième et du premier cours chez le même éditeur. Ces publications permettent pour la première fois une lecture intégrale et chronologique des notes d'étudiants et répondront bien aux besoins des chercheurs en saussurisme.

En 1995 Kenji Tatsukawa publie la traduction de *Saussure, une science de la langue* de Françoise Gadet, sous le titre japonais *Soshuru-gengogaku-nyumon* («Initiation à la linguistique saussurienne»).

Parmi les nombreuses publications d'articles récentes concernant Saussure par les chercheurs japonais, nous nous bornons à quelques-unes publiées en français : Kenji Tatsukawa «Hjelmslev, le véritable continuateur de Saussure», et Eisuke Komatsu «La critique de la théorie saussurienne d'après Motoki Tokieda» dans *Saussure aujourd'hui, Linx* numéro spécial, 1995. Dans *Emile Benveniste vingt ans après, Linx* numéro spécial, 1997, Akatane Suenaga «Benveniste et Saussure : l'instance de discours et la théorie du signe». Et par celui-ci, «Des deux arbitraires, absolu et relatif, à un arbitraire 'primaire' – le fait linguistique et le devenir du signe chez Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure* numéro 52, 1999. Suenaga cherche à travers ses récentes réflexions à réconcilier l'aspect statique et l'aspect dynamique dans les notions saussuriennes. Enfin Kazuhiro Matsuzawa «Ce que dit le manuscrit, ce que fait taire le texte : Saussure et le Cours de linguistique générale», *Equinoxe* numéro 17-18, printemps 2000. Matsuzawa, en se fondant sur une analyse soignée des manuscrits, cherche à éclairer le sens du silence chez Saussure. Nous devons évoquer aussi le fait qu'il participe au projet de traduction, actuellement en cours au Japon, des manuscrits de Saussure récemment découverts que Rudolf Engler et Simon Bouquet publieront chez Gallimard sous le titre d'*Ecrits de linguistique générale*.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons, ici comme dans le texte, phonétiquement transcrits en alphabet le titre des ouvrages et des périodiques d'expression japonaise en y ajoutant la traduction en français alors que celui des articles en japonais a été simplement traduit.

Les abréviations :

CFS: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz.

CLG: Saussure, 1916.

CLG/E: Saussure, 1968, 1974.

- CULLER Jonathan, 1978, *Soshuru*, Tokyo, Iwanami-shoten : traduction japonaise par Shigeo Kawamoto de *Saussure*, Fontana, Collins, 1976.
- DE MAURO Tullio et SUGETA Shigeaki (Éd.), 1995, *Saussure and Linguistics Today*, Rome, Bulzoni.
- ENGLER Rudolf, 1980, «Rôle et place d'une sémantique dans une linguistique saussurienne» (*CFS* 28, 1973), traduit en japonais par Hideki Maeda, *Gendai-shiso*, Vol. 8-12, numéro spécial: *Saussure*, Tokyo, Seido-sha, p. 103-113.
- GADET Françoise, 1995, *Soshuru-gengogaku-nyumon* («Initiation à la linguistique saussurienne»), Tokyo, Shinyo-sha: traduction japonaise par Kenji Tatsukawa de *Saussure, une science de la langue*, Paris, PUF, 1987.
- GODEL Robert, 1980, «F. de Saussure et les débuts de la linguistique moderne» (*Semaine d'études Genève*, 67, 1968, p. 115-124) traduit en japonais par Nobuo Tomimori, *Gendai-shiso*, Vol. 8-12, numéro spécial: *Saussure*, Tokyo, Seido-sha, p. 114-123.
- HATTORI Shiro, 1957a, «Sur la thèse du langage processus», *Kokugo-kokubun* («Langue et littérature japonaises»), Vol. 26, No 1, Université de Kyoto, repris dans HATTORI, 1960, p. 149-165.
- 1957b, «La langue saussurienne et la thèse du langage processus», *Gengo-kenkyu* («Etudes linguistiques») 32, Kyoto, The Linguistic Society of Japan, repris dans HATTORI, 1960, p. 166-215.
- 1960, *Gengogaku-no-hoho* («La méthode de la linguistique»), Tokyo, Iwanami-Shoten.
- JIMBO Kaku, 1922, *Gengogaku-gairon* («Traité de linguistique»), Tokyo, Iwanami-Shoten.
- KOBAYASHI Hideo, 1978, «L'influence de Saussure au Japon», *Gekkan-gengo*, Vol. 7 No 3, numéro spécial: *Saussure, l'origine de la linguistique moderne*, Tokyo, Taishukan-Shoten, p. 44-49.
- KOERNER Ernst Frideryk Konrad, 1982, *Soshuru-no-gengoron* («La théorie linguistique de Saussure»), Tokyo, Taishukan-shoten: traduction japonaise par Keiichi Yamanaka de *Ferdinand de Saussure, Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language: a contribution to the history and theory of linguistics*, Braunschweig, Vieweg, 1973.

- KOMATSU Eisuke, 1995, «La critique de la théorie saussurienne d'après Motoki Tokieda» in Arrivé, M. et Normand, C. (Dir.), *Saussure aujourd'hui*, *Linx* numéro spécial, C. R. L. Université Paris-X Nanterre, p. 257-262.
- MAEDA Hideki, 1978, «Saussure et la 'thèse du langage processus' – l'essence de la divergence des deux théories», *Gekkan-gengo*, Vol. 7 No 3, numéro spécial: *Saussure, l'origine de la linguistique moderne*, Tokyo, Taishukan-Shoten, p. 50-55.
- 1979, «L'acte et la différence dans le langage», *Bulletin d'études de linguistique française* 13, Tokyo, Société Japonaise de Linguistique Française, p. 56-66.
 - 1989, *Chinmokusuru-soshuru* («Saussure dans son silence»), Tokyo, Shoshi-Yamada.
 - 1994, *Gengo-no-yami-o-nukete* («La traversée de la nuit de la langue»), Tokyo, Shoshi-Yamada.
- MAEDA Hideki et TAKIGUCHI Morinobu, 1985, «L'influence du CLG et le saussurisme: Japon», in *Soshuru-sho-jiten* («Dictionnaire encyclopédique de Saussure»), Tokyo, Taishukan-Shoten, p. 157-162.
- MARUYAMA Keizaburo, 1971, «La notion de système chez Saussure et deux 'structures'», *Riso*, 456, numéro spécial: *Les théories du langage*, Tokyo, Riso-Sha, p. 26-43.
- 1973, «La notion de parole saussurienne – sur le problème du sujet et de la structure», *Gendai-shiso*, Vol. 1-10, numéro spécial: *Les théories du langage d'aujourd'hui: Saussure, Jakobson, Chomsky*, Tokyo, Seido-sha, p. 72-92.
 - 1978, «Les idées fondamentales du CLG», *Gekkan-Gengo*, Vol. 7 No 3, numéro spécial: *Saussure, l'origine de la linguistique moderne*, Tokyo, Taishukan-Shoten, p. 2-13.
 - 1980, «Saussure, ses images réelle et fausse», *Gendai-shiso*, Vol. 8-12, numéro spécial: *Saussure*, Tokyo, Seido-sha, p. 84-102.
 - 1981, *Soshuru-no-shiso* («La pensée de Saussure»), Tokyo, Iwanami-Shoten.
 - 1983, *Soshuru-o-yomu* («Lire Saussure»), Tokyo, Iwanami-Shoten.
 - (Éd.), 1985, *Soshuru-sho-jiten* («Dictionnaire encyclopédique de Saussure»), Tokyo, Taishukan-Shoten.
- MATSUZAWA Kazuhiro, 2000, «Ce que dit le manuscrit, ce que fait taire le texte: Saussure et le Cours de linguistique générale», *Equinoxe* numéro 17-18, Kyoto, Rinsen Book / Genève, Slatkine, p. 207-212.
- MOUNIN Georges, 1970, *Soshuru (Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, Seghers, 1968), traduit par Yoshio Fukui, Akira Ito et Keizaburo Maruyama, Tokyo, Taishukan-shoten.

- NOMURA Hideo, 1973, «À propos d'une phrase de Saussure – le problème du rapport entre 'la linguistique générale' et le *CLG*», *Gendai-shiso*, Vol. 1-10, numéro spécial: *Les théories du langage d'aujourd'hui: Saussure, Jakobson, Chomsky*, Tokyo, Seido-sha, p. 53-71.
- OHASHI Yasuo, 1973, «Saussure et le Japon», *Misuzu*, 166, 167, Tokyo, Misuzu-shobo, p.2-15, p.12-22.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration de Albert Riedlinger, Lausanne et Paris, Payot.
- 1928, *Gengogaku-Genron* («Principes de linguistique»), Tokyo, Oka-Shoin: traduction japonaise par Hideo Kobayashi du *CLG*.
 - 1940, *Gengogaku-Genron* («Principes de linguistique»), Tokyo, Iwanami-Shoten: deuxième édition révisée de la traduction par Hideo Kobayashi du *CLG*.
 - 1968, 1974, *Cours de linguistique générale: Édition critique*, par Rudolf Engler, tome 1, tome 2, Wiesbaden, Harrassowitz.
 - 1971, *Gengogaku-Josetsu* («Introduction à la linguistique»), Tokyo, Keiso-shobo: traduction japonaise par Kimio Yamanouchi de «Cours de linguistique générale (1908-1909) Introduction», *CFS* 15, publié par Robert Godel.
 - 1972, *Ippan-Gengogaku-Kogi* («Cours de linguistique générale»), Tokyo, Iwanami-Shoten: troisième édition révisée de la traduction par Hideo Kobayashi du *CLG*.
 - 1976, *Soshuru-Ippan-Gengogaku-Kogi-Kochu* («Cours de linguistique générale de Saussure et Commentaires»), Tokyo, Jiritsu-Shobo: traduction japonaise par Kimio Yamanouchi de *Corso di linguistica generale*, introduzione, traduzione e commento di Tullio de Mauro, Bari, Gius. Laterza, 1967.
 - 1980, «Notes pour un livre sur la linguistique générale», traduit en japonais par Hideki Maeda, *Gendai-Shiso*, Vol. 8-12, numéro spécial: *Saussure*, Tokyo, Seido-sha, p. 64-83.
 - 1991, *Soshuru-kogiroku-chukai* («Notes du cours de Saussure et commentaires»), Tokyo, Université Hosei: «Cours de linguistique générale (1908-1909) Introduction» (*CFS* 15, 1957) traduit et commenté par Hideki Maeda.
 - 1993, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911)*, édité par Eisuke Komatsu, traduit en anglais par Roy Harris, Oxford, Pergamon Press / Elsevier Science.
 - 1996, *Premier cours de linguistique générale (1907): d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*, édité par Eisuke Komatsu et George Wolf, Oxford, Pergamon Press / Elsevier Science.

- 1997, *Deuxieme cours de linguistique générale (1908-1909): d'après les cahiers d'Alberet Riedlinger et Charles Patois*, édité par Eisuke Komatsu et George Wolf, Oxford, Pergamon Press / Elsevier Science.
 - 1997, *Saussure's First and Second Course of Lectures on General Linguistics*, édité par Eisuke Komatsu et George Wolf, Oxford, Elsevier Science.
- SLJUSAREVA H. A., 1979, *Gendai-gengogaku-to-soshuru-ron* («La linguistique moderne et la théorie saussurienne»), Tokyo, Jiritsu-shobo: traduction japonaise par Isamu Taniguchi (éd. orig. 1975).
- STAROBINSKI Jean, 1980, «Les mots sous les mots: Textes inédits des cahiers d'anagrammes de F. de Saussure» (*To Honor Roman Jakobson* 3, Mouton, 1967, p. 1906-1917), traduit en japonais par Yoko Kudo, *Gendai-shiso*, Vol. 8-12, numéro spécial: *Saussure*, Tokyo, Seido-sha, p. 176-188.
- SUENAGA Akatane, 1997, «Benveniste et Saussure: l'instance de discours et la théorie du signe» in Claudine Normand et Michel Arrivé (Dir.), *Emile Benveniste vingt ans après*, *Linx* numéro spécial, C. R. L. Université Paris-X Nanterre, p. 123-128.
- 1999, «Des deux arbitraires, absolu et relatif, à un arbitraire 'primaire' — le fait linguistique et le devenir du signe chez Saussure», *CFS* 52, p. 189-200.
- TATSUKAWA Kenji, 1986, *Chikara-no-shisoka-soshuru* («Saussure, penseur de la force»), Tokyo, Kaze-no-bara (Suisei-sha).
- 1995, «Hjelmslev, le véritable continuateur de Saussure» in Arrivé, M. et Normand, C. (Dir.), *Saussure aujourd'hui*, *Linx* numéro spécial, C. R. L. Université Paris-X Nanterre, p. 479-487.
- TOKIEDA Motoki, 1941, *Kokugogaku-genron* («Principes de linguistique japonaise»), Tokyo, Iwanami-Shoten.
- 1957, «Lire 'Sur la thèse du langage processus' de Professeur Shiro Hattori», *Kokugo-kokubun* («Langue et littérature japonaises»), vol. 26, numéro 4, Université de Kyoto, p. 24-29.
- TOMIMORI Nobuo, 1987, «Un autre Saussure – à partir de documents inédits», *Gekkan-Gengo*, Vol.7, No 3, numéro spécial: *Saussure, l'origine de la linguistique moderne*, Tokyo, Taishukan-Shoten, p. 32-37.

ARTICLES

Francesco Aqueci

LA SÉMIOLOGIE DE PIAGET ENTRE PEIRCE ET SAUSSURE

Il peut sembler étrange que pour traiter de la sémiologie de Piaget, dans ses rapports avec celles de Saussure et de Peirce, nous commençons par évoquer la conception de la *téléologie* développée par l'un des plus grands biologistes contemporains, Ernst Mayr. La chose paraîtra moins bizarre si l'on considère que Mayr lui-même, pour expliquer ce que sont les processus non téléologiques relevant du monde inorganique, et pour démontrer le caractère non finaliste de l'adaptation vitale, se réfère plusieurs fois à Peirce, en particulier au passage où celui-ci critique l'emploi du terme «téléologique» pour caractériser le mouvement des processus naturels inorganiques vers un état final, et suggère d'adopter le terme «*finious*» (créé par lui) pour distinguer ces processus des comportements véritablement finalistes relevant du monde organique (Mayr, 1992: 123)¹.

Cette référence à Peirce n'est évidemment pas la seule raison de notre intérêt pour les considérations de Mayr à propos du concept de téléologie; ce sont ces considérations mêmes qui sont importantes pour le thème de notre travail, qui sera centré sur la conception du signe en tant que régulateur des comportements fina-

¹ Pour le passage de Peirce, cf. *Collected Papers*, vol. VII, 7.471. A partir de maintenant, je ferai référence à ce recueil d'écrits de Peirce avec le sigle CP, suivi d'un chiffre arabe indiquant les paragraphes successifs.

lisés, telle qu'elle apparaît chez Peirce, Saussure et Piaget. Il nous paraît possible de démontrer que ces trois auteurs ont développé une telle conception du signe et, par là-même, de fournir une réponse à une question qui se pose actuellement dans le domaine de l'intelligence artificielle et des recherches sur les réseaux neuronaux, à propos de la nature du symbole. En particulier, on a posé que si le symbole est une représentation qui peut opérer aussi *in absentia* de l'objet-stimulus originaire, alors on ne voit pourquoi cette représentation ne pourrait pas être employée pour régler le comportement du système². La réponse que je proposerai dans cet article est que non seulement rien n'empêche de concevoir le signe comme une régulation finaliste du comportement de l'organisme vivant, mais encore que cette conception, bien avant les découvertes récentes des sciences cognitives, est inscrite dans les fondements de la sémiotique du XX^e siècle.

Mayr: processus téléomatiques et processus téléonomiques

On connaît l'importance que le concept de téléologie revêt en biologie. Selon qu'on adopte ou non une conception finaliste de l'évolution, on peut accepter ou refuser l'œuvre de Darwin ainsi que la «synthèse darwinienne» qui en est dérivée. Et même si on refuse le finalisme évolutif, on n'arrive pas toujours à éviter les hésitations et les malentendus liés aux emplois du terme de téléologie. L'article de Mayr vise à éclairer ce concept, en distinguant les signifiés multiples dont il est doté aux différents niveaux de la théorie biologique.

Une des distinctions que je retiendrai, et qui me sera utile pour traiter du signe chez Peirce, Saussure et Piaget, est celle que Mayr introduit entre *processus téléomatiques* et *processus téléonomiques*. Une rivière qui coule vers la mer, ou une pierre qui tombe au sol, sont des processus téléomatiques typiques. Dans ces processus, on observe un changement d'état obéissant à des lois naturelles (force de gravité, seconde loi de la thermodynamique), mais ces processus se dirigent vers leur but de manière passive et automatique, et sont régis par des forces ou des conditions extérieures (p. 125).

Les processus téléonomiques, que l'on retrouve surtout dans le monde organique, en particulier dans le développement cellulaire et dans les comportements tels que les migrations, la recherche de la nourriture, la cour, l'ontogenèse et toutes les phases de la reproduction, présentent de toutes autres caractéristiques. Pour Mayr, il s'agit de processus dont le finalisme dépend d'un programme issu de la

² «se il simbolo è una rappresentazione, ed è tale in quanto può operare anche 'in absentia' dell'oggetto-stimolo originario (che diventerà il 'rappresentato'), allora perché questa rappresentazione non potrebbe essere, ad esempio, usata per regolare finalisticamente il comportamento del sistema? Cosa lo vieta?». (Castelfranchi, 2000: 45).

sélection naturelle, programme qui, par le moyen d'informations codifiées, contrôle le processus en le dirigeant vers son but (pp. 127-128). Mayr estime que, dans l'état actuel des connaissances génético-moléculaires, on ne peut pas déterminer si ces programmes sont innés ou acquis. Il préfère souligner le fait qu'ils peuvent être *fermés* ou *ouverts*, selon qu'ils incorporent ou pas de l'information pendant leur temps de vie, par apprentissage ou par conditionnement (p. 129). Et il reconnaît aussi l'existence de programmes *somatiques*, tels que les stades de l'ontogenèse, dont la détermination génétique est seulement indirecte, étant donné que le cours de chacun d'eux peut être détourné de son développement, même si ce n'est que temporairement (p. 130)³.

L'objectif principal de ces considérations de Mayr est de démontrer, d'une part que l'adaptation évolutive n'est pas un processus finaliste, ni dans un sens téléomatique, ni dans un sens téléonomique (pp. 132-133), d'autre part qu'il n'existe pas, du point de vue biologique, de téléologie cosmique (pp. 133-135). En fait, selon lui, la question de savoir si l'évolution des bactéries à l'homme constitue un progrès, ne peut concerner la biologie. Par contre, pour ce qui concerne l'adaptation, Mayr observe que l'on pourrait exploiter la distinction de Peirce et définir cette dernière comme un processus téléologique «*finious*». Il soutient en outre qu'en raison du caractère fortuit des buts et des coûts évolutifs, ainsi que du mouvement en zigzag du changement évolutif, il serait particulièrement équivoque de considérer que la sélection naturelle constitue un processus téléologique. La conclusion de l'auteur est que l'adaptation n'a pas de buts définis, mais constitue plutôt un processus fortuit d'optimisation que nous ne pouvons observer qu'*a posteriori* (p. 132).

La morphogenèse du signe chez Piaget

On a généralement tendance à considérer que la problématique de la sociogenèse est secondaire ou négligeable dans l'œuvre de Piaget. Il nous paraît pourtant que la problématique du signe, et celle plus générale de l'équilibration cognitive, ont pris corps chez cet auteur dans la question du parallélisme entre psychogenèse et sociogenèse. S'il n'en était pas ainsi, on ne pourrait expliquer l'insistance de l'auteur sur la présence et la progression hiérarchique, aussi bien dans la psychogenèse que dans la sociogenèse, de ce qu'il appelle les «structures fondamentales de la vie psychique», à savoir les rythmes, les régulations et les groupements.

³ Ici, Mayr fait référence aux mécanismes homéostatiques de Waddington, auxquels Piaget lui-même se réfère pour en montrer l'homologie avec sa théorie du changement biologique par phénotypie. Cf. Piaget, 1967 et 1974.

Un exemple particulièrement significatif de la présence de ces structures et de leur progression hiérarchique se situe au stade sensori-moteur de la psychogenèse et il concerne les processus conduisant à la constitution du groupement des déplacements. Le niveau des rythmes est représenté par les espaces tactile, buccal, visuel, etc., non coordonnés entre eux, chacun d'eux étant caractérisé par des rythmes pouvant être formalisés en termes du schéma d'ensemble $A \rightarrow B, B \rightarrow A$. Le niveau des régulations est constitué par l'intégration progressive de ces divers espaces, grâce à la coordination de la préhension avec la vision, qui a comme résultat la constitution de systèmes spatiaux élémentaires. Le niveau de groupements, enfin, est constitué par la coordination des espaces et leur unification dans un espace total, et ceci parallèlement à l'émergence de la permanence de l'objet et de la décentration du sujet par rapport à son propre corps (Piaget, 1947: 152-3; 229).

Or, la différence entre psychogenèse et sociogenèse tient au rôle différent qu'y jouent les structures des rythmes, des régulations et des groupements. Dans la psychogenèse, le stade sensori-moteur est suivi par les régulations des opérations concrètes et par les groupements des opérations formelles: rythmes, régulations et groupements correspondent donc à trois grandes périodes de développement qui viennent se superposer à la succession des stades. Dans la sociogenèse par contre, la succession de ces trois structures suffit à caractériser le développement social tout entier, sans que l'on puisse parler de stades. De ces derniers, ne subsiste que le caractère de séquence, sans qu'il n'y ait fermeture nécessaire sur le groupement. Par leur caractère embryonnaire et leur relative immobilité, ces trois structures servent ainsi également de principe de classification, principe assuré par les stades dans la psychogenèse.

En ce qui concerne plus particulièrement les rythmes, Piaget se réfère aux rythmes biologiques incorporés dans les formes les plus élémentaires d'économie, ainsi qu'à la succession des générations. Pour les régulations, il cite l'exemple de l'opinion publique, et celle des multiples formes de coercition, de la politique à l'école, à la famille, à l'église, avec une attention particulière sur la structure affectivo-morale du respect, sur laquelle je reviendrai plus loin. Pour les groupements enfin, il se réfère au droit, à la morale rationnelle, et à l'échange discursif équilibré (Piaget, 1977: 76 ss.). Il s'agit là de suggestions, remarques et développements analytiques plus ou moins importants qui forment un tableau cohérent avec les recherches psychogénétique «majeures», et à propos desquels je ferai les remarques suivantes.

1. Le rythme apparaît comme le niveau commun à la psychogenèse et à la sociogenèse. Sur ce point, qui demande des approfondissements particuliers, je me propose de revenir dans un prochain travail.
2. Dans la dimension psychogénétique, la séquence des rythmes, des régulations et des groupements semble avoir deux cycles: l'un, mineur, qui conduit à cette sorte de logique en action que constituent le groupement des déplacements et l'invariance de objet; l'autre, majeur, qui conduit du stade sensori-moteur au stade des opérations concrètes puis au stade final des opérations formelles. A l'origine de ce cycle majeur, il y a l'émergence de la fonction sémiotique et du langage, ce dernier constituant, en même temps, une ressource évolutive et un obstacle (l'« obstacle épistémologique » pour la pensée lancée vers la logique).
3. La sociogenèse apparaît comme un processus faiblement structuré, ce qui explique probablement l'absence de stades. Piaget admet seulement un certain finalisme rationnel dans la totalité sociale considérée, au moment où il y a convergence entre les sous-totalités de la politique, du droit et de la morale (Piaget, 1977: 76). En général cependant, sur une base complexe de rythme, la totalité sociale oscille entre régulations probabilistes et fermeture logique (Piaget, 1977: 65). Cette oscillation est la condition d'existence de la pensée symbolique, dans toutes ses formes, de la mythologie à l'idéologie: la pensée symbolique, les systèmes des signes et l'argumentation rationnelle seraient ainsi les acteurs (en rapport de collaboration et/ou d'antagonisme) de la vie sociale sémiotique.

Les médiateurs morphogénétiques

Si la totalité sociale, comparée aux stades psychogénétiques, apparaît moins structurée⁴, cela ne veut pas dire qu'elle ne témoigne pas d'une organisation complexe. Piaget suggère en particulier qu'elle est caractérisée par l'existence de « médiateurs » entre processus probabilistes et structures logiques (Piaget, 1977: 80).

Avant d'analyser ce que sont ces médiateurs, une remarque s'impose sur la nature de la psychogenèse et de la sociogenèse: au-delà de leurs différences, toutes deux nous apparaissent comme des processus engendrant des formes, et chez Piaget la forme est ouverture, mobilité, possibilité, alors que le contenu est ferme-

⁴ Il vaut la peine de rappeler que, pour Piaget, la totalité est un concept qui concerne autant les entités sociogénétiques que les entités psychogénétiques. Un exemple typique de totalité est le stade psychogénétique. Sur le concept de totalité chez Piaget, je me permets de renvoyer à Aqueci, 2003.

ture, dépendance du contexte, nécessité. Si on tient compte de cela, alors la psychogenèse et la sociogenèse apparaissent comme des processus morphogénétiques, et les « médiateurs » évoqués par Piaget apparaissent comme les régulateurs de ces processus. L'auteur suggère en outre que des « médiateurs morphogénétiques », ou des facteurs spéciaux de croissance, sont présents à la surface des rythmes et des régulations, et que leur expression et leur régulation, dans des configurations spatio-temporelles spécifiques, conduit à des changements de la forme elle-même.

Comme déjà indiqué, en tant qu'exemples concrets de médiateurs morphogénétiques, Piaget cite l'opinion publique, les multiples formes de coercition, de la politique à l'école, à la famille, à l'église, jusqu'à la structure affectivo-morale du respect. De manière générale donc, Piaget semble se référer au normatif, non seulement du point de vue des institutions dans lesquelles celui-ci se manifeste, mais aussi du point de vue des structures qui l'engendrent, comme le montre son attention particulière pour ce médiateur morphogénétique spécial que constitue précisément le respect (Piaget, 1977 : 82), élément central de sa théorie du développement moral (Piaget, 1932). Comme nous le verrons plus loin, le respect en tant que médiateur morphogénétique est étroitement lié aux processus sémiotiques, si ce n'est au niveau du système (au sens saussurien), du moins à celui de la norme linguistique⁵.

L'imitation en tant que médiateur morphogénétique

Pour étayer son hypothèse de l'existence d'une faculté linguistique universelle et innée, Chomsky donne notamment comme argument l'apparente contradiction entre la complexité de la structure grammaticale des langues et l'aisance avec laquelle tout locuteur peut la maîtriser⁶. Piaget propose un argument semblable pour ce qui concerne la compétence spontanée issue des structures logiques au cours du développement psychogénétique :

«[...] sans connaître aucune formule logique, ni la formule des « groupes » au sens mathématique (pas plus que le bébé ne la connaît quand il découvre le groupe pratique des déplacements), le préadolescent de 12-15 ans sera capable de manipuler des transformations selon les quatre possibilités *I* (transformation identique), *N* (inverse), *R* (réciproque) et *C* (corrélative) [...]» (Piaget, Inhelder, 1966 : 120).

⁵ Comme on le sait, cette distinction, sur laquelle je reviendrai plus loin, est due à Coseriu, 1952.

⁶ Cf. Formigari, 2001 : 262, où l'on trouve une présentation claire des positions de Chomsky.

Il y aurait donc un parallélisme entre la nature du langage en tant que compétence grammaticale (Chomsky), et celle de la pensée en tant que compétence logique (Piaget). Cependant, à la différence de l'argumentation de Chomsky concernant le langage, Piaget ne s'appuie pas sur le constat d'une connaissance logique spontanée pour postuler une faculté logique universelle et innée. Il pose plutôt les deux problèmes suivants : – Y-a-t-il, d'un point de vue génétique, une filiation entre la logique et le langage ? – D'où vient génétiquement la logique ?

Piaget reconnaît que le langage inclut, dans sa syntaxe et dans sa sémantique⁷, certaines structures opératoires essentielles, mais il observe aussi que, dès lors que le langage comporte une logique, on en déduit trop facilement que la logique dérive du langage (Piaget, Inhelder, 1966 : 79). Contre cette thèse, il cite une série de faits tirés de la comparaison du développement des capacités logiques chez les enfants normaux, chez les sourds-muets et chez les aveugles. En particulier, si chez les sourds-muets on constate seulement un retard de 1 à 2 ans dans la succession des stades, chez les aveugles au contraire on observe un retard de 4 ans et plus, et cela bien que chez ces derniers les sériations verbales soient normales. Piaget en tire la conclusion suivante :

«[...] mais le trouble sensoriel propre aux aveugles de naissance ayant empêché dès le départ l'adaptation des schèmes sensori-moteurs et retardé leur coordination générale, les coordinations verbales ne suffisent pas à compenser ce retard, et tout un apprentissage de l'action reste nécessaire pour aboutir à la constitution d'opérations comparables à celles du normal ou même du sourd-muet » (Piaget, Inhelder, 1966 : 79-81).

Et la conclusion plus générale concernant les rapports entre le langage et la logique est alors que :

« le langage ne constitue pas la source de la logique, mais est contraire structuré par elle. En d'autres termes, les racines de la logique sont à rechercher dans la coordination générale des actions (conduites verbales y comprises) » (Piaget, Inhelder, 1966 : 81).

Mais si la logique dérive de l'action, d'où provient alors le langage ? A première vue tout du moins, la réponse de Piaget est dilatoire : il soutient que, non seulement le langage, mais aussi toute la fonction sémiotique, procèdent de l'*imitation*. Mais si le langage est un sous-produit de la logique, pourquoi alors invoquer l'*imitation*

⁷ En particulier, Piaget se réfère à la distinction entre adjectifs et substantifs équivalant à la distinction entre prédicats et classes ; aux noms en tant que classes logiques, et aux opérations possibles sur ces classes (classifications additives, multiplications de classes, etc.) ; enfin à la présence dans les langues de la numérotation naturelle. Sur ce point, cf. Aqueci, 2003.

pour en expliquer la genèse? Il s'avère que Piaget, en dépit de sa réputation d'intellectualiste, sait bien que nous avons l'expérience du langage, non comme fait logique, mais en tant que nébuleuse de signifiés qui pressent pour se manifester à travers des signifiants. Expliquer le langage implique donc de comprendre, non sa structure logique, mais plutôt le signe comme fonction du besoin expressif.

L'argumentation de Piaget à ce propos distingue génétiquement deux phases. Dans la première, les signifiés sont les schèmes eux-mêmes (avec leurs contenus liés aux actions en cours), les signifiants sont d'ordre perceptif et sont indifférenciés de leurs signifiés et il n'y a pas de possibilité d'évocation d'un objet absent. Dans la seconde, on observe l'emploi de signifiants qui sont différenciés de leurs signifiés, et il y a possibilité d'évocation d'un objet ou d'un événement absent (Piaget, Inhelder, 1966: 51-52). A titre d'exemples, on a d'abord le tout petit enfant qui reproduit un mouvement de la main en présence du modèle, et qui continue ce mouvement en l'absence du modèle par une sorte d'inertie motrice. On a ensuite la fillette de 16 mois qui entend les bruits d'un petit copain et qui, quelques heures après son départ, les reproduit en riant, et on a encore la même fillette qui fait semblant de dormir, et qui peu après fait dormir son petit ourson de peluche. On a enfin cette petite fille qui dit «Miaou» quand elle ne voit plus le chat, ou «Grand-père pas là» tout en indiquant la route que son grand-père a pris auparavant en s'en allant (Piaget, Inhelder, 1966: 52-53).

Il me semble que trois aspects de ces comportements sont à souligner, parce qu'ils sont caractéristiques de l'évolution de la première à la seconde phase.

1. A un niveau primaire, le signifié coïncide avec l'action et il est mentalement «aveugle». En une expression incisive, Piaget affirme que «toute assimilation sensori-motrice (y compris perceptive) consiste déjà en l'attribution de signifiés» (Piaget, Inhelder, 1966: 51-52). Cependant, ces signifiés, dont la consistance est assurée par les indices, ne renvoient à rien d'autre qu'à eux-mêmes. Si signifier consiste en la représentation d'une chose au moyen d'une autre (Piaget, Inhelder, 1966: 51), alors nous sommes ici en deçà de la signification. Il y a la fermeture et la nécessité du contenu, mais il n'y a pas l'ouverture et la possibilité de la forme.
2. En caractérisant la conscience comme un système de signifiés, Piaget lui attribuera, outre l'opération d'implication, celle de désignation (Piaget, 1967: 55). Mais il reconnaît qu'antérieurement à la conscience en tant que pensée ou forme logique achevée, le signe, plutôt que de désigner, évoque, suggère, raconte, en un mot vit en étroite symbiose avec le psychisme propre au symbole. L'émergence du signe se présente alors comme un processus morphogénétique qui, de l'action corporelle «aveugle», en passant par le

symbolique, aboutit à la signification en tant que représentation d'une chose au moyen d'une autre. Sur la structure de ce stade final de la morphogénèse du signe, valorisé par Peirce, mais aussi par Saussure en terme de signe immotivé, je reviendrai plus loin.

3. Dans ce processus morphogénétique du signe, l'imitation semble constituer le médiateur ou le facteur spécial de croissance. Piaget décrit dans les détails les expressions multiples de ce médiateur, de la phase germinale de l'action sensori-motrice à la phase finale de l'apprentissage des mots en tant que modèles conventionnels et collectifs reçus de l'extérieur. Il reste cependant à comprendre comment, du simple mimétisme, présent dans le monde animal le plus élémentaire et déjà à l'œuvre dans la phase germinale de l'action sensori-motrice, on est passé à une haute spécialisation cognitive, comme en témoigne la phase intermédiaire du symbole. Certes, ce que l'on attribue à l'imitation pourrait être une production endogène de comportements identiques, mais dans ce cas, il s'agirait de soutenir non plus le caractère inné du langage, mais plutôt celui de la fonction sémiotique dans toutes ses manifestations. Il semble dès lors prudent de s'en tenir au constat que « senza capacità imitativa non si entra nella lingua, né in altre semiotiche » (De Mauro, 2002: 80), et de renvoyer à des recherches plus approfondies l'explication de comment l'imitation a évolué en tant que médiateur de la morphogénèse du signe.

Typologie des signes et nature sémiotique de l'intelligence chez Piaget

La typologie des signes (indice, symbole, signe) mise en lumière dans la sémiologie de Piaget se rattache à celle de Peirce et de Saussure, que Piaget non seulement connaît bien, mais à propos de laquelle il témoigne d'un jugement précis. C'est ce que l'on peut déduire d'un passage de son ouvrage célèbre sur le structuralisme, dans lequel, comme exemple de l'auto-construction continue de la pensée, il cite justement la fonction sémiotique, en se référant explicitement à Saussure et à Peirce :

« A s'en tenir à la fonction sémiotique, ne peut-on pas déjà, en acceptant la distinction saussurienne du signe et du symbole (plus profonde, nous semble-t-il, que la classification de Peirce), penser qu'il y a eu évolution du symbole imagé au signe analytique ? » (Piaget, 1968: 144).

Et dans une note en bas de page, il explique :

« Saussure distingue l'indice (qui participe causalement de son signifié), le symbole (motivé) et le signe (arbitraire), celui-ci étant donc nécessairement social parce que conventionnel, tandis que le symbole peut être individuel

(rêves, etc.). Peirce opposait à l'indice l'icône (image) et le symbole (le signe, mais lié aux deux précédents)» (Piaget, 1968: 150)⁸.

Comme on le voit, Piaget rassemble ici deux acceptions de l'arbitraire, la notion pré-saussurienne de convention et celle proprement saussurienne de non-motivation. La première lui sert de base pour les projections des données psychogénétiques qu'il opère sur l'axe sociogénétique (cf. Table 1); la seconde le conduit à exprimer un jugement positif sur la classification de Saussure par rapport à celle de Peirce, en raison de la plus grande profondeur qu'il y trouve.

	psychogenèse	sociogenèse
plan cognitif	structure	règles
plan affectif	énergétique	valeurs
plan sémiotique	systèmes d'indices et de signes	signes collectifs et conventionnels

Table n° 1.

La typologie des signes chez Peirce et Saussure

La classification des signes de Peirce (icône, indice, symbole⁹) à laquelle Piaget se réfère, n'est rien d'autre chose que la deuxième des trois trichotomies proposées par Peirce, qui en illustre la dynamique dans les termes suivants :

«A *Symbol* is a sign naturally fit to declare that the set of objects which is denoted by whatever set of indices may be in certain ways attached to it is represented by an icon associated with it. To show what this complicated definition means, let us take as an example of a symbol the word «loveth». Associated with this word is an idea, which is the mental icon of one person loving another. Now we are to understand that «loveth» occurs in a sentence; for what it may mean by itself, if it means anything, is not the question. Let the sentence, then, be «Ezekiel loveth Huldah». Ezekiel and Huldah must, then, be or contain indices; for without indices it is impossible to designate what one is talking about. Any mere description would leave it uncertain whether they were not mere characters in a ballad; but whether they be so or not, indices can designate them. Now the effect of the word «loveth» is that the pair of objects denoted by the pair of indices Ezekiel and Huldah is represented by the icon, or the image we have in our minds of a lover and his beloved» (CP, 2.295).

⁸ Cf. aussi Piaget, 1945: 249-250.

⁹ Cf. Peirce, CP, 2.247.

L'indice est donc ce qui donne consistance à la désignation, alors que l'icône renvoie à ce qu'on appellerait aujourd'hui un prototype. La fonction de désignation remplie par les indices et celle de prototype exercée par l'icône, c'est ce qui permet au Signe, c'est-à-dire au symbole, de signifier. Si on la conçoit sous l'angle dynamique et non plus d'un point de vue exclusivement classificatoire, la deuxième trichotomie de Peirce s'avère n'être rien d'autre que la description du fonctionnement cognitif d'un acte de signification.

Quant à Saussure, ici aussi il convient de citer sans autres commentaires le passage où il revient sur la distinction entre le symbole motivé et le signe immotivé, et auquel Piaget se réfère :

« On s'est servi du mot *symbole* pour désigner le signe linguistique, ou plus exactement ce que nous appelons le signifiant. Il y a des inconvénients à l'admettre, justement à cause de notre premier principe. Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire ; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple » (Saussure, 1916 : 101).

En conclusion, comme Piaget l'affirme avec pertinence, chez Peirce le symbole apparaît comme « lié aux deux précédents », c'est-à-dire lié à l'indice et à l'icône. Mais la fonction que ces derniers remplissent dans l'acte de signification n'est pas ce qui retient l'attention de Piaget, qui s'intéresse plutôt à la dimension génétique implicite dans la distinction saussurienne entre symbole et signe. Dès lors, tout en adoptant cette distinction, il la complète avec la prise en compte des indices, et il y introduit une progression génétique allant des indices, propres aux signifiés agis, vers les symboles, motivés et individuels, puis vers les signes, arbitraires dans le double sens de conventionnels et d'immotivés.

La nature sémiotique de l'intelligence : Piaget

Comme nous l'avons vu, pour Piaget, signifier c'est représenter une chose par le moyen d'une autre. L'intérêt de cette conception classique de la signification réside dans la façon avec laquelle il la combine avec sa conception, également classique, de l'intelligence.

Piaget critique l'interprétation, formulée par la psychanalyse, selon laquelle la succion du pouce par le petit bébé constituerait le symbole de la succion du sein de la mère. Selon lui, il n'y aurait pas dans ce cas de symbolisme, mais seulement l'extension de schèmes moteurs par intégration de nouveaux contenus (Piaget, Inhelder, 1966 : 17). Dans les termes de Mayr, nous serions ici à un niveau téléo-

matique d'habitudes, c'est-à-dire de schèmes moteurs d'ensemble sans qu'il y ait différenciation entre moyens et fins. Or pour Piaget l'intelligence se caractérise précisément et classiquement par la poursuite intentionnelle d'un but, et par le choix des moyens adaptés pour l'atteindre (Piaget, Inhelder, 1966: 17). Un exemple particulièrement significatif en est la conduite de l'enfant qui tente d'ouvrir une boîte d'allumette à demi fermée pour saisir le dé qu'on y a mis antérieurement (Piaget, Inhelder, 1966: 19-20). Dans cet exemple, le but est d'élargir l'ouverture de la boîte pour atteindre le dé, alors que l'ouverture ou la fermeture de la main ou de la bouche qui accompagnent la tentative de l'enfant constituent la représentation mentale (bien qu'en partie encore agie) du but: la main ou la bouche ouverte «remplace» la boîte ouverte. A l'évidence, la signification a ici un caractère auxiliaire par rapport à l'acte d'intelligence, mais «auxiliaire» ne signifie pas secondaire, car dans cette conduite la représentation du but a une fonction heuristique pour sa réalisation même. Bref, on observe ici une régulation finaliste, ou téléonomique, du comportement par le moyen du signe.

Langage et morphogenèse de la norme morale

J'ai rappelé plus haut que, pour Piaget, tout au début le signifié est l'action qui assimile la réalité, et qu'ensuite la fonction sémiotique (et en particulier le langage avec sa capacité référentielle) vient se superposer à cette base purement motrice (Piaget, Inhelder, 1966: 51). Cependant, comme l'écrit Habermas lorsqu'il reprend ces thèmes piagétiens dans sa théorie de l'agir communicationnel (Habermas, 1983: 154), la superposition du plan du dire à celui du faire implique aussi l'insertion de l'enfant dans une relation discursive asymétrique (Camaioni, 1977). En fait, grâce au langage, l'enfant peut maintenant recevoir des ordres et des consignes de la part de personnes qui, parce qu'elles prennent soin de lui, et pour l'habileté dont elles font preuve dans la satisfaction de ses besoins, lui inspirent ce sentiment de respect que Piaget pose à la base du développement moral (Piaget, 1932: 78 ss.). Les consignes véhiculées par le langage sont alors efficaces non seulement par le fait qu'elles sont comprises, mais aussi parce qu'elles proviennent d'une autorité respectée.

Comme il découle de ces recherches de Piaget sur le développement moral, le langage porte en lui un premier germe de socialisation, en contribuant à édifier ce rapport social que Piaget qualifie de «respect unilatéral». Cependant, le dépassement de ce rapport coercitif en un «respect réciproque» exige le développement de la capacité pragmatique de maîtriser la relation primaire dans laquelle l'autre est, dès le début, investi d'autorité. En d'autres termes, si le langage, en tant qu'habileté sémiotique, libère du physicalisme de l'agir moteur, c'est l'évolution de sa dimension pragmatique qui contribue à l'édification du rapport social de récipro-

cité. Ce que les recherches de Piaget sur le développement moral suggèrent alors, c'est que la dimension linguistique de la morale peut être atteinte non en analysant les signifiés des termes du discours moral, mais plutôt en étudiant la façon avec laquelle le langage s'établit et évolue en tant qu'habileté simultanément sémiotique et pragmatique. D'autre part, la nature et l'évolution du langage ne peuvent être pleinement comprises si l'on ne considère que ses dimensions ayant trait à l'inférence et à la référence (Marconi, 1997); il faut aussi prendre en compte sa dimension pragmatique, qui est en relation étroite avec le processus morphogénétique de la norme morale.

Sur ce point, je ferai remarquer que la réduction du langage à la matérialité des appareils neuro-anatomiques équivaut à nier sa nature d'agir libre visant à l'expression (Coseriu, 1958: 138-9), nature qui est, me semble-t-il, la prémisse théorique nécessaire pour la prise en compte de ce processus morphogénétique de la norme morale évoqué plus haut. Dans les termes de Mayr, le langage, en tant que poursuite libre de buts expressifs, est un processus téléonomique, et non pas téléomatique; le langage ne consiste pas en la mise en oeuvre d'un appareil neuro-anatomique dont le fonctionnement atteindrait son état final au moment où le processus articuloire s'achèverait. Dans une telle conception, le langage risque d'être réduit à un fait inorganique analogue à celui de la rivière coulant vers la mer. Tout porte à croire au contraire que le langage constitue un agir finalisé guidé par un programme ouvert, et qu'il comporte tous les problèmes dérivant des programmes évolutifs ouverts, en termes d'interaction entre sujet et environnement.

A ce propos, il est intéressant d'évoquer ce que montre Culioli dans ses recherches sur les structures topologiques du langage et sur leur manifestation dans diverses langues. En se fondant sur les exemples de multiples structures grammaticales de différentes langues, cet auteur souligne qu'on est là en présence de la construction de systèmes linguistiques sujets à des régulations probabilistes, qui donnent lieu à des «fermetures» ou des stabilisations n'impliquant pas la rigidité du système, mais au contraire sa plasticité, son ouverture et son adaptabilité (Culioli, 1997)¹⁰. Or, il est évident que toutes ces caractéristiques renforcent l'idée que le langage est un programme ouvert, dont les fins poursuivies par le sujet sont les éléments constitutifs. Et comme le langage sert aux hommes, selon la vieille mais profonde remarque d'Aristote, pour déterminer «ce qui est utile et ce qui est nuisible et, par conséquent, le juste et l'injuste» (*Pol.*, 1253a 15-20), alors l'éthique vient à son tour constituer une dimension du langage, et en tant que pondération

¹⁰ Les systèmes linguistiques ainsi conçus paraissent semblables aux systèmes cognitifs équilibrés tels que Piaget les présente dans l'un des ses dernières ouvrages (Piaget, 1975).

discursive de l'utile et du nuisible, elle semble être un instrument adaptatif par excellence.

La nature sémiotique de l'intelligence : Peirce

En revenant à la lecture parallèle de nos trois auteurs, on constate aisément que Peirce utilise les concepts d'action, de but, de signe et de signification, en tant qu'*être à la place de*, pour analyser la même réalité que Piaget, à savoir le comportement intelligent.

Pour Peirce, la sémiotique est «the doctrine of the essential nature and fundamental varieties of possible semiosis» (CP, 5.488); et par «semiosis» cet auteur désigne un mécanisme d'influence entre le signe, son objet et son interprétant tel que «this tri-relative influence not being in any way resolvable into actions between pairs» (CP, 5.484). Or, une action entre des couples («pairs») est «all dynamical action, or action of brute force, physical or psychical», soit se déployant entre deux sujets, soit résultant de telles actions entre des couples (CP, 5.484). Et, à son tour, une action brute est une action qui n'a pas de but, comme la chute d'une pierre sur le sol (CP, 8.330). Dans les termes de Mayr, il s'agirait donc d'un processus téléomatique. En revanche, un signe constitue une action douée de but, tel que par exemple l'ordre «Armes au pied!» (CP, 5.473). Dans les termes de Mayr, il s'agirait d'un processus téléonomique.

Comme nous le verrons plus loin, cette analyse du signe exploitant les concepts d'action et de but touche au cœur même du processus de signification en tant qu'*être à la place de*. Peirce affirme que

«A sign, or *representamen*, is something which stands to somebody for something in some respect or capacity. [...] The sign stands for something, its *object*. It stands for that object, not in all respect, but in reference to a sort of idea, which I have sometimes called the *ground* of the representamen» (CP, 2.228).

Donc, le signe *est à la place de* quelque chose. Mais que signifie cet *être à la place de*? Peirce écrit à ce propos :

«REPRESENT. To stand for, that is, to be in such a relation to another that *for certain purposes* it is treated by some mind as if it that other» (CP, 2.273. C'est moi qui souligne).

Comme on le voit, l'*être à la place de* implique le fait que le signe est employé par quelqu'un *en vue de certains buts*, un lien que Peirce ré-évoque à propos de l'icône, dans les termes suivants :

«anything is fit to be a *Substitute* for anything that is like. (The conception of “substitute” involves that of a purpose, and thus of genuine thirdness» (CP, 2.276. C’est moi qui souligne).

A propos de l’imitation, dont il a été question plus haut, et en vue d’approfondissements ultérieurs, je voudrais souligner le lien que Peirce pose entre les trois éléments, c’est-à-dire : 1) le caractère d’être à la place de du signe, 2) le fait que le signe est employé pour certains buts, 3) le fait, enfin, d’être copie pour pouvoir fonctionner en tant que Substitut. Mais en me bornant ici à prendre en considération le seul rapport entre le caractère d’être à la place de du signe et le fait qu’il est employé en vue d’un but, il est facile de constater comment ce rapport se cache partout chez Peirce. C’est ainsi qu’il écrit, à propos des définitions du pragmatisme proposées par James :

«His fourth definition is that pragmatism is the doctrine that “all meaning depends on purpose”. I think there is much to be said in favor of this, which would, however, make pragmatists of many thinkers who do not consider themselves as belonging to our school of thought. Their affiliations with us are, however, undeniable» (CP, 5.495).

C’est ainsi que lorsqu’il reprend et développe ces thèmes à propos des trois niveaux de réalité (la Priméité, la Secondéité et la Tiercéité) il distingue aussi entre action dyadique ou brute (Mayr dirait action téléomatique), et action triadique ou intelligente (Mayr dirait action téléonomique) (CP, 5.472). Or, l’action dyadique ou brute est aussi Secondéité, et

«The type of an idea of Secondness is the experience of effort, prescinded from the idea of a purpose» (CP, 8.330).

En revanche, l’action triadique, rendue possible par le signe, est Tiercéité, et dans cette tiercéité, on trouve toujours un élément mental :

«Brute action is secondness, any mentality involves thirdness» (CP, 8.331).

Donc, une action dyadique ou brute est une action qui n’a pas de but. Au contraire, une action triadique où liée au signe, qui est propre à la Tiercéité, est une action douée de but. L’action brute est un processus téléomatique, l’action liée au signe un processus téléonomique. En conclusion, la vie, c’est à dire les processus guidés par des programmes qui poursuivent des buts, coïncide avec le signe. La *fermeture* ou l’*ouverture* de ces programmes, ensuite, sont les processus permettant d’affirmer, comme le fait Piaget, que la fonction sémiotique constitue non seulement une question de psychologie humaine, mais aussi et surtout «un beau problème d’éthologie comparée» (Piaget, 1967 : 53).

Le caractère performatif du signe

Dans son analyse sémiotique du vivant (par vivant on entend un organisme intelligent, c'est à dire capable de poursuivre des buts), Peirce avance dans une direction qui est semblable à celle de Piaget lorsqu'il traite du développement de la norme morale. C'est l'idée de Loi ou de Convention. Cette idée se retrouve chez Saussure également, bien que seulement sur le fond, en tant que modèle épistémologique du système linguistique.

Pour s'en tenir à Peirce, une action brute ou dyadique ou appartenant à la Secondéité, est une action non réglée par une Loi ou Convention. A ce propos, Peirce écrit :

« Generally speaking genuine secondness consists in one thing acting upon another, – brute action. I say brute, because so far as the idea of any *law* or *reason* comes in, Thirdness comes in » (CP, 8.330).

Mais qu'est-ce que c'est cette loi ou raison, et quelle est sa fonction ? Relisons le passage qui nous intéresse de la section 8.331, mais cette fois jusqu'à son terme :

« If you take any ordinary triadic relation, you will always find a *mental* element in it. Brute action is secondness, any mentality involves thirdness. Analyze for instance the relation involved in 'A gives B to C'. Now what is giving? It does not consist in A's putting B away from him and C's subsequently taking B up. It is not necessary that any material transfer take place. It consists in A's making C the possessor according to *Law*. There must be some kind of law before there can be any kind of giving, – be it but the law of the strongest. But now suppose that giving *did* consist merely in A's laying down the B which C subsequently picks up. That would be a degenerate form of Thirdness in which the thirdness is externally appended. In A's putting away B, there is no thirdness. In C's taking B, there is no thirdness. But if you say that these two acts constitute a single operation by virtue of identity of the B, you transcend the mere brute fact, you introduce a mental element » (CP, 8.331).

Dans les années cinquante, Austin a souligné le caractère performatif de certaines classes de signes. Des décennies bien avant de lui, Peirce avait une position plus radicale encore : pour être tel, le signe doit être toujours performatif, et cela à cause du lien entre le fait de son *être à la place de* et le fait qu'il est employé *pour certains buts*. Cette structure interne est le moyen qui rend l'action efficace, c'est-à-dire non brute :

«It appears to me that the essential function of a sign is to render inefficient relations efficient, – not to set them into action, but to establish a habit or general rule whereby they will act on occasion» (*CP*, 8.332).

Donc, Signe et Lois coïncident. Ils constituent les instruments qui rendent efficace la poursuite des buts et, en dernière analyse, qui permettent au vivant d'accroître ses propres possibilités d'adaptation.

Peirce, Saussure, Piaget: la sémiotique en tant qu'analytique du vivant

Nous avons vu que pour Peirce la sémiotique est la doctrine de toute «semiosis», qu'il s'agisse des sémiotiques brutes (téléomatiques) ou des sémiotiques impliquant des signes (téléonomiques¹¹). Quant à Saussure, on connaît bien et on cite souvent sa définition de la sémiologie comme la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale, et qui devrait nous dire en quoi consistent les signes et quelles sont les lois qui les régissent (Saussure, 1916: 33). Mais il y a aussi une seconde définition, beaucoup moins citée, selon laquelle l'objet principal d'une sémiologie entièrement établie doit être «l'ensemble des systèmes fondés sur l'arbitraire du signe», parce que ce serait dans les signes entièrement arbitraires, c'est à dire immotivés comme ceux de la langue, que se réalise le mieux «l'idéal du procédé sémiologique» (Saussure, 1916: 101).

A la lumière de ce que nous avons vu chez Peirce, nous pouvons maintenant tirer profit de la lecture génétique de Saussure que Piaget nous suggère. En fait, si le signe immotivé (ou analytique) constitue le sommet de l'évolution psycho- et socio-génétique; si en outre la psychogenèse, et dans une certaine mesure la socio-genèse, constituent une sorte de «histoire» de l'arbitraire du signe; et si enfin le signe immotivé marque l'établissement plein des processus téléonomiques, alors la sémiologie saussurienne ne peut plus seulement être considérée comme une science classificatoire, mais plutôt comme une analyse formelle du signe vivant.

En ce sens, sans rien enlever à la rigueur de l'arbitraire du signe, une telle analyse permettra de concevoir le procédé sémiotique comme la poursuite de buts par le moyen de signes engendrés par cette source importante et trop peu explorée que constitue l'imitation (dont l'iconisme de Peirce relève). Elle permettra en outre, en faisant place à la Loi ou Convention, de mettre à jour les processus qui dégagent le signe de ses «adhérences» à la réalité brute. En d'autres termes, l'arbitraire constituera l'apogée normative d'une reconstruction des processus cognitifs et socio-moraux qui conduisent au signe.

¹¹ Cf. *CP*, 5.488.

Certes, une clarification s'impose en ce qui concerne la convergence entre la Loi ou Convention de Peirce et le système de Saussure. Comme R. Barthes l'a noté, le modèle de Saussure est la démocratie en tant que contrat social (Barthes, 1973). Le contrat linguistique, dès lors, est homologue au contrat social, et fonctionne comme le commerce, la monnaie, le droit, c'est à dire comme des systèmes qui demeurent en équilibre même si les valeurs qu'ils comportent peuvent changer. Ce n'est pas par hasard, comme J. Molino l'a montré à son tour, que les modèles de l'échange économique élaborés par Walras et Pareto aient été un point de référence pour Saussure (Molino, 1984). La nature normative du système de Saussure constitue donc une donnée implicite, une sorte d'arrière-fond épistémologique. Mais c'est, je crois, ce fond épistémologique normatif implicite qui a imposé, comme par nécessité interne, l'introduction, entre la langue et la parole, du niveau de la norme (Coseriu, 1952), c'est à dire du niveau de la «finalité authentique» qui ne peut être séparée des sujets et de leurs intentions (Coseriu, 1958: 157). Il s'agit en d'autres termes d'une téléonomie *ouverte* qui, de façon analogue à la Loi ou Convention de Peirce, est la condition du caractère performatif de la parole.

Cependant, la perspective génétique de Piaget, que nous avons fait interagir avec les théorie sémiotiques de Peirce et de Saussure, montre qu'aussi bien la Loi (chez Peirce) que le système en tant que norme linguistique (chez Saussure) restent encore à analyser. La Loi ou norme peut être conçue comme un processus morphogénétique régi par les transformations du respect qui se manifestent en tant que phénomènes de *discours*, c'est à dire à un niveau intermédiaire entre formes d'argumentations et contenus discursifs concrets, liés à des situations historiques et/ou actuelles particulières. Les analyses de Piaget sur l'évolution morale (1932) et sur l'évolution parallèle des compétences rhétoriques des enfants (1923; 1924) ont défriché ce terrain, en fixant sur le plan psychogénétique la succession des deux grandes phases de la contrainte et de la coopération, à laquelle correspond sur le plan sociogénétique l'oscillation entre la pensée individuelle égocentrique et la pensée sociale décentrée, avec leur produits sémiotiques (Piaget, 1977: 271-73) (cf. Table 2).

De ce point de vue discursif, et non plus purement linguistique, il serait intéressant alors de revenir sur la distinction posée par Saussure entre l'esprit de clocher et la force d'intercourse, en concevant entre ces deux conditions de la société le même dynamisme évolutif que Piaget pose entre le symbole individuel et le signe analytique. Et il serait aussi intéressant d'analyser comment d'un point de vue génétique l'«exigence expressive individuelle» s'articule à l'exigence «interindividuelle», d'où résulte la norme en tant que «reflet de l'équilibre instable du système» (Coseriu, 1958: 107; 1952: 89). Certes, ces suggestions tirées de la relecture génétique, par Piaget, de la distinction saussurienne entre symbole et signe,

restent à préciser et à affiner. Ce qui nous paraît certain, c'est que cette interprétation permet de saisir les couches les plus profondes de la pensée de Peirce et, ce qui est plus important, projette la sémiologie en tant que science de l'arbitraire du signe, proposée par Saussure, vers l'horizon d'une *analytique du vivant* qui la met en rapport étroit, d'une part avec l'éthique, d'autre part avec la biologie.

	contrainte	coopération
pensée individuelle égocentrique	pensée symbolique	–
pensée sociale décentrée	–	signe immotivé-conventionnel solidaire d'un système de concepts stable et mobile

Table n° 2.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- F. Aqueci, 2003, *Ordine e trasformazione. Morale, mente e discorso in Piaget*, Acireale-Roma, Bonanno
- R. Barthes, 1973, *Saussure, le signe, la démocratie*, «Le discours social», nos. 3-4, avril, pp. 84-87
- L. Camaioni, 1977, *Conversazione bambino-adulto e bambino-bambino: un approccio interazionale*, paru dans L. Camaioni, (éd.), *Sviluppo del linguaggio e interazione sociale*, Bologna, Il Mulino, pp. 211-225
- C. Castelfranchi, *Come studiare la mente (per quello che è)*, «Sistemi intelligenti», XII (2000), 1, cit. in S. Tagliagambe, *L'intelligenza come realtà di confine*, paru dans M. D'Agostino, G. Giorello, V. Veca, (éds.), *Logica e politica*, Milano, Il Saggiatore/Fondazione Mondadori, 2001, pp. 255-286
- E. Coseriu, 1952, *Sistema, norma y habla*, Montevideo, réimprimé in *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, 1962, tr. it. Bari, Laterza, 1981
- E. Coseriu, 1958, *Sincronía, diacronía y historia. El problema del cambio lingüístico*, tr. it. Torino, Boringhieri, 1981
- A. Culioli, 1997, *Subjectivité, invariance et déploiement des formes dans la construction des représentations linguistiques*, paru dans Ch. Fuchs, St. Robert, (éds.), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophris, pp. 43-57.
- T. De Mauro, 2002, *Prima lezione sul linguaggio*, Roma-Bari, Laterza
- L. Formigari, 2001, *Il linguaggio. Storia delle teorie*, Roma-Bari
- J. Habermas, 1983, *Moralbewusstsein und kommunikatives Handeln*, tr. it. Roma-Bari, Laterza, 1985

- D. Marconi, 1997, *Lexical competence*, Bradford Book, M.I.T. Press, Cambridge (Mass.)
- E. Mayr, 1992, *The Idea of Teleology*, «Journal of the History of Ideas», vol. LII, january-march, no. 1, pp. 117-135
- J. Molino, 1984, *Saussure et l'économie*, «Revue Européenne des Sciences Sociales», t. XXII, no. 66. pp. 145-161
- Ch. S. Peirce, *CP, Collected Papers*, Ch. Hartshorne, P. Weiss, A. Burks (éds.), Thoemmes Press, Bristol, 1998, réimpression de l'édition Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1931-1958, en 8 volumes
- J. Piaget, 1923, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, tr. it. Firenze, Giunti-Barbèra, 1962
- 1924, *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, tr. it. Firenze, La Nuova Italia, 1958
 - 1932, *Le jugement moral chez l'enfant*, P.U.F., tr. it. Firenze, Giunti-Barbèra, 1972
 - 1945, *La formation du symbole chez l'enfant*, Delachaux & Niestlé, tr. it. Firenze, La Nuova Italia, 1972
 - 1947, *La psychologie de l'intelligence*, Paris, A. Colin, 1998
 - 1967, *Biologie et connaissance*, Paris, Gallimard, tr. it. Torino, Einaudi, 1983
 - 1968, *Le structuralisme*, Paris, P.U.F, tr. it. Milano, Il Saggiatore, 1968
 - 1974, *Adaptation vitale et psychologie de l'intelligence. Sélection organique et phénocopie*, Paris, Hermann
 - 1975, *L'équilibration des structures cognitives*, Paris, P.U.F
 - 1977, *Études sociologiques*, Genève, Droz, tr. it. Milano, F. Angeli, 1989
- J. Piaget, B. Inhelder, 1966, *La psychologie de l'enfant*, Paris, P.U.F, tr. it. Torino, Einaudi, 1970
- F. de Saussure, 1916, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1973, éd. critique par T. De Mauro

Jean-Paul Bronckart

LE SÉMIOTIQUE

COMME CONDITION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE

COMMENTAIRE DE F. AQUECI,

LA SÉMIOLOGIE DE PIAGET ENTRE PEIRCE ET SAUSSURE

Dans son très stimulant article, F. Aqueci développe et argumente avec beaucoup de profondeur deux thèses centrales et intimement articulées : – les propositions de la sémiologie (en l'occurrence celles émanant de Peirce et de Saussure) fournissent un éclairage décisif pour notre compréhension des conditions d'émergence et de développement de la pensée consciente humaine (ou plus précisément des processus cognitifs, tels que Piaget les a analysés) ; – cette validité développementale confère en retour à ces mêmes propositions un statut et une importance que leurs auteurs n'avaient pas forcément envisagés (ceci étant sans doute plus vrai de Saussure que de Peirce) : outre qu'elles constituent des tentatives de description et de classement des divers processus et systèmes sémiotiques, elles fournissent aussi « la » grille de lecture essentielle des processus vitaux ayant engendré les formes d'adaptation caractéristiques de l'espèce humaine.

1. *L'intelligence humaine dans la «marche de l'univers»*

Le fait même de poser le problème du rôle de la sémiologie dans le développement humain, et la manière dont ce problème est introduit, montrent que Aqueci adhère de

fait à un positionnement épistémologique radicalement différent de celui qui oriente la plupart des courants actuels des sciences cognitives. Positionnement dont les fondements se situent à nos yeux dans ce gisement philosophique encore largement à exploiter que constitue l'œuvre de Spinoza, en particulier dans trois des thèmes développés dans l'*Ethique* et/ou dans le *Traité de la Réforme de l'Entendement*.

1) L'univers est une entité à la fois infinie, d'un seul tenant et perpétuellement en mouvement; c'est une «mécanique» dont les principes actifs ont engendré toutes les formes d'organisation attestables (inorganiques, organiques, socio-symboliques), et qui continuera d'engendrer de nouvelles formes. De ce point de vue, contrairement à l'explicite de Descartes et à l'implicite de Kant, l'humain n'est pas le produit d'un geste créateur particulier (divin ou néo-darwinien), cette particularité lui conférant de facto le statut de «régisseur de l'univers»; il est au contraire un «produit contingent», un résultat parmi d'autres, en aucun cas définitif ou ultime, de la marche de l'univers. De ce même point de vue, l'entendement humain (ou intelligence) doit être considéré comme l'ensemble des (faibles) moyens dont dispose cette espèce pour tenter de ressaisir les propriétés de la mécanique dont elle procède.

2) Quels que soient les attributs (ontologiques) de la substance universelle, nous ne pouvons, nous, en raison précisément des conditions de fonctionnement de notre entendement, qu'en ressaisir deux, sous leurs manifestations phénoménales: d'un côté les objets ou corps inscrits dans l'espace, directement observables et de l'ordre du «physique»; d'un autre côté les principes et/ou processus engendrant et donnant vie aux précédents, indirectement observables (non en tant que tels, mais au travers de leurs effets) et de l'ordre du «psychique». Pour Spinoza, il s'agit là de deux facettes de la même réalité unique, ce qui débouche sur la thèse fameuse du *parallélisme psychophysiologique* [dans sa version originelle, la plus (la seule) profonde]: ces deux dimensions étant con-substantielles, on ne peut poser entre elles des relations de détermination ou de causalité (le psychique ne peut «causer» le physique, ou réciproquement). Et ce monisme fondamental a pour nous comme conséquence supplémentaire que l'on ne peut établir de distinction ontologique crédible entre des entités qui relèveraient des sciences naturelles et des entité qui relèveraient des sciences sociales/humaines.

3) Le troisième thème est allusivement traité dans l'œuvre et peut y paraître secondaire, mais Moreau notamment a su en montrer toute l'importance (1994, pp 307-378): l'entendement humain se déploie collectivement, et requiert en conséquence la pratique du langage; ce langage est constitué de mots dont les significations n'ont pas de fondements «externes», mais découlent entièrement de conventions cristallisées par «l'usage collectif» ou par les interactions sociales.

C'est cette problématisation d'arrière-fond qui, à nos yeux, justifie et éclaire à la fois la sollicitation par Aqueci des réflexions croisées de Mayr et de Peirce. La question de la *téléologie* est incontournable, dès lors que l'univers est perpétuellement en marche : d'où vient-il, ou va-t-il, et comment et pourquoi ? Si des réponses définitives à ces questions semblent bien sûr exclues, la science a néanmoins les moyens de s'interroger sur les formes et les modalités d'organisation des manifestations de ce mouvement ou de cette vexion. Et c'est en cela que réside l'intérêt des distinctions analysées par Aqueci : processus téléomatiques *vs* processus téléonomiques ; parmi ces derniers, téléonomie fermée ou ouverte ; au sein de cette dernière, ouverture par apprentissage déterministe ou ouverture par le sémiotique/arbitraire...

C'est également dans cette perspective que se justifie l'intérêt porté à l'œuvre de Piaget. Ce dernier soutenait en effet la thèse fondamentale de l'identité des processus d'interaction entre organisme et milieu, du biologique au social, tout en reconnaissant que les produits de ces interactions s'organisent en structures cognitives différentes, et de complexité croissante ; et son objectif central, formulé dès l'adolescence (cf. 1915), était de comprendre les mécanismes de construction de ces structures d'adaptation du vivant, dans leurs diverses formes et à l'ensemble de leurs niveaux de réalisation. La recherche psychologique n'avait dès lors pour lui qu'un statut de méthode au service de ce projet, et elle coexistait avec des travaux relevant d'autres disciplines (biologie, botanique, logique, épistémologie des sciences, sociologie, etc.).

On relèvera à ce propos un intéressant paradoxe, révélateur de la complexité du problème. Vygotski, le « frère ennemi » de Piaget en psychologie du développement, a clairement adossé sa démarche et sa pensée à l'œuvre de Spinoza et à celle de ses « relais » (Hegel, Marx-Engels) ; mais dans sa volonté de rompre avec la tradition cartésienne et kantienne, et par son insistance sur le rôle décisif des relations sociales et du langage dans l'émergence de la socio-histoire, il n'a, de fait¹, que peu analysé et théorisé la dimension de continuité des processus de développement. Piaget, lui, n'a guère (jamais ?) évoqué Spinoza, a adhéré au spiritualisme latent de *L'évolution créatrice* de Bergson, a revisité l'essentiel du système notionnel kantien, et n'a pas vraiment récusé la thèse classique d'un fondement externe (ou logique) du langage. Et pourtant, la teneur de son œuvre est sans doute en définitive (et sans doute aussi malgré lui) plus spinozienne que celle de Vygotski !

¹ Vygotski était néanmoins conscient de ce sous-investissement, qui peut sans doute simplement s'expliquer par le fait qu'il savait que sa vie scientifique serait courte, et qu'il convenait donc de faire des choix (sa carrière proprement académique n'a, de fait, duré que dix ans).

2. *Le rôle des signes dans la psychogenèse et dans la sociogenèse*

Il est généralement admis que, dans son axe central, l'œuvre de Piaget s'est déployée en trois étapes: – une phase de *psychologie de l'enfant* (1921-1935); une phase de *psychologie du développement* (ou *psychologie génétique* – 1936-1955); une phase d'*épistémologie génétique* (dès la création, en 1955, du Centre international du même nom). Eu égard aux propos du texte commenté, il nous paraît utile de souligner les importantes différences existant entre les deux premières phases, aux niveaux de la problématique, de la méthodologie, et de la théorisation/interprétation.

De son premier ouvrage proprement psychologique (1923) au somptueux *Jugement moral* (1932), Piaget s'intéressait à l'ensemble des aspects du développement de l'enfant: à son langage, à ses jugements, à ses représentations des phénomènes physiques, à son rapport à la religion, à la morale, etc. Sa méthode consistait alors simplement à «faire parler les enfants» et les données ainsi obtenues étaient interprétées en termes généraux d'*autonomisation* progressive de la pensée, sous l'effet de *décentrations* successives. Si l'on s'en tient au texte même de ces ouvrages, on observe: – que Piaget n'y faisait pas de différence entre expression verbale de la pensée et pensée elle-même; que, comme il l'a souvent affirmé par la suite, il ne se posait donc guère la question des rapports de préséance, dans le développement, entre noèse et sémiose; – qu'enfin la distinction même entre psychogenèse et sociogenèse n'y était pas explicitement posée.

La deuxième phase de l'œuvre s'est signalée d'abord par un important changement méthodologique, initié par ces deux collaboratrices essentielles que furent Szeminska et Inhelder: aux (purs) entretiens des premiers travaux ont fait place d'astucieux problèmes de manipulations d'objets (dont les fameuses «épreuves de conservation») et une lecture des données fondée autant sur les comportements objectifs de l'enfant que sur ses justifications verbales. Sur cette base, Piaget lui-même, fort d'un long investissement en logique et en mathématiques, a alors proposé le *modèle du développement cognitif* qui le rendra définitivement célèbre: la théorie des stades opératoires et de leurs processus d'engendrement (assimilation, accommodation, équilibration, généralisation et abstraction réfléchissante). Mais cette phase se caractérise aussi par une manière de radicalisation «intellectualiste» (affirmation de la primauté de la noèse; minimisation du rôle des relations sociales et du langage, etc.), et surtout par l'abandon de toute recherche empirique qui ne porterait pas sur le domaine strictement cognitif. Et il convient d'être attentif au fait que les quelques ouvrages de cette période qui abordent des questions sociales ou sémiotiques (cf. Piaget, 1965; Piaget & Inhelder, 1966) reprennent quasi toujours des données anciennes (de la première phase), qui sont réinterprétées à la lumière de la théorie des stades entre-temps élaborée.

Comme la plupart des commentateurs de Piaget, Aqueci ne tient pas compte de cette différence de « phase », et commente l'œuvre comme si elle était d'un seul tenant. Dans la mesure où c'est Piaget lui-même qui a, nous venons de le voir, procédé à cette homogénéisation post hoc, cette prise d'angle interprétatif n'est pas en soi illégitime. Mais nous soutiendrons néanmoins que la prise en compte de l'histoire de la théorie piagétienne, en particulier du processus de « rabattement du social sur le cognitif » qui s'est appesanti au long des phases 2 et 3, permet de mieux comprendre certaines de ses « impasses », que nous commenterons notamment sous 3 et 4 *infra*.

Aqueci présente les étapes et processus de la *psychogenèse*, tels que formulés dans la « théorie standard »: tout d'abord les effets cumulatifs et emboîtés des processus de rythme, de régulation² et de groupement, qui organisent deux « cycles » de progression cognitive: le premier aboutissant à cette structure mentale pratique (ou inconsciente) que constitue le *groupement des déplacements* et à son invariant basique, la *permanence de l'objet*; le second aboutissant, après la sous-étape matériel-dépendante des opérations concrètes, à un système de raisonnement formel sous-tendu par les règles du *groupe³ mathématique INRC*. Aqueci relève ensuite que la *sociogenèse*, si elle est également « animée » par les trois processus généraux évoqués, se différencie de la psychogenèse en ce que ses produits structuraux ne témoignent jamais de la « fermeture » caractérisant les structures cognitivo-logiques: les totalités à caractère social et/ou symbolique continuant d'être marquées par des oscillations entre régulations probabilistes et fermetures locales. Cette analyse est d'une justesse et d'une précision indiscutables, eu égard à la position piagétienne standard, mais cette position même suscitera de notre part trois remarques.

² Dans la théorie piagétienne, le concept de « régulation » prend deux significations distinctes: l'une, générale, qui désigne le statut même de toute interaction cognitive: l'autre, restreinte et ici convoquée, qui désigne le sous-ensemble des processus d'interaction ayant un caractère unidirectionnel. Dès le volume XXIII des *Etudes d'Epistémologie Génétique* (cf. 1968), Piaget adoptera plutôt, pour ce second sens, le terme de « fonction ».

³ Les conditions d'emploi, dans la théorie piagétienne, des concepts de « groupement » et de « groupe » posent d'épineux problèmes. Pendant longtemps, seul le concept de « groupement » a été utilisé, pour désigner tout à la fois, aussi bien le processus de « rassemblement » que les produits structuraux issus du sensori-moteur aussi bien que de l'opérateur. Mais les travaux réalisés par Grize dans le cadre du C.I.E.G. (cf. 1960) avaient montré l'intérêt de distinguer le groupement (structure sans associativité complète, pertinente pour qualifier le produit cognitif du sensori-moteur) et le groupe mathématique [structure dont toutes les formes de composition (Identique, Négative, Réciproque, Corrélatrice) sont réalisées et qui est pertinent pour qualifier l'aboutissement des stades opératoires]. Si Piaget a officiellement adhéré à cette distinction, ses textes ultérieurs l'ont, malheureusement, parfois intégrée (cf. Piaget & Inhelder, 1966), parfois non (cf. Piaget & Inhelder, 1967).

La première concerne la «tonalité» découlant inéluctablement de la teneur de cette comparaison: la psychogenèse y prend l'allure d'un développement abouti, complet, débouchant sur une organisation structurelle fermée, alors que la sociogenèse consisterait en un processus inabouti, débouchant sur une organisation ouverte à de nouveaux possibles. Ce qui se traduira par la thèse explicite du caractère central ou nodal de la première, du caractère dérivé de la seconde: il y aurait d'abord le développement proprement cognitif, ensuite «application» (toujours incomplète) des propriétés de ce développement aux phénomènes d'ordre affectif, interactif, social, etc.

La deuxième concerne l'analyse de la structure des processus représentatifs mobilisés au cours de la psychogenèse, ou encore des propriétés des éléments «figuratifs» associés aux différents stades de l'«opératif». Comme le signale Aqueci, en ce domaine Piaget convoque avec bonheur la distinction saussurienne «indice – symbole – signe» qui se trouve de la sorte dotée d'une valeur développementale. Si tout «signifié» relève en définitive des schèmes et des propriétés des objets du monde qui y sont absorbées et organisées, les «signifiants» qui y correspondent sont successivement de l'ordre de l'indice (le percept, entretenant avec le schème même une relation de l'ordre «pars pro toto»), du symbole (lorsque, par exemple, le petit enfant utilise des cailloux de tailles différentes pour figurer un train, ce signifiant est constitué d'entités externes motivées, c'est à dire choisies pour leur capacité à «reproduire» les relations de taille relative entre la locomotive et ses wagons), et enfin du signe (lorsque sont exploités les mots, immotivés, de la langue particulière de l'entourage adulte). On relèvera que dans cette évolution, Piaget attribue un rôle pour le moins paradoxal à l'absorption par l'enfant des signes (et des structures) de la langue de son entourage: ce processus est considéré d'un côté comme la condition même du déclenchement du 2^{ème} cycle de la psychogenèse, qui culminera dans les opérations formelles (sans signifiants différenciés et immotivés, pas de mise en œuvre des opérations de la pensée proprement dite); mais d'un autre côté, il est parfois considéré comme non nécessaire pour ce même déclenchement (avec les arguments des conditions de développement cognitif des enfants sourds), et il est régulièrement déclaré constituer, selon la jolie formule d'Aqueci, l'«obstacle épistémologique majeur de la pensée lancée vers la logique», l'élément semblant perturber la filiation directe et «naturelle», de l'action pratique à la logique formelle. Nous reviendrons sous 3 sur l'analyse de ce paradoxe.

La troisième remarque a trait au statut des médiateurs⁴ morphogénétiques. Pour illustrer ces «facteurs spéciaux de croissance», Aqueci reprend d'abord les

⁴ Extrait des *Etudes sociologiques* (1965), ce concept a été peu utilisé par la suite par Piaget, mais Aqueci a parfaitement raison de le ré-exhumer et d'en montrer l'intérêt.

exemples de Piaget (coercition, respect, etc.) qui renvoient à l'ordre du normatif, et donc du sémiotisé, et donc inéluctablement aussi à celui des constructions socio-historiques contingentes (mais ni Aqueci ni Piaget ne formulent cette dernière implication). Puis il situe ensuite dans cette même catégorie le processus général d'imitation, qui pour Piaget serait à la source même du langage et plus largement de la fonction sémiotique. Deux questions se posent ici. D'abord, cette invocation de l'imitation comme « facteur spécial de croissance » (et d'émergence du langage) peut, écrit Aqueci, « paraître dilatoire ». A nos yeux, cette réponse *est* dilatoire; l'imitation est partout à l'œuvre dans le vivant, et faute de préciser en quoi l'imitation humaine se différencierait des autres, un tel énoncé est simplement vide de sens. C'est là un des rares cas de « mollesse » du système piagétien, parfois (oralement) reconnu par son auteur, mais qui a évidemment des raisons profondes: comme pour Kant l'origine de tout jugement synthétique est *dans* le sujet, pour Piaget tout véritable facteur de développement est également *dans* les dispositions (biologiques-actives) du sujet; ce qui l'empêche de considérer que l'important ici n'est pas l'imitation en tant que processus mais bien les propriétés spécifiques de ce qui fait l'objet d'une imitation. Et ceci renvoie au statut même du sémiotique et du langage que nous évoquerons sous 4. L'autre question est de savoir si les éléments normatifs, évoqués comme médiateurs à l'œuvre dans la sociogenèse, peuvent aussi être invoqués comme médiateurs de la psychogenèse, et si oui, avec quelles conséquences. Mais sous ce libellé, cette question nous paraît mal posée, pour les raisons développées sous 3 ci-dessous.

3. *Est-il légitime de distinguer psycho- et socio-genèse?*

Le lecteur attentif à ce qui précède aura justement présumé que notre réponse à cette question sera clairement négative.

On pourrait, à l'appui de cette négation, évoquer les pénétrantes analyses de Vygotski bien sûr, mais aussi celles de Wallon (1941) et surtout de Mead (1934), qui mettent en évidence le caractère indissociable (et dialectique) du développement de l'*individuation* (de la personne psychologique) d'une part, de la *socialisation* (des processus et structures sociales) d'autre part. Mais si ce cadre problématique est fondamental, il surplombe néanmoins ce qui est visé par la distinction de Piaget: ce dernier n'oppose pas la construction de la personne psychologique à la construction de la réalité sociale, mais il distingue, parmi les processus de développement attestables en une personne humaine, ceux qui concernent les pratiques et connaissances « psychologiques » de ceux concernant les pratiques et connaissances « sociales ». Mais les guillemets sont ici particulièrement appropriés, ou signalent à quel point les qualificatifs préfixés sont manifestement inappropriés: par « psycho-genèse », Piaget entend en réalité une genèse qui

serait proprement « cognitive », ou qui porterait sur le traitement des propriétés du monde en ce qu'il est physique ; par « socio-genèse », il entend une genèse qui porterait sur « le reste », en l'occurrence sur des dimensions articulées aux modalités collectives et/ou interindividuelles de fonctionnement des humains.

On relèvera le poids de l'a priori consistant à assimiler « psychologique » à « cognitif », et on relèvera aussi que ce type d'opposition est plutôt en contradiction avec le principe piagétien, évoqué plus haut, selon lequel les facteurs essentiels de développement sont internes, et que les différents types d'objets externes auxquels ils s'appliquent ne peuvent opposer à ce pouvoir assimilateur qu'une maigre et inéluctablement désespérée « résistance ». Mais l'essentiel n'est pas là ; comme nous avons notamment tenté de le démontrer ailleurs, en ré-analysant parfois les données empiriques mêmes de Piaget (cf. Bronckart, 1997b, 2002, 2003), dès la fin du sensori-moteur, pendant cette longue période de latence allant de l'émergence du langage aux débuts des opérations proprement dites, ce sont bien l'appropriation et l'intériorisation des valeurs arbitraires des signes d'une part, du caractère implicatif ou « normatif » des structures langagières d'autre part, qui constituent le terreau constitutif d'un fonctionnement mental opératoire et (potentiellement) conscient, terreau duquel émergera bien plus tard et très progressivement, sous l'effet des abstractions, généralisations et décontextualisations (dé-sémantisations) successives, cette dimension au fond assez marginale du fonctionnement psychologique humain qu'est la logique formelle. Pour en revenir au paradoxe évoqué sous 2 (2^{ème} remarque), le langage, parce qu'il est normatif, implicatif ou arbitraire, est l'élément dont l'intériorisation « cause » l'émergence de la logique implicative caractéristique du mental (par opposition à la logique causale du monde physique), même si, en un second temps, l'application récursive des mécanismes généraux (vitaux) déjà à l'œuvre au sensori-moteur donnera à cette pensée la possibilité de s'épurer, de se « fermer » logiquement, et de se positionner ainsi « en parallèle » avec la logique du monde externe.

4. *Mais d'ou vient (et à quoi sert) le langage ?*

Tout comme « la nature a horreur du vide », la marche de l'univers a « horreur de l'inutile » et, de ce point de vue, on ne manquer d'être frappé par le fait que les conceptions du type de celle de Piaget (voir aussi Platon dans la fin du *Cratyle*, Descartes, ou Kant) semblent considérer le langage humain comme un phénomène fondamentalement « dérangent », comme un obstacle à la compréhension des véritables relations existant entre le monde externe et la pensée des sujets. Non pas le langage humain tel que la pensée occidentale, d'Aristote à Chomsky, a imaginé (rêvé) qu'il était (c'est à dire un système universel et réglé de traduction/expression d'une logique elle-même universelle), mais le langage tel qu'il se présente concrè-

tement, à savoir en tant que pratiques textuelles diversifiées, plus ou moins fermement soutenues par les règles variables et partiellement aléatoires de l'une des multiples langues naturelles. Pour Piaget, cette réalité-là du langage (variété, changement, aléatoire, dépendance contextuelle) est « inutile », n'a ni place ni statut dans les processus de développement, et continue donc de constituer ce que de Mauro (1969) qualifiait de « scandale théorique ».

Une telle position ne paraît guère acceptable. Et si l'on prend en compte les acquis des travaux de Leontiev (1979), d'Habermas (1987) et de bien d'autres, ce statut du « langage réel » pourrait être présenté comme suit. *Homo sapiens sapiens* a émergé sous l'effet de diverses transformations bio-comportementales (le redressement du tronc et la libération des mains) qui lui ont permis de produire des outils, et d'exploiter ces derniers dans le cadre d'activités collectives complexes. Ces activités collectives ont inéluctablement requis un mécanisme d'*entente* sur ce qu'était leur contexte même et sur la part que les individus instrumentés devaient y prendre. Comme par ailleurs le redressement du tronc a eu cette conséquence contingente de dégager, au haut de la trachée-artère, un espace permettant le développement des cordes vocales et la production d'une diversité de « petits bruits » (selon l'expression célèbre de Bloomfield), ce sont ces derniers qui ont été exploités par l'espèce au service du besoin d'entente. Au départ, ces productions sonores ne pouvaient cependant qu'être déictiquement associées à (ou attribuées à) des objets ou à des dimensions de l'activité collective; elles avaient donc un statut *pragmatique*, de *prétentions à la validité monstrative* de ces mêmes objets ou dimensions, et leur valeur était forcément individuelle ou idiosyncrasique. Progressivement cependant, sous l'effet de l'*usage*, elles ont été « ratifiées par le consentement collectif » (Saussure, 1916, p. 32) et se sont trouvées dotées d'une valeur *commune*, et par là même d'une valeur *déclarative*. Les *signes* ont ainsi émergé comme formes de rapport – accepté comme stable dans un contexte social donné – entre une production vocale et ce qu'elle montre. En raison de leur fondement social, les signes ont constitué des unités de représentation du monde qui n'étaient plus sous le contrôle direct des objets ou de l'activité du milieu, et ils ont dès lors pu s'organiser en une activité particulière et autonome, l'*activité langagière*, dont la fonction première est de *commenter les activités ordinaires* (ou non langagières), de contribuer à la conception et à la planification de ces dernières, à leur régulation en cours de réalisation, ainsi qu'à l'évaluation de leurs caractéristiques et de leurs effets.

Une telle position fait apparaître le rôle fondamental du langage dans l'organisation des activités collectives qui constituent le cadre majeur dans lequel les membres de l'espèce humaine construisent leurs connaissances, y inclus celles d'ordre proprement cognitif. Elle montre aussi le caractère d'emblée social du langage, son altérité fondamentale, et en conséquence sa nécessaire dimension

pragmatique-intentionnelle. Si c'est bien, comme le note Aqueci, l'approche de Peirce qui met le plus clairement en évidence cette dimension pragmatique, c'est par contre l'analyse du signe proposée par Saussure qui permet de comprendre le rôle décisif de ce « langage réel » dans l'émergence et le développement de la pensée consciente proprement humaine.

5. *Que produisent l'appropriation et l'intériorisation du langage ?*

Nous nous bornerons ici à reformuler brièvement une analyse que nous avons plus longuement développée ailleurs (cf. Bronckart 1997a et 2003), et qui soutient que l'intériorisation des signes langagiers, avec les propriétés que leur a attribué Saussure, constitue la condition même de la réorganisation radicale du psychisme hérité de l'évolution, et de sa transformation en une pensée consciente.

En raison de leur caractère *immotivé*, les signes cessent d'être sous la dépendance directe des conditions de stimulation et de renforcement du milieu, et l'intériorisation de cette propriété confère au fonctionnement psychique un *autonomie* décisive⁵ à l'égard des paramètres du milieu représenté. En raison de leur caractère *discret*, les signes intériorisés provoquent des délimitations, des découpages dans les entités représentées; ils y stabilisent des *unités*, et cette stabilisation constitue une condition sine qua non pour que se mette en place un système d'*opérations* représentatives. En raison de leur caractère *radicalement arbitraire*, les signes constituent de entités dédoublées, des enveloppes sociales qui regroupent et ré-analysent toute représentation potentielle; l'intériorisation de cette propriété entraîne dès lors un *dédoublement* du fonctionnement psychique: celui-ci est constitué d'images historico-sociales qui se superposent aux (et qui réorganisent les) images mentales idiosyncrasiques que tout organisme est susceptible de se construire dans ses interactions avec le milieu. Ce dédoublement est, à l'évidence, une condition de l'émergence d'un psychisme auto-réflexif, mais il n'est cependant pas suffisant pour comprendre comment émerge le mouvement même de cette réflexion. Pour comprendre les conditions de ce mouvement, il convient de prendre en compte le statut *actif* ou *communicatif* des signes. Ceux-ci sont aussi des instruments de régulation de l'activité collective: ils constituent des instruments d'intervention sur les comportements et sur les représentations des autres. En intériorisant cette propriété pragmatique, l'enfant finit par comprendre que par le langage, il peut aussi agir sur lui-même, sur ses comportements, puis sur ses représentations; et dès lors, outre

⁵ Le psychisme du stade sensori-moteur se caractérisait cependant déjà par un certain degré d'autonomie eu égard au milieu, comme en attestent les capacités d'évocation et d'imitation différée du bébé; ce qu'entraîne donc l'intériorisation de cette propriété des signes, c'est un *surcroît* d'autonomie du fonctionnement psychique.

qu'il pense objectivement, il a les moyens de savoir qu'il pense, ou encore d'être conscient.

Que l'on y adhère ou non, cette analyse fait apparaître que si, comme le soutient Aquerci, les classements des types de signaux opérés par les sémiologues constituent des analyseurs indispensables pour la compréhension de l'évolution des processus d'adaptation et de représentation du vivant, l'analyse des propriétés des signes verbaux, et singulièrement celle qu'a proposée Saussure, fournit un cadre au moins aussi important pour comprendre comment, dans ce processus global, émerge la pensée spécifiquement humaine.

BIBLIOGRAPHIE

- Bronckart, J.-P. (1997a). *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- Bronckart, J.-P. (1997b). Semiotic interaction and cognitive construction, *Archives de Psychologie*, 65, 95-106.
- Bronckart, J.-P. (2002). La culture, sémantique du social formatrice de la personne. In F. Rastier & S. Bouquet (Eds), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF, pp. 175-201.
- Bronckart, J.-P. (2003). L'analyse du signe et la genèse de la pensée consciente, *Cahiers de l'Herne*, 76, Saussure, pp. 94-107.
- De Mauro, T. (1969). *Une introduction à la sémantique*, Paris, Payot.
- Grize, J.-B. (1960). Du groupement au nombre. In P. Gréco & al. (Eds), *Problèmes de la construction du nombre (E.E.G. XI)*, Paris. P.U.F.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel, t. I et II*. Paris, Fayard.
- Leontiev, A.N. (1979). The Problem of Activity in Psychology. In J.V. Wertsch (Ed.), *The Concept of Activity in Soviet Psychology*, New York, Sharpe, 37-71.
- Mead, G.H. (1934). *Mind, self and society from the standpoint of a social behaviorist*, Chicago, University of Chicago Press.
- Moreau, P.-F. (1994). *Spinoza. L'expérience et l'éternité*, Paris, PUF.
- Piaget, J. (1915). *La mission de l'idée*, Lausanne, La Concorde.
- Piaget, J. (1923). *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- Piaget, J. (1932). *Le jugement moral chez l'enfant*, Paris, Alcan.
- Piaget, J. (1965). *Etudes sociologiques*, Genève, Droz.
- Piaget, J. & Inhelder, B. (1966). *La psychologie de l'enfant*, Paris, PUF.
- Piaget, J. & Inhelder, B. (1967). *La psychologie de l'intelligence*, Paris, A. Colin.

- Piaget, J. & al. (1968). *Epistémologie et psychologie de la fonction (E.E.G. XXIII)*, Paris, PUF.
- Saussure, F. (de) (1916). *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Spinoza, B. (de) (1954). *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade.
- Wallon, H. (1941). *L'évolution psychologique de l'enfant*, Paris, A. Colin.

Jean-Louis Chiss et Christian Puech

L'ANTHROPOLOGIE DU LANGAGE :

POINT AVEUGLE

DE LA PHILOSOPHIE LINGUISTIQUE DE TRADITION FRANÇAISE

Pour Jürgen Trabant

L'intérêt que porte J. Trabant à l'œuvre de W. Von Humboldt, l'intérêt que nous portons au travail de J. Trabant, ne sont pas complètement désintéressés. Les développements (souvent inquiets) sur l'actualité des sciences du langage ne manquent pas dans les volumes qu'il a consacrés à l'œuvre de Humboldt. Ils montrent – sur pièces – qu'un véritable travail d'historien de la linguistique n'est pas affaire de rétrospection, mais bien de récurrence. Pour le dire vite: ce qui intéresse dans le passé n'est pas ce qui confirme l'actualité, mais ce qui la conteste. Contester l'actualité n'est pas la refuser, mais s'efforcer de lui donner un sens dans toutes les significations de ce terme: signification et direction (cf. Trabant, 1992, pp. 87-78, 177-180, entre autres). C'est autour de l'idée d'une anthropologie historique du langage, de son émergence, de son illustration, de son renouvellement... et de son recouvrement par la linguistique et la pensée contemporaine du langage et des langues que les travaux de J. Trabant trouvent leur unité et leur force explicative critique dans l'histoire des théories du langage.

Or, on sait que cette idée d'une anthropologie (historique) du langage (d'une linguistique anthropologique), en France tout spécialement, n'a connu qu'une fortune relative. Aussi, pour l'historien de la linguistique qui se penche sur le dédale des théorisations des XIX^e et XX^e siècles, la « mise en intrigue » (P. Veyne) de l'histoire des idées linguistiques est trouée de multiples lacunes, parcourue de multiples sauts et gambades. Histoire elliptique qui, des Idéologues à l'émergence de l'idée de linguistique générale, des prémices françaises à la grammaire comparée, au renouveau relatif de la fin du XIX^e siècle (Paris, Meyer, Bréal, Saussure...) fortement impulsé par le contact avec l'Allemagne, du projet saussurien de sémiologie à la sémiotique de Peirce, de la sémantique à la sémiologie, de la linguistique anthropologique de « l'école naturaliste » à Saussure...etc., ne manque pas de proposer de fascinantes énigmes. Notre ambition n'est pas de les résoudre. Tout au plus, s'agit-il de nous demander à quelles conditions il deviendrait possible de rassembler les pièces maîtresses du puzzle (en tas), pour pouvoir espérer les réunir un jour en une configuration vraisemblable. Parmi celles-ci, l'anti-anthropologisme qui a accompagné le développement du structuralisme en France.

On sait en effet que le structuralisme linguistique n'y a été connu que tardivement (après la Seconde Guerre mondiale). Il est devenu alors un enjeu de pensée qui outrepassait largement les limites de la linguistique en l'impliquant (est-ce par exemple ce que désigne la « linguisterie » lacanienne ? Un article récent de J. C. Milner, repris dans Milner, 2002, le laisse penser). Or, il n'est devenu cet enjeu de pensée majeur que parce qu'il était censé permettre de récuser toute restauration de l'idée « d'homme » comme concept explicatif, opératoire, pour comprendre le bouleversement causé par l'émancipation des sciences humaines depuis la fin du XIX^e siècle, et, parmi elles au tout premier plan, la linguistique. Comme « anti-humanisme » théorique (M. Foucault, L. Althusser, J. Lacan...), le structuralisme « élargi » est aussi une critique de « l'anthropos » comme fondement et finalité ultime de la connaissance des « choses humaines »¹. Sans exclure que l'existence d'une éphémère et puissante école « anthropologique » (cf. P. Desmet *L'école naturaliste en France*) rassemblée autour d'A. Hovelacque et combattue avec succès

¹ J. C. Milner (2002) résume parfaitement ce mouvement, cette espérance et ce motif critique où il persiste à voir la coupure décisive de l'après guerre, liés à l'émergence – tardive, notons-le – de la phonologie structurale dans le champ des idées générales (la « doxa »): « On comprend que Lévi-Strauss ait usé du terme « anthropologie »: son objet est l' *anthropos* des Anciens, en tant que l' *anthropos* supportait le *thesei* opposable au vaste ensemble du *phusei*. Mais c'est pour aussitôt dénier la polarité. Déni que signifie l'épithète de « structural ». Dans le programme que résumait les noms de « structure » et « structural », les lieux privilégiés du *thesei* ressortissent désormais de Galilée, sans cesser de ressortir à la culture ». [p. 197]

par des auteurs comme M. Bréal, G. Paris ou Saussure... puisse avoir eu une influence (réactive) comme à distance, on peut penser que l'orientation anti-anthropologique qui a accompagné le structuralisme est largement autochtone. Par ce qualificatif, nous ne voulons pas dire qu'elle est française, mais plutôt qu'elle n'est française qu'à certaines conditions qui renvoient en France, dans le mouvement historique des idées, à une situation culturelle. On peut évoquer dans le désordre : la polarisation très forte des acteurs de la « vie intellectuelle » après la guerre autour de l'œuvre et de la personnalité de J. P. Sartre, l'inertie très grande de la scène philosophique universitaire, la découverte tardive en France de Hegel après une première réception *éclectique*, la critique phénoménologique de « l'historisme », du « sociologisme », du « psychologisme », une polarisation de la philosophie du langage sur la reprise des grandes thématiques classiques de la philosophie (cf. B. Parain). Il ne faudrait pas oublier ici les conditions moins apparentes (souvent implicites) mais non moins déterminantes : la place de Heidegger dans les débats intellectuels, au centre desquels la *Lettre sur l'humanisme à J. Beaufret* (1947), la découverte d'un ordre du symbolique qui, d'emblée (Ortigue, 1962), se déclare en opposition avec la philosophie des formes symboliques de E. Cassirer encore très peu connue d'ailleurs, l'ignorance à peu près totale de W. von Humboldt enfin, qui nous importe ici.

C'est de ce dernier point, en effet, que nous voudrions partir : l'absence de Humboldt (sa présence au mieux allusive ou polémiquement imposée) dans les débats français autour du structuralisme joue le rôle de point aveugle dans l'émergence de la pensée sémiotique française. La référence quasi exclusive à Saussure de cette époque, la constitution d'un saussurisme (cf. A. J. Greimas, 1956) largement « rétrospectif » et « ad hoc » vont jouer un rôle de catalyseur éminemment paradoxal. C'est la raison pour laquelle il nous semble important de souligner ce que les travaux de J. Trabant nous apprennent sur cette histoire encore largement à faire. La reconstitution du point de vue humboldtien du *Sprachsinn* dans toute son amplitude conduit en effet à interroger la genèse du structuralisme à partir de Saussure. Cela d'autant plus que les années cinquante ont été occultées par la suite, et en particulier la première « convocation » philosophique de Saussure par M. Merleau-Ponty, lui qui inscrivait alors son projet – mais on l'a vite oublié, et pour longtemps – dans la perspective d'une anthropologie dynamique et destinée à demeurer problématique :

« En toute conscience, il ne peut être question de *résoudre* le problème de l'homme, il ne peut s'agir de décrire l'homme que comme problème. De là cette idée d'une recherche sans découverte, d'une chasse sans prise, qui n'est pas le vice d'un dilettante, mais la seule méthode quand il s'agit de décrire l'homme » [Merleau-Ponty (1960) pp. 254-255]

En appeler à une anthropologie dont la démarche ne promettrait qu'une « chasse sans prise » et en ferait le prix et la valeur, assigne au langage et aux langues un statut qui n'est plus celui de la tradition et exige de nouveaux étayages : la diversité des productions langagières (langues et discours), renvoyant à une unité et une identité qui ne sont pas données d'avance, oblige à articuler nécessité et contingence, vérité et relativité, individu et communauté, sujet et système de manière originale. Le paradoxe historique veut que Merleau-Ponty ait trouvé – un temps au moins – dans le *Cours* de Saussure cette conception du langage et de la culture comme *energeia* a) contre les interprétations du linguiste genevois qui se mettent alors en place, b) alors que l'œuvre de Humboldt reste très largement ignorée.

1. «*Sprachsinn*»

Il arrive qu'un auteur, une œuvre, un concept échappent à la raison classificatoire de l'histoire des idées – ici, celle des conceptions du langage, des langues, des discours –, tout occupée à la reconstruction de paradigmes, à la recomposition des « ruptures » apparentes dans la ré-orientation de la longue durée. Ce n'est pas que l'objet résistant n'ait à se justifier de ses enracinements, de ses éventuelles filiations, de ses postérités controversées. Tout au contraire. Mais ce qui « échappe » en lui, c'est ce qu'il permet de penser aujourd'hui. Ainsi en va-t-il du concept de *Sprachsinn*, le *sens du langage* chez Humboldt dont Trabant (1995, 2000) explicite le pouvoir de synthèse et la force critique². Ce dont il est, en gros, question c'est de tenir *par et dans* le langage le cognitif et le culturel, de refuser l'universel abstrait de la théorie de l'Esprit et le relativisme culturaliste. Alternative biaisée dont les deux termes s'appellent en fait l'un l'autre pour se compléter, plus encore que pour s'opposer.

Le « sens du langage » c'est plutôt la démarche qui, partant de la diversité des langues du monde (dans une recherche que Humboldt a considérablement élargie au-delà de l'horizon indo-européen), parvient (conformément au programme leibnizien cité par Trabant, 2000a, p. 82) à la « connaissance de notre esprit et de la merveilleuse variété de ses opérations ». La question philosophique de la recherche et de la découverte de la vérité ne s'oppose plus alors, chez Humboldt, au projet d'anthropologie linguistique dans la mesure où les langues, dans leur spécificité, ne traduisent pas, ne représentent pas un *donné* cognitivo-culturel mais *construisent*

² On notera, une fois pour toutes, la solidarité de cette entreprise avec le rôle stratégique que joue Humboldt dans la théorie du langage d'Henri Meschonnic, solidarité des points de vue que ce dernier traduit en ces termes : « Penser Humboldt aujourd'hui, demande plus qu'un travail de spécialiste, mais une attitude humboldtienne envers la pensée contemporaine du langage, comme celle de J. Trabant » (1995, p. 24)

des «visions du monde» comme «moyens de découvrir la vérité encore inconnue» (Humboldt, cité par Trabant, 2000a, p. 82-83).

Il faut ici d'abord souligner l'insistance de J. Trabant à faire transiter le thème du «génie de la langue» du débat mondain au débat «scientifique», «linguistique»³ (à travers Dante, puis Locke et Condillac) comme manière de penser l'individualité des langues, de subsumer à la fois leur «structure» et leur «caractère». C'est ainsi que, si la linguistique structurale, toute préoccupée qu'elle est de «décrire» les langues, représente un moyen moderne de poursuivre le «génie», elle n'en aurait pas moins occulté ou marginalisé l'étude du «caractère» individuel déjà ignoré de la linguistique historique et comparée du XIX^e siècle (dans ses tendances dominantes). Or, c'est cet autre aspect essentiel du «génie» des langues qu'il faut précisément aller chercher dans le «discours lié» (der Verbundenen Rede) au-delà de la «grammaire» et du «dictionnaire» qui «sont à peine comparables à leur squelette mort» (Humboldt cité par Trabant, 2000a, p. 87).

Cette linguistique du «caractère» des langues ne suppose pas seulement la diversité en lieu et place de l'unité formelle; elle implique de prendre en compte les discours comme lieu de l'empirique du langage, là où se manifeste le «Sprachsinn»; elle s'ouvre à une anthropologie historique dans la mesure où la question de l'interaction *langage/pensée* reste constamment centrale mais située dans une historicité spécifique de l'esprit humain là où il ne s'agit plus de *représenter* par le langage des lois générales du fonctionnement mental.

Il semble que Humboldt – mais plus tard, avec lui, à leur manière Saussure et Benveniste – ait emprunté la voie étroite entre la grammaire générale universelle dominée aujourd'hui par le biologisme sous la juridiction des «sciences cognitives» et les versions extrêmes du relativisme linguistique dans ses dimensions pragmatico-communicationnelles et culturalistes. L'enjeu est la pensée d'une médiation ou d'un *continu* entre nature et culture, ne cessant de transformer la nature comme le discours ne cesse de transformer la langue.

2. *Le non-structuralisme saussurien*

C'est que depuis longtemps déjà la question d'une lecture non-structuraliste de Saussure est posée, à partir du *Cours de linguistique générale* lui-même et du

³ En critiquant le «mythe» du «génie de la langue française», H. Meschonnic (2001) ne mésestime pas son introduction dans les débats «sérieux» du monde philosophique et scientifique. Au contraire. La critique s'exerce sur tous les discours qui portent le mythe, ou le refoulent comme un impensé.

travail de R. Godel et de R. Engler sur les *Sources*⁴. Les développements de la « saussurologie » (S. Bouquet, 1997, J. Fehr, 1997) ne peuvent à notre sens que confirmer ce point de vue, si l'on s'en tient, en tous cas, aux documents (émanant de Saussure lui-même ou de ses élèves-auditeurs) qui mettent l'accent sur le tryptique *langues/langue/langage*. C'est sur ce point que nous voudrions nous attarder un instant, dans la mesure où il nous semble central quant à la compréhension du devenir de la linguistique, de son actualité et du paradoxe historique de la situation française à ce sujet.

J. Fehr (1997), en particulier, montre à quel point la distinction entre *le langage* et *les langues* constitue le point inaugural et constamment récurrent de la réflexion saussurienne. C'est seulement à partir de la pluralité des langues qu'on peut penser « le problème général du langage » (4 novembre 1910, dernier cours sur la linguistique générale cité par J. Fehr, 1997, p. 57) et la substitution de *la* langue au langage a pour fonction d'interdire la remontée à *l'unité* originelle, à rebours de la grammaire comparée, de refuser une « linguistique du langage » au profit d'une linguistique de la langue et des langues, attentive autant au mouvement et à la variation qu'au système. Dans cette mesure, les thématiques saussuriennes de la *socialité* de la langue, de sa « vie sémiologique », l'historicité incluse dans la notion d'arbitrarité radicale des systèmes linguistiques, ne conservent qu'en apparence la terminologie du *signe* pour mieux miner sur le fond cette conceptualité qui, par delà Saussure et Humboldt, se maintient, dans la conscience des « modernes », des stoïciens au structuralisme.

Or, si S. Bouquet (1997), en insistant sur les énoncés de Saussure concernant la relation entre « la faculté de langage » et la « singularité absolue des langues » (p. 143) conçoit fort bien la construction de la « généralité linguistique sur le socle de la diversité ou, plutôt, *dans* la diversité des langues », il ramène néanmoins Saussure à Chomsky et au projet de « linguistique cartésienne » en particulier. C'est que, de manière significative, cette assimilation repose, selon un geste relativement fréquent, sur une opération de dissociation de Humboldt et de Saussure. Il s'agit de faire de Humboldt un partisan du relativisme « radical » et de le démarquer de Saussure pour qui « la réflexion sur les mécanismes sémantiques [serait...] explicitement revendiquée comme prenant part à une théorie de l'esprit » (*ibid.*, p. 352). Mais toute la question (cf. *supra*) n'est-elle pas de savoir de quelle « théorie de l'esprit » il est ici question ? S'agit-il d'opposer encore – même dans un dualisme revisité par la « synthèse métaphysique » (expression qualifiant à maintes reprises, sous la plume de S. Bouquet l'entreprise de Saussure) – l'universalité de la cognition à

⁴ C'est ce à quoi nous pensons avoir essayé de contribuer depuis plusieurs années (cf. Chiss et Puech 1997, 1999)

la relativité des langues/cultures ? Si c'est le cas, et comme le note H. Meschonnic (2000, p. 108), la radicalisation du relativisme linguistique caricature ici (ainsi que chez Whorf et Sapir) la notion de « vision du monde » et entraîne une autre radicalisation, remise en cause empiriquement, celle d'une absolutisation de l'intraduisible.

Le primat de la diversité des langues « en première et dernière instance » (Bouquet, p. 145, rappelle ici les mots de Saussure dans la conférence de 1891), constitutif à bien des égards de la conscience des sujets parlants (dimension effectivement estompée par Bally et Sechehaye dans le *Cours* en même temps que la possibilité/nécessité d'une « linguistique de la parole »...), lie infiniment l'élaboration de Saussure au travail de Humboldt, à ce que J. Trabant nomme le projet « Amérique » – qu'on peut opposer au projet « Inde ». Peut-on faire l'hypothèse que le pendant de l'éloignement géographique dans l'investigation humboldtienne au delà de l'indo-européen avec sa conséquence de relation à l'altérité aura été chez Saussure, chez le comparatiste du *Mémoire*, la décentration vers les légendes germaniques, les glossolalies et les anagrammes ? Contre « la recherche biologique et universaliste du *language instinct* » (Trabant, 2000a, p. 98) qui rejeterait le « reste », le non-assimilable dans une « linguistique fantastique », Humboldt comme Saussure à sa suite ouvriraient alors la voie « vers une recherche que la linguistique n'a pas osé prendre – vers une linguistique du parler créateur (et tout sujet parlant est créateur, productif, poétique) [...], vers une linguistique du caractère créée par les grands écrivains... » (*ibid.*).

Il est ici hautement significatif de remarquer le continu instauré par Humboldt entre linguistique et littérature, continuité qu'on ne peut seulement réduire à une figure historiquement marquée, celle de la philologie du XIX^e siècle. En réalité, l'enjeu d'une pensée de la littérature et des discours dans la théorie du langage est sans cesse reconduit. Il l'est aussi chez Saussure et constitue peut-être une pierre de touche des « lectures » qu'on peut faire de *l'ensemble* de ses travaux :

« la langue n'est créée qu'en vue du discours, mais qu'est-ce qui sépare le discours de la langue, ou qu'est-ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue *entre en action comme discours* ? » (Saussure, 2002, p. 277)

On ne peut guère que s'étonner, dans ces conditions, que S. Bouquet pense la « poésie » dans la catégorie de la « fonction poétique » de Jakobson qu'il entend, de plus, comme « déformabilité » du sens lexical ou propositionnel (1997, p. 365) par opposition ou échappement à la mathématisation, à l'algébrisation de la langue caractérisant, selon lui, la finalité du projet saussurien. La stylistique de « l'écart » comme marque de la conception structuraliste de la littérature contredit frontalement la « créativité » et le « discours lié » humboldtiens tout autant que la théorie de

la valeur chez Saussure. Il s'agit là sans doute du résultat de l'intégration de Saussure à une conception de la « scientificité galiléenne » (que S. Bouquet 1997 argumente largement) solidaire du refus de la recherche d'une épistémologie des sciences humaines. En s'engageant *dans* et *pour* une « théorie du langage » (l'expression est de Saussure lui-même), Humboldt et Saussure n'ont peut-être pas sacrifié aux critères de « la science du langage ». Ils ont sans doute fait autre chose.

3. Merleau-Ponty: le langage dans une anthropologie de l'échappement

C'est précisément cette « autre chose » dont on peut se demander pourquoi elle figure si rarement dans les histoires des idées linguistiques modernes. Un moment au moins du développement de la pensée de M. Merleau-Ponty aiderait sans doute à préciser encore ce dont il s'agit. En effet si Merleau-Ponty a sans doute été le premier à demander une philosophie au *Cours de linguistique générale*, il a sans doute aussi été le seul. Nous voulons dire qu'il a été le seul à y chercher à la fois un renouvellement de la philosophie de l'histoire et une philosophie du sujet. De ce point de vue « l'excentricité » du philosophe paraît, rétrospectivement, totale. Mais s'agit-il d'un contresens, pour nous qui disposons des Sources du linguiste genevois dont Merleau-Ponty ne pouvait avoir connaissance ? Merleau-Ponty prouve au moins que la lecture du *Cours* édité par Bally et Sechehaye ne contenait pas comme « en germe » les lectures structuralistes les plus radicales⁵: celles qui réduiront la langue au code, le code au signe, la mise en discours à l'aléatoire et à l'individuel de « l'écart », élargiront le sémiotique aux dimensions d'un océan sans rivages et négligeront la conception de la « valeur » linguistique. Dans la *Leçon inaugurale* du Collège de France, le lien établi par le philosophe entre parole et diachronie, changement linguistique et système, langue et parole... résonne de manière étrangement familière (par delà l'héritage structuraliste) à qui connaît à la fois les sources et inédits de Saussure et la relecture de Humboldt par J. Trabant :

« L'union de la philosophie et de l'histoire revit, comme il arrive à beaucoup d'intuitions philosophiques, dans des recherches plus spéciales et plus récentes *qui ne s'inspirent pas de Hegel et de Marx* mais qui retrouvent leur trace parce qu'elles affrontent les mêmes difficultés. *La théorie du signe, telle que la linguistique l'élabore, implique peut-être une théorie du sens historique qui passe outre à l'alternative des choses et des consciences.* Le langage vivant est cette concrétion de l'esprit et de la chose qui fait difficulté. Dans l'acte de parler, dans son ton et dans son style, le sujet atteste son autonomie, puisque rien ne lui est plus propre, et cependant il est au même

⁵ Cf. C. Puech (2000)

moment et sans contradiction tourné vers la communauté linguistique et tributaire de la langue». [Merleau-Ponty 1960, pp. 63-64 (nous soulignons)]

De ce texte qu'il faudrait compléter par de nombreux autres (de *Signes* mais aussi de *La Prose du monde*, où s'expriment le plus nettement les espoirs mis dans cette continuité de la langue aux discours et à la littérature), émerge un «saussurisme» qui échappe aux interprétations structuralistes, alors même qu'il se réclame de la *structure*. Peut-on dire plus explicitement (plus imprudemment?) que les théories du langage *pensent*. Qu'elles pensent même quand elles ne pensent pas et qu'elles pensent plus loin qu'elles ne pensent quand elles pensent... De ce point de vue, le saussurisme de Merleau-Ponty prend acte, nous semble-t-il pour la première fois dans le contexte français, du «bougé» qu'introduit une théorie du langage comme celle de Saussure dans la problématique anthropologique «classique» nourrie de Kant ou Hegel. La nouveauté ne vient pas de ce que la problématique anthropologique s'énonce sous la forme d'une question (c'est déjà le cas chez Kant) ni qu'elle requiert la monstration d'une dialectique, d'un processus «d'humanisation», d'une histoire (de l'esprit, Hegel; des formes sociales, Marx), mais qu'elle émerge de «recherches plus spéciales» (la linguistique saussurienne) par une sorte de dépaysement du «sens historique» de la philosophie, au plus près de «l'expérience» des sujets parlants et des communautés de locuteurs. C'est cette expérience – mais qui prend d'une certaine manière en défaut toutes les définitions traditionnelles de l'expérience – qui intéresse le phénoménologue, au-delà même de la phénoménologie et de Husserl et en deçà des interprétations «structuralistes» de Saussure.

On sait que l'intérêt porté par Merleau-Ponty à la linguistique ne se manifeste explicitement qu'à partir de *Signes*, publié en 1960 et dont les articles sont rédigés après *La Structure du comportement* (1942) et la *Phénoménologie de la perception* (1945). Dans son avertissement à *La Prose du monde*, C. Lefort note toutefois que dès 1947 (compte-rendu de *Qu'est-ce que la littérature?* de Sartre), le philosophe «avait déjà interrogé les travaux de Saussure et de Vendryès et les invoquait». Dès 1949, en fait, la référence à Saussure est constante dans les cours professés à la Sorbonne⁶ et oriente dans deux directions principales: il s'agit d'une part d'évaluer de manière critique l'échec du projet husserlien de grammaire pure des significations censée fonder «à partir d'un pouvoir philosophant considéré comme illimité» toute linguistique positive; il s'agit d'autre part dans l'esprit de Merleau-Ponty de faire retour au sujet parlant c'est-à-dire à la langue comme «un système dont tous les éléments concourent à un effort d'expression unique, tourné vers le

⁶ Merleau-Ponty (1964).

présent ou l'avenir, et donc gouverné par une logique actuelle»⁷. La rencontre de Merleau-Ponty. et de la linguistique – plus largement, les sciences humaines – ne se fait donc pas autour d'un objet pré-donné – l'homme – mais autour d'un problème : l'homme, tel que les sciences humaines le thématisent... et en dissolvent le concept dans le même mouvement. De ce point de vue, si la diversité des langues n'apparaît qu'occasionnellement dans la construction du philosophe, on peut légitimement penser que c'est bien la diversité et l'historicité des productions langagières qu'il s'agit pour lui prioritairement de penser. Au point que la compacité de la catégorie de langue (si fortement « accentuée » dans sa postérité) semble, en apparence au moins sinon déniée, du moins fortement relativisée et surtout dialectisée :

« Penser le langage n'est plus rechercher une logique du langage en deçà des phénomènes linguistiques, mais retrouver un *logos* déjà engagé dans la parole, retrouver le langage que *je sais* parce que *je le suis*... Il n'y a donc pas de linguistique universelle possible mais le langage devient modèle pour comprendre ce que sont les autres langages. Husserl se rapproche ici en particulier de Saussure qui souligne la nécessité d'une phénoménologie de la parole » [Merleau-Ponty 1947, 1964 p. 149-150].

Dans cette perspective, la référence souvent surprenante à Saussure poursuit chez Merleau-Ponty trois objectifs.

1. Elle est un motif critique qui conteste en le prolongeant le dernier Husserl et le phénoménologue le plus attentif à la nécessité d'une « phénoménologie de la parole », H. Pos, en direction d'une science de la culture :

« Husserl ne fera qu'achever le mouvement de toute sa pensée antérieure lorsqu'il écrira dans un fragment posthume que l'incarnation linguistique fait passer le phénomène intérieur transitoire à l'existence idéale. Mais alors, si la philosophie n'est plus le passage à l'infini des possibles ou saut dans l'objectivité, si elle est en contact avec l'actuel, *on comprend que certaines recherches linguistiques anticipent les siennes et que certains linguistes, sans le savoir, foulent déjà le terrain de la phénoménologie*. Husserl ne le dit pas, ni H. Pos, mais il est difficile de ne pas penser à Saussure quand il demande que l'on revienne de la langue-objet à la parole ». [Merleau-Ponty (1960) p. 132, le texte date de 1951, nous soulignons]

Dans cette mesure le fait de la diversité des langues – et non simplement de leur multiplicité – devient une expérience indépassable et non limitative ou frustrante.

⁷ Merleau-Ponty (1960), p. 107.

«Les langues particulières» ne sont pas la réalisation «brouillée» de certaines formes de signification idéales et universelles, la langue universelle n'est pas la vérité sous-jacente d'une diversité-masque, mais l'expérience «oblique» de la particularité de moyens d'expression qui possèdent chacun leur «style», «sans éléments communs d'une structure catégoriale unique» [Merleau-Ponty, (1953, p. 90). La diversité linguistique demande donc à être référée à l'acte expressif d'une part, en tant qu'il suppose la «reprise d'une» situation instituée et imposée, et à l'histoire d'autre part, si le système de la langue et l'initiative de la parole concourent toujours ensemble à constituer ce mixte de régularité et d'invention, de nécessité et de contingence qu'incarne la *culture* :

«Le temps linguistique n'est plus cette série de simultanités familières à la pensée classique, et à laquelle Saussure pensait encore quand il isolait les deux perspectives du simultané et du successif... Si la fonction symbolique devance le donné, il y a nécessairement quelque chose de brouillé dans tout l'ordre de la culture qu'elle porte... Comment appeler sinon Histoire, ce milieu où une forme de pensée grevée de contingence ouvre soudain un cycle d'avenir et le commande avec l'autorité de l'institué» [Merleau-Ponty (1960) p. 155]

2. La référence centrale à Saussure poursuit en fait une réflexion critique sur l'idée d'anthropologie, amorcée bien avant la lecture du linguiste genevois. Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty donnait «en creux» la formule d'une anthropologie de l'inachèvement que venait confirmer sa défense de J. P. Sartre en 1947 :

«Tout ce que nous sommes nous le sommes sur la base d'une situation de fait que nous faisons nôtre et que nous transformons sans cesse par une sorte d'*échappement*, qui n'est jamais une liberté inconditionnée» [Merleau-Ponty (1945)]

«Si l'humanisme est la religion de l'homme comme espèce naturelle ou religion de l'homme achevé, Sartre en est plus loin que jamais» [Merleau-Ponty (1947)]

Mais dans *Signes*, c'est la réflexion sur le langage et la linguistique saussurienne qui permet de préciser le lieu propre de cette anthropologie de l'impropriété: il s'agit de la culture comme réactivation intersubjective de l'intention de signifier, lieu «acroamatique» par excellence dont J. Trabant a pu montrer l'absence significative dans la tradition philosophique, et chez Hegel tout particulièrement.

«La parole, en tant que distincte de la langue, est ce moment où l'intention de signifier encore muette et tout en acte, s'avère capable de s'incorporer à

la culture, la mienne et celle d'autrui, de me former et de le former, en transformant le sens des instruments culturels... le document sollicite et fait converger toutes les idées connaissantes, et à ce titre instaure et restaure un «logos» du monde culturel» [Merleau-Ponty (1960), pp. 115 et 121]

3. Enfin, la référence à Saussure est la confirmation et l'élargissement tout à la fois de la philosophie du sujet ouverte par *La Phénoménologie de la perception*. Confirmation, parce que dans la linguistique saussurienne, les dialectiques couplées de la langue et de la parole, de la synchronie et de la diachronie dépassent de toute part l'opposition d'un empirisme «objectivant» qui ne s'intéresse aux langues que dans la mesure où personne ne les parle, et d'un intellectualisme qui ne s'intéresse au sujet parlant que parce qu'il pense. Elargissement, parce que le sujet-support de la pensée symbolique est nécessairement voué à la non-coïncidence avec lui-même : ce que dit à sa manière la notion de *structure* qui, nous prévient Merleau-Ponty en 1954, «dans tous les domaines, répond à un besoin de l'esprit» :

«Pour le philosophe, présente hors de nous dans les systèmes naturels et sociaux, et en nous comme «*fonction symbolique*», la structure indique un chemin hors de la corrélation sujet-objet qui domine la philosophie de Descartes à Hegel» [Merleau-Ponty (1960), p. 154-155]

4. «Structure» contre structuralisme?

Il n'est évidemment par certain que la suite du «périple structural» (Milner, 2002) ait finalement accompli ce pas annoncé par Merleau-Ponty, et sur ce chemin. Dès le début des années soixante il en avait déjà conscience, lui qui rédigeait une note après une conférence d'A. Martinet en 1959 en ces termes :

«la méthode de définition de la langue par le pertinent; le 'ce sans quoi'... Non ! On repère par où passe la parole. Mais ceci ne donne pas la parole dans sa puissance entière». [*Le Visible et l'invisible*, Gallimard, p. 235]

On peut penser que ce qui est visé ici, c'est, dans l'héritage saussurien, un fonctionnalisme de la communication inhérent à une méthode, une technique particulières. Mais la véhémence du philosophe laisse penser que la critique du critère de «pertinence» concerne plus largement ce que le structuralisme en émergence laissait déjà voir à l'époque : une conception du signe fondée sur une conception réductrice du sujet ramené à l'individu et opposé à la communauté. Or, Merleau-Ponty pensait que cela n'avait rien à voir avec Saussure.

Ce serait évidemment tout un débat que d'essayer de savoir si cette double réduction était inscrite en germe ou par essence dans la notion de *structure*. C'en

serait un autre – et au moins aussi difficile – que de suivre pas à pas les heurs et malheurs de l'idée d'anthropologie affectée par les théories du langage modernes. Dans ce domaine, les historiens des idées, les théoriciens parfois aussi, n'ont guère fait que répéter les quelques paragraphes terminaux des *Mots et les choses* de M. Foucault sans chercher vraiment à savoir ce que cette mort annoncée de l'homme annonçait vraiment, ni non plus d'où elle venait. C'est sur ce dernier point qu'on peut interroger les oublis très sélectifs de la culture française: les traductions tardives de Cassirer, le sort réservé aux travaux de Whorf et Sapir, l'absence – hormis quelques références obligées et stéréotypées à «la forme interne» ou au couple «ergon/energeia» – de W. V. Humboldt... et par contraste la présence multiforme, explicite ou non de Heidegger. En 1960, Merleau-Ponty esquissait implicitement un dialogue qui n'eut pas de suite avec ce qu'on appelle sans doute d'un terme impropre les «sciences humaines». Dans sa Leçon inaugurale du Collège de France, il n'hésitait pas à en appeler à un renouvellement de la philosophie par le contact avec le travail des linguistes: ce sera à la fois contre le «pouvoir philosophant illimité» de ceux qui pensent par autorité naturelle pouvoir assigner un statut au langage, et contre l'illusion objectivante de ceux qui pensent pouvoir saisir la structure hors du sujet et le sujet hors de l'histoire collective:

«Exprimer, pour le sujet parlant, c'est prendre conscience; il n'exprime pas seulement pour les autres, il exprime pour savoir lui-même ce qu'il vise. L'intention signifiante se donne un corps et se connaît elle-même en se cherchant un équivalent dans le système des significations disponibles que représentent la langue que je parle et l'ensemble des écrits et de la culture dont je suis l'héritier. Il s'agit pour ce vœu muet qu'est l'intention significative, de réaliser un certain arrangement des instruments déjà signifiants ou des significations déjà parlantes (instruments morphologiques, syntaxiques, lexicaux, genres littéraires, types de récits, modes de présentation de l'événement, etc.) qui suscite chez l'auditeur le pressentiment d'une signification autre et neuve et inversement, accomplisse chez celui qui parle ou qui écrit l'ancrage de la signification inédite dans les significations disponibles. Mais pourquoi, comment, en quel sens, celles-ci sont-elles disponibles? Elles le sont devenues quand elles ont, en leur temps, été *instituées* comme significations auxquelles je puis avoir recours, que j'ai – par une opération expressive de même sorte. C'est donc elle qu'il faut décrire si je veux comprendre la vertu de la parole» [Merleau-Ponty, 1953, 1960, pp. 96-97]

Il nous semble que c'est dans un *battement* analogue entre le propre et l'impropre, le systématique et le contingent, l'institué et l'innovant et hors «du puits sans fonds de l'intériorité», donc au plus près de l'expérience désappropriante de

la parole vivante, que J. Trabant situait son commentaire de Humboldt. Qui est donc beaucoup plus qu'un commentaire de Humboldt, et autre chose encore...

BIBLIOGRAPHIE

- Bouquet, S. (1997) *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- Chiss, J. L. et Puech, C. (1997) *Fondations de la linguistique. Etudes d'histoire et d'épistémologie*, Bruxelles: Duculot, 2^e édition.
- Chiss, J. L. et Puech, C. (1999) *Le langage et ses disciplines XIX^e-XX^e siècles*, Bruxelles, Duculot.
- Fehr, J. (1997) *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF.
- Heidegger, M. (1964) *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier.
- Merleau-Ponty, M. (1953-1960) *Eloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. Idées.
- Merleau-Ponty, M. (1960) *Signes*, Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964) «Merleau-Ponty à la Sorbonne. Résumé de ses cours établi par ses étudiants et approuvé par lui-même», in *Bulletin de Psychologie*, t. XVIII, Paris.
- Merleau-Ponty, M. (1962) *Le visible et l'invisible*, Paris, coll. Tel, Gallimard.
- Meschonnic, H. (1995) ed. *La pensée dans la langue. Humboldt et après*, Saint-Denis: Presses Universitaires de Vincennes.
- Meschonnic, H. ed. (2000) *Et le génie des langues?* Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
- Meschonnic, H. (2001) «Poétique de la pensée: le latin de Spinoza», in H. Meschonnic (ed.) *Et le génie des langues?* Saint-Denis: Presses Universitaires de France.
- Meschonnic, H. (2001) *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette, coll. Pluriel, édition revue et augmentée.
- Milner, J. C. (2002) *Le périple structural. Figures et paradigmes*, Paris, Editions du Seuil.
- Saussure, F. de (2002) *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Puech, C. (2000) «Saussure: réception et héritage. L'héritage linguistique saussurien. Paris contre Genève», *Modèles linguistiques* t. XX Fascicule 1, Toulon.
- Trabant, J. (1992) *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga.
- Trabant, J. (1995) «Sprachsinn: le sens du langage, de la linguistique et de la philosophie du langage» in H. Meschonnic (ed.) *La pensée dans la langue. Humboldt et après*, Saint-Denis: Presses universitaires de Vincennes.

-
- Trabant, J. (1999) *Traditions de Humboldt*, Paris, Editions de la maison des Sciences de L'homme.
- Trabant, J. (2000a) «Du génie aux gènes de la langue», in H. Meschonnic (ed.) *Et le génie des langues?*, Saint-Denis: Presses universitaires de Vincennes.
- Trabant, J. (2000b) «Origine et génie des langues», in J. L. Chiss et G. Dessons (eds) *La force du langage. Rythme, discours, traduction. Autour de l'œuvre de H. Meschonnic*, Paris, Honoré Champion.

Elena Simonato-Kokochkina

UNE PHONOLOGIE A BASE PSYCHOLOGIQUE ?
LES CONCEPTIONS DE BAUDOIN DE COURTENAY ET DE ŠČERBA

1. *«Air du temps» et «air du lieu» d'une conception linguistique*

Le sujet abordé ici pourrait s'intituler « la psychophonétique en Russie et ses développements par l'école phonologique de Léningrad » car la « psychophonétique » c'est le nom que donnait en 1895 I.A. Baudouin de Courtenay (1845-1929) à sa conception phonétique, développée plus tard par son élève L.V. Ščerba (1880-1944). Pourtant, il ne s'agit pas uniquement d'analyser les thèses de ces deux linguistes, mais de les situer dans un large contexte intellectuel de l'époque.

Dans le but de mettre au jour la singularité de la conception de Baudouin de Courtenay reprise par Ščerba, je me propose de suivre le modèle proposé par Patrick Sériot (1999) et d'aborder l'analyse de la « psychophonétique » en termes de la relation entre ce que Sériot appelle « air du temps » et « air du lieu ».

2. *La «psychophonétique»: psychologique par sa base et phonologique par son contenu et ses tâches.*

Pour prouver la thèse proposée dans ce sous-titre, mon analyse se concentrera sur deux questions :

1) Qu'est-ce qui permet à Ščerba d'affirmer que la science de la « psychophonétique » de Baudouin de Courtenay équivaut la phonologie de l'école de Prague ?

2) Comment son approche psychologique se fait sentir dans sa façon de résoudre les questions communes de tous les phonéticiens de son « temps » ?

2.1. L'approche psychologique : « air du temps » et « air du lieu ».

2.1.1. Dans son livre « La linguistique du XIX^e siècle » (1904) Baudouin de Courtenay parle de l'avènement d'une nouvelle approche du langage, l'approche *psychologique*, et cite, parmi ses sources, les considérations philosophiques de Humboldt et l'application de la psychologie de Herbart à l'étude des phénomènes linguistiques. Parmi ses collègues linguistes, il cite ici Leskien, Bréal, Brugmann, Osthof¹. Comment comprendre l'approche « psychologique » de Baudouin de Courtenay et qu'y a-t-il de spécifique dans le courant psychologique en Russie, le « lieu » où naît sa conception ?

Partout en Europe, la psychologie est dans l'« air du temps » : c'est le règne de la psychologie expérimentale dont les acquis, discutés lors des congrès psychologiques internationaux, consistent notamment à avoir découvert les « lois psychologiques ». Toute la communauté scientifique est sous le charme de la psychologie et on peut parler, à cette époque, d'un véritable « paradigme psychologique » englobant la littérature, la sociologie, l'anthropologie, mais aussi le droit et l'économie.

En Russie, le psychologisme n'est pas uniquement un intérêt général. C'est une sorte de prisme à travers lequel s'analysent toutes les connaissances récemment acquises dans toutes les sciences. En effet, le périodique le plus connu et un des plus populaires qui est la tribune des philosophes et des linguistes, des anthropologues et des sociologues de cette époque s'intitule « Voprosy filosofii i psixologii » (Problèmes de philosophie et de psychologie). En linguistique, cet « air du lieu » fait naître deux écoles qui donnent à leurs recherches les noms contenant le mot « psychologique » : la psychophonétique de Baudouin de Courtenay² et la syntaxe psychologique de D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij (1853-1920).

¹ Baudouin de Courtenay 1904, p. 4-6.

² Il s'agit bien ici de la période saint-petersbourgeoise de l'œuvre de Baudouin, puisque sa conception du phonème a changé au minimum deux fois.

2.1.2. Qu'est-ce que la « psychophonétique »?

La psychophonétique met en relation « les faits du domaine de la cérébration langagière activité langagière cérébrale, qui s'effectue dans le cerveau et le côté sonore de la langue »³.

« Il s'ensuit que nous devons distinguer deux sciences: 1) la science naturelle, *la phonétique (la phonologie)*⁴, rigoureusement liée à la mécanique (à la dynamique, à la cinématique) et à la physique (à l'acoustique et à l'optique); 2) *la psychophonétique* en tant que science humaine, *liée avec la psychologie et la sociologie*. Bien évidemment, il n'y a pas de mur entre elles, mais un passage continu »⁵.

A partir de ces citations, la psychophonétique se présente comme l'approche, la tendance d'études psychophysiologiques qui se concentrent sur les phénomènes langagiers dans leur lien avec l'activité cérébrale.

2.2. La définition du phonème comme « équivalent psychique du son ».

2.2.1. Pourquoi ne peut-on pas se contenter du terme « son »? C'est que, tant que nous avons affaire au processus passager éphémère de parler et d'écoute, dit Baudouin de Courtenay, le terme de « son » qui signifie l'unité minimale phona-taire, ou unité de prononciation, qui provoque une idée acoustico-phonétique unie, suffit. Mais si on considère la langue réelle, existant dans sa continuité uniquement psychiquement, comme monde d'impressions, le concept de « son » ne nous suffit plus, et nous avons recours à un nouveau terme qui puisse désigner *l'équivalent psychique du son*⁶:

Le phonème est une représentation unie qui appartient au monde de la phonétique, qui naît dans l'âme sous l'influence des combinaisons des impressions reçues de la prononciation du même son – l'équivalent psychique des sons de la langue⁷.

2.2.2. A la différence de la conception future de l'école de Prague, pour Baudouin de Courtenay le phonème est une *unité existant objectivement*:

³ Baudouin de Courtenay 1903 c), p. 100.

⁴ Italiques de l'auteur, E.K.

⁵ Baudouin de Courtenay 1927, p. 327.

⁶ *Ibid.*, p. 351-352.

⁷ Baudouin de Courtenay 1895, p. 271

«Le phonème en tant que substitut psychique du son de la nature, en tant qu'unité de la pensée langagière, réellement existante et reproduite; – ses éléments constitutifs que l'on peut dégager procédant par pensée analytique, mais qui reste inconscient lors de la communication langagière»⁸.

2.2.3. Le niveau où se trouve Baudouin de Courtenay est celui de la psychologie individuelle :

«L'explication des changements dans la langue ne peut être que psychologique et jusqu'à un certain point physiologique. Et la vie psychique et physiologique appartient uniquement à l'individu, et non pas à la société. Les processus psychiques et les changements physiologiques ont lieu chez les individus, et non pas dans la société. Et le fait que, chez les individus séparés, ces processus se passent de manière semblable ou même identique, dépend premièrement, de la similitude de leur organisation et des conditions de vie, et deuxièmement, – lors des changements psychiques, de la communication des individus dans la société»⁹.

Dans ses analyses, tout passe par la psychologie individuelle du locuteur. Le «psychique» auquel réfère sa psychophonétique est une réalité psychologique *individuelle* et non une réalité psychologique collective. Les définitions de Baudouin de Courtenay concernant lesdites unités appartiennent à une linguistique de la *parole* et ne peuvent pas être considérées comme des unités de langue. Les ensembles de pratiques linguistiques pouvant déboucher sur une définition de la «langue» entendue comme représentation collective d'une «communauté linguistique» ne l'intéressent pas encore.

2.3. Les problèmes du «temps».

2.3.1. Dans sa manière d'aborder les problèmes du temps, tel le problème des lois phonétiques, Baudouin de Courtenay en est encore à la tentative de généraliser les faits observés, sur un chemin qui conduit à une frustration empirique. Il refuse le terme et le concept de «loi phonétique» en attirant l'attention sur la *le caractère divers et contradictoire des changements linguistiques*. Dans son article «Lois phonétiques» (1910), il conclut que les langues dites de tribu ou nationales sont séparées de la base réelle, elles représentent les résultats d'une approximation; ces langues ne sont que pure fiction, privée d'existence objective et existant uniquement dans le monde du psychique individuel, en tant qu'idée floue et indéfinie.

⁸ Baudouin de Courtenay 1927, p. 326.

⁹ Baudouin de Courtenay 1889 a), p. 224.

«Il faut remarquer que sur les chemins parcourus par toute une rangée de générations, qui ont apporté certains changements, dont les soi-disant ‘lois phonétiques’ sont les résultats, il y a eu un nombre infini de moments isolés, où chaque phase provisoire dépendait soit des conditions de la pensée langagière individuelle, soit des conditions de communication sociale.»¹⁰

Baudouin de Courtenay attire notre attention sur le fait que

«L’homogénéité et la régularité (*Gesetzmässigkeit*) qui se manifestent dans le domaine étroit de la célébration individuelle et dans la communication langagière doivent être considérés non pas comme une dépendance qui se réassume par la formule de «loi phonétique», mais juste comme *une constatation statistique du fait de la correspondance dans certaines conditions existantes dans la communication sociale langagière.*»¹¹

«Les lois phonétiques ne reflètent rien, ce qui l’amène à conclure que ces lois agissant «sans exceptions» ne *supportent pas une vérification par les faits réels* de la vie de la langue et *contredisent le caractère psychosocial de la langue humaine*. Elles seraient possibles si, à la place de plusieurs têtes humaines dans l’espace et dans le temps, il existait une tête humaine commune, si à la place de la multitude des langues individuelles il existait une langue humaine commune.»¹²

2.3.2. Baudouin de Courtenay se heurte ainsi à un problème épistémologique clé: comment inclure l’aspect psychosocial du langage dans la théorie? Puisque il y a bien compréhension entre les locuteurs, comment fonctionne-t-elle? Dans sa définition du phonème, il introduit un trait important en affirmant que les phonèmes n’acquièrent une valeur dans la langue et ne peuvent être considérés linguistiquement que lorsqu’ils font partie des éléments vivants de la langue, tels que les morphèmes qui sont *associés avec des représentations sémasiologiques et morphologiques*.

«Avec la représentation unie du phonème est reliée une somme de représentations séparées d’ordre anthropophonique qui sont, d’un côté, des représentations articulatoires, c’est-à-dire les représentations des activités articulatoires accomplies ou qui pourraient être accomplies, et de l’autre, ce sont des représentations acoustiques, c’est-à-dire, les représentations des

¹⁰ Baudouin de Courtenay 1910, p. 190.

¹¹ *Ibid.*, p. 202.

¹² Baudouin de Courtenay 1927, p. 329.

résultats entendus ou qui pourraient être entendus, de ces activités physiologiques.»¹³

2.4. Les continuateurs de Baudouin de Courtenay ont retenu le point fort de sa théorie qui consiste à avoir distingué entre la réalité brute des sons sous leur aspect «physiophonétique» et leur équivalent psychique, c'est à dire la représentation abstraite qu'en ont les locuteurs.

Notons que la conception de Baudouin de Courtenay a évolué au fil du temps. Et c'est là que l'on peut situer un décalage dans les conceptions de ses continuateurs travaillant dans différents «airs du lieu». On pourrait dire en simplifiant que sa définition du phonème remontant à sa période saint-pétersbourgeoise, reprise par l'école de Léningrad, dérive de ses recherches sur le plan de la «parole». Mais plus tard le centre des recherches du linguiste se déplacera vers le côté «langue» et donnera une définition quelques peu différente reprise par Prague et par Moscou¹⁴.

3. *L'«air du lieu» de Léningrad. L.V. Ščerba et la conception du phonème en tant qu'unité psychophysique*

3.1. L'«air du lieu» de Léningrad

3.1.1. Parmi ses sources, Ščerba cite Baudouin de Courtenay, Saussure et la psychologie expérimentale en Russie, notamment I.M. Sečenov (1829-1905), V.M. Bexterev (1875-1927) et I.P. Pavlov (1849-1936). En se plaignant du fait que leurs idées ne sont pas encore devenues connaissance commune et que Baudouin de Courtenay n'a pas développé sa théorie de façon suffisamment complète, Ščerba considère nécessaire d'étudier en détails quelques concepts et avant tout de s'arrêter sur l'analyse *psychologique* de ce que Baudouin de Courtenay appelle *phonème*.

3.1.2. Des tâches différentes

En 1909, Ščerba fonde à Saint-Pétersbourg le *Cabinet de phonétique expérimentale*. Son groupe de travail collabore avec les oto-rhyno-laryngologues, les défectologues, les ingénieurs en transmission et les acousticiens pour étudier les processus de communication, à savoir l'organisation des sons dans la chaîne sonore, la distribution des phonèmes, les oppositions sur lesquelles se fonde

¹³ Baudouin de Courtenay 1895, p. 271.

¹⁴ Pour une analyse détaillée des différences entre l'école de Léningrad et celle de Moscou, voir Comtet, 1995.

l'oreille pour percevoir et comprendre l'information, et le rôle du conscient et de l'inconscient dans la pensée langagière¹⁵.

Dans les années 1920, commence au laboratoire de Ščerba (en collaboration avec N. Ja Jakovlev (1892-1974)) un immense travail de recherches qui portent sur les langues de l'URSS, notamment les langues de la Sibérie et de l'Extrême Orient, langues paléoasiatiques, finno-ougriennes, turques, qui amènent à la création des alphabets pour les peuples de l'URSS¹⁶.

Nous sommes ici aux sources de ce *décalage scientifique* qui amènera à l'apparition de deux écoles phonologiques, celle de Léninegrad et celle de Prague et Moscou. En effet, déjà à cette étape, l'intérêt du reste des phonéticiens se détache lentement de la phonétique expérimentale. Car pour les phonologues, elle devenait moins le centre de leurs intérêts. Ce décalage est renforcé encore par l'isolement scientifique de l'URSS dans les circonstances politiques qu'il est inutile de rappeler.

3.2. La définition du phonème

Les tâches que se propose Ščerba et le fait qu'il s'inspire de la conception du phonème proposée par Baudouin de Courtenay en 1895 placent sa conception au niveau de la « parole », ou plutôt de l'« activité langagière ». Car, parlant du triple aspect des phénomènes linguistiques, Ščerba proposait de différencier: 1) « l'activité langagière », terme par lequel il définissait la faculté de parler et de comprendre, qui se manifeste dans les processus de production de parole et de compréhension; 2) « la langue en tant que système », c'est-à-dire la langue en tant que système représenté par son vocabulaire et sa grammaire, et enfin, 3) « le matériau linguistique », par lequel Ščerba entendait « l'ensemble concret de tout ce qui est émis et perçu », c'est-à-dire les faits de la langue¹⁷.

C'est dans son article du 1912 intitulé « *Russkie glasnye v količestvennom i kačestvennom otnošenii* » [Les voyelles russe du point de vue quantitatif et qualitatif] que Ščerba propose sa conception du phonème qu'il développera par la suite dans ses nombreux ouvrages :

«... on appelle phonème la représentation commune phonétique la plus brève de la langue donnée capable de s'associer avec des représentations de sens et

¹⁵ Cf. Ščerba 1915.

¹⁶ Voir l'article de Ščerba (1926) intitulé « Principes généraux de l'orthographe et leur signification sociale » et celui de Jakovlev (1928) « Une formule mathématique de construction d'alphabet ».

¹⁷ Ščerba 1931.

de différencier les mots et qui peut être dégagée dans le discours sans changer la composition phonétique du mot»¹⁸.

3.2.2. Tout comme chez Baudouin de Courtenay, le terme de «phonème» renvoie chez lui à une unité existant objectivement :

«Cela va de soi que les phonèmes sont des représentations communes non pas au sens logique, ce ne sont pas les traits abstraits communs d'un groupe de représentations particulières, mais c'est une représentation sonore concrète qui naît dans nos têtes en tant que résultat du processus d'«assimilation», sous l'influence de différentes impressions.»¹⁹

«... les phonèmes sont le produit de notre activité psychique, ce sont des unités construites. Pourtant, tout en étant typiques, ce sont des représentations phonétiques concrètes.»²⁰

3.3. Une démarche phonologique : sa façon de résoudre les problèmes du «temps»

Les variantes du phonème

Ščerba cherche à résoudre le même problème que Baudouin de Courtenay auparavant, à savoir celui d'inclure dans sa théorie la multiplicité des réalisations phonétiques individuelles. Ce problème se présente sous deux aspects, celui de la phonétique expérimentale et celui de la dialectologie.

3.3.1. Ščerba dit qu'il y a juste un point dans lequel les phonèmes se distinguent de toutes les nuances existant objectivement et se rapprochent des représentations logiques : à ce que nous appelons phonème ne correspond pas quelque chose d'homogène. Ainsi, ses recherches en phonétique expérimentale ont démontré qu'au phonème «a» dans le mot «ad» *enfer* correspond une ligne qui passe par toutes les nuances de «a» et se termine par un «e» ouvert. Cette situation est manifeste d'une frustration empirique :

¹⁸ Ščerba 1912, p. 134.

¹⁹ *Ibid.*, p. 132.

²⁰ Il est évident, dit Ščerba, qu'ils sont eux-mêmes facteurs de l'activité psychique et dans la parole *nous essayons toujours de réaliser toutes les propriétés de la représentation acoustique donnée* vu le lien indissoluble qui relie les représentations sonores et motrices. Autrement dit, nous essayons de «prononcer les phonèmes» de la même façon dans tous les entourages, c'est-à-dire que si nous prononçons quand même différemment dépendamment des conditions phonétiques, ceci a lieu parce que nous ne concentrons pas suffisamment d'attention sur l'influence des autres représentations phonétiques qui sont présentes en même temps dans notre conscience.» (*Ibid.*, p. 134-135)

«En perfectionnant notre observation et surtout en observant à l'aide d'un instrument, on peut constater que la diversité des éléments des représentations acoustiques est extrêmement grande, et qu'elle est en tout cas infiniment plus grande qu'on n'a l'habitude de supposer. Il y a un exemple particulièrement curieux (décrit par Thomsen) d'où il s'ensuit que, si l'on considère les voyelles accentuées de la langue russe qui sont prononcées dans les mots, on verra que les nuances observées se situent sur un axe continu. Et on peut dire avec sécurité que le nombre de nuances observées croîtra à mesure que se perfectionneront les moyens d'observation.»²¹

Ščerba croit résoudre ce problème en déplaçant l'accent sur la recherche de généralités, de valeurs moyennes. A la question «à quelles nuances objectives correspondent les phonèmes», il répond: «...les phonèmes sont les nuances qui dépendent le moins des conditions de réalisation»²².

3.3.2. Mais le deuxième aspect du même problème le pousse à chercher, au-delà des généralisations, un critère de distinction entre les phonèmes et leurs différentes variantes. Cet aspect se manifeste lors de ses expéditions dialectologiques :

«Le plus difficile est non pas de constater les différences les plus fines, mais bien de déterminer lesquelles des différences sont importantes dans quelle langue. On n'a pas le droit de recourir à son propre jugement, de mesurer par son aune, puisque ce que nous croyons être une différence fondamentale ne l'est pas du tout pour les locuteurs indigènes ; tandis que ce que nous croyons être une subtilité sans importance est en réalité associé à des représentations de sens, et dès lors c'est clair pour tout locuteur natif et peut être constaté même par un enfant à qui l'on a expliqué ce qu'on veut de lui.»²³

3.3.3. A la recherche du critère de distinction.

Le critère trouvé est *l'association des phonèmes aux éléments de sens*. Critiquant l'idée admise que l'indivisibilité phonétique est en grande partie le résultat de la pensée scientifique, Ščerba affirme que les éléments des représentations de sens sont souvent reliés aux éléments des représentations sonores, ainsi le «l» dans les mots «pil [*buvait*], bil [*battait*], vyl [*hurlait*], dala [*a donné*]» est associé à l'idée du passé. Il voit une preuve de cette thèse dans la reconstruction des

²¹ Ščerba *op. cit.*, p. 129.

²² *Ibid.*, p. 133.

²³ *Ibid.*, p. 137-138.

mots par analogie dont tout locuteur est capable. Grâce à ces associations de sens, les éléments de nos représentations sonores reçoivent une certaine indépendance²⁴.

3.3.4. Au niveau de l'activité langagière où se situe son analyse, Ščerba dégage des unités minimales qu'il appelle « mot-type sonore » [*zvukovoe slovo-tip*]:

« Or, les représentations sonores qui correspondent dans l'écriture à « smerkaetsja » [il se fait nuit], « svetaet » [il se fait jour], « temno » [il fait sombre] etc. peuvent apparaître dans notre tête suite à la prononciation de complexes sonores assez différents. (...) Autrement dit, dans certaines limites, nous ne remarquons pas du tout les fluctuations dans la prononciation. Il ne s'ensuit pas du tout que les différentes formes prononcées du même mot soient directement associées avec des représentations de sens.»

«L'état objectif des choses nous amène à croire que chez les personnes maîtrisant bien une langue donnée, les représentations du sens sont associées avec une représentation sonore de tel ou tel autre mot, avec un mot-type sonore, auquel peut correspondre une prononciation changeante, et les limites de ces fluctuations peuvent être assez larges.»²⁵

Néanmoins, dit Ščerba, normalement nous ne percevons pas ces fluctuations, vu qu'elles restent au-dessous du seuil de la conscience, et même quand elles atteignent une certaine limite, nous ne parlons que d'une « prononciation indistincte », et non pas d'une prononciation anormale. Par la suite ses élèves (M.I. Matusevič (1895-1979), L.R. Zinder (1910-1998) conclurent que la compréhension se fonde également sur la reconnaissance des propriétés accentuelles et rythmiques, qui jouent différents rôles dans les langues de différents types.

3.4. Dans la conception de Ščerba le phonème est une unité *opérationnelle* qui est nécessaire pour le fonctionnement du mot dans le mécanisme de la langue. Ceci, parce que lors de la production, de la prononciation du mot, on a en tête son modèle « phonématique », et lors de la perception, nous reconstruisons ce modèle.

Cette différence corrobore sa conception du système phonologique de la langue: chez Ščerba il s'agit d'un système effectif, réel qui permet à tous les membres de la communauté linguistique de produire un nombre incalculable d'énoncés et de comprendre les autres locuteurs de la même langue.

²⁴ *Ibid.*, p. 127-128.

²⁵ *Ibid.*, p. 125.

La différence d'avec Troubezkoj est dans l'approche: chez ces derniers, la phonétique en tant qu'étude des propriétés matérielles des sons, n'est pas leur champ d'étude, puisque la phonologie étudie les rapports entre les sons et les phonèmes.

4. *La démarche phonologique de la psychophonétique*

Les difficultés rencontrées par Ščerba dans ses recherches expérimentales et dans ses expéditions dialectologiques ne font que constituer une autre manifestation du problème de l'époque, qui avait transpercé déjà chez Baudouin de Courtenay sous le problème des lois phonétiques, à savoir la distinction entre un phonème et ses variantes. Dans les deux cas nous assistons à la naissance de la notion de «pertinence» qui allait s'avancer comme la solution des deux problèmes. Il s'agissait de tenir compte, dans les théories, du caractère «psychosocial» (Baudouin de Courtenay) du langage, tout en échappant au danger de devoir décrire toutes les réalisations phonétiques de tous les locuteurs. C'est ce qui a amené Ščerba et Troubezkoj non pas à chercher les généralités, mais de décider du principe de ce que Troubezkoj allait appeler «pertinence». Ainsi chez Ščerba, le critère de distinction entre le phonème et ses allophones est l'association avec un élément du sens, le phonème étant l'unité minimale constituante et distinctive.

Les problèmes cités restent irrésolus à l'époque de ces deux linguistes et donnent à réfléchir à tous les phonéticiens, ils se rapportent à l'«air du temps» qui fera naître la phonologie, et constituent un obstacle nécessaire des réflexions phonologiques de l'époque. La manière qu'a Ščerba de les résoudre reflète une réflexion phonologique s'appuyant sur une base quelque peu différente de Prague.

5. *Conclusion*

Les développements qui précèdent se voulaient un survol rapide de la singularité que fut celle de la réflexion phonétique et phonologique en Russie de la fin du XIX^e-début du XX^e siècle. Quelles conclusions nous permet de tirer cette étude en épistémologie comparée et où nous amène-t-elle?

Dans les termes du modèle appliqué, les deux solutions avancées par Baudouin de Courtenay et par Ščerba sont empreintes de l'«air du temps», mais portent également la marque de l'«air du lieu». L'influence de l'«air du temps» sur ces deux linguistes consiste dans le fait d'avoir tenté de résoudre les problèmes du «temps», ceux des historiens de la langue, des phonéticiens et des dialectologues de l'époque.

Dans le cas de Baudouin de Courtenay, nous avons parlé également de l'«air du temps» de l'époque sous le charme du psychologisme et de l'«air du lieu» de la

Russie où le psychologisme dans les sciences humaines et surtout dans la linguistique se fait sentir plus que dans les autres pays de l'Europe.

Dans le cas de Ščerba, nous avons mentionné l'« air du lieu », les conditions spécifiques de la production scientifique à Léningrad, les tâches spécifiques que se fixait ce linguiste (la création des alphabets, la description du processus de locution et de compréhension dans le but d'améliorer la transmission). Si l'on parle du destin ultérieur de l'école phonologique de Léningrad, il faut mentionner l'isolement de Léningrad même au sein de l'URSS surtout après la mort de Ščerba en 1944 et après l'intervention en 1950 de Staline contre N.Ja. Marr (1864-1934), dont le centre de rayonnement était précisément Léningrad.

Voilà comment la singularité d'une conception phonologique apparue dans un « air du temps » et « air du lieu » différents de Prague, devient explicable en termes de ce modèle d'analyse, ce qui nous montre l'apport de la démarche comparée, ce « filtre », à l'histoire des idées linguistiques, et son horizon à découvrir.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAGGIONI, Daniel (1989): « La « linguistique » française entre les Lumières et le positivisme (1816-1868) », Klaus D. Dutz (éd.): *Speculum historiographiae linguisticae*, Münster: Nodus, 1989, pp. 139-159.
- BAUDOIN DE COURTENAY, Ian Ignazi (Ivan Aleksandrovič) (1871): « Nekotorye obščie zamečanija o jazykovedenii i jazyke », *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosveščenijsa*, fasc. 153, février, p. 279-316, *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, tome 1, 1963, p. 47-77. (Quelques remarques générales sur la science du langage et sur la langue)
- (1873): « Programma čtenij po obščemu kursu jazykovedenijsa v primenenii k arioevropskim jazykam voobščee, i k slavjanskim v osobennosti », *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome 1, 1963, p. 78-87. (Programme du cours de linguistique des langues arioeuropéennes en général et des langues slaves en particulier)
 - (1888): « Nikolaj Kruščewskij, ego žizn' i naučnye trudy », *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome 1, 1963, p. 146-201. (Nikolaj Kruščewskij, sa vie et son œuvre)
 - (1889) a): « Ob obščix pričinax jazykovyx izmenenij », *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome 1, 1963, p. 222-254. (Sur les causes générales des changements langagiers)

- (1889) b): «O zadačax jazykoznanija», *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome 1, 1963, p. 203-221. (Sur les tâches de la science du langage)
- (1895): Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen, ein Capitel aus der Psychophonetik, Strassburg (Krarau), traduction russe: «Opyt teorii fonetičeskix al'ternacij. Glava iz psixofonetiki», *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome 1, 1963, p. 265-347.
- (1897): «Nekotorye iz obščix položenij, k kotorym doveli Boduèna ego nabljudenija i issledovanija javlenij jazyka», extrait de l'article «Boduèn de Kurtene, Ivan Aleksandrovič» pour «Dictionnaire critico-biographique d'écrivains et de savants russes», Sankt-Peterburg, pp. 33-35, *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome 1, 1963, p. 348-350. (Quelques thèses générales auxquelles est arrivé Baudouin suite à ses observations et études des phénomènes langagiers)
- (1899) a): «Fonema» (traduction du polonais: «Fonema, fonemat», Wielka Encyklopedia powszechna ilustrowana, t. 22, Warszawa, p. 787-788), *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, 1963, tome 1, p. 351-352. (Phonème)
- (1899) b): «Fonologija» (traduction du polonais: «Fonologia», Wielka Encyklopedia powszechna ilustrowana, t. 22, Warszawa, p. 791-798), *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome 1, 1963, p. 353-361. (Phonologie)
- (1903) a): «Lingvističeskie zametki i aforizmy. Po povodu novejšix lingvističeskix trudov V.A. Bogorodickogo», *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosveščeniya*, vol. 346, avril, pp. 279-334, fasc. 347, mai, p. 1-37, *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, tome II, 1963, p. 33-55. (Remarques et aphorismes linguistiques. A propos des travaux les plus récents de V.A. Bogorodickij)
- (1903) b): «O psixičeskix osnovax jazykovyx javlenij», *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, tome II, 1963, p. 56-66. (A propos des fondements psychiques des phénomènes langagiers)
- (1903) c): «Jazykoznanie», *Encyclopedičeskij slovar' Brokgauz i Efron*, tome 41, pp. 517-527, *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, tome II, 1963, p. 96-117. (Linguistique)
- (1904) a): «Jazykoznanie, ili lingvistika, XIX veka», *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, tome II, 1963, p. 3-18. (La science du langage, ou la linguistique, du XIX^e siècle)
- (1904) b): «Ob odnoj iz storon postepenno go čelovečeniya jazyka v oblasti proiznošenija, v svjazi s antropologiej», *Izbrannye trudy po obščemu jazykoz-*

naniju, tome II, 1963, p. 118-128. (A propos d'un aspect de l'hominisation graduelle de la langue dans le domaine de la prononciation en lien avec l'anthropologie)

– (1910): «Fonetičeskie zakony», *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* tome II, 1963, p. 189-208. (Les lois phonétiques)

– (1927): «Raznica meždu fonetikoj i psixofonetikoj», *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, tome II, 1963, p. 325-330. (La différence entre la phonétique et la psychophonétique)

COMTET, Roger (1995): «L'école phonologique de Léningrad et l'école phonologique de Moscou», *Histoire-Epistémologie-Langage*, 17/II, p. 183-209.

JAKOVLEV, Nikolaj Feofanovič (1928): «Matematičeskaja formula postroenija alfavita. (Opyt praktičeskogo prilozhenija lingvističeskoj teorii)», *Istorija sovetskogo jazykoznanija. Xrestomatija*, p. 181-185. (Une formule mathématique de construction d'alphabet. Essai d'application pratique d'une théorie linguistique)

ŠČERBA, Lev Vladimirovič:

– (1908): «Quelques mots sur les phonèmes consonnes composés», *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, tome XV, p. 1-5.

– (1909): «Sub'ektivnyj i ob'ektivnyj metod v fonetike», *Izvestija otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti imperatorskoj Akademii Nauk*, tome XIV, livre 4, republiée dans *Izbrannye raboty po jazykoznaniju i fonetike*, tome I, p. 110-117. (Méthode objective et méthode subjective en phonétique)

– (1910): «Notes de phonétique générale», *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, tome XVI, pp. 1-7.

– (1911): «Court exposé de la prononciation russe», *Supplément du maître phonétique*, novembre-décembre 1911.

– (1912): «Russkie glasnye v količestvennom i kačestvennom otnošenii», Sankt-Peterburg, *Izbrannye raboty po jazykoznaniju i fonetike. tome I*, 1958: Izdatel'stvo Leningradskogo Universiteta, pp. 124-153. (Les voyelles russes du point de vue quantitatif et qualitatif)

– (1915): «O raznyx stiljax proiznošenija i ob ideal'nom fonetičeskom sostave slov», «Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'», recueil de travaux sous la réd. de L.P. Zinder et M.I. Matusevič Moskva: Nauka, 1974, p. 141-146. (A propos des différents styles de prononciation et à propos de la composition phonétique idéale des mots)

– (1926): «Osnovnye principy orfografii i ix social'noe značenie», *Pervyj Vsesojuznyj turkologičeskij s'ezd 26 fevralja-5 marta 1926*, Stenografičeskij

otčet, Baku, 1926. (Principes généraux de l'orthographe et leur signification sociale)

- (1931): «O trojakom aspekte jazykovyx javlenij i ob èksperimente v jazykoznanii», *Izvestija Akademii Nauk SSSR*. (A propos du triple aspect des phénomènes langagiers et à propos de l'expérimentation en linguistique)
- (1974): «Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'», recueil de travaux sous la rédaction de L.P. Zinder et M.I. Matusevič, Moskva: Nauka. (Système de la langue et activité langagière)

SÉRIOT, Patrick (1999): *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe Centrale et Orientale*, Paris: Presses Universitaires de France.

Peter Lauwers

DE LA *TRANSPOSITION* À LA *TRANSLATION*.
UNE ANALYSE HISTORIOGRAPHIQUE ET MÉTATHÉORIQUE
D'UN 'PASSAGE' CRUCIAL DANS L'HISTOIRE DE LA SYNTAXE
STRUCTURALE EN EUROPE¹

0. *Introduction*

Si la seconde moitié du 20^e siècle entrera dans l'histoire de la linguistique comme l'ère de (l'étude synchronique de) la syntaxe (cf. Graffi 2001 : XI-XII), et si les innovations outre-atlantiques y sont pour beaucoup, on ne saurait oublier l'apport des structuralistes (et préstructuralistes) européens, qui, bien avant le raz-de-marée distributionnaliste et générativiste, ont cherché à étoffer l'outillage conceptuel de la syntaxe.

L'un des bijoux de ce 'trésor' européen (majoritairement allemand), qu'on vient à peine de redécouvrir (Graffi 1991, 2001), est sans doute la notion de *translation* ou *transposition*. Ce concept (ou ces concepts), qui entraîne dans son sillage

¹ Nous tenons à remercier le Conseil de la recherche de notre Université pour nous avoir accordé un mandat de chercheur postdoctoral. Sans ce mandat, la présente contribution n'aurait pas pu voir le jour.

toute une remodelisation de la syntaxe, est né d'un constat – partagé par la plupart des grammairiens, suite à l'abandon du dogme de la fixité de l'attribution d'un mot à une seule partie du discours – selon lequel un mot (plus précisément, un lexème) n'est pas attribué une fois pour toutes et dans toutes les circonstances à la même catégorie, à la même partie du discours. Corollairement, les esprits les plus critiques (pensons à H. Paul 1880 [1920: 352-372]) sont obligés de reconnaître que les traditionnelles définitions sémantico-ontologiques des parties du discours sont démenties par la réalité linguistique. La linguistique générale de la première moitié du 20^e siècle s'est appuyée sur ces deux constats pour élaborer une théorie de la *translation/transposition* qui comporte toute une réorganisation de la grammaire.

L'idée des transferts intercatégoriels a séduit plusieurs linguistes de ce qu'on pourrait appeler 'la linguistique (générale) d'expression française' et cela dès la Première Guerre mondiale. Ils ont dynamisé les anciennes théories lexicales et sémantiques des parties du discours par l'introduction de la notion de transposition et en ouvrant celle-ci à des structures fonctionnellement équivalentes, bref à la syntaxe, au point qu'elle a fini par embrasser tous les niveaux de la description grammaticale.

Comme la chronologie est brouillée, il est utile de fournir d'abord quelques repères chronologiques (1.). Une fois le cadre historique mis en place, nous passerons à la comparaison des apports respectifs. Il s'avère en effet qu'on ne saurait traiter indifféremment *transposition* et *translation* (et d'autres concepts apparentés tels que *transvaluation*), comme cela a été trop souvent le cas². Nous verrons que, à partir de la *syntaxe imaginative* de Sechehaye, les théories de la transposition évoluent vers une conception plus 'syntaxique', ce qui va de pair avec le recul de la dimension sémantique en faveur d'une perspective fonctionnelle. C'est grosso modo l'évolution qui mène de Bally/Frei à Tesnière (2.). Cette analyse 'comparative' montrera que la translation/transposition est un concept protéiforme, qui a été abordé par plusieurs biais. L'examen des données fournies par l'histoire débouchera sur l'établissement d'une grille métathéorique (3.), dont les cases sont autant de variables qui n'ont pas toujours été dissociées, ce qui explique en partie le flou qui entoure ces théories (et le processus d'épuration subséquent³). Pour terminer,

² En voici quelques exemples: Vergote (1960: 486), Baum (1976: 108, n.89), Ruwet (1967: 226-230) et Guiraud (1971: 3). Bonnard (*GLLF*, p. 3636) parle de « linguistique transformationnelle avant la lettre ». Il faut dire que Tesnière y est pour quelque chose. N'a-t-il pas simplement énuméré des 'précurseurs' dans les *Éléments* (1969²: 382), sans indiquer en quoi il s'en distinguait ?

³ Contrairement à la théorie valencielle/dépendancielle de Tesnière, la translation n'a pas connu un destin glorieux (Baum 1976: 114; Koch et Krefeld 1995: 239, 247, n.1.). Ce n'est qu'à la fin des années 1980 qu'elle jouit d'un regain d'intérêt (p. ex. Wunderli 1989, Werner 1991, Lambertz 1991, Lago Garabatos 1998, Tlaskal 2000).

nous prendrons un peu de hauteur pour situer l'apport des auteurs examinés dans l'histoire de la syntaxe (française) de la première moitié du 20^e siècle, qui se caractérise, entre autres, par l'émergence d'une *perspective fonctionnelle transversale* en syntaxe (4.).

1. *Historique des théories 'transpositionnelles'*

La chronologie de l'émergence des théories transpositionnelles est complexe. L'exploration des manuscrits de Tesnière a montré que Tesnière avait déjà élaboré l'idée (et le terme !) de *translation* – ainsi que la distinction entre ce qu'il appellera *translation* du *premier* et du *second degré* – vers 1918⁴. Or, les impératifs de la carrière (agrégation, thèse) ont retardé la révélation de ses idées jusqu'en 1934. Au cours de cette année, il publia une *Petite grammaire russe* et un article intitulé *Comment construire une syntaxe*, accueilli positivement – y compris la notion de *translation* – par Gougenheim, son collègue à Strasbourg, dans un compte rendu paru dans *Le Français Moderne* (1935: 275). Si l'élaboration de sa théorie syntaxique fut au centre de ses activités de recherche et d'enseignement à partir de 1937 – ses *cours de syntaxe structurale* en témoignent – c'est seulement en 1953 (*Esquisse d'une syntaxe structurale*) qu'il autorisa, atteint de maladie depuis 1947, la publication (dépourvue des indications pédagogiques) du *résumé aide-mémoire* qu'il avait conçu en 1943 pour son cours. Mais pour la publication posthume de sa syntaxe générale il faudra attendre jusqu'en 1959.

Bally, en revanche, avait publié dès 1922 (dans un compte rendu de *La Pensée et la Langue* de Brunot) l'essentiel de ses idées en la matière. La *transposition* aura une importance de plus en plus grande dans la théorie syntaxique de Bally, comme il ressort de la comparaison de la première (1932) et de la deuxième (1944²) édition de sa *Linguistique générale et linguistique française*. Fryba-Reber (1994: 67) a fait remarquer que la théorie de la *transposition* (ainsi que le terme) se trouvait déjà en germe chez Sechehaye (1908: 229, n.), qui en fournit une élaboration sémantique dans son *Essai* de 1926 (cf. *infra*).

H. Frei, disciple de Bally, développe dans la *Grammaire des fautes* (1929) – étude dirigée par Bally (le choix du sujet remonte à 1922) et dédiée à celui-ci – la notion de *transposition*. Elle répond à l'un des cinq *besoins* reconnus par Frei, à savoir le *besoin d'invariabilité* et sa portée dépasse celle de la *transposition* de Bally.

Tesnière (1969²: 382) signale encore d'autres linguistes qui ont abordé la même problématique dès les années 1930 – Gougenheim, Benveniste, Kuryłowicz – et

⁴ On se reportera ici à l'ouvrage richement documenté de Richard Baum (1976: 23-26).

dont certains ont utilisé le terme *transposition* (Juret et même Guillaume)⁵. Même Clédat (*apud* Arrivé & Chevalier 1970: 186) s'était déjà attardé au « changement de fonction » en 1924.

Si la théorie des transpositions/translations semble être l'apanage de la tradition 'francophone', on ne saurait passer sous silence les vues (et l'influence sur la tradition française ?⁶) d'Otto Jespersen. Dès 1913, ce linguiste danois développe dans *Sprogets Logik* des idées analogues (mais pas identiques). Un an plus tard, on trouve exposée sa théorie des trois rangs (*ranks*) dans les premières pages du deuxième volume de sa monumentale *Modern English Grammar*. La 'version' définitive (Jespersen 1926: 300) de la théorie figure dans le célèbre ouvrage intitulé *The Philosophy of Grammar* (1924).

2. De Secheyay à Tesnière: l'ouverture vers la syntaxe

Si toutes ces théories se ressemblent, elles présentent néanmoins aussi des différences marquées. De Secheyay à Tesnière, en passant par Bally et Frei, la notion de transposition/translation a subi une lente transformation.

2.1. La transposition lexico-sémantique: Secheyay

Moins étudié que Bally (Frýba-Reber 1994: 12), Secheyay (1908: 292, n.; 1916: 56; 1926) semble pourtant avoir introduit l'idée de *transposition*, ainsi que le terme, dans la linguistique d'expression française. Comme sa conception de la transposition (2.1.2.) s'enracine dans une longue tradition grammaticale, il convient d'en présenter d'abord les grandes lignes, qui constituent en quelque sorte le fondement de la transposition telle que Secheyay l'entendait.

2.1.1. Le fondement de la transposition lexico-sémantique: sens lexical vs sens grammatical

Le sens – ou de façon plus générale, le contenu ou le remplissage (cf. Swiggers 1997) – des parties du discours a été de tout temps l'objet des préoccupations de ceux qui se sont intéressés à l'étude du langage. Dès le moyen-âge on voit se développer une théorie autour du sens des parties du discours dans le cadre de la gram-

⁵ Malheureusement, les références ne sont pas toujours aussi précises qu'on le souhaiterait.

⁶ Pensons à Sandfeld. Il faut noter aussi que Secheyay suivait d'assez près les publications de Jespersen (même celles en danois). Jespersen est cité à plusieurs reprises dans Secheyay (1926). *Sprogets Logik* figure déjà dans Secheyay (1916: 57, n.1).

maire spéculative (13^e siècle, à partir de 1225 environ)⁷. Le même sens lexical peut se répartir sur plusieurs *modi significandi* ou manières de signifier. Ainsi la notion ‘douleur’ donne *dolor*, *dolere*, *dolens*, *dolenter* et *heu!*, selon qu’elle est conçue comme *le modus essendi* (= les catégories aristotéliennes) de la substance, du procès, etc. (De Pater & Swiggers 2000: 95-99). Les mots ont donc à la fois un sens lexical et un sens grammatical ou ‘catégoriel’ (lié aux catégories grammaticales, i.e. aux parties du discours).

La séparation du sens grammatical et du sens lexical est également attestée chez nombre de linguistes publiant dans la première moitié du 20^e siècle. On la trouve, par exemple, chez Otto (1919), Sechehaye (1926), Gardiner (1932)⁸, Galichet (1947), voire chez Schuchardt (1928²: 275⁹). On en trouve également un reflet dans les définitions sémantiques des parties du discours complétées par la formule « ou qui est conçu comme tel » (p.ex. Haas 1909: 49). L’idée de base de cette conception est que les différentes parties du discours sont autant de conceptualisations, de mises en forme de la même idée ou du même sens lexical¹⁰:

« Un suffixe est le signe qui indique dans quelle catégorie nouvelle entre tel ou tel sémantème – qui prend alors la forme d’un radical – et a pour fonction de spécifier, de déterminer¹¹ cette catégorie, comme l’espèce détermine le genre » (Bally 1944²: 118).

De la conceptualisation des idées aux problèmes épistémologiques, il n’y a qu’un pas. Les différentes conceptualisations de la matière-pensée deviennent alors des conceptualisations de la réalité observée (Gardiner, Otto, Sechehaye, Galichet).

⁷ Le parallélisme réalité (ontologie) – pensée (logique) – langue s’applique aussi aux combinaisons de parties du discours et à d’autres catégories comme les noms communs (espèce) et les noms propres (individualité) (De Pater et Swiggers 2000: 96).

⁸ Selon Gardiner (1951²: 9-10; cf. aussi 1932: 9, *apud* Baum 1976: 81, n.118.), les parties du discours ne dépendent pas de la nature des objets auxquels elles renvoient, mais du « mode of their presentation ». Leisi (*apud* Baum *ib.*) considère les parties du discours comme des espèces d’*Hypostasierung*: « das Substantiv stellt das Bezeichnete als Ding dar, das Adjektiv als Eigenschaft und das Verb als Tätigkeit ».

⁹ « Lexikalisches und Morphologisches, decken sich nicht völlig, es sind Verschiebungen oder Verkleidungen eingetreten » (1928²: 275): *Hunger* (*Zustandswort*) porte l’uniforme du nom et *Pferd* a le rôle de l’adjectif dans *dies ist ein Pferd*.

¹⁰ Otto (1919: 83), qui s’en tient à *Beziehungsbedeutung*, mentionne encore les termes *Form* (Humboldt, Misteli/Steinthal) et *Funktion* (Paul). Le sens grammatical des classes de mots est en dernière analyse motivé par le monde phénoménal (*Erscheinungswelt*) (1919: 90).

¹¹ Les paraphrases soulignent cette interprétation: *actif*: *qui agit*; *laboureur*: *homme – qui laboure*; *chevaucher*: *aller – à cheval*; *rougir*: *devenir – rouge*; *fermement*: *d’une manière – ferme* (1944²: 118). *Cheval* est le genre, dont le *cheval blanc* constitue une *espèce* (1944²: 90).

La dissociation du sens grammatical (catégoriel) et du sens lexical amène Ernst Otto (1919) – dont les idées ont été appliquées en partie dans certaines grammaires françaises de facture germanique (p. ex. Engwer & Lerch 1926, Regula 1931) – à considérer l'appartenance à une partie du discours, si du moins celle-ci est marquée explicitement, comme un *Beziehungsmittel*, c'est-à-dire un moyen grammatical (capable d'exprimer des relations), tout comme l'ordre des mots, l'intonation, la flexion etc. Il insiste sur le fait que la partie du discours (*Wortart*) est un moyen syntaxique différent de la flexion. Dans cette optique du marquage explicite, tout mot *ne doit pas* nécessairement appartenir à telle ou telle classe, tout nom *ne doit pas* avoir tel ou tel cas (1919: 89-90; 141). Ainsi, dans *silver chain* et *vie bohème*, la langue renonce au moyen grammatical qu'est la classe de mot (*Wortart*), ce qui résout le faux problème de l'attribution à telle ou telle catégorie. On assiste donc à un renversement de la perspective traditionnelle. Ceci ne l'empêche pas de mettre en évidence le concept de *Wortübergang*. Seulement, celui-ci est marqué explicitement par des suffixes (*Abwandlungssilben*) ou par des mots (*d'une manière...*, *avec ardeur*, *plein de feu*, *sein* + adj., les articles, *to* + inf.). Ainsi *gleich*, *gleichen*, *Gleichheit* et *geht*, *Gehender* ont le même sens lexical (*begriffliche Bedeutung*) et diffèrent seulement quant à leur sens grammatical (*Beziehungsbedeutung*)¹² (1919: 78-79). On constate que les transferts intercatégoriels comprennent aussi des familles lexicales (p.ex. *der Trotz*, *trotzig*, *trotzen*, *trotz*; 1919: 73-75; 82), tout comme chez Sechehaye (cf. *infra*). Les transferts intercatégoriels (ainsi que les mots inclassables) dépourvus de marque formelle, en gros ce qu'on appelait traditionnellement la 'dérivation impropre', ne sont pas pris en considération, alors qu'une partie de la morphologie dérivationnelle, à l'exclusion des procédés qui ne concernent pas la syntaxe, comme la diminutivisation (1919: 87), y est également associée.

Cela étant dit, comment la dissociation de la valeur notionnelle et de la valeur grammaticale des parties du discours nous mène-t-elle à la transposition? Bally définit la *transposition (fonctionnelle)* comme suit:

«Un signe linguistique peut, tout en conservant sa valeur sémantique, changer de valeur grammaticale en prenant la *fonction* d'une catégorie lexicale [...] à laquelle il n'appartient pas» (1944²: 116).

La dissociation sens lexical/sens grammatical permet à un sens lexical donné d'entrer dans plusieurs moules catégoriels (à la suite d'un emploi non canonique).

¹² Les *Beziehungsbedeutungen* (sens grammatical) sont reliées à la fois au monde phénoménal et aux fonctions syntaxiques (1919: 86; 90). Le sens grammatical des mots les prédispose en quelque sorte à certaines relations fonctionnelles. On est proche du *selection tagmeme* de Bloomfield (1933; chap. 10). Otto (1919: 83), quant à lui, renvoie à F. Müller.

Il suffit de considérer une des associations sens lexical/sens grammatical (= classificateur du sens lexical, catégorie, partie du discours) comme primaire pour en déduire les autres ‘par transposition’. Ce schéma s’applique non seulement aux transferts intercatégoriels (sans marquage formel, i.e. la dérivation impropre), mais peut également donner lieu à *une approche dynamique des familles lexicales* (Secheyaye 1926: 99). L’association par défaut est appelée «catégorie naturelle» (Bally 1922: 119, n.1) chez Bally; les autres membres de la famille (les dérivés) sont autant de variantes, de transpositions de la même idée. Cette perspective implique l’unidirectionnalité de la transposition (Bally 1944²: 118-119)¹³.

2.1.2. Secheyaye

D’après Secheyaye, les *classes de mots* sont l’expression grammaticale des *catégories de l’imagination* ou *catégories imaginatives*¹⁴ (1926: 43-44), c’est-à-dire des catégories d’appréhension «inséparables de toute pensée concrétisée en une sorte de spectacle». Elles sont au nombre de quatre: entité (substantif), procès (verbe), qualité (adjectif), manière (adverbe), la dernière étant «la qualité du procès» (1926: 64). Elles appréhendent les *idées* par l’application d’une image (procès,...) qui correspond à une certaine *valeur*.

Cette «liberté de l’esprit» (notre imagination est indépendante du classement objectif, logique, des idées, 1926: 93; 102) est limitée par «certaines conditions logiques et psychologiques qui règlent la transposition d’un terme d’une catégorie dans une autre» (1926: 102). Qu’on songe, par exemple, à l’impossibilité de ‘verbaliser’ un adjectif exprimant une relation (*boucherie chevaline*). Secheyaye énonce trois *règles* qui correspondent à trois effets (ou tendances): la dramatisation, la matérialisation et l’abstraction. Ces règles attribuent (dans la langue¹⁵) l’idée à une classe différente de sa «*catégorie naturelle du point de vue de la logique*» (1926: 103). Bref, ces règles expliquent pourquoi le nom exprime parfois une qualité (*blancheur*) ou une action (*la marche*), ou encore, pourquoi un adjectif peut en arriver à exprimer une pure relation (*voisin*). Toute dérivation n’est pourtant pas une transposition, car certains dérivés ont fait l’objet d’un processus

¹³ Bally n’est pas très clair quant à la façon dont il faut identifier l’association par défaut.

¹⁴ *Imagination* a ici le sens de représentation (image). Cf. *Vorstellung* en allemand.

¹⁵ Quant à l’attribution des catégories dans la *parole*, Secheyaye (1926: 111-118) reste très prudent. Il se limite à signaler que les trois types de transpositions fournissent les bases d’une psychologie de la parole. Il donne l’exemple de l’exploitation stylistique (littéraire) de la *matérialisation*.

sémantique supplémentaire comme l'enrichissement ou la spécialisation (p.ex. *sang* > *sanglant, sanguinaire*) (1926: 106)¹⁶.

Les transpositions s'appliquent donc en premier lieu à des mots, rangés en familles morphologiques. Or, parmi les exemples, on trouve des transpositions impliquant des membres de familles purement notionnelles, ou encore, des éléments d'une complexité différente et ancrée dans toute une phrase :

le soleil est lumineux → *brille / répand sa lumière / nous inonde de lumière*
une mer tranquille → *qui s'apaise, qui dort*¹⁷

Une idée de relation (préposition) apparaît parfois :

un homme courageux → *(plein) de courage*¹⁸ (1926: 104)
mourir chrétiennement → *chrétien, en chrétien* (1926: 105)

Ces exemples montrent qu'on a par moments affaire à de simples paraphrases (1926: 110) – parfois assez lâches – qui ne prennent pas en considération les rapports formels entre les éléments impliqués, comme le montre aussi la mise en rapport de *menacer* et *danger(eux)* (1926: 101). En outre, Sechehaye ne vise que les mots transposés (cf. l'orientation lexicale de la théorie) et ne rend pas compte des procédés transpositeurs, ni des modifications contextuelles concomitantes (p.ex. *lumineux* → *lumière* dans *être lumineux* → *répandre sa lumière*).

L'insertion dans la phrase est cependant l'une des explications fournies pour le phénomène de la transposition. Pour Sechehaye – tout comme pour Jespersen (1924: 91, passage auquel renvoie Sechehaye) et Bally (1944²: 41) –, la langue dispose de plusieurs phrases pour exprimer le même contenu propositionnel (1926: 101):

La santé de mon ami est en danger.
Il est atteint d'une maladie dangereuse.
La santé de mon ami est dangereusement atteinte.
Mon ami malade est très menacé.

Dans ces phrases, « les mêmes idées » apparaissent « dans les catégories les plus diverses » pour exprimer la même « idée totale », ce qui montre que la théorie des

¹⁶ Bally (1944²: 116; 165) en fait une *transposition sémantique* (à distinguer de la *transposition fonctionnelle*).

¹⁷ Dans ces deux exemples, Sechehaye insiste sur le poids de l'*imagination* (i.e. la capacité de 'représentation') dans la conceptualisation des phénomènes (1926: 110). Ces figures disparaissent sous l'effet d'une espèce d'usure du caractère imagé en faveur de notions plus intellectualisées (1926: 50).

¹⁸ Tesnière aurait interverti les pôles de cette transposition (prép. + nom → adj.).

transpositions affectant les *mots* est liée (tout comme chez Bally) à une approche onomasiologique de la *phrase*. C'est la fonction (ou le fonctionnement) dans la phrase qui détermine (« impose ») la catégorie (occasionnelle) de « l'idée » (p.ex. sujet → substantifs), preuve de la liberté de la langue à s'affranchir « d'un classement objectif des idées selon leurs catégories propres ».

Les subordonnées, quant à elles, sont également rattachées aux parties du discours (1926: 186-199), mais ne sont pas assimilables aux catégories d'appréhension:

« les propositions n'entrant pas dans les catégories de l'imagination, il serait absurde de pousser l'assimilation plus loin » (1926: 188).

En d'autres mots, si elles fonctionnent comme des parties du discours, elles ne structurent pas la conceptualisation des idées comme le font les parties du discours au niveau lexical. L'exclusion des subordonnées souligne le fait que la transposition chez Secheyay est de nature lexicale et sémantique.

2.2. Vers la transposition syntaxique: de Bally à Tesnière

Si, de par son orientation sémantique (cf. aussi l'affirmation de Bally 1944²: 116), la théorie de Secheyay se distingue facilement de celles de Bally, Frei et Tesnière, on a trop souvent mis les *transpositions fonctionnelles* (Bally)¹⁹ et les *translations* (Tesnière) sur un pied d'égalité, comme nous l'avons dit dans l'introduction. Concepts voisins, certes, ils présentent néanmoins un certain nombre de différences. Afin de détecter ces différences, il faudra adopter un point de vue formel et examiner les structures susceptibles d'être translitées (2.2.1.). Les différences observées relatives au domaine des transpositions/translations nous permettront de dégager des différences d'optique (2.2.2.). Dans la confrontation des deux théories, des renvois seront établis à Secheyay. Henri Frei, successeur de Bally (après Secheyay) dans la chaire de linguistique générale à Genève, a élaboré la théorie de son maître en la radicalisant. Pour ne pas trop encombrer la comparaison Bally/Tesnière, il sera présenté sous 3.

¹⁹ Dans les pages qui suivent, le terme *transposition* désigne toujours la *transposition fonctionnelle*, par opposition à *transposition sémantique* (p.ex. *sanglant*, *sanguinaire* vs *sanguin*) (Bally 1944²: 116).

2.2.1. Le domaine de la translation/transposition : inventaire

D'un point de vue purement formel, la transposition/translation affecte les structures suivantes (les pages renvoient à Tesnière 1969²⁰) :

1. mots qui changent de catégorie (= sans translatif²¹)
2. mots qui changent de catégorie à l'aide d'un translatif
 - 2a. par une préposition
 - 2b. par un morphème grammatical : cas, *-ant*, *-é*, désinence infinitif, ...
p.ex. *un exemple frappANT*, *aimÉ* (V > Adj.) ; *liber PetrI* (N > Adj.)
 - 2c. par un morphème lexical : *-teur*, *-tion*, *ment* (1969²: 403-405 ; 468-470)
 - 2d. à l'intérieur d'un mot composé (avec ou sans translatif) :
p.ex. *mappemonde* (< *mappa mundi*), *LandSknecht*, *postman* (1969²: 406-408)
3. propositions [= transpositions du second degré]

À part ce fonds commun, les transpositions de Bally, moins contrôlées par les formes, et appuyées par des paraphrases, embrassent encore les structures suivantes :

- a) familles notionnelles (= par supplétion) : p.ex. *cheval/équestre*
- b) *hypostase* ou *transposition implicite*
Cf. 1. *supra*, mais Bally y rattache aussi *c'est un âne* (= comme un âne) :
« figure vivante »
- c) *caractérisation* (surtout *composition*)

²⁰ Bally : 1. (1944²: 165-168), 2. (1944²: 118-120) et 3. (1944²: 120). Le *dictum* transpose aussi une phrase en membre de phrase (1944²: 39). Les cas ne sont pas vraiment traités chez Bally.

Tesnière distingue en outre un certain nombre de translations particulières (1969²: 401, 472-473, 393) dont nous présenterons seulement la *transvaluation* (Tesnière 1969²: 465-467 ; renvoi à Bally) : un mot plein devient un mot vide (ou inversement). C'est le résultat d'une translation qui a fonctionné à faux (1969²: 465) : *rappor_{adv}* (à Bernard) → (*rappor_à*)_{prép} Bernard. Tesnière renvoie à Bally qui parle également de *transvaluation*, terme que le linguiste genevois a remplacé au fur et à mesure par *permutation de valeurs* (Bally 1944²: 227-8 ; 239-240, 68, 324, 220-222 ; 208). En 1932, Bally définit la *transvaluation* comme une « permutation des valeurs sans déplacement des signifiants », ce qui suggère que le phénomène concerne également la position des éléments transposés. Le terme *transvaluation* est sans doute un calque de l'allemand *Umdeutung*. Sandfeld (1915 : 58-62) appelle *Umdeutung* une réinterprétation de structures, dépassant parfois les frontières des fonctions syntaxiques (p.ex. *ich sehe das : er kommt ; il fait / cher vivre dans... → il fait cher / vivre*). Cette *Funktionsveränderung* fait parfois passer un mot à une autre partie du discours (*malgré le roi ; pendant*).

²¹ Ce qui signifie, aux yeux de Tesnière, la faillite de la syntaxe fondée sur la morphologie (1969²: 381 ; 402).

- d) ‘grammaticalisation²²’ de données situationnelles, de l’actualisation: *ce* < *qui est ici*
- e) application aux fonctions nominales: le COD est toujours un nom transposé, car le nom est sujet par défaut (1944²: 122, critiqué par Ruwet 1967: 228)

Dans ce qui suit nous allons commenter ces cas.

(a) Bally fait entrer les familles purement notionnelles (cf. Sechehaye) dans la théorie de la transposition par le biais de la *supplétion* (1944²: 117), qui doit être considérée comme un procédé transpositionnel: *cheval / équestre; réussir / succès; tuer / meurtre*.

(b) En outre, il fonde l’*hypostase*²³ ou *transposition implicite* (1944²: 165-168) sur l’ellipse de l’élément qui marque la nouvelle catégorie et qui se fond avec l’élément transposé²⁴. L’hypostase, phylogénétiquement antérieure à la *transposition explicite*, est « un syntagme dont la partie explicite est le déterminant, l’idée catégorielle le déterminé » (1944²: 165). Ainsi, *le beau = la notion (t) de beau (t’)*²⁵. La prosodie empêche parfois l’hypostase d’être pure (1944²: 166) et l’hypostase s’use avec le temps (1944²: 168), comme le montre *la rose vs rose*. Les *figures ou tropes de la rhétorique* (vivants) doivent également être rattachés à l’hypostase lexicale. La métaphore *âne*, par exemple, dans *Paul est un âne*, peut être paraphrasée par « bête ou entêté comme un âne », ou par « tel qu’un âne ». Le terme transpositeur est de nouveau sous-entendu (1944²: 167). Cette extension à la stylistique est étrangère à la théorie de Tesnière, tout comme l’est l’interférence avec la problématique de la détermination.

(c) Aux yeux de Bally, la transposition des signes virtuels se confond avec la caractérisation en général, et plus particulièrement avec la composition (1944²: 119), car « tout caractérisateur et tout terme t’ d’un composé sont des transposés ».

²² *Grammaticalisation* étant utilisée ici dans le sens de ‘intégration de l’extra-linguistique à la sphère grammaticale ou syntaxique’.

²³ Emprunté au grec *hupostasis* « action de placer en dessous » (1398), le substantif « hypostase » est d’abord en usage dans le vocabulaire de la médecine où il désigne le dépôt d’un liquide organique. Il est ensuite repris en philosophie, où il prend le sens de « substance » (chez Aristote *hupostasis* signifie l’existence indépendante, ce qui peut subsister par soi-même (Bally 1944²: 165, n.l.)) et en théologie (1541, Calvin). Au 20^e siècle, il est encore en usage en philosophie d’une part, où il a pris le sens d’« entité fictive » (1926), et en linguistique de l’autre, avec le sens susmentionné (*Dictionnaire historique de la Langue Française*, 1992, Paris: Le Robert).

²⁴ À distinguer du *signe zéro* (Bally 1944²: 165), qui est rétabli mentalement.

²⁵ Le syntagme (entité qui peut être ramenée à la phrase) est toujours binaire (à l’instar de la phrase): t = déterminé (< thème); t’ = déterminant (< propos) (Bally 1944²: 102).

En réalité, le suffixe transpositeur induit une caractérisation comme le montrent les «équivalents fonctionnels» (1944²: 119) qui sont des «caractérisés» ou des «composés»:

un laboureur: un homme labourant, qui laboure
chevaucher: aller à cheval
chaleur solaire: du soleil, qui vient du soleil

De même, les composés allemands correspondent souvent à des dérivés français (*arrosoir* = *Giesskanne*) et les suffixes remontent à des déterminants de composés (*clairement; Kindheit*).

(d) La transposition existe aussi en dehors du domaine des signes virtuels. Comme «un actualisé n'est pas autre chose qu'un caractérisé de la parole» (1944²: 120), tout actualisateur est également un transposé (1944²: 120). La caractérisation consiste ici dans l'identification du référent dans la situation. Exemples:

- *ce cheval, mon chapeau*
ce est issu de... qui est ici
mon provient de... qui est à moi, de moi, transition du lieu spatial moi
- l'actualisation temporelle
 p.ex. *il vint*: «ce moment du passé est conçu comme un lieu, qui est transposé en déterminant *la venue*» (1944²: 120)
- *blanc_{adj.}* → *EST/DEVIENT blanc_{v.}* ou *blanch-I_{v.}* —^{actualisation} → *blanchi_T*

On assiste ici à la 'grammaticalisation' (qui est une explicitation par paraphrase) d'informations fournies par la situation de l'énonciation.

(e) Bally va encore plus loin, en étendant la transposition aux fonctions syntaxiques remplies par le nom. Le substantif est «prédestiné à la fonction de sujet» (donc toujours déterminé) et ne peut, dès lors, être déterminant, qu'à condition d'être transposé. Sont énumérés ensuite les compléments de l'adj., du nom, et aussi, chose curieuse, les compléments circonstanciels, le complément d'agent, le COD et le COI (1944²: 122)²⁶. C'est que la catégorie nom ne serait pas compatible avec le rôle de *déterminant* qu'il a dans ce cas, ce qui implique une transposition, selon le principe énoncé une page plus tôt. Il conclut: «toute rection implique transposition» (1944²: 122).

On constate que la volonté de construire une théorie – dont Bally entend fournir des «hypothèses de travail» (1944²: 121) –, fondée sur un seul rapport abstrait

²⁶ Cette théorie est critiquée par Ruwet (1967: 228).

(*déterminant/déterminé*), complété par un procédé qui ramène à ce rapport les faits non conformes (la *transposition*), « met en cause la grammaire tout entière », y compris la phonologie²⁷ (1944²: 121).

2.2.2. De la *transposition* à la *translation*: différences d'optique

L'inventaire des formes concernées par la *transposition/translation* trahit déjà des différences d'optique entre les deux théories. Trois aspects demandent d'être examinés de plus près: le statut du lexical, le poids de l'aspect sémantique et le rôle de la paraphrase.

a. Le statut de la dérivation affixale

Conformément à la tradition, où la dérivation affixale et les transferts intercatégoriels de mots étaient traités ensemble dans la section de la grammaire consacrée à la morphologie lexicale, Bally et Secheyave²⁸ ne dissocient pas les deux phénomènes, qui partagent d'ailleurs le même fondement sémantique (cf. 2.1.1.)²⁹, même si la portée de la *transposition* dépasse le domaine purement lexical chez Bally. Tesnière, pour sa part, admet également la dérivation³⁰ comme *translation*, mais tient à préciser qu'il s'agit d'une *translation figée* (1969²: 403-405)³¹ où l'affixe – un ancien *translatif* autonome – joue le rôle de *translatif*. De ce fait, la dérivation affixale est reléguée au second plan et dissociée de la *translation vivante*, qui est au centre de l'intérêt. Marginale (ce qu'on ne peut pas dire de Bally 1944²), elle ne se trouve pas partout où elle aurait pu se trouver. Si on la trouve sous la *translation double* verbe > adj. > nom (p.ex. *souffrir* > *souffrant* > *souffrance*) (1969²: 491), on cherchera en vain les noms abstraits dérivés (1969²: 411-414) sous la *translation* adj. > nom, ou encore, les verbes déadjectivaux (p.ex. *blanchir*) (1969²: 471).

²⁷ La *transposition phonologique* concerne le changement de classe d'un phonème sous l'influence du contexte (*iMperitus*, *iRritus*; *leKtos*) (1944²: 121n.1, 177).

²⁸ Or toute *dérivation* n'est pas *transposition* dans l'esprit de Secheyave (cf. le cas de *sanguinaire*, signalé ci-dessus).

²⁹ Le rapprochement de la dérivation affixale et les transferts intercatégoriels peut également être justifié sur le plan de la forme. On pourrait dire que les transferts intercatégoriels correspondent à une dérivation à affixe zéro.

³⁰ Le *nom d'action*, le *nom d'agent*, le *nom de patient*, le *nom d'attributaire* et le *nom de circonstance* « désignent » – et non pas « transposent », car la catégorie du départ est le verbe et non pas les actants/circonstants – respectivement le verbe lui-même, le prime, le second et le tiers actant, ou encore, le circonstant (1953: 24). Quoiqu'il s'agisse d'aspects sémantiques des dérivés, on est tout près des *transpositions* du type *sujet* → *nom d'agent*.

³¹ Le *nom d'action* apparaît ainsi comme le stade final de l'évolution de l'infinitif, comme un « dérivé complètement figé » (1969²: 420).

Bally et Tesnière ne sont donc pas d'accord sur le statut de la dérivation affixale. Malgré toute l'importance que Bally accorde au traitement de la transposition en synchronie, il considère la dérivation affixale (*argile/argileux*) comme relevant de la statique (contrairement à *la bête / bête*, par exemple), alors que Tesnière y voit le résultat d'anciens « nucléus transférés », bref des *translations figées*, ce qui les situe dans la diachronie (1969²: 373-374). Cette divergence de vues cache une conception différente de la diachronie en morphologie dérivationnelle: perte du sentiment linguistique pour Bally, figement de la translation (lexicalisation, ce qui se manifeste par une association constante entre un radical et un affixe) pour Tesnière.

b. L'assise sémantique et le poids de celle-ci dans la théorie

On a vu que la théorie de la transposition de Bally reste dominée par des considérations sémantiques (rapports déterminant/déterminant, caractérisation; paraphrases; stylistique), mais déjà moins que chez Sechehaye (1926; cf. le jugement de Bally lui-même, 1944²: 116, n.1). Bally, tout comme Tesnière, renforce le rôle des transpositeurs³², qui avaient été laissés pour compte par Sechehaye. Celui-ci s'était limité à établir des transpositions en se fondant sur la sémantique et la conceptualisation 'imaginative', sans s'inquiéter trop de la façon dont se réalisaient ces transpositions sur le plan formel.

Bally³³ et Tesnière, quant à eux, identifient les opérateurs de la translation/transposition [les *translatifs* et les *transpositeurs* (ou *catégoriels*)³⁴] et en dressent une typologie. Bally distingue la *transposition implicite* (ou *hypostase*) de la *transposition explicite*³⁵ et oppose à l'intérieur de celle-ci les signes intérieurs (*rogo quis SIT*) des signes extérieurs au transposé (p.ex. les conjonctions) (1944²: 133-135). Tesnière (1969²: 408-410), dont la description est beaucoup plus élaborée, fonde sa typologie des *translatifs* à partir de trois critères: [constitutifs vs subsidiaires], [autonomes vs agglutinés] et [variables vs invariables]. Il s'applique même à décrire dans le détail les différentes phases des translations multiples, au point d'aboutir à de véritables algorithmes, analogues à ceux que Bally avait reconnus

³² Même dans les familles notionnelles il est question du procédé de la supplétion (cf. *supra*).

³³ Cf. aussi Bally (1944²: 117) où il énumère quelques *irrégularités de forme* entraînées par la transposition.

³⁴ Ces termes font partie d'un triptyque, respectivement *transponend/transposé/transpositeur* (1944²: 117) et *transférende/transféré/translatif* (1969²: 367).

³⁵ Plusieurs degrés d'explicitation peuvent être distingués: *beau est synonyme de vrai / le beau... du vrai / la beauté... la vérité*.

dans la dérivation lexicale (1944²: 118). Tant la classification des translatifs que la description des translations multiples montrent que Tesnière veut aller plus loin dans la prise en considération de la forme. En plus, Tesnière s'abstient de la paraphrase sans contrôle de la forme et ne rattache pas comme le fait Bally le *transpositeur* à la problématique des rapports abstraits de détermination (*déterminant/déterminé*).

Bref, si Bally et Tesnière se démarquent de Secheyave, il faut dire que Tesnière pousse plus loin l'affranchissement du sens en faveur de la prise en considération des aspects formels, même si la présentation succincte du phénomène chez Bally (cf. Bally 1944²: 117) fausse quelque peu la perspective. Ce qui intéresse Tesnière, c'est le « point de vue structural » (1969²: 402)³⁶. Certes, on trouve même chez Tesnière un substrat sémantique (humboldtien). La pensée ne peut saisir la réalité qu'à l'aide d'un *système d'idées générales, les catégories de la pensée*. Le langage se sert de *catégories grammaticales* constituant un *système de notions générales* pour saisir la pensée (1969²: 48). Les catégories grammaticales (parties du discours) concordent souvent avec les catégories de la pensée (1969²: 76), tout en restant sur le plan grammatical (e.a. la valeur catégorielle des parties du discours). Elles constituent la grille à travers laquelle les concepts sont conçus et classés dans chaque langue particulière. Ces *valeurs catégorielles* (Coseriu, *apud* Baum 1976: 76) sont au nombre de quatre : substance, procès, attribut de la substance et attribut du procès (1969²: 61-62). Le rôle de la translation – qui est liée au passage de la langue à la parole³⁷ – est justement de déjouer les contraintes imposées par les catégories sémantiques de base au moment de l'énonciation (Tesnière 1969²: 365). Elle souligne de ce fait l'indépendance du *structural* – le niveau de la *fonction* des mots – et du *sémantique* (1969²: 366).

c. Les transformations et les paraphrases

Les *transpositions* et *translations* introduisent dans la syntaxe l'idée de mouvement, de dynamité, bref, l'idée d'un passage d'un plan vers un autre, tout comme

³⁶ Ceci ne l'empêche pas de relever parfois des différences sémantiques – cf. aussi Bally (1922: 121): *vivre paisible/paisiblement* –, par exemple, entre le translatif autonome et le translatif figé (*parisien* est plus permanent que *de Paris*), mais celles-ci sont identifiées comme telles.

³⁷ Tesnière distingue l'*ordre statique* de l'*ordre dynamique* (1969²: 50-51). Seulement, il n'explique pas le passage de l'un à l'autre. Dans un manuscrit de 1918 il est question d'une « polarité ou opposition de la langue virtuelle à la langue réelle » qui constitue « la base de toute [s]a pensée linguistique » (Baum 1976: 25). Détail piquant: il revendique la paternité de la dichotomie.

les *transformations* de la GGT. Or, ce qui distingue³⁸ fondamentalement les *transformations* des *translations/transpositions*, c'est leur domaine d'application. Comme le souligne Ruwet (1967 : 227), les *transformations* de la GGT opèrent en premier lieu sur des phrases, et dans une moindre mesure sur des syntagmes plus vastes que le mot.

Chez Tesnière, par contre, il s'agit toujours de *mots* translétés. Même les subordonnées sont réduites à des transpositions déverbiales (1969² : 557). Bally, lui aussi, n'a d'yeux que pour les mots dans les transpositions et, si une phrase fait l'objet de la transposition, la catégorie d'arrivée est toujours un mot (1944² : 120). Si la transposition/translation empiète sur le domaine syntaxique (cf. inventaire ci-dessus), il faut dire que l'approche demeure fondamentalement *lexicaliste*. Les éléments transposés sont des mots, considérés en dehors de tout contexte (et indépendamment des changements concomitants), à l'exception toutefois des transpositeurs (prépositions, articles, affixes, etc.).

La notion de *transformation* – dans le sens de transformation 'horizontale' (Seuren 1998 : 238), c'est-à-dire l'établissement d'équivalences entre des phrases sans identification d'une structure 'profonde'/de base – est cependant tout près de faire son entrée dans la linguistique de Bally et de Secheyaye, mais par une autre voie. Bally se laisse guider par

« le procédé des *équivalences fonctionnelles*, par quoi nous entendons des pièces du système grammatical qui peuvent s'échanger au nom de leur fonction commune, sans que leurs valeurs sémantiques et stylistiques soient nécessairement identiques » (1944² : 40, nous soulignons).

C'est là un procédé (qui demande un point de vue onomasiologique) que Bally avait déjà mis en pratique dans son *Traité de Stylistique* (1909) et que l'on trouve aussi chez son collègue Secheyaye³⁹ (1926 : 101 ; cf. *supra*). Ainsi, les constructions suivantes sont fonctionnellement équivalentes : *la maison dont mon père est propriétaire* ~ *que possède mon père* ~ *qui appartient à mon père* ~ *possédée par lui* ~ *maison de mon père* (Bally 1944² : 40). Bally applique le procédé surtout aux phrases indépendantes (1944² : 41), tout comme Secheyaye (1926 : 101), d'ailleurs.

³⁸ Ce sujet a été débattu dans les années 1960. Corblin (1995 : 232) renvoie à Grunig (1965) et à Ruwet (1967) et insiste sur le fait que la *translation* « n'est pas vide » (comme la *transformation*), mais qu'elle modifie les possibilités de connexion. Voir aussi Robins (1961 : 89) dans son c.r. de Tesnière (1959).

³⁹ Comme nous l'avons dit, Secheyaye fait même abstraction du 'contexte' le plus immédiat, à savoir les transpositeurs.

On a même l'impression que ces *équivalences fonctionnelles* se trouvent à la base de certaines *transpositions*. Soient deux structures équivalentes. Au lieu de se demander par quels procédés on peut réduire l'une à l'autre, Bally et Sechehaye se bornent à noter l'équivalence. Dans le meilleur des cas, les deux structures contiennent des éléments entre lesquels on peut établir une correspondance de mot à mot, soit une transposition. Nous avons vu que Sechehaye, après avoir établi l'équivalence entre quatre phrases, signale que « les mêmes idées [qui] apparaissent dans les catégories les plus diverses » (1926: 101), ce qui l'amène à la théorie des transpositions. Chez Bally, il s'y ajoute la volonté de reconnaître partout la structure sémantico-logique canonique *déterminé/déterminant*, calquée sur la structure de la proposition.

En dernière analyse, les *transpositions* (Bally, Sechehaye; cf. aussi Frei) s'inscrivent dans une pratique généralisée de la paraphrase, c'est-à-dire de la transformation non contrôlée par la forme et basée sur un vague rapport de synonymie grammaticale. Chez Tesnière, en revanche, ce genre de paraphrases fait défaut.

2.3. L'élaboration de la transposition par Frei

Ce tableau doit encore être complété par Henri Frei, disciple et successeur de Bally dans la chaire de linguistique générale (après Sechehaye). Frei a élaboré encore la théorie de son maître tout en la radicalisant. En effet, dans sa *Grammaire des fautes* (1929), il développe une théorie de la transposition qui est encore plus puissante que celle de Bally, comme Bally l'a reconnu lui-même (1944²: 116, note 1)⁴⁰.

Si nous nous permettons un accroc à la chronologie – la « grammaire » de Frei est publiée trois ans avant *Linguistique générale et linguistique française* (1932) –, c'est que, d'abord, du point de vue de la chronologie 'globale' de l'histoire du concept de transposition, l'apport de Frei est postérieur à l'introduction de la notion par Bally (1922), et que, deuxièmement, du point de vue du contenu du concept, Frei y attribue une portée encore plus large, ce qui fait de sa réflexion en quelque sorte le prolongement de celle de son maître. Il est cependant plus que probable que les deux se sont « influencés » mutuellement dans l'élaboration du concept⁴¹, notamment en

⁴⁰ Bally (1944²: 118) critique l'idée d'une transposition « libre » que Frei oppose à la transposition « dirigée » (unilatérale, à sens unique). Selon Bally, les cas comme *louer* ne concernent pas un échange, pas un mouvement, mais plutôt une opposition statique.

⁴¹ Bally, qui a dirigé la thèse de Frei, a assisté de très près à la genèse de la *Grammaire des fautes*. L'étude des notes de Bally montre que le maître avait quand même quelques réserves (Amacker 2001). Quant au chapitre sur le besoin de l'invariabilité où il est longuement question des *transpositions*, Bally l'a qualifié de « hors de pair. Il y a là toute une grammaire nouvelle en germe » (Amacker 2001: 17, n. 19).

ce qui concerne la *condensation*. Pour en avoir le cœur net, il faudrait, comme le signale Amacker (2001 : 17, n. 19), étudier les manuscrits des cours de Bally.

D'un point de vue théorique, la notion de transposition est bien intégrée à la conception fonctionnelle du langage de Frei (par laquelle il se démarque de Saussure; Frei 1929 : 39). Il se propose de montrer

« comment le besoin d'invariabilité, en réduisant les modifications formelles à un minimum, cherche à rendre la transposition linguistique aussi aisée que possible » (1929 : 138-139).

La mobilité du signe, gage de l'arbitraire total, permet des transpositions, facilitées encore par le besoin d'invariabilité, qui consiste à limiter la charge mémorielle des signes en réduisant le nombre de signes différents.

Frei distingue trois types de transpositions (1929 : 139) :

- 1) *transposition sémantique*⁴² (1929 : 142-161) : valeur sémantique → autre valeur
- 2) *transposition syntagmatique* : catégorie syntagmatique → autre catégorie syntagmatique
- 3) *transposition phonique* : sous-unité → unité (et inversement)
p.ex. *nous-allons* (sujet conjoint) → *nous* (sujet disjoint)

La *transposition syntagmatique* comporte à nouveau trois types (1929 : 161-225) :

- 1) *la prédication* (phrase indépendante)⁴³
- 2) *la transposition linéaire*⁴⁴
- 3) *la condensation* (phrase → mot; syntaxe → morphologie).

⁴² À ne pas confondre avec la figure, qui est un procédé expressif. La transposition implique l'oubli ou le refoulement du sens premier (1929 : 141). Diachroniquement parlant, nombre de figures sont devenues des transpositions.

⁴³ Il s'agit en réalité de toutes sortes de 'fautes' dues à l'action exercée sur le verbe par diverses tendances (fautes d'accord, tendance vers l'invariabilité du radical, etc.).

⁴⁴ Cette section est divisée en deux parties (1929 : 214-225) :

- élargissement/rétrécissement : *le troupeau sort* → *on sort le troupeau* (élargissement); *il boit du vin* > *il boit* (rétrécissement).
- changement de direction : 1° passif (1929 : 221-225); 2° impersonnel (1929 : 224); 3° complément de relation sujet [*ses cheveux sont foncés* → *il a les cheveux foncés*; *elle a le teint joli* (inhérence) → *elle est jolie de teint* (relation)].

La condensation permet de «transposer une phrase en un membre de phrase» (1929: 175). Ce procédé est particulièrement puissant et remet en question les cloisonnements internes de la grammaire. En voici un échantillon représentatif:

- *la femme a le panier > qui a le panier > avec le panier > au panier*
[préposition = verbe transitif condensé]
- *la rose est belle > la beauté de la rose*
- *la rose est rouge > la rose rouge*
- *il apporte le pain > le garçon qui apporte / apportant le pain*
- *il commande le navire > le commandant du navire*
- *un témoin qui l'a vu de ses yeux > un témoin oculaire*
- *le déterminatif⁴⁵: le chapeau de moi > mon chapeau; la maison qui est là > cette maison*
- *il courait > il est arrivé en courant*
- *être presque certain > la presque certitude*
- *la substantivation: être blanc > la blancheur; marcher > la marche; beau > le beau; etc.*
- «Les substantifs composés et dérivés ont pour fonction de condenser une phrase en un substantif» (1929: 208): *il cultive la terre > un cultivateur*

La condensation est basée, en définitive, sur l'appariement du rapport *déterminé + signe de rapport + déterminant* au rapport prédicatif *sujet (déterminé) + verbe + prédicat (déterminant)* (Frei 1929: 161; 175-176).

Cette présentation sommaire suffit pour situer les transpositions de Frei par rapport à celles de ses contemporains. Ce qui les caractérise surtout, c'est la volonté d'aller au-delà des mots. Le véritable objet de la description de Frei, c'est l'établissement d'équivalences entre des phrases ou des syntagmes, bref des structures plus vastes que le mot. On peut dire que les *transpositions* (*syntagmatiques* et *linéaires*) de Frei se rapprochent encore plus des *transformations* reconnues par les premières versions de la grammaire générative transformationnelle que les *transpositions* de Bally.

2.4. Bilan: le cheminement vers une translation syntactico-fonctionnelle

Arrivé au terme de notre analyse comparative, nous pouvons résumer le chemin parcouru de Secheyne (1926) à Tesnière (1934, 1953, 1959), en passant par Bally (1932, 1944²) et Frei (1929), comme suit:

⁴⁵ Ce cas se rattache à ce que Frei appelle une transposition de la «syntagmatique libre (syntaxe)» à la «syntagmatique plus ou moins condensée (morphologie)»: *la maison est à moi* → *ma maison* (1929: 139).

- 1° lexical (et infra-lexical, i.e. dérivationnel) → syntaxique
 2° sémantique → fonctionnel
 3° l'aspect formel devient plus important (cf. typologie des *translatifs*; étapes de la translation)

Même si la transposition ne renie pas tout à fait son origine lexicologique, elle s'étend progressivement à la syntaxe (flexion casuelle, prépositions + nom, subordonnées, etc.), au point de couvrir de larges pans de la grammaire. Les affirmations de Bally (selon qui la transposition implique une refonte complète de la description grammaticale; cf. *supra*) et de Tesnière soulignent cette tendance. D'après Tesnière (1969²: 366), la translation atteindrait même un mot sur quatre dans la conversation. Parallèlement, elle s'affranchit chez Tesnière de la sémantique (liée à la dérivation, aux 'familles sémantiques', aux paraphrases sémantiques, et, chez Bally et Frei, au rapport sémantico-logique déterminant/déterminé) et accorde une importance plus grande aux aspects formels (déjà en partie chez Bally).

3. *Transposition et translation : un champ conceptuel protéiforme*

Dans la présentation des théories transpositionnelles, nous avons vu que le phénomène du 'changement de partie du discours' s'est présenté aux grammairiens et linguistes comme une problématique multidimensionnelle dont chacun a entrevu un ou quelques aspects. Le problème des transferts intercatégoriels présente en effet plusieurs *dimensions* (3.1), peut réunir plusieurs *domaines* traditionnellement séparés (3.2) et autorise différentes *perspectives* (3.3). L'exposé métathéorique qui suit permettra en outre d'établir des comparaisons ponctuelles avec le traitement du problème dans les grammaires françaises 'traditionnelles' de l'époque (cf. Lauwers 2001), avec la théorie des trois rangs de Jespersen⁴⁶, ainsi qu'avec les *transformations* de la grammaire générative transformationnelle.

⁴⁶ Le linguiste danois Otto Jespersen a élaboré une théorie syntaxique basée sur l'opposition *nexus* (= noyau prédicatif)/*junction* (en gros les rapports internes au groupe nominal). Les parties constitutives de ces unités contractent des rapports hiérarchiques abstraits qu'il appelle, d'une terminologie affranchie des parties du discours (cf. 1933: 14), des rangs (*ranks*). Les rangs sont au nombre de trois: *primaries* (*principals* en 1914), *secondaries* et *tertiaries* (1924: 96). Appliqués aux *junctions*, cela donne: *extremely* (III) *hot* (II) *weather* (I). L'auteur applique la même grille d'analyse aux *nexus*: *the dog* (I) *barks* (II) *furiously* (III). L'objet et le complément de la préposition sont *primaries* (1924: 96-97); le verbe-prédicat *secondary*. La théorie des rangs s'inscrit en faux contre la terminologie courante de l'époque (1924: 106-107) – notamment celle proposée par le Comité pour la réforme de la nomenclature grammaticale, présidé par Sonnenschein. Celle-ci s'appuie sur les termes *adjectival*, *adverbial* et *substantival* (*adjectival use*, etc.). Jespersen a beau insister sur la séparation des rangs et des parties du discours (« different spheres » 1924: 98, 107; cf. aussi 1933: 14-15), les uns concernant le mot

3.1. Dimensions

La complexité du phénomène tient en premier lieu au fait qu'il se trouve au croisement de plusieurs processus qui s'appuient mutuellement et qui présentent autant de 'dimensions' du problème :

- a) dimension lexico-grammaticale: emplois libres (non figés) vs divers degrés de figement (= lexicalisation)
 Cette dimension implique une dimension sémantique⁴⁷, étant donné que le processus de figement s'accompagne d'un processus de différenciation sémantique. On passe d'une interprétation sémantique transparente (et généralisable) à un sémantisme individualisé (*la rose* vs *rose*).
- b) dimension chronologique: phénomène synchronique vs diachronique
- c) dimension sociale: emploi occasionnel (d'où: exploitation stylistique) vs emploi institutionnalisé, entériné par la norme linguistique

En rangeant les transferts intercatégoriels dans la morphologie lexicale (sous l'étiquette 'dérivation impropre'), la grammaire traditionnelle (cf. Lauwers 2001) optait chaque fois pour le deuxième pôle. L'emploi non canonique des mots était vu avant tout comme le résultat institutionnalisé (et pourvu d'un sémantisme plus individualisé) d'un processus essentiellement diachronique enrichissant l'inventaire lexical de la langue⁴⁸. C'est contre cette approche que réagissent Bally et Tesnière en ouvrant la problématique à l'ensemble de la syntaxe (combinaisons libres d'unités lexicales), ce qui va de pair avec un point de vue synchronique sur la matière :

«ces passages sont réglés par un ensemble de procédés qui devraient être étudiés *systématiquement* et à un point de vue *strictement statique*» (Bally 1922: 120, nous soulignons).

considéré en lui-même, les autres le mot considéré en combinaison avec d'autres mots (1924: 107), il n'en reste pas moins que, surtout dans le domaine des *junctions*, les rangs sont en quelque sorte le prolongement 'fonctionnel' des parties du discours, ce qu'il avoue d'ailleurs: *primaries* (~ N), *secondaries* (~ adj.) et *tertiaries* (~ adv.) (1924: 98, 107; cf. déjà 1914: 4-5). Si l'analogie *part of speech/rank* s'observe certainement sur le plan de la *junction*, elle disparaît au niveau des *nexus*, car le verbe fini est *secondary* (1924: 100), ce qui en fait une théorie 'sujéto-centrale'.

⁴⁷ Le poids de la sémantique s'agrandit encore quand on intègre aussi les échanges intracatégoriels, par exemple entre les noms propres et les noms communs, entre les noms concrets et abstraits, comme c'est en général le cas dans les grammaires traditionnelles.

⁴⁸ L'intrication avec la sémantique entraîne une certaine confusion avec des changements sémantiques qui n'ont rien à voir avec les transferts intercatégoriels entre parties du discours. Il s'agit surtout des passages entre sous-catégories du nom: concret/abstrait; nom propre/nom commun; etc.

C'est pourquoi il faut distinguer entre la transposition comme *procédé* en linguistique statique et la transposition «devenue habituelle» comme *procès* en diachronie (Bally 1922: 120). Ainsi, Bally oppose *homme singe* et *femme aimante* respectivement à *homme bête* et *femme aimant son mari*. De même, Tesnière distingue entre la «translation vivante» et la «translation figée» (1969²: 382) et cherche à «l'organiser en un corps de doctrine et à l'intégrer à la place qui lui revient organiquement dans l'ensemble du système de la syntaxe» (Tesnière 1969²: 384).

Quant au statut diachronique / synchronique de la problématique, il convient de distinguer au moins les étapes suivantes :

- a) le 'mot originel' n'existe plus ou n'existe plus avec ce sens-là
p.ex. *aveugle* (< **ab oculis*), *débonnaire* (< *de bon air*)
- b) emploi figé, avec glissement sémantique
altération phonétique/morphologique ou sémantique
p.ex. *la rose/rose* (↔ *châtain*)
p.ex. *un bourgeois/bourgeois* (avec tous les vices qu'on lui connaît, péjoratif)
- c) emploi figé, avec maintien du sémantisme initial
p.ex. *bourgeois* dans *la classe bourgeoise*
- d) emploi syntaxique, non figé (translation syntaxique), occasionnel (maintien du sens lexical)
p.ex. *spectacle son et lumière, des autos sport,...*
p.ex. *l'épicerie Dupont, des ornements Renaissance* (Tesnière 1969²: 440)
p.ex. *la disparition autant que possible des lignes téléphoniques aériennes, les partisans quand même d'une gare terminus* (Frei 1929: 204)
p.ex. *cela dure trois heures, il est peintre, etc.*

La dimension sociale a surtout été exploitée par Frei dans la *Grammaire des fautes*, comme le montrent les exemples susmentionnés. Elle pose en effet la question de la norme, et donc, de la *faute*.

3.2. Domaines

Les théories de la mutabilité des parties du discours dépassent les seuls transferts intercatégoriels, qui font passer un mot à une autre classe de mots, sans modification formelle. Elles impliquent en réalité trois domaines qui sont tradi-

tionnellement séparés, au point d’englober toute la grammaire⁴⁹: les domaines *infra-lexical* (la dérivation affixale), *lexical* (mots) et *supra-lexical* (structures plus complexes). Le terme *lexical* n’est pas synonyme ici de « figé », comme c’est le cas dans ce que nous avons appelé, d’un terme un peu malheureux, la dimension *lexico-grammaticale* (cf. 3.1.), qui concerne surtout le problème du généralisable (grammaire) vs l’idiosyncrasique (dictionnaire). Il s’agit ici d’un niveau de description grammaticale, d’un niveau de structuration, qui réunit un certain nombre de structures à propos desquelles on peut formuler des constats généralisables. L’opposition figé/non figé se retrouve, d’ailleurs, dans chacun des trois domaines :

- éléments infra-lexicaux figés (*constitutionnel*) vs non figés (**débeurrer une tartine*⁵⁰; schémas de composition productifs; *cour-ant*, les cas)
- éléments lexicaux figés (*rose*) vs non figés (les partisans *quand même* d’une gare)
- éléments supra-lexicaux figés (les locutions, p.ex. *bon marché*) vs non figés [syntagme nominal en fonction de complément circonstanciel, p.ex. *la veille*, nom complément du nom (introduit par une préposition), *que* + proposition, article + adjectif en emploi substantival, etc.]

Les théories transpositionnelles se distinguent sur ce point (mais à des degrés divers) de la théorie des rangs de Jespersen, qui ne considère pas le niveau infra-lexical.

3.3. Perspectives

La mutabilité des catégories est non seulement un phénomène évolutif multidimensionnel applicable à plusieurs domaines de la description grammaticale. Elle permet aussi plusieurs regards sur la même matière. Trois oppositions sont cruciales: statique/dynamique, focalisation du mot/d’ensembles plus vastes, sémantique/syntactico-fonctionnel.

Le phénomène peut, en effet, être décrit de façon relativement statique (les Modistes, Otto, Jespersen, l’approche lexicologique de la grammaire tradition-

⁴⁹ Rappelons que Bally parle aussi de transpositions dans le domaine de la phonétique.

⁵⁰ Ce dérivé figurait dans un test de G. Dal (licence Lettres Modernes 1994-1995; Université de Valenciennes) par lequel elle prouve que le locuteur natif est capable de comprendre (et de former) des dérivés non attestés dans les dictionnaires. Si l’on considère le lexique comme un inventaire virtuel (comme dans le cadre de la *morphologie constructionnelle*), capable de générer des dérivations occasionnelles selon certaines règles (comme nous venons de l’illustrer), le traitement sur un pied d’égalité de phénomènes infra-lexicales (cf. aussi la composition) et supra-lexicales peut se défendre.

nelle), ou, au contraire, comme un passage d'un état à un autre (dynamique) (Secheyaye, Bally, Frei, Tesnière). Chez Jespersen, la séparation des deux plans (lexical : *word classes*) et fonctionnel (*ranks*), mène à une syntaxe plus⁵¹ statique. La translation/transposition, qui normalise les emplois syntaxiques non prototypiques des mots, est en quelque sorte superflue, étant donné que les deux plans, *ranks* et *word classes*, sont autonomes. Les discordances sont dès lors normales : les noms «are used» comme *primaries*, *secondaries* et *tertiaries*. Cette visée statique explique, conjointement avec sa visée 'groupale' (cf. *infra*), pourquoi Jespersen ne s'intéresse pas aux translatifs.

Pour ce qui est des éléments supra-lexicaux, on peut axer la description sur le mot ou sur des structures plus complexes (groupes de mots, propositions). Là où Jespersen examine plutôt les ensembles, Secheyaye, Bally et (surtout) Tesnière s'intéressent d'abord au traitement des mots (qui subissent l'action d'autres mots, les translatifs). Ainsi, l'approche dépendancielle des faits de syntaxe amène Tesnière à dire que *Pierre* devient adjectif dans le *livre de Pierre*, alors que la commutation montre que c'est le groupe prép. + nom qui devrait être considéré comme tel (cf. la critique de Lambertz 1995 : 226). Quant à Secheyaye, c'est justement le traitement lexicaliste qui explique pourquoi il fait abstraction des translatifs et des modifications contextuelles concomitantes. Jespersen, en revanche, reconnaît l'existence de groupes, qui s'emboîtent les uns dans les autres, et qui peuvent faire l'objet d'une transposition à l'instar d'un mot individuel. Ainsi le groupe complexe *the kind old Archbishop of York*, qui est *primary* dans la phrase *We met the kind old Archbishop of York*, «may be turned into a group adjunct» (= *secondary*) en le mettant au génitif : [(*the kind old Archbishop of York's*)

⁵¹ Le mouvement n'est cependant pas absent de la syntaxe jespersienne, bien au contraire. Seulement, l'élément dynamique n'intervient qu'au niveau des passages *entre les trois rangs*. Ainsi, les cas obliques (comme le génitif dans l'exemple mentionné ci-dessous) sont des «devices for turning the substantive, which in the nominative is a primary, into a secondary word (adjunct) or tertiary word, but it remains a substantive all the same» (Jespersen 1924 : 107). De même, les *nexus substantives* – *predicative substantives* (ou 'abstracts') et *verbal nexus-words* (p.ex. *arrival*), soit les anciens noms abstraits et noms d'action – «are specially devised for the purpose of *transposing* words from one word-class to another», même si cette «transposition» – «shiftings» (1924 : 137) – n'est pas toujours possible (1924 : 92, nous soulignons).

Or, dans le cas des *nexus substantives*, tout comme dans le cas des noms déverbaux ou déadjectivaux (*absolutely novel* → *absolute novelty*; *judges severely* → *severe judges*), la dérivation lexicale en tant que telle n'est pas considérée comme un changement de rang (ou 'transposition'), mais seulement les changements de rang entraînés par la dérivation lexicale au niveau des membres dépendants, qui sont, en effet, dans le cas du nom déverbal ou déadjectival, «lifted up to a higher plane, becoming secondary instead of tertiary, and wherever possible, this is shown by the use of an adjective instead of an adverb form» (1924 : 101).

daughter] (Jespersen 1924: 103). Placé devant un tel exemple, Tesnière l'aurait certainement analysé comme un nom translaté en adjectif par le biais du génitif.

Or, malgré cette divergence de vues, Bally, Frei, Jespersen et (même) Secheyne établissent tous (aussi) des correspondances entre des *structures complexes* (en premier lieu des phrases) par le biais d'équivalences sémantiques ou référentielles globales. Ce procédé produit des paraphrases dépourvues de contrôle de la part de la forme, qui font penser aux premières ébauches des transformations chez Harris (1952, *apud* Seuren 1998: 235)⁵². Ce qui joue ici chez les Genevois, c'est encore l'approche onomasiologique⁵³ de la stylistique de Bally (1909). Ces 'transformations' (ou paraphrases) ne peuvent cependant pas être confondues avec les transpositions⁵⁴ proprement dites (qui transposent des mots; cf. 2.2.2.c), même s'il n'est pas exclu qu'elles aient fourni le cadre (heuristique) à la recherche de transpositions (cf. *supra*). Quant à Jespersen, les équivalences fonctionnelles sont surtout liées aux possibilités offertes par les *nexus-substantives* (= noms d'action et noms abstraits) – qui entraînent un changement de statut du sujet/de l'objet (*César conquiert la ville* → *la conquête de la ville par César*) et des modificateurs adverbiaux –, plutôt qu'à une véritable 'transposition' (en termes jespersiens: un changement de rang) du verbe (*conquérir* → *conquête*) ou de l'adjectif attribut (*X est blanc* → *la blancheur de X*), étant donné que la dérivation (le niveau infralexicale) n'est pas prise en considération par la théorie des rangs (cf. 3.2. *supra*).

Une troisième source de divergences concerne les rapports de force entre les aspects sémantiques et les propriétés syntactico-fonctionnelles. Comme l'ont remarqué Jespersen, Michaut et Schricke (deux grammairiens traditionnels, mais doués d'un esprit critique) et d'autres encore, un élément en emploi non canonique présente parfois encore des traces de sa catégorie originelle:

- *une robe marron* (absence d'accord) (Michaut et Schricke 1934: 6, 336)
- *die geistig_{adv} armen_{adj} → primary* (Jespersen 1924: 101)

Si dans le premier cas l'absence d'accord montre que *marron* n'est pas encore un adjectif comme les autres (argument morphologique), dans le deuxième cas,

⁵² En voici quelques exemples: *I telegraphed that we'll arrive tomorrow* ~ *I telegraphed: We'll arrive tomorrow*; phrases passives ~ phrases actives; (*They seek*) *the goal of certainty* ~ (*They seek*) *certainty as a goal*; *training in medicine* ~ *medical training*; etc. (d'après Seuren 1998: 235).

⁵³ On peut dire que la théorie de Secheyne tient également d'une approche onomasiologique. Elle répond à la question: comment exprimer telle ou telle idée (sens lexical)?

⁵⁴ N'oublions pas que Bally dérive le groupe *déterminé* + *déterminant* du couple *sujet* + *prédicat*.

l'adjectif substantivé est toujours modifié par un adverbe, preuve syntaxique du fait que l'assimilation n'est pas complète.

Ce problème – qui se reflète sur le plan morphologique ou syntaxique, comme nous venons de le voir – autorise les théoriciens à choisir jusqu'à quel degré ils veulent pousser les équivalences fonctionnelles sur lesquelles sont basées les transferts intercatégoriels. Ainsi, pour la grammaire traditionnelle, *Pierre* dans *statue de Pierre* est un *nom* ayant la fonction de complément du nom (*complément déterminatif*). Tesnière (tout comme, *mutatis mutandis*, Jespersen), en revanche, y voit un *adjectif* issu d'un nom translaté par la préposition. De même, la grammaire traditionnelle aurait reconnu des noms dans les exemples suivants :

- | | |
|--------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Il est vache.</i> | [Tesnière (1969 ² : 440), cf. <i>il très vache, ils sont vaches</i> , etc.] |
| <i>Je suis souris.</i> | [Damourette et Pichon (V1, 625): adjectifs; ≠ <i>je suis une souris</i> : substantifs] |
| <i>Cela a duré toute la journée.</i> | [syntagme nominal ou élément adverbial en fonction de complément adverbial ?] |
| <i>Il habite à Montpellier.</i> | [Tesnière (1969 ² : 461): adverbe] |

On peut donc aller très loin dans l'assimilation de mots (et de structures plus complexes) aux trois ou quatre catégories de base, sur la seule base de leur fonction syntaxique.

4. Conclusions

L'analyse qui précède montre que la problématique présente plusieurs aspects, qui sont autant de variables qui expliquent les divergences entre les différentes théories de la transposition. La comparaison de ces théories montre une évolution qui va du lexical/sémantique à la syntaxe, ainsi qu'une certaine interférence de la problématique des relations paraphrastiques conçues entre des phrases exprimant le même état de choses. Pour différentes que soient ces théories de la transposition/translation, elles présentent aussi un fond commun, à savoir la reconnaissance de la variabilité de l'attribution de structures à des catégories (parties du discours), qui, de ce fait, reçoivent une interprétation syntactico-fonctionnelle.

La *transposition/translation*, qui dynamise la syntaxe, en passant – même si l'analogie n'est que partielle – d'un modèle 'item and arrangement' à un modèle 'item and process', n'est d'ailleurs pas le seul modèle de syntaxe qui s'appuie sur une interprétation plus fonctionnelle des (ou de certaines) parties du discours traditionnelles. Vers la même époque, on assiste dans la grammaticographie française

(p.ex. Haas 1909, Galichet 1947, Damourette et Pichon 1927-1956, de Boer 1947) à l'émergence d'une approche statique parallèle, qu'on pourrait qualifier de *perspective fonctionnelle transversale* (cf. Lauwers 2001; 2003). Cette approche des faits de syntaxe, en partie influencée par le structuralisme genevois, intègre la problématique des changements intercatégoriels de mots. Il s'agit d'une grammaire qui réarticule la matière syntaxique, c'est-à-dire des structures de complexité variable (mots, locutions, groupes de mots, propositions), autour de quelques catégories fonctionnelles (teintées parfois de psychologisme), axées sur la fonction prototypique des principales parties du discours (éléments *adverbiaux*, *nominaux*, *adjectivaux*,...).

Si cette approche est dotée d'une capacité absorbative considérable, on peut dire autant des théories 'transpositionnelles'. La translation/transposition confond – délibérément – des domaines qui sont traditionnellement séparés, et qui introduisent une certaine hétérogénéité dans le concept, qui risque de le faire éclater. Il s'agit notamment de la dérivation lexicale, qui a été jetée par dessus bord par la presque totalité des linguistes qui ont cherché à développer et à épurer l'héritage de Tesnière (p.ex. Wunderli 1989, Werner 1991, Koch & Krefeld 1993). En outre, la plupart des auteurs étudiés pèchent par la confusion (problème en partie lié à l'intégration de la dérivation) du changement de catégorie et de l'emploi en fonction non canonique. Dans le passage susmentionné (cf. 2.2.2., b.), Bally (1944²: 116) définit la *transposition (fonctionnelle)* à partir de trois grandeurs: 1° le sens lexical (du lexème), 2° la catégorie grammaticale (et, sur le plan du 'contenu', la conceptualisation particulière que celle-ci implique) et 3° la fonction, l'emploi qu'on fait de la catégorie grammaticale. Or, il semble que tout changement de fonction n'entraîne pas automatiquement un changement de catégorie grammaticale⁵⁵, comme l'ont remarqué pertinemment Jespersen et Michaut & Schricke, par exemple. Si la dérivation (figée ou occasionnelle), ainsi que les transferts intercatégoriels 'diachroniques' impliquent automatiquement un changement de catégorie (de partie du discours), il n'en est pas de même des emplois non canoniques occasionnels de mots, même pas de certaines translations figées (ou dont le mécanisme de passage est entériné par le système). Très souvent, la morphologie et/ou la syntaxe

⁵⁵ Tesnière lui-même distingue la *translation* du *changement de fonction*. D'abord il se produit un *changement de catégorie* (= *translation*), qui entraîne un *changement de fonction*. À partir de ce moment, la connexion – qui s'établit « automatiquement » entre catégories compatibles – peut se réaliser. Ce dédoublement – qui n'apparaît pas encore dans Tesnière (1934: 227) où il est question d'un « changement de fonction » –, ainsi que l'affirmation selon laquelle « la translation est [donc] la condition préalable de certaines connexions » sans pour autant en être la « cause directe », ne laissent pas de surprendre. On se serait attendu à ce que la causalité agisse en sens inverse, du haut en bas: les connexions (rapports hiérarchiques, donc le plan des fonctions dans la phrase) déclenchent les translations nécessaires.

montrent que le changement de catégorie n'a pas complètement abouti. La question cruciale est donc de savoir à partir de quel moment on peut parler d'un changement de catégorie. Il semble qu'une analyse morphologique (marquage explicite) et syntaxique (notamment l'examen des éléments dépendants de l'élément translaté) de la translation s'impose (en synchronie), ce qui suppose qu'on ait défini de la même manière les classes fonctionnelles sur lesquelles le changement de classe, le *passage*, se fonde.

Peter Lauwers
K.U.Leuven
Fac. Letteren; Departement Linguïstiek
Blijde-Inkomststraat 21
3000 Leuven
België
peter.lauwers@arts.kuleuven.ac.be

BIBLIOGRAPHIE

- Amacker, R., 2001, «Charles Bally. Juge de la *Grammaire des fautes* d'Henri Frei», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 54, 5-20.
- Arrivé, M. – Chevalier, J.-Cl., 1970, *La grammaire: lectures*, Paris, Klincksieck.
- Bally, Ch., 1909 [1921²], *Traité de stylistique française*, Heidelberg, Winter. [2 vols; 1921² Paris et Heidelberg].
- Bally, Ch., 1922, c.r. de F. Brunot, *La Pensée et la Langue* (1922), *BSL* 23, 117-137.
- Bally, Ch., 1932 [1944²], *Linguistique générale et Linguistique française*, Berne, Francke.
- Baum, R., 1976, «*Dependenzgrammatik*». *Tesnières Modell der Sprachbeschreibung in wissenschaftsgeschichtlicher und kritischer Sicht*, Tübingen, Niemeyer.
- Bloomfield, L., 1933, *Language*, New York, Holt.
- Bonnard, H., 1971-1978, Articles de «grammaire et linguistique», *Grand Larousse de la Langue française*.
- Chomsky, N., 1957, *Syntactic structures*, The Hague/Paris, Mouton.
- Corblin, F., 1995, «Catégories et translations en syntaxe structurale», *Lucien Tesnière aujourd'hui. Actes du Colloque International C.N.R.S.-URA 1164 – Université de Rouen 16-17-18 Novembre 1992*, éd. F. Madray-Lesigne – J. Richard-Zappella, J., Leuven/Paris, Peeters, 229-238.
- Damourette J. et Pichon, É., 1927 [1930]-1956, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, d'Artrey. [7 vols. + glossaire + tables]

- de Boer, C., 1947, *Syntaxe du français moderne*, Leyde, Universitaire Pers Leiden.
- De Pater, W. – Swiggers, P., 2000, *Taal en teken. Een historisch-systematische inleiding in de taalfilosofie*, Leuven/Assen, Universitaire Pers/Van Gorcum.
- Engwer, Th. – Lerch, E., 1926, *Französische Sprachlehre*, Bielefeld/ Leipzig, Velhagen & Klasing.
- Frei, H., 1929, *La grammaire des fautes. Introduction à la linguistique fonctionnelle*. Paris/Genève, Geuthner/Kundig. [Édition reproduite par Slatkine reprints en 1971]
- Frei, H., 1946-1947, c.r. de Bally (1944²), *Vox Romanica* 9, 156-166.
- Fryba-Reber, A.-M., 1994, *Albert Sechehaye et la syntaxe imaginative. Contribution à l'histoire de la linguistique saussurienne*, Genève, Droz.
- Gardiner, A.H., 1932, *The Theory of Speech and Language*, Oxford, Clarendon Press.
- Galichet, G., 1947, *Essai de grammaire psychologique*, Paris, P.U.F.
- Gougenheim, G., 1935, c.r. de Tesnière (1934), *Le français moderne* 2, 275.
- Graffi, G., 1991, *La Sintassi tra Ottocento e Novecento*, Bologna, il Mulino.
- Graffi, G., 2001, *200 Years of Syntax. A critical Survey*, Amsterdam, Benjamins.
- Grunig, B., 1965-1966, «Les théories transformationnelles. Exposé critique», *La linguistique* 1965: 1-24; 1966: 31-101 (suite).
- Guiraud, P., 1971, «Lucien Tesnière and Transformational Grammar», *Language Sciences* 15, 1-6.
- Haas, J., 1909, *Neufranzösische Syntax*, Halle, Niemeyer.
- Harris, Z., 1952, «Discourse analysis», *Language* 28, 1-30.
- Jespersen, O., 1909-1949, *A Modern English Grammar*, Heidelberg/London, Winter/George Allen & Unwin. (7 vols)
- Jespersen, O., 1913, *Sprogets Logik*, København, Gyldendal.
- Jespersen, O., 1924, *The Philosophy of Grammar*, London. [cité d'après la réimpression de 1955]
- Jespersen, O., 1925-1926, «Die grammatischen Rangstufen», *Englische Studien* 60, 300-309.
- Jespersen, O., 1933, *The System of Grammar*, London, George Allen & Unwin.
- Koch, P. – Krefeld, T., 1993, «Gibt es Translationen?», *Zeitschrift für romanische Philologie* 109, 149-166.
- Koch, P. – Krefeld, T., 1995, «La translation: illusions perdues», *Lucien Tesnière aujourd'hui. Actes du Colloque International C.N.R.S.-URA 1164 – Université de Rouen 16-17-18 Novembre 1992*, eds F. Madray-Lesigne – J. Richard-Zappella, J., Leuven/Paris, Peeters, 239-248.

- Lago Garabatos, J., 1998, «Quelques remarques sur le concept de translation en linguistique», *La ligne claire. De la linguistique à la grammaire. Mélanges offerts à Marc Wilmet à l'occasion de son 60e anniversaire*, éd. A. Englebert, M. Pierrard, L. Rosier, D. Van Raemdonck (éd.), Paris/Bruxelles, Duculot, 331-344.
- Lambertz, T., 1995, «Translation et dépendance», *Lucien Tesnière aujourd'hui. Actes du Colloque International C.N.R.S.-URA 1164 – Université de Rouen 16-17-18 Novembre 1992*, éd. F. Madray-Lesigne – J. Richard-Zappella, J., Leuven/Paris, Peeters, 221-228.
- Lauwers, P., 2001, *La description du français entre la tradition grammaticale et la modernité linguistique. Une étude historiographique et épistémologique de la grammaire française entre 1907 et 1948*. K.U.Leuven, Fac. Letteren, Dept. Linguïstiek : thèse de doctorat [3 tomes ; à paraître chez Peeters, Louvain/Paris, en juin 2004].
- Lauwers, P., 2003, «Bidirectionnalité, discontinuités et conflit. Un nouveau regard sur la grammaire traditionnelle française de la première moitié du 20^e siècle». *Histoire, Épistémologie, Langage* 25/1, 87-128.
- Michaut, G. – Schricke, P., 1934, *Grammaire française*, Paris, Hatier.
- Otto, E., 1919, *Zur Grundlegung der Sprachwissenschaft*, Bielefeld & Leipzig, Velhagen & Klasing.
- Paul, H., 1880 [1909⁴], *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle, Niemeyer.
- Regula, M., 1931, *Französische Sprachlehre auf biogenetischer Grundlage*, Reichenberg, Stiepel.
- Robins, R.H., 1961, «Review article. Syntactic Analysis», *Archivum linguisticum* 13, 78-89.
- Ruwet, N., 1967, *Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon.
- Sandfeld-Jensen, Kr., 1915, *Die Sprachwissenschaft*, Leipzig/Berlin, Teubner. [abrégé de *Sprogvidenskaben* (1913)]
- Saussure, F. de, 1921² [1916¹], *Cours de Linguistique Générale*, Paris, Payot. [publié par Ch. Bally, A. Sechehaye, avec la collaboration de A. Riedlinger]
- Schuchardt, H., 1928 [1922], *Schuchardt-Brevier. Ein Vademecum der allgemeinen Sprachwissenschaft*, Halle, Niemeyer.
- Sechehaye, A., 1908, *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*, Paris, Champion.
- Sechehaye, A., 1916, «La méthode constructive en syntaxe», *Revue des langues romanes* 59, 44-76.
- Sechehaye, A., 1926, *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion.

- Seuren, P.A.M., 1998, *Western Linguistics. An Historical Introduction*, Oxford, Blackwell.
- Swiggers, P., 1997, *Histoire de la pensée linguistique. Analyse du langage et réflexion linguistique dans la culture occidentale de l'Antiquité au XIX^e siècle*, Paris, P.U.F.
- Tesnière, L., 1934, «Comment construire une syntaxe», *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg* 7, 219-229.
- Tesnière, L., 1953, *Esquisse d'une syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- Tesnière, L., 1959 [1969²], *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- Tlaskal, J., 2000, *Les transpositions en français contemporain*, Prague. [Acta universitatis carolinae, Philologica, 134].
- Vergote, J., 1951, *Onderzoek naar de grondslagen van de algemene grammatica. De rededelen* (avec résumé en français: «Enquête sur les fondements de la théorie grammaticale»). Brussel: Paleis der Academiën.
- Vergote, J., 1960, «Un manuel de syntaxe structurale», *Orbis* 9, 477-494.
- Werner, E., 1991, *Translationstheorie und Dependenzmodell*, Düsseldorf, Thèse d'Etat. [publiée: Werner, E., 1993, *Translationstheorie und Dependenzmodell: Kritik und Reinterpretation des Ansatzes von Lucien Tesnière*, Tübingen, Francke.]
- Wunderli, P., 1989, *Französische Lexikologie. Einführung in die Theorie und Geschichte des französischen Wortschatzes*, Tübingen, Niemeyer, 99-111.

Louis de Saussure

VALEUR ET SIGNIFICATION *AD HOC**

1. *Introduction*

Dans cet article, je me propose de revenir (une fois de plus) sur la distinction entre *valeur* et *signification*, en proposant que, plutôt que d'entrer problématiquement dans un seul programme de recherche, elle gagne à être envisagées comme relevant de projets théoriques et descriptifs distincts. La valeur concerne la langue comme idéalisation sociale alors que la signification concerne la détermination, dépendante du contexte, d'un dénoté en situation d'énonciation (en parole, voudront certains)¹.

Loin de moi, bien entendu, de prétendre à l'exhaustivité du propos sur la dichotomie classique. Bien au contraire : je souhaite l'attirer vers des conséquences peut-être inattendues qui mettent en lumière certains aspects que je crois importants de la philosophie du sens de Saussure, et qui rejoignent dans une certaine mesure le projet de la pragmatique cognitive contemporaine.

* Une version plus largement développée de certains aspects de cette réflexion est à trouver dans Saussure (à paraître).

¹ Je ne suppose donc pas d'équivalence entre la signification saussurienne et la signification « invariante » de la tradition sémantique.

Premièrement, je reviendrai sur les conséquences d'une interprétation de Saussure qui a voulu lire dans le *CLG* le «rejet de la référence». Deuxièmement, je considérerai deux problèmes importants qui concernent l'articulation entre valeur et signification: le caractère paradoxal de la détermination de la signification par la valeur (négative) de la signification (positive) et le caractère inopérant du critère de la valeur tout seul. Je plaiderai ainsi dans un troisième temps pour un panorama de la valeur et de la signification en parole, ou en pragmatique, en m'appuyant sur des travaux récents du paradigme cognitiviste en sciences du langage, en particulier autour de la théorie de la pertinence.

2. *Perspectives structurales et formelles: complémentarités*

En dépit de l'impossibilité évidente d'une quelconque «orthodoxie saussurienne», il faut bien observer que Saussure a été interprété et compris dans certaines directions particulièrement visibles, à tel point que des linguistes ont le sentiment d'une appropriation de ses travaux par quelques courants «dominants». Ainsi, dans la perspective qui semble se dégager de la tradition structuraliste, non pas tant dans l'Ecole de Genève mais plutôt en France, on perçoit en effet l'insistance sur le caractère «discursif» de la science, le doute sur l'importance du *réel* dans les sciences du langage, et l'intérêt pour un objet scientifique: la langue saussurienne – système idéalisé de valeurs. On y trouve aussi, comme dans une large tradition de sémantique structurale dont l'exemple le plus frappant fut sans doute Hjelmslev, le choix d'analyser les questions de sens en privilégiant la théorie de la valeur, valeur au sens du *CLG*, c'est-à-dire valeur différentielle et négative².

La question de la descendance scientifique de Saussure forme une nébuleuse complexe que je me garderai bien d'analyser: mon propos concerne essentiellement la possibilité d'une prise en compte des notions de valeur et signification qui soit alimentée par la recherche contemporaine en sémantique et pragmatique, et non pas directement les débats menés sur les notions elles-mêmes dans les diverses filiations saussuriennes. Sans donc revenir maintenant sur les polémiques qui entourent l'activité de divers chercheurs (souvent non-linguistes) proclamés post-saussuriens ou néo-saussuriens (cf. Sokal & Bricmont 1997 pour une critique radicale du postmodernisme), il reste que certains linguistes ont le sentiment, à tort ou à raison, de voir le nom de Saussure indûment monopolisé par ceux qui ont voulu mettre l'accent sur la *valeur* et non la *signification*, sur l'*interne* et non l'*externe*, le *relatif* et non le *réel*. Il faut dire que ceux qui ont en effet assumé le primat de la

² Ceci bien que, d'une part, Hjelmslev soit prudent quant au postulat saussurien de l'amorphie de la pensée sans la langue, et que d'autre part, l'objectif hjelmslevien soit un objectif sémantique, formel, ce qui ne va pas de soi dans une perspective saussurienne.

valeur ont eu une visibilité et un crédit importants, car leur approche s'est trouvée alimentée par un courant fort en sciences sociales en particulier depuis les travaux fondateurs de Claude Lévi-Strauss (lui-même directement inspiré par Saussure comme chacun sait).

Face à ces approches, on trouve un courant, d'une certaine manière formel, qui divise les sciences du langage en ces trois étages que forment la syntaxe (surtout générative), la sémantique (surtout formelle) et la pragmatique (gricéenne ou post-gricéenne). Pour ce courant, soit dit en caricature, les modèles proposés sont objectivistes, proclamés scientifiques et anti-saussuriens, et la plupart se situent dans une tradition épistémologique popperienne, voyant une vaine glose dans la tradition de la double épistémologie³. Dans ce mouvement, les approches plus sémiotiques, comme l'analyse du discours, la pragmatique dite « conversationnelle » et la sociolinguistique, sont, dans certaines Universités au moins, laissées aux départements de langue et littérature et d'anthropologie⁴, renvoyant ainsi du même coup la question psychologique, au sens classique du terme, hors des départements de linguistique censés s'occuper de ce qu'on appelle la *linguistique théorique* (*theoretical linguistics*), et, éventuellement, de cognition du langage dans la tradition fodorienne et chomskyenne. La question que je voudrais aborder concernera essentiellement celle du *sens* dans ce paradigme, où l'on retrouvera aussi un certain Saussure.

En effet, c'est essentiellement dans l'opposition saussurienne entre *valeur* et *signification* que se cristallise, pas toujours consciemment, le débat contemporain entre approches informelles et formelles sur le sens. Les premières ont une définition de la sémantique à peu près aussi vague que Benveniste: la tendance est de ranger sous la notion de *sens* des aspects tant sémiotiques que sémantiques, voire d'y ranger des potentiels argumentatifs complexes (Anscombe et Ducrot 1983). Les secondes soit renoncent à traiter du sens lexical lui-même dans leurs sémantiques (les sémantiques formelles par exemple⁵), soit s'appuient sur une littérature philosophique et scientifique cognitive, notamment à la suite des travaux de Fodor, manipulant en particulier la difficile notion de *concept* et exploitant la « philosophie de l'esprit » servant de fondement aux sciences cognitives.

³ Je veux parler des tendances qui séparent l'épistémologie des sciences naturelles de celle des sciences de l'homme. Par exemple, la deuxième tolérerait des explications internes mais pas la première, centrée sur la détermination expérimentale de causalités.

⁴ Par exemple à l'Université du Texas à Austin.

⁵ La plaisanterie classique sur le sens en sémantique formelle, attribuée à Barbara Partee, en témoigne:

- What is the meaning of life?
- The meaning of life is *life*'.

L'idée en faveur de laquelle je voudrais plaider ici est que l'opposition entre valeur et signification, peut-être l'opposition saussurienne la plus galvaudée par les poncifs, mais aussi la plus paradoxale et contradictoire d'un texte à l'autre, recouvre une autre dichotomie, entre deux points de vue théoriques cette fois, adoptés selon qu'on s'intéresse à l'une plutôt qu'à l'autre de ces deux dimensions du sens. Cette différence théorique constitue une opposition entre deux paradigmes scientifiques généraux qu'on peut bien appeler *linguistique de la valeur* et *linguistique de la signification*. Ces deux paradigmes ne partagent pas le même objet de description, et, au-delà de leurs différences et incompatibilités méthodologiques, ils ne sont pas en concurrence directe, et rendent le débat entre *pro* et *contra* Saussure hors sujet, et le débat entre objectivistes et anti-objectivistes non pertinent en l'espèce (ce qui ne retranche rien aux incompatibilités épistémologiques, mais les relègue à d'autres forums) : l'objet décrit n'est pas le même.

Langue idéalisée dans un cas, langage comme faculté de l'espèce dans l'autre, leurs relations sont trop complexes pour être résolues ici : le langage comme faculté suppose un système sémantique suffisamment stabilisé pour que la communication soit opérante, et à l'inverse une langue sans langage reste une idéalisation de chercheur. Partiellement, de plus, l'opposition entre ces deux linguistiques correspond *grosso modo*, dans la perspective que j'adopte, à l'opposition entre une linguistique de la langue et une linguistique de la parole. Cette dernière, forcément pragmatique, se confronte au matériau expérimental, dans lequel les notions de *valeur* et *signification* restent actives, mais à la condition de leur faire subir quelques aménagements. Tel est mon propos, que j'illustrerai à l'aide de travaux récents en pragmatique.

Saussure, quoi qu'il en soit, ne se réduit pas à ce débat ; si toute une tradition l'a vu comme le fondateur d'une linguistique anti-réaliste, à commencer par Benveniste, la légitimité de cette interprétation du *CLG* fait question. Il serait peut-être plus naturel de reparler de la filiation entre Saussure et Chomsky, si les esprits ne voyaient souvent dans l'approche anglo-saxonne qu'un pragmatisme conquérant mettant à mal le rêve entretenu d'un langage humain mystérieusement romantique et *créateur des réalités individuelles* plutôt que *descriptif de la réalité* immanente et indépendante de la conscience humaine⁶.

⁶ Cela dit, il est inutile de rappeler que les rapports entre les pensées de Chomsky et Saussure sont complexes, soumis à une évolution dans le temps, et faits d'analogies et différences multiples qu'il n'est pas le lieu de rappeler ici. Il suffit pour s'en faire une idée de base de se reporter aux *addenda* de l'édition standard du *CLG* (Saussure 1916 / 1973) où Tullio de Mauro en dresse une intéressante comparaison – bien que brève et un peu obsolète il est vrai. Voir aussi la note 9.

Les traditions de linguistique dite théorique (*theoretical linguistics*), en particulier de sémantique et de pragmatique⁷, s'inscrivent dans une perspective de recherche qui n'est pas le système de la langue lui-même dans son figement idéalisé, mais le fonctionnement de l'esprit à l'œuvre dans la compréhension d'une phrase de la langue. En ce sens, il s'agit d'une perspective pour laquelle le sens se *calcule*, selon les lois de la logique, qu'elle soit complexe (logique modale, logique non-monotone) comme pour les approches les plus ambitieuses, tant en sémantique (SDRT, cf. Lascarides & Asher 1993) qu'en pragmatique gricéenne (cf. Levinson 2000), plus restreinte pour la sémantique formelle standard, ou déductive non démonstrative (donc : monotone avec prise de risque) pour la pragmatique de type pertinentiste (cf. Sperber & Wilson 1986 et 1995). Cette position générale provient de l'hypothèse de Chomsky et de Montague selon laquelle les langues naturelles sont des *systèmes formels interprétés*. Si le sens est un *output*, une « sortie » ultime, construite de dérivation en dérivation par un système logique, ce système peut être modélisé par une algorithmique standard ou une sémantique logique, et qu'il s'agisse ou non de poursuivre des objectifs informatiques, les approches ainsi définies sont *formelles*, ce qui implique qu'elles sont formalisées ou formalisables. Le choix de la formalisation (logique idéale, computationnelle, ou rationalité risquée, est accessoire en l'espèce.

J'opposerai donc ici la linguistique *structurale* à la linguistique *formelle*, entendant par là plutôt une différence d'objectifs qu'une alternative entre des termes incompatibles que le chercheur devrait résoudre sous peine d'incohérence. Cela dit, le terme de *linguistique formelle* ne se restreint pas aux approches effectivement formalisées : il concerne aussi les approches qui postulent une formalisation logique des opérations réalisées par l'esprit lors de l'interprétation et qui décrivent par la logique formelle de telles opérations. De la sorte, des approches comme la pragmatique néo-gricéenne de Levinson (2000) ou la théorie de la pertinence peuvent être appelées des approches formelles : il s'agit pour elles de montrer la rationalité qui préside au calcul du sens.

⁷ Le mot *pragmatique* est ambigu : dans le monde des approches psychosociales et anthropologiques, la pragmatique est l'étude de l'interaction conversationnelle, le langage en tant que praxis sociale. Le lecteur aura compris que je parle dans cet article de la pragmatique au sens d'*étude du contexte et des paramètres non-linguistiques dans la compréhension du langage naturel*. On se réfère ici essentiellement à des modèles venus d'abord des philosophes du langage (Austin, Searle, Grice) puis à leurs extensions dans des approches plus psychologiques (théorie de la pertinence, pragmatique néo-gricéenne de Levinson). La pragmatique se comprend ici comme une théorie de la compréhension, une théorie du sens intentionnel.

Saussure a été abondamment tiré vers une perspective purement statique⁸ quand bien même son propos, souvent décrié par les cognitivistes et les logiciens, laisse parfaitement ouvert le champ de l'analyse formelle, ne serait-ce que par l'évidence de la linéarité du signifiant. Que l'étude de la langue, en tant que système autonome, trésor idéalisé déposé chez les sujets parlants, et correspondant approximativement au E-langage de Chomsky⁹, soit réputée non-pertinente chez les linguistes formels et computationnels est légitime, mais l'inverse semble vrai du même coup. A première vue, une approche structurale n'a rien, ou pas grand-chose, à tirer de l'approche formelle : cette dernière ne décrit pas la cartographie du langage, ni même d'un discours, s'intéressant à l'interprétation au sens le plus terre-à-terre qui soit : les mécanismes qui mènent à la compréhension. « C'est le point de vue qui crée l'objet » dit Saussure (131)¹⁰, et ici tout est question de perspective : les objectifs sont différents. Que les saussuriens déclarés admettent ou non la nécessité d'une modélisation des processus mentaux liés à la compréhension du langage naturel, là encore, cela est hors du champ naturel de leur investigation de la langue-structure : il s'agirait de traiter la parole, laissée par Saussure aux soins de chercheurs ultérieurs et, en quelque sorte, subordonnés. Mon propos est donc de ramener cette distinction entre deux paradigmes scientifiques à la dichotomie saussurienne qui sépare valeur et signification et d'identifier ainsi la linguistique structurale à la linguistique de la valeur, qui concerne en premier lieu des faits de

⁸ J'emploie ici le mot de *statique* en référence à la synchronie bien sûr, mais aussi dans une vision plus large : la linguistique formelle et computationnelle est bien synchronique dans ce qu'elle analyse (elle décrit des phénomènes linguistiques sans référence à leur histoire), mais elle n'est pas statique dans la mesure où elle décrit des processus et non des états figés.

⁹ J'évoque ici une équivalence entre le E-langage chomskyen (une idéalisation inexistante et externe à l'esprit, cf. Chomsky 1990) et la langue saussurienne ; on m'objectera que pour Saussure, la langue réside exclusivement dans le cerveau, mais chacun sait les contradictions qui existent entre cette conception de la langue et celle qui en fait une institution sociale, paradoxe qui se résout par une complexe double appartenance de la langue au corps social, qui la fait s'apparenter effectivement au E-langage, et à l'esprit humain, ce qui la fait s'apparenter au I-langage de Chomsky, en gros, à la compétence linguistique. Le droit, ou la morale commune, ont un caractère semblable d'institution sociale et d'intégration dans des représentations mentales, mais il n'y a pas dans ces « institutions » quoi que ce soit qui ressemble à la compétence linguistique, comme l'affirme d'ailleurs Saussure lui-même. Nos intuitions linguistiques sont autrement fiables que nos intuitions morales ou juridiques, même si le « sens moral » est certainement aussi une faculté de l'espèce, et même si Ducrot défend le juridisme interactionnel constitué par le langage. Chomsky privilégie l'étude du *langage*, faculté liée à des organes et à un instinct, et non de la *langue*, pour reprendre la distinction de Saussure. Par ailleurs, il convient de rappeler que Chomsky ne s'oppose pas systématiquement à Saussure, mais plutôt aux bloomfieldiens et au behaviourisme.

¹⁰ Les citations de Saussure sont celles de l'édition originale du *CLG*. La référence indique l'unité correspondante dans l'édition Engler (Saussure 1967 / 1968). Pour les notes de Constantin, on se réfère à l'édition de Komatsu & Harris (Saussure 1993).

description statique, et la linguistique formelle à la linguistique de la signification, pleinement concernée par la sémantique et par l'interprétation linéaire que l'esprit réalise de la chaîne signifiante. Non pas que l'équivalence ainsi postulée soit justifiée ou évidente en elle-même et en totalité, mais pour en observer les segments effectivement parallèles.

3. Deux problèmes

Je ne reviens pas ici en détail sur la dichotomie centrale, mais je voudrais noter que la valeur est la notion la plus détaillée par Saussure et qu'elle reste pourtant très floue: elle est une qualité du signe linguistique qui provient de sa caractérisation différentielle et négative dans un réseau d'oppositions – le système; une langue comportant un nombre donné de signes, en vertu de leurs valeurs, découpe l'intégralité de la « masse amorphe » de la pensée à l'aide de ces signes seuls. Quant à la signification, qui doit recevoir une définition positive, elle renvoie à la tranche même dans la masse amorphe; on notera que cette tranche renvoie par ailleurs à des faits extra-linguistiques, qui permettent à Saussure de dessiner un arbre avec branches et feuillage pour montrer pédagogiquement à quoi renvoie le signifié *arbor*. De même, je ne reviendrai pas sur ce que le concept de valeur a d'inopérant (cf. Saussure 2002: la valeur du terme *n* est tout ce que *n* n'est pas, ce qui est tautologique).

Ce sont deux aspects du problème du sens chez Saussure qui m'intéresseront. Premièrement, je voudrais remarquer qu'il y a une autre raison que le soi-disant « rejet de la référence¹¹ » à laquelle on peut attribuer le primat de la valeur dans le *CLG*, raison qui met en lumière un paradoxe important, que j'appellerai *paradoxe de la détermination du signifié*. Deuxièmement, pour pouvoir évoquer en détail le fait que Saussure a bien admis qu'un seul signifiant peut, potentiellement, renvoyer à un nombre indéterminé de signifiés, je considérerai que la valeur d'un terme n'a de sens qu'au sein d'oppositions pertinentes locales, dans un paradigme particulier. Cela me permettra ensuite d'introduire l'idée que la détermination du signifié

¹¹ C'est sans doute dans un mouvement assez large d'idéalisme à la fois romantique et désabusé que beaucoup ont voulu construire un objet scientifique – la langue – en mettant l'accent sur l'exclusion de la référence, devenue en quelque sorte la *dénégation* de la référence: la langue ne sert pas à référer mais à autre chose. Une tradition de chercheurs, essentiellement française, a conduit, me semble-t-il, à une distorsion de la pensée saussurienne, en ce qui concerne la valeur et la signification, à commencer par le rejet de la référence, mettant l'accent sur certains aspects de la pensée saussurienne et en occultant d'autres. Il est certainement abusif de prendre Saussure pour un solipsiste (Voir ainsi Compagnon 1997 pour une critique de Barthes, et Saussure à paraître. Voir aussi Bouquet 1992: 91-92). Certains considèrent au contraire que Saussure postule bel et bien la nécessité de considérations référentielles (ainsi Amacker, communication personnelle).

voulu par le locuteur est une question contextuelle, et qu'elle relève ainsi de la langue *en usage*, à savoir la parole si l'on veut, en tout cas la pragmatique.

3.1. Le paradoxe de la détermination du signifié

La valeur, notion considérablement plus abstraite que la signification, est susceptible, idéalement, d'une caractérisation *exacte*; en revanche, la signification est aussi floue que peut l'être un *concept* ou une *idée* signifiée. C'est là un paradoxe à expliciter.

Tout d'abord, à la lecture du *CLG*, on conclut généralement que la signification est le produit de la valeur, même si ce postulat est peu clair dans les termes du *CLG* lui-même¹². Or, si la signification résulte, chez Saussure, de la valeur, elle-même étant déterminable, la signification elle-même devrait être déterminable de fait; pourtant, elle ne l'est pas. Revenons sur les termes du paradoxe. Premièrement, *la valeur est exactement déterminable*, si la langue peut faire l'objet d'une description structurale complète; ce n'est impossible que par la taille du projet. On peut imaginer une description structurale d'une langue particulière, dans laquelle chaque signe figure, et, dès lors, sa valeur différentielle est calculable. On retrouve ici la trace du projet formel hjelmslevien, et certains projets récents de sémantique lexicale comme le *Generative Lexicon* de Pustejovsky (1991) se retrouvent dans une ambition comparable. On peut donc imaginer une formule, finie, décrivant la valeur d'un signe donné. Deuxièmement, en revanche, la signification, qui est pourtant fonction de la valeur, n'est pas plus susceptible de description que *l'idée* (terme flou par excellence) ou le *concept*; le *CLG* lui-même évoque la « découpe » opérée par les termes de la langue entre du matériau mental acoustique et du matériau conceptuel, ce dernier ne pouvant guère être compris autrement que comme un continuum de concepts. La fonction du linguiste semble à Saussure ne pas devoir se concentrer sur la signification, peut-être précisément à cause du flou qui la caractérise, mais surtout à cause de son caractère second, résultatif.

¹² Saussure dit d'une part: « Il est bien entendu que ce concept [le signifié] n'a rien d'initial, qu'il n'est qu'une valeur déterminée par ses rapports avec d'autres valeurs similaires, et que *sans elles la signification n'existerait pas* » (1899-1900, c'est moi qui souligne); ceci s'articule avec l'idée qu'il n'y a pas de sémantique positive: « Dans la langue, il n'y a que des différences *sans termes positifs* » (1940). En revanche, Saussure note aussi que « la valeur d'un terme peut être modifiée sans qu'on touche ni à son sens ni à ses sons, mais seulement par le fait que tel autre terme voisin aura subi une modification », ce qui, au-delà de l'ambiguïté *sens / signification*, suppose une insensibilité de la signification à la valeur, contradiction qui ne se lève qu'en s'en tenant à une version de la valeur si abstraite qu'on en perçoit mal les contours. J'en reste donc à l'équation selon laquelle la signification est dérivée de la valeur: la signification est sous la « dépendance » de la valeur (1856).

Tout projet de description sémantique doit donc s'enrichir d'autre chose que de la valeur. Qu'il n'y ait pas de sémantique dans le strict cadre de la langue est certainement exact, et évoquer la nécessité de l'analyse de la parole pour le projet sémantique permet d'entrevoir la nécessité d'une linguistique formelle, qui est une linguistique de l'interprétation.

3.2. Valeur locale, paradigmes locaux

Du fait que la valeur ne peut suffire à déterminer positivement une signification, la valeur a elle seule ne peut aucunement suffire à déterminer exhaustivement la signification. Je voudrais suggérer que la dépendance de la signification par rapport à la valeur est, pour éviter ces écueils, à prendre de manière *non totale*. Nous n'avons pas *Valeur implique signification* mais *valeur est condition nécessaire de signification*.

En d'autres termes, la valeur d'un terme affecte uniquement la valeur des termes qui entrent dans les paradigmes qu'il concerne. Saussure lui-même évoque l'exemple des « mots qui expriment des idées voisines » et qui « se limitent réciproquement » (1881), et les rapports associatifs chez Saussure peuvent être indéterminés mais il ne sont pas infinis. Pour que cette phrase ait une quelconque pertinence, il faut admettre que des changements de valeur affectent des termes dans une certaine localité paradigmatique, et n'affectent d'autres paradigmes que de manière imprécise, voire ne les affectent pas : un changement dans la valeur de *craindre*, qui surviendrait avec l'élimination d'un terme comme *redouter* par exemple, n'affecterait pas la valeur de termes étrangers aux paradigmes concernés, comme *manger* ou *désir*. Evidemment, il n'en reste pas moins que pour qu'une *valeur* de cette sorte soit opératoire, il faut qu'on puisse efficacement délimiter des paradigmes homogènes, projet par ailleurs complexe (je parle essentiellement des classes ouvertes). Une telle possibilité existe toutefois, que j'évoquerai plus bas.

Comme pour d'autres éléments du réseau dichotomique saussurien, la distinction *valeur – signification* n'est donc pas, de toute évidence, une réelle opposition, elle doit être comprise différemment. Godel (1966), en discutant la différence qu'il pose entre le signe comme manifestation sémiologique pure (en essence) et dans ses « manifestations particulières » – la parole –, suggère que la notion de valeur est à rapporter au système sémiologique et celle de signification à la parole (suivant d'ailleurs en cela Bally 1940). Il dit notamment : « La signification (...) est d'abord une propriété de l'énoncé » (Godel 1966 : 56) et traite, notamment, du « signifié de phrase » ; je ne fais ici qu'extrapoler sur cette intuition, qui vise à sauver Saussure de son idéalisation, laquelle avait sans doute pour but de rompre avec une tradition qu'il jugeait trop marquée par l'aristotélisme. Godel évoque donc une autre dyna-

mique pour le signe mis en parole, dont la signification se détermine alors en fonction des relations syntagmatiques, qui échapperait alors aux problèmes liés au postulat « différentiel » et « négatif ». Le signe purement sémiologique, monade abstraite, deviendrait en quelque sorte *potentiel complexe* dès qu'il devient signe proprement linguistique. Ces idées se retrouvent aussi, à des degrés divers, chez Martinet (voir la notion d'unités de « première » et « seconde » articulation), Prieto, Tullio de Mauro et même Hjelmslev qui distingue dans cet esprit *contenu et expression*. L'approche que je propose plus bas va dans le même sens bien que selon un tout autre angle d'attaque.

Enfin, les documents récemment trouvés (Saussure 2002) gommant la différence entre valeur et signification, pourtant centrale pour un certain structuralisme. Mais la pensée exacte d'un Saussure exact n'est pas prioritaire dans ces pages : je discute ici essentiellement la doxa, le *CLG*, puisque c'est elle qui a fondé le structuralisme, au-delà de la figure réelle, mais d'outre-tombe, d'une pensée toujours en reconstruction.

De tout cela, il apparaît donc légitime de mettre ces deux notions en perspective avec d'autres approches. En particulier, le problème du paradoxe de la détermination du signifié peut être résolu dans des termes formels contemporains.

4. Valeur et signification en contexte

4.1. Valeur, signification, sens

On ne peut donc s'ancrer, pour l'étude de la question du sens, sur la valeur pure. Si pour Saussure la valeur semble bien première et fondamentale, il faut admettre que c'est *en tant qu'elle conditionne la signification* qu'elle est telle, conjointement au fait qu'elle détermine la structure *langue*¹³. Cela nous fait revenir à notre paradoxe : la valeur est potentiellement déterminable par la description exhaustive des membres du système, mais la signification, déterminée en principe par la valeur, n'est pas déterminable. Cela n'est en réalité paradoxal qu'à l'examen superficiel de la question du sens chez Saussure. Le postulat de la détermination de la signification par la valeur doit être compris comme une idéalisation du système, une de plus, qui repose sur une autre idéalisation, celle qui postule un lien unique et déterminé entre signifiant et signifié ; de telles idéalizations sont parlantes, car elles entrent dans le cadre de l'étude de la langue idéalisée, mais provoquent de fait

¹³ Le point central est que la valeur détermine la signification chez Saussure, et non pas qu'elle détermine une structure. En effet, seule une structure de termes disposant de significations peut être appelée *langue* ; une structure de valeurs sans significations – linguistiques s'entend – n'est pas une langue.

une déconnexion entre cette langue idéalisée et la réalité empirique. C'est cette déconnexion qui mène le projet saussurien à l'indétermination de la signification propre, comme conséquence naturelle de ses présupposés. Bouquet note en effet que les attendus épistémologiques saussuriens mènent à considérer que «il n'y a pas de sémantique dans le cadre d'une linguistique de la langue» (vs. de la parole), que «la représentation du signe n'est pas la représentation du sens linguistique», et que «la bifacialité n'est pas une propriété du sens linguistique» (Bouquet 2000: 138). Pour moi, le postulat de l'indétermination du signifié tient surtout et plus simplement au fait que la langue emploie un certain nombre d'expressions pour découper la pensée, conçue comme un continuum d'idées, de concepts¹⁴ (continuum qui rend cette même pensée pour Saussure «amorphe»). La langue, structure de valeurs, découpe cette masse informe en noms, pour ainsi dire, qui peuvent alors être utilisés pour désigner tout concept sous-jacent qui correspond à cette découpe. Le problème réside en ceci que pour avoir une idée, ne serait-ce que vague, du sens dans un tel cadre, il faudrait par ailleurs avoir un accès externe, donc extra-linguistique, aux concepts effectivement manipulés par la pensée.

Cela présente une autre conséquence, philosophique cette fois: chaque langue découpe *la pensée humaine* à sa manière, ce qui présuppose que *la pensée humaine* se «désorganise» en continums conceptuels de manière *comparable* d'une communauté linguistique à une autre, ce continuum devenant comparable d'une culture à l'autre, et, donc, identique et universel à un certain niveau d'abstraction, contredisant ainsi l'hypothèse Sapir-Whorf, si elle est comprise de manière stricte¹⁵.

Parmi les questions soulevées par cette conception du sens, celle du rapport entre langue et concepts conduit à deux remarques importantes. Premièrement, il faut admettre que les postulats saussuriens eux-mêmes semblent contredire une bifacialité figée, qui est à considérer comme une idéalisation supplémentaire. Deuxièmement, il faut résoudre la question du matériau conceptuel qui semble échapper au découpage de la pensée par la langue. Ces deux points sont à expliciter.

¹⁴ L'équivalence entre *idée* et *concept* n'est pas complète: une idée est potentiellement *plus* qu'un concept, elle peut réunir divers concepts en représentations complexes, etc. Saussure emploie parfois *concept* et parfois *idée* pour qualifier le signifié; *idée* est plus approprié à ce que Saussure entend, puisqu'il s'agit de couper dans une masse conceptuelle par ailleurs amorphe. De cela découle aussi que le signifiant prend pour contrepartie du matériau conceptuel complexe et potentiellement multiple. Ces mots restent très difficiles à manier, et leur sens même fait problème.

¹⁵ Mais une version non-strictes semble maintenant relativement consensuelle en sociolinguistique, cf. Trudgill (1974 / 2000) par exemple.

4.2. Expressions discrètes et continuum conceptuel

De la position exprimée par le *CLG*, on retire le fait qu'une expression linguistique n'est pas nécessairement associée à un concept unique: si le signifié correspond à une coupe dans un continuum de matériel conceptuel, il en découle naturellement une correspondance potentielle de *un* à *plusieurs* pour chaque expression linguistique (potentiellement, car certaines expressions linguistiques échappent à cette polysémie, certains termes techniques par exemple). Ceci n'est pas trivial: l'indissociable association du signifié à son signifiant devient en effet délicate à conserver dans cette vue, et nous avons ici affaire à l'une des difficultés les plus complexes et troublantes de la linguistique saussurienne. En effet, dans un système comme celui-ci, le signifié d'un signifiant en usage (le seul qui dispose d'une existence réelle) ne peut être exhaustivement prédit par le système à partir du jeu des valeurs. Il faut donc admettre *soit* que le signifié est sous-déterminé, ce qui sauve élégamment le système, *soit* qu'un signifiant prend comme contrepartie un ensemble de signifiés, ce qui le ruine, contredisant la bifacialité et ouvrant la porte à une multiplication incontrôlable de signes disposant d'un même signifiant.

Comment peut-on, alors, réconcilier le postulat de la multiplicité potentielle des concepts dénotés par une expression et l'unité fondamentale du lien manifesté par le signe? Comment réconcilier sous-détermination sémantique et théorie de la valeur? Notons pour l'instant l'exemple simple de l'expression *arbre*. Ce signifiant a pour contrepartie signifiée un objet conceptuel déterminant la catégorie des objets qui répondent à une «représentation mentale», qu'elle soit donnée par un système définitoire, ou, plutôt, une représentation prototypique. Le signifiant *arbre*, en parole, peut servir à dénoter des objets pour lesquels il existe d'autres expressions (*peuplier, tilleul* etc.), mais aussi à désigner un arbre d'une variété nouvelle et inconnue, dans la mesure où il répond au prototype¹⁶. Le prototype est sous-déterminé, ses branches aussi sont «prototypiques», comme son tronc, ses feuilles, sa hauteur, couleur, etc. Certaines de ses «parties» sont «annulables»; la partie «vole» du prototype *oiseau* peut être «annulée» (ou non instanciée) s'il est question de manchots ou d'autruches. Sans compter qu'*arbre* peut désigner une sculpture ou une image d'arbre, et que le mot entre dans *arbre à cames, arbre généalogique, arbre de dérivations*, où chaque fois, l'arbre a abandonné ses racines, sa sève et ses feuilles, entre autres caractéristiques «définitoires», sans que la distinction entre sens littéral et sens figuré puisse être invoquée comme une donnée objective claire à moins de retomber dans une vision nomenclaturiste «naïve».

¹⁶ Ou au stéréotype, notion qui a l'avantage de faire intervenir celle de fréquence (voir aussi Kleiber 1990, Rosch 1977).

Derrière le signifié se tapissent des informations complexes. Faut-il supposer que ces informations se trouvent dans les «casiers» du cerveau évoqués par Saussure, ces structurations de la pensée qui échappent à l'exploration directe? Il dit en effet: «Les casiers existant à l'intérieur de notre cerveau, nous ne pouvons les explorer» (Saussure 1993: 80). Ces casiers, il faut le noter, rappellent étrangement les «fichiers» et les «dossiers» d'approches plus récentes (respectivement Kartunnen 1976, Heim 1982 d'une part, et Récanati 1993 d'autre part). A tout le moins, ce serait cohérent, à défaut d'être conforme à la doxa saussurienne¹⁷.

4.3. Idées et concepts sans lexique

D'autre part, tous les concepts sont dénotables par des expressions singulières dans le système saussurien: c'est la masse de la pensée *dans son ensemble*, la masse des concepts, qui est découpée par la langue. Que faire, alors, des concepts qui n'ont pas de contrepartie dans une langue donnée et qui demandent donc une construction *ad hoc*, voire une périphrase? A moins d'être nominaliste au sens le plus restreint, on doit admettre que les idées qui ont conduit aux néologismes ont d'abord existé sous forme d'idées – ou de concepts, et que, de manière semblable, de nombreux concepts nous sont accessibles ou compréhensibles sans que la langue les reflète de manière univoque par les expressions correspondantes. De nombreux linguistes saussuriens me suivent sur ce point, d'ailleurs, tant un signifiant de la langue, dès qu'il devient fonctionnel, en «parole», cesse d'être cette monade théorique et peut devenir complexe, voire périphrastique¹⁸. Il est clair que je ne m'oppose pas ici aux saussuriens en général mais aux termes du CLG, qui procèdent d'une conception par trop naïve du rapport langue / pensée.

Mais que faire, surtout, des segments de pensée qui ne sont pas exprimables directement, et que seuls des autres techniques de communication et des stratagèmes linguistiques comme la métaphore peuvent parvenir à communiquer? Ainsi, Sperber & Wilson (1998) notent la plausibilité qu'il y a à supposer un concept de *frère-ou-sœur* chez les francophones, bien que l'équivalent de *sibling* n'existe pas dans notre langue (hormis le *fraterie* de certains jargons). De même, il n'existe pas de terme, ni en anglais ni en français, pour un concept dont il est de même raisonnable de faire l'hypothèse qu'il existe, celui d'*oncle-ou-tante*. Cela est peut-être spéculatif. Mais l'observation de communication non-littérale, par exemple métaphorique, reçoit une analyse convaincante chez Sperber & Wilson (1986), auxquels

¹⁷ Il faut noter que le problème n'est pas ignoré des linguistes saussuriens. Voir notamment De Palo (2001).

¹⁸ Amacker (communication personnelle) me rappelle que les infirmières peuvent désigner le haricot par «le truc qu'on crache dedans».

je renvoie pour le détail de l'argumentation, qui exclut sa « traduction exacte » par une ou plusieurs expressions lexicales propres. Ainsi, en (1), la « bulldozerité » de Max ne se traduit pas sans perte de sens par « brutalité », « bêtise » ou un autre substantif, ou une quelconque combinaison de substantifs du même genre :

(1) Max est un bulldozer.

Le même type d'effet est obtenu avec (2) :

(2) La General Motors est partie en guerre contre l'Irak.

Le locuteur de (2), qui est plus exactement une métonymie, exprime une idée complexe qu'il est probablement impossible de traduire efficacement de manière littérale, mais qui, toutefois, se comprend de manière aisée. Si une métaphore, et les autres tropes avec elle, n'était qu'un artefact stylistique, alors il faudrait en rester, peut-on dire avec un brin d'ironie, à une version naïve selon laquelle il y aurait une correspondance exacte – nomenclaturiste ! – entre les métaphores et d'autres termes du lexique. Une métaphore est donc un stratagème destiné à communiquer ce que la langue ne permet pas, dans sa littéralité, précisément à cause de ces zones de la pensée privées d'équivalent linguistique¹⁹. La métaphore, comme d'autres « stratagèmes linguistiques », entre en jeu dans la poésie – elle-même constituant un outil de choix pour communiquer *davantage* que ce que des expressions ne sauraient dire seules et littéralement.

Cette remarque sur la métaphore en général s'applique à bien d'autres situations. Notamment, elle s'applique aux métaphores lexicalisées en expressions idiomatiques : *casser sa pipe* n'est pas simplement mourir (cf. Saussure à paraître et Vega-Moreno 2001).

Qui plus est, certains concepts ne peuvent vraisemblablement pas être communiqués par du langage naturel, sauf à réaliser de complexes périphrases, ou à fournir de la communication non linguistique : il y a des concepts qui échappent au découpage saussurien, des zones « vides », des parties de pensée dont aucune expression linguistique ne fournit le matériau descriptif ou référentiel. Une expression de satisfaction comme un grand soupir heureux produit par un locuteur dans un contexte donné, par exemple en ouvrant la fenêtre avec vue sur la mer d'un hôtel de vacances, pour reprendre un exemple de Sperber et Wilson, communique à l'interlocuteur des pensées complexes virtuellement intraduisibles intégralement en langage naturel dans son idiome. Toutefois, ce matériau conceptuel, qui a partie

¹⁹ La métaphore, cela dit, ne se résume pas à cela ; elle produit d'autres effets pragmatiques et représentationnels.

liée à des *impressions*, reste *compréhensible* par l'interlocuteur, ne serait-ce que partiellement, en ce sens que certains faits lui deviennent manifestes.

Le parapluie commodément fourni par le fait que la langue saussurienne est une idéalisation ne peut être constamment invoqué sans risque d'en faire une abstraction dénuée d'ancrage dans la réalité empirique. Mais l'observation de cette dernière, en *performance*, en *parole*, ne peut se trouver en rupture complète avec la *compétence*, représentée chez Saussure par la *langue* (admet-on généralement), sans quoi *langue* et *parole* ne s'articulent plus.

C'est ici que s'impose la nécessité de prendre au sérieux l'hypothèse des « casiers du cerveau » de Saussure. Que contiennent ces « casiers »? Il semble légitime que pour Saussure, qui reste fort elliptique sur cette idée, ils soient, à en croire les cahiers de Constantin, les contreparties *conceptuelles* de la forme linguistique (mais indissociablement liées à elle). Ces contreparties, doivent aussi être prises comme relevant du continuum: le découpage d'un continuum crée des tranches de continuum et non des unités discrètes. Si ce problème des *unités* n'est pas résolu chez Saussure, si ce n'est en conditionnant sa résolution à celle du problème de la valeur, c'est parce que la question du sens n'est pas résolue chez Saussure.

4.4. Signification *ad hoc*

Pour Sperber & Wilson (1998), la correspondance entre mots et concepts ne s'établit pas par paires simples de type *signe*, mais par une relation de *un à plusieurs* (pour l'essentiel des signes). Les données expérimentales plaident en faveur de cette sous-détermination sémantique. De manière générale une même expression linguistique peut dénoter, selon le contexte, un nombre indéterminé de concepts²⁰. Un excellent exemple est donné par Luscher (1998) qui développe la *polysémie* du mot *patte*: les concepts recouverts par *patte* varient d'un animal à l'autre, et la sémantique d'une expression comme « avoir des pattes » implique un développement du type « avoir des pattes conformes à l'espèce » (Luscher 1998: 65).

Cette conception du lexique admet qu'une pensée relativement organisée préexiste à un système linguistique. Dans cette perspective, des concepts irréalisés en langue, même en très grand nombre, peuvent être stockés comme autant d'élé-

²⁰ Par exemple:

- (1) La Hollande est plate: *relativement et non littéralement plate.*
- (2) Marie est fatiguée: *à un certain degré.*
- (3) Il faut ouvrir la machine à laver: *ouvrir la porte ou le panneau arrière.*
- (4) Le livre de Max est sur la table: *le livre écrit par Max ou qui appartient à Max.*

ments dans la pensée, tandis que la langue, elle, sous-détermine la correspondance entre les expressions et les concepts pour des raisons d'économie. Le destinataire est réputé compétent pour reconstruire ou découvrir le « bon » concept à partir d'une expression linguistique sous-déterminée, de plusieurs d'entre elles, du contexte, et de diverses procédures heuristiques. C'est l'hypothèse dite des concepts *ad hoc*. Elle postule une sémantique des types moins complexe que ne l'admettent les approches sémantiques en général²¹. Toutefois, il ne faut pas croire qu'elle nie toute sémantique : une sémantique conceptuelle fondamentale est attachée à toute expression linguistique, et la relation entre cette sémantique fondamentale et le sens de l'expression en contexte est une dérivation complexe, pour laquelle il existe une proposition de modèle (cf. Sperber & Wilson 1998, Saussure L. 2003). Le point le plus important dans une perspective de ce type, c'est que, pour reprendre ici des termes saussuriens, la contrepartie signifiée du signifiant est aussi une abstraction. Pour Saussure, c'est une *idée* correspondant de manière assez obscure à un « casier du cerveau », alors que pour Sperber & Wilson, c'est essentiellement une « étiquette » qui permet d'activer des informations contenues dans un lieu de l'esprit où sont stockées des informations « encyclopédiques » qui concernent le concept en question. Ce lieu et ce casier se ressemblent, ces deux abstractions se ressemblent de même.

Ce détour par un point soulevé par une approche cognitiviste permet donc, à mon sens, de retrouver l'opposition entre valeur et signification. Premièrement, l'approche de Sperber et Wilson présente une solution pour le sens qu'on pourrait reformuler en termes saussuriens avec l'idée que le signifié est une idéalisation sous-déterminée, la détermination réelle des référents se faisant à l'aide de processus pragmatiques centraux qui, par différents mécanismes, essentiellement déductifs, permettent au destinataire de faire une hypothèse quant à l'élément conceptuel attribuable à l'intention du locuteur. Cette idée a toutes les caractéristiques d'une hérésie saussurienne, sans compter qu'elle inverse les priorités, accordant son intérêt central à la signification et n'abordant pas la valeur.

Une hérésie, à moins, bien entendu, de revenir sur l'étrange idée du troisième cours, l'idée des casiers du cerveau, une idée manifestement cognitiviste avant l'heure. Si cette lecture est la bonne, alors on est contraint d'admettre que la langue découpe des casiers du cerveau, ou pour dire les choses autrement, un signifiant et un signifié sont unis au sein d'un casier, lequel, en tant que casier, est appelé à contenir des informations au sujet desquelles on ne sait rien de précis. Ainsi, le signifié d'*arbre*, cachant en quelque sorte une forêt, peut être compris comme une

²¹ Voir Carston (2002).

clef qui donne accès au «casier», réceptacle d'informations encyclopédiques au sujet des arbres; clef ou étiquette, c'est à un certain niveau, la même idée.

Il reste à se demander quel statut la notion de valeur peut alors avoir.

4.5. Valeur *ad hoc*

Les approches sémantiques formelles ne raisonnent pas, généralement, en paradigmes oppositifs. L'idée de la valeur d'un terme, calculée par contraste avec les autres valeurs, n'est pas utilisée. La question que pose la notion de valeur pour une approche dynamique de l'interprétation est celle-ci: comment le destinataire calcule-t-il ce qu'une expression évoque, et ce qu'elle n'évoque pas? Pour conserver une version de la valeur conforme au *CLG*, il faudrait que le calcul de ce que le mot évoque provienne, en tant que dérivation, du calcul de ce qu'il n'évoque pas. Qu'une expression évoque un sens parce qu'elle évoque d'abord ce qu'elle n'évoque pas apparaît comme une condition nécessaire émanant du système, si on cherche à le transposer *stricto-sensu* dans une théorie de l'interprétation, de la parole, une théorie formelle, computationnelle et pragmatique. Autrement dit, rencontrant une expression comme *rivière*, le destinataire devrait instancier ce que cette expression n'évoque pas, à savoir *fleuve*, *ruisseau* etc., pour enfin découvrir le *nucleus* de sens. Or s'il faut instancier de l'information à la rencontre d'une expression, c'est que cette expression a évoqué cette information, d'où la contradiction d'une expression qui évoque ce qu'elle n'évoque pas.

Il faudrait donc pour comprendre un terme du système, effectuer un calcul par élimination, qui prendrait toute la masse des signes et, par retranchements successifs, aboutirait à un *nucléus* de sens. Sans compter qu'il faudrait aussi prendre en compte les relations grammaticales différentielles, aussi concernées par la valeur. Ce calcul est possible pour un chercheur qui veut dresser la structure d'une langue, mais il n'est guère plausible que le destinataire, traitant une chaîne signifiante, soit amené à un calcul de cette complexité. En réalité, ces structurations sont établies dans la compétence du sujet parlant, et ne peuvent être considérées comme réalisées dans les opérations mêmes de décodage sémantique. La valeur semble donc à première vue un outil théorique impropre à jouer un rôle dans les théories de l'interprétation.

On pourrait dire toutefois que l'expression évoque ce qu'elle ne *dénote* pas, et ce glissement nous mène vers une autre manière de concevoir la valeur, cette fois contextuelle et pragmatique²². Cette idée est que les réseaux d'opposition s'organi-

²² Bouquet (2000: 137) affirme qu'il y a bien chez Saussure une conception *in praesentia* de la valeur, restée non développée, que le *CLG* omet d'évoquer, laissant une impression

sent dans des paradigmes instanciés contextuellement, différents dans chaque situation. Autrement dit, si la valeur « en langue » n'est pas d'un intérêt primordial pour les linguistes de la tradition formelle, on est en droit de postuler une valeur « en parole », cette fois construite contextuellement, et pleinement légitime dans la résolution du sens.

Cette réflexion sur des réseaux paradigmatiques contextuellement construits provient d'un problème que la sémantique formelle dynamique résout par le biais d'un principe de spécification, le « principe du manchot » (*penguin principle*). Il ressort de Lascarides & Asher (1993) l'hypothèse suivante: pour manipuler un concept comme *manchot*, il faut entretenir simultanément trois hypothèses dont deux sont contradictoires, les hypothèses b. et c. :

- a. Un manchot est un oiseau.
- b. Un oiseau vole.
- c. Un manchot ne vole pas.

Pour résoudre la contradiction entre b. et c., Lascarides & Asher (1993) présentent un calcul logique, fondé sur un modus ponens « défaisable », dans lequel on considère l'information la plus « spécifique », ici, l'hypothèse c., comme l'emportant sur l'hypothèse plus générale b, laquelle doit être alors comprise comme: « Un oiseau *normalement* vole ». D'un point de vue psychologique, ce modèle pose des problèmes, au premier rang desquels l'hypothèse que le destinataire, pour comprendre que le manchot *tweety* ne vole pas, devrait d'abord récupérer contextuellement l'hypothèse que les oiseaux volent, pour s'en servir dans un raisonnement complexe, au lieu d'accéder directement aux caractéristiques conceptuelles attachées à *manchot*. Après tout, les oiseaux doivent s'inscrire dans une catégorie plus générale, les animaux, lesquels ne volent « normalement » pas, et ce type de modèle conduit à instancier une hypothèse générale sur les animaux qui n'a rien à voir avec le manchot dont il est question. Ce point est développé plus en détail dans Saussure L. (2000 et 2003) et, d'une autre manière, dans Luscher (1998). C'est ce dernier qui fournit le modèle de sélection qui illustrera ici l'idée d'une valeur déterminée contextuellement et micro-structurellement.

Il est conforme à l'intuition que les signes, en effet, déclenchent l'accès mémoriel à certains autres signes, comparables mais différents, dans des réseaux d'oppo-

« profondément fallacieuse » sur la question de la valeur. En d'autres termes, la valeur ne concerne pas que des différences *in absentia* dans le système mais aussi des relations de type contextuel. Cela pourrait mener à considérer que Saussure pressentait que la valeur est sensible au contexte. Cependant, des valeurs *in praesentia* concernent des valeurs affectées par le contexte syntagmatique, tandis que ce que j'évoque ici est différent.

sitions locales, dont l'extension est peut-être simplement limitée par les capacités combinatoires de l'esprit, mais surtout à la saillance, ou au degré d'accessibilité de concepts lors de l'interprétation. Ces réseaux «locaux», récupérés dynamiquement, *procéduralement* pour Luscher, expliquent des phénomènes d'anaphores hyperonymiques comme (6), mais aussi des représentations conceptuelles complexes et la sélection de propriétés d'un concept à l'exclusion d'autres propriétés généralement attribuées à la classe subsumante, ici, des oiseaux.

(6) Les rouge-gorge sont revenus dans le jardin. J'adore ces oiseaux
(Luscher 1998: 63).

De plus, pour Luscher, ces structures *ad hoc* dynamiques et contextuelles résultent de sélections propres à assurer la pertinence de l'interprétation, ainsi que de paramètres liés plus particulièrement à la connaissance propre de l'interlocuteur. La conception de Luscher est donnée sommairement dans la citation suivante, mais je renvoie au texte original pour le détail de l'argumentation (Luscher 1998: 60-66):

«L'idée sous-jacente est que l'organisation procédurale est dynamique et que les classements sont multiformes et orientés en fonction des énoncés à traiter. Les caractéristiques mises en avant sont donc *ad hoc* et défaisables. Cela évite l'inconvénient de l'épineuse question de l'héritage dans les représentations arborescentes. Point n'est besoin de concevoir des systèmes sophistiqués pour représenter que l'autruche ou le manchot héritent bien du bec et des plumes qu'ont habituellement les oiseaux, sans hériter de la capacité de voler, alors que le coucou hérite des trois caractéristiques, mais pas de celle de construire son nid. Si le thème de l'énoncé porte sur la capacité à voler, alors la procédure sépare l'autruche des autres oiseaux, comme en 3, alors que si c'est de l'habitat qu'il est question, l'autruche rejoint ses congénères et c'est le coucou qui est exclu du groupe dominant» (Luscher 1998: 64).

En tentant de placer ce modèle – formel et computationnel dans son cadre de travail – dans une perspective saussurienne, on voit donc que ces paradigmes, définissant des structures *ad hoc* construites localement pour résoudre des questions interprétatives, peuvent constituer une valeur *en parole*, un terme du micro-système ainsi construit recevant des caractéristiques conceptuelles de par sa place dans la structure *ad hoc*.

5. Conclusion

Le sens n'a d'existence qu'en pratique. C'est pourquoi la question de savoir si une phrase qui s'inscrirait dans le ciel au hasard des mouvements nuageux a un

sens reçoit une réponse négative: au plus a-t-elle une signification abstraite, mais sans intention, pas de sens.

Cela n'implique pas qu'il n'y a pas de matériau abstrait: il existe suffisamment de ressemblance entre les informations auxquelles les individus ont accès à l'évocation d'une expression en contexte pour que la communication soit possible, c'est-à-dire pour que les opérations mentales déterminant la formation d'hypothèses au sujet des *intentions* «de dire» du locuteur soit, dans une mesure acceptable, représentable par le destinataire.

Mais, plutôt qu'un système *de valeurs* stables, passivement disponible, dont la définition se fait toujours attendre, il y a peut-être un système *de raisonnement* semblable chez les êtres relevant de la nature humaine, qui permet l'exploitation créative et infinie d'un lexique et de règles limitées. Cela, en effet, ne concerne pas seulement la syntaxe: le *sens* est découvert par l'usage de la rationalité.

Comme les casiers dont parle Saussure, la rationalité humaine reste profondément mystérieuse. Toutefois, des expériences de plus en plus nombreuses en sciences cognitives tendent à favoriser l'hypothèse que nous ne sommes pas des machines: nous ne sommes ni des automates structurés utilisant directement un système-langue apparié à un système-pensée par une relation un-à-un, ni des ordinateurs utilisant la logique formelle idéale, qui maximise la consistance au détriment du temps de calcul. Nous prenons des risques, plus ou moins mesurés, effectuant des choix intuitifs mais rationnels. Pour le langage naturel, cela signifie que l'interprétation est risquée: elles procède par déductions *non démonstratives*. Le risque, lui, est pondéré par une attente de pertinence. Telle est la position de la théorie de la pertinence.

Dans cette perspective, la seule signification qui vaille, si j'ose dire, c'est le sens *ad hoc*, dérivé à partir d'une forme abstraite (la forme logique). Et la seule *valeur* qui entre en jeu dans le calcul du sens, c'est l'organisation nécessaire des associations *locales* nécessaires à la communication: une valeur *ad hoc*.

S'il s'agissait maintenant de faire une linguistique de la parole, ma proposition serait de cet ordre.

BIBLIOGRAPHIE

- Anscombe J.-C. & Ducrot O. (1983), *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Margada.
- Bally C. (1940), «L'arbitraire du signe. Valeur et signification», *Le Français Moderne* 8, 193-206.
- Bouquet S. (1992), «La sémiologie linguistique de Saussure: une théorie paradoxale de la référence?», *Langages* 107, 84-95.
- Bouquet S. (2000), «Sur la sémantique saussurienne», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 53, 135-139.
- Carston R. (2002), «Relevance Theory and the saying / implicating distinction», *UCL Working Papers in Linguistics* 13, 1-35.
- Chomsky N. (1990), «Language and Problems of Knowledge» (revised version), in Martinich A. P. (2001), *The Philosophy of Language*, New York, Oxford University Press, 581-598, 4e édition.
- Compagnon A. (1997), «Who is the Real One?» in Rabaté J.-M. (ed), *Writing the Image after Roland Barthes*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- De Palo M. (2001), *La conquista del sens. La semantica tra Bréal e Saussure*, Rome, Carocci.
- Godel R. (1966), «De la théorie du signe aux termes du système», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 22, 53-68.
- Guertzel B. (1994), *Chaotic Logic. Language, Thought, and Reality from the Perspective of Complex Systems Science*, Amsterdam, Kluwer (Plenum).
- Heim I. (1982), *The Semantics of Definite and Indefinite Noun Phrases*, Amherst Mass., Graduate Linguistic Student association.
- Hjelmslev L. (1968), *Prolegomènes à une théorie du langage et La structure fondamentale du langage*, Paris, Minuit.
- Kleiber G. (1990), *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- Lascarides A. & Asher N. (1993), «Temporal Interpretation, Discourse Relations and Commonsense Entailment», *Linguistics and Philosophy* 16, 437-493.
- Levinson S. C. (2000), *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*, Boston, MIT Press.
- Luscher J.-M. (1998), *Eléments d'une pragmatique procédurale*, Thèse, Université de Genève, manuscrit, 359 p.
- Karttunen L. (1976), «Discourse Referents», in McCawley J.D. (ed.): *Syntax and Semantics 7: Notes from the Linguistic Underground*, New York, Academic Press, 363-385.

- Pinker S. (1999), *L'instinct du langage*, Paris, Odile Jacob.
- Pustejovsky J. (1991), « The Generative Lexicon », *Computational Linguistics* 17, 409-441.
- Récanati F. (1993), *Direct Reference: from Language to Thought*, Oxford, Basil Blackwell.
- Rosch E. (1977), « Classification of Real-World Objects: Origins and Representations in Cognition » in Johnson-Laird P. N. & Watson P. C. (eds), *Thinking. Readings in Cognitive Science*, Cambridge, CUP, 212-222.
- Saussure F. de (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, éd. 1973.
- Saussure F. de (1967 / 1968), *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden, Harrasowitz.
- Saussure F. de (1993), *Troisième cours de linguistique générale (1910 – 1911)*, Komatsu & Harris (éds.), Oxford, Pergamon Press.
- Saussure F. de (2002), *Ecrits de linguistique générale*, texte établi par Rudolf Engler et Simon Bouquet, Paris, Gallimard.
- Saussure L. de (2000), *Pragmatique temporelle des énoncés négatifs*, thèse, Université de Genève.
- Saussure L. de (2003), *Temps et pertinence*, Bruxelles, Duculot – De Boeck.
- Saussure L. de (à paraître), « La signification mise en valeur: une recontextualisation de l'opposition entre valeur et signification », In: Saussure, L de (Ed), *Nouveaux regards sur Saussure. Mélanges offerts à René Amacker*, Publications du Cercle Ferdinand de Saussure.
- Sokal A. & Bricmont J. (1997), *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob.
- Sperber D. & Wilson D. (1995), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.
- Sperber D. & Wilson D. (1998), « The Mapping Between the Mental and the Public Lexicon » in Carruthers P. & Boucher J. (eds), *Language and Thought: Interdisciplinary Themes*, Cambridge, Cambridge University Press, 184-200.
- Trudgill P. (1974), *Sociolinguistics*, London, Penguin, 4th ed.: 2000.
- Vega-Moreno R. E. (2001), « Representing and Processing Idioms », *UCL Working Papers in Linguistics*, 73-108.

Dan Savatovsky

COMMENT FAIRE ÉCOLE ? (SAUSSURE À PARIS, II)

Dans un article de 1964, Émile Benveniste souligne tout l'intérêt que présentent les rapports annuels de Saussure sur sa conférence à l'École Pratique des Hautes Études, entre 1880 et 1891¹. À la mesure même des changements de perspective disciplinaire, du parti pris didactique ou des choix théoriques qui apparaissent à la lecture de ces documents, la principale innovation des conférences à l'École Pratique, sans laquelle une nouvelle manière d'enseigner la grammaire comparée serait en partie restée lettre morte, sans écho ni postérité en France, tiendrait à la création d'une véritable « école » de linguistes, seule à même de transmettre et de faire fructifier l'héritage saussurien. Quand Benveniste note que Saussure a su attirer et former à la linguistique une nouvelle génération d'étudiants, il se fonde surtout sur les listes d'élèves et d'auditeurs figurant dans l'Annuaire des Hautes Études². Les noms qu'il relève alors sont ceux de Duvau, Boyer, Passy (à partir de 1885), Meillet (à partir de 1887) et Grammont (en 1890-91): « en ces années se prépare le renouvellement des doctrines linguistiques et des années d'enseigne-

¹ Réédités par M. Fleury (1964). Voir Savatovsky, 1999.

² Nous laissons de côté l'autre lieu dans lequel « se forme le style de l'école saussurienne », selon les termes de De Mauro [*in* Saussure, 1972: 339]: les séances de la Société de Linguistique de Paris, dont Saussure assume les tâches du secrétariat (ordre du jour et rédaction des procès-verbaux de réunions, correction des contributions au *BSL*, etc.).

ment.» [Benveniste, 1964: 27]. L'idée ainsi proposée qu'il y aurait une école française de linguistique (ou école de Paris) est en réalité déjà ancienne: elle remonte aux années qui précèdent immédiatement la mort de Saussure et elle est illustrée par ses étudiants parisiens les mieux reconnus, comme Grammont et Meillet. En 1908, Sechehaye avait définitivement acclimaté l'expression d'«école genevoise de linguistique»³, forgée d'après celle d'«école de Leipzig», et c'est sur un type proche que Grammont formule la sienne: «(l')enseignement (de Saussure) à l'École des Hautes Etudes a donné naissance à une véritable école, l'école française de linguistique» [1912: 387].

A travers l'analyse des critères explicites ou implicites que trois Saussuriens, ou réputés tels, appartenant à trois générations successives (Meillet, Gauthiot, Benveniste) utilisent, de façon diverse, pour nommer et identifier cette école saussurienne *française* ou *de Paris*, pour assigner sa constitution, sa composition, ses contours, ses options théoriques, nous nous proposons ici un double but: confronter trois reconstructions concurrentes de la «légitimité» saussurienne; indiquer quelques unes des conditions à partir desquelles, du point de vue même de ses membres, il est permis de parler d'une «école linguistique».

Une école est née. Comment la nommer?

Grammont, pourtant l'un des premiers, avec Meillet, à postuler l'existence d'une nouvelle «école» autonome, ne nous en donne pas la composition; et c'est pourquoi nous n'avons pris en compte son point de vue. Gauthiot est en revanche plus explicite: Guieysse, Duvau (quoique disparus prématurément), Möhl, Meillet, Grammont, Boyer, Dottin, l'abbé Lejay, «ces savants forment (...) une 'école'» [Gauthiot, 1966 (1914): 90], à laquelle on pourrait bien donner le nom de «saussurienne», n'était que «les élèves genevois du maître n'y ont pas moins droit» [*ibid.*]. Comment la nommer alors? La dénomination retenue par Grammont ne convient pas: «cette école n'est pas 'française' (...): un bon savant comme V. Henry n'en fait pas partie, et (...) il y a des Français qui sont en dehors d'elle et qui étudient les faits du langage; mais elle est 'de Paris' parce qu'elle a toujours encore

³ Sechehaye, 1927: 217. Bréal l'employait déjà en 1894, au congrès international des orientalistes (Genève) [cité par Redard, 1982: 1]. Vue de Paris, vingt ans plus tard, l'école de Genève, représentée par Bally, se caractérise moins par son intérêt pour la linguistique générale, sans plus de précisions, que parce qu'elle a montré «que la conception du langage comme fait social, affirmée par l'école de Paris, était tout à fait nette chez F. de Saussure» [Gauthiot, 1966 (1914): 91]. Vue de Genève, au même moment, «l'école française», représentée par Meillet, «s'efforce de rattacher la psychologie de la langue à la psychologie sociale» [Sechehaye, 1917: 5]. Pour l'influence de Saussure sur les différentes générations de l'école genevoise, voir Frei [1945-49] ou Amacker [1976].

son foyer principal là où F. de Saussure enseignait, où elle s'est fondée, à l'École des Hautes Études » [*ibid.*].

Meillet consacre l'appellation retenue par Gauthiot d'« école de Paris » [Meillet, in *Étrennes...*, 1928], mais en donnant au groupe ainsi formé un sens (une composition et une extension) différent. D'une part, parmi ses contemporains, il réduit encore la liste étroite de Gauthiot, puisque Guieysse et Lejay en sont exclus, ne voulant parler que « des purs linguistes », [Meillet, 1966 (1913) : 95]. D'autre part, il fait de cette école un ensemble transgénérationnel, étendant le cercle en deçà de Saussure et de lui-même, à Bréal – donné pour le véritable fondateur – et, quand il reviendra sur la question en 1928, au delà de Saussure, à ses propres continuateurs d'après la Grande Guerre : les jeunes linguistes de la génération de Benveniste⁴. L'unité du groupe de Paris, vue par Meillet, est donc à la fois plus diffuse et autrement datée. Elle repose d'abord sur des liens de collaboration, et aussi d'affection, des liens qui « depuis M. Bréal, ont rendu si heureuse la vie des linguistes formés à Paris » [Meillet, in *Étrennes* 1928 : vii]. Mais ce qui fonde vraiment l'école pour Meillet, l'organise et lui donne sa légitimité, c'est un rapport de filiation. Dans sa leçon d'ouverture au Collège de France, après avoir rappelé que Bréal « avait souhaité avoir pour successeur (dans cette chaire) un disciple qui le continuerait en ne le répétant pas », Meillet enchaînait déjà sur « la jeune école linguistique française » [Meillet, 1921-36, I (1906) : 1-2]. Façon de dire que dans la transmission, le mode compte autant que l'objet. L'école se serait donc perpétuée sur quatre générations, sans ruptures, mais avec des écarts exigibles à chaque passage de génération, et son noyau serait formé en premier lieu par les maîtres qui se sont succédés à la même direction d'études de l'EPHE : Bréal, puis Saussure, Duvau⁵, Meillet lui-même⁶, Benveniste enfin, le dédicataire des *Étrennes...* de 1928 à l'occasion desquelles Meillet entend (re)tracer la continuité de cette école, de manière rétrospective et prospective à la fois [Meillet, in *Étrennes...*, 1928 : vi]. Noyau plus restreint encore si l'on ne prend en compte que l'autre grande chaire de Grammaire

⁴ Les membres de ce « bel ensemble de jeunes gens » qui reconnaissent en Benveniste leur chef de file sont M.-L. Sjoestedt, P. Chantraine, R. Fohalle (alors retourné en Belgique) J. Kuryłowicz (retourné en Pologne) et L. Renou [Meillet, in *Étrennes...*, 1928 : v]. Quant aux Saussuriens français de la première génération encore en activité au lendemain de la Grande Guerre, les « comparatistes de Paris », comme il les nomme, Meillet les restreint au noyau formé par Vendryes, Jules Bloch et lui-même [*ibid.*]. Guieysse, Duvau et Gauthiot étaient morts, il est vrai, mais Grammont, associé par Meillet à la direction du groupe vingt ans plus tôt [Meillet, 1921-36-I (1906) : 2], ici oublié, était alors en parfaite santé.

⁵ Élu successeur de Saussure en même temps que Meillet, avec, comme lui, le titre de directeur d'études adjoint (c'est-à-dire adjoint de Bréal).

⁶ Outre ses deux enseignements de grammaire comparée à l'EPHE et au Collège de France, Meillet est chargé à l'École Pratique de la conférence pour les langues zende et pehlie.

comparée, celle du Collège de France – une prise en compte qui exclut du jeu Duvau, cette fois, et qui explique sans doute pourquoi, à en croire Meillet, Bréal (pour lequel cette chaire avait été créée) doit être considéré véritablement comme le père fondateur.

D'ordinaire, la publication d'un livre d'hommages, de mélanges ou d'étrennes est pour un groupe de savants l'occasion rituelle de réaffirmer son unité, de rappeler son obédience ou son origine. Comme on sait, en 1908, les Saussuriens de Paris, de Genève et d'ailleurs avaient offert des *Mélanges* à Saussure – moment important, sans aucun doute, dans la cristallisation du saussurisme comme école de pensée, important également par son motif, la commémoration de la parution du *Mémoire*⁷. Quand la plupart des recueils de ce type sont des hommages posthumes ou publiés à l'occasion d'un anniversaire de naissance, d'un départ à la retraite, qu'ils concluent un parcours ou une carrière, bref, forment un *terminus ad quem*, c'est un *ouvrage* que les *Mélanges* de 1908 célébraient: un point de départ, un *terminus a quo* de la science. Les *Étrennes* offertes à Benveniste en 1928 «à l'occasion de son retour du service militaire», qui tiennent d'avantage du rituel d'initiation – même s'il s'agit déjà d'un jeune maître – que de la cérémonie d'allégeance, signalent elles aussi le début d'une carrière. Mais plutôt que d'un commencement radical, comme pour Saussure, il s'agit d'un recommencement, de la reprise d'une tradition, de l'exercice d'un droit d'aïnesse, transmis du vivant même de Meillet, par dessus la génération peu ou prou sacrifiée des Gauthiot et des Vendryes.

Élèves et auditeurs

Des trois disciples-historiographes, Gauthiot est sans doute le plus précis sur ce qu'il faut entendre à la fois par *école linguistique* en général et par *école de Paris* en particulier, même s'il n'a jamais suivi la conférence de Saussure, étant un élève de Meillet et de Duvau – un Saussurien par procuration. La constitution d'une «véritable école» doit répondre selon lui à trois conditions.

D'abord, procéder d'un enseignement. C'est-à-dire, d'un côté, un «maître» (le terme est récurrent chez tous les «disciples»), «plus apte que n'importe qui à lancer à l'étude des langues (...) un linguiste débutant et à lui communiquer le feu et l'énergie nécessaires» [Gauthiot, 1966 (1914): 90], et dont il revient aux disciples de restituer la parole vive pour la célébrer: une parole imagée qui animait la «pensée abstraite» du *merveilleux Mémoire* [*ibid.*: 87]. Le contact avec cette «pensée en formation qui se (re)créait» devant les élèves [Meillet, cité par Gauthiot, *ibid.*]

⁷ Semblablement, l'*Introduction à l'étude comparative...* était dédiée à Saussure «à l'occasion des vingt-cinq ans écoulés depuis la publication du *Mémoire*» [Meillet, 1903].

semble avoir été pour tous ceux qui l'ont vécue une expérience singulière, inoubliable, qu'aucun écrit ne peut véritablement rendre⁸. De l'autre côté, un ensemble d'étudiants. Ou pour mieux dire, un ensemble parmi les étudiants, ce qui exige en quelque manière une règle de séparation permettant de discriminer, parmi tous ceux qui ont assisté à la conférence, entre les *élèves* à proprement parler et ceux que Gauthiot nomme des « auditeurs »⁹ [*ibid.* : 88]. Certes cette distinction est prévue par les statuts de l'EPHE : un *élève* est régulièrement inscrit (c'est un « titulaire »¹⁰), sa scolarité se déroule sur trois ans, elle est sanctionnée par un diplôme ; un « auditeur régulier » est ce que nous nommerions un auditeur libre¹¹. Mais cette distinction statutaire, Gauthiot la comprend autrement, en sorte qu'elle puisse répondre à ce qu'il définit comme une « école ». Loin d'être simplement d'ordre administratif, la différence auditeur/élève est surtout, pour Gauthiot, affaire de chronologie. Les étudiants des premières années (1881-1887), ceux qui suivaient le « cours de germanique, car c'est là ce qu'était en fait son enseignement du 'gothique' (*à apprendre en six semaines*) et du vieux haut-allemand » [*ibid.*], sont principalement des *auditeurs*, quel que soit leur statut. Gauthiot n'accepte de parler d'*élèves* qu'à partir de la septième année d'enseignement, quand Saussure, élargissant sa conférence au grec et au latin (en 1887-88), puis au lituanien (en 1888-89)¹², peut enfin souscrire aux conditions d'un comparatisme « véritable » [voir Savatovsky, *op.cit.* : 176-178].

Sans se départir de son intérêt initial pour des *textes*¹³, Saussure montre, il est vrai, à travers le choix du lituanien, qui ne présente pas d'utilité pour la formation

⁸ Les témoignages sont ici nombreux et concordants sur « ce causeur incomparable, à l'esprit souple, à la parole, à la voix pleines de charme, à l'accueil bienveillant » [Gauthiot, 1966 (1914) : 89]. Cf. Muret [*Journal de Genève*, 27 février 1913]; Meillet, [1966 (1913)], etc.

⁹ Parmi lesquels il cite les noms de Bauer, Léger, Kont, Lévi (sans doute Sylvain Lévi, l'orientaliste), Pineau, Laudenbach et Schwob.

¹⁰ C'est-à-dire qu'il est nommé par le ministre, sur présentation du Conseil de la Section.

¹¹ À ces auditeurs encore étudiants, il conviendrait d'adjoindre quelques uns des pairs de Saussure, membres du haut enseignement, qui viennent parfois assister à ses cours : Arsène Darmesteter, maître de conférences à la Sorbonne (*Langue et littérature du moyen âge*) et à l'EPHE, Louis Léger, professeur de russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes (= Langues O.), tous deux en 1881-82 ; Albert Lange, chargé de cours à la Sorbonne (*Langues et littératures d'origine germanique*), en 1882-83 ; Alfred Jacob (spécialiste de paléographie grecque) et Jean Psichari (professeur de grec moderne aux Langues O.) en 1887-88.

¹² Quatre des cinq élèves qui avaient « exprimé le désir de s'initier à l'étude de la langue lithuanienne » [Saussure, *Rapports EPHE*, 1888-89], Boyer, Dottin, Guieysse et Möhl, font partie de l'école de Paris, selon le classement de Gauthiot.

¹³ « On ne doit pas se départir de ce principe que la valeur d'une forme est tout entière dans le texte où on la puise, c'est-à-dire dans l'ensemble des circonstances morphologiques, phonétiques, orthographiques, qui l'entourent et l'éclairent » [*Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien* [1894], in Saussure, 1922 : 514]

des futurs professeurs de lycée, qu'il s'est définitivement dégagé des contraintes institutionnelles du début¹⁴. Mais c'est à propos de l'élargissement à plusieurs langues n'appartenant pas au même rameau, de façon générale, que Gauthiot peut noter qu'enfin, « le maître avait fait école » [*ibid.*]. Il est assez remarquable à cet égard que les membres de la seconde des deux lignées ayant hérité de Saussure sa conférence à l'EPHE – la branche cadette en quelque sorte¹⁵ –, Duvau et Gauthiot (successeur de Duvau), aient suivi dans leurs cours le même type de progression pluriannuelle que Saussure, en commençant par le gotique. De 1891 jusqu'à sa mort, Duvau traitera successivement de la phonétique du gotique « en s'inspirant de la méthode qu'avait suivie, à différentes reprises, son éminent prédécesseur » [Duvau, Rapports EPHE, 1892-93 : 74], puis il étend son enseignement à la phonétique des dialectes italiques, à la morphologie du sanscrit védique, aux lexiques grec et latin et en dernier lieu, principalement, au vieil islandais et aux divers dialectes germaniques. Gauthiot commencera également par le gotique (le vocabulaire) en 1903-04, continuera par le vieux haut-allemand et d'autres dialectes germaniques en 1904-05, puis par le vieil islandais en 1905-06, etc.

Ce qui viendrait confirmer chez Saussure l'existence d'un seuil en 1887, peut-être même dès 1885 (la première année de scolarité de Duvau, Möhl et Paul Passy)¹⁶, c'est le basculement d'un cours qu'on pourrait qualifier de concentrique, propre aux commencements, où chaque conférence reprend plus ou moins *da capo* celle de l'année précédente en l'élargissant, vers un cours progressif, gradué d'une année sur l'autre. Comparés aux rapports de la période 1881-1885, les rapports de la fin tendent en effet à se restreindre en précision et en ampleur. Comme si Saussure, surtout soucieux d'approfondir son propos, assuré désormais de sa réputation auprès d'un noyau élargi d'étudiants fidèles qui sont déjà informés de l'objet de la conférence, et ne cherchant pas à toute force à en attirer de nouveaux, pouvait donner moins de publicité à son programme et moins de garanties à ses instances de tutelle. C'est le cas dès 1885-1886, quand il se montre satisfait, pour la première fois, de ce que l'étude de la grammaire gotique ait pu être poussée « plus loin que d'habitude, et dans un sens plus scientifique » [Saussure, Rapports EPHE, 1885-86 : 192].

¹⁴ L'intérêt de ce choix se vérifie, ces années-là, à travers les trois importants articles consacrés au lituanien, notamment aux problèmes de l'accentuation. Voir Saussure, 1922 : 490-538.

¹⁵ L'autre lignée étant celle de Meillet-Benveniste.

¹⁶ Cette année-là, Saussure signale l'ajout du vieux norrois et du vocalisme de l'anglo-saxon à son enseignement.

Cette restriction ésotérique ne rencontre pas toujours le succès escompté. En témoigne le regret exprimé dans le rapport de 1886-87 – mais c’est la dernière fois¹⁷ – d’avoir dû reprendre à nouveau les principes (comprendre : les rudiments) de la grammaire germanique et d’en être resté de ce fait au vieux haut-allemand, « dont l’intérêt littéraire est à peu près nul », sans pouvoir pousser jusqu’à la période du moyen haut-allemand : derrière le travail grammatical, c’est à l’intérêt philologique qu’il faut aussi songer. Car autant qu’au libre choix du maître, l’étude des textes répond à l’attente d’une partie des élèves, ceux des Français notamment qui proviennent des facultés des lettres et se destinent au professorat de l’allemand dans les lycées ou (surtout) dans le haut enseignement. Dans un cours portant sur des langues mortes, il ne faut pas perdre de vue les langues vivantes qui leur sont apparentées, ce qui contraint le maître à des sauts ou à des détours, contrevenant de cette façon au déroulement programmé du cours. Le rapport de 1881-82 invoque ainsi « le rôle presque indispensable de l’allemand moderne dans un cours de gothique (qui) justifiait (une) digression, la seconde loi de substitution des consonnes, en domaine haut-allemand » [Saussure, Rapports EPHE, 1881-82 : 197]¹⁸. Et même si ce n’est pas d’abord à eux qu’il s’adresse, c’est sans doute aussi pour répondre aux attentes des auditeurs préparant l’agrégation de grammaire, rompus aux techniques de l’explication des textes classiques¹⁹, qu’à partir de 1887 Saussure aborde la linguistique comparée du grec et du latin. Mais ces concessions ou la nécessité de tenir compte de la présence d’auditeurs non encore initiés ne changent rien à l’essentiel : désormais, grâce à son succès et à la cohésion des jeunes savants en formation, la conférence paraît échapper aux impératifs extérieurs les plus contraignants.

¹⁷ Quand il passe la main à Duvau, celui-ci peut se féliciter de « ne pas avoir eu à se préoccuper de donner un enseignement élémentaire en philologie germanique » [Duvau, Rapports EPHE, 1891-92 : 74]. Du reste, « il existe sur le sujet assez de manuels élémentaires ou savants pour rendre superflu un enseignement de ce genre » [Duvau, Rapports EPHE, 1896-97 : 58]. À comparer avec Saussure, pour qui les grammaires germaniques sont d’un faible secours en raison de la multiplicité des dialectes : « le commençant doit composer lui-même sa grammaire d’après un texte déterminé dont il se fera une loi de ne pas sortir » [Saussure, Rapports EPHE, 1882-83 : 194].

¹⁸ Cf. Rotsaert, 1991 : 207-208.

¹⁹ La technique de lecture-traduction-analyse des textes mise en œuvre par Saussure dans ses cours de langues germaniques ne diffère guère de celle de la *praelectio*, en vigueur dans l’enseignement des humanités. Voir, par exemple, le plan d’une démarche adoptée pour la lecture d’Ulphilas (*Évangile selon saint Luc*), dans le cours de gotique pris en notes par Duchosal, à Genève, en 1897-98 [cahier n°2 : 9-12]. Dans sa conférence parisienne de grec et de latin, en revanche, Saussure ne se livre pas à l’explication des textes, l’exercice étant déjà bien maîtrisé par les élèves. Il réserve ses deux séances hebdomadaires à des cours, l’un de morphologie, l’autre de phonétique grecques et latines.

Est-ce l'infléchissement ainsi donné, la libération progressive par rapport aux contraintes institutionnelles ou didactiques du début qui ont permis la constitution par sélection d'un groupe de disciples ? Ou bien plutôt est-ce la formation reçue par ces jeunes linguistes auprès de Saussure – des habitudes de travail en commun, des principes, une méthode et un savoir partagés et approfondis d'une année sur l'autre – qui a permis au maître d'aller au-delà du travail d'acquisition des bases, caractéristique des premiers temps, pour infléchir son enseignement dans le sens d'une plus grande spécialisation ? Les deux probablement, à cette réserve près qu'un examen rapide des listes d'étudiants conduit à nuancer l'appréciation que Gauthiot fonde sur sa distinction entre auditeurs et élèves. Ainsi la persévérance, gage de continuité dans l'étude et de cohésion du groupe, ne constitue pas un critère de distinction pertinent. Quand un Bauer, le plus assidu des étudiants²⁰, est considéré – sans doute avec raison – comme un simple auditeur, Duvau (1884-86) et Meillet (1887-89), qui n'ont suivi la conférence que deux ans d'affilée, ou l'abbé Lejay (1888-89) et Grammont (1890-91) une année seulement, sont réputés *élèves*. Parmi les *élèves* cités par Gauthiot, seuls Möhl (1885-89), Dottin (1886-91) et Boyer (1887-91) paraissent vérifier cette continuité. Dans cette affaire, Meillet occupe une place à part, puisque lorsqu'il remplace Saussure une première fois en 1889-90, il n'a pas encore achevé sa scolarité à l'EPHE.

Quand la persévérance ou la prolongation de la scolarité constituent des indices peu fiables pour distinguer clairement les *élèves* des *auditeurs*, l'âge, en revanche, en forme un très sûr, même si Gauthiot ne le note pas. En 1890-91, Lejay, le plus âgé de la phalange, a trente ans ; Möhl, Meillet et Grammont, les plus jeunes et les derniers arrivés, en ont vingt-cinq. L'école de Paris, c'est aussi une affaire de classe d'âge : alors que le maître lui-même n'a que trente-trois ans, les autres auditeurs présentent, avec une moyenne d'âge de trente ans, un écart assez fort entre un groupe qu'on pourrait qualifier d'amateurs (plus ou moins) éclairés, ayant presque tous dépassé la quarantaine, certains de beaucoup (Lot²¹, Poujol, Amé de Saint-Didier, etc.), et le groupe de ceux dont la carrière ou les travaux futurs montrent qu'ils auraient pu être considérés comme des élèves, n'était leur trop jeune âge (21 ans), leur statut de débutant au moment de leur inscription à la conférence de

²⁰ Élève titulaire de l'École Pratique pour la conférence de Bréal (1869-1872), à laquelle il continue de participer comme auditeur libre jusqu'en 1881, devenu membre de la Société de linguistique en 1875, il est le seul à avoir suivi la conférence de Saussure du début à la fin.

²¹ Le plus jeune de ce groupe et le seul à avoir fait carrière dans l'enseignement supérieur. Ancien chartiste, archiviste-paléographe, il deviendra maître de conférences d'histoire à l'EPHE.

Saussure et le fait qu'il ont presque tous quitté Paris par la suite: Brugger, Blonay, Pernot et La Vallée-Poussin²².

L'ancrage institutionnel

La seconde condition posée par Gauthiot pour qu'il y ait *école*, c'est qu'il y ait un lieu, lieu de camaraderie – lieu de mémoire – et d'ancrage institutionnel tout à la fois. À cet égard, le saussurisme de la jeune garde n'aurait pu s'affirmer comme tel si la section des Sciences historiques et philologiques de l'EPHE, « instrument principal du recrutement des linguistes plus jeunes de l'école de Paris » [Gauthiot, 1966 (1914): 90], n'avait fourni à ce groupe l'occasion de se reconnaître et de se rassembler en dehors de l'Université, voire *contre* elle. Le propos de Gauthiot est tout à fait clair: « la grammaire n'a joui d'aucun appui officiel; on a tendu, au contraire, à l'éliminer des épreuves d'État » [*ibid.*: 89] – entendons: de la licence et des concours de recrutement pour l'enseignement secondaire, vers lesquels le cursus des facultés des lettres est principalement tourné. Elle se heurte à « l'indifférence ou l'hostilité de certains milieux » [*ibid.*: 91]. Après les tentatives des années 1870-80 pour instiller des éléments de grammaire historique et comparée dans les études de lettres et la formation des professeurs, pour revaloriser l'agrégation de grammaire, on assiste, il est vrai, depuis 1900, peut-être même dès 1890, à une régression liée au retour en force des « littéraires ». En 1914, se plaint Gauthiot, Grammont « occupe la *seule* chaire uniquement consacrée à la grammaire comparée que possèdent les universités françaises » (à Montpellier).

Le tableau ainsi esquissé d'une marginalisation de la Grammaire historico-comparative dans les facultés des lettres est de toute évidence noirci, mais sans doute nécessaire pour frapper les esprits et ressouder les rangs. Sans même compter une chaire comme celle de Goelzer à la Sorbonne qui, sous l'intitulé de *Grammaire comparée des langues classiques*, est en réalité occupée²³ par un philologue de vieille roche, il faut bien constater qu'au moment où Gauthiot écrit, en 1914, la Grammaire comparée est parvenue, en France, à un certain degré de reconnaissance à l'Université, encore trop peu élevé sans doute, mais réel. Gauthiot force donc le trait. À côté des chaires indo-européanistes déjà anciennes, comme celle de

²² Seul H. Pernot, spécialiste de grec moderne, coéditeur (avec l'abbé Rousselot) de la *Revue de phonétique*, fera carrière universitaire à Paris (aux Langues O. et à la Sorbonne). L. de La Vallée-Poussin (orientaliste) et G. de Blonay (indianiste) mèneront la leur respectivement à Gand et à Neuchâtel. E. Brugger, devenu médiéviste, spécialiste du cycle arthurien, enseignera en Allemagne, puis aux États-Unis.

²³ Depuis 1904, voire 1882 si l'on remonte à la création de la maîtrise de conférences dont elle est la continuation. Voir Bergounioux, 1990.

Bergaigne à la Sorbonne (1877), échue à V. Henry, puis à Vendryes en 1907 (*Langue et littérature sanscrites*, devenue *Grammaire comparée des langues indo-européennes*) et celle de P. Régnaud à Lyon (1886: *Langue et littérature sanscrites*), certaines chaires classiques sont occupées par d'incontestables linguistes, rompus à un comparatisme qu'ils ont appris à l'EPHE. Pour ne parler que des linguistes formés par Saussure ou par ses élèves, outre Vendryes à Paris, il faut compter Félix Lacôte qui, lorsqu'il succède à Régnaud en 1911 à Lyon, voit sa chaire changer d'intitulé pour devenir: *Sanscrit et Grammaire comparée*. Par une apparente inconséquence, Gauthiot signale allusivement cette chaire dans sa notice en rattachant, mais pas de manière étroite, son titulaire à l'école de Paris. Qu'il ne la classe cependant pas avec celle de Grammont parmi les chaires de Grammaire comparée tient sans nul doute à l'orientation postérieure de Lacôte, sanscritiste devenu indianiste, et annexé à ce titre par les orientalistes²⁴. Quant aux chaires de philologie classique occupées par des élèves de Saussure demeurés linguistes, nous avons celles d'Audouin à Poitiers (*Philologie et antiquités grecques et latines*), de Dottin à Rennes²⁵ (*Langue et littérature grecques*), et de Parmentier – à Gand, il est vrai. On pourrait leur adjoindre la chaire d'*Histoire des religions* de l'Institut catholique, occupée par l'abbé Lejay, un spécialiste de lexicologie latine, également épigraphiste et éditeur des Pères de l'Église ou des classiques grecs et latins. Le cas de Cuny, appartenant la génération suivante, formé par Meillet à l'EPHE, professeur à la faculté de Bordeaux (*Langue et littérature latines*), auquel Gauthiot fait aussi allusion, illustre de façon exemplaire les limitations qu'il trace. Il s'agit bien d'un «spécialiste» mais, ayant seulement «port(é) dans (sa) discipline les méthodes et les préoccupations de l'école de Paris», il ne peut lui être clairement affilié, en dépit de ses publications dans le domaine linguistique, de par la nature de sa chaire. D'autres «spécialistes» sont dans ce cas, qui «joignent des connaissances étendues en grammaire comparée, surtout des langues indo-européennes, ou en linguistique générale», sans pour autant faire partie de l'école [Gauthiot, 1966 (1914): 91].

Là où les plaintes de Gauthiot se révèlent pourtant recevables, c'est qu'au sein des facultés des lettres où elles ont été introduites, les études de Grammaire comparée ne sont assorties d'aucun diplôme (tel que le diplôme d'études supé-

²⁴ «Son intelligence solide et positive ne pouvait se satisfaire d'une initiation purement linguistique. Derrière les mots, il avait entrevu une civilisation riche et complexe; il voulut la connaître, et désormais il resta fidèle à l'étude de l'Inde» [S. Lévi, 1925: 379]. Dans sa nécrologie de Lacôte, Lévi omet de signaler qu'il avait suivi les cours de Meillet, le rattachant à L. Havet auprès de qui, à l'EPHE, il avait étudié «la critique verbale» [*ibid.*: 381]

²⁵ Il y succède à Loth, un autre élève de Saussure (conférence de 1882-83) qui cumulait comme lui les chaires de grec et de celtique, passé au Collège de France en 1910 (*Langue et littérature celtiques*).

rieures, créé en 1886). Elles n'attirent de ce fait qu'assez peu d'étudiants. Simples annexes du curriculum (rangées parmi les *Cours complémentaires* à la Sorbonne, parmi les *Études spéciales* à Lyon, etc.), elles ont la recherche pour finalité presque unique. La spécialisation prônée par Gauthiot, condition de la valeur scientifique, peut également signifier le ghetto. Le repli des Saussuriens sur la IV^e section de l'École pratique est donc une exigence, gage de professionnalisation de la recherche (l'«érudition»), mais il s'opère aussi par nécessité. À cet égard, derrière la question de savoir qui est saussurien et qui ne l'est pas, se cache en vérité celle de savoir qui est linguiste et qui ne l'est pas. Question que l'on devrait dédoubler à son tour selon que l'on se fonde sur les publications ou bien sur les enseignements pour tracer le cercle de l'école de Paris. Or Gauthiot ne se fonde, semble-t-il, que sur les enseignements. Une conférence ou une chaire d'université, lors même qu'elles ne se conformeraient pas à l'intitulé canonique *Langue et littérature de x*, comportent l'exigence plus ou moins implicite d'aborder la littérature, la religion, la mythologie, bref les «Institutions» des peuples dont on a mis la langue au programme : Dottin, Lacôte ou même Grammont ont dû souscrire à cette exigence – leurs travaux en témoignent – sans cesser pour autant d'être de «purs linguistes», mais à des degrés divers selon qu'on se rapporte au classement de Meillet ou bien à celui de Gauthiot. Ce n'est pas le cas à l'EPHE où tous ces domaines relèvent de conférences distinctes, même si certains maîtres de conférence, Saussure le premier, n'hésitaient pas à franchir les frontières. Et si Gauthiot reconnaît que «l'influence de l'école parisienne de Saussure s'est (aussi) exercée sur des romanistes, des hellénistes, des latinistes, des slavissants, des arménisants, des sémitisants» de l'Université [*ibid.*], la vraie linguistique saussurienne ne demeure pas moins postée à l'École pratique. L'appréciation, qui touche à des domaines plus qu'à des hommes, peut se comprendre à la rigueur dans le cas des langues romanes, classiques ou sémitiques, étant donné les partages de territoires disciplinaires alors en vigueur, mais pas dans celui de l'arménien ou des langues slaves qui ne sont pour ainsi dire pas enseignés à l'université.

Des principes communs

Dernière condition pour qu'il y ait école : les élèves doivent former «un groupe uni par des principes communs» [Gauthiot, 1966 (1914) : 90]. Quels sont ces principes ? Gauthiot ne le dit pas. La seule indication qu'il nous fournit, c'est que les Saussuriens de Paris «se basent tous sur l'enseignement donné par F. de Saussure, sur le *Mémoire*, et (que) certains ont fortement subi l'influence de leur maître» [*ibid.*]. Caractérisation curieuse, pour le moins circulaire : l'unité d'un groupe d'anciens élèves tient à ce qu'ils sont liés par l'enseignement reçu en commun. L'influence du maître (la prégnance de ses conceptions, de ses options théoriques) n'est pas même une condition impérative, puisque *certain*s seulement l'ont forte-

ment subie. La seule référence clairement identifiée, le vrai signe de ralliement, c'est le *Mémoire*. Le *Mémoire* encore et toujours. Le *Mémoire*, sur la rumeur²⁶ duquel Saussure s'était vu confier sa conférence – car bien peu l'avaient lu ou compris en 1881. Le *Mémoire* – autrement dit Leipzig à Paris : voilà la source principale de la véritable grammaire comparée, l'indice de reconnaissance de la jeune école, le signe de sa modernité à la *Junggrammatiker*, auxquels se réduisent finalement, en 1914 encore, soit plus de quarante ans après les premiers travaux de Leskien, Braune, Brugmann ou Osthoff, les « principes communs ». Cette dernière condition, la plus importante des trois si l'on se place sur le plan de l'histoire des savoirs et pas seulement sur celui de l'histoire des institutions scientifiques ou de la sociologie de la science, est donc la plus tacite. Soumise à questionnement, elle aurait sans doute exigé, en 1914, de la part de celui qui la formule, une révision assez sévère de cette communauté de principes postulée. Ou du moins la reconnaissance que, malgré la référence commune à Saussure, la grande variété dans l'interprétation et l'application des principes saussuriens aurait dû contraindre les commentateurs-disciples à relativiser les liens supposés étroits entre les conceptions des différents membres de l'école²⁷. Quoiqu'en désaccord l'un avec l'autre, s'agissant des rapports entre linguistique générale et linguistique historico-comparative, Meillet et surtout Benveniste s'y seront, chacun pour son compte, moins trompés (Savatovsky, *op. cit.* : 178-182).

La mémoire du groupe

S'il est vrai, d'un côté, qu'une école de savants se définit et s'affirme par rapport à ses concurrentes, les linguistes parisiens de la fin du XIX^e siècle ont dû chercher, pour sortir de leur semi-marginalité par rapport à l'Allemagne, pour réaliser leurs propres stratégies de carrière, à délaissier la confrontation avec les néo-grammairiens sur le seul terrain du comparatisme – qui les maintenait en position de faiblesse – et à imaginer de nouveaux objets de travail²⁸. À cette fin, Bréal s'est tourné vers la sémantique – sans postérité, cependant – et, de façon plus radicale, Saussure s'est tourné vers la linguistique générale, dès son séjour à Paris, fondant ainsi une école sans l'avoir vraiment voulu, mais une école dont les membres se sont surtout reconnus dans une nouvelle manière de concevoir et d'en-

²⁶ C'est d'abord à Louis Havet (1879) que l'on doit le travail initial de diffusion et de vulgarisation des nouveautés du *Mémoire* dans les milieux savants francophones. En 1880-81, dans le cadre de la conférence de Havet à l'EPHE, Saussure présenta une série d'exposés sur *n* et *m* voyelles en regard de *n* et *m* consonnes, la notion de *sonante* (Brugmann/Saussure), et la théorie du vocalisme indo-européen divulguée dans le *Mémoire*.

²⁷ Voir leur orthodoxie saussurienne. Cf. Amsterdamska, 1987 : 236-237.

²⁸ Amsterdamska, *op.cit.* : 244.

seigner la grammaire comparée – résultat paradoxal. D'un autre côté, une école de savants se construit à travers les formes dans lesquelles elle établit ses équilibres internes, règle les conflits – parfois violents – de personnes ou d'opinion²⁹, organise des modes de collaboration³⁰ entre ses membres, désigne ses porte-parole, institue des hiérarchies intestines, trace des voies d'accès aux postes universitaires et définit des filières originales de transmission. La détention de la mémoire du groupe, la reconstitution de sa formation et de son devenir, les procédés d'inclusion ou d'exclusion rétroactives de tel ou tel de ses membres, font également partie de cette économie interne. Les motifs d'exclusion, particulièrement significatifs, que nous avons déjà évoqués, exigent d'être précisés. Si l'on croise les trois listes fournies par Gauthiot, Meillet et Benveniste avec la liste de l'ensemble des étudiants et auditeurs des conférences parisiennes de Saussure, l'on peut dégager sommairement quatre critères d'exclusion/inclusion, en tenant compte à la fois des travaux et des carrières universitaires³¹. Le premier critère, le plus clair, permet de séparer ceux qui ont presque uniquement publié dans le domaine linguistique de ceux qui ont eu des activités ou une production plus composites. Des orientalistes, comme Sabbathier, La Vallée-Poussin (en Belgique), Blonay (en Suisse), Kirste (à Vienne) ou S. Lévi (pourtant maître de conférence de langue sanscrite à l'EPHE) et plus généralement des spécialistes de littérature, de mythologie ou d'institutions indo-européennes, dont les premiers travaux (parfois la thèse seulement) relèvent sans conteste de la linguistique, ne font pas partie des listes. C'est aussi le cas de Pineau, devenu professeur de littérature étrangère à Clermont-Ferrand, puis à Poitiers, spécialiste de littérature scandinave, ou de Huet, un étudiant hollandais devenu médiéviste et conservateur à la Bibliothèque nationale. Mais cette condition n'est pas appliquée en toute rigueur : vers la fin, Duvau publie principalement sur les

²⁹ Voir ainsi Grammont vs Ernault, un « auditeur » de 1881-82, qui enseigne à la fois (comme Loth et Dottin à Rennes) le celtique et le grec ancien à la faculté des lettres de Poitiers depuis 1884 [Grammont, 1906 ; Ernault, 1907].

³⁰ S'agissant des travaux de groupe, il faut faire un sort particulier aux entreprises éditoriales collectives, comme l'*Épopée celtique* [1892], dirigée par d'Arbois de Jubainville, à laquelle collaborent Dottin, Grammont, Duvau et Lot ; ou la traduction de *L'Abriss* de Brugmann et Delbrück (*Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes*, 1905), par A. Cuny, J. Bloch et A. Ernout, sous la direction de Meillet et de Gauthiot.

³¹ Nous ne voulons parler que de l'enseignement supérieur. Parmi les anciens élèves de Saussure, à l'exclusion des amateurs éclairés (juristes, officiers, ecclésiastiques, etc.), de ceux qui se sont illustrés dans la littérature (Quillard ou Schwob - bien qu'avec des réserves pour ce dernier, puisqu'il a aussi publié en linguistique de l'argot) et, bien entendu, de ceux sur lesquels nous n'avons pas d'informations, nous ne prenons en compte ici les professeurs de lycée que dans la mesure où, ayant soutenu une thèse, ils se destinaient à l'enseignement supérieur. C'est le cas de Brun, devenu professeur au lycée de Lyon (conférence de 1882-83) ou de Cart, devenu professeur à l'École alsacienne, puis au lycée Henri-IV (conférence de 1885-86),

légendes scandinaves et celtiques. Du reste, des trois disciples-historiogaphes eux-mêmes, seul Meillet y souscrit pour ainsi dire complètement.

Le second critère est institutionnel ; il signale que les modes de reproduction de l'école de Paris sont hautement endogènes. La probabilité que les linguistes anciens élèves cités fassent partie de l'école est en effet d'autant plus forte qu'ils auront enseigné à (ou seront restés dans la mouvance de) la IV^e section de l'EPHE ou bien, à la rigueur, de l'autre école spéciale comparable, celle des Langues O.³² – les postes dans les facultés des lettres demeurant, pour les raisons que nous avons vues, aussi réprouvés que désirés, en dépit des carrières de Grammont et de Dottin. Ce second motif d'exclusion en recoupe partiellement un autre : quels que soient leurs titres initiaux de linguistes, les anciens élèves qui ont publié par la suite dans le domaine des études classiques (travaux de philologie) ou des sciences auxiliaires (paléographie, épigraphie), comme Lebègue, Dorez, Dianu, Lambert, Audouin, Meylan, ou bien ceux qui se sont livrés à des tâches de vulgarisation ou de diffusion scolaire (manuels, éditions classiques) ne sont pas cités – Lejay et Dottin³³ excepté.

Le troisième critère touche aux champs de spécialité à l'intérieur des frontières de la linguistique. Les membres de l'école, comparatistes orthodoxes, s'occupent surtout de phonétique et de morphologie : aucun syntacticien, (sauf Duvau, mais pas avant 1898), aucun pur lexicologue non plus, comme Parmentier, spécialiste du lexique grec, ou Loth, professeur de celtique au Collège de France. Le dernier critère, enfin, concerne les romanistes : même ceux qui répondent aux principaux critères précédents ne figurent pas parmi les membres de l'école – Grammont à nouveau excepté. C'est le cas de Brugger, de Mongin ou Zimmerli (ces deux derniers spécialistes de géographie linguistique romane), de Muret (spécialiste des patois de la Suisse romande), de Van Hamel (professeur à l'Université de Groningue). C'est le cas aussi – plus étonnant – de Paul Passy (maître de conférence de phonétique à l'EPHE), figure certes originale, ignoré par Gauthiot et Meillet, mais « réhabilité » par Benveniste, qui n'hésitera pas à le ranger parmi les Saussuriens de Paris – comme phonéticien, sans doute, plus que comme romaniste. Tous ces exclus ne le sont pas au même titre ni au même degré : leur appartenance (ou non) à la Société de linguistique de Paris, la nature des revues dans lesquelles ils ont régulièrement publié, les comptes rendus dont leur travaux ont pu faire l'objet de la part des membres de l'école (ou l'absence de comptes rendus), etc., sont autant d'éléments qui devraient permettre de dessiner un tableau plus précis,

³² Comme Boyer, mais pas comme Pernot.

³³ Ce sont les rares membres de l'école de Paris qui aient répondu à la commande scolaire. Voir Lejay [1894]; Dottin [1898].

de restituer des degrés d'éloignement des anciens élèves de Saussure par rapport au noyau de ceux que Gauthiot, Meillet et/ou Benveniste considèrent comme faisant partie de l'école de Paris. Enfin, les critères d'inclusion/exclusion que nous venons d'énumérer ne concernent pas seulement les élèves français, « parce que (l'école) n'a rien de national en principe » [Gauthiot, 1966 (1914) : 90] – témoin : Möhl. Mais les étrangers admis par Meillet sont plus nombreux parmi les Saussuriens de la seconde génération, signe que l'expansion de l'école, sa légitimité, sont devenues progressivement synonymes d'internationalisation [Meillet, dans les *Etrennes...* de 1928 : v]. Là où Gauthiot n'envisage encore que la *reconnaissance* de l'école ailleurs en Europe [1966 (1914) : 90], Meillet pense en termes de diffusion, de *dissémination*, de constitution d'un réseau d'influence. 1928, il est vrai, c'est la date du premier Congrès international des linguistes à La Haye.

Captations d'héritage

Nous avons ainsi examiné, chez trois Saussuriens, trois manières différentes d'identifier l'école linguistique de Paris, de concevoir son unité, c'est-à-dire, en réalité, trois tentatives différentes, en partie divergentes et potentiellement conflictuelles, pour recueillir l'héritage « parisien » de Saussure – il en est d'autres, bien entendu. Nous pouvons les résumer pour en souligner les particularités. *i.* Pour Gauthiot, ce qui prime, c'est la simultanéité. L'école de Paris, c'est un groupe de jeunes linguistes d'abord contemporains les uns des autres, un groupe de pairs par conséquent, dont le représentant n'est qu'un *primus inter pares* – une conception conforme à l'éthique du travail collectif propre à l'École Pratique, qui la distingue des autres institutions du haut enseignement. Cette parité est réputée reconduite à la génération suivante car, dans l'allusion de Gauthiot à Vendryes, à Lacôte et à lui-même, rien (encore ?) ne paraît désigner l'un d'eux au titre de chef de file, ni même de représentant. Quant aux « principes théoriques communs », ils sont pré-supposés mais nullement assignés par Gauthiot. *ii.* La cohérence institutionnelle et la continuité dans le temps (en dépit des désaccords théoriques, à peine évoqués là aussi) : voilà ce qui importe à Meillet. C'est pourquoi Meillet insiste sur le point d'équilibre de cette école, son point médian, où il est posté lui-même – sur ce qui l'autorise à s'instituer porte-parole : « celui qui occupe aujourd'hui cette chaire (i.e du Collège de France) est donc aussi, en quelque manière, l'écu de ses anciens maîtres, de ses camarades, de ses élèves, et leur représentant » [Meillet, 1921-36, I (1906) : 2]. Ce rôle lui est reconnu par Gauthiot, mais en partie seulement : « écu » sans doute -car c'est de cette façon que l'on accède aux chaires-, mais d'abord « représentant » : « (l')accord (des membres de l'école) se marque extérieurement par leur groupement dans la Société de linguistique de Paris, par leur unanimité à reconnaître dans M. Meillet leur commun représentant » [Gauthiot, 1966 (1914) : 90].

Pour Meillet, l'école est soudée par des liens hiérarchiques et transgénérationnels. Elle se consolide dans la succession en ligne directe, avec désignation du successeur par le chef de file de la génération précédente³⁴ – c'est pourquoi Bréal y est inclus. Elle suppose un chef de file unique: il n'y a qu'une seule chaire de Grammaire comparée au Collège de France, quand il y a simultanément plusieurs conférences à l'Ecole Pratique. *iii*. La solidarité théorique, enfin, sur laquelle Benveniste met l'accent – c'est pourquoi il exclut Bréal de l'école et, à maints égards, minimise l'importance de Meillet: l'héritage est ainsi différé d'une génération. Le saussurisme de Benveniste exige rupture et saut de génération, sans respect du rang d'âge, des opérations rendues possibles par celle qui consiste à débusquer chez Saussure la linguistique générale dans le comparatisme, voire contre le comparatisme (un comparatisme des formes dégagées de leur langue, du moins), et à lier la linguistique à l'étude des institutions indo-européennes³⁵. On n'insistera pas ici davantage sur l'intérêt de ce plaidoyer *pro domo* que constitue pour la connaissance de l'œuvre de Benveniste l'analyse par Benveniste de l'œuvre et de l'enseignement de Saussure.

RÉFÉRENCES

Abréviations

<i>BSL</i>	<i>Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.</i>
<i>CFS</i>	<i>Cahiers Ferdinand de Saussure.</i>
Rapports EPHE	École Pratique des Hautes Études. <i>Section des sciences historiques et philologiques. Rapports sommaires sur les conférences et programme des conférences.</i>
<i>RLR</i>	<i>Revue des Langues Romanes.</i>

Sources manuscrites

DUCHOSAL, Henri (1897-98). [Notes prises au cours de Grammaire comparée de Saussure]. Trois cahiers. 1. «Phonétique gothique et interprétation d'Ulfilas»; 2. «Morphologie et grammaire»; 3. «Gothique [Ulfilas]», Mss 3971b, Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

³⁴ Sauf pour Meillet lui-même, à la nomination duquel Saussure ne paraît pas avoir pris part: voir la lettre de Saussure à G. Paris (30 déc. 1891), in Décimo, 1994: 79.

³⁵ «[Benveniste] faisait de la linguistique générale en guise d'indo-européen, et il faisait de l'indo-européen en guise de linguistique générale» [Watkins, 1984: 9].

Bibliographie

- AMACKER, René (1976). «L'influence de Ferdinand de Saussure et la linguistique générale d'inspiration saussurienne en Suisse (1940-1970)», *CFS* 30: 71-96.
- AMSTERDAMSKA, Olga (1987). *Schools of Thought: The Development of Linguistics from Bopp to Saussure*, La Haye, Mouton.
- BENVENISTE, Émile (1964). «Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études», *École Pratique des Hautes Études. IV^e section-Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1964-1965*: 21-34.
- BERGOUNIOUX, Gabriel (1990). «L'enseignement de la linguistique et de la philologie en France au XIX^e siècle, d'après les affiches de cours des facultés des lettres (1845-1897)», *Archives et Documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, II-2, Paris, juin 1990: 1-105.
- DÉCIMO, Marc (1994). «Saussure à Paris», *CFS* 48: 75-90.
- École Pratique des Hautes Études (1869-90. 1893-). *Section des sciences historiques et philologiques. Rapports sommaires sur les conférences de l'École Pratique des Hautes Études et programme des conférences pour l'exercice... [1868-1889. 1891-]*, Paris, Imprimerie nationale.
- Étrennes de linguistique offertes par quelques amis à Émile Benveniste. Avant-propos d'A. Meillet* (1928). Paris, Geuthner.
- DOTTIN, Georges (1898). *Grammaire historique du français... à l'usage de l'enseignement secondaire moderne et des écoles primaires*, Paris, H. Bonnemain.
- ERNAULT, Émile (1907). *Défense de mes ouvrages contre M. Grammont*, Poitiers, Lévrier.
- FREI, Henri (1945-49). «La linguistique saussurienne à Genève depuis 1939», *Acta Linguistica* 5, 54-56.
- FLEURY, Michel (1964). «Notes et documents sur Ferdinand de Saussure (1880-1891)», *École Pratique des Hautes Études. IV^e section – Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1964-1965*: 35-51.
- GAUTHIOT, Robert [1966 (1914)]. «Ferdinand de Saussure (1857-1913). Notice», in Thomas A. SEBEEK (ed), *Portraits of Linguists. A Biographical Source Book of the History of Western Linguistics (1746-1963)*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 2 vol. Vol. 2: 87-91. [D'abord parue in *Bulletin de l'Association des élèves et anciens élèves de l'École Pratique des Hautes Études (Section des sciences historiques et philologiques)*, 1914: 49-55].
- GRAMMONT, Maurice (1906). «É. Ernault, *Causeries sur l'étymologie*. Compte rendu», *RLR*, 49: 547-548.

- (1912). «*Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure. Compte rendu*», *RLR* 55: 387-389.
- HAVET, Louis (1879). «F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Compte rendu*», *Journal de Genève*, 25 février 1879.
- LEJAY, Paul (1894). *Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique, par O. Riemann, 3^e éd., revue par P. Lejay*, Paris, Klincksieck [Nouvelle collection à l'usage des classes].
- LÉVI, Sylvain (1925). «Nécrologie. Félix Lacôte (1873-1925)», *Journal asiatique*, 206, avril-juin 1925: 379-381.
- MEILLET, Antoine (1903). *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, suivi d'un Aperçu du développement de la grammaire comparée*, Paris, Hachette.
- (1921-36). *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Hachette, 2 vol. [I: 1921. II: 1936].
- [1966 (1913)]. «Ferdinand de Saussure (1857-1913). Notice», in Thomas A. SEBEOK (ed), *Portraits of Linguists. A Biographical Source Book of the History of Western Linguistics (1746-1963)*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 2 vol. Vol. 2: 92-100. [D'abord parue in *BSL*, XVIII-61, 1913].
- Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure* (1908). Paris, H. Champion.
- REDARD, Georges (1982). «Charles Bally, disciple de Ferdinand de Saussure», *CFS*, 36: 1-24
- RO TSAERT, Marie-Louise (1991). «Huit siècles d'apports gotiques au vocabulaire allemand», in André ROUSSEAU (ed), *Sur les traces de Busbecq et du gotique. Actes du Colloque international de Bousbecque (30 novembre - 2 décembre 1989)*, Lille, Travaux et Recherches des Presses Universitaires de Lille.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1922). *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Genève, Éditions Sonor.
- (1972). *Cours de linguistique générale. Édition critique préparée par T. de Mauro*, Paris, Payot.
- SAVATOVSKY, Dan (1999). «*Véritable Grammaire comparée et grammaire véritablement comparée* (Saussure à Paris)», *CFS* 52, Genève, Droz: 169-188.
- SECHEHAYE, Albert (1917). «Les problèmes de la langue à la lumière d'une nouvelle théorie» [= *Compte rendu du Cours de linguistique générale*], *Revue philosophique*, 84, 1917: 1-30.

-
- (1927). «L'école genevoise de linguistique générale», *Indogermanische Forschungen*, 44: 217-240.
- WATKINS, Calvert (1984). «L'apport d'Émile Benveniste à la grammaire comparée», *É. Benveniste aujourd'hui*. [Actes du colloque international du CNRS, Tours, 28-30 septembre 1983], Paris, I: 3-11.

DOCUMENTS

Maria Pia Marchese

UNE SOURCE RETROUVÉE
DU COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE
DE F. DE SAUSSURE

Dans la préface à mon édition de *Théorie des sonantes* (Saussure 2002) j'avais annoncé (p. I, note 2) avoir repéré dans les écrits saussuriens de la Harvard University concernant la phonétique (Saussure 1995) deux passages qui démontrent la connaissance directe de ce matériel de la part de Sechehaye et leur utilisation dans la rédaction du *Cours de linguistique générale*.

Notre connaissance des sources du *Cours* se base principalement sur le précieux travail de Godel de 1957, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Godel, dans son rigoureux et patient travail de catalogage et étude critique des manuscrits saussuriens, avait supposé qu'à la base du chapitre du *Cours* intitulé *Appendice. Principes de phonologie*, il existait un manuscrit **Phonologie*¹. Godel postule l'existence de ce manuscrit saussurien sur la base de la présence à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève d'un écrit de Sechehaye qu'il définit comme «extrait des notes anciennes de Ferdinand de

¹ Godel, *Sources* p.13 dit: «Dossier non retrouvé, dont il ne subsiste que les extraits copiés par A. Sechehaye».

Saussure sur la phonologie». Un passage de cet « extrait » publié par Godel en 1954 dans « CFS » correspond exactement à un passage du manuscrit conservé à la Houghton Library of Harvard University, bMS Fr 266 (8), que j'ai publié en 1995, et que je considère comme l'une des étapes importantes pour discerner la genèse du Saussure théoricien. Ce manuscrit, qui contient un traité de phonétique resté inachevé, porte sur la page de couverture le titre *Phonétique*; il est composé de cinq cahiers grand format, sans continuité entre eux, mais les cinq cahiers peuvent être considérés pratiquement de façon unitaire, tant pour l'homogénéité de leur format que pour la graphie et pour les thèmes et les auteurs cités.

Voilà côte à côte les deux passages que j'ai repérés :

Extrait Sechehaye (ed. Godel 1954, pp. 49-50)

Ce n'est pas seulement acoustiquement, c'est mécaniquement que l'inhibition (c'est-à-dire la fermante et la sistante) est une. Le son *b* ne commence qu'à l'instant où le contact est établi; il ne débute pas avec le mouvement de fermeture, mais avec la position de fermeture; l'opération qui précède se traduit acoustiquement non sur le *b*, mais sur le phonème antérieur.

L'explosion, en revanche, ne peut commencer qu'après qu'une ouverture, si petite soit-elle, s'est produite. Elle marque le début du mouvement ouvrante. Au point de vue mécanique également (?) le nombre et la nature des termes opposés nous apparaît donc autrement: maintien de l'état de fermeture, abandon de l'état de fermeture; période stable et période instable (= ouverte), au lieu de deux périodes instables différentes, plus période stable.

5) L'explosion est forcément momentanée; l'inhibition peut avoir une durée indéfinie. A la place de la différence de qualité entre l'implosion et la période intermédiaire (sistante!), nous n'avons plus que des différences dans le temps accordé à l'inhibition.

Saussure, Houghton Library of Harvard Univ. bMS Fr 266 (8), cah. 5, f. 19r (ed. Marchese 1995, p. 217-218)

Ce n'est pas seulement acoustiquement, c'est mécaniquement aussi que l'inhibition est une. Le son *b* ne commence qu'à l'instant où le contact est établi; il ne débute pas avec le mouvement de fermeture, mais avec la position de fermeture; l'opération qui précède se traduit acoustiquement non sur le *b*, mais sur le phonème antérieur.

L'explosion, en revanche, ne peut commencer qu'après qu'une ouverture, si petite soit-elle, s'est produite. Elle marque le début du mouvement ouvrante.

Au point de vue mécanique également le nombre et la nature des termes opposés nous apparaît donc autrement: maintien de l'état de fermeture, période stable et période instable (= ouverte), au lieu de deux périodes instables différentes plus période stable, abandon de l'état de fermeture.

5) L'inhibition peut avoir une durée indéfinie; l'explosion est forcément momentanée. A la place de la différence de qualité entre implosion et « période intermédiaire », nous n'avons plus que des différences dans le temps accordé à l'inhibition.

On voit bien que les deux passages montrent une correspondance littérale; les seules différences sont: la phrase (*c'est-à-dire la fermante et la sistante*) ajoutée par Sechehaye entre parenthèses comme explication du terme *inhibition*, tout de

suite au début du passage des *Extraits* l'inversion de l'ordre des deux petites phrases *L'inhibition peut avoir une durée indéfinie; l'explosion est forcément momentanée* et l'adjonction (*sistante!*) dans la dernière partie du passage.

Sechehaye avait donc devant lui le manuscrit de Saussure conservé aujourd'hui à la Harvard University. Par conséquent, nous pouvons affirmer avoir retrouvé le manuscrit **Phonologie* dont l'existence avait été postulée, à juste titre, par Godel qui, dans les années Cinquante, ne pouvait que le considérer perdu. En effet ce n'est qu'en 1968 que les fils de Saussure cédèrent à la Houghton Library of Harvard University une importante collection de manuscrits saussuriens dont Jakobson parla la première fois dans *CFS* en 1969 et auxquels appartient précisément le manuscrit *Phonétique*.

En ce qui concerne la différence entre le titre **Phonologie*, postulé par Godel, et *Phonétique* qui apparaît effectivement sur la première page du manuscrit de la Harvard University, nous savons que l'emploi des termes *phonologie* et *phonétique* ne correspond pas à l'usage d'aujourd'hui : pour Saussure la *phonologie* était l'étude physiologique du son (articulatoire, acoustique, auditif) en opposition à la *phonétique* qui était pour lui « l'étude des évolutions des sons ». En supposant l'existence d'un manuscrit **Phonologie*, Godel se conformait parfaitement à la terminologie saussurienne de l'étude articulatoire des sons²; quant au titre *Phonétique*, que nous trouvons par contre sur le premier feuillet, isolé, du manuscrit harvardien et à l'égard duquel nous ne sommes pas en mesure d'affirmer avec certitude s'il s'agit d'une annotation autographe de Saussure, nous pouvons avancer deux hypothèses :

- le titre n'est pas écrit de la main de Saussure mais de quelqu'un qui a remis en ordre les manuscrits en grande partie consacrés à une étude des sons du point de vue articulatoire (surtout dans les cahiers 2 et 3) et qui leur a appliqué la terminologie bien vite entrée en usage qui appelle *phonétique* l'étude physiologique des sons ;
- le titre a été écrit par Saussure qui se référait à une partie de ce long manuscrit consacrée précisément à une étude historique des sons (cahiers 1 et 5). Le manuscrit ne constitue pas, en effet, comme j'ai déjà dit, un travail achevé mais se présente sous forme de différentes sections pas vraiment reliées entre elles ;

² La terminologie saussurienne qui appelle *phonologie* l'étude physiologique du son et *phonétique* l'étude des sons en un sens historique a été conservée par Grammont (cf. Grammont 1885 et Grammont 1933) ; c'est l'école de Prague qui codifiera cette terminologie encore en usage où l'on entend par *phonétique* l'étude physiologique des sons et par *phonologie* (ou *phonématique*) l'étude des sons en un sens fonctionnel.

c'est justement au début du premier cahier (f. 2r) que Saussure dit: «Nous voulons ici enregistrer le fait historique et rien que le fait historique»; ce préalable justifierait bien un titre *Phonétique*, écrit de la main de Saussure.

Le fait qu'un autre passage de ce manuscrit corresponde précisément à un passage du *Cours* constitue une autre preuve que les premiers éditeurs du *Cours*, Bally et Sechehaye, ont pu consulter et utiliser le manuscrit traitant de phonétique conservé actuellement à la Harvard University. Voilà les deux passages en question côte à côte:

Cours (ed. Bally-Sechehaye) App. II § 7, p. 94

M. Sievers cite *berittnnn* (allemand *berittenen*) comme exemple typique du fait que le même son peut fonctionner alternativement deux fois comme sonante et deux fois comme consonante (en réalité *n* ne fonctionne ici qu'une fois comme consonante, et il faut écrire *berittnn*; mais peu importe). Aucun exemple n'est plus frappant précisément pour montrer que «son» et «espèce» ne sont pas synonymes. En effet, si l'on restait sur le même *n*, c'est-à-dire sur l'implosion et l'articulation sissante, on n'obtiendrait qu'une seule syllabe longue. Pour créer une alternance de *n* sonants et consonants, il faut faire suivre l'implosion (premier *n*) de l'explosion (second *n*), puis reprendre l'implosion (troisième *n*). Comme les deux implosions ne sont précédées d'aucune autre, elles ont le caractère sonantique.

Saussure, Houghton Library of Harvard Univ. bMS Fr 266 (8) cah. 5, f. 12r (ed. Marchese 1995, pp. 212)

p. 30 M. Sievers cite *berittnnnn* (allemand *berittenen*) comme exemple typique pour montrer que le même son peut fonctionner alternativement deux fois comme sonante et deux fois comme consonne. En réalité *n* n'est ici que deux fois sonante, et il faut écrire *berittnnn*; mais peu importe. Aucun exemple n'est plus frappant précisément pour montrer que ce n'est pas le même son qui est consonne et sonante. En effet, si l'on restait sur le même *n*, c'est-à-dire sur l'inhibition du même *n*, on n'obtiendrait qu'une seule syllabe longue. Pour créer cette alternance, il faut après l'inhibition émettre l'explosion; voilà le second *n*; on reprend ensuite par inhibition, c'est là le troisième *n*: *tinn*. Comme les deux inhibitions ne sont précédées d'aucune autre, elles ont l'effet sonantique.

Dans ce cas aussi la comparaison des deux passages montre une correspondance en grande partie littérale. Il ne s'agit pas seulement d'une correspondance au niveau du contenu qui, à elle seule, ne suffirait pas à démontrer que l'extrait du *Cours* dépend directement du manuscrit harvardien: on sait que la façon d'argumenter de Saussure est plutôt répétitive et qu'il propose à maintes reprises le même raisonnement sur un même thème; il s'agit ici d'une correspondance verbale qui constitue un indice certain du fait que Bally et Sechehaye se sont inspirés directement du texte écrit par leur Maître. Cependant, tandis que dans le cas des *extraits* de Sechehaye le texte semble copié presque fidèlement, dans celui du passage du *Cours* précédemment cité, même si le manuscrit de Saussure a été repris littéralement pour une très grande part, il a subi quelques modifications de la main des éditeurs du *Cours*.

Cette réélaboration, quantitativement limitée (il s'agit en effet d'interventions minimales touchant davantage le style que le fond), n'altère pas dans l'ensemble le sens des affirmations de Saussure, à l'exception de la substitution des termes *consonne* et *sonante* par *son* et *espèce* qu'on peut remarquer dans la partie centrale du passage en question.

On peut observer que la phrase du *Cours* contient une affirmation peu cohérente par rapport à l'introduction et à la conclusion du raisonnement saussurien ; en revanche, la phrase correspondante du manuscrit de la Harvard University est, elle, parfaitement en accord avec le contexte.

Dans le cadre de réflexions de type articulatoire à propos de séquences de sons à considérer alternativement consonantiques et sonantiques, par rapport aux phénomènes articulatoires d'implosion et d'explosion, la distinction entre *consonne* et *sonante* est parfaitement cohérente au discours, tandis que la distinction entre *son* et *espèce* – qu'on peut rapporter à notre distinction entre *son* et *phonème* – apparaît hors sujet. La distinction entre *son* et *phonème* résulte clairement dans les pages 66 et 82 du *Cours* ; mais dans le *Cours* le concept d'*espèce* dérive d'observations concernant les sons dans la chaîne phonique, considérée cependant dans la perspective de délimiter à l'intérieur de celle-ci les sons jusqu'au point d'arriver à l'unité minimum, l'*unité irréductible*, 'élément phonique avec propriété distinctive' précisément assimilable à notre concept de phonème³.

La substitution des termes *son* et *espèce* par *consonne* et *sonante* apparaît donc totalement arbitraire et immotivée ; il semble qu'on ait cherché à finaliser le plus possible chaque affirmation de Saussure à un discours de type théorique. La formation de Bally et Sechehaye, qui sont parmi les plus fidèles élèves de Saussure⁴, leur permettait bien de distinguer parfaitement un raisonnement de type phonétique-articulatoire d'un discours de type théorique ; mais le grand intérêt des deux élèves à récupérer dans un cadre théorique les textes écrits par leur maître est la cause probable de cette substitution peu opportune des deux termes-clé, relevés dessus, à l'intérieur d'un texte conçu par Saussure dans le but de donner un exemple concret dans le domaine de l'étude physique des sons.

³ Je suis moi-même retournée sur ce sujet, largement traité, dans mon article Marchese 1999.

⁴ Sechehaye et Bally figurent parmi les plus fidèles élèves de Saussure et nous savons non seulement qu'ils ont suivi les célèbres cours de linguistique générale tenus par le Maître dès 1907, mais qu'ils avaient commencé à suivre les leçons de Saussure, l'un dès 1891, l'autre dès 1893, et c'est en 1897 que Bally même demanda au Maître de donner son premier cours de gothique.

Cette substitution, effectuée par Bally et Secheyay, nous incite à réfléchir sur le *modus operandi* des premiers éditeurs du *Cours* et sur la nécessité d'une révision critique de celui-ci à la lumière de tous les manuscrits saussuriens, dont l'édition intégrale est en effet prévue par le Cercle Ferdinand de Saussure.

Une autre considération sur l'identification des deux passages que j'ai noté concerne la datation du *Cours*; si la datation que j'ai avancée pour les écrits de la Harvard University sur la phonétique est exacte⁵, nous pouvons dire que le *Cours* a également recueilli du matériel précédant de 25 ans environ les célèbres leçons genevoises de Saussure.

Tout cela est parfaitement en accord avec ce que j'avais noté dans mes introductions à Saussure 1995 et Saussure 2002, où j'avais expliqué, en commençant par le *Mémoire*, le parcours par lequel Saussure était devenu de comparatiste un théoricien du langage; dans ces manuscrits-là, j'avais relevé beaucoup de passages qui, du point de vue du contenu, sont à rapprocher du texte qui est publié dans le *Cours*; mais le fait d'avoir repéré une correspondance littérale entre ce que Saussure a écrit et ce qui a été imprimé par les premiers éditeurs du *Cours* constitue un témoignage évident de la précocité non seulement de la formation, mais aussi de la formulation de la pensée théorique de Saussure.

La découverte d'une source du *Cours*, que l'on considérait perdue, nous amène enfin à une considération à l'égard de l'histoire des manuscrits saussuriens et des accidents de leur conservation.

Il est évident que, après l'édition du *Cours* par Bally et Secheyay, lesquels virent – on le suppose – les manuscrits de leur Maître encore réunis tous ensemble, les inédits saussuriens n'ont pas suivi un parcours unitaire. Les manuscrits de Ferdinand de Saussure légués par sa famille à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève en janvier 1955 forment un ensemble remarquable, qui ne constitue pas cependant la totalité des inédits du linguiste genevois. En novembre 1955 Mme Bally, à l'exemple de la famille de Saussure, remit à la Bibliothèque de Genève les manuscrits saussuriens, que son mari avait gardés chez lui. La Houghton Library of Harvard University reçut en 1968 un autre groupe remarquable de manuscrits qui étaient restés dans les mains des fils de F. de Saussure; en 1996 on a découvert, dans l'orangerie de l'hôtel de Saussure à Genève, des manuscrits d'un « livre sur la linguistique générale », qu'on croyait définitivement perdu, et qui sont conservés maintenant à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève (Fonds BPU 1996)⁶. On ignore les causes et les accidents par lesquels les

⁵ Dans mon introduction à Saussure 1995 j'ai proposé une datation entre 1881 et 1885.

⁶ Pour la description et l'édition de ces nouveaux fonds cf. Saussure 2002a.

inédits de Saussure ont été dispersés et il est à présent difficile de suivre les étapes et les parcours de cette dispersion. Mais il faudra tenir compte de tout cela, à la fois pour mieux préciser les données biographiques⁷, et pour définir plus exactement la genèse de la pensée saussurienne.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Godel, R. 1954, «Notes inédites de F. de Saussure», *CFS* 12, pp. 49-71.
- Godel, R. 1957, *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*, Genève, Droz.
- Grammont, M. 1933, *Traité de Phonétique*, Paris, Delagrave.
- Jakobson, R. 1969, «Saussure's unpublished reflexions on phonèmes», *CFS* 26, 7-14.
- Marchese, M.P. 1999, «Fonema e 'unité irréductible' in Saussure», in *Studi di Grammatica italiana* 18, 1999, pp.461-470.
- Grammont, 1895, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes*, Dijon, Darantière.
- Prodocimi, A.L. 1984, «Sulla genesi della semiologia in Saussure. Una nota sulla biografia intellettuale», in *Archivio Glottologico Italiano* 69, pp. 143-159.
- Saussure, F. de 1922² *Cours de linguistique générale*, publié par C. Bally et A. Sechehaye avec la collaboration de A. Riedlinger, Paris, Payot.
- Saussure, F. de 1995 *Phonétique. Il manoscritto di Harvard Houghton Library bMS Fr 266 (8)*, edizione a cura di M.P. Marchese, Padova, Unipress.
- Saussure, F. de 2002a, *Écrits de linguistique générale*, Texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard.
- Saussure, F. de 2002b, *Théorie des sonantes. Il manoscritto di Ginevra BPU Ms.Fr. 3955/1*, edizione a cura di M.P. Marchese, Padova, Unipress.

⁷ À propos d'une biographie intellectuelle saussurienne cf. Prodocimi 1984.

LES INTRODUCTIONS AUX TRADUCTIONS DU CLG

Comme on le sait le *Cours de linguistique générale* a été traduit dans de nombreuses langues. La plupart de ces traductions ont été précédées d'une introduction, très souvent signée par le traducteur lui-même. Dans son numéro 52, le Comité du Cercle F. de Saussure annonçait le lancement d'une série de ces introductions, elles-mêmes traduites en français. C'est ainsi que Patrick Sériot proposa dans le numéro 53 la traduction de la préface que D. Vvedenskij fit paraître en tête de la traduction russe du *CLG* de 1933. La série continua avec la publication dans le *Cahier* 54 de la postface de D. Škiljan pour la traduction slovène du *CLG* (pp. 407-425) et de du texte d'Irina I. Tarabac paru dans la traduction roumaine de 1998 (pp. 427-8). A ces trois traductions vient s'ajouter celle de la préface de N. Salum pour l'édition brésilienne (*CFS* 55 : 297-307). Nous avons le plaisir de proposer maintenant les introductions à deux traductions anglaises différentes du *CLG*. La première a été proposée par W. Baskin tout d'abord aux Etats-Unis (New York : Philosophical Library, 1959) puis en Angleterre (London : Owen, 1960). Son importance est très considérable puisque jusque'alors, seul le compte rendu de Bloomfield avait fait connaître l'existence du *CLG* au public anglophone. On pourra retrouver cette présentation parmi les « Documents pour l'histoire de quelques notions saussuriennes » publié par Benveniste dans le numéro 21 des *CFS* (1964, pp. 133-135). Roy Harris a ensuite fait paraître une autre traduction annotée du *CLG* (London :

Duckworth, 1983) dont on trouvera ici non seulement l'introduction (que nous avons traduite) mais aussi une note – rédigée directement en français – que nous lui avons demandée pour compléter ce dossier¹.

C.A.F.

¹ Ces traductions sont signées par C.S. Forel et ont été révisées par G. Sniczer.

F. de Saussure: *Course in General Linguistics*; ed. by Charles Bally and Albert Sechehaye in collaboration with Albert Riedlinger, translated from the French by Wade Baskin. New York: Philosophical Library, 1959.

W. Baskin

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR*

Dans l'histoire des sciences du langage, Ferdinand de Saussure est l'un des rares qui ait inspiré un respect aussi durable et des travaux d'une telle diversité. Léonard Bloomfield a montré, à juste titre, que l'éminent professeur suisse a fourni «un fondement théorique aux courants les plus récents de la linguistique» et les savants européens ont quasiment toujours tenu compte de ses idées dans leurs propres études théoriques. Mais on n'a pas fini de mesurer l'impact de ses enseignements sur les études linguistiques, tant synchroniques que diachroniques.

De Saussure réussit à marquer de sa personnalité presque tout ce qui se faisait dans son domaine. A l'âge de vingt ans, encore étudiant à Leipzig, il publiait son monumental traité sur le système vocalique proto-indo-européen. Bien que ce traité fut fondé sur des théories et des faits reconnus à son époque, on le considère toujours comme l'étude la plus remarquable et la plus complète du système vocalique proto-indo-européen. Il étudia sous la direction des néogrammairiens Osthoff et Leskien, mais il réfuta leur approche atomiste en travaillant à l'élaboration d'une science linguistique cohérente. En dépit d'un petit nombre de publications

(quelques 600 pages durant sa vie), l'influence de de Saussure a été considérable. A Paris, où il enseigna le sanscrit pendant dix ans (1881-1891) et occupa le poste de secrétaire de la Société de Linguistique de Paris, il eut sur le développement de la linguistique une influence capitale. Ses excellentes études des inscriptions phrygiennes et des dialectes lithuaniens contribuèrent peut-être à forger des qualités qui lui vaudront plus tard l'estime de ses étudiants de l'Université de Genève (1906-1911). Son étonnante compréhension du phénomène langagier féconda la pensée contemporaine la plus éclairée et de longues années de recherches méthodiques et inspirées.

Le système philosophique prévalant à chaque époque imprime sa marque sur chacune des étapes de l'évolution de la science linguistique. Le 19^{ème} siècle offrait de la réalité une approche fragmentée qui empêchait les chercheurs de dépasser les faits immédiatement observables dans le domaine du discours. Le langage n'était à leurs yeux qu'un inventaire ou la somme arithmétique des unités utilisées pour parler. Des études parcellaires empêchaient d'apprécier la structure (*Gestalt-einheit*, le modèle ou l'entité) de manière telle qu'elle admette les faits isolés les uns des autres. La conception atomiste du langage, que reflétaient les études historiques des philologues comparatistes, devait ouvrir le chemin à une conception fonctionnelle et structurale de la langue. De Saussure fut parmi les premiers à constater que la langue est un système autonome constitué de parties interdépendantes et c'est leur relation au tout qui en définit le fonctionnement et la valeur. En s'attachant particulièrement à l'aspect proprement humain du *discours ou du langage*, du système de la langue, de Saussure traça la voie de la linguistique et lui donna son unité. Jusqu'à la publication de ses œuvres (traduites plus tard en allemand et en espagnol), seuls ceux qui avaient eu le privilège de collaborer étroitement avec de Saussure ont eu accès à ses théories. En proposant une traduction anglaise de son *Cours*, j'espère contribuer à la réalisation de son but : l'étude de la langue en elle-même et pour elle-même.

Mes remerciements les plus chaleureux vont à tous ceux qui ont généreusement donné de leur temps et prêté leur talent pour l'élaboration de cette traduction : Gérard Dykstra, Daniel Girard, Lennox Grey, Aileen Kitchin et André Martinet de l'Université de Columbia; Henri Frei, Robert Godel et Edmond Sollberger de l'Université de Genève; Dwight Bolinger de l'Université de Californie du Sud; Rulon Wells de l'Université de Yale; et mes chers amis Kenneth Jimenez, Paul Swart et Hugh Wittermore. Je suis le seul à blâmer pour les insuffisances de la traduction.

F. de Saussure: *Course in General Linguistics*; ed. by Charles Bally and Albert Sechehaye in collaboration with Albert Riedlinger, translated and annotated by Roy Harris. London: Duckworth 1983.

Roy Harris

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR

Le *Cours de linguistique générale* de Saussure occupe une place capitale dans l'histoire de la pensée occidentale ayant trait à l'homme dans la société. Il s'agit d'un texte-clé non seulement dans le développement de la linguistique mais aussi dans la formation de ce large courant intellectuel qui s'est développé au vingtième siècle sous le vocable de «structuralisme». Mis à part Wittgenstein, aucun penseur n'a aussi profondément marqué la conception moderne de l'«homo loquens» que Saussure.

La révolution conduite par Saussure a été justement décrite comme «copernicienne». Car au lieu de considérer les mots humains comme périphériques par rapport à la compréhension humaine de la réalité, c'est cette compréhension qui a été perçue comme tournant autour de l'usage social des signes verbaux. Dans le *Cours de linguistique générale* on voit cette nouvelle approche clairement énoncée pour la première fois. Les mots ne sont pas des étiquettes vocales liées à des choses et à des qualités déjà données par la Nature, pas plus qu'à des idées préalablement saisies par l'esprit humain. Au contraire, les langues elles-mêmes,

produits collectifs de l'interaction sociale, fournissent à l'homme les cadres conceptuels essentiels pour analyser la réalité et, en même temps, le matériel verbal pour la décrire. Les concepts que nous utilisons sont les créations de la langue que nous parlons.

Plus d'un demi-siècle après sa mort, Saussure conserve le statut de fondateur de la linguistique moderne. À cela deux raisons : la première est que Saussure, bien que n'étant pas le seul linguiste distingué de son époque, fut le premier à identifier les questions théoriques auxquelles il convenait de répondre pour que la linguistique soit reconnue comme une science. La seconde est que Saussure lui-même a proposé des réponses à ces questions, réponses qui sont restées le fondement ou le point de départ de toutes les théories linguistiques qui se sont développées ensuite au sein de la discipline académique qui put en conséquence revendiquer l'appellation de « linguistique ».

Cela suffit à expliquer la place de pivot qu'occupe Saussure dans l'évolution des études sur la langue. Mais il joue un rôle qui n'est pas moins fondamental lorsque l'on place son œuvre dans un contexte culturel plus large. Car le fondateur de la linguistique moderne a en même temps jeté les bases de la sémiologie, cette science générale des signes, dont la linguistique n'allait être qu'une branche particulière. Saussure a ainsi créé une nouvelle façon d'aborder l'étude de maints autres modes de comportement humain. Plus tard, cette approche allait être utilisée par des théoriciens dans des domaines aussi divers que l'art, l'architecture, la philosophie, la critique littéraire et l'anthropologie sociale. Les implications de la méthode proposée par Saussure pour l'analyse linguistique dépassent de très loin le seul domaine de la langue, ce qui place indubitablement le *Cours de linguistique générale* au rang des œuvres les plus significatives publiées depuis la Renaissance sur les activités culturelles de l'homme.

*

On résumera comme suit – au risque de paraître les réduire à des banalités – les principes proposés par Saussure pour permettre à la linguistique de se constituer comme science indépendante. Il rejeta la possibilité d'une science du langage globale embrassant simultanément les points de vue physiologiques, sociologiques, philosophiques et psychologiques. Par contre, il proposa de tailler dans la masse complexe des approches existantes du phénomène linguistique en mettant sur pied une discipline unifiée fondée sur un concept unique et clairement défini : le *signe linguistique*. La caractéristique essentielle du signe linguistique de Saussure est que, étant intrinsèquement arbitraire, il ne peut être identifié que par opposition à des signes coexistants de même nature, qui forment ensemble un sys-

tème structuré. Saussure plaçait de la sorte la linguistique moderne à la pointe du structuralisme du vingtième siècle.

Cette position amena Saussure à distinguer de façon radicale entre linguistique *diachronique* (ou évolutive) et linguistique *synchronique* (ou statique) en donnant la priorité à cette dernière. En effet, les mots, les sons et les constructions qui ne sont reliés que par des changements historiques au fil de siècles ne peuvent pas, selon Saussure, entrer dans des relations structurales mutuelles, pas plus que la Rome de César et la France de Napoléon n'auraient pu se réunir et se structurer sous un seul et unique système politique.

Aussi évident que tout cela paraisse aujourd'hui, il n'y a aucun doute qu'en suivant cette voie, Saussure est allé à contre-courant des études sur la langue qui étaient prédominantes à l'époque. Parce que les grandes œuvres philologiques du dix-neuvième siècle s'appuyaient toutes sur une approche historique et comparatiste. La philologie de la fin du dix-neuvième siècle semblait aussi foncièrement évolutionniste que la biologie de Darwin. Saussure fut le premier à se demander si l'étude historique des langues pouvait fournir une base solide pour l'édification d'une science linguistique. La question était aussi profonde que surprenante : car la plupart des contemporains de Saussure partaient du principe que la philologie historique *avait déjà* fourni les seules bases scientifiques possibles. Ils croyaient, comme l'avait dit avec optimisme Max Müller vers 1860, que les linguistes étudiaient déjà les faits linguistiques de façon aussi scientifique que « l'astronome traite les étoiles du ciel ou le botaniste les fleurs des champs ». Aux yeux de Saussure, il n'y avait rien de plus faux.

Pour lui, l'échec de la philologie historique tenait au fait qu'elle n'avait pas reconnu la nature structurale du signe linguistique. Aussi s'était-elle concentrée sur des caractéristiques qui, dans l'histoire linguistique de l'humanité, n'avaient été décrites que de manière superficielle et aléatoire. Les explications historiques avancées par les philologues n'étaient en dernière analyse que des retours vers le passé. Ils ne proposaient et ne pouvaient proposer aucune explication de ce qu'une langue représente du point de vue de ses locuteurs du moment. Alors que, pour Saussure, ce n'était qu'à condition d'adopter le point de vue des usagers qu'une langue pouvait être appréhendée comme une structure organisée avec cohérence, susceptible d'être étudiée scientifiquement. Parce que les signes linguistiques, insistait Saussure, n'existent pas indépendamment du système complexe d'oppositions implicitement reconnues dans les interactions orales quotidiennes d'une communauté de locuteurs.

De même, dans tous les autres champs de l'activité humaine où les signes sont arbitraires, c'est le système d'oppositions structurales mis en œuvre dans l'inter-

action humaine qui doit être au cœur de toute investigation sémiologique scientifique. En effet, les signes ne sont pas des objets matériels. On ne peut les étudier comme les plantes, les animaux ou les substances chimiques. Il ne convient pas de ramener les signes à des sons émis, à des traces sur papier, pas plus qu'à des gestes ou autres configurations visuelles. Ces derniers ne sont que les vecteurs permettant d'exprimer les signes. Si l'on confond les deux choses, il n'y a plus de science des signes possible, selon Saussure, qu'il s'agisse de la langue ou de tout autre domaine.

Bien que la terminologie du *Cours* elle-même manque parfois d'uniformité sur ce point, les signes ne peuvent pas être ramenés non plus aux signaux (*signifiants*) à travers lesquels ils sont identifiés. Chaque signe est une entité double réunissant le signal et la signification (*signifié*). Ni l'une ni l'autre de ces deux faces n'existe indépendamment de l'autre, de même qu'aucun signe n'existe indépendamment des signes auxquels il est lié dans le système donné d'oppositions structurales. Pour Saussure, une langue représente tout un système qui seul permet d'identifier et de décrire les parties qui le constituent. Ce système n'est pas un tout fabriqué fortuitement à partir d'éléments déjà existants. Les signes linguistiques ne sont donc pas comparables à des briques qui, empilées d'une certaine manière, forment une structure architecturale. Ce ne sont pas des unités séparées et autonomes. Ils ne peuvent exister que comme parties de la structure globale, tout comme la circonférence ou le rayon d'un cercle ne peuvent exister sans le cercle lui-même.

Ainsi, considérer les mots comme des unités linguistiques capables de survivre à travers le temps, du latin à l'italien moderne, est pour Saussure une simple métaphore d'historien. Elle est inoffensive pour autant que nous la reconnaissons comme une simple projection de notre connaissance, comme utilisateurs de la langue, de la réalité du signe linguistique. Mais elle ne peut nous apporter aucune compréhension authentique de la réalité, ni servir de base à une quelconque description scientifique.

Il n'est pas ici question de discuter jusqu'à quel point Saussure est parvenu à répondre aux fines questions qu'il se posait sur la langue et les signes humains en général, ni dans quelle mesure il a réussi à fournir à la linguistique moderne la base théorique qu'il considérait comme lui faisant défaut. Ces questions étaient et sont toujours sujets à controverse. Il reste que c'est bien Saussure qui a soulevé cette controverse et qui lui a aussi donné la forme qu'elle a prise depuis. Que cette forme soit la bonne ou non est une autre question. Mais celui qui souhaite comprendre la linguistique moderne doit être conscient de cela. De même que l'on peut être en désaccord avec les termes de la controverse qui a opposé «anomalistes» et «analogistes» dans l'Antiquité; il convient néanmoins d'être conscient

de la forme de la controverse pour être à même de mesurer les succès et les limites de la théorie linguistique de cette époque.

*

Quand Saussure mourut en 1913, il ne laissa aucun manuscrit exposant sa théorie en détail. Ce qui fut publié trois ans plus tard sous le titre de *Cours de linguistique générale* fut rassemblé par ses collègues, principalement à partir des notes de cours de ses élèves. Les notes en question ont fait l'objet d'une publication intégrale, bien que tardive, dans une édition critique de R. Engler (1967-74). En se basant sur ces documents, on a quelquefois suggéré que les idées contenues dans le *Cours de linguistique générale* n'étaient pas toutes, et de loin, le reflet fidèle de la pensée de Saussure.

On ne s'étonnera pas que l'on en ait largement imputé la faute aux éditeurs de Saussure. Ce qui est indiscutable, c'est qu'ils ont reconnu par la suite n'avoir pas su représenter adéquatement la pensée de Saussure sur la question du phonème. On sait aussi que, depuis la publication des documents originaux sur lesquels leur texte s'appuyait, et à partir de l'analyse détaillée qu'en ont fait les saussuriens, il y a largement de quoi s'interroger sur de nombreux points. Il paraît clair que dans certains cas le traitement éditorial des notes originales, loin de clarifier les observations de Saussure, introduit un élément d'incertitude dans l'interprétation. Même la phrase finale du *Cours*, si souvent citée, se révèle être une initiative des éditeurs, dont on ne trouve aucune trace particulière dans les manuscrits.

Il n'en est pas moins quelque peu facile de comparer constamment le texte publié du *Cours* avec les notes disponibles et de déplorer que les éditeurs aient mal restitué Saussure dès lors qu'il y a divergence. Il peut y avoir des divergences aussi bien dans le détail que dans la structuration; mais qu'indiquent-elles? Lorsqu'on prend le texte publié dans son ensemble, il n'y a aucune raison de penser qu'il trahit véritablement la sorte de synthèse à laquelle Saussure lui-même travaillait au moment de sa mort. Cette synthèse est nécessairement hypothétique: c'est une projection de ce qui aurait pu se produire si Saussure avait pu continuer. Mais si la validité en est en cause sur des points essentiels, on peut en conclure soit que les plus proches collègues de Saussure et ses sympathisants n'étaient pas capables de bien le comprendre en matière de linguistique, soit que Saussure lui-même les a induits en erreur par inadvertance, sans pour autant égarer ses propres élèves. Ni l'une ni l'autre de ces deux explications n'est convaincante.

On finit par en revenir à l'idée que, quelles que soient ses imperfections, cette publication a représenté le texte de référence du structuralisme saussurien pour

toute une génération de savants et qu'il était l'instrument duquel naquit une approche totalement nouvelle de l'analyse linguistique. De ce fait, il acquiert en tant que tel et « fautes » comprises une place, dans l'histoire de la pensée moderne, dont on ne peut le priver rétrospectivement.

C'est donc le texte qui a servi de base à la présente traduction. Publiée par Payot à Paris en 1916, elle a eu une seconde édition (légèrement revue) en 1922, une troisième en 1931, une quatrième en 1949 et une cinquième en 1955. La pagination standard, adoptée dès la seconde édition, est indiquée dans notre texte. Les réimpressions actuelles de l'édition Payot reprennent malheureusement les erreurs non corrigées des éditions précédentes; elles ont été corrigées dans le texte traduit ici. Un nouvel index remplace l'index incomplet de l'édition Payot.

*

Ce que Saussure pensait des traducteurs et des traductions n'apparaît absolument pas clairement dans les pages du *Cours*. On peut supputer que si la traduction implique équivalence linguistique entre deux textes, alors la position saussurienne doit être que la traduction est impossible. Mais même ceux qui ont de la traductibilité une image plus optimiste ou plus pratique doivent reconnaître que Saussure a plutôt été mal servi par ses traducteurs et commentateurs anglais. En faire ici la démonstration détaillée serait une entreprise à la fois désagréable et ennuyeuse, et on s'en abstiendra. Qu'il suffise de dire que le répertoire varié des erreurs de traduction qui s'offre au public va de l'erreur insignifiante à l'erreur grossière (*langage* traduit par *speech*). De l'autre côté de la Manche, on a fait dire à Saussure que le langage était une forme et non une substance, déclaration parfaitement anti-saussurienne. Il y a étonnamment peu de gens qui aient compris qu'il n'est en rien nécessaire de dramatiser la distinction entre *langage* et *langue* pourvu que l'on respecte l'importante différence de sens en anglais entre l'utilisation du mot *language* précédé ou non d'un article. Il n'est pas surprenant de constater que même les thèses essentielles de Saussure sur la langue sont mal comprises dans le monde académique anglophone. On peut même se demander si cela n'a pas joué un rôle dans la représentation manifestement erronée des générativistes américains qui ont rejeté la théorie saussurienne de la structure de la langue sous prétexte qu'elle était « naïve » (Chomsky) et totalement dépourvue de l'idée d'une « créativité régie par des règles ».

La nouvelle traduction anglaise présentée ici est principalement destinée au lecteur qui n'est pas spécialisé en linguistique, mais qui désire se familiariser avec un texte représentant l'un des points de repère de l'histoire intellectuelle des temps modernes. C'est un texte difficile pour un non-spécialiste, car les cours dont il est

le produit étaient donnés à des étudiants qui avaient déjà une connaissance étendue des langues indo-européennes et de la philologie comparative, et qui de plus parlaient français. Les exemples que le *Cours* propose constamment en fournissent la preuve. Ajouter des notes de bas de page expliquant en détail chaque exemple aurait été un travail herculéen qui aurait abouti à un corpus de notes plus long que le texte lui-même. Heureusement, la plupart des exemples donnés par Saussure ne sont que des illustrations : rares sont les exemples indispensables à sa démonstration. On a pu ainsi limiter au minimum les annotations et les commentaires, en partant du principe que le lecteur qui trouvera cette traduction utile ne s'intéressera probablement pas à un examen critique de l'exemplification de Saussure.

Cependant, on trouvera quelques commentaires sur les problèmes rencontrés dans la traduction de la terminologie technique de Saussure. Certains ont traité des changements d'usage intervenus depuis la publication du *Cours*. Par exemple, il serait aujourd'hui trompeur de traduire le mot français *phonème* par *phoneme*, parce que dans la terminologie actuelle de la linguistique anglo-américaine le terme *phoneme* désigne une unité structurale, tandis que pour Saussure, à l'évidence, *phonème* désigne d'abord une unité relevant de *la parole* (quoiqu'aient pu en penser ses éditeurs, et en dépit de remarques formulées dans le *Cours* qui à tort ou à raison sont censées avoir exercé une influence sur la théorie moderne des phonèmes). De même, la *phonologie* de Saussure ne correspond pas à ce qui est aujourd'hui appelé *phonology*, ni sa *phonétique* à notre *phonetics*.

Le terme *acoustique* ne coïncide plus non plus avec l'usage technique d'*acoustic* en phonétique. Saussure enseignait bien avant l'invention du spectrographe sonore. Dans le *Cours*, le terme *acoustique* est surtout lié à cette section du *circuit de la parole* où on traite de la perception des sons par l'auditeur. En conséquence, l'anglais *auditory* semble être un meilleur équivalent. Ce qui ne résout pas automatiquement tous les problèmes relatifs à la traduction du mot *acoustique*.

L'expression *image acoustique*, notamment, est peut-être la plus mal choisie de toute la terminologie saussurienne. En pratique, ce que savent bien les professeurs de linguistique, son usage représente un obstacle sérieux sur lequel butent les étudiants lorsqu'ils abordent la pensée de Saussure. Les éditeurs du *Cours* eux-mêmes expriment de sérieuses réserves sur cette question (p. [98], note de bas de page). Dans une traduction anglaise les problèmes se multiplient ; car l'expression *acoustic image* est plus ou moins une aberration dans l'usage actuel, tandis que *sound image* évoque malheureusement une combinaison du mot à la fois prononcé et écrit (comme si les mots étaient stockés dans le cerveau sous une forme quasi-graphique). Dans la mesure où le sens de l'expression *image acoustique* est

clair, elle serait une unité jouant un rôle dans notre capacité à identifier des impressions auditives (p.ex. des sons, des airs) et à les répéter mentalement (comme dans un monologue intérieur, une mélodie « fredonnée » en silence, etc.). C'est donc une généralisation auditive que l'esprit est à même de construire et de retenir, au même titre qu'il peut construire et retenir des images visuelles de choses vues ou imaginées. L'expression anglaise qui semble convenir le mieux à cette réalité est *sound pattern*.

Finalement, les problèmes majeurs d'interprétation du *Cours de linguistique générale* sont liés au fait que le mot *langue* semble être utilisé de différentes manières. Les esprits critiques peuvent considérer ces variations comme la preuve que Saussure n'avait pu lui-même déterminer avec clarté les diverses possibilités de conceptualisation des phénomènes linguistiques. Ils considèrent ainsi que le mot *langue* réunit des acceptions différentes qui auraient dû être définies plus soigneusement, et qui l'auraient peut-être été si Saussure avait vécu plus longtemps. La traduction du terme *langue* est donc une question indissociable de l'analyse de la théorie sur laquelle est fondée le *Cours de linguistique générale*.

Le *Lexique de la terminologie saussurienne* de Engler consacre au terme de *langue* dix entrées différentes, pas moins ; mais elles peuvent être regroupées selon deux grandes catégories. Dans la première, *langue* a son sens de tous les jours (*la langue française = the French language*). Dans la seconde, ce mot a clairement le statut de terme technique propre à la linguistique saussurienne. Dans l'intérêt de ceux qui abordent les théories de Saussure dans leur traduction, il serait sans nul doute très utile de marquer cette distinction de façon claire. Malheureusement, il y a à cela deux obstacles. Tout d'abord, on ne sait pas toujours très bien si l'on a affaire à l'usage technique ou non-technique du terme. Par ailleurs, certains passages du texte présentent une vision plus abstraite des phénomènes linguistiques. Il en résulte que même les occurrences techniques du terme *langue* paraissent parfois différer les unes des autres. On peut s'interroger sur la question de savoir jusqu'à quel point c'est là le résultat d'une hésitation involontaire de Saussure ou de ses éditeurs.

Devant ces problèmes, le traducteur s'en sortirait aisément – et peut-être serait-ce excusable – en ne retenant qu'une seule traduction du mot français *langue* et en s'y tenant d'un bout à l'autre, laissant le lecteur aux prises avec les difficultés d'interprétation. Toutefois, ce n'est pas le choix qui a été fait ici, car cela semblait rendre les idées de Saussure inutilement plus difficiles d'accès au lecteur anglophone non spécialisé, ce qui serait allé à l'encontre du but essentiel de cette traduction.

En revanche, on a tenté d'indiquer toute la gamme des interprétations liées au terme *langue* en proposant différentes versions pour des contextes différents. Si *the language* ou *a language* sont souvent parfaitement indiqués en anglais, il y a aussi de nombreux cas où des expressions telles que *linguistic structure* ou *linguistic system* font ressortir beaucoup plus clairement en anglais l'idée spécifique dont il s'agit.

On objectera peut-être par principe à ces diverses traductions d'un terme théorique-clé qu'elles compromettent l'uniformité. En l'occurrence, ce manque d'uniformité reste superficiel, tandis qu'en revanche ces variations permettent d'exprimer chez Saussure des nuances et de souligner des points qui risqueraient autrement d'échapper au lecteur anglais.

*

J'exprime ici mes remerciements à nombre de collègues d'Oxford qui ont répondu volontiers à des questions touchant des points particuliers du texte du *Cours de linguistique générale* ou qui se sont exprimés sur des questions d'interprétation plus générales de la théorie de Saussure. Parmi eux M. E. Ardener, M. A.W. Bladon, le Professeur A.E. Davies, le Professeur P.F. Ganz, M. H.R. Harré, le Docteur P. Mühlhäusler et le Docteur L. Seiffert. Sans leur aide, mes efforts visant à rendre Saussure accessible aux lecteurs anglais d'aujourd'hui auraient donné lieu à plus d'erreurs qu'il n'en subsiste certainement. Sans doute, y en aurait-il eu un moins grand nombre si j'avais toujours suivi leurs conseils.

POST-SCRIPTUM DU TRADUCTEUR

Pour comprendre la réception de cette traduction dans les milieux académiques anglophones, il faut d'abord se rendre compte qu'à ce moment-là (c'est-à-dire en 1983), tous les départements de linguistique dans les universités britanniques et américaines retentissaient d'un seul nom : c'était celui de Noam Chomsky, qui avait essayé de recruter Saussure comme précurseur. La seule traduction anglaise (ou plutôt américaine) du texte produit par Bally et Sechehaye en 1916 était celle de Baskin (1959), qui semblait bien, à première vue, soutenir les thèses de Chomsky (à partir de traductions maladroites de termes techniques, en particulier *langue* et *langage*). Or, en substituant le texte de ma traduction à celle de Baskin, la première

conclusion qui sautait aux yeux, c'était que Chomsky n'avait jamais compris la position théorique de Saussure. Et, étant donné la malheureuse traduction de Baskin, que Chomsky avait sans doute utilisée, on pouvait bien comprendre pourquoi. (Sur toute la question de l'interprétation « chomskienne » de Saussure, on lira maintenant *Saussure and his Interpreters*, 2nd ed., Edinburgh University Press, 2003, ch. 9.)

Je devrais probablement ajouter ici que jamais l'idée ne me serait venue de publier une traduction anglaise du *Cours de linguistique générale* si je n'avais pas trouvé dans les exercices de mes étudiants tellement d'erreurs en ce qui concernait la position de Saussure, erreurs dont la source était de toute évidence cette lamentable traduction de Baskin. J'ai donc été très heureux de voir que, dans le premier compte rendu sérieux destiné au grand public, John Sturrock (*London Review of Books*, 2/15 février, 1984) estimait que ma traduction du *Cours* était destinée à remplacer définitivement celle de Baskin. De plus, Sturrock avait bien reconnu que la parution de cette traduction marquait une étape dans l'évolution des études linguistiques : car il s'agissait d'un retour à l'axe de la tradition européenne après vingt-cinq ans de théories énoncées outre-Atlantique, dans lesquelles la base sociale des faits linguistiques avait été systématiquement négligée en faveur de la manipulation de formules mathématiques plus abstraites.

Il fallait donc, même si les deux choses allaient ensemble, ne pas confondre (i) le remplacement d'une version contestable par une version moins trompeuse avec (ii) toute la réaffirmation d'une perspective « saussurienne » dont on avait quasiment oublié jusqu'au souvenir en Grande Bretagne.

Passons maintenant à quelques détails. Il y avait en premier lieu l'impasse constituée par le célèbre trio saussurien *signe, signifiant, signifié*. Il fallait, évidemment, retenir *sign* pour *signe*. Mais comment, cela fait, traduire les deux autres ? Je savais qu'il fallait éviter à tout prix *signifier* et *signified*. *Signifier*, mot désuet ressuscité par Baskin, se prêtait fatalement à l'interprétation « personne qui signifie... », tandis qu'un substantif *signified* (pl. *signifieds* !) fabriqué à partir du participe passé du verbe *signify*, était nettement rébarbatif comme formation anglaise. Si un traducteur voulait conserver le lien à la fois morphologique et sémantique entre les trois termes, il n'y avait qu'une seule solution (imparfaite, bien sûr) en anglais : *sign, signal, signification*.

Il est intéressant de noter que les critiques qui déplorent l'insuffisance des traductions anglaises du *Cours* sont rarement en mesure de proposer des solutions plus adéquates. Selon Paul Thibault (*Re-reading Saussure*, Routledge, 1997), ni la traduction de Baskin ni celle de Harris ne remplissent les conditions d'une « traduction idéale ». Il a sans doute raison : mais quelle est-elle, cette « traduction idéale » ? Les maigres indications fournies par Thibault lui-même en tant que traducteur (à

temps partiel) de Saussure ne sont guère convaincantes : il nous donne par exemple trois versions anglaises de la définition saussurienne de la sémiologie (qui serait une science qui étudie *la vie des signes au sein de la vie sociale*, *Cours* p.33). D'après Thibault, il s'agit de l'étude de (i) 'the life of signs in social life', ou bien (ii) 'the functioning of signs within social life', ou bien (iii) 'the function of signs as part of social life'. Il est loin d'être clair que ces trois phrases sont équivalentes en anglais ; mais alors on s'interroge sur la conclusion que le lecteur doit au juste tirer de cette traduction en triple exemplaire.

Encore plus fantaisistes sont les objections de Carol Sanders (*Historiographia Linguistica*, XXVII, 2/3), qui fait grand cas de questions « stylistiques ». Elle m'accuse d'avoir supprimé les longues phrases compliquées qu'elle adore, et qui pour elle font partie de « l'appel esthétique » du livre. De plus, elle me reproche d'avoir « violé la syntaxe anglaise » lorsque je traduis *la langue* par « the language » ! (Je n'ose demander où elle a appris ses règles de « syntaxe anglaise ».) Mais elle n'a pas moins d'aplomb en matière de sémantique : selon elle, il est évident qu'en anglais *speech* peut signifier non seulement « langage » mais « parole » aussi, tandis que *language* peut signifier ou bien « langage » ou bien « langue ». Elle ne fournit ni preuves ni arguments, mais ses convictions terminologiques sont annoncées avec une sérénité magistrale qui n'admet aucun doute. Elle paraît incapable de comprendre que même les termes techniques du *Cours* ne sont pas toujours utilisés de la même façon, et que, par conséquent, le traducteur qui adopte la même équivalence dans tous les contextes ne peut que dérouter ses lecteurs. Sa comparaison entre les deux traductions anglaises conclut : « Harris's task was arguably the harder of the two, even though he had Baskin's translation to consult. » Ce sont les mots *even though* qui révèlent ici (involontairement) jusqu'à quel point elle était loin de comprendre le problème pédagogique du traducteur tel qu'il se présentait dans les années 80.

Évidemment chacun, campé dans son fauteuil académique, demande une version qui réponde dans tous les détails à sa propre compréhension de la « vraie » pensée saussurienne. Voilà une illusion qu'on pourrait appeler à juste titre « le mythe de la traduction correcte ». Il s'agit, autrement dit, d'une traduction envisagée comme *justification littéraire* (cf. *preuve littéraire*) d'une certaine perspective théorique sur le texte original. C'est méconnaître profondément le rôle de la traduction dans l'évolution des études linguistiques. Ce qui est intéressant, c'est de noter comment cette illusion naïve (que Saussure aurait certainement rejetée) domine encore la réception des traductions du *Cours* parmi les « experts », qui semblent souvent oublier que nous avons affaire à un penseur qui admettait volontiers qu'il n'avait pas encore pu formuler une exposition définitive de ses propres idées. Le texte du *Cours*, assemblé après sa mort par Bally et Sechehaye, est un compromis truffé de questions pendantes et d'inconséquences. Il ne faut pas en blamer les traducteurs.

COMPTES RENDUS

Eugenio Coseriu, *L'Homme et son langage*, textes réunis par Hiltrud Dupuy-Engelhardt, Jean-Pierre Durafour et François Rastier, Editions Peeters, Louvain, 'Bibliothèque de l'information grammaticale', no. 46, 2001, 486 p.

0. *Préambule (le champagne et le pari)*

Hiltrud Dupuy-Engelhardt et François Rastier, deux des trois éditeurs du volume, l'avouent dans l'*Avant-propos*: le projet de cet ouvrage est né « lors d'une délicieuse rencontre européenne de sémantique » dont le champagne avait aidé « à entreprendre ». Et ni l'ampleur ni la complexité de cette entreprise n'ont su s'opposer à sa réalisation.

Le troisième éditeur, Jean-Pierre Durafour ouvre la *Préface* avec l'affirmation de la certitude, exprimée sous forme de pari, que l'œuvre d'Eugenio Coseriu « prendra une bonne place » dans le bilan de la linguistique du XXe siècle. La raison de cette certitude, à savoir « la justesse et la fécondité » du travail scientifique de Coseriu sur les plans épistémologique, méthodologique et de l'analyse est de l'ordre de l'évidence pour le public germanophone, hispanophone, italophone, roumain, japonais, etc.; néanmoins, le pari peut paraître démesuré pour le public francophone. Démesuré parce que pour ce dernier le nom de Coseriu évoque encore, en général, une partie seulement de son œuvre – la sémantique structurale fonctionnelle.

Or, Coseriu c'est véritablement une œuvre. Et cela non seulement en raison de son ampleur, mais surtout parce qu'elle propose une appréhension de l'être du langage à l'image de la conception qu'a Coseriu du langage: une activité d'« appréhension de l'être ».

Tel est, à nos yeux, le grand intérêt de cette entreprise éditoriale, à savoir faire connaître en milieu francophone une pensée, une vraie théorie du langage, avec son propre cadre épistémologique et conceptuel : la théorie appelée, depuis quelques années, « intégrale » d'Eugenio Coseriu.

Les auteurs de cette revue critique avouent à leur tour la stimulation intellectuelle qu'a suscitée la lecture de ce volume et qui a motivé leur geste rédactionnel, en souscrivant avec un enthousiasme raisonné au pari annoncé.

Si l'on veut véritablement comprendre le fondement des appréciations adressées à la théorie cosérienne – originalité novatrice, fécondité, vigueur intellectuelle, conception alternative et/ou conception unitaire et dynamique du langage (cf. *Préface*) – et surtout si l'on veut déchiffrer l'attitude épistémologique condensée dans le syntagme « théorie intégrale », il n'y a qu'une solution : se laisser emporter par les milliers de pages qui matérialisent l'activité scientifique de Coseriu, couvrant plus d'un demi siècle de réflexion sur... l'homme et son langage. Le choix du titre du recueil français nous semble donc très juste parce qu'il est, en soi, l'affirmation de la reconnaissance de ce à quoi Coseriu consacra toute sa vie.

Face à la complexité des réflexions qui font l'objet de ce volume, cette revue critique comporte nécessairement des limites. Ainsi allons-nous seulement reprendre quelques uns des points d'articulation théorique présents dans *L'Homme et son langage*. Sans minimiser le fait que *chacune* des études fonde, ouvre, ou consolide un champ d'étude, que ce soit le lexique, l'activité de parler, ou un autre, nous avons choisi d'insister sur les études ayant trait aux fondements épistémologiques et méthodologiques de la conception de Coseriu, et cela pour deux raisons : premièrement, les travaux qui se centrent sur les objets des disciplines particulières les prennent comme arrière-fond et en sont le prolongement conséquent. Deuxièmement, à nos yeux, vu la situation actuelle de la linguistique, l'importance de ce volume réside *primordialement* dans la présence du noyau conceptuel de cette théorie linguistique profondément novatrice, professée depuis les années cinquante du siècle passé et à peine connue des linguistes de langue française.

1. *Remarques générales sur l'organisation du volume*

Le volume comprend seize études, organisées en quatre sections¹. Le contenu du volume est le suivant (la date originale de publication est indiquée entre parenthèses) :

A. Linguistique générale : 1. « L'homme et son langage » (1968), 2. « Détermination et entours » (1955-56), 3. « Les universaux linguistiques (et les autres) » (1972), 4. « Au-delà du structuralisme » (1980) ;

¹ Nous ferons référence aux études en mentionnant leur numéro (par ex. « 15/»), suivi du numéro de la page, pour les citations.

- B. Grammaire:** 5. «Logicisme et antilogicisme en grammaire» (1956), 6. «Logique du langage et logique de la grammaire» (1976), 7. «Principes de syntaxe fonctionnelle» (1989);
- C. Lexique:** 8. «Vers l'étude des structures lexicales» (1964), 9. «Pour une sémantique diachronique structurale» (1964), 10. «Les structures lexématiques» (1968), 11. «L'étude fonctionnelle du vocabulaire: Précis de lexématique» (1976), 12. «Pour et contre l'analyse sémique» (1982), 13. «Les procédés sémantiques dans la formation des mots» (1981), 14. «Vers une typologie des champs lexicaux» (1972);
- D. Langage et histoire:** 15. «Le changement linguistique n'existe pas» (1982), 16. «Linguistique historique et histoire des langues» (1992).

Un deuxième volume comprenant six sections (19 études) est actuellement en préparation.

Le choix des éditeurs pour ce premier volume a été opéré en fonction de deux critères: on y a inclus, d'un côté, la «plupart des études qu'Eugenio Coseriu à [sic] rédigées en français de sa main» (*Préface*, p. 7), et, de l'autre côté, «les textes fondateurs, qui ne pouvaient pas ne pas paraître dès l'abord lorsqu'il s'agit de présenter la pensée scientifique et linguistique» de l'auteur (*ibid.*): «L'homme et son langage» et «Détermination et entours». Dix des seize textes ont été rédigés en français par l'auteur, les autres traduits de l'espagnol, de l'italien, de l'anglais ou de l'allemand avec sa collaboration.

La fonction des titres de sections – introduits par les éditeurs – n'est qu'indicative. Pour rendre compte de la systématisme des articles du volume, on pourrait organiser aussi selon leur finalité prépondérante. D'une part, les études théoriques et épistémologiques (1/ à 6/, 15/, 16/), qui portent sur la définition de l'objet de la science du langage en général ainsi que sur la nature des opérations du linguiste. D'autre part, les études méthodologiques, qui traitent de disciplines particulières (syntaxe, lexématique) et de la modalité de description de leur propre objet (7/ à 14/). Il y a encore un autre critère pouvant servir de repère dans la lecture, étant donné que tous les textes ne se situent pas dans le même plan, quant à leur généralité ou à leur spécificité. Ainsi, certaines études ont un caractère synthétique et, soit exposent dans ses traits les plus généraux le positionnement épistémologique et méthodologique du Professeur (cf. 4/, 16/), soit reprennent des questions de détail pour expliciter ce même positionnement (cf. 12/).

En réalité, chez Coseriu, activité théorique, descriptive et analytique sont indissociables: elles ne se confondent pas, mais ne peuvent pas être conçues séparément. La systématisme profonde qui préside à l'architecture de la théorie

cosérienne, depuis ses débuts, la cohérence de *toute* sa pensée, qu'elle se soit penchée sur les objets des disciplines linguistiques particulières ou sur l'objet de la science linguistique toute entière, réside en dernière instance dans l'adéquation de la pensée à son objet, ce qui ne manque pas d'être à la fois adéquation aux lois mêmes de la pensée. Aucun des travaux de Coseriu ne perd de vue les «réalités» – linguistiques, épistémologiques, méthodologiques.

C'est seulement en se situant dans la perspective de cette *unité globale* que l'on pourra apprécier à leur juste valeur les études cosériennes.

Étant donné qu'il s'agit d'un recueil de textes, on peut donc légitimement se poser la question de sa propre cohérence. L'unité de ce volume est évidente et elle est donnée en particulier par la caractéristique interne de la pensée cosérienne, le «tout» – le noyau épistémologique – étant présent *ipso facto* dans chacune des «parties». Et, compte tenu de la rigueur théorique de l'auteur et du sens premier de sa démarche, il convient de mettre en garde contre la réception de cette unité comme étant celle d'un travail de sémanticien², et la caractériser d'emblée en tant que *perspective véritablement intégrale* sur le langage.

2. *L'œuvre dans l'histoire e(s)t l'histoire à l'œuvre*

Si l'on part d'une évidence «externe», chronologique, les études présentes dans le volume pourraient facilement prêter à confusion par leur inclusion hâtive dans un contexte scientifique aujourd'hui considéré comme dépassé, sous l'angle de la problématique aussi bien que sous celui de la méthode. La plupart des études incluses dans le volume ont été publiées dans les années soixante et soixante-dix, deux dans les années cinquante, et d'autres encore dans les années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix. Bien qu'une partie des travaux de Coseriu ait été effectivement publiée en plein structuralisme³ (courant auquel il est le plus souvent – mais inadéquatement – associé), le linguiste roumain est déjà, selon l'une de ses expressions, bien «au-delà du structuralisme» (cf. 4/ et *infra* 3.3.). Le volume même se fait témoin de la remarquable productivité de l'auteur, qui n'a

² C'est ce que pourrait laisser entendre une partie de la même *Préface* de Jean-Pierre Durafour, p. 7: il est vrai que la plupart des articles de ce premier volume «concernent principalement (...) le travail théorique et méthodologique que [Coseriu] a consacré à l'élaboration de la sémantique structurale fonctionnelle» – à condition seulement que l'on pense ici aux études 8/-14/ –, mais on peut douter du fait qu'«appartiennent également à cette catégorie deux textes de la section A 'Les universaux linguistiques (et les autres)' et 'Au-delà du structuralisme'». Ces deux textes tiennent de fait des fondements, des tâches et de la position de la linguistique en tant que *science*, non seulement de la sémantique en tant que discipline.

³ Nous nous référons ici au structuralisme *linguistique* européen.

jamais cessé d'approfondir et d'élargir le spectre d'une *science du langage* telle que l'annonçaient déjà *in nuce* ses toutes premières études des années cinquante (parmi lesquelles 2/ et 5/). Seule sa mort en 2002 a interrompu le rythme annuel de ses contributions aux débats de la linguistique⁴.

D'ailleurs, même d'un point de vue stylistique, ces textes ne montrent pas leur « âge », et on peut s'étonner de la consistance et de l'équilibre terminologiques des écrits cosériens, qu'ils aient été rédigés au milieu ou à la fin du vingtième siècle. La vision inaugurale du grand linguiste est transcrite par son style scientifique même qui est, en dernière instance, un style de pensée.

D'un autre point de vue, cette fois-ci « interne », il est encore moins justifié d'évaluer ses contributions comme s'inscrivant dans le structuralisme. Déjà dans « Détermination et entours. Deux problèmes fondamentaux d'une linguistique de l'activité de parler » (cf. 2/), publié en espagnol en 1955-56, Coseriu surmonte et élargit le cadre et la problématique de la linguistique qui lui était contemporaine. En posant la question de la légitimité et de la portée d'une linguistique de la parole, cette étude amorce la reconstruction de toute la linguistique sur des bases nouvelles, en questionnant son principe même, implicitement accepté, selon lequel « la linguistique tout court ne saurait être autre chose que science de la 'langue' » (p. 34). La finalité de ce questionnement est constituée par l'intégration – qui est en même temps un dépassement – de la problématique traditionnelle de la linguistique *des langues* dans le cadre plus vaste d'une théorie à même de rendre compte de l'*intégralité* de l'objet, le *langage* « sous tous ses aspects ». Il s'agit d'abord de reconnaître le langage dans son essence, en tant qu'*activité*, et d'engager à partir de là la réflexion sur ses différents aspects: « c'est un changement radical de perspective qui s'impose: ce n'est pas l'activité de parler qui doit être expliquée à partir de la langue, mais à l'inverse, c'est la langue qu'il faut expliquer à partir de l'activité de parler » (p. 36; cf. aussi *infra* 3.1.).

La prémisse de cette réorganisation comporte deux éléments qui sont constamment à l'œuvre dans la démarche de Coseriu. L'un est le rapport permanent que l'activité théorique doit entretenir avec la réalité même de l'objet d'étude. C'est un principe d'objectivité qui est à la base de son activité scientifique: « dire les choses telles qu'elles sont » (Platon), c'est-à-dire, puiser la légitimité des distinctions théo-

⁴ Il reste à Tübingen un fonds de manuscrits non encore publiés, dont quelques uns sont en cours d'édition (une étude exhaustive sur l'histoire de la linguistique romane, une autre étude sur la correction idiomatique, ainsi qu'une monographie sur la théorie linguistique des noms propres). Pour plus de détails à ce sujet, ainsi que pour une bibliographie et une présentation synthétique de quelques concepts cosériens, on pourra consulter le site web www.coseriu.de, mis en place par Johannes Kabatek, de l'Université de Freiburg.

riques dans la réalité de l'objet. L'autre élément est de nature historique. Car le sens véritable de ce « changement radical de perspective » n'est pas saisissable au-delà de l'horizon historique duquel émane la conception de Coseriu. Certes, le dépassement est justifié premièrement par la réalité même du langage, mais le mouvement en tant que tel ne devient possible que par l'intégration herméneutique d'une tradition de réflexion sur le langage, notamment celle d'Aristote et de Humboldt⁵ (cf. *infra* 3.1.). Il ne s'agit pas seulement d'un rapport à l'histoire, et encore moins d'un « naïf 'retour à l'histoire' » car « en réalité la description ne se trouve pas en dehors de l'histoire ; cela tout simplement parce que la description de quelque objet que ce soit à un moment de son histoire est une partie de cette histoire. Il ne s'agit donc pas de 'retourner à l'histoire' mais de se rendre compte qu'on n'en est jamais sorti » (cf. 16/, p. 436). Ce principe vaut non seulement pour l'activité descriptive mais aussi pour l'activité théorique elle-même, le développement de la discipline étant fondé par l'histoire de la discipline.

Coseriu commence à développer sa propre conception dans les années cinquante du siècle passé, mais en vertu de son propre horizon historique, il dépasse le contexte de son époque. Ce qui ressort clairement de sa démarche c'est le fait que l'historicité de la réflexion est au service de sa propre universalité.

3. *Aspects centraux de la démarche cosérienne*

3.1. Le langage comme activité créatrice. Les trois plans du langage

« Concevoir le langage comme *enérgeia* signifie, par conséquent, le considérer comme activité créatrice sous toutes ses formes. » (cf. 1/, p. 20)

Le noyau de la théorie cosérienne est la définition du langage, dans son essence, comme activité créatrice. Si, à première vue, cette thèse semble concentrer simplement l'évidence, aisément concevable, du caractère productif du langage, du caractère toujours neuf et radicalement singulier de toute production verbale, ses racines philosophiques profondes et ses conséquences sur une théorie linguistique sont,

⁵ Si la dimension aristotélico-humboldtienne est assez transparente dans les études contenues dans *L'homme et son langage*, le dialogue avec Saussure est, par contre, l'un des aspects moins évidents. A cet effet on pourra se référer à deux autres études fondatrices de Coseriu, *Sistema, norma y habla*, Montevideo, 1952 (reprise en *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, 1962), et *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Montevideo, 1958 (seconde édition Madrid, 1973). Dans ses conférences, le Professeur présentait toujours sa conception – par une litote – comme un effort d'articuler la pensée de Humboldt et celle de Saussure.

quant à elles, moins aisées à saisir ou, parfois, à admettre. Cette définition-argument n'est guère accidentelle ni arbitraire, et c'est précisément en l'exploitant dans ses profondeurs conceptuelles et historiques que Coseriu dénonce l'erreur la plus regrettable de toute une série de théories et philosophies du langage: celle de l'avoir réduit à la simple expression d'une autre faculté qui la précéderait (la pensée rationnelle ou l'entendement), ou encore à une activité « parmi d'autres ». Au moins deux interprétations unilatérales sont ainsi dénoncées et évitées: d'une part, la conception selon laquelle l'essence du langage ne résiderait *que* dans l'expression subjective, et, d'autre part, la conception qui fait de la *seule* communication pratique l'essence même du langage.

Déceler la valeur du syntagme « activité créatrice » chez Coseriu afin de montrer pourquoi nous considérons qu'il est, en effet, le noyau de sa théorie n'est possible qu'au prix d'un double mouvement, qui se dégage d'ailleurs assez facilement à la lecture de l'étude 1/ du volume. D'un côté, évoquer son ancrage philosophique aristotélicien et humboldtien, explicitement déclaré, de l'autre côté, montrer que la cohérence interne de toute l'œuvre de Coseriu résulte en grande partie de la rigueur qui lui fait ne jamais s'écarter de ce postulat fondamental, à aucun des niveaux de description et d'analyse du langage.

En réinvestissant l'idée humboldtienne selon laquelle le langage, dans son essence, n'est pas une œuvre ou un produit statique (*ergon*) mais une activité (*enérgeia*), Coseriu souligne, à juste titre, les fondements aristotéliciens de la pensée de Humboldt. Il récusé l'interprétation de cette thèse comme affirmation du « caractère vivant » du langage, de même que l'association exclusive de l'*enérgeia* uniquement à ce que Saussure appellera plus tard « parole ». Si Humboldt rajoute lui-même les termes grecs à côté des termes allemands *Werk* et *Tätigkeit*, c'est, selon Coseriu, pour souligner que ces termes sont utilisés dans leur sens *philosophique*. Ainsi, chez Aristote, *enérgeia* n'est pas une quelconque activité, mais « l'activité libre », infinie, antérieure⁶ à sa propre puissance (*dynamis*), pouvant aller au-delà de sa propre *dynamis*. Fidèle aux thèses aristotéliciennes, Coseriu définit la créativité comme « productivité à double sens: productivité par rapport aux 'objets' produits et productivité par rapport aux procédés de production » (cf. 15/, p. 414). C'est donc dans un sens philosophique et profondément dialectique qu'il faut entendre la notion d'activité créatrice: être et devenir de l'être sont indissociables.

Si le « retour » à Aristote pose les bases philosophiques de la conception de l'activité créatrice, si le « retour » à Humboldt est fondamental dans l'association de

⁶ Cf. Aristote, *Métaphysique*, Livres Θ et Λ.

cette conception de l'activité au langage, le pas supplémentaire de Coseriu consiste dans l'explicitation du caractère actif-crétif du langage sous toutes ses formes (langage en général, toute langue et toute parole ou acte de parole), ainsi que dans le réinvestissement théorique de la notion aristotélicienne de *dynamis*. Dans ce sens, l'*énérgieia* langagière, l'activité créatrice spécifique au langage, consiste un en dépassement perpétuel de sa *dynamis*.

Les implications épistémologiques et méthodologiques de cette caractérisation du langage sont multiples. Nous n'en dégagerons que cinq :

- Le caractère créatif du langage comme activité humaine libre fait de ce dernier une activité de connaissance infinie, une activité « d'appréhension de l'être » dont l'objet (la signification) est tout aussi infini.
- Ce qui distingue le langage d'autres formes d'expression est le fait qu'il existe en tant qu'activité de « parler-à-un-autre » (cf. 1/, p. 15), activité intersubjective d'appréhension de l'être, « manifestation primaire de la socialité » (*id.*, p. 29). Le langage est, dans son essence, activité-créatrice-dialogique, et c'est dans cette essence même que Coseriu puise les universaux du langage : créativité, sémanticité, altérité, historicité, matérialité (cf. 3/).
- Les langues, comme techniques historiquement déterminées, ne sont jamais des produits statiques. « Une langue est un système de production qui, à chaque moment, n'est qu'en partie réalisé historiquement dans des produits linguistiques » (cf. 1/, p.21). Le caractère non-fondé de toute ambition de description exhaustive d'une langue devient dès lors évident ; décrire une langue c'est décrire « un système pour créer » et non pas un produit.
- « Le changement linguistique n'existe pas » (cf. 15/); Plus exactement, il n'existe pas en tant que « changement » d'un produit, mais il *est production perpétuelle* de la langue, « 'naissance' du langage et, par là, construction historique des langues » (*id.*, p. 428).
- L'approche causale est inappropriée pour l'interprétation des faits linguistiques : « La *causalité*, au sens propre du terme, est, dans ce contexte, une notion fallacieuse, parce que le changement linguistique ne peut avoir de 'causes'. (...) Par contre, la *finalité* est bien à sa place ici, étant donné que la motivation du changement linguistique, est, en fait, de nature 'finaliste' » (*ibid.*).

Les formes du langage que nous avons évoquées plus haut (langage, langue, parole) se retrouvent distinguées à plusieurs reprises dans les textes réunis dans ce volume (études 1/,2/,6/,15/). Cette trichotomie ne doit pas être confondue avec les interprétations banales de la trichotomie saussurienne ; elle a en effet une fonction

bien précise dans la réflexion cosérienne, celle de la manifestation de ce que Coseriu appelle « les trois plans du langage » (cf. 6/, p. 144) : *universel*, *historique* et *individuel*. L'importance de cette tripartition en tant que plans ou niveaux du langage réside dans le fait qu'aucun des trois n'est exclu de la linguistique. Mieux et davantage encore, le langage en tant qu'activité de parler est étudié / à étudier à chaque niveau d'un triple point de vue, ce triple point de vue reprenant la distinction aristotélicienne *enérgeia* / *dynamis* / *ergon*. Étudier le langage en tant qu'*enérgeia* signifie s'intéresser, au plan universel, à l'activité de parler en général, au plan historique à la manifestation concrète des langues et au plan individuel à l'activité discursive du sujet. En tant que *dynamis* le langage se manifeste comme savoir (esp. *saber*), comme compétence linguistique (cf. *infra* 3.2), qui se décline à son tour en compétence (savoir) élocutoire au plan universel, compétence (savoir) idiomatique au plan historique et compétence expressive (savoir expressif) au plan individuel. Enfin, quant à l'activité de parler en tant que *ergon*, il n'y a pas un plan universel à proprement parler (ou ce serait la totalité des manifestations langagières concrètes de l'humanité), au plan historique elle s'identifie avec la langue (mais plutôt la langue « abstraite ») et au plan individuel le produit est constitué par le texte singulier.

La remarque qui s'impose ici et que Coseriu ne manque pas de rappeler, concerne justement le statut méthodologique et heuristique de ces tripartitions, notamment des trois points de vue : tout comme la langue ne peut, en réalité, jamais être séparée de l'activité de parler (cf. 1/, p. 17), tout comme la dichotomie saussurienne langue – parole n'est pas « réelle » mais méthodologique (cf. 2/, p. 31), de même les trois points de vue *enérgeia*, *dynamis*, *ergon* ne sont que trois manières de considérer un seul et même objet et non pas trois réalités différentes.

3.2. Savoir, technique, compétence

«...le langage ne fonctionne pas pour les linguistes et grâce aux linguistes, mais bien pour les locuteurs et grâce aux locuteurs.» (cf. 1/, p. 17)

Le recueil (du moins le premier volume)⁷ ne contient aucun texte consacré explicitement à la compétence linguistique. Mais, en même temps, dans la *Préface*, J.-P. Durafour considère qu'une des raisons pour lesquelles la parution de cet ouvrage en français devrait se révéler opportune, est précisément qu'en France

⁷ Le deuxième volume prévoit la publication de l'article «La compétence linguistique. Qu'est-elle en vérité ?» Cf. pour plus de détails *Sprachkompetenz. Grundzüge der Theorie des Sprechens*, Tübingen, 1983; traduction espagnole *Competencia lingüística. Elementos de la teoría del hablar*, Madrid, 1992.

«les études ‘réalistes’ de la formation des sens propositionnels et lexical et de la compétence langagière occupent, enfin, à l’aube du troisième millénaire, la place théorique primordiale, organique, qui leur revient» (p. 5). En vérité, la compétence est bien présente tout au long de l’ouvrage, mais souvent sous deux autres signifiants : le savoir, la technique ou encore le savoir technique. Il pourrait difficilement en être autrement pour la simple raison que, pour Coseriu, la compétence linguistique (bien qu’appelée ainsi tardivement) est l’*objet* de sa science du langage. Ainsi, relativement au plan universel, Coseriu affirme en 1955 déjà que «l’objet proprement dit de la ‘grammaire de l’activité de parler’ (...) est donc la technique générale de cette activité» (cf. 2/, p. 38).

En regard de ce nous avons présenté jusqu’ici, on devine facilement que l’objet de la linguistique peut être conçu comme la construction théorique du linguiste consistant à saisir le langage du point de vue de la *dynamis*. Néanmoins, s’il est bien légitime de définir théoriquement l’objet compétence de cette manière, pour Coseriu cela n’est pas le résultat du choix aléatoire d’un point de vue parmi les trois possibles (*enérgeia*, *dynamis*, *ergon*). La justification première de l’adoption de ce point de vue tient au fait que c’est bien une technique, le *savoir-parler intuitif*, que tout être humain fait fonctionner lors d’une production verbale. Le langage ne fonctionne que grâce aux sujets parlants, en tant que technique du sujet au travers de laquelle il crée et se crée en même temps, en établissant simultanément des rapports sujet – objet et sujet – sujet. L’être humain acquiert et ne cesse de transformer cette technique, qui, dans son fonctionnement effectif, mobilise en tant que *dynamis* les trois plans du langage simultanément.

En rapport avec le plan universel du langage, la technique de l’activité de parler consiste en un savoir élocutoire, qui est la connaissance générale «des choses» et des normes logiques de cohérence, quelle que soit la langue dans laquelle on s’exprime. La situation de la *compétence élocutoire* au plan universel, indépendamment d’une langue donnée, ne signifie en aucun cas prééminence génétique du logique par rapport au linguistique, mais conformité fonctionnelle de l’expression aux normes universelles de toute pensée. Ce n’est pas une compétence avant la langue, mais une compétence «au-delà» des normes d’une langue, qui nous permet de juger un énoncé en termes de «congruence / incongruence» logique⁸.

En rapport avec le plan historique qu’est toute langue, les locuteurs possèdent et manifestent une *compétence idiomatique*, définie comme «savoir-parler conformément à la tradition d’une certaine communauté» (cf. 2/, p. 34). C’est peut-être le

⁸ L’incongruence de l’énoncé : «*Les cinq continents sont les quatre suivants : l’Europe, l’Asie et l’Afrique*» est d’ordre logique et non pas linguistique. (cf. 6/, p. 144).

niveau d'analyse où la filiation Humboldt – Saussure – Coseriu est la plus facile à saisir car pour ce dernier une langue est à la fois produit historique et instrument de pensée linguistique. La compétence idiomatique concerne le système de la langue en tant qu'ensemble d'éléments et d'agencements d'éléments de discours possibles, système de virtualités qui se réalisent progressivement dans le temps, au cours de l'histoire. La compétence idiomatique est le savoir-réaliser des possibles d'une langue, et la conformité du parler effectif avec la technique historiquement construite qu'est une langue est évaluée en termes de « correct / incorrect ».

Le plan individuel du point de vue de la *dynamis* est la *compétence expressive* (textuelle – discursive) en tant que savoir agir linguistiquement de l'individu, lors de la construction de textes / discours dans une circonstance donnée. Le jugement de conformité de l'acte de parler à ce niveau est un jugement d'« adéquation / inadéquation ».

De manière générale, la compétence comme objet de la linguistique est donc le *savoir intuitif* du locuteur qui, même s'il peut être étudié séparément dans chacun des trois plans, se manifeste, en réalité, dans les trois plans simultanément. La définition de la compétence et les études qui y sont consacrées exhibent et confirment de la manière la plus « visible » ce que Coseriu appelle adéquation de la science à son objet. Les trois types de compétences comme savoirs intuitifs sont des techniques attestables chez tout locuteur (qui fonctionnent en dehors de toute linguistique), en tant que potentialités illimitées en vue de l'acte. La linguistique cosérienne est une « science des possibles langagiers », amenés à être toujours dépassés, transformés, (re)créés dans et par l'acte ou l'activité de parler elle-même.

3.3. Une linguistique de l'activité de parler

« L'historicité de l'activité de parler ne doit pas nous faire oublier son universalité. » (cf. 2/, p. 36)

Comme nous l'avons mentionné, dans « Détermination et entours », la linguistique de la parole prend un sens radicalement différent de celui de Saussure, dans le cadre du projet plus vaste de réorganisation de la linguistique selon la conception unitaire de l'essence du langage en tant que « activité créatrice ». Les *plans* de définition (universel, historique, particulier) et les *points de vue* (*enéргеia*, *dynamis*, *ergon*) permettent l'orientation homogène de la discipline. C'est seulement sur cet arrière-fond que l'on pourra comprendre la légitimité et la portée d'une certaine linguistique de la parole, qu'il convient de nommer, eu égard aux distinctions posées, « linguistique de l'activité de parler ».

Une fois posé le constat que « toute la linguistique a toujours été linguistique de l'activité de parler et [...] à proprement parler il n'en existe pas d'autre⁹ » (p. 35), il est pleinement justifié de poser la nécessité d'une linguistique de l'activité de parler *au sens strict* (au niveau universel, sans détermination historique) au même rang que la linguistique de l'activité de parler au niveau historique (linguistique des langues) et celle de l'activité de parler au niveau particulier (linguistique des textes).

Insistons sur le fait que le syntagme « activité de parler au niveau universel, sans détermination historique » (indépendamment d'une langue) ne réfère pas à l'activité de parler qui serait *réellement* indépendante d'une langue, mais, au contraire, dénomme le *concept* d'« activité de parler » conçu dans le *plan* universel. L'activité de parler est bien, *en réalité* et toujours, « une activité *universelle* exercée par des individus *particuliers*, mais qui sont en même temps membres de telle ou telle communauté *historique* » (p. 34). Cependant, *étudier* cette activité de parler *au plan universel* implique nécessairement que l'on ne confonde pas celui-ci avec le plan historique ou le plan particulier. C'est ce qui ressort plus clairement lorsque Coseriu définit deux types de linguistique de l'activité de parler au plan universel : une linguistique théorique et une linguistique descriptive, ou « authentique grammair de l'activité de parler » (p. 38).

En ce qui concerne le premier type, Coseriu insiste sur la distinction entre les problèmes langagiers que « posent, au plan historique, les langues (...) et les problèmes que pose, au plan universel, l'activité de parler » (p. 36). Ainsi, par exemple, les catégories verbales (parties du discours) ne sont pas « des classes lexicales appartenant aux langues, elles sont des modalités de signification propres à l'activité de parler, et, de ce fait, elles sont universelles (bien qu'elles ne soient pas historiquement générales) » (p. 37). On ne peut pas définir le « substantif en anglais » ; on ne peut que constater si une catégorie se présente ou non dans telle ou telle langue et ensuite déterminer quelles sont ses « modalités formelles d'expression ».

Pour ce qui est du deuxième type, cette grammaire est indispensable pour l'interprétation de faits de 'langue' : par exemple, du point de vue diachronique, les innovations dans l'activité de parler peuvent devenir, à leur tour, faits de langue. Mais elle est aussi indispensable dans l'analyse des textes, qui « ne peut se faire avec exactitude sans une connaissance de la technique de l'activité de parler »

⁹ Dans ce sens, la « langue » est elle-même définie comme « moment historiquement objectif de l'activité de parler » ; et « étudier la langue, c'est étudier une dimension [fondamentale] de l'activité de parler » (p. 34).

(p. 38). Cette dernière ouvre la possibilité du dépassement perpétuel de la langue: «l'activité de parler ne se limite pas à mettre en œuvre une langue, mais elle la dépasse (...); à chaque moment, ce qui est effectivement *dit* est moins que *ce qui est exprimé* et *ce qui est compris*» (p. 54). Cette possibilité d'aller au-delà du 'dit' et de la langue est fondée par les *entours* (ce que l'on appelle généralement *contextes*), qu'il convient d'étudier en tant que parties intégrantes de l'activité de parler dans le plan universel.

L'activité de parler n'est donc pas une simple «réalisation» de la langue, mais elle est plus complexe que celle-ci, car l'activité de parler «utilise aussi les circonstances de sa propre manifestation» (p. 39). Dans ce sens, les entours extra-verbaux deviennent les *instruments* non verbaux de la *détermination*, définie comme «*dire quelque chose au sujet de quelque chose au moyen des signes de la langue*» (*ibid.*). Leur fonction est double: ils permettent simultanément l'actualisation des signes de la langue aussi bien que l'orientation précise du sens du discours.

La finalité proprement dite de l'activité de parler – indépendamment des finalités occasionnelles des sujets parlants – est l'actualisation d'un potentiel significatif, l'objectivation d'un contenu de la conscience, et non pas simple «énonciation» et «référence» à des objets ou des «états de choses». La relation ne s'établit pas depuis la réalité vers un signe correspondant, mais dans le sens contraire: «la constatation de l'existence physique des choses est une opération qui va du langage aux choses, et non pas inversement. (...) De cette façon nous constatons, par exemple, que, dans le monde, il y a des arbres, des rivières, des animaux; mais que ce soit précisément des 'arbres', des 'rivières', des 'animaux', c'est quelque chose qui a dû être reconnu et délimité au préalable dans et par le langage» (cf. 1/, p. 25). La fonction de désignation – l'orientation d'un signe vers une réalité extra-linguistique – est réalisée dans l'activité de parler, mais elle demeure fondamentalement une possibilité ouverte par la sémanticit . Coseriu a de la sorte établi un registre d'entours qui demeure jusqu'à aujourd'hui le plus systématique et le plus complet; ces entours sont organisés en quatre grands groupes, *situation*, *région*, *contexte* et *univers de discours*, qui sont à leur tour déclinés en de nombreux sous-groupes.

Les autres types d'«instruments» de l'activité de parler sont proprement linguistiques et appartiennent aussi à l'ensemble d'opérations de nature sémantique qui constituent la détermination: l'*actualisation*, la *discrimination*, la *délimitation* et l'*identification*. Les instruments linguistiques correspondants (*actualisateurs*, *discriminateurs*, *délimitateurs*, *identificateurs*), en tant qu'unités linguistiques, ne réalisent pas en eux-mêmes la détermination mais la manifestent matériellement (cf. pp. 40-41 pour la distinction entre *forme* et *fonction*). Même si Coseriu ne traite dans

«Détermination et entours» que de la détermination nominale, cet article pose les principes épistémologiques et méthodologiques qui valent pour l'étude de toutes les opérations qui permettent la transformation du savoir en activité.

3.4. La fonction significative

Nous nous permettons enfin de souligner l'importance du concept de *fonction significative*, qui non seulement condense la spécificité et l'autonomie du langage mais inscrit la linguistique, en toute certitude, sur la carte des sciences de la culture: «La création de signifiés est un acte de connaissance et le fait d'attacher des signifiés à tels ou tels signifiants, c'est-à-dire d'en faire des contenus de signe, est une façon de les fixer et de les rendre objectifs; par conséquent, on peut dire que le langage en tant qu'*enérgeia* est, dans un seul et même acte, connaissance et en même temps fixation et objectivation du connu.» (cf. 1/, p. 25).

4. Remarques finales

Nous formulerons ici une suggestion ayant trait à certains choix terminologiques de la traduction de «Détermination et entours», étude singulièrement importante pour le développement des recherches sur la compétence au niveau universel et sur les instruments de la fonction de désignation. Deux des termes désignant des sous-types spécifiques d'entours nous semblent problématiques: il s'agit des termes espagnols *ámbito*, *ambiente* et de leurs équivalents en français, *milieu*, *ambiance* (cf. 2/, pp. 56-57). A notre avis, selon la définition que donne Coseriu de ces termes, on pourrait traduire de manière plus adéquate *ámbito* par *champ*, gardant *milieu* pour *ambiente*. Si ce dernier désigne une réalité déterminée socialement – pour laquelle *milieu* nous semble plus approprié¹⁰ –, le premier recouvre une «région» à caractère anthropologique, qui est «l'espace¹¹ vital des sujets parlants», ou encore un «domaine organique de leur expérience ou de leur

¹⁰ Dans la seule présentation synthétique en français de la conception du langage d'Eugenio Coseriu – Colette Laplace, *Théorie du langage et théorie de la traduction: les concepts-clefs de trois auteurs: Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Paris, Didier, 1995 – on trouve cette même difficulté terminologique. En se référant aux termes allemands correspondants, *Bereich* et *Umgebung*, et tout en donnant comme équivalent de ce dernier le terme français d'*ambiance*, Colette Laplace l'explicite comme «le *milieu* social dans lequel une communauté...» (p. 269; c'est nous qui soulignons).

¹¹ En ce qui concerne ce terme d'«espace», la traduction française devrait être améliorée, à notre avis, car le texte espagnol dit «horizonte vital de los hablantes» (*Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, 1962, p. 311). Compte tenu de la rigueur stylistique de Coseriu, ce terme ne nous semble pas fortuit; par conséquent le rendre par «espace» restreint le domaine de ses connotations, notamment philosophiques. Il faudrait donc le traduire par «horizon».

culture». Mais, comme jusqu'ici cette partie de l'œuvre de Coseriu n'a pas été systématiquement exploitée, la question reste ouverte.

Saluons, pour finir, l'excellent travail de traduction et de mise en forme, qui aura duré quatre ans et qui est à la mesure de l'importance de son contenu. Le volume comprend une bibliographie exhaustive des travaux de Coseriu jusqu'en 2000 (titres originaux et leur traduction en différentes langues; pp. 457-484), ainsi qu'un index très utile des auteurs auxquels il est fait référence, des notions et des langues citées.

Cristian Bota
Ecaterina Bulea

Antoine Culioli, *Variations sur la linguistique*. Entretiens avec Frédéric Fau; Préface et notes de Michel Viel, Paris, Klincksieck, 2002, 262 pp.

A auteur hors normes (marginal et/ou exceptionnel), ouvrage lui-même décalé par rapport aux normes de la production académique, et dont il n'est guère possible de proposer une synthèse qui serait elle-même d'un format standard.

Quoi qu'il en dise lui-même parfois, Antoine Culioli a (relativement) peu publié. Mais il s'est beaucoup exprimé oralement, il a enseigné, il a formé, et cette activité de chercheur-formateur a donné naissance à une école linguistique qui, si elle reste surtout hexagonale, est extrêmement vivace, comme elle est à l'origine d'une tradition orale qui propage et reformule son questionnement, sa méthodologie et ses concepts, et en regard de laquelle les quelques tentatives de présentation systématique de l'œuvre¹ paraissent immanquablement inadaptées ou déplacées.

L'ouvrage *Variations sur la linguistique* témoigne clairement (et plutôt agréablement) de cette situation : il est constitué d'entretiens avec l'auteur, organisés en 7 jours (!) et alimentés par les questions de Frédéric Fau. Mais ceux qui ont tenté

¹ Voir néanmoins, pour une présentation assumée par l'auteur et très éclairante, la série *Pour une linguistique de l'énonciation* (trois volumes à ce jour) publiée par OPHRYS. Pour des présentations « externes », voir aussi le chapitre d'E. Gilbert dans *Les théories de la grammaire anglaise en France* (M. Viel, 1993, Hachette), et éventuellement le chapitre que nous avons – sans doute un peu prématurément – rédigé dans *Théories du langage. Une introduction critique* (J.-P. Bronckart, 1977, Mardaga).

de se livrer à ce genre d'exercice avec Antoine Culioli savent à quel point s'y applique l'histoire du rabbin de Lublin citée dans la *Préface* de M. Viel («J'ai la réponse; je vous en supplie, posez-moi la question!»): ce sont les réponses du maître qui donnent sens et substance aux questions posées, et qui orientent les suivantes, ce style interactif n'étant selon nous pas sans rapport avec une conception des processus énonciatifs qui accorde au destinataire et à son travail interprétatif un poids bien plus important que ne le font les courants (inspirés de Benveniste) centrés sur la (seule) source de l'énonciation.

Outre quelques éléments d'autobiographie et de positionnement critique à l'égard des grandes figures de la linguistique du XXe (Saussure, Benveniste et Chomsky), le «fil des jours» de l'ouvrage nous propose l'essentiel des thèmes culioliens, en une disposition que l'on pourrait au premier abord qualifier de «vrac», qui de fait ne se soumet nullement à la logique standard de l'exposition académique, mais qui relève en réalité plutôt d'une technique de *chunks*, d'une succession d'îlots argumentatifs dont chacun se donne les éléments nécessaires (épistémologiques, méthodologiques, notionnels) pour que soit parcouru un premier ou un nième tour d'un problème, en même temps que se déploie un tour de parole. De notre point de vue de récepteur-interprète, ces thèmes paraissent néanmoins pouvoir être regroupés en quatre ensembles majeurs.

D'abord une conception du langage, non comme reflet d'un structurant qui serait autre (la «logique» du monde et/ou de la pensée), moins encore comme système fini de règles autonomes, mais comme *mécanisme énonciatif total*, comme à la fois lieu et produit d'un *travail d'ajustement sémiotique* au monde, au travers duquel les signes se trouvent dotés d'une valeur, en co-texte et en contexte. Conception du langage qui conteste donc que l'on puisse distinguer des phénomènes qui seraient soit purement syntaxiques, soit proprement sémantiques, soit encore d'ordre pragmatique, tout en admettant que ces trois notions peuvent renvoyer à des angles d'attaques légitimes, parce que de tels angles sont «commodes», voire indispensables pour faire pièce à la complexité du mécanisme en jeu.

Ensuite une conception de la démarche du linguiste, comme travail d'analyse sur ce travail énonciatif, donc comme *construction d'un métalangage*, qui d'un côté participe nécessairement de l'objet même qu'il vise à cerner, mais qui d'un autre côté est susceptible de s'en détacher lorsque la reformulation du travail énonciatif se dépouille en une *formalisation* (en l'occurrence, d'inspiration topologique). Encore que l'empan et le pouvoir explicatif de cette formalisation soient par principe «relatifs», ou que cette formalisation ne puisse, par nature, subsumer cette large part d'*imprévisible* qui caractérise le langage/énonciation, sa dimension ouverte, dynamique, temporalisée et/ou historicisée.

Ensuite encore (et surtout) une méthode dont un des objectifs majeurs est sans doute précisément de tenter, à partir du donné, de prévoir le prévisible tout autant que le « moins prévisible ». Méthode qui se fonde sur des corpus constitués d'énoncés attestés et d'énoncés construits, et qui procède à des manipulations visant à mettre en évidence ce qu'ont de commun et de différent des *familles d'énoncés* renvoyant à un même univers de référence. Si, en regard de cette démarche propre, l'auteur stigmatise à juste titre le caractère « local » de la méthode structurale-distributionnelle, il nous semble pourtant que l'on pourrait tout autant affirmer que la méthodologie culiolienne constitue une sorte de distributionnalisme abouti, élargi, revivifié: du Bloomfield libéré, dé-chaîné, et qui serait ainsi enfin en mesure d'appliquer ses véritables principes originels.

Enfin la présentation de quelques notions théoriques, avec une insistance pertinente sur le statut de *marqueurs* des entités linguistiques (quelles que soient leur taille et leur modalité de structuration). Un signe ou un groupe de signes constitue un marqueur en ce qu'il est le pendant matériel d'une ou de plusieurs des *opérations* constitutives du travail énonciatif évoqué plus haut, et l'implication fondamentale de ce concept est dès lors que l'identité d'une entité verbale ne peut être établie sur la base de ses propriétés linguistiques apparentes, mais bien sur celle des opérations qui la sous-tendent (en d'autres termes, des entités linguistiques diverses constituent une même « marque » dès lors qu'elles matérialisent une même opération). A l'exception du *repérage*, l'analyse et la déclinaison de ces opérations occupe cependant trop peu de place dans cet ouvrage pour que nous nous y attardions, et il en va de même pour ces deux autres concepts centraux que sont la *notion* et le *schéma de la lexis* [cette dernière structure n'étant qu'allusivement évoquée dans le corps du texte (p. 140), mais étant néanmoins brièvement commentée dans l'une des *annexes* rédigée par J.-P. Desclés].

Ayant adhéré depuis longtemps à la démarche de Culioli, qui a inspiré une bonne part de nos travaux propres, nous soulignerons avec force la *profonde justesse* de la position et de la méthodologie qui viennent d'être ré-évoquées, ainsi que le caractère décisif de l'apport de cette approche à l'élaboration d'une lecture interactionniste, historique-sociale (et dialectique) des conditions de fonctionnement et de développement des capacités spécifiquement humaines; à nos yeux, ce travail constitue une manière de *critique de la raison langagière*, permanente et dynamique, qui contraste singulièrement avec le simplisme de nombre de courants linguistiques institutionnellement mieux assis. La quatrième de couverture de l'ouvrage nous indique que « Culioli est le linguiste français le plus influent de sa génération »; si l'on peut douter quand même que ce soit vraiment le cas, on ne peut donc en même temps qu'espérer que cet énoncé soit (ou devienne) « vrai ».

A l'inévitable rayon des réserves et/ou critiques, trois remarques.

Les exposés culioliens reproduits dans l'ouvrage se veulent manifestement accessibles à un lecteur moyennement informé, ce qui explique sans doute le peu de développement des aspects conceptuels (évoqué plus haut) et l'absence d'une véritable présentation des dimensions de formalisation. Mais tout cela reste pourtant encore plutôt « compliqué », comme le reconnaît l'auteur, et on peut se demander jusqu'à quel point le lecteur n'ayant pas déjà bénéficié d'une initiation à l'œuvre pourra comprendre l'intérêt et la signification profonde de ce qui lui est proposé. Gageons qu'il sera néanmoins intrigué, intéressé, et conduit à chercher à en savoir (beaucoup) plus.

Au-delà de l'ouvrage ici commenté, les produits théoriques et épistémologiques de ce travail n'ont jamais véritablement fait l'objet d'une présentation systématique et/ou tendanciellement exhaustive (cf. néanmoins note 1). Il y a certes à cela de profondes raisons, qui sont liées au statut même de la démarche, que Culioli a souvent commentées de manière convaincante, et qui sont au fond de même ordre que les bien connues « réticences à écrire » de Saussure. Il n'en demeure pas moins que cette absence a pour effet que ceux qui ne sont pas directement engagés dans cette démarche peuvent avoir quelque peine à identifier la « situation » de cette approche dans le concert des théories du langage, ou encore ses inévitables zones d'ombres, qu'il conviendrait d'investiguer. Sur ce second point, par exemple, en tant que psychologue, nous demeurons encore perplexe quant au statut et au degré d'élaboration ou de précision théoriques de concepts centraux tels que *opérations* ou *notions*.

Enfin, la singularité de l'œuvre et de l'homme, comme les propriétés de la tradition-transmission orale, risquent parfois d'engendrer coquetteries et coteries. « Culioli, c'est Spinoza » avait diagnostiqué un de ses professeur de khagne ; anecdote certes relatée, en note, avec l'humour requis. Mais au-delà du fait que le caractère « *more geometrico* » de l'œuvre culiolienne a dû jusqu'ici nous échapper, la référence à Socrate conviendrait sans doute mieux à ce penseur d'exception, qui professe l'immodestie des chercheurs vraiment lucides, et donc, nécessairement, vraiment modestes.

Jean-Paul Bronckart

CFS 56 (2003)

TABLE DES MATIÈRES

	In memoriam Rudolf Engler (René Amacker)	3
I	ACTES DU COLLOQUE «L'ARTICLE» (E. Manzotti, présentation)	19
	Michael HERSLUND, Articles et classificateurs	21
	Iorn KORZEN, Determinazione nominale e incorporazione in italiano. Un approccio pragmatico-testuale	35
	Bruno MORETTI, Il problema degli 'anelli mancanti' nella creazione di un nuovo articolo da parte di apprendenti l'italiano	67
II	ACTES DU COLLOQUE «RECEPTION DE SAUSSURE» (P. Seriot, présentation)	85
	Michel ARRIVÉ, Saussure, Barthes, Greimas	89
	Claude HAGÈGE, La vulgate et la lettre, ou Saussure par deux fois restitué. De l'arbitraire du signe et de la syntaxe dans le Cours de Linguistique Générale	111
	Claudine NORMAND, Saussure-Benveniste	125
	Mareike BUSS et Ludwig JÄGER, Le Saussurisme en Allemagne au XX ^e siècle	133

Mise en pages:
Atelier Perrin – CH-2014 Bôle

Impression:
Imprimerie Slatkine – CH-1279 Chavannes-de-Bogis

Juillet 2004

PUBLICATIONS ET DIFFUSIONS DROZ

Novum Glossarium mediae latinitatis, Phacoides-Pingo

Édité par François Dolbeau, Anne Grondeux et Anita Guerreau-Jalabert
2004, Colonnes 1-234, CHF 120

ISBN : 92-990007-8-6

Novum Glossarium mediae latinitatis, 22

Glossaire des patois de la Suisse romande. Fascicule 105, Tome VIII

pages 225-280: *galou-géranium*

2003, 56 p., CHF 30

Glossaire des patois de la Suisse romande, 105

Glossaire des patois de la Suisse romande. Fascicule 106, Tome VII

pages 729-784: *fortuné-fouler*

2003, 56 p., CHF 30

Glossaire des patois de la Suisse romande, 106

Bernhard Helzle-Drehwald, *Der Gitanismo im spanischen Argot*

2004, XVI-424 p., CHF 46

ISBN : 2-600-00911-6

Kölner romanistische Arbeiten, 83

Charles Bally, *La Crise du français. Notre langue maternelle à l'école*

2004, 120 p., CHF 25

ISBN : 2-600-00949-3

Langue et Cultures, 34

La Crise du français consigne les cinq conférences que Charles Bally, professeur de linguistique à l'Université de Genève, a données en 1930. L'ouvrage qui en ressort, court et incisif, encourage le débat sur la langue française et son enseignement. Il explore un des thèmes fondamentaux de la pensée du langage, celui de la « crise » d'une langue telle qu'elle est expérimentée ou imaginée dans la société, à travers la presse, chez les intellectuels et dans les représentations de l'homme ordinaire. Le grand linguiste saisit ce débat pour exposer sa conception de la langue maternelle et des mécanismes de son acquisition par l'enfant; il développe une critique des opinions dominantes relatives à l'apprentissage et à l'enseignement du français, en particulier de la grammaire. Les solutions novatrices qu'il a avancées en 1930 restent intéressantes à discuter et demeurent d'actualité pour la didactique des langues. L'avant-propos et la postface, par Jean-Louis Chiss et Christian Puech, rétablissent *La Crise du français* dans le cours de la réflexion linguistique, pédagogique et culturelle depuis la seconde moitié du XIX^e siècle.